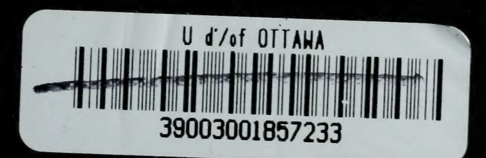
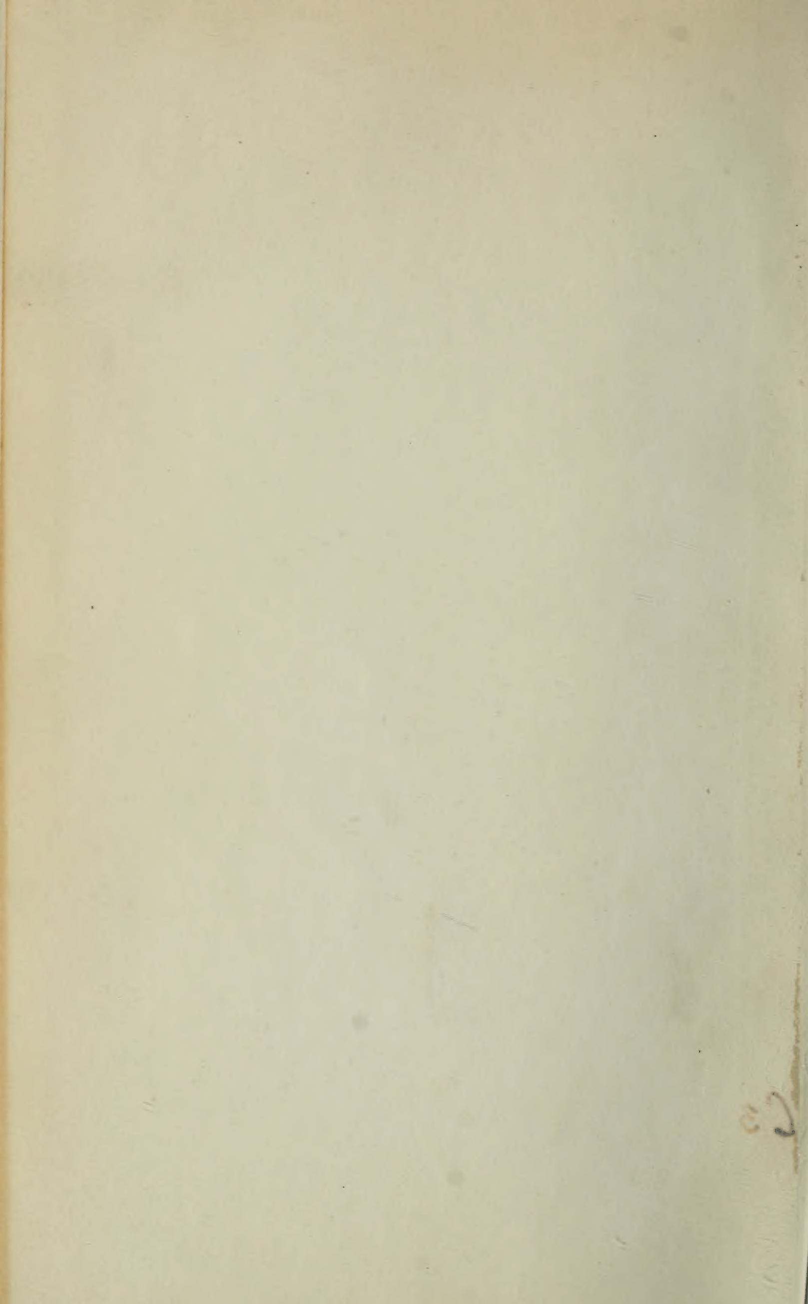

U d'/of OTTAWA
39003001857233



Abbé René BETHLÉEM
du Diocèse de Lille



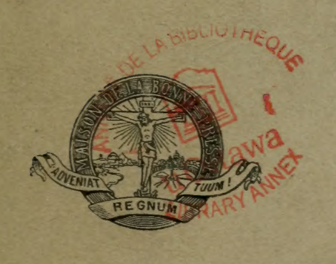
atéchisme

DE

l'Éducation

« La pire détresse, pour un peuple,
« est de n'avoir pas reçu l'éducation
« dont il était digne. »
René BAZIN

(*Écho de Paris*, 17 Juin 1917).

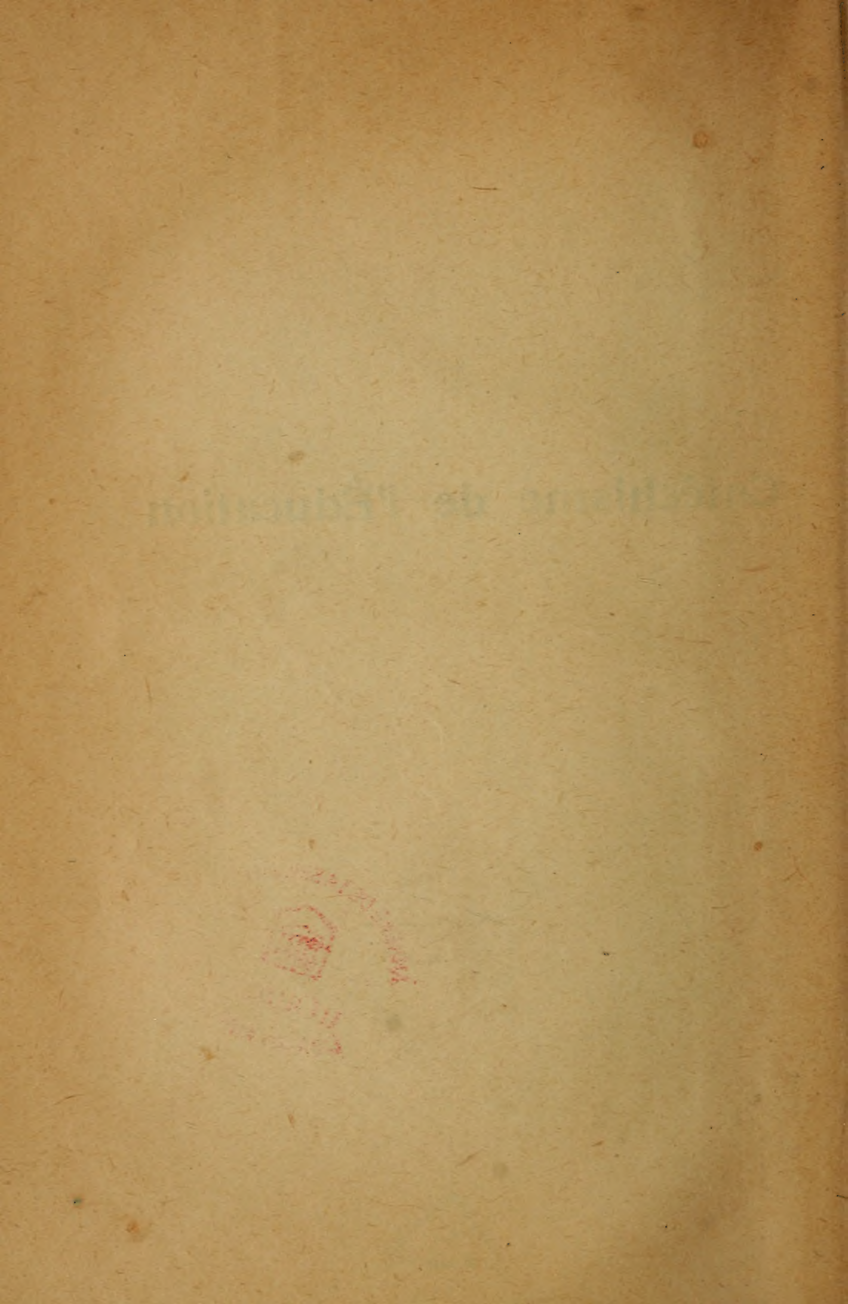


5, RUE BAYARD, 5, PARIS-8e.

Catéchisme de l'Éducation







Abbé René BETHLÉEM
du Diocèse de Lille

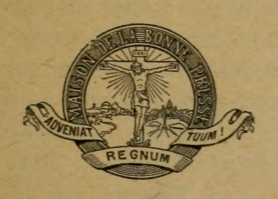
Catéchisme

DE

l'Éducation

« La pire détresse, pour un peuple,
« est de n'avoir pas reçu l'éducation
« dont il était digne. »
René BAZIN

(*Écho de Paris*, 17 Juin 1917).



5, RUE BAYARD, 5, PARIS-8e.

Nihil obstat.

Parisiis, die 14ª decembris 1919.

J. André.

Insulis, 12ª decembris 1919.

E. Pannier.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 18ª decembris 1919.

J. Lapalme,
can. vic. gen.

Insulis, 12ª decembris 1919.

Ch. Lecomte,
vic. gen.

AVANT-PROPOS

> « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle; quand on joue à la paume, c'est une même balle dont jouent l'un et l'autre, mais l'un la place mieux (1). »

Cet ouvrage est sans prétention.

On remarquera même que, pour beaucoup de chapitres et nombre de questions, il n'est que la distribution, en forme nouvelle, de règles connues et d'idées déjà émises.

Nous ne nous en défendons pas.

Cette disposition a été voulue.

Elle nous paraît convenir à un « catéchisme ».

La simplification ainsi opérée a pour but de mettre à la portée d'un plus grand nombre de parents et de maîtres les principes qui sont comme l'ossature de l'éducation.

Ce but sera-t-il atteint ?

A nos lecteurs de répondre.

S'ils jugent que nous sommes de ceux qui « placent mieux la balle », ils nous feront connaître et lire.

S'ils trouvent notre travail défectueux, ils voudront bien nous communiquer leurs « desiderata », et, ensemble, nous ferons œuvre meilleure et plus complète.

Nous sommes convaincu qu'avec la collaboration bienveillante de tous ceux qui s'intéressent à l'éducation, cet essai pourrait devenir un *manuel*. R. B.

Roubaix, le 8 mai 1919,
en la fête de l'Apparition de saint Michel.

---

(1) Pascal, *Pensées*.

LIVRE I

Généralités sur l'Éducation

« Pour jouir de la fleur, il faut semer la graine et cultiver le bourgeon. » (Souvestre.)

Que verrons-nous dans ce premier livre?

Nous verrons :

Première partie : L'éducation en général.
Deuxième partie : Les éducateurs.
Troisième partie : Les contre-éducateurs.
Quatrième partie : L'enfant.

PREMIÈRE PARTIE

L'Éducation en général

« On devient tout ou rien, suivant l'éducation que l'on reçoit. » (CLÉMENT XIV.)

Comment se divise la première partie: « l'éducation en général? »

En deux chapitres :

1° La nature de l'éducation;

2° L'importance de l'éducation.

CHAPITRE I

La nature de l'Education [1]

« Education, ton nom est patience. » (MARCEL PRÉVOST, *Lettres à Françoise maman*, p. 143.

Quelle est la nature de l'éducation?

Pour la déterminer, nous donnerons d'abord une *définition* de l'éducation; puis nous montrerons que l'*instruction* et *les bonnes manières* ne sont pas toute l'éducation.

---

(1) Toute cette étude est inspirée de Mgr DUPANLOUP : *De l'Education*; t. Ier, ch. 1er.

Article I. — La définition de l'éducation.

..... « Se pencher sur une âme immortelle
Deviner chaque instinct pour le purifier,
Epier chaque élan pour le fortifier. » (1)

Que veut dire le mot « éducation »?

D'après l'étymologie, le mot éducation a le même sens, à peu près, que le mot création : éduquer, en latin *educere*, « c'est presque créer, presque tirer du néant, c'est tout au moins tirer du sommeil et de l'engourdissement les facultés endormies, c'est donner la vie, le mouvement et l'action à une existence encore imparfaite ». (2)

Faire une éducation, c'est faire sortir quelqu'un de lui-même; c'est tirer d'un enfant un homme, d'un homme un chrétien, d'un chrétien un saint, un élu. (3)

N'y a-t-il pas un autre mot aussi expressif que celui-là?

Oui, et un mot bien français : *élever*. Nous disons : *élever* la jeunesse; *élever* l'âme; *élever* les sentiments; *élever* les pensées; *élever* le caractère, etc.

« *Elever*, c'est porter en haut; c'est prendre un objet qui est en bas et le hausser dans une région plus haute et plus pure, où il domine et rayonne. On élève le drapeau. On élève la croix. On élève une âme.

» Elever un enfant, c'est prendre une âme d'enfant, si imprécise et si indistincte qu'elle voisine le néant, et la porter, par ascensions successives, jusqu'aux régions lumineuses de la vérité, jusqu'aux régions plus hautes de la vertu. » (4)

Comment peut-on définir l'éducation?

L'éducation, c'est l'art de cultiver, exercer, développer, fortifier et polir toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent dans l'enfant la nature et la dignité humaines; de donner à ces facultés leur parfaite intégrité; de les établir dans la plénitude de leur puissance et de leur action; par là, de former l'homme et de le préparer à servir sa patrie dans les diverses fonctions sociales qu'il sera appelé un jour à remplir pendant sa vie sur la terre; et ainsi, dans une pensée plus haute, de préparer l'éternelle vie en élevant la vie présente. Telle est l'œuvre, tel est le but de l'éducation (5).

---

(1) Cité par P. Combes, *Le livre de l'éducatrice*, p. 80.
(2) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, p. 3-4.
(3) Mgr Pichenot, *Traité pratique de l'éducation maternelle*, p. 64.
(4) Mgr Rozier, *L'art d'être maman*, p. 29.
(5) Mgr Dupanloup *De l'Éducation*, t. Ier, p. 2.

Pourquoi l'éducation est-elle définie : l'art de « cultiver »?

Parce que, en effet, l'éducation agit à la manière d'un jardinier intelligent; elle place dans une bonne terre la plante qui lui est confiée; elle l'arrose d'une eau pure et abondante; elle extirpe les mauvaises herbes qui pourraient nuire à sa végétation; elle l'émonde en temps opportun; elle surveille sa croissance et ses développements; elle favorise l'éclosion des fleurs et des fruits.

L'éducation cultive (1) donc véritablement; et elle cultive par les soins physiques, par l'enseignement intellectuel, par la discipline morale, par les moyens surnaturels.

Pourquoi l'éducation est-elle définie : l'art d' « exercer »?

Parce que l'éducation n'a pas seulement pour moyen d'*agir;* elle a encore la ressource et l'obligation de *faire agir;* elle n'est pas seulement œuvre d'autorité, elle est aussi œuvre de respect; elle réclame de celui qu'elle élève la collaboration d'une docilité respectueuse : elle exerce.

Elle propose donc à son élève certaines études, certains actes, certains efforts; elle l'y encourage avec persuasion; elle l'y dirige avec sagesse; en un mot, elle le fait concourir efficacement à sa propre éducation : et ceci est nécessaire, car « on n'élèvera jamais un enfant sans lui ou malgré lui » (2).

Pourquoi l'éducation est-elle définie : l'art de « développer »?

Parce que l'éducation ne cultive et n'exerce, n'agit et ne fait agir que pour développer.

A vrai dire, l'éducation, c'est le développement de la nature en tout ce qu'elle a de bon. Aussi, comme dit très bien Fénelon : « Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature. » (3)

L'éducation doit suivre et aider la nature sur tous les terrains; elle doit la suivre et l'aider sans s'arrêter ni se ralentir jamais; elle prend l'homme tout entier et l'accompagne jusqu'au bout de sa carrière.

---

(1) Saint Paul appelle l'âme « le champ de Dieu; *Dei agricultura estis.* » (I Cor. III 9.)

(2) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, p. 177.

(3) *De l'éducation des filles*, ch. III.

Pourquoi l'éducation est-elle définie : l'art de « fortifier » ?

Parce que développer sans fortifier équivaudrait pratiquement à détruire.

L'éducation qui ne fortifierait pas serait, tout au moins, vaine et trompeuse, sans consistance et sans vertu.

L'Evangile, d'ailleurs, indique la nécessité de ce double progrès, lorsqu'il dit de l'Enfant-Jésus : *Puer crescebat et confortabatur* (1) : Il se développait et se fortifiait.

Pourquoi l'éducation est-elle définie : l'art de « polir » ?

Parce que l'éducation n'est pas seulement pour l'homme un besoin, une condition d'existence : elle est encore un aimable ornement.

Elle doit adoucir, orner, embellir la nature.

En fait, quand elle est bien comprise, elle polit l'esprit ; elle polit le caractère et les mœurs ; elle polit la vertu même.

La politesse, d'ailleurs, a toujours été un des plus beaux caractères de l'éducation française. Chez nous, l'on n'est pas bien élevé, si l'on ne possède le *savoir-vivre*.

Pourquoi est-il fait mention, dans la définition que nous avons donnée, des facultés « physiques, intellectuelles, morales et religieuses » ?

Parce que l'éducation, entendue dans son acception complète, s'attache à l'homme tout entier, à son corps et à son âme ; elle s'efforce de réaliser l'idéal tracé par les anciens, quand ils demandaient une âme saine dans un corps vigoureux : *mens sana in corpore sano* (2).

Cette âme saine, c'est l'intelligence bien formée ; c'est la vie morale dépouillée de ses défauts et enrichie de vertus ; c'est la vie surnaturelle assurée, sauvegardée, développée, estimée et défendue.....

De sorte que l'éducation, envisagée en son entier, comprend des soins physiques, un enseignement intellectuel, une discipline morale et une formation surnaturelle.

De quoi s'agit-il, au total, quand on parle de l'éducation ?

1° Il s'agit de former l'homme ; l'homme avec ses facultés générales et ses qualités individuelles, tel que la société et la

---

(1) *Luc*, I, 80, et II, 40.
(2) JUVÉNAL.

religion le demandent ; l'homme de raison, de jugement et de goût ; l'homme de cœur; l'homme d'imagination réglée; l'homme de volonté ferme et droite; l'homme tel que Dieu l'a fait et que Jésus-Christ l'a régénéré; l'homme de foi et de conscience ; l'homme de son siècle et de son pays, dans le sens sage de ces deux mots.

Ce n'est que par ses fils qu'un peuple peut renaître :
Tu ne refondras pas ton cœur ni tes cerveaux,
Mais ces petits enfants, si l'on veut, peuvent être
Des hommes plus heureux et des Français nouveaux (1).

2° Il s'agit de former l'élu et l'héritier du ciel.

Joubert, dans un recueil de *Pensées* délicates et lumineuses, écrit : « En élevant un enfant, songez à sa vieillesse. »

Ce n'est pas assez dire.

La pensée de Joubert doit être complétée et prendre cette forme : « En élevant un enfant, songez à son éternité. »

« Dites-vous, jeunes femmes, à l'heure où vous tenez sur vos genoux ce petit être charmant, au front duquel vous brodez tant de jolis rêves, dites-vous bien qu'il n'est pas seulement un objet exquis, que vous aurez plaisir à attifer avec grâce ; regardez dans ses yeux : vous y lirez des devoirs plus austères. Il y est écrit que la maternité est un sacerdoce, un apostolat divin dont Dieu vous a revêtues; qu'il faut, de l'enfant, faire un homme d'abord, puis un élu pour le ciel; que si vous n'en faites pas tout cela, il eût mieux valu pour vous ne pas l'avoir.

Ce devoir est si impérieux que saint Paul ne craint pas d'affirmer de la mère qui l'oublie qu'elle est inférieure à une païenne (2).

Article II. — L'éducation et l'instruction.

« Le développement intellectuel tout seul, séparé du développement moral et religieux, devient un principe d'orgueil, d'insubordination, d'égoïsme, et, par conséquent, de danger pour la société. » (Guizot.)

L'instruction n'est donc pas toute l'éducation?

Non, certes.

Victor Hugo avait dit : « Quand vous ouvrez une école, vous fermez une prison »; et Paul Bert : « La criminalité diminue avec l'instruction. »

(1) Jean Aicard, *La chanson de l'enfant*, « Le petit peuple ».
(2) Mgr Rosier, *L'art d'être maman* (2e éd.), p. 9.

Victor Hugo et Paul Bert se sont trompés; l'instruction seule ne fait pas des hommes complets.

De combien de désastres, hélas! cette étrange idée n'est-elle pas la cause? Ils sont innombrables, les anciens « bons élèves », laurés, primés et diplomés, qui battent le pavé des grandes villes, à la recherche du morceau de pain à se mettre sous la dent..... Quelle ne doit pas être leur rancœur, à croiser d'anciens condisciples, qui furent leurs inférieurs dans les concours scolaires, parvenus de haute lutte à la fortune, aux honneurs ou à la gloire ! Déplorables victimes d'un vouloir chancelant, les « ratés », suivant une expression qui peint bien leur faux départ, ne le sont, pour l'ordinaire, que par suite d'une erreur d'éducation (1).

Comment peut-on prouver cette affirmation ?

Par l'autorité d'abord:

M. Quetelet, académicien belge, consacre sa vie à démontrer que l'instruction scolaire sans morale n'est qu'une facilité de plus de mal faire.

L'instruction ne contient pas en soi la moralité : ce n'est qu'un sens, qu'une faculté de plus, un instrument de perte aussi bien que de salut (2).

Ce n'est pas l'instruction qui moralise, mais l'éducation, et surtout l'éducation religieuse. L'instruction peut avoir ses dangers (3).

Ah! la science est belle et sublime, et je hais
Quiconque met obstacle à ses profonds souhaits ;
Elle prend dans le piège auguste de ses règles
Les vérités au vol comme on prendrait des aigles;
Elle sonde le fait, le chiffre, l'élément;
Elle est vaste à ce point qu'il semble, par moments,
Que son puissant compas fait le tour de l'espace.
Mais pourtant quelque chose en l'homme la dépasse :
C'est la vertu (4).

L'enfant n'est pas un vase à remplir, mais une âme à élever » (5).

L'instruction, c'est la lettre de la science, alors que l'éducation en découvre l'esprit, ou, pour rappeler l'antique antinomie aristotélicienne, l'instruction, c'est la matière de l'esprit, alors que l'éducation en est la forme. Or, la lettre tue et l'esprit vivifie, et il ne saurait y avoir de matière sans forme (6).

---

(1) PAUL GAULTIER, *La vraie éducation*, p. 177-178.
(2) E. CARO.
(3) VICTOR COUSIN. Ces deux citations sont tirées de F. NICOLAY, *Les enfants mal élevés* p. 501.
(4) V. HUGO, *La légende des siècles*, LV.
(5) PLATON.
(6) EDMOND EPARDAUD, *La Presse*, 9 avril 1918.

En Chine, le ministère qui correspond à notre ministère de l'Instruction publique s'appelle le ministère de l'Education.

Est-ce que l'expérience ne confirme pas cette vérité ?

Oui.

Témoin ce trait raconté par le vicomte Walsh.

Visitant un jour la prison du Mont Saint-Michel, il s'amusait à dessiner quelques détails d'intérieur. Il hésitait pour une ligne de perspective, quand un jeune détenu, beau et grand garçon, s'approcha de lui, et d'un mot, d'un geste, rectifia le dessin.

— Vous dessinez donc ? lui dit le visiteur.

— Oui, Monsieur. Oh ! les talents, on me les avait donnés tous ; mais comme on ne m'avait donné que cela, vous me voyez ici (1).

Et la raison, que nous dit-elle ?

La raison nous dit que l'éducation étant la formation de tout l'homme dans sa vie matérielle, dans sa vie intellectuelle, dans sa vie morale et dans sa vie surnaturelle, ne peut atteindre son but par le développement, si parfait soit-il, d'une seule de ces vies.

A ce régime, l'éducation ferait des monstres.

ARTICLE III. — **L'éducation et les bonnes manières.**

> « Les beaux dehors ne valent que s'ils expriment les belles réalités. » (2)

Les bonnes manières ne sont donc pas toute l'éducation ?

Non, pas plus que l'instruction.

Les « bonnes manières », parfaitement estimables, d'ailleurs (3), sont d'aimables apparences ; trop souvent elles ne sont que cela. Elles peuvent suffire à mériter, dans le monde,

---

(1) Cité par Mgr GIBIER, *Les objections contemporaines contre la religion*, 1re série, p. 170-171.

(2) LOUIS ROUZIC, *La distinction.*

(3) Nous aurions voulu pouvoir consacrer un chapitre à la politesse, vernis de l'éducation ; mais la réalisation de ce désir nous eût entraîné trop loin, et nous aimons mieux renvoyer aux ouvrages spéciaux que de donner, sur cette question, toute de détails, des aperçus sommaires qui seraient sans utilité.

la réputation d'enfant bien élevé : elles ne sauraient être confondues avec l'éducation par les gens sérieux.

Et quand, dans la réalité, à travers la légère draperie de bonnes manières dont tel enfant s'était recouvert comme d'un vêtement d'apparat, on compte les défauts : l'orgueil, l'égoïsme, la violence, la sensualité, etc., l'on est tenté de penser, avec F. Nicolay, que ce petit personnage, « quoique poli....., deviendra peut-être *polisson.* » (1)

CHAPITRE II

L'importance de l'Education

Regardez : les enfants se sont assis en rond.
Leur mère est à côté, leur mère au jeune front
Qu'on prend pour une sœur aînée;
Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,
De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus
Dans l'urne de la destinée (2).

Quelle impression doit produire en nous la définition que nous venons de donner?

Elle doit nous convaincre de la grande importance de l'éducation, et nous déterminer à prêter à tout ce qui s'y rapporte une attention soutenue, docile et généreuse.

Cette importance a-t-elle été suffisamment comprise?

Si l'on consulte les bons auteurs, on est frappé de l'énergie et de la netteté de leurs affirmations :

J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain, si on réformait l'éducation de la jeunesse (3).

Je dois ma fortune à la manière dont elle (ma mère), m'a élevé (4).

Rien ne peut se substituer à l'éducation. Elle est la principale, celle qui prime. Elle seule organise et met en relief l'instruction, la con-

(1) F. Nicolay, *op. cit.*, p. 106.
(2) V. Hugo, *Les voix intérieures.*
(3) Leibnitz.
(4) Napoléon.

duit, la règle, la dirige. L'éducation sans instruction fera toujours, même ignorants, des hommes sensiblement supérieurs à ceux qui ne seraient qu'instruits; tandis que l'expérience démontre, avec une cruauté lumineuse, que l'instruction *sans éducation* n'est capable que de produire des déclassés, des irrités de la vie, des malheureux ou des méchants (1).

Si je demandais à l'Espagne, au Portugal et à d'autres nations célèbres l'histoire de leurs malheurs, elles me répondraient peut-être : « Nous sommes tombées depuis que l'éducation nous faisant défaut, les hommes, chez nous, ont défailli. » (2)

. . . .

Qui a sauvé autrefois la France au sortir du chaos de nos guerres civiles et préparé la grandeur du siècle de Louis XIV? C'est la prodigieuse force de l'éducation qui fut donnée à la jeunesse française pendant les quarante premières années du XVIIe siècle, et la multitude d'hommes éminents qu'elle fit agir de toutes parts (2).

Trouve-t-on les mêmes convictions dans la masse des éducateurs?

Hélas! non.

Et l'on est bien obligé de constater que ceux-là mêmes qui sont le plus directement responsables de l'éducation, n'en connaissent généralement ni les principes ni les méthodes.

Combien de parents entreprennent la tâche si difficile d'élever leurs enfants, sans avoir jamais songé aux principes qui doivent diriger l'éducation physique, intellectuelle et morale! Ce qui est plus étrange encore, c'est que ni la présomption des parents ni le danger couru par les enfants ne nous font éprouver de surprise ou de colère (3).

Nous avons nous-même donné des conférences sur l'éducation, dans une paroisse de 20 000 âmes, composée en grande partie de réfugiés (c'était pendant la guerre) et de baigneurs, par conséquent de personnes jouissant de certains loisirs : nous avons réuni de 100 à 180 auditeurs. Nous eûmes donc la tristesse — nous ne disons pas la surprise — de constater que le grand nombre n'attachaient à la question qu'une importance pratiquement nulle.

Et cependant, ne pourrait-on pas, hélas! appliquer à la famille la parole connue du chancelier Oxenstiern, conseiller de Gustave-Adolphe, et tuteur de la reine Christine :

A son fils, partant pour visiter les grandes capitales de l'Europe,

---

(1) HENRI LAVEDAN, *La famille française*, p. 133.
(2) Mgr DUPANLOUP, *De l'Education*, t. Ier, p. VI.
(3) HERBERT SPENCER, cité par l'abbé LE CAMUS, *L'Education chrétienne*, p. VI-VII.

il disait : Allez voir avec quelle petite dose de sagesse le monde est gouverné (1)!

L'ignorance est-elle le seul défaut à craindre de la part des éducateurs?

Il en est qui savent, qui comprennent leurs responsabilités et s'en effrayent parfois; mais ils finissent par s'y habituer, et, inférieurs à leur tâche, vaincus dans la lutte, résignés à leur défaite, ils ne font ni plus ni mieux que les ignorants qui ne savent pas.

Et cette difficulté est d'autant plus grande que, pour bien s'acquitter de leur mission, il leur faudrait « réfléchir », ce qui est, comme chacun sait, une des formes les plus redoutées par tous de l'activité humaine (2).

Que peut-on dire aux éducateurs ignorants et découragés?

On peut et on doit leur faire remarquer que, pour eux, l'éducation est un devoir; qu'il est, par conséquent, de toute nécessité qu'ils en connaissent les principes et qu'ils les appliquent avec constance et générosité.

Pourquoi l'éducation est-elle un devoir ?

1° Parce que l'éducation est dans la logique même de la paternité et de la maternité, et dans l'ordre des fonctions professionnelles pour tous ceux qui partagent la responsabilité des parents.

2° Parce que l'éducation est pour l'enfant une condition *sine qua non* de formation et de salut.

3° Parce que l'éducation est, pour les parents, le seul moyen d'être en règle avec Dieu, qui leur demandera compte du dépôt confié.

---

(1) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, p. XXVI.
(2) Mme Fisher, *L'Education. Montessori*, p. 3.

DEUXIÈME PARTIE

Les Éducateurs

« Quand un être parfait en aura élevé un autre, alors on saura quelles sont les limites de l'éducation. » (KANT.)

Comment se divise cette deuxième partie : des éducateurs ?

En deux chapitres :

1° La hiérarchie des éducateurs ;

2° L'harmonie entre les éducateurs.

CHAPITRE I

La hiérarchie des Educateurs

« Les premiers droits, les droits antérieurs à tout droit, sont les droits des familles : ce sont des droits primitifs et inviolables. » (GUIZOT.)

A qui incombe le grand devoir de l'éducation ?

Mgr Dupanloup répond :

L'enfant a droit à la sollicitude de toutes les autorités, à l'action et aux bienfaits de tous les pouvoirs sur la terre..... Le prince, le prêtre, le père, l'instituteur, le magistrat, la famille, la société, l'Eglise sont institués pour lui. La discipline morale, l'enseignement des lettres, les sciences, la religion, tous les prix du travail et de la vertu, la Providence, enfin tout est ici-bas pour lui, parce qu'il est lui-même ici-bas de Dieu et pour Dieu. Voilà pourquoi tout, en ce

monde, doit travailler à son éducation, tout doit concourir à l'élever, tout doit faire ou favoriser cette grande œuvre (1).

Tous ces concours ont-ils pratiquement la même importance?

Non; il en est même dont la collaboration est plutôt négative, ou tellement éloignée, qu'elle en devient pratiquement négligeable

Quels sont donc les ouvriers ordinaires de l'éducation chrétienne?

Pour faire un homme, dit le R. P. Didon, il faut Dieu, le père, la mère, le prêtre, le maître.

Dieu crée l'âme;

Le prêtre oriente les âmes vers Dieu;

Le père a, pour sa part, les relations extérieures; il commande, il protège;

Le maître développe l'intelligence;

Mais, après Dieu, l'ouvrier le plus important de l'éducation chrétienne, c'est la mère; c'est d'elle que dépend l'avenir de son fils; c'est elle qui en peut faire un Abel ou un Caïn (2).

ARTICLE I. — Les parents.

« Salut des enfants, gain des parents. » (S. JÉROME.)

« C'est l'enfant qui sauve la mère. » (Mgr ROZIER, *L'art d'être maman.*)

L'action du père et l'action de la mère peuvent-elles être impunément séparées?

Non; mille fois non; car la famille est l'image de la Sainte Trinité; (3) la mère y représente l'amour, le père l'autorité; et tous les deux participent à cette sagesse qui est la « compagne de la puissance et de l'amour, et qui les éclaire éternellement (4).

Voilà pourquoi ils sont inséparables, et ils doivent présider ensemble à l'éducation de leurs enfants.

---

(1) *De l'Education*, t. Ier, p 3.

(2) Cité par les *Paillettes d'or*, 11e série, p. 111. Cette citation du P. Didon ne doit pas être prise au pied de la lettre; elle est trop absolue en plusieurs de ses formules: le père a un rôle plus important que de diriger les opérations extérieures, de commander et de protéger; le maître n'est pas seul à développer les intelligences; et le prêtre n'est pas nécessairement renfermé dans la fonction spéciale, très belle d'ailleurs, qui consiste à orienter les âmes vers Dieu.

(3) Vois-tu, le père, la mère et leur petit enfant, c'est une trinité sacrée. Il faut tout accepter plutôt que de la désunir. » (BRIEUX, *Suzette*, Act. III, 8.)

(4) Mgr DUPANLOUP, *De l'Education*, t. II, p. 134.

Comme le cœur et la vie manquent dans une éducation où une mère n'a pas assez de part! Et aussi qu'il y a d'hésitation et de faiblesse dans une éducation dont un père est absent (1)!

Chacun des deux parents a donc un rôle à jouer?

Oui; et ce rôle est en rapport avec le caractère et avec la fonction particulière de l'un et de l'autre. Mais tous les efforts tentés pour le remplir doivent être harmonisés, concertés, conjugués, et tendre au même but : — la formation de l'homme et de l'élu.

Cependant, s'il est vrai de dire que, pour faire l'éducation, le père et la mère ne doivent avoir qu'un seul esprit, un seul cœur et une seule volonté, n'est-il pas juste d'ajouter que c'est à la mère que revient, en pratique, la majeure partie de la tâche?

Oui; et l'on peut affirmer, en toute vérité, que la mère occupe le premier rang dans la hiérarchie des éducateurs.

Pourquoi la mère occupe-t-elle le premier rang dans la hiérarchie des éducateurs?

Pour trois raisons :
1° Parce qu'elle vit davantage avec les enfants;
2° Parce qu'elle est plus clairvoyante;
3° Parce qu'elle aime avec plus de dévouement.

Est-il toujours vrai que la mère est, « plus » que tout autre, « avec ses enfants »?

Malheureusement non; et cela pour diverses raisons que nous n'examinons pas en ce moment. Le plus souvent, néanmoins, il en est ainsi; c'est le vœu de la nature, et les circonstances en favorisent d'ordinaire la réalisation.

L'enfant passe dans l'intimité de sa mère la plus grande partie de ses premières années.

Est-il vrai que la mère est généralement « plus clairvoyante » dans les questions d'éducation?

Oui; on peut dire de la mère qu'elle a l'instinct de l'éducation; elle doit cet avantage à la mission même que Dieu lui a confiée.

C'est à elle, en effet, comme autrefois la fille de Pharaon

---

1) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. II, p. 134.

à la mère de Moïse, que Dieu a dit : « Recevez cet enfant, élevez-le pour moi. »

Et comme Dieu n'emploie pas ses créatures et n'agit pas par elles sans leur communiquer quelque chose de ses attributs divins, il a dû donner aux parents, et à la mère plus spécialement, une participation de sa sagesse, de son intelligence et de sa clairvoyance (1).

Est-ce que l' « amour de la mère » n'est pas encore un meilleur titre au rôle prépondérant qu'elle joue dans l'éducation?

Incontestablement, et pour deux raisons principales :

1° Parce que « aimer l'enfant et se faire aimer de lui, sera toujours le grand secret de l'éducation » (2).

L'éducation, c'est l'amour (3).
L'éducation doit être une bienveillance et une bonté continues (4).

2° Parce que l'éducation, qui ne va pas sans de nombreux et pénibles sacrifices, suppose, chez l'éducateur, un amour profond, dévoué et désintéressé.

Or, personne n'est capable, au même degré que la mère, des tendresses et des héroïsmes de cet amour.

Personne, par conséquent, ne peut lui contester la place qu'elle occupe dans la hiérarchie des éducateurs.

L'amour maternel est-il donc plus grand que l'amour paternel? (5)

1° L'amour maternel est, dans le principe, à son maximum d'épanouissement.

En venant à la lumière du jour, l'enfant trouve en sa *mère* une tendresse parfaite, dans la plénitude de son intensité.

Le *père* est flatté de son nouveau titre, content d'avoir un héritier, mais le bébé, *en lui-même,* n'éveille pas les enthou-

---

(1) « Dieu, qui a prêté à la mère sa puissance de Créateur, lui a donné aussi sa puissance de Sauveur. » (*Paillettes d'or,* serie VI, p. 106.) — « Ma femme voit juste, déclarent nombre de maris. Elle voit juste, c'est-à-dire saisit d'un coup d'œil, penètre le défaut caché, doit à la finesse de sa sensibilité une justesse de jugement que les déductions logiques les plus parfaites n'atteignent qu'avec lenteur quand elles y parviennent. » — FIESSINGER, *La formation des caractères*, p. 103.

(2) F. KIEFFER, *L'autorité.....*, p. 126.

(3) LACHELIER.

(4) PESTALOZZI.

(5) F. NICOLAY (*Les enfants mal élevés*, p. 349) établit un parallèle entre ces deux amours ; nous y avons puisé les idées par lesquelles nous repondons à la question.

siasmes généreux que ressent la femme dans sa maternité expansive et triomphante.

2° L'amour de la *mère* est fait de dévouement.

L'affection du *père* est calme et modérée ; il ne ressent de véritable émotion que le jour où l'enfant balbutie *papa*, en ayant l'air de le reconnaître.

C'est qu'il y a, chez lui, une pointe d'égoïsme : donnant, donnant.

3° L'amour de la mère est fait d'abnégation.

La mère aime l'enfant à proportion des sacrifices qu'elle s'impose pour lui. Plus il est faible, chétif, disgracié même, plus la part de tendresse qu'elle lui réserve est grande.

Montaigne n'eût pas osé dire, devant elle, ce mot cynique qu'il proféra en parlant de ses fils : « J'en ai perdu un...... *ou* deux !

Le père, lui, semble aimer l'enfant dans la mesure du plaisir que celui-ci lui procure.

Il répéterait volontiers la parole connue : « Tant que les enfants ne sont pas propres, ils sont exclusivement à la mère. »

Que résulte-t-il de ce que nous venons de dire du rôle de la mère dans l'œuvre de l'éducation ?

Il en résulte que l'enfant sera, généralement, ce que sa mère l'aura fait.

Du soin des mères dépend la première éducation des hommes. D'elles dépendent leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leur bonheur même (1).

Je suis d'avis que la bonne ou la mauvaise conduite à venir d'un enfant dépend entièrement de sa mère (2).

Rien ne rapproche plus de Dieu que le souvenir d'une sainte mère (3).

Et Lamartine, après avoir fait de sa mère un éloge d'une exquise délicatesse, disait :

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !

Les Américains des États-Unis ont inscrit dans leur calendrier national : *La fête des mères !*

---

(1) J.-J. Rousseau.
(2) Napoléon.
(3) Ozanam, *Lettres*, I, p. 225.

Le mérite de la femme, écrivait J. de Maistre à sa fille, est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants, c'est-à-dire de *faire des hommes;* voilà le grand accouchement qui n'a pas été maudit comme l'autre (1).

Un historien protestant disait de la vieille France que c'était un royaume fait par des évêques. Hélas! ni les évêques ni les prêtres ne referont la France moderne, si les mères chrétiennes ne viennent à leur aide. Dieu a confié aux mères le berceau de l'homme; le berceau, c'est-à-dire presque tout (2).

Les mères ont donc une grande responsabilité? (3)

Oui, certes; elles ne doivent jamais la perdre de vue; elles feront donc tout le possible pour élever leurs capacités à la hauteur de leur tâche; et, pour se soutenir, elles se répéteront à elles-mêmes : « Cet enfant sera ce que je le ferai; vraisemblablement, il sera sauvé si je le sauve, il sera damné si je le damne! »

Quels sont les devoirs particuliers du père?

Les devoirs particuliers du père sont en harmonie avec la nature de son intelligence, avec son autorité de chef, avec l'esprit de décision et d'énergie qui, en général, le caractérise.

1° L'intelligence du père est ordinairement plus ferme, plus équilibrée, plus sûre; à lui, en conséquence, de former la pensée de ses fils et même de ses filles.

2° Son autorité de chef de famille appelle, pour être bien exercée, un caractère digne et trempé, marqué de force et empreint de douceur; à lui, en conséquence, de former la virilité de ses enfants, par des paroles autorisées et l'exemple d'une vie de devoir et d'honneur.

3° Le père, par sa situation même dans la famille, est le juge, en dernier ressort, des décisions à prendre, et l'acteur initial et principal de leur exécution. A lui donc de former la volonté de ses enfants en leur donnant la lumière, l'élan, l'énergie et la constance qui leur sont nécessaires.

---

(1) *Lettres et opuscules*, t. Ier, p. 190.
(2) Mgr Bougaud, *Histoire de sainte Monique*, p. 21-22.
(3) C'est surtout à elles que ces pages sont destinées; elles les liront, les méditeront, s'en pénétreront et s'en inspireront avec autant de soin qu'en mettent leurs enfants à apprendre et à comprendre le résumé de la doctrine chrétienne. Ce sera leur catéchisme, le catéchisme du premier de leurs devoirs d'état.

Article II. — Le prêtre.

..... Il dit (le prêtre) : Enfants, soyez soumis.
Pères, soignez vos fils ; mères, gardez vos filles.
(A. D., *Paillettes d'Or*, XII[e] série, 74.)

Quelle est la part du prêtre dans l'œuvre de l'éducation?

Le prêtre, comme catéchiste, comme directeur de patronage, comme professeur, comme confesseur, joue un rôle très important dans la formation intellectuelle morale et religieuse de l'enfant.

Il est donc le collaborateur du père et de la mère, et il doit être traité comme tel.

Les parents sérieux le voient, le consultent, le renseignent, se concertent avec lui en vue de travailler, d'un commun accord, par l'emploi des mêmes moyens, ou du moins par l'application des mêmes principes, à la poursuite d'un même but.

Tous les parents comprennent-ils la ressource de cette collaboration?

1° Beaucoup ne la soupçonnent même pas; ils seraient fort étonnés d'entendre affirmer que le prêtre peut avoir quelque chose à voir, à dire ou à faire, en dehors des heures qu'il passe avec les enfants dans les diverses fonctions de son ministère.

2° D'autres négligent de l'exploiter; ils ne connaissent le catéchiste, le professeur ou le directeur de patronage, que par les récits intéressés, tendancieux, plus ou moins mensongers ou exagérés, qui leur sont faits par leurs enfants, en des jours de paresse, de dissipation ou de correction.

3° Quelques-uns même la dédaignent; ils laissent entrevoir à leurs enfants, par manière d'encouragement, le jour où prendra fin la sujétion qui en résulte, et sans se ranger directement, peut-être, à l'avis de l'enfant qui se plaint, ils bornent leurs aspirations, en ce qui le concerne, à obtenir de lui une passivité qui ne se révolte pas, sans souci de la docilité respectueuse qui contribuerait si efficacement à sa formation!

Comment faut-il envisager la collaboration du prêtre confesseur?

Avec une délicatesse extrême, ce qui ne veut pas dire avec indifférence.

Les enfants sont *libres,* et ils doivent toujours *se sentir* libres; mais ce n'est pas entraver leur liberté que de leur apprendre à en faire un bon usage.

Les parents doivent, autant que possible, aider leurs enfants à choisir le confesseur qui leur convient. Ils doivent au moins le connaître, pour collaborer avec lui à la formation de l'âme et de la conscience; si le confesseur ne peut rien dire à la mère, la mère peut renseigner le confesseur sur une multitude de choses (1).

Ils doivent inspirer aux enfants, par leurs paroles et leurs actes, la confiance que mérite le représentant de Jésus-Christ au tribunal de la pénitence.

Article III. — Le maître.

> Un choix pareil
> Est d'assez grande importance
> Pour que longtemps on y pense (2).

Le maître doit-il être rangé parmi les ouvriers ordinaires de l'éducation?

Oui, car il est presque impossible de se passer de son concours.

1° Les *garçons* ont besoin d'émulation et de frottement mutuel; il leur faut une main d'homme pour retenir et guider leurs débordantes ardeurs; et, comme il est bien rare que le père puisse s'occuper d'eux suffisamment, on est amené à dire que l'école et le collège s'imposent à peu près nécessairement.

2° Pour les *filles*, si la mère de famille avait le temps, les forces, les connaissances et les aptitudes nécessaires, elle serait l'éducatrice idéale. Mais comme le plus souvent l'une ou l'autre de ces conditions fait défaut, l'institutrice est indispensable.

Le maître a donc sa place marquée parmi les ouvriers ordinaires de l'éducation.

Quelle est la part du maître dans l'œuvre de l'éducation?

L'éducation complète, c'est-à-dire chrétienne, ayant pour objectif dernier de faire des élus, tous ceux qui y travaillent

(1) La question est délicate et demande beaucoup de circonspection.
(2) Florian, *Fables*, II, 15.

doivent tenir compte de ce but, pour y subordonner l'orientation de leur concours.

Le maître, pour être vraiment le collaborateur des parents, doit donc être chrétien, chrétien dans ses convictions, chrétien dans sa vie, chrétien dans son enseignement.

Il n'y a que le sophisme qui puisse établir un mur de séparation entre l'enseignement des vérités chrétiennes et l'enseignement des lettres et des sciences humaines, attendu qu'elles se touchent et souvent se confondent indivisiblement; attendu que la nature, elle, n'a pas établi de mur de cloture entre l'esprit et le cœur, entre l'homme littéraire ou scientifique et l'homme religieux (1).

Le sage et vertueux Rollin disait :

La piété, une piété vraie, noble, simple, aimable, est, de toutes les qualités d'un instituteur, la plus essentielle, la plus importante, celle qu'il faut préférer à toutes les autres, et qui y ajoute un prix infini. Elle seule inspire aux maîtres un zèle, une ardeur, un empressement pour le bien de leurs disciples, qui attirent sur tous la bénédiction du ciel (2).

Le maître ne serait-il pas un collaborateur acceptable, s'il pratiquait une neutralité respectueuse?

Philosophiquement, la neutralité est un leurre et une absurdité; théologiquement, elle est une faute et un blasphème (3); en matière d'éducation, elle est une monstruosité et une décapitation.

La libre pensée ne peut pas plus être une méthode d'éducation nationale que la grêle un procédé de culture agricole (4).

Suffira-t-il que le maître soit bon chrétien ?

Non; il faudra encore qu'il soit ferme, droit, dévoué, de bon jugement et de bonne éducation. Ce que Montaigne semble résumer d'un mot, quand il dit : « Je voudrais qu'on fût soigneux de lui choisir (à l'enfant) un précepteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine... » (5)

Que faut-il penser de l'internat ?

1° L'internat *s'impose* aux parents, généralement, du moins :

---

(1) Cardinal Pie, cité par Mgr Baunard, *Dieu dans l'école*, I, p. 71.
(2) Cité par Mgr Dupanloup, *op. cit.*, t. II, p. 354.
(3) « C'est l'athéisme moins le nom » *Léon XIII*, Encycl. *Immortale Dei*.
(4) Georges Ohnet, le *Figaro*.
(5) *Essais*, I, 25.

a) Quand ils n'ont pas d'école convenable à proximité de chez eux ;
b) Quand ils sont complètement absorbés par les soucis de la vie;
c) Quand ils se sentent incapables de remplir leurs obligations d'éducateurs ;
d) Quand ils ont des enfants spécialement difficiles, sur lesquels ils n'ont pas d'autorité.

2° L'internat produit *quelques bons résultats :*
a) Le travail est peut-être meilleur, bien que la supériorité intellectuelle de l'élève interne sur l'élève externe ne soit pas établie par les concours (1) ;
b) La formation est plus complète, surtout quand l'atmosphère de l'internat est, moralement et religieusement, plus pure que l'atmosphère de la famille ;
c) Il constitue un certain apprentissage de la vie, à condition, cependant, que l'enfant ne soit pas trop tôt séparé de ses parents; c'est ainsi, par exemple, que l'on considère comme avantageux, pour une jeune fille, de passer en pension une ou deux années de fin d'études.

3° Mais, à côté de cela, que d'*inconvénients :*
a) Au régime de l'internat, l'action des parents est forcément diminuée; leur autorité sans exercice risque de devenir une autorité sans force.
b) L'enfant, sevré, pendant de longues semaines, parfois, des manifestations, si nécessaires à son âge, de l'affection paternelle et maternelle, est exposé à perdre pied, à tomber et à se noyer dans les flots fangeux de l'impureté ;
c) L'enfant sera tenté d'abuser de la liberté dont il jouira, sans transition peut-être, après la contrainte de la vie commune, des mouvements réglés et de la discipline austère de l'internat;
d) Ce déraciné se fixera-t-il dans la famille après son retour? Ne se débarrassera-t-il pas de ses parents, comme ceux-ci se sont débarrassés de lui, le jour où ils l'ont mis en pension ?

Au total, l'internat, en principe, n'est pas à recommander, au moins dans le tout jeune âge.

---

(1) F. Nicolay, *op. cit.*, p. 459.

Article IV. — L'Etat.

« L'Etat a trop d'enfants pour être un bon père de famille. » (Clemenceau, *discours du 30 octobre 1902, au Sénat.*)

« L'Etat assiste la famille et ne la supplante pas. » (Portalis.)

L'Etat n'a-t-il pas émis certaines prétentions au sujet de l'éducation ?

La patrie seule a le droit d'élever *ses* enfants, disait Robespierre à la Convention (22 février 1794). Elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles ni aux préjugés des particuliers.

Il faut remplacer les pères et les mères par une éducation commune obligée, prétendait Le Bon.

L'enfant appartient à l'Etat avant d'appartenir à ses parents, affirmait Danton.

C'était langage de révolutionnaires.

Mais l'idée qu'ils émettaient s'est bien un peu réveillée de nos jours.

Que faut-il en penser ?

Disons-le bien haut : cette confiscation de l'enfant serait contraire au bon sens, à la nature, à la justice, à la liberté.

L'enfant appartient avant tout à ceux sans lesquels il ne serait pas.

De plus, ses parents seuls ont ce qu'il faut pour l'élever comme il convient, à savoir : l'affection la plus tendre et la plus dévouée; l'autorité la plus naturelle et la plus sacrée; et l'intérêt le plus grave et le plus direct à bien s'acquitter de ce devoir.

Tandis que l'Etat, en assumant la charge de l'éducation, s'imposerait un fardeau absolument au-dessus de ses moyens.

L'Etat se jugeant doué de toutes les aptitudes et de la clairvoyance voulues pour manier à sa guise cette chose plus délicate qu'une fleur, une âme d'enfant ! fait penser à cet éléphant du cirque s'essayant au pastel, avec le succès et la grâce qu'on devine (1).

L'Etat ne doit pas s'occuper des choses de l'enseignement, « parce qu'il n'est ni un professeur, ni un philosophe, ni un père de famille, parce que, quand il s'en mêle, il est le plus souvent assez maladroit, et assez souvent ridicule » (2).

---

(1) F. Nicolay, *op. cit.*, p. 457.
(2) E. Faguet, *Le libéralisme*, p. 161-162.

Est-ce à dire que l'Etat puisse et doive se désintéresser de l'éducation de l'enfance?

Assurément non; il doit la favoriser de tout son pouvoir, en encourageant le développement des lettres, des sciences et des arts. Il a sur elle un droit incontestable de surveillance et de controle en tout ce qui touche à l'hygiène, à la moralité, à la sécurité publique. Il peut et doit intervenir pour réprimer les abus, stimuler la négligence coupable de certains parents, et sauvegarder le droit des enfants, en leur assurant le minimum d'éducation indispensable pour remplir leurs devoirs d'hommes et de citoyens (1).

CHAPITRE II

L'harmonie entre les Educateurs

« Toute puissance est faible, à moins que d'être unie. »
(La Fontaine, *Fables*, IV, 18.)

Quelle est la grande loi qui doit présider à l'action des différents éducateurs ?

C'est l'harmonie (2).

Elle doit régner : 1° entre le père et la mère ; 2° entre les parents et les maîtres; 3° entre les maîtres eux-mêmes, quand ils sont plusieurs à se partager la responsabilité de l'éducation.

Article I. — L'harmonie entre le père et la mère.

« La formation d'un homme suppose, à l'origine, un bon ménage » (3).

Quels sont, en droit, les fondements de cette harmonie?

1° *C'est le mariage.*

Le mariage, en effet, a pour but la vie commune.

Il suppose donc, entre les époux, ce *minimum* d'harmonie

(1) R. P. Lahr, *Philosophie*, t. II, p. 232.
(2) Cf. Kieffer, *L'autorité*, IIe partie, ch. viii.
(3) René Bazin, *Les hommes de demain*, p. 7.

sans lequel la vie commune serait une souffrance, et en chacun des époux une vertu proportionnée aux exigences de cette harmonie.

Les jeunes gens sérieux savent que le jour où ils se sont promis fidélité au pied des autels ils ont déposé, en commun, dans la corbeille de mariage, non seulement leurs qualités, mais aussi leurs défauts. Et s'ils ont le bonheur d'être chrétiens, ils sentent en eux la grâce sacramentelle qui les rend capables de tous les sacrifices imposés par l'union et la bonne entente.

2° *C'est la nécessité du bon exemple.*

Quand l'harmonie n'existe pas, les enfants, témoins des discussions paternelles et maternelles, des froideurs qui en sont presque forcément la conséquence, n'en perdent, hélas! jamais le souvenir, et l'on ne saurait se faire une idée de toutesles misères de déformation qui peuvent en résulter.

Quand mon père et ma mère, raconte Hervé-Bazin, avaient eu quelque difficulté dans le courant de la semaine, le dimanche matin, sans qu'ils se fussent entendus, ils s'approchaient tous deux de la sainte Table ; je les accompagnais, et, sur le chemin du retour, comme je gambadais devant eux, ils m'appelaient, et, sans dire un seul mot, ils m'embrassaient sur la *même* joue.

Quelle magnifique leçon de choses ! Et combien formante!

3° *C'est l'éducation elle-même.*

L'éducation, en effet, a pour but de faire pénétrer la vérité dans l'esprit des enfants et d'habituer leur volonté à la pratique du bien.

Mais le vrai et le bien sont des *absolus ;* faire croire à leur *contingence*, par le manque de suite dans les ordres donnés, par les contradictions même entre les ordres et les contre-ordres émanés de deux personnes constituées en autorité et l'exerçant contradictoirement, à propos de la même chose, et sur le même enfant, c'est une véritable trahison vis-à-vis de la vérité et vis-à-vis du bien (1).

Est-ce que cette harmonie est toujours réalisée?

Hélas! non ; et c'est, fréquemment du moins, la faute du père, qui tombe dans l'un ou l'autre des deux défauts suivants : 1° ou bien il engage maladroitement son autorité ; 2° ou bien il gâte ses enfants.

---

(1) F. Kieffer, *L'autorité*, p. 215.

Quand est-ce que le père « engage maladroitement son autorité »?

Le père engage maladroitement son autorité : 1° quand il intervient sans savoir, risquant ainsi de se placer à la traverse des ordres maternels; 2° quand il réprouve les censures infligées par la mère.

Pour éviter ce défaut, le père, qui n'est pas dans les conditions voulues pour s'occuper lui-même, directement et en détail, de l'éducation de ses enfants, doit au moins donner mandat absolu à la mère, et mettre sa force au service de l'action maternelle.

Une délégation du père vaut mille fois mieux qu'une intervention irrégulière, mal pondérée et guidée par le hasard (1).

Quand est-ce que le père « gâte ses enfants » ?

Le père gâte ses enfants :

1° Quand il cherche à être le « papa gâteau », en laissant à la mère le rôle de « rabat-joie » ; c'est très attrayant, mais souverainement funeste.

2° Quand il se fait le camarade ou l'amuseur de ses enfants, jusqu'au moment où, lassé des manifestations de sa bonhomie et de l'énervement qu'elle aura produit, il dit à sa femme : « Mon amie, je m'en vais, je vous laisse les enfants. »

Le mari est, en général, inconsciemment et sans méchanceté, un professeur d'anarchie familiale, un égoïste accoutumé à être servi, détruisant à toute heure l'autorité de sa femme, au lieu de la renforcer, et mettant son orgueil à flatter les enfants et à les approuver pour les attirer à lui, aux dépens de sa femme, qui n'a que le rôle épuisant, combatif et ingrat (2).

Quel est le résultat de cette manière d'agir ?

C'est la ruine de l'autorité.

La mère voudrait et ne peut pas.

Elle voudrait calmer l'émoi produit par le père; elle voudrait rétablir l'ordre troublé par lui ; elle ne le peut pas : elle y use son autorité, sans obtenir de sérieux résultats.

Le père pourrait et ne veut pas.

Pendant la lutte que son imprudence a rendue nécessaire, il est loin du foyer; il pourrait remédier à la situation, ou

(1) F. Nicolay, *Les enfants mal élevés,* p. 352.
(2) H. Lavedan, *Illustration,* 6 mai 1916.

plutôt il aurait pu ne pas la rendre intenable; il ne le veut pas; il ne l'a pas voulu; et il laisse faire la maman. Et peut-être se persuade-t-il qu'il remplit tous ses devoirs d'état.

Cela rappelle le dialogue de Bertrand :

— Veux-tu faire à nous deux un excellent dîner?
— Comment donc? Deux à moi seul, si tu veux.
— Non ; mais nous allons partager la besogne : moi, je mangerai les morceaux, et toi, tu laveras les plats! Ah! comme *nous* allons nous amuser (1)!

Quelles sont les impressions produites sur l'enfant par ce désaccord entre son père et sa mère?

1° L'enfant est tout d'abord étonné; il ouvre de grands yeux; il cherche à comprendre; son père, qu'il aime et respecte, dit : oui; sa mère, qu'il aime tout autant et respecte aussi profondément, dit : non; et cependant, le oui et le non s'excluent; l'enfant ne comprend pas.

2° L'enfant hésite à obéir; il se demande s'il a bien entendu; il ne sait, en tout cas, de quel côté se diriger.

3° L'enfant apprend à dissimuler. Quoi qu'il fasse, il a dans l'un de ses parents un approbateur, et dans l'autre un censeur : toute sa diplomatie tend donc à tromper la vigilance de qui pourrait le gronder ou le punir.

4° L'enfant n'apprend pas à distinguer nettement le bien et le mal; les idées qu'il s'en fait n'ont aucun caractère absolu; comme le oui et le non, elles sont relatives au temps, aux personnes et aux circonstances. Or, il n'y a rien de plus nuisible à la bonne formation de l'enfant que cette confusion d'idées et cette oblitération du sens moral.

5° L'enfant exploite, au profit de ses caprices et de ses défauts, l'opposition remarquée entre son père et sa mère.

N'y a-t-il pas un chapitre sur lequel l'opposition doit être considérée comme plus spécialement désastreuse?

Oui, le chapitre de la religion. Quelle triste situation que celle d'une mère de famille sérieuse et chrétienne dont le mari est indifférent! Il n'y a pas d'hostilité, supposons le cas, généralement vrai, d'ailleurs. Mais les enfants savent que leur père ne fait pas ses pâques; ils voient sa conduite

(1) F. Nicolay, *Les enfants mal élevés*, p. 356.

en désaccord avec les principes qu'il affirme, en opposition avec les pratiques de leur mère.....

Ils ne comprennent pas d'abord.

Ils s'étonnent ensuite.

Ils se scandalisent bientôt.

Et, un jour, tous ces sentiments explosent en un cri de révolte, appuyé sur le mauvais exemple du père, et formé par lui, peu à peu, dans les bas-fonds de l'âme, où souffle l'esprit d'indépendance et où germe la vie personnelle.

— Mais papa manque bien à la Messe !

— Je fais comme papa ; etc.

C'est ce que dit excellemment Mgr Bougaud :

La mère croit, le père ne croit pas. La mère prie et adore ; le père ni ne prie ni n'adore. Jamais de leurs âmes les parties sublimes ne se sont touchées. L'enfant qui sortira de cette fausse union pourra être vigoureux de corps ; il sera rachitique d'âme .... Et quand l'enfant commence à ouvrir les yeux, là, dans ce foyer, quel spectacle ! A sept ans, l'enfant s'en aperçoit ; à dix ans, il s'en étonne : à quinze ans, il s'en scandalise ; et, au premier cri des passions, il s'en fait une arme (1).

Est-ce que cette harmonie ne doit pas étendre son action et ses bienfaits au delà des limites de la famille ?

Il est indispensable qu'elle règne entre tous les éducateurs : ils travaillent à la même œuvre ; ils poursuivent le même but ; qu'ils mettent en commun leur expérience et leurs observations ; qu'ils conviennent des mêmes méthodes ; qu'ils se soutienent les uns les autres ; que chacun considère comme fait à lui-même ce qui atteint, d'une manière ou d'une autre, l'autorité de ses collaborateurs.

Article II. — **L'harmonie entre les parents et les maîtres.**

Elle est belle ; et le chêne en parle au marronnier,
Et l'orme la salue et la montre à l'érable,
Tant sous le ciel profond l'enfance est vénérable. (2)

Quel est le fondement de cette harmonie ?

Il est, pour les parents, dans la logique même de la confiance qu'ils accordent aux maîtres dont ils ont fait choix.

(1) *Le christianisme et les temps présents*, t. Ier, p. 164.
(2) Victor Hugo, *L'art d'être grand-père*. Un manque.

Désavouer cette confiance, accepter ou susciter des conflits, c'est faire œuvre contradictoire, déraisonnable et malfaisante.

Quels sont les obstacles à cette harmonie?

C'est, de la part des parents : 1° la suffisance; 2° l'indifférence; 3° l'indulgence pour le mauvais esprit; 4° la complaisance pour les espiègleries; 5° les interventions indiscrètes.

Quand est-ce qu'il y a « suffisance »?

Quand les parents, bien intentionnés, d'ailleurs, s'imaginent n'avoir besoin d'aucune aide dans l'éducation intime de leurs enfants.

Ils les confient à des maîtres, mais ils ne leur demandent rien d'autre que l'instruction (1); ils les envoient au catéchisme, mais uniquement pour l'enseignement de la religion; ils les présentent au confessionnal, mais parce qu'ils ne peuvent pas eux-mêmes leur donner l'absolution.

Pour le reste, ils suffiront à la besogne.

Ce défaut se rencontre chez certaines personnes, pleines d'elles-mêmes, que leur situation a, d'ailleurs, établies dans une grande habitude d'indépendance.

Que deviendra l'enfant à pareille école?

Il considérera le maître comme un répétiteur spécialisé, qui n'a rien à voir en dehors du champ restreint de ses fonctions professionnelles.

L'enfant, aux mains d'un professeur de collège ou d'un précepteur, d'instinct et d'un instinct qui n'est peut-être que la voix ancestrale, accepte l'instruction, n'accepte guère l'éducation : « Cet étranger, il a le droit de m'instruire, il n'a pas le droit de m'élever..... » (2)

Disons tout de suite qu'il est bien des cas où le maître cesse d'être un étranger; mais, pour cela, il faut tout d'abord que les parents le considèrent non pas avec suffisance et dédain, mais avec respect et sympathie.

---

(1) Une mère réglant le détail pratique des conditions qu'elle ferait à l'institutrice de sa fillette, lui écrivait : « Il est bien entendu que vous n'aurez à vous occuper que de son instruction; son éducation me regarde. »

(2) FAGUET, *Rousseau*, p. 187.

Quand est-ce qu'il y a « indifférence »?

Quand les parents ne se préoccupent pas de connaître les maîtres de leurs enfants. Ils ne les voient jamais et n'ont même pas la pensée de les voir. Ils ne savent que ce que leurs enfants en disent, et c'est sur cette base fragile qu'ils édifient toutes leurs appréciations.

Quel est le résultat presque infaillible de cette indifférence?

C'est l'*indulgence* des parents *pour le mauvais esprit des enfants.*

L'élève est mécontent de son maître, le catéchisé se plaint de son catéchiste, le « patronné » accuse son directeur d'injustice ou de préférences; les parents qui ne voient que par les enfants les écoutent, les croient, leur donnent raison, et ils sapent par la base leur propre autorité, en détruisant celle de leurs collaborateurs. « Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé, et toute maison divisée contre elle-même tombera en ruines. » (1)

En quoi consiste la « complaisance » pour les espiègleries?

Elle est tout entière : 1° dans la curiosité encourageante avec laquelle certains parents écoutent les récits fantaisistes des enfants, sur les menus incidents de la classe, sur les manies de tel professeur, les bons tours qu'on a joués à tel autre, l'insolence qu'on s'est permise à l'égard d'un troisième, etc.

2° Dans la faiblesse imprudente avec laquelle certains parents tolèrent les sobriquets et les épithètes malsonnantes dans les conversations des enfants parlant de leurs maîtres.

Quand y a-t-il « intervention indiscrète »?

Quand, sur la foi d'un récit, amplifié à plaisir, par l'enfant qui veut se rendre intéressant, exhaler sa colère ou exciter la pitié, les parents se déterminent à une démarche, où il entre plus de mécontentement que de désir de s'instruire, et qui, commencée avec les allures et la certitude du triomphe, se termine dans l'humiliation et la confusion, au grand détriment de l'autorité des maîtres et des parents.

(1) *Luc*, XI, 17.

ARTICLE III. — L'harmonie entre les maîtres.

Fille de la douleur! Harmonie! harmonie
(A. DE MUSSET, *Lucie.*)

En quoi consiste l'harmonie entre les maîtres qui se partagent la responsabilité d'une éducation?

1° Quand les maîtres font partie d'un même corps (profesfeurs dans une école ou dans un collège, vicaires dans une paroisse), l'harmonie consiste :

a) Dans la soumission de tous à l'autorité principale et au règlement de la maison;

b) Dans l'attente désintéressée et généreuse des collègues entre eux.

2° Quand les maîtres sont indépendants les uns des autres (maîtres et maîtresses d'école, d'une part, dames catéchistes ou directeurs et directrices de patronage, d'autre part), l'harmonie demande le sacrifice des préférences personnelles, des illusions, des susceptibilités; il est évident, par exemple, que le meilleur des catéchismes et le plus sérieux des patronages ne peuvent, toutes choses égales par ailleurs, produire le bien que réalise une école chrétienne.

Faudra-t-il, sous prétexte d'harmonie, empêcher l'enfant de se plaindre et lui donner tort à priori?

Il ne semble pas que ce soit toujours la bonne méthode.

A la colère et à l'indignation qui sourdement grondent dans son âme, il est bon de ménager une soupape de sûreté, si l'on ne veut pas qu'elles se transforment en acrimonie péniblement contenue ou en révolte hautainement manifestée (1).

Que faut-il faire quand l'enfant se plaint?

Ceux *dont* l'enfant se plaint ne doivent ni s'en formaliser ni s'en venger.

Ceux *à qui* l'enfant se plaint doivent mettre en œuvre toutes les ressources de leur intelligence et de leur cœur pour sauvegarder les droits de l'autorité, apaiser le mécontentement de l'enfant et l'amener à reconnaître ses torts. Ils ne doivent jamais se laisser entraîner à des confidences préjudiciables à l'autorité.

---

(1) F. KIEFFER, *L'autorité.....*, p. 232.

Que faut-il faire si l'enfant n'est pas complètement dans son tort?

Il ne faut ni lui donner pleinement raison ni lui attribuer tous les torts; on s'attachera donc à une solution moyenne, qui ménage l'autorité et sauvegarde la justice; les parents qui ont du tact y réussiront aisément, en adaptant les explications fournies, à l'âge, à l'intelligence et au caractère de leurs enfants.

Que faut-il faire s'il y a conflit entre les autorités?

1° Il faut faire en sorte que l'enfant n'en sache rien, ou s'il est fatal qu'il en connaisse quelque chose, que ce soit le moins possible et le plus tard qu'il se pourra.

2° Il faut surtout ne pas se servir de l'enfant pour manifester ses mauvais sentiments et satisfaire ses petites vengeances.

Quels seraient les avantages de cette harmonie?

Ils seraient immenses.

Si l'enfant trouvait en tous ses supérieurs les mêmes principes, les mêmes méthodes, les mêmes sanctions; s'il rencontrait partout le même refus systématique d'écouter ses plaintes et ses doléances de mauvais esprit, 1° l'autorité prendrait à ses yeux un tel caractère d'universalité et de nécessité, qu'elle triompherait, complètement et presque instantanément, de toutes les velléités de résistance.

2° Cette même autorité lui apparaîtrait facilement comme une émanation de la divinité dont il sait bien qu'elle ne peut ni changer ni se contredire.

TROISIÈME PARTIE

Les contre-éducateurs

Notre erreur est extrême,
..... de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même (1).

A qui peut-on donner le nom de contre-éducateurs ?

A tous ceux qui, s'occupant des enfants ou les approchant à un titre quelconque, détruisent, paralysent ou rendent plus difficile l'action des ouvriers naturels et responsables de l'éducation.

Quels sont donc les contre-éducateurs ?

Ceux que nous rangeons sous ce titre devraient être les aides de l'éducateur.

Ils le sont quelquefois.

Nous réservons donc, autant que nécessaire, la part des exceptions.

Mais nous sommes obligé de dire que, trop souvent :

1° Certains grands-parents;
2° Certains oncles et tantes;
3° Certains amis de la maison;
4° Certains maîtres et professeurs;

Sont, à des degrés divers, et dans certaines circonstances, les ennemis de l'éducateur.

CHAPITRE I
Certains grands-parents

..... J'obéis à ces charmants amours,
Je les guette, et je cherche à comprendre toujours
Tout ce qui peut passer par ces divines têtes. (2)

Comment les grands-parents nuisent-ils à l'éducation de leurs petits-enfants ?

Par leur excès de bonté.

(1) La Fontaine, *Fables*, IV, 22.
(2) Victor Hugo, *L'art d'être grand-père*. La lune.

On les appelle « bon-papa », « bonne-maman »; nous ne critiquons pas l'appellation, elle est trop juste.

Ils sont tellement *bons*, le bon-papa et la bonne-maman, qu'ils en sont *trop bons*, et qu'ils gâtent les enfants. A combien d'entre eux ne pourrait-on pas dire:

A chaque instant
L'ordre est troublé par vous, le pouvoir se détend;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout (1)!

Françoise, cinq ans, à la cuisinière :

— Aujourd'hui, je vais pouvoir faire une colère; bon-papa est arrivé! (*Authentique.*)

Un petit tableau exposé au Salon, il y a quelques années, représentait. *Un enfant qui pleure devant un pot au lait renversé et brisé.*

Il pleure parce qu'il va être grondé, battu, peut-être.

Un autre enfant, son camarade, voyant ses larmes, lui dit simplement :

— *Tu as peur d'être battu? Mais, Maurice, tu n'as donc pas une grand'mère?* (2)

C'est charmant, touchant, mais il ne s'agit ni d'art ni de sentiment, il s'agit d'éducation..... Alors..... c'est inquiétant!

Mais enfin, n'est-il pas tout naturel que les grands-parents soient, au foyer, les représentants de la douceur, de l'indulgence et de la bonté?

Oui, tout naturel, en effet. Il y a un rapprochement instinctif entre les deux extrêmes de la vie. Et puis, en avançant en âge, généralement on s'adoucit.

Et comme l'on n'est plus retenu par le sentiment direct de la responsabilité, en matière d'éducation, on se laisse glisser sur cette pente agréable et facile des caresses, des cajoleries et des gâteries.

Et voilà précisément le danger : la faiblesse résultant de l'irresponsabilité.

L'aïeul obéissait, comme il sied : « Père, attends. »
Il attendait. « Non, viens. » Il venait. Le printemps
A sur le vieil hiver tous les droits du jeune âge.
Comme ils faisaient ensemble un bon petit ménage,

---

(1) Victor Hugo, *L'art d'être grand-père*, Le pain sec.
(2) D'après les *Paillettes d'or*, IXe série, 133.

Ce petit-fils tyran, ce grand-père opprimé!
Comme janvier cherchait à plaire au mois de mai!
Comme, au milieu des nids chantant à leurs oreilles,
Erraient gaîment ces deux naïvetés pareilles,
Dont l'une avait deux ans et l'autre quatre-vingts (1).

Que faut-il faire alors?

1° L'éducateur restera ferme.

Et si le grand-père, par exemple, réédite les objections de Bonnaud, la mère fera siennes les réponses de *Tata* (2).

— Adèle, je ne peux pas voir ça!
— C'est facile, mon père; éloignez-vous un moment.
— S'il ne prend pas de dessert, moi je n'en prendrai pas non plus. Je ne pourrai pas.....
— Vous ne vous en porterez pas plus mal, mon père.
— Cela fait bien mal!
— Il faut souffrir pour leur faire une âme.

2° Les parents ne confieront pas le soin de leurs enfants aux grand-père et grand'mère, sans une raison grave, au moins pendant un temps prolongé.

Nous sentons des cœurs de « bons-papas » et de « bonnes-mamans » qui bondissent: nous le regrettons; mais, à part de rares exceptions, le conseil est nécessaire.

CHAPITRE II

Certains oncles et tantes

Je n'ai point d'autre affaire ici-bas que d'aimer.
(V. Hugo, *L'art d'être grand-père*, I. IX.)

Pourquoi certains oncles et tantes méritent-ils d'être rangés parmi les contre-éducateurs?

Parce que les oncles et tantes qui ne sont pas mariés, et spécialement les tantes, dans cet état, ont des réserves d'affection qui se déversent tout naturellement sur les neveux et nièces, avec espoir et désir de réciprocité; et pour obtenir ce

(1) V. Hugo, *La légende des siècles*, LVII.
(2) *Tata*, par Jean Aicard

retour dont ils ont besoin, ils flattent, cajolent et gâtent les enfants.

Que faut-il faire pour éviter le danger?

Autant que possible, les tantes ne doivent pas habiter sous le même toit, ni vivre de la même vie que les parents.

Mais cela suffira-t-il?

Non, malheureusement; car, même en ce dernier cas, l'on se voit, l'on se visite, l'on se reçoit entre membres d'une même famille; et c'est très bien. Mais le petit enfant accompagne ses parents : il va chez « bonne-maman », chez « bon-papa », chez « tante », chez « mon oncle ».....

Quand ses parents reçoivent, à leur tour, il est encore là.....

Et, pour être intermittentes, les gâteries n'en existent pas moins, et elles sont parfois désastreuses.

Une petite scène de famille :

On reçoit grand-père, grand'mère, oncles et tantes.

Bébé (trois ans), n'ayant pas été sage dans la matinée, a été puni : privé de dessert, à midi.

Au moment venu, désolation de Bébé ; compassion universelle

La mère, énergique, tient bon.

Les intrigues commencent :

— Va demander pardon à maman

— Dis : à tout péché miséricorde!

— Dis : Monsieur le Curé, s'il vous plaît, un petit mot pour moi!

Etc. (*Authentique.*) (1)

Quel serait le remède?

Ce serait que chacun se pénétrât de l'importance de l'éducation, et de la nécessité de soutenir, en tout et toujours, les parents responsables.

Que nous aurions mieux aimé entendre les contre-éducateurs de tout à l'heure tenir à l'enfant un langage comme celui-ci : « Va dire à maman que tu la remercies, parce que, en te punissant, elle te corrige de tes défauts (2).

---

(1) Il nous a paru utile de signaler l'authenticité des petits traits, dont nous avons nous-même connu les héros.

(2) Il est vrai que la methode ne réussit pas toujours.

Nous avions, un jour, recommandé aux enfants du patronage de dire « merci » à leurs parents quand elles recevraient quelque correction; elles le faisaient, d'ailleurs, pendant le temps qu'elles passaient à l'œuvre. Une fillette suivit généreusement le conseil donné. Cela parut tellement extraordinaire, que la mère mit cette parole sur le compte de l'insolence et donna une taloche à sa fille! (*Authentique.*)

CHAPITRE III

Certains amis de la maison (1)

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa !
(La Fontaine, *Fables*, VIII, 11.)

Que faut-il entendre par les « amis de la maison » ?

Il ne s'agit pas ici de ces amis de rencontre, qui ne sont guère que des étrangers: si ceux-là se permettaient quelque parole déplacée ou quelque mauvais conseil, le père n'hésiterait pas à les remettre à leur place, au risque de les mécontenter et de les éloigner.

Mais il s'agit des habitués de la maison, des intimes de la famille, qui vont et viennent librement, qui parlent sans contrôle, qui jouent avec les enfants, leur offrent des cadeaux, et gagnent ainsi leur cœur et leur confiance.

Comment ces amis peuvent-ils devenir un obstacle à l'éducation des enfants ?

De plusieurs manières, chacun suivant son caractère et ses méthodes :

1° Il y a l'ami léger, qui blâme les parents et les contrecarre;

2° Il y a l'ami flatteur, qui gâte les enfants, à l'insu de leurs père et mère;

3° Il y a l'ami désœuvré qui s'amuse;

4° Il y a l'ami viveur et blasé qui scandalise (2);

5° Il y a l'ami sans vertu qui abuse de la confiance.

Comment procède l' « ami léger » ?

Il aime les enfants, c'est certain, mais il les aime à sa manière; il recherche leur affection et s'efforce de l'obtenir par tous les moyens. Aussi, à priori, prend-il fait et cause pour les enfants.

Le père, par exemple, a infligé une punition.

L'ami léger et inconsidéré la lève de sa propre autorité :

— *C'est tout, n'en parlons plus, demain il sera plus sage !*

---

(1) Cf. Nicolay, *Les enfants mal élevés*, p. 14.
(2) D'après Nicolay, *Les enfants mal élevés*, l. I, ch. ii.

Quels sont les procédés de l' « ami flatteur » ?

Il distribue, à l'insu des parents, les friandises interdites; il rend en cachette le jouet confisqué; il autorise des jeux prohibés; il fait à la dérobée des confidences inopportunes.

Puis il ajoute ce conseil désastreux : *Surtout, n'en parle pas à tes parents!*

Et voilà les parents discrédités, vaincus sur le terrain de l'autorité comme sur celui de l'affection.

Quelle est la tactique de l' « ami désœuvré » ?

Pour se distraire et passer un joyeux quart d'heure, il exploite les défauts des enfants.

Celui-ci est familier, il le provoque pour le plaisir de lui entendre dire quelque impertinence; en cas de succès, il lui adresse bien une remontrance pour la forme, mais, au fond, cela l'amuse, et l'enfant le sait parfaitement.

Celui-là est moqueur, il l'incite à contrefaire l'un, à imiter l'autre. Il l'applaudit, il souligne ses petits succès de réflexions encourageantes : « Mon Dieu ! qu'il est drôle! » « C'est tout à fait cela! » Il entraîne le père dans le courant de ses approbations, et la mère elle-même, malgré les répugnances de sa nature délicate, abandonne bientôt toute velléité de réprobation; elle sourit, donc elle accepte.

Quel est le danger que l' « ami viveur et blasé » fait courir à l'éducation?

Il tient les conversations les plus détestables; les mots à double sens, les allusions choquantes, les vieux contes grivois, les scandales du demi-monde sont le thème ordinaire de ses récits.

Le père ne dit rien.

La mère, pour se donner des airs de vigilance et de sollicitude, fait remarquer qu'il y a des enfants.

Et son zèle intempestif attire l'attention de ceux qu'elle veut préserver, leur fait retenir des expressions risquées qu'ils méditeront dans la suite, avec la certitude qu'elles renferment des secrets intéressants.

Elle est d'une coquetterie manifeste; sa mise est tapageuse, sa chevelure est romanesque ou provocante.

Car la chevelure vaut, à elle seule, un long poème; et chacune se dénonce, pour ce qu'elle est, dans la manière dont elle en ajuste les mèches, personnelles ou étrangères.

Les cheveux « à la chienne » ou à « la Cléo de Mérode » sont, dans certaines régions, assez significatives de légèreté, pour que les jeunes filles, qui éprouvent le besoin de s'en coiffer, soient exclues des œuvres catholiques.

Entretenir des relations amicales et suivies avec ces sortes de personnes, équivaut, aux yeux des enfants, à une approbation pure et simple des excentricités dans lesquelles elles se complaisent.

Quels sont les ravages causes par l' « ami sans vertu »?

Ils sont terribles. et parfois irréparables!

Cet ami est un client!

Cet autre est un intime du père!

Mais voici que ce client, cet ami du père, deviennent tout à coup plus assidus.

Les affaires n'y sont pour rien.

L'absence du père ne diminue pas les avances et les amabilités.

Dans la maison, il y a une jeune fille grandissante, oh! assez peu pour n'éveiller aucun soupçon, assez cependant pour promettre quelques satisfactions.

Déjà on a quitté le port où l'on se sentait obligé d'être prudent.

Le cœur vogue, de part et d'autre, à pleines voiles, sur la haute mer des affections défendues.

Et les parents ne comprennent rien, ne voient rien, ne savent rien; ils ne se défient de personne; ils ne surveillent ni leurs enfants ni les amis de la maison.

Et vous qui nous lisez et qui auriez plus d'une raison de vous frapper la poitrine, vous pensez peut-être à telle ou telle de vos amies qui pourrait en prendre, dans ce chapitre, pour toutes ses négligences.

Quelle conduite devrait-on tenir à l'égard de ces amis?

On devrait les éloigner sans pitié.

On devrait!

Le fait-on?

On le voudrait peut-être!

Mais ces amis sont des amis de toujours.

Si on les écartait, ce serait un événement!

Et on rentre son mécontentement, on courbe la tête, on abdique son autorité, on capitule devant les contre-éducateurs.

Quelles conclusions faut-il tirer de ces considérations relatives aux amis?

1° Qu'ils sont sages les parents qui, ayant des enfants, et parce qu'ils ont des enfants, sortent rarement, reçoivent peu et vivent le plus possible en famille, dans le recueillement que produisent le sentiment de la responsabilité et la crainte des jugements de Dieu!

Durant la première éducation de leurs petits, les pélicans, dit-on, ne laissent approcher aucun oiseau suspect; ils l'attaquent en désespérés, plutot que de se laisser troubler dans leur œuvre. C'est une leçon à retenir (1).

2° Qu'il faut attendre peu de fruits d'une éducation donnée dans le brouhaha, la dissipation et l'indiscrétion d'une maison ouverte aux quatre vents du ciel, dans laquelle circulent une multitude d'amis, plus ou moins intimes, plus ou moins familiers avec les enfants!

CHAPITRE IV

Certains maîtres et professeurs

« La règle de l'abbaye de Thélème n'était que cette clause: Fais ce que voudras. »
(RABELAIS.)

Quels sont les maîtres et maîtresses de classe qui font de la contre-éducation?

Ce sont ceux qui se rabaissent jusqu'à devenir mendiants d'élèves. Pour les avoir et pour les garder, ils passent par

(1) NICOLAY, *op. cit.*, p. 475. — Montaigne dit qu'il faut « se limer la cervelle contre la cervelle d'autrui »; mais ce conseil suppose des enfants déjà quelque peu grands.

les caprices des parents et des enfants, et ferment les yeux sur les défauts ou les torts des uns et des autres; ils ne les contrarient en rien; ils abandonnent les principes; ils font de l'éducation à rebours.

Une maîtresse de pension visite, pendant les vacances, les familles de ses élèves.

— Je ne veux plus retourner en classe, dit une fillette de dix ans.

— Mais, ma petite, pourquoi donc? Je vous aime tant! N'est-ce pas que vous allez revenir?

— Non.

— Dites oui! Voyons, que vous faut-il pour que vous reveniez?

— Je veux, au dortoir, être à côté de telle élève

— Vous serez à coté d'elle.

— Et puis, au réfectoire, quand je n'aimerai pas ce qu'on servira, je veux qu'on me donne autre chose.

— Vous aurez autre chose.

Et cette conversation était tenue par une éducatrice (?) devant les parents de l'enfant..... qui retourna au pensionnat. (*Authentique.*)

Cette maîtresse n'était qu'une « marchande de soupe », et au-dessus de la porte d'entrée de sa maison, elle aurait pu écrire : *Ici, l'on gâte les enfants.*

Quelle conclusion s'impose, après cette petite étude, sur les contre-éducateurs?

Une seule. Elle tient en trois mots. Et elle s'adresse aux mères : Restez chez vous. Oui, mères, restez chez vous; occupez-vous vous-mêmes, le plus possible, de vos enfants.

Quand vous vous en dispensez, par devoir, vous avez le droit de compter que les anges gardiens de vos enfants vous remplaceront auprès d'eux.

Mais vous n'avez plus ce droit, quand vous vous déchargez, sans raison avouable, quand vous vous absentez uniquement par plaisir.

Alors le démon se servirait peut-être de l'un ou de l'autre des contre-éducateurs dont nous avons parlé, pour détruire ou rendre impossible l'œuvre de l'éducation sérieuse et chrétienne.

QUATRIÈME PARTIE

L'enfant à éduquer

> « L'enfant est plus insaisissable que l'air et plus changeant que l'onde. » (H. LAVEDAN.)

Quelle idée l'éducateur doit-il se faire de l'enfant dont il a la charge?

Il doit comprendre :
1° Que l'enfant est un enfant;
2° Qu'il possède une individualité irréductible;
3° Qu'il a besoin d'être aimé (1);
4° Qu'il est l'espérance de l'avenir;
5° Qu'il est un dépôt dont il faudra rendre compte à Dieu.

CHAPITRE I

L'enfant est un enfant

> Il fait bien des rêves,
> Il voit, par moments,
> Le sable des grèves
> Plein de diamants (2).

Que faut-il entendre par cette expression : « L'enfant est un enfant »?

Une chose très simple, à savoir : que l'enfant diffère des

(1) Les trois premiers chapitres de cette quatrième partie sont inspirés de F. KIEFFER, *L'autorité dans la famille et dans l'école,* IIe partie, ch. II.
(2) V. HUGO, *Les feuilles d'automne,* XX.

grandes personnes dans sa manière : 1° d'être; 2° de voir; 3° de sentir; 4° de parler; 5° d'agir.

En quoi la « manière d'être » de l'enfant diffère-t-elle de la manière d'être des grandes personnes?

1° L'enfant « est à cet âge d'équilibre instable et de mobilité, où tout, en lui, est soumis à un rapide développement » (1).

C'est l'état dynamique, par opposition à l'état statique des gens posés, dont la vie est presque automatique à force d'être organisée.

De là, la difficulté qu'il éprouve à fixer longtemps son attention; peut-être ne serait-il pas exagéré de dire que, là où les grandes personnes peuvent se recueillir pendant des minutes, l'enfant n'est capable de le faire que pendant des secondes.

De là, l'oubli rapide des meilleures résolutions et des recommandations les plus importantes.

On a dit — c'est Napoléon, croyons-nous, — que la répétition est la meilleure des figures de rhétorique; cela est vrai, surtout dans le domaine de l'éducation, non pas la répétition immédiate qui s'accommoderait de l'indocilité de l'enfant, mais la répétition espacée, qui tient compte du caractère instable de toutes ses facultés et de toutes ses énergies.

2° L'enfant aime un milieu qui lui ressemble.

De là, son aversion pour tout ce qui est régulier, convenu et traditionnel.

3° L'enfant a besoin de dépenser ses énergies.

Et il y aurait danger physique et moral à contraindre, sans discrétion, son exubérance naturelle.

Il ne dépend pas de vos élèves de rester tranquilles et muets, de rester *sages*, comme on le dit avec une irréflexion ou une ignorance dont je m'étonne. Sage! celui qui ne crie, ni ne rit, ni ne se remue. Mais s'il se trouve jamais un tel enfant, parmi vos élèves, enterrez-le, c'est un enfant mort (2).

4° L'enfant sourit à la vie.

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie (3).

---

(1) F. Kieffer, *op. cit.*, p. 78.
(2) Mme Pape-Carpantier, citée par M. Defodon dans *L'éducation des filles* de Fénelon.
(3) V. Hugo, *Les feuilles d'automne*, XIX

L'éducateur ne doit pas contrarier cet épanouissement confiant et charmant; il évitera, par conséquent, toute froideur sans motif connu, tout air maussade, la bouderie et la raideur. Il y aurait même des avantages à ce qu'il se laissât gagner à la joie exubérante de l'enfant.

Les enfants sont plus gais que nous. Et, quand nous les aimons, ce sont eux qui nous égayent, effacent nos soucis et dissipent nos tristesses (1).

En quoi la « manière de voir » de l'enfant diffère-t-elle de la manière de voir des grandes personnes, et plus spécialement de celles qui l'élèvent?

Les parents et les maîtres se placent au point de vue du bien général; ils considèrent l'honneur de la maison ou de la famille; ils envisagent l'avenir, qu'il faut préparer par le travail.

L'enfant, lui, ne voit que l'intérêt personnel; il ne comprend rien à la répercussion du détail sur l'ensemble; il n'apprécie que le moment présent, et, d'instinct, il se laisse aller à son irrésistible attrait pour le jeu.

De là, des conflits, des résistances parfois....., et les parents désolés crient à l'ingratitude! Non, il y a beaucoup de légèreté, sans doute, mais très peu, ou pas du tout, de méchanceté.

Avec les enfants, l'indulgence est toujours plus près de la justice que la sévérité, hélas! et aussi avec les hommes; car si les enfants sont de petits hommes, les hommes, il faut l'avouer, sont souvent de grands enfants. Quand on se dévoue à l'œuvre de l'éducation, il faut donc un fonds inépuisable d'indulgence. Cette indulgence est l'équité même (2).

L'enfant ne « sent-il » pas comme nous sentons nous-mêmes?

1° L'enfant sent tout à la fois plus profondément et moins douloureusement.

Plus profondément, parce que le champ est libre.

Personne ne peut mesurer jusqu'où va l'influence d'une impression dans une âme d'enfant. Dans une âme d'adulte, cette influence est limitée par le passé, les habitudes acquises; elle doit forcément s'accommoder au rythme établi; dans une âme d'enfant, il serait présomptueux de mesurer ses bornes. Elle a le champ libre. Elle le pénétrera, s'enfoncera, croîtra dans l'ombre; elle ne paraîtra peut-être au grand jour que lorsqu'il sera trop tard pour l'éliminer. Quelle tâche c'est de gouverner les impressions des enfants! (3)

---

(1) Mme Pape-Carpentier, *Ibid.*
(2) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, p. 184.
(3) Mme L. Félix-Faure-Goyau, *L'action sociale de la femme* (juin 1913, p. 241).

Moins douloureusement, en vertu de cette loi mystérieuse et providentielle qui proportionne les impressions à la force des cœurs et des tempéraments :

> La douleur est un fruit; Dieu ne le fait pas croître
> Sur la branche trop faible encor pour le porter (1).

2° L'enfant n'est pas impressionné des mêmes choses.

L'éducateur s'efforce de tout prévoir, de tout combiner. Aujourd'hui, l'on aménage des chambres d'enfants avec de petits meubles, des murailles claires, de riantes images. Il s'agit d'influencer sans secousse leur imagination. Ils regarderont, je n'en doute pas, les couleurs gaies de leurs murailles et les bons exemples de leurs petits tableaux. Mais ce qui parlera davantage à leur imagination, ce sera tel pli de rideau, tel jeu d'ombre et de lumière que vous n'avez ni combiné ni prévu (2).

L'enfant ne « parle-t-il » donc pas comme ses parente et ses éducateurs?

Oui, matériellement.

Mais, parce qu'il est enfant, il ne donne pas aux mots le sens que les grandes personnes y attachent; de là la galerie classique des « enfants terribles ».

Les choses que dit un enfant ne sont pas, pour lui, ce qu'elles sont pour nous; il n'y joint pas les mêmes idées. Les idées, si tant est qu'il en ait, n'ont dans sa tête ni suite ni liaison; rien de fixe, rien d'assuré dans tout ce qu'il pense. Un instant vous diriez : c'est un génie! Et l'instant d'après : c'est un sot! vous vous tromperiez toujours : c'est un enfant! (3)

En quoi l'enfant « agit-il » différemment des grandes personnes?

1° Il est susceptible d'élans désintéressés et enthousiastes; quand on lui présente un but difficile qu'il y a quelque gloire à atteindre, il se lance avec toute son âme; il est capable de prodiges.

Que l'éducateur s'abstienne de froisser ces généreux sentiments; qu'il garde pour lui les appréciations désenchantées de son expérience; qu'il admire plutôt, se souvenant de la parole de Wordworth : « Le plus beau de tous les dons, c'est une âme vivante »; qu'il s'efforce même de renouveler sa jeunesse, en imitant les beaux exemples qu'il a sous les yeux.

2° Il est emporté, mais il oublie vite et ne garde pas de rancune.

(1) V. Hugo, *Les enfants,* XLIV.
(2) Mme Félix-Faure-Goyau, *L'action sociale de la femme* (janvier 1913, p. 240).
(3) Rousseau, *Émile,* l. II.

Lui tenir une rigueur prolongée de ses écarts de caractère serait le traiter en homme qui réfléchit et se rend compte, et oublier qu'il est encore enfant et agit en enfant.

3° Il est espiègle; il aime à jouer de bons tours à ses maîtres; il saisit, avec facilité, les côtés faibles et les ridicules des grandes personnes.

Tout cela est mal et répréhensible, mais l'enfant n'en juge pas comme nous; s'il fait de la peine en agissant de la sorte, c'est presque sans s'en rendre compte; il serait donc exagéré d'y voir un manque de cœur, ou de répéter après La Fontaine : « Cet âge est sans pitié! »

4° Il est entêté, parce qu'il est irréfléchi et incapable de voir à quelle extrémité il peut, à cause de cela, acculer ses maîtres ou ses parents.

5° Il est poseur, tant qu'il juge que son attitude peut lui attirer quelque approbation.

Quelle est la conclusion pratique qui découle de ces observations?

C'est qu'il faut connaître l'enfant tel qu'il est, et le bien comprendre, pour prévenir, en face de ses écarts, les colères inutiles, les erreurs de tactique, et les manques de doigté dans la répression.

CHAPITRE II

L'enfant possède une individualité irréductible

« Il n'y a rien dont l'éducation doive avoir plus d'éloignement, plus d'horreur, que du type commun, que du moule où l'on jette violemment toutes les natures. » (Mgr Dupanloup.)

En quoi consiste cette individualité?

Elle consiste en ce que :

Une loi intérieure et propre à chacun de nous organise notre être individuel (1);

(1) Fonsegrive, *La Quinzaine*, 16 nov. 1905, p. 222.

En ce que « chaque esprit a sa forme propre » (1);

En ce que l'enfant est lui-même, et qu'« il a sa courbure d'âme originale » (2).

Cette individualité est-elle également heureuse en tous ses éléments constitutifs ?

Non, certes.

Il y a en elle des ressources et des défectuosités.

Il faut évidemment développer les ressources et combattre les défectuosités, mais en tenant compte du « propre génie » de chaque enfant.

Chaque esprit a sa forme propre, selon laquelle il a besoin d'être gouverné; et il importe au succès des soins qu'on prend qu'il soit gouverné par cette forme et non par une autre (3).

Il est donc nécessaire de connaître cette forme, c'est-à-dire l'individualité propre à chacun.

Quels sont les moyens à prendre pour connaître cette individualité ?

1° Il faut d'abord lui permettre de se montrer.

C'est déjà, si je ne me trompe, une coutume depuis longtemps abolie, que celle d'emprisonner dans le maillot les petits membres qui veulent se mouvoir à l'aise..... Pourquoi donc, quand on a libéré les jambes, tenir encore les âmes emmaillottées, en comprimant leurs premiers désirs, fussent-ils mal réglés et même incommodants? Si vous ne laissez lever le germe du caractère, comment saurez-vous à quelle nature vous avez affaire, et, par conséquent, quelle direction lui donner ; à quel tempérament moral vous avez à pourvoir, et, par conséquent, quel régime lui imposer (4)?

2° Il faut ensuite interpréter sainement les diverses manifestations qu'elle produit.

Pour aider à cette intelligence, disons quelques mots des différents tempéraments (5).

Quels sont les principaux tempéraments ?

Sans entrer dans aucune considération technique, nous nous bornons à l'examen rapide des quatre tempéraments classiques : 1° le sanguin; 2° le nerveux ; 3° le bilieux; 4° le flegmatique.

---

(1) Rousseau, *Emile*.
(2) Bergson. Cité par Kieffer, *L'autorité*, p. 90.
(3) J.-J. Rousseau, *Emile*.
(4) E. Julien, *Du berceau à l'école*, p. 60.
(5) Ce que nous disons des tempéraments est inspiré de J. Guibert, *Le caractère*, p. 171 à 199.

Quels sont les traits spécifiques du tempérament « sanguin « (ou affectif)?

Traits physiologiques : Le sanguin a, d'ordinaire, le teint rosé, les yeux bleus, les cheveux blonds. Chez lui, le sang l'emporte sur l'humeur lymphatique : il circule dans l'organisme avec rapidité; il répand le bien-être; avec l'âge, il produit l'embonpoint.

Traits psychologiques : *La sensibilité* est vive, aiguë même, mais sans consistance.

Le cœur s'attache passionnément, mais il change facilement d'objet; c'est pour le sanguin surtout que vaut le proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur. »

L'intelligence est prompte; elle voit vite; elle s'assimile aisément; elle est servie par une mémoire heureuse et une imagination ardente; mais elle est superficielle; elle fait des poètes et des orateurs, non des savants.

Le caractère est agréable. Le sanguin est jovial, exubérant, de bonne humeur, et, sous le charme de ces qualités, on lui pardonne facilement sa légèreté, sa vanité, ses étourderies ou sa mondanité.

La volonté, c'est-à-dire la constance dans les résolutions, lui manque à peu près complètement.

Comment faut-il se comporter avec le tempérament sanguin?

1° Il faut surveiller et maintenir la sensibilité.

2° Il faut soutenir et fortifier la volonté : *a*) par un règlement de vie sagement tracé; *b*) par le choix d'un ami fidèle et dévoué qui serve de directeur.

Quels sont les traits spécifiques du tempérament « nerveux » (atrabilaire ou mélancolique)?

Traits physiologiques : Le nerveux a le teint pâle, les yeux et les cheveux clairs, la face ovale, le corps svelte et amaigri. De lui-même, il agit peu ; mais, sous l'excitation, son action devient fébrile et violente. La dépense physique est faible : aussi le sang reste presque aussi vermeil dans les veines que dans les artères.

Traits psychologiques : *La sensibilité*, moins vive que chez le sanguin, est plus profonde. Au moindre choc, le sanguin s'enlève; le nerveux reste calme. Le sanguin repousse l'injure

comme un charbon brûlant; le nerveux la laisse entrer, l'emprisonne au lieu de la rejeter.

L'intelligence est ordinairement vive, aiguë, profonde; elle produit des pensées fortes, originales, et les revêt d'expressions précises qui font corps avec elles. Le nerveux a le sentiment du beau.

Le nerveux ne manque pas de *cœur* : mais il en souffre plus qu'il n'en jouit, soit parce qu'il ne rencontre pas chez ceux qu'il aime un retour proportionné d'affection, soit parce que, timide et gauche, il se renferme dans un silence dont il pâtit. Il n'a pas le cœur sur la main, comme le sanguin, et, tout en aimant vraiment, profondément et fidèlement, il a des allures d'égoïste qui lui nuisent.

La volonté est plutôt intermittente que faible : elle se tient au niveau des forces physiques. Le propre du nerveux est l'instabilité, et la cause profonde de cette instabilité, c'est la défiance qu'il éprouve à l'égard de lui-même et des autres.

Comment faut-il se comporter avec le temperament nerveux?

Il faut, avant tout, gagner sa confiance; et, pour cela, éviter la violence, s'abstenir des reproches trop fréquents, et pratiquer une fermeté douce, indulgente, affectueuse (1).

Quels sont les traits spécifiques du tempérament « bilieux » (ou colérique, ou impulsif, ou passionné, ou volontaire)?

Traits physiologiques : Le teint est d'une pâleur qui tourne au brun, parfois même au jaune verdâtre de l'olive; les yeux et les cheveux sont noirs ou bruns; les traits fortement accusés donnent au visage un aspect rude et une expression sévère; le corps est maigre et sec.....

Traits psychologiques : *La sensibilité* est obtuse : les impressions ne sont ni vives ni profondes. Le bilieux n'éprouve guère de souffrances morales; il ne comprend pas la douleur des autres; il a peu de délicatesse.

L'intelligence n'est ni très déliée ni très originale, mais elle a de l'ampleur. Dévoré du besoin de se dépenser, le bilieux a plus l'air d'agir que de penser, quand il parle ou écrit. S'il s'adonne au travail musculaire, il fait un athlète, et non un penseur.

(1) Cf. Abbé J. Toulemonde, *Les nerveux*, p. 173.

Sans être dépourvu de *cœur*, le bilieux ne fait pas preuve de sentiments tendres ou délicats. Entraîné par sa fièvre d'activité, il devient même facilement, s'il n'y prend garde, un égoïste sans cœur.

Ce qui marque le bilieux de la note la plus spécifique, c'est le *besoin d'agir*. Il ne peut rester dans l'inaction ; quand il n'a plus de tâche, il s'en crée une; il court vers le but qu'il s'est proposé ; la crainte n'a pas de prise sur lui ; il va droit à l'obstacle ; il s'emporte contre ceux qui lui résistent ; et, s'il est vaincu, il garde haine et rancune, et attend l'heure de la vengeance.

Comment faut-il se comporter avec le tempérament bilieux?

1° Il faut lui apprendre à rester maître de lui, à ne pas se précipiter, à réfléchir avant d'agir, et à se défier de ses premiers mouvements.

2° Il faut l'habituer à avoir compassion des petits, à n'humilier et à n'écraser personne; à ne jamais faire sentir sa supériorité ni peser son autorité.

Quels sont les traits spécifiques du tempérament « flegmatique » (ou lymphatique, ou apathique)?

Traits physiologiques : Un teint sans couleur, des cheveux légers, des yeux gris ou verts, des muscles peu développés, des mouvements lents et rares, tels sont les signes auxquels on reconnaît le flegmatique.

Traits psychologiques : *La sensibilité* n'est ni prompte, ni affinée, ni profonde.

L'intelligence peut être très ouverte; elle est presque toujours judicieuse ; mais elle n'est point enrichie par l'imagination.

Le cœur est bon, mais paraît froid.

L'activité est la note distinctive du flegmatique, mais une activité calme et mesurée.

La volonté refrène à l'excès l'action des facultés et le jeu des organes.

Comment faut-il se comporter avec le tempérament lymphatique?

Il faut l'éveiller, le secouer, le faire travailler :

1° En ne permettant pas que l'enfant recule devant un sacrifice nécessaire;

2° En n'exigeant jamais un effort disproportionné;
3° En imposant des tâches fixes et immédiates.

Trouve-t-on, dans la réalité, les différents types que nous avons présentés ?

Non.

Le pur sanguin, le pur nerveux, le pur bilieux, le pur flegmatique n'existent pas réellement.

Dans les individus, les types se trouvent mélangés à des degrés divers, de sorte qu'on trouve des exemplaires de tout genre, depuis les équilibrés, qui n'ont aucune note particulière, jusqu'aux excessifs, qui sont très nettement caractérisés (1).

Comment peut-on arriver à connaître la note dominante du tempérament de l'enfant ?

Ce n'est pas toujours facile.

D'autant moins que les différents types dont le mélange constitue le « génie propre » de l'enfant se manifestent successivement, d'après les circonstances. Tel enfant, flegmatique aux premières heures du jour, deviendra bilieux dans l'entraînement du travail; il passera, aujourd'hui, par les angoisses du nerveux pour trouver, demain, l'entrain et la bonne humeur du sanguin.

Pour bien juger, il faut prendre une moyenne des états successifs par lesquels passe l'enfant.

Quel est le type idéal que les éducateurs doivent s'efforcer de réaliser ?

C'est celui qui prendrait : du sanguin, la bonne humeur et la vivacité; du nerveux, la profondeur et la délicatesse des sentiments; du bilieux, l'activité inépuisable et la ténacité; du flegmatique, la maitrise de soi, la prudence et l'esprit de suite.

Comment faut-il traiter « l'individualité de l'enfant » ?

Avec le plus grand respect.

Après vingt-cinq années de dévouement à cette œuvre (l'œuvre de l'éducation), quand je me demande quel est le sentiment le plus profond que j'en ai emporté et que je conserve, je découvre que c'est

(1) J. Guibert, *op. cit.*, p. 176.

le sentiment du respect pour l'enfance. Oui, pendant ces douces et laborieuses années, ce que j'ai surtout appris, c'est à respecter les enfants. Je dirai plus..... J'ai appris à les craindre. (1)

Que comporte ce respect ?

1° Il garde, dans les exigences manifestées, cette *sobriété de perfection* dont parle saint Paul, sans laquelle toutes les théories manquent de sagesse.

2° Il ménage la faiblesse de l'enfant :

C'est toujours une grande faute que de forcer la nature : elle résiste et se brise, ou bien elle cède et s'affaiblit (2).

3° Il s'accommode à tous les naturels et prend les formes de toutes les âmes.

L'éducation doit suivre la nature et l'aider ; bien qu'immuable dans ses principes supérieurs, elle varie à l'infini son action, ses moyens et ses formes, semblable, en cela, à la grâce de Dieu, qui subit des transformations multiples, suivant le cœur où Dieu la fait couler (3).

CHAPITRE III

L'enfant a besoin d'être aimé

« La fleur humaine est celle qui a le plus besoin de soleil. » (MICHELET.)

Pourquoi l'enfant a-t-il besoin d'être aimé ?

L'enfant a besoin d'être aimé : 1° Parce que, dans le jeune âge, il est tout cœur et tout sensibilité.

2° Parce qu'il n'ouvrira son esprit, son cœur et sa volonté, que dans la mesure où il se sentira réchauffé par le doux rayonnement d'une sincère affection.

(1) Mgr DUPANLOUP, *De l'Education*, t. Ier, p. 182.
(2) Mgr DUPANLOUP, *De l'Education*, t. Ier, p. 183.
(3) *Multiformis gratiæ Dei.* (I *Petr.* IV, 10.) — Le respect, les ménagements et les adaptations que nous demandons ici doivent avoir pour objet la nature : « forme propre, génie propre, courbure d'âme » de l'enfant, et non la nature : vices, défauts, mauvais instincts.

Si l'enfant a besoin d'être aimé, l'éducateur a donc le devoir de l'entourer d'une véritable affection ?

Oui.

Et ceux-là devraient se récuser, comme éducateurs, qui sont obligés de s'avouer à eux-mêmes qu'ils n'aiment pas les enfants, en général, ou spécialement tel et tel enfant qu'il s'agit de leur confier.

Quel est donc le professeur qui disait : « Je ne puis me charger de cet élève, il ne m'aime pas ! »

Et comment le disciple aimera-t-il, s'il ne se sent pas une place dans le cœur de son maître?

Y a-t-il donc des éducateurs qui n'aiment pas les enfants ?

Nous sommes obligé de répondre par l'affirmative, puisque nous avons nous-même rencontré des mères qui nous en ont fait l'aveu.

Ce sentiment contre nature n'a que deux sources : la perversion du cœur ou la lâcheté.

Les éducateurs de première responsabilité ont l'obligation de prendre d'autres sentiments ; les autres ont, à défaut de conversion, la ressource de résigner leurs fonctions.

Que faut-il faire pour exciter en soi l'amour des enfants ?

Il suffit de considérer ce que Dieu a mis en eux d'innocence, de candide simplicité et d'angélique beauté.

Quels sont les charmes de l' « innocence » des enfants ?

1° C'est la lumière.

Son berceau, qu'entoure un vague azur,
Ainsi qu'une auréole entoure une immortelle,
Semble un nuage fait avec de la dentelle :
On croit, en le voyant dans ce frais berceau-là,
Voir une lueur rose au fond d'un falbala (1).

Je contemple, en nos temps souvent noirs et ternis
Ce point du jour qui sort des berceaux et des nids (1).

Quel rayon qu'un regard d'enfant, saintes étoiles (1) !

Le ciel est plus céleste en ces douces prunelles !
C'est quand Dieu, pour venir des voûtes éternelles,
Jusqu'à la terre, triste et funeste milieu,
Passe à travers l'enfant qu'il est tout à fait Dieu (1).

---

(1) V. Hugo, *L'art d'être grand-père*, passim

Gai comme le matin et comme l'innocence,
Rose comme l'espoir et tout ce qui commence,
L'enfant, c'est le soleil qui rit dans la maison,
Le renouveau de Dieu dans l'arrière-saison (1).

2° C'est l'apaisement.

Je les regarde, et puis je les écoute, et puis
Je suis bon, et mon cœur s'apaise en leur présence (2).

Et, calmés, nous voyons s'envoler dans les branches
Notre âme sombre avec toutes ces âmes blanches (2).

3° C'est la souveraineté.

Dans ce néant qui mord, dans ce chaos qui ment,
Ce que l'homme finit par voir distinctement,
C'est, par-dessus nos deuils, nos chutes, nos descentes
La souveraineté des choses innocentes (2).

..... J'obéis à ces charmants amours (2).

L'homme n'est pas le roi de la création,
C'est l'enfant.....

. . . .

Du berceau, comme Hercule, il descend triomphant;
L'homme cède à la femme, et la femme à l'enfant.

. . . .

Ainsi tout est soumis à ce roi nouveau-né,
Et du fond des berceaux le monde est gouverné (1).

Quels sons les attraits de la « simplicite » de l'enfant ?

1° Elle est une vertu divine, « car Dieu est l'être simple par essence : c'est un de ses attributs » (3).

2° Elle est vertu des saints.

Dites-moi un seul saint qui ne parle pas simplement, n'agisse pas simplement, ne vive pas simplement (3).

3° Elle est la perle évangélique.

Lorsque Fénelon parle de cette merveilleuse grâce qui se nomme la simplicité, il ajoute que c'est la perle évangélique, digne d'être cherchée dans les terres les plus lointaines! C'est un diamant d'une eau si pure qu'elle réfléchit toutes les plus belles clartés !

Les bords du Gange, qui nous envoient les perles de l'Orient, ne nous ont pas envoyé la simplicité : on la trouve dans le cœur d'un enfant (4).

---

(1) L. Ratisbonne, *La comédie enfantine*, IIe partie, L'enfant.
(2) V. Hugo, *L'art d'être grand-père, passim.*
(3) Mgr Baunard, *Dieu dans l'ecole*, t. II, p. 34.
(4) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, L'enfant, mes expériences.

4° Elle est la source des plus hautes vertus.

On peut dire de l'enfant ce que l'Apôtre dit de la charité : il croit tout : il espère tout : il recherche tout ce qui est aimable et bon : il admire tout ce qui est grand et noble ; il ne soupçonne pas le mal ; il ne s'attriste pas du bien ; il se réjouit de tout ce qui est heureux : vous l'aimez, il vous aime ; vous paraissez vertueux, il vous vénère : il agit sans ambition, sans malignité, sans amertume et sans aigreur : au récit d'une action généreuse, son cœur bat, son regard s'enflamme ; à la vue du malheur, ses larmes coulent : il n'attend pas qu'on lui expose, il comprend, il devine les besoins de la misère : son regard est toujours le plus prompt à découvrir le pauvre qui s'attache à ses pas, sa main toujours la première à s'ouvrir pour le soulager.

Non, je ne m'étonne pas que Jésus-Christ, un jour que ses disciples se disputaient entre eux pour savoir qui serait le plus grand, dans le royaume des cieux, ait appelé un jeune enfant, et, après l'avoir embrassé, le plaçant au milieu de la foule attentive, leur ait dit : « En vérité, je vous le déclare, si vous ne devenez semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (1)

L'enfant, au surplus, ne fait-il pas penser aux « anges »?

On a dit que :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux (2).

On pourrait dire de l'enfant qu'il est un ange descendu sur la terre, dont on n'est jamais bien sûr qu'il a perdu ses ailes :

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau (3)

Oui.

.....Les petits enfants étaient hier encore
Dans le ciel (4),

et

.....s'ils trébuchent (4),

C'est qu'ils sont

.....encore ivres de paradis (4).

---

(1) Mgr Dupanloup, *De l'Education,* t. Ier, L'enfant, mes expériences.
(2) Lamartine.
(3) Reboul, *L'ange et l'enfant.*
(4) V. Hugo, *L'art d'être grand-père, passim.*

Ils en gardent une sorte de nostalgie, et

Ces marmots de qui les anges sont jaloux (1),
....ayant encor des ailes (1).

les ouvrent parfois et s'envolent. Hélas!

Cette terre est si laide, alors qu'on vient du ciel (1).

CHAPITRE IV
L'enfant est l'espérance de l'avenir

« Ah! Sire, c'est vous qu'il fallait voir alors..... Vous étiez beau, beau comme l'espérance. » (2)

Pourquoi l'enfant est-il l'espérance de l'avenir?

Parce qu'il est un tendre rejeton, une faible plante, qui sera, peut-être, un jour, un grand arbre, chargé de tous les fruits de la vertu.

Parce qu'il est une fleur, prête à éclore, et qui promet un riche épanouissement.

Parce qu'il est un faible ruisseau, une source naissante qui pourra devenir un fleuve majestueux.

Dans quel sens l'enfant est-il l'espérance de l'avenir?

1° En ce sens qu'il est l'espérance de *la terre,* dont il constitue déjà la richesse et le trésor, et dont il sera, un jour, la force et la gloire.

2° En ce sens qu'il est l'espérance de *la patrie* et de l'humanité, qui se renouvellent et se rajeunissent en lui.

3° En ce sens qu'il est l'espérance de *la famille,* dont il fait la joie et les délices, et dont il deviendra la couronne et l'honneur

4° En ce sens qu'il est l'espérance *du ciel;* car il est l'héri-

(1) V. Hugo, *L'art d'être grand-père, passim.*
(2) La marquise de Pisieux à Louis XV, après la cérémonie du sacre. *Cité par Mgr Dupanloup.*

tier des palmes éternelles, l'objet des complaisances de Dieu, le frère et l'ami des anges.

A qui appartient-il de réaliser les espérances que l'enfant fait concevoir ?

Au père et à la mère.

Si l'enfant est la gloire ou la honte de l'humanité ; s'il ajoute ou retranche au patrimoine d'honneur de la patrie ; s'il est le restaurateur ou le destructeur de la famille ; s'il se sauve ou se perd, ce sera généralement l'œuvre de ses parents.

CHAPITRE V

L'enfant est un dépôt dont il faudra rendre compte à Dieu

Si mon petit René, l'enfant de ma tendresse,
Doit vous trahir un jour !..... emportez-le, Seigneur !
Moi, j'aurai dans mon âme un glaive de douleur,
Mais je saurai qu'au ciel il chante vos louanges.....
Je ne veux point d'enfants, s'ils ne sont pas des anges ! (1)

Cette importante vérité n'est-elle pas trop souvent oubliée ?

Oui, malheureusement.

L'avenir, l'avenir est à moi !

s'écriait le grand empereur, après la naissance du roi de Rome.

Sire, l'avenir est à Dieu (2) !

répondait le poète.

Combien de parents répètent à leur tour : Cet enfant est à moi !

Nous sommes obligé de leur répondre : Non, cet enfant est à Dieu ; il vous l'a confié ; mais c'est un dépôt dont il vous demandera compte un jour.

---

(1) *Paillettes d'or*, X, 109.
(2) V. Hugo, *Napoléon II*.

Si l'enfant est un dépôt, les parents n'en sont donc pas les maîtres ?

Non, certainement.

Le seul et véritable maître de l'enfant, c'est Dieu.

Aussi, malheur aux parents qui idolâtrent leurs enfants; qui s'en font un jouet ou un bijou personnel; qui arrêtent à eux-mêmes leurs pensées et leurs affections; qui empêchent l'orientation vers Dieu de leur âme et de leur cœur; qui refusent à Dieu, quand il le redemande, le dépôt qu'il leur a confié.

Quels sont les caractères particuliers de ce dépôt ?

1° C'est un dépôt vivant : les parents doivent en entretenir la vie.

2° C'est un dépôt grandissant : les parents doivent en surveiller la croissance ;

3° C'est un dépôt intelligent : les parents doivent le nourrir de vérité.

4° C'est un dépôt moral et libre : les parents doivent l'exercer à la vertu.

5° C'est un dépôt immortel : les parents doivent le préparer au bonheur éternel du ciel.

La responsabilité des père et mère n'a-t-elle pas quelque chose d'impressionnant, presque d'effrayant ?

Beaucoup de parents en jugent ainsi. Qu'ils ne s'en excusent pas : l'intelligence et le sentiment des responsabilités donnent généralement la mesure exacte de la valeur des âmes.

Qu'ils mettent seulement leur confiance en Dieu, et qu'ils fassent intellectuellement, moralement et surnaturellement tout leur possible pour mener à bien la tâche qui leur incombe : elle leur sera source de mérites, de sanctification et de salut.

LIVRE II

L'Éducation physique

« Avant d'être un cœur, une intelligence, une volonté, l'homme est un animal. »
(P. Gaultier, *La vraie éducation.*)

Que verrons-nous dans ce deuxième livre?

Nous dirons le *but* et les *moyens* de l'éducation physique.

CHAPITRE I

Le but de l'Education physique

« Sans une constitution forte, l'homme le plus intelligent et le plus laborieux est réduit à l'impuissance. » (1)
« Que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux » (2).

Quel est le but et quel doit être le résultat de l'éducation physique ?

1° C'est de faire de l'homme « un animal sain »;
2° De lui donner, dans la mesure du possible, un corps vigoureux, agile et beau ;
3° De lui procurer un état dans lequel il puisse vivre un jour honnêtement, suivant sa condition.

Pourquoi faut-il, tout d'abord, faire de l'homme un « animal sain ? »

Parce que, dans l'ordre matériel, « la santé est de tous le premier bien » (3); « un bien sans lequel tous les biens n'offrent point de douceurs » (4).

Aussi, « le premier de tous les préceptes est de jeter, dès l'origine, les fondements d'une solide santé : le reste ira de lui-même » (5).

Quels sont les avantages d'une bonne santé ?

1° La santé est source de joie, de gaieté et d'épanouissement,
Tout enfant qui souffre est presque toujours morne, triste. exigeant, susceptible, d'humeur inégale : de là l'égoïsme, les caprices, les penchants vicieux, les maladies graves, l'épui-

---

(1) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, p. 149-150.
(2) Montaigne.
(3) Paul Gaultier, *La vraie Education*, p. 3.
(4) André Chénier.
(5) Dr Reveillé-Parise, *Moniteur* du 8 janvier 1848.

sement, une mort prématurée. « Ce n'est pas vivre, disait Mme de Sévigné, que de n'avoir point de santé. »

2° La santé exerce une impression profonde sur l'éducation morale de l'enfant.

> Bonne ou mauvaise santé
> Fait notre philosophie (1).

Comment, en effet, développer une âme forte, un esprit actif, cultivé, dans un corps malsain et malingre, chétif et souffrant ?

Peut-on réprimer, comme il convient, un enfant de mauvaise constitution et en proie à la douleur?

Oserait-on contraindre au travail et à l'application un être faible, pour qui vivre est un travail de chaque jour ?

3° La santé est nécessaire à l'homme « pour bien remplir sa destinée, pour accomplir tout son devoir, pour être un homme dans la complète acception du mot » (2). Cela est si vrai, que Descartes écrivait, avec quelque exagération évidemment :

> Même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps, que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher (3).

Emerson, de son côté, avec la préoccupation de traduire sa pensée en formule piquante, disait :

> La première condition du succès dans ce monde, c'est d'être un bon animal, et la première condition de la prospérité nationale, c'est que la nation soit formée de bons animaux (4).

Pourquoi l'éducation physique a-t-elle encore pour but de donner à l'homme un « corps vigoureux, agile et beau » ?

Parce que ces qualités sont le complément et l'ornement de la santé : elles en dépendent d'ailleurs, sinon d'une manière absolue, au moins pour une large part.

---

(1) CHAULIEU.
(2) P. GAULTIER, *op. cit.*, p. 22.
(3) Cité par le Dr M. DE FLEURY, *Le corps et l'âme de l'enfant*, p. 16.
(4) *Id.*, p. 8.

Pourquoi les parents sont-ils tenus de procurer un état à leurs enfants ?

Pour les rendre capables, une fois grandis, de se subvenir à eux-mêmes et d'élever une famille; pour les placer dans un engrenage de travail, qui leur soit, sinon un moyen nécessaire de subsistance, au moins une sauvegarde, une ressource d'édification, un instrument d'utilité sociale (1).

CHAPITRE II

Les moyens de l'Education physique

« Soyez pour les enfants, que vous élevez, comme la providence paternelle et maternelle de Dieu. » (2)

Quels sont les moyens de l'éducation physique ?

Ce sont : les précautions que la mère doit prendre avant la naissance (art. I); la nourriture de l'enfant (art. II); le bon air et la lumière (art. III); le vêtement (art. IV); les jeux et exercices (art. V); le sommeil (art. VI); la propreté (art. VII); les soins médicaux (art. VIII).

Article I. — Les précautions que la mère doit prendre avant la naissance.

« Les pères ont mangé du raisin vert, et les dents des fils en ont été agacées. » (3)

Quand commencent les devoirs des parents envers leurs enfants ?

Aussitôt que l'enfant existe, c'est-à-dire, d'après l'opinion communément admise aujourd'hui, dès le premier instant de la conception (4).

---

(1) Pour la détermination de cet état, voir ce que nous disons de la vocation au livre cinquième du présent ouvrage.

(2) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, p. 150.

(3) *Jer.* xxxi, 29.

(4) Hoppenot, *Petit Catéchisme du mariage*, p. 190. — Si nous ne bornions nos indications aux limites strictes tracées par l'éducation, nous dirions, certes, et avec insistance, que les parents doivent, tout d'abord, vouloir des enfants, et les accepter dans la mesure où il plaît à Dieu de les leur envoyer.

Que fera la mère, pendant les mois qui précèdent la naissance de son enfant ?

Convaincue de l'intime solidarité qui l'unit à son enfant, sachant que tout ce qui agit sur elle réagit sur lui, la mère évitera avec soin ce qui, dans sa nourriture, ses vêtements ou ses exercices, pourrait nuire à la frêle existence du petit être qu'elle porte dans son sein.

Quelles précautions prendra la mère au sujet de sa nourriture ?

Elle absorbera une nourriture saine, variée, abondante.

Elle supprimera les excitants, les mets épicés, les aliments indigestes, les boissons alcooliques ou acides.

Elle donnera la préférence à tout ce qui est rafraîchissant, léger, de digestion facile et reconstituant.

Quelles précautions prendra la mère au sujet des vêtements ?

Elle évitera l'usage inconsidéré du corset.

On ne saurait trop recommander aux femmes enceintes de ne pas se serrer la taille, et de sacrifier les petits intérêts de la mode et de la vanité à ceux plus respectables de l'être qu'elles portent dans leurs flancs. C'est un véritable cas de conscience (1).

La mère doit donc s'interdire absolument les corsets destinés à dissimuler son état ; mais, en revanche, elle utilisera ceux qui, en la soutenant elle-même, protégeront son enfant.

Quelles précautions prendra la mère au sujet des exercices physiques ?

Un exercice modéré est aussi nécessaire à la santé de l'enfant qu'à celle de la mère : la promenade au grand air, par exemple. D'ailleurs, les femmes du peuple vaquent jusqu'à la dernière minute aux soins du ménage.

Mais ce qu'il faut absolument éviter, ce sont les travaux pénibles (2), les exercices violents, la danse, l'équitation, la bicyclette, les dîners, les réunions nombreuses, excitantes et fatigantes ; et aussi, en général, tout ce qui, occasionnant des veilles prolongées, est cause de fatigue dangereuse : soirées, théâtres, etc.

---

(1) Dr Surbled, *La morale dans ses rapports avec la médecine et l'hygiène*, t. II, p. 211.

(2) Il y a quelques années, les ouvrières de fabrique quittaient leur métier mécanique pour aller accoucher. Une loi a fait disparaître ces errements, en imposant, avant et après, un repos de vingt et un jours avec indemnité.

ARTICLE II. — La nourriture de l'enfant.

« Il est temps que les bienfaits apportés à nos brebis et à nos bœufs par les découvertes faites dans les laboratoires, soient partagés par nos enfants. » (1)

Que verrons-nous dans cet article qui traite de la nourriture de l'enfant ?

1° L'allaitement des enfants ;

2° L'alimentation qui leur convient, quand ils sont capables d'absorber autre chose que du lait.

§ 1. — *L'allaitement.*

« Après que le petit enfant est né, une vraie mère doit le nourrir et allaiter de ses mamelles, qui est la belle fontaine que dame Nature, sage et provide, a préparée à cet effet » (2).

Une mère est-elle obligée, en conscience, de nourrir son enfant ?

Nous répondons sans hésiter : elle l'est toujours, quand elle le peut réellement.

C'est le vœu de la nature et, par conséquent, du Créateur.

C'est, ordinairement du moins, l'intérêt bien entendu de l'enfant et de sa mère.

Pourquoi peut-on dire que c'est le vœu de la nature ?

Parce que, « dans toute la création, les êtres vivants nourrissent leurs petits.....

» La qualité de nourrice a toujours paru inséparable de celle de mère, et la preuve, c'est qu'il faut chercher une autre mère, si on veut avoir une autre nourrice. » (3)

Est-ce que l'allaitement ne doit pas être considéré comme le complément de la maternité ?

La mère qui nourrit achève de créer son enfant ; elle continue à mettre son sang dans le sang du nouveau-né et sa chair dans sa chair (3).

---

(1) HERBERT SPENCER, *De l'Education*, p. 234.
(2) Mgr PATRICE DE SENÈS, *Le Livre de la police humaine*, p. 75.
(3) Mgr PICHENOT, *Traité pratique de l'Education maternelle*, p. 91.

Le jeune être que la mère a porté neuf mois dans son sein ne devient vraiment *sien*, fait de sa chair et de sa vie, qu'après avoir longtemps puisé à son sein ce qu'Ambroise Paré appelle si bien « le sang blanchi » (1).

« Dieu donne le lait à une mère pour nourrir son enfant », disait Blanche de Castille ; et, un jour qu'une pieuse dame de la cour avait allaité, une seule fois, le jeune Louis, pendant un accès de fièvre de sa mère, Blanche, revenue à elle-même, fit impitoyablement rejeter à son fils le lait étranger en disant : « Est-ce que vous croyez que je veux être mère à demi ? » (2)

Pourquoi l'intérêt bien entendu de l'enfant demande-t-il qu'il soit nourri par sa mère ?

Parce que « le fruit ne se développe et ne mûrit jamais si bien que sur l'arbre qui l'a porté » ; de même l'enfant s'alimente « beaucoup mieux à la source où il a reçu l'existence, à moins qu'elle soit vraiment empoisonnée ou tarie » (3) ; le sang dont il est sorti lui convient mieux qu'un sang étranger.

L'aphorisme célèbre de Théophile Roussel : « Tout ce qui éloigne l'enfant de la mère le met en état de souffrance et en danger de mort », est imprescriptible. Si chétif que soit l'enfant, si débile que soit la mère, il est aux trois quarts sauvé s'il ne la quitte pas. Leurs deux faiblesses rapprochées font une force (4).

Pourquoi l'intérêt bien entendu de la mère demande-t-il qu'elle nourrisse son enfant ?

1° Parce que, de même que la femme a été créée pour avoir des enfants, de même elle a des seins pour nourrir ses enfants : c'est une obligation naturelle dont il serait imprudent de s'affranchir, car la nature contrariée se venge parfois cruellement.

D'où vient que tant de femmes, jeunes encore, sont en proie à des souffrances, à des maux inconnus, et vont se coucher si tôt dans leur cercueil ?

Ah ! je crains bien qu'il y ait là souvent une punition et une conséquence fatales ! (5)

2° Parce que l'accomplissement de ce devoir s'accompagne des plus douces joies.

Quelle consolation, pour une mère, de savoir que son enfant ne vit que par elle, ne connaît qu'elle, et lui doit tout après Dieu !.....

(1) Dr SURBLED, *op. cit.*, p. 292.
(2) Mgr PICHENOT, p. 92.
(3) *Ibid.*, p. 91.
(4) HENRI LAVEDAN, *La famille française*, p. 193.
(5) Mgr PICHENOT, *op. cit.*, p. 93-94.

La lactation contribue, plus qu'on ne pense, à entretenir l'amour des mères pour leurs enfants et la reconnaissance des enfants pour leurs mères (1).

Malgré tous ces avantages de l'allaitement maternel, pourquoi tant de mères cherchent-elles à l'éviter et rejettent-elles sur des étrangères le soin si doux de nourrir leur enfant ? (2)

On ne nourrit pas, parce qu'on ne veut pas de sujétion pénible et constante; parce que le monde, le bal, le théâtre vous réclament; parce que l'allaitement détruit la jeunesse, la beauté, déforme la poitrine, etc. (3).

Les femmes qui ne veulent pas nourrir ne donnent-elles pas des motifs plus avouables que ceux-là ? (3)

On n'a plus de lait.....
Le médecin a défendu de nourrir.....
Ces deux cas se présentent, il est vrai, dans la pratique.....
Le plus souvent, cependant, les états d'anémie et de faiblesse nerveuse, loin de constituer une contre-indication, se trouvent rapidement améliorés quand la femme se décide à nourrir (4).

Une femme qui nourrit est très souvent dans un épanouissement de santé remarquable; d'où la phrase banale : « Oh! la belle nourrice! »

Si cependant la mère est obligée, pour des raisons graves, de partager avec une autre le bonheur, le mérite et la gloire de sa maternité, que devra-t-elle faire?

Elle devra choisir cette étrangère avec un soin extrême : pour le plus grand bien du corps et de l'âme de son enfant, elle exigera une santé parfaite et des mœurs éprouvées (5).

Est-on toujours assez sévère dans le choix des nourrices?

Pour ce qui est de la santé, oui, on s'en préoccupe généralement, mais on pense beaucoup moins à la dignité morale. Et cependant l'âme d'une nourrice passe toujours quelque peu dans son lait.

Aussi une mère sérieuse ne confie son petit ange ni à une fille-mère, ni à une nourrice sans religion, ni à une femme orgueilleuse, passionnée, irascible. Elle n'accepte, pour la

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.* p. 93-94.
(2) Hoppenot, *Petit Catéchisme du mariage*, p. 198.
(3) Hoppenot, *op. cit.*, p. 199.
(4) Dr Surbled, *op. cit.*, p. 293.
(5) D'après Hoppenot, *op. cit.*, p. 200.

remplacer auprès de son enfant, qu'une personne vraiment chrétienne, foncièrement pieuse et solidement vertueuse (1).

Si cependant la mère, incapable d'allaiter elle-même son enfant, ne peut, pour quelque raison que ce soit, trouver une nourrice qui la remplace dignement, que devra-t-elle faire ?

Elle pourra dans ce cas, au moins si l'enfant n'est pas malingre ou débile, recourir à l'allaitement artificiel : en utilisant les méthodes actuelles de pasteurisation du lait de vache; en employant le lait « maternisé »; en prenant du lait de vache tuberculinisée; en se procurant du lait de chèvre, ou, mieux encore, du lait d'ânesse, qui se rapproche le plus du lait maternel.

§ 2. — L'alimentation progressive.

> « De la façon dont sont nourris nos enfants dépendront la régularité de leur croissance, et proprement la qualité de leurs tissus. » (2)

Quelles règles convient-il de suivre dans l'alimentation de l'enfant ?

Ces règles ont deux objets :
1° Les éléments constitutifs, et 2° La fréquence des repas.

De quels « aliments » doivent se composer les repas des enfants ?

Jusqu'à six mois, l'enfant ne doit prendre que du lait.
A six mois, on donnera, comme repas supplémentaire, à midi, une soupe composée de pain rôti, d'eau avec addition de sucre, et d'un peu de beurre.
A huit mois, on donnera deux soupes, une à midi et une le soir.
A midi, on peut remplacer la soupe par un bouillon avec biscotte, ou par du pain trempé dans la sauce du rôti.
A dix mois, on donnera à midi un demi-jaune d'œuf cuit légèrement, ou bien un potage aux légumes; le soir, une soupe au lait.
A un an, on donnera un œuf entier à midi et une soupe le soir.
A quinze mois, on donnera, le matin, du lait avec une tartine :

---

(1) Nous ne méconnaissons rien des difficultés qui s'opposent pratiquement à la réalisation de ce programme : d'une part, les parents sérieux se feront scrupule d'arracher une mère de famille à ses enfants pour en faire la nourrice de leur bébé ; d'autre part, s'ils arrêtent leur choix sur une fille-mère, ainsi qu'il arrive quatre-vingt-dix fois sur cent, comment pourront-ils espérer la garantie d'une vraie piété et d'une solide vertu ?

Et ceci prouve que, du moment que l'on sort du chemin tracé par la nature et la providence de Dieu, l'on se heurte à des obstacles généralement insurmontables

(2) Dr M. de Fleury, *Le corps et l'âme de l'enfant*, p. 33-34

à midi, un œuf à la coque, et le soir, un deuxième œuf ou une soupe au lait.

A un an et demi, et jusque vers la fin de la deuxième année, on ajoutera des tartines, des légumes, des fruits, mais le fond de l'alimentation restera toujours le lait.

Passé la *deuxième année*, on pourra ajouter des viandes blanches (1).

Les viandes de gibier, les mets fort épicés, le vin, l'alcool, la bière et le café fort ne conviennent pas à l'enfant et doivent être écartés (2).

Quelles précautions faut-il prendre quand le lait qu'on donne à l'enfant vient de la vache?

Il faut veiller à ce que la bête soit saine et convenablement nourrie.

Le lait devra être trait récemment, stérilisé ou bouilli, coupé de moitié d'eau et additionné de sucre, au premier mois, puis sera de moins en moins étendu d'eau jusqu'au sixième mois, où il sera donné sans coupage.....

Le lait sera administré à l'enfant, à l'aide d'un biberon sans tube, qui sera nettoyé après chaque repas et rincé à l'eau bouillante (3), etc., etc.

On se gardera de sucer la tétine du biberon, sous prétexte de goûter si le lait est assez chaud ou assez sucré; on évitera avec le même soin d'y mettre de la salive.

Quels sont, d'une manière générale, et pour tous les âges, les aliments considérés comme étant de digestion difficile, et ceux que l'on peut recommander?

1° Aliments de digestion difficile :

Mie de pain et potages à la mie de pain; sauces, conserves alimentaires, viandes noires, mets épicés, gibier faisandé, poissons lourds, crustacés (homards, langoustes, écrevisses, crevettes, huîtres, coquillages); crudités : radis, salades, melons, aliments acides (vinaigre, oseille, tomates); aliments gras : foie gras, fritures, pommes de terre frites, charcuterie, rillettes; asperges, choux-fleurs, choux de Bruxelles, oignons, haricots secs; sucreries, pâtisseries, crèmes crues, fruits crus (fraises, framboises, prunes et poires), fromages gras et déliquescents.

2° Aliments à recommander :

Pain grillé froid ou croûte de pain rassis; œufs (sauf les œufs durs), maigre de jambon; poissons légers (soles et merlans grillés ou bouillis au court-bouillon (sauce blanche); si l'on fait frire le poisson, avoir soin d'enlever la peau, qui est imprégnée de friture. Viandes blanches et rouges (veau, poulet, mouton et bœuf) grillées et rôties,

---

(1) Ces indications n'ont rien d'absolu; la progression dans la nourriture, qui doit toujours être très lente, varie avec chaque enfant. La mère (ou le médecin) doit inspecter les selles, se rendre compte du poids de l'enfant, etc.

(2) Abbé Simon, *L'art d'élever les enfants,* p. 23-24.

(3) *Ibid.*, p. 23.

plutôt un peu cuites; haricots verts tendres, artichauts à la sauce blanche, purées fines et passées au tamis (pour que l'enveloppe ligneuse, très indigeste, ne soit pas ingérée) de pommes de terre, de lentilles, de petits pois et de pois secs; purées de salades cuites : cresson, chicorée, épinards; laitues, endives et céleri au jus.

Pour dessert : gâteaux secs, compotes peu sucrées, crèmes cuites, fromages de gruyère et de chester (1).

Que faut-il faire par rapport à la fréquence des repas?

Le nombre des repas de l'enfant est relatif à son âge; mais, quel qu'il soit, il doit toujours être déterminé à l'avance et strictement réglé (2).

Si l'enfant peut manger entre les repas de ses parents, au moins qu'il ne mange pas entre ses repas.

Ne leur laissez pas (aux enfants) prendre l'habitude de manger et de boire hors des repas. Qu'ils apprennent à supporter la faim, et la soif surtout, même dans leurs jeux, en été; c'est le moyen d'éviter bien des petits accidents et de fortifier leur moral en même temps que leur estomac. La règle est la condition de la santé comme de la sagesse (3).

Voici ce que Fénelon écrivait au sujet du réglement des repas:

Qu'il (l'enfant) mange toujours à peu près aux mêmes heures; qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin; qu'il ne mange point hors de son repas, parce que c'est surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas finie; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au delà de son besoin, et qui le dégoûte des aliments plus convenables à sa santé; qu'enfin, on ne lui serve pas trop de choses différentes, car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre soutient l'appétit après que le vrai besoin de manger est fini. (4)

Quels sont les défauts à éviter pour pratiquer et faire pratiquer l'art de manger?

« Les animaux se repaissent, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger. » (5) L'éducateur doit être, pour le moins, un homme d'esprit, à la manière de Brillat-Savarin; il doit savoir manger pour pouvoir en enseigner l'art. Et, pour ce, il évitera trois principaux défauts :

1° Le premier, qui consiste à manger beaucoup et à satisfaire pleinement son appétit.

---

(1) Dr M. de Fleury, *op. cit.*, p. 54-55.

(2) Nous avons parlé plus haut de ce qui convient aux tout petits enfants; nous ne nous occupons ici que des enfants qui ont plus de deux ans.

(3) Dr Donné, cité par Depoisier, *De l'Education*, p. 223.

(4) De l'éducation des filles, ch. iii.

(5) Brillat-Savarin.

La mère qui tombe dans ce défaut n'est contente que si son enfant est gorgé de nourriture.

2° Le deuxième, qui consiste à attribuer aux aliments une valeur absolue, indépendante de l'âge, de la santé et du tempérament. Avec cette conviction, on donne à l'enfant, encore très jeune, des aliments solides pris à la table commune, sous prétexte qu'il deviendra d'autant plus fort qu'il mangera plus tôt comme tout le monde.

3° Le troisième, qui est la détestable habitude de manger trop vite et de ne pas mâcher suffisamment.

Ce n'est pas ce que l'on mange qui nourrit, mais bien et uniquement ce que l'on digère; or, un aliment qui n'est pas bien mâché digère mal, provoque des gastrites et autres misères. Il faut donc faire soigner les dents des enfants.

Même s'ils n'en souffrent pas, envoyez-les, tous les trois mois, montrer leur bouche à un dentiste, habile en son art, et assez doux pour que les pauvres marmots n'aient pas trop de répugnance à retourner chez lui (1).

ARTICLE III. — Le bon air et la lumière.

« Le mauvais air rend inquiet, aigre, mécontent, et inspire les goûts du vice. » (2)

Quelle est l'importance du bon air et de la lumière, dans la première éducation physique de l'enfant?

Les hommes d'expérience n'hésitent pas à dire que le bon air et la lumière sont les premières conditions de la vie et de la santé d'un enfant.

De même qu'une plante, quelle que soit la nourriture qu'elle prenne par ses racines, s'étiole et périt, si elle manque d'air et de soleil, de même un enfant, fût-il bien alimenté, reste pâle et chétif, s'il ne respire pas un air pur, et s'il est soustrait à l'action bienfaisante du soleil.

En pratique, que faut-il faire pour procurer à l'enfant le bénéfice du grand air et de la lumière?

1° A la maison :

Il faut placer son berceau dans une pièce bien aérée, et dans un endroit convenablement éclairé.

(1) Dr M. DE FLEURY, *Le corps et l'âme de l'enfant*, p. 58.
(2) Cité par Mgr DUPANLOUP, *op. cit.*, t. Ier, p. 153.

Les rideaux du berceau doivent être de tissus très légers: s'en passer est un moyen d'endurcissement aux variations de température.

Il ne faut laisser dans la chambre quoi que ce soit qui en vicie l'air : fleurs, plantes odoriférantes, linge sale, etc.

On supprimera les parfums même dans la toilette.

Quand le temps le permet, on tiendra les fenêtres ouvertes.

Pour la lumière, on orientera le berceau un jour à droite, un jour à gauche.

2° Au dehors :

Il faut faire sortir l'enfant le plus souvent possible, surtout quand l'habitation laisse à désirer, au point de vue de l'hygiène et de l'aération.

Il faut choisir un temps sec et profiter de la matinée; l'air est plus pur, le soleil plus bienfaisant.

Article IV. — Le vêtement.

> « Le vêtement est une question de pudeur et d'hygiène, et non une affaire de vanité. »

Quel est le grand ennemi de l'éducateur dans la question des vêtements?

C'est la mode, « la grande emperière du monde », comme dit Montaigne.

Le père et la mère, auxquels rien de ce qui peut contribuer au bien de leurs enfants n'est étranger, doivent surtout en observer les résultats, pour approuver les usages utiles qu'elle peut introduire, et proscrire ceux qui pourraient être préjudiciables à la santé (1).

Quelles sont les prescriptions de l'hygiène en ce qui concerne les vêtements des petits enfants ?

Le maillot doit laisser aux membres une certaine liberté de mouvements : les bras ne seront jamais emprisonnés.

Au moment de l'emmaillotement, il faut laisser gigoter le nouveau-né, ou l'enfant déjà plus grand de quelques mois : c'est le véritable début de la culture physique.

Quelle que soit la forme des vêtements, ils ne doivent jamais être ni trop serrants ni trop lourds.

Trop serrants, ils entravent la circulation du sang et le développe-

(1) *Dictionnaire des sciences médicales.*

ment des organes; trop lourds, ils provoquent une transpiration dangereuse et nuisible à la santé (1).

Que faut-il penser de la mode anglaise : bras nus, jambes nues, épaules découvertes ?

Voici ce que dit un médecin, le Dr M. de Fleury (2) :

J'ai consulté un bon nombre de médecins d'enfants, réputés à Paris pour leur sagesse et leur savoir. Presque tous se montrent hostiles à la mode des jambes nues, qu'ils accusent de provoquer des rhumes, des bronchites, des broncho-pneumonies, et de nuire à la nutrition générale en l'activant avec excès.

Si le Dr M. de Fleury faisait le procès à la mode des bras nus et des épaules découvertes, nous nous rangerions facilement à son avis; mais nous pensons qu'il convient d'être plus large pour les mollets nus.

Article V. — Les jeux et exercices.

« Laissez donc jouer les enfants. » (Fénelon.)

Que faut-il faire dans le tout jeune âge ?

On ne doit pas exciter trop tôt l'enfant à marcher : la faiblesse de ses muscles et de ses os l'exposerait à des déformations.

Le petit enfant doit apprendre seul à marcher.

Quand il sait se tenir debout, en s'accrochant à quelque chose, chaise, etc., on pourra tout doucement lui donner le doigt.

On ne doit jamais lever un enfant par *une* main.

Pour le soulever, il faut le prendre comme une botte, à pleines mains.

Quand l'enfant sait marcher, il faut lui permettre tous les mouvements susceptibles de lui développer la poitrine et de lui fortifier les organes.

Que faut-il penser des récréations ?

Les récréations sont nécessaires au corps et à l'âme.

Il y a même une vertu morale, appelée eutrapélie, qui les règle et qui nous dispose aux actes dont elles doivent se composer (3).

---

(1) Abbé Simon, *op. cit.*, p. 25. — Quand enseignera-t-on la puériculture à la jeune fille ? A la Maternité Sainte-Anne, les jeunes filles des professeurs de la Faculté catholique de Lille et leurs amies suivaient des cours de puériculture, apprenaient à emmailloter, baignaient les enfants, surveillaient l'allaitement, etc.

(2) *Le corps et l'âme de l'enfant*, p. 66.

(3) Mgr Rosset, *Devoirs des parents*, p. 65.

D'une manière générale, quels plaisirs faut-il préférer ?

Il faut préférer les plaisirs simples.

Avec la tempérance, qui fait la santé du corps et de l'âme, on est toujours dans une joie douce et modérée; on n'a besoin ni de machines, ni de spectacles, ni de dépenses pour se réjouir : un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente qui délasse après le travail, font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai : les autres enlèvent l'âme, en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage : il donnent une joie égale et durable sans aucune suite maligne; Ils sont toujours bienfaisants; au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés, qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent et qui nuisent à la santé..... Les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violents perdent le goût des plaisirs modérés, et s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie (1).

Quels sont les jeux qu'ils faut interdire à l'enfant qui grandit ?

Nous ne nous plaçons ici que sur le terrain de l'éducation physique, et nous disons qu'il faut interdire toutes les récréations qui feraient courir quelque danger à la vie ou à la santé de l'enfant : certains sports, par exemple; le cinématographe, dont un trop grand nombre de films détraquent les nerfs, et par conséquent la santé (2), etc.

Quels sont les exercices auquels l'on peut soumettre l'enfant ?

Il y a des exercices de distraction et des exercices d'entraînement.

Quels sont les principaux exercices de distraction ?

Ce sont les récréations et les promenades.

Que faut-il pour que les récréations soient utiles ?

Il faut qu'elles soient joyeuses : « Le plaisir en est le meilleur condiment. » (3) « C'est pourquoi il est bon que les enfants jouent à ce qui leur plaît, et comme il leur plaît. » « Il convient seulement de les entraîner », comme faisaient les Pères Jésuites, qui, « retroussant leur soutane, entamaient, sans le moindre respect humain, une partie de paume, de ballon au camp ou de barres » (4).

---

(1) Fénelon, *De l'Education des filles*, ch. v.
(2) Ajoutons tout de suite, pour ne plus y revenir, que, fréquemment le cinématographe détraque encore l'esprit, le cœur et la conscience.
(3) P. Gaultier, *La vraie éducation*, p. 17.
(4) Dr M. de Fleury, *op. cit.*, p. 27.

Comment faut-il comprendre la promenade des enfants?

1° Quand l'enfant est petit, la promenade doit se présenter à lui comme un passe-temps agréable, et jamais, pour aucun motif, comme une corvée pénible : qu'il jouisse donc d'une certaine liberté d'allures; que ses vêtements soient simples, en rapport avec la saison et les exigences de la santé, et non avec les caprices de la mode ou les satisfactions de la vanité.

N'est-ce pas pitié de voir la toilette qu'on impose à certains enfants, quand le moment est venu de les sortir : gantés, guêtrés, cuirassés, encapuchonnés, ils font penser aux chevaliers du moyen âge, dont il est dit, dans l'histoire, qu'ils étaient incapables de se relever sans aide, s'il leur arrivait, par malheur, de vider les étriers.

2° Quand l'enfant a grandi, la promenade doit devenir « un entraînement à la marche » (1), mais à la marche « libre et animée, au grand air de la pleine campagne, vers quelque but intéressant » (2).

La marche et la course constituent la manière d'activité physique la plus simple, la moins fatigante et la plus heureuse, au point de vue de l'ample fonctionnement des divers organes et de l'activité de la nutrition (3).

On digère avec ses jambes, dit Trousseau, autant qu'avec son estomac (4).

Le grand-père d'Henri IV voulut qu'on l'accoutumât à courir et à grimper nu-pieds sur les rochers, à cause que, par ce moyen, on le formait à la fatigue, et que, pour ainsi dire, on donnait une trempe à ce jeune corps pour le rendre plus dur et plus robuste (5).

Quels sont les principaux exercices d'entraînement?

Ce sont : la bicyclette, la natation, la « noble équitation » (6), le canotage, la boxe, le foot-ball, le tennis, le cricket, la gymnastique, l'escrime, etc.

Quelles règles faut-il suivre dans la pratique des différents sports?

1° Il faut éviter tout excès.

Les exercices physiques devront être relativement modérés et d'intensité graduée, sous peine de prompt épuisement nerveux pour les faibles, c'est-à-dire pour ceux que nous voulons fortifier (7).

---

(1) Dr M. de Fleury, p. 28.
(2) P. Gaultier, p. 17.
(3) Dr M. de Fleury, *op. cit.*, p. 29.
(4) Cité par Gaultier, *op. cit.*, p. 18.
(5) Péréfixe.
(6) Dr M. de Fleury, *op. cit.*, p. 30.
(7) *Ibid.*, p. 24.

Il est de règle, en effet, de voir la fatigue d'un sport, auquel on est insuffisamment entraîné, devenir, à l'époque de la croissance, la cause déterminante d'une maladie infectieuse, typhoïde, diphtérie, rougeole ou scarlatine (1).

Le trop de promenade
Me mettrait hors d'haleine et me ferait malade (2).

2° Il ne faut pas perdre de vue que ces différents sports augmentent la fatigue, et, comme la fatigue est un phénomène cérébral, on doit préférer les exercices automatiques à ceux qui exigent une intervention constante de la volonté : la gymnastique suédoise ou d'assouplissement, par exemple, fatigue moins, et donc vaut mieux, que la gymnastique athlétique ou d'application. L'école de gymnastique de Vincennes en revient aux vieux jeux d'autrefois : la course accroupie, etc. (3).

Quels sont les avantages des sports sagement compris ?

1° Par la vigueur, la souplesse et l'agilité qu'ils procurent, ils mettent le sportsman en possession de son corps et de ses membres; il en tire le maximum de jouissance et de rendement.

2° Les sports sont « une précieuse école d'endurance, d'énergie, de coup d'œil, d'initiative et de sang-froid » (4).

3° Les sports « inculquent des habitudes d'ordre, de régularité et de tempérance, pour tout dire, de discipline » (4).

Article VI. — **Le sommeil.**

« Se coucher de bonne heure, se lever de bonne heure donne à l'homme santé, richesse et sagesse. » (5)

Quelles conditions matérielles doit réaliser la chambre de l'enfant ?

1° Elle doit être située de telle façon que l'air puisse en être fréquemment renouvelé, et que la lumière du soleil y entre directement.

---

(1) Dr M. de Fleury, *op. cit.*, p. 29.
(2) Corneille, *Le Menteur*, II, 5.
(3) Reconnaissons cependant que de bons médecins, spécialistes en la question, ne sont pas tout à fait de l'avis que nous émettons ici, d'après le Dr M. de Fleury.
(4) P. Gaultier, *op. cit.* p. 20.
(5) Westeley.

Donner pour logement à un enfant une pièce où le soleil n'entre jamais, c'est, sinon le vouer fatalement, du moins le prédisposer fortement au rachitisme, à la scrofule, aux pâles couleurs, à l'anémie, à la neurasthénie, à la dépression mélancolique. C'est préparer un bon terrain pour la phtisie (1).

2° La chambre à coucher doit avoir un *cubage* minimum de quinze à vingt mètres par tête (2).

Pas de tentures, pas d'étoffes drapées, nids à poussières, réservoirs de microbes.

Pas de rideaux au lit, pas de tapis par terre, sinon un tapis mobile qui sera battu chaque jour, battu loin de la chambre, et non à la fenêtre (3).

La croisée devra demeurer ouverte, la plus grande partie du jour. En hiver, on la fermera un peu avant la disparition du soleil (4).

Quelle doit être la couche de l'enfant ?

1° La couche de l'enfant doit être plutôt *dure :* un lit trop moelleux favorise la paresse et la sensualité (5).

2° Les couvertures doivent être *legeres.*

3° Les enfants ne doivent jamais dormir avec des *personnes âgées ou maladives.*

4° Le mieux serait qu'il y eût autant de *couchettes* que d'*enfants;* au moins que les sexes ne soient jamais confondus dans un *seul lit,* ou dans une *même chambre.*

Combien d'heures les enfants doivent-ils consacrer à la réparation de leurs forces par le sommeil ?

Le nouveau-né a besoin de beaucoup de sommeil, ordinairement vingt heures sur vingt-quatre.

Après quelques mois, l'enfant dort la nuit et fait deux sommes par jour : un dans la matinée, l'autre l'après-midi.

La deuxième année, il ne fait plus qu'un somme par jour, ordinairement après le dîner.

A partir de la troisième année, la sieste du jour peut être supprimée, mais le repos de la nuit doit avoir de dix à douze heures (6),

---

(1) Dr M. de Fleury, *op. cit.*, p. 75-76.

(2) Le cubage d'air reclamé par le Dr M. de Fleury est considéré par plusieurs comme insuffisant : il faudrait 3 × 3 × 3 = 27 metres par tête.

(3) Il serait mieux encore d'utiliser partout, meme par terre, des étoffes lavables.

(4) Dr M. de Fleury, *op cit.*, 78-79.

(5) Abbe Simon, *op. cit.*, p. 27.

(6) *Ibid.*, p. 26.

Un enfant de cinq à huit ans doit dormir de 8 heures du soir à 7 heures du matin, soit onze heures (1).

Un enfant de huit à douze ans doit dormir de 9 heures du soir à 7 heures du matin, soit dix heures (2).

Un enfant de douze à quinze ans doit dormir de 9 h. 1/2 du soir à 6/2 du matin, soit neuf heures

Un peu plus tard, il sera bon de les (les enfants) entraîner, peu à peu, à se contenter de sept heures de sommeil, car c'est assurément une force dans la vie que de pouvoir rester en plein éveil dix-sept heures de suite (3).

Un sommeil trop prolongé les appesantit, ne sert qu'à les amollir, les rend délicats, capricieux, de mauvaise humeur, sans parler des inconvénients plus graves pour la vertu (4).

A quel moment doivent être placées de préférence ces heures de repos?

Se coucher régulièrement, de bonne heure, et, en tout temps, se lever de grand matin, est une des plus importantes lois de l'hygiène; c'est une des principales conditions de santé et de longévité, non seulement sous le rapport purement physique et matériel, mais encore sous le rapport intellectuel et moral (5).

C'est une grande faute de mener les enfants en soirée, au delà de l'heure habituelle de leur coucher, mais c'est un crime de les conduire au bal ou au spectacle (6).

Comment l'enfant doit-il reposer dans son lit?

1° Le plus naturellement.

Le coucher sur le côté droit paraît être la position la plus naturelle, la plus ordinaire et la plus propre au repos du sommeil et au travail digestif (7).

Néanmoins, si l'on a mis l'enfant tout jeune un jour à droite, un jour à gauche, quand il sera plus grand, il dormira n'importe comment.

2° Le plus horizontalement.

On conseille un léger traversin, pour que, en cas de vomissements, l'enfant ne soit pas étouffé.

---

(1) Certains hygiénistes réclament douze heures.
(2) Certains hygiénistes réclament onze heures.
(3) Dr M. de Fleury, *op. cit.*, p. 83.
(4) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, p. 158. — Il n'y a cependant rien d'absolu ; il faut tenir compte du tempérament, de la latitude, des occupations, etc.
(5) Depoisier, *op. cit.*, p. 201.
(6) Dr Donné, cité par Depoisier, *op. cit.*, p. 202.
(7) Depoisier, *op. cit.*, p. 199-200.

3° Le plus hygiéniquement.

Il ne doit pas « s'endormir la tête cachée sous les couvertures, pour ne pas respirer un air altéré par la respiration et par les produits de la perspiration cutanée » (1).

Article VII. — La propreté.

« La netteté extérieure représente en quelque façon l'honnêteté intérieure. » (2)

Quelle est l'importance de la propreté?

Chez les enfants, la propreté est une condition de moralité, en même temps que de santé (3).

La propreté sur la personne, dans les vêtements, est l'une des règles les plus certaines de l'hygiène; elle prévient une foule de maladies; elle entretient la fraîcheur de tous les organes, en facilite le jeu, mais elle facilite aussi les idées de décence, les habitudes d'ordre; elle concourt à rappeler le respect que l'homme se doit à lui-même, à exercer la vigilance, la modération, l'attention, la retenue; elle dispose au travail; elle offre l'image sensible de la pureté intérieure de l'innocence; elle est aussi un égard pour autrui : elle plaît, elle attire la bienveillance, elle facilite le commerce de la vie, elle est un lien de sociabilité (4).

L'importance de la propreté est-elle suffisamment comprise?

Tout le monde a la prétention d'être propre, ou croit l'être : illusion fâcheuse, car trop souvent cette qualité reste imparfaite..... Un des philosophes les plus célèbres du siècle dernier, qui était aussi un des plus fins lettrés, n'osait pas, m'a-t-on dit, changer de gilet de flanelle durant tout l'hiver, parce qu'il pensait que cette pratique aurait pu l'enrhumer; aussi l'entre-bâillement de ses manches laissait voir que les bords du vêtement intime étaient beaucoup moins nets que son style. Dans une école supérieure de Paris, consacrée à la plus haute culture intellectuelle, les soins du corps étaient trop souvent sacrifiés à l'entretien de l'esprit. Un jour, un des élèves avait à consulter pour une entorse; la directrice de l'infirmerie, à qui sa longue expérience inspirait une méfiance justifiée, engagea le patient à prendre au préalable un bain de la partie malade.

— Faut-il baigner les deux pieds?

— Pendant que vous y êtes, il n'en coûtera pas plus. Profitez de l'occasion.

Que de fois le médecin est prié d'ajourner un examen qu'on n'avait pas prévu et qui pourrait révéler des négligences fâcheuses (5).

---

(1) A. Becquerel, cité par Depoisier, p. 199.
(2) Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, ch. xxv.
(3) Abbé Simon, p. 22.
(4) De Gérando, cité par Depoisier, *op. cit.*, p. 205.
(5) Dr Ch. Fernet, *Le Correspondant*, 25 juin 1909.

Quels sont les soins de propreté qu'il faut donner aux petits enfants?

Le *corps* du tout jeune enfant doit être tenu dans un état constant de propreté; on le changera de linge à temps; on le plongera au moins trois fois par semaine, pendant quelques minutes, dans un bain d'eau tiède.....

On lavera les *yeux* de l'enfant aussitôt la naissance et les jours suivants avec de l'eau boriquée tiède (1). Si, malgré ces soins, une sécrétion jaunâtre collait les cils, il faudrait au plus tôt prévenir le médecin, sinon la vue de l'enfant pourrait être à jamais compromise.

Il faut aussi laver fréquemment le cuir chevelu avec une brosse douce, pour faire disparaître les croûtes et pellicules qui pourraient faire naître une foule d'accidents (2).

Que faut-il faire dans la suite?

1° Il faut utiliser « les bains, les douches, les ablutions et les lotions; en un mot, tous les lavages généraux ou partiels » qui « sont, avec les frictions, les moyens usuels d'entretenir la propreté du corps » (3).

2° Il faut donner des soins particuliers à la chevelure, au nez, aux oreilles, à la bouche et aux dents, aux organes intimes.

Quelles précautions faut-il prendre par rapport à l'eau dont on se sert?

L'eau est loin d'offrir toujours l'invariable pureté qui devrait être sa principale qualité.

Aussi, pour l'employer en toute sécurité, il conviendrait de la soumettre à une filtration efficace, ou mieux encore à une ébullition capable de détruire les germes nocifs qu'elle peut contenir. Notre épiderme n'est pas toujours une barrière suffisante contre les germes nuisibles que l'eau peut contenir; cette enveloppe protectrice a parfois des fissures: aussi, pour les petits enfants surtout, plus encore pour les nouveau-nés, il y a quelque danger à se servir d'une eau qui ne soit pas absolument pure, disons d'une eau qui n'ait pas préalablement bouilli; nombre de petites éruptions n'ont pas d'autre origine que l'impureté de l'eau de toilette (3).

Comment faut-il se servir de l'eau qu'on emploie pour faire sa toilette?

Le mode d'emploi de l'eau pour les lavages est le plus souvent défectueux; je veux parler, par exemple, de la toilette usuelle de la

(1) Il est recommandé de laisser tomber deux gouttes de citron frais dans chaque œil, et d'enlever l'excédent avec de l'ouate propre trempée dans l'eau bouillie tiède.

(2) Abbé Simon, *op. cit.*, p. 22.

(3) Dr Ch. Fernet, *Le Correspondant*, 25 juin 1909.

figure ou des mains dans une cuvette. Quelles que soient la dimension de la cuvette et la quantité d'eau qu'on y verse, on ne peut arriver qu'à une propreté relative; si on a les mains sales ou souillées, on commence par polluer l'eau et répandre dans sa masse toutes les impuretés qu'on y apporte, et c'est ainsi, dans une eau malpropre, qu'on achève de se laver; erreur grossière, qui se contente des apparences et qui néglige la réalité. Il faudrait au moins, après cette toilette sommaire, se rincer les mains à eau courante, afin d'enlever les résidus d'un lavage imparfait: c'est ainsi que procèdent les blanchisseuses après la lessive du linge, ou les balayeurs des rues après le nettoyage des ruisseaux. Combien il serait plus simple et préférable de se laver sous un robinet, ce qui permettrait, avec une dépense d'eau beaucoup moindre, de faire à eau courante une toilette efficace.

A ce même point de vue et pour des raisons pareilles, je ne doute pas que le bain-douche..... puisse remplacer avec grand avantage le bain en baignoire..... On peut d'ailleurs, à défaut d'une installation spéciale, le réaliser aisément partout, avec l'appareil dit collier-douche et ses accessoires..... (1)

Quels sont les avantages des frictions?

Les frictions générales sont encore de précieux agents de propreté; outre les avantages qu'elles présentent, en stimulant les fonction de la peau, en y activant la circulation, en l'habituant à réagir contre les impressions extérieures, outre leurs propriétés thérapeutiques, qui sont en dehors de notre objet, elles contribuent puissamment à la propreté, en débarrassant la peau de tous les débris épidermiques qui se déposent à sa surface, et en respectant seulement ceux de ses éléments que leur vitalité rend encore résistants. Elles s'associent d'ailleurs, avec de multiples bénéfices, aux bains et aux douches, qu'elles peuvent accompagner, précéder et suivre; elles concourent au même résultat, l'entretien et la propreté du corps. Elles ont été de tout temps le procédé usuel pour la toilette des chevaux et des autres bestiaux; comment se fait-il que l'homme ne les ait pas plus communément employées pour lui-même, et qu'il attende le plus souvent, pour en faire usage, qu'elles lui soient prescrites par le médecin? (1)

Quels soins faut-il donner à la chevelure?

La chevelure doit être brossée avec soin chaque jour, en ne craignant pas de frotter énergiquement la peau du crâne, qu'il faut, en outre, laver de temps en temps; cette simple pratique est suffisante si les cheveux ne sont pas souillés par des pommades ou des cosmétiques qui, pour la plupart, sont plus nuisibles qu'utiles (1).

Quels soins faut-il donner au nez et aux oreilles?

Le nez et les oreilles sont aisément et suffisamment nettoyés par un linge humide engagé dans leur entrée; il est nuisible, en même

---

(1) Dr CHARLES FERNET *Le Correspondant*, 25 juin 1909.

temps que malséant, d'engager les doigts dans le nez; il est dangereux d'introduire au fond des oreilles des cure-oreilles ou instruments rigides, qui peuvent compromettre l'intégrité du tympan (1).

Quels soins faut-il donner à la bouche et aux dents ?

La bouche, et en particulier les dents, devraient être beaucoup plus soignés qu'elles ne le sont en général; l'habitude qui est la plus répandue de se laver les dents tous les matins est insuffisante; je dirai même que si on ne voulait faire cette toilette qu'une fois par jour, le moment le plus convenable serait le soir avant le coucher, afin d'éviter le séjour entre les dents, pendant toute la nuit, de parcelles alimentaires qui s'altèrent, au grand dommage de la conservation des dents. Au demeurant, il convient de faire une toilette soignée de la bouche, matin et soir; l'eau pure et un peu de savon, avec une brosse de crin assez dure, sont les meilleurs dentifrices; si cela vous agrée, il vous est loisible de rincer la bouche avec une eau parfumée. Il serait certainement utile de laver la bouche après chaque repas, pour la débarrasser des résidus d'aliments; il est aisé de le faire chez soi, à part, mais il faut avouer que l'usage du rince-bouche dans les repas en commun est quelque peu déplaisant. — On ne saurait apporter trop de soin et d'exactitude dans les pratiques destinées à l'entretien de la bouche; c'est une coquetterie qui, par exception, mérite d'être encouragée (1).

Quels soins faut-il donner aux organes intimes?

Je crois..... qu'il serait très utile de faire, sous ce rapport, l'éducation des enfants avant l'âge où il devient plus délicat d'y appeler leur attention. Ici la propreté est de nécessité absolue et doit toujours être assurée; l'habitude, contractée de bonne heure, de satisfaire à ses exigences ne risque en rien d'offenser la pudeur, et, outre ses avantages pour l'hygiène physique, elle a aussi, je le crois, des avantages au point de vue de l'hygiène morale, en inspirant une aversion salutaire pour les contacts impurs, et en développant le sentiment du respect que l'on doit à une des fonctions les plus hautes de la nature humaine. Comme le dit le pieux auteur de l'*Imitation*, « il faut se bien conduire dans les choses extérieures, suivant l'état et la liberté des enfants de Dieu, qui ne sont point dominés par les choses temporelles et ne s'y attachent point du cœur, mais les dominent et s'en servent pour les usages auxquels Dieu les a destinées, et de la manière prescrite par le souverain Artisan, qui ne souffre rien de déréglé dans ses créatures ». Du reste, il n'y a pas à épiloguer à perte de vue, et à chercher le fin du fin; quelle mère, quand elle en connaîtra l'utilité, ne saura, en toute simplicité, faire, sur ce point, l'éducation de ses enfants dès le jeune âge (1).

N'y a-t-il pas des excès à craindre?

La propreté doit être modeste, grave, sévère, digne. Elle a en horreur la recherche et l'affectation.....

---

(1) Dr Charles Fernet, *Le Correspondant*, 25 juin 1909.

Modestie et simplicité sont toujours de bon goût et de mode. Ce sont deux qualités précieuses, naturelles aux enfants, mais qu'ils perdent en avançant en âge. très souvent par la faute des parents.
Il est une limite aux soins de propreté; l'excès peut gâter la beauté même, a dit un auteur avec un rare bon sens (1).
Evitez l'excès de la propreté; la propreté, quand elle est modérée, est une vertu, mais quand on suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit; le bon goût rejette la délicatesse excessive (2).

Article VIII. — Les soins médicaux.

« Méfiez-vous des remèdes et n'y ayez pas recours sans nécessité: ne faites pas une maladie d'une simple incommodité. » (3)

Quelle doit être la compétence de la mère en ce chapitre?

Elle doit savoir: 1° tout ce qui est nécessaire pour remédier elle-même aux accidents, aux malaises et aux indispositions de peu d'importance.

2° Ce qu'il faut faire, dans les cas plus graves, en attendant l'arrivée du médecin.

§ 1. — *Accidents.*

Quels sont les accidents qui arrivent ordinairement aux enfants?

Ce sont :

1° L'asphyxie par noyade, gaz délétères ou corps étrangers; 2° les brûlures; 3° les contusions; 4° les coupures, plaies, écorchures; 5° les empoisonnements; 6° les entorses, foulures, efforts des jointures; 7° les hémorragies provenant de blessures; 8° le saignement de nez.

Que faut-il faire en face de ces divers accidents?

1° *Asphyxie par noyade, gaz délétères ou corps étrangers.* — Il faut : *a*) Faire disparaître la cause.

b) Pratiquer la respiration artificielle.

Pour pratiquer la respiration artificielle, on saisit la langue de la victime, à l'aide des doigts garnis d'un linge, et

---

(1) Depoisier, *op. cit.*, p. 205-206, *passim*.
(2) Fénelon, cité par Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, p. 161.
(3) Dr Donné, *Conseils aux familles sur la manière d'élever les enfants.*

on attire la langue fortement hors de la bouche, environ dix-huit à vingt fois par minute.

Cet exercice doit se prolonger au moins pendant une demi-heure. On a vu des asphyxiés reprendre vie après plusieurs heures de respiration artificielle.

c) Mander le médecin.

2° *Brûlures*. — *a*) Si la brûlure est au premier degré, c'est-à-dire rougissant la peau, on traite la partie atteinte par le vinaigre : immersion ou frottement.

b) Si la brûlure est au deuxième degré, c'est-à-dire produisant des cloches, on la traitera par la chaleur et l'humidité; l'enfant met le doigt brûlé dans la bouche, c'est une indication; il faut placer l'épiderme atteint dans les meilleures conditions de résistance et de réfection : on utilisera les corps gras; — on évitera, en ôtant les vêtements, d'enlever l'épiderme; — on en respectera les moindres lambeaux; — on percera les cloches; — on protégera les extrémités nerveuses que l'enlèvement de l'épiderme a mises à nu, par l'acide picrique (sol. du 3 000 au 5 000), le néol en solution, l'ambrine. — On appellera le médecin.

c) Si la brûlure est au troisième degré, c'est-à-dire détruisant la peau ou les chairs, on mandera aussitôt un médecin, et, en l'attendant, on appliquera, dans la mesure du possible, le même traitement qu'à la brûlure au deuxième degré.

3° *Contusion*. — *a*) S'il n'y a pas d'écorchure, on applique des compresses d'alcool camphré, ou d'eau froide salée, ou vinaigrée, ou additionnée de teinture d'arnica.

b) S'il y a écorchure, voir le 4°.

4° *Coupures, plaies, écorchures*. — *a*) On débarrasse la plaie des débris de verre ou d'autres corps étrangers.

b) On lave la blessure avec de l'eau bouillie tiède, dans laquelle on aura mis un peu de sublimé corrosif (1 gramme dans deux litres d'eau).

c) On recouvre de gaze au sublimé et on bande.

d) On renouvelle le pansement tous les jours.

5° *Empoisonnement*. — *a*) On mande le médecin.

b) En attendant, on fait prendre beaucoup de lait, dans lequel on a délayé du charbon de bois réduit en poudre.

6° *Entorses, foulures, efforts des jointures*. — *a*) On immobilise le membre malade.

b) On appelle le médecin.

7° *Hémorragies provenant de blessures.* — *a*) Si le sang vient d'une veine, ce que l'on reconnaît à sa teinte noirâtre, il faut serrer le membre au-dessous de la plaie, au moyen d'un lien solide.

b) Si le sang vient d'une artère, ce que l'on reconnaît à sa teinte rouge vif, il faut serrer le membre au-dessus de la plaie.

c) En attendant, on met le doigt sur la plaie.

8° *Saignement de nez.* — *a*) Parmi les remèdes empiriques, on peut utiliser la clé dans le dos.

b) On presse, avec l'ongle du petit doigt, la partie extérieure de la narine qui répond à l'endroit d'où vient le sang.

c) On respire longuement, lentement, largement.

d) Si le saignement continue, on introduit dans la narine d'où vient le sang une boulette d'ouate imbibée d'une solution d'alun ou d'antipyrine : on fait sur le front une application d'eau froide ; on en aspire un peu ; on donne un bain de pieds. Les boulettes de Pinguawar-Jamboni sont considérées comme très efficaces.

§ 2. — *Indispositions.*

Quelles sont les indispositions les plus ordinaires dont souffrent les enfants ?

Ce sont : 1° les accès nerveux ; 2° l'amygdalite ; 3° l'angine ; 4° le carreau des enfants ; 5° les coliques ; 6° la constipation ; 7° les convulsions ; 8° la coqueluche ; 9° les croûtes de lait ; 10° la dentition ; 11° la diarrhée ; 12° les engelures, gerçures, crevasses ; 13° l'indigestion ; 14° la migraine ; 15° le muguet ; 16° le panaris ; 17° les paupières enflammées ; 18° les rhumes ; 19° la rougeole ; 20° la scarlatine ; 21° la syncope ; 22° la vérole (petite) ; 23° les vers intestinaux.

Comment faut-il traiter ces diverses indispositions ?

Nous examinons successivement chacune d'elles ; nous donnons le signalement des moins connues ; nous indiquons, d'après les bons auteurs, une médication sommaire appropriée.

1° ACCÈS NERVEUX OU ÉPILEPSIE

Signalement. — Le malade pousse un cri, tombe, se contorsionne.

Soins à donner. — *a*) Desserrer les vêtements.

b) Empêcher le malade de se blesser ou de se mordre la langue.

c) Prévenir le médecin.

2° AMYGDALITE

Signalement. — Les amygdales (petites glandes placées des deux côtés des piliers du voile du palais) s'enflent jusqu'à atteindre la grosseur d'une amande.

Traitement. — Appeler le médecin.

3° ANGINE

Signalement. — Il n'est question ici que de l'angine simple, caractérisée par une inflammation de la gorge.

Traitement. — Appeler le médecin.

4° CARREAU DES ENFANTS

Signalement. — Le ventre grossit, durcit, se bosselle ; somnolence, coliques, diarrhée.

Traitement. — Appeler le médecin.

5° COLIQUES

Soins à donner. — *a*) Surveiller le régime de l'enfant.

b) Appliquer sur le ventre des cataplasmes de farine de lin arrosés de quelques gouttes de laudanum ;

c) Administrer des lavements à l'eau de son ;

d) Une goutte ou deux d'éther dans un peu d'eau calment aussi les douleurs.

6° CONSTIPATION

Soins à donner. — *a*) Pour les petits enfants, sucrer le lait avec du miel ; masser le ventre ; administrer des lavements à l'eau salée ou à l'huile d'olive ; purger à l'huile de ricin, au sirop de rhubarbe ou de chicorée.

b) Pour les plus grands, exercices violents : marche, gymnastique, jardinage ; nourriture saine avec légumes ; lavements ; purgatifs.

c) Pour les petits enfants et pour les plus grands, on s'efforce d'éviter la constipation par un régime approprié, en utilisant la verdure de printemps, les légumes du bon Dieu.

7° CONVULSIONS

Signalement. — L'enfant perd tout à coup connaissance; l'œil est fixe; puis le corps est agité de mouvements désordonnés; la figure devient bleuâtre, grimaçante; l'écume sort de la bouche; le cou est tendu en arrière et le corps est raide; les bras sont agités de mouvements saccadés et se tordent de différentes façons; les jambes sont raides.

Traitement. — Appeler le médecin.

8° COQUELUCHE

Soins à donner. — *a*) Au début, même traitement que pour le rhume (s'y reporter);

b) Pendant les accès, soutenir la tête des enfants;

c) Donner à manger au malade immédiatement après.

NOTA. — Un remède qui donne parfois de bons résultats, c'est le café noir fort, bien chaud et sucré. On en donne trois ou quatre fois le jour, à la dose d'une cuillerée à café jusqu'à deux ans, d'une demi-cuillerée à soupe jusqu'à quatre ans, et d'une cuillerée au-dessus de cet âge.

9° CROUTES DE LAIT

Soins à donner. — *a*) Nourrir l'enfant exclusivement de lait;

b) Assurer la liberté du corps par de légers purgatifs ou des lavements :

c) Lotionner les parties malades avec une décoction de sauge à la dose de 100 grammes pour un litre d'eau.

10° DENTITION

Soins à donner. — *a*) A cette époque, plus qu'à aucune autre, l'enfant doit avoir le corps libre;

b) On calmera l'agitation qui accompagne très souvent la sortie des dents, par des bains tièdes.

11° DIARRHÉE

Soins à donner. — *a*) Avant tout, surveiller le régime;

b) S'assurer que le lait est de bonne qualité. Si on se sert de lait de vache, il sera bouilli ou stérilisé, convenablement sucré et étendu d'eau;

c) Dans les diarrhées qui revêtent un certain caractère de gravité, on supprime le lait et on le remplace par de l'eau

d'orge ou de l'eau albumineuse (trois blancs d'œufs battus dans un litre d'eau sucrée).

d) Si la diarrhée continue, on recourt au médecin.

12° ENGELURES, GERÇURES, CREVASSES

Soins à donner. — *a*) Mettre *sur les engelures* une couche mince, retenue avec un linge, d'une mixtion de 50 grammes de glycérine pure et de 6 grammes d'amidon délayés ensemble et chauffés jusqu'à l'apparence de gelée.

b) Pour les *gerçures et crevasses*, se frotter les mains avec du jus de citron le soir ; les graisser légèrement le matin avec de la moelle de bœuf.

13° INDIGESTION

Soins à donner. — *a*) Si l'indigestion provient d'aliments excitants, donner de l'eau sucrée ;

b) Si elle provient d'aliments fades, prendre café, thé, eau-de-vie dans de l'eau chaude sucrée ;

c) Si elle est occasionnée par des aliments malsains, joindre deux pincées de charbon de bois pulvérisé ;

d) S'il y a mal de tête et nausées, provoquer les vomissements, en introduisant dans la gorge une barbe de plume trempée dans l'huile, ou en buvant de l'eau tiède.

14° MIGRAINE

Soins à donner. — *a*) Attaquer le mal dans sa cause : estomac, constipation, excès de travail, chaleur, etc. ;

b) Le meilleur remède, c'est le repos et le sommeil ;

c) Faire des ablutions d'eau sédative sur le crâne, appliquer des compresses sur le cou.

15° MUGUET

Signalement. — Petites ulcérations sur les muqueuses de la bouche.

Soins à donner. — *a*) Tenir la bouche de l'enfant bien propre.

b) Badigeonner l'intérieur avec du miel rosat ;

c) Dans les cas peu graves, il suffit de laver la bouche de l'enfant quatre ou cinq fois par jour avec de l'eau salée (dose : une demi-cuillerée à café de sel, pour une grande cuillerée d'eau).

16° PANARIS

Soins à donner. — *a*) Pendant la période d'inflammation, appliquer des cataplasmes de mie de pain, baigner le doigt, nuit et jour, dans l'eau tiède de mauves.

b) A la maturation, faire donner un coup de bistouri ; panser ensuite.

17° PAUPIÈRES ENFLAMMÉES

Soins à donner. — Laver les yeux avec une décoction de graine de lin, ou avec de l'eau de plantain, additionnée de quelques gouttes de solution de sulfate de zinc et d'eau de rose.

18° RHUMES

Rhume de cerveau.

Soins à donner. — *a*) Aspirer de l'huile dans les narines ;

b) Enduire le nez de suif ;

c) Prendre des bains de pieds sinapisés ou à l'eau salée bien tiède ;

d) Eviter le froid.

Rhume de gorge.

Soins à donner. — Absorber des tisanes émollientes aux fleurs pectorales, tilleul, sureau, chiendent, etc.

Nota. — Avaler, le matin à jeun, une heure avant le repas de midi et le soir, une cuillerée d'huile d'olive, qu'on peut remplacer par du miel (guérison en vingt-quatre heures).

19° ROUGEOLE

Soins à donner. — *a*) Entretenir l'enfant dans une chaleur modérée ;

b) Lui donner des tisanes aux fleurs de sureau ou de tilleul.

20° SCARLATINE

Remède préventif. — On en préserve les enfants, en cas d'épidémie, en faisant prendre, tous les matins, de 2 à 4 gouttes d'un mélange de 10 centigrammes d'extrait de belladone, dans 32 grammes d'eau de cannelle.

Traitement. — Recourir au médecin.

21° SYNCOPE

Soins à donner. — *a*) Etendre l'enfant horizontalement, soit à terre, soit sur un lit, la tête un peu plus basse que le reste du corps;

b) Desserrer les vêtements;

c) Donner de l'air;

d) Faire respirer de l'éther ou du vinaigre.

22° VÉROLE (PETITE)

Remède préventif. — Prendre soir et matin une cuillerée à café du mélange suivant : extrait de belladone, $0^{gr},15$; extrait de fleurs d'oranger, 126 grammes; esprit-de-vin, 4 grammes.

Traitement. — Recourir au médecin.

23° VERS INTESTINAUX

Soins à donner. — *a*) Faire prendre aux enfants des pastilles de santonine;

b) Donner un léger purgatif qui facilitera l'expulsion des vers.

N'y a-t-il pas certaines indispositions qui méritent une attention particulière et des précautions spéciales ?

Oui; les maladies contagieuses..

Quelles sont les principales maladies contagieuses ?

Ce sont : l'angine couenneuse, la coqueluche, le croup, l'ophtalmie granuleuse; l'ophtalmie purulente; les oreillons; la rougeole; la scarlatine; la varicelle; la variole.

Quelles précautions faut-il prendre à l'égard des maladies contagieuses ?

1° *Précautions d'isolement.* — *a*) L'enfant atteint d'une maladie contagieuse doit être isolé dans une chambre particulière;

b) Le linge, les vêtements et les literies à l'usage du malade ne doivent sortir de cette chambre que pour la lessive ou la désinfection;

c) Les personnes qui soignent le contaminé doivent revêtir des vêtements spéciaux; elles les déposent et se lavent soi-

gneusement la tête et le visage avant de se mêler au reste de la famille.

2° *Précautions de désinfection.* — *a*) Le linge de corps et les vêtements du malade seront désinfectés par une ébullition et un lavage soignés;

b) Le malade lui-même subira des lotions d'alcool camphré, sera soumis à des savonnages du corps, prendra des bains;

c) Les gardes-malades se laveront fréquemment les mains et la figure à l'eau savonneuse.

Quels sont les médicaments et les objets de pansement qui entrent dans la constitution d'une pharmacie usuelle de ménage?

1° *Alcool camphré* (un demi-litre). — A employer en frictions. Pour cela, s'éloigner du feu et des lumières. On peut, pour les foulures, entorses, contusions, meurtrissures, l'appliquer en compresses en le mélangeant à partie égale d'extrait de Saturne (sous-acétate de plomb).

2° *Alun en poudre* (100 grammes). — Peut s'appliquer directement sur les amygdales enflées, dans l'angine. Se mélange à partie égale de miel ou de glycérine pour en enduire les muqueuses enflammées de la bouche. En gargarisme, une cuillerée à bouche dans un litre d'eau.

3° *Arnica* (*teinture d'arnica*). — Vulnéraire. A l'intérieur, 10 à 12 gouttes dans un verre d'eau. En compresses, deux cuillerées à bouche dans un verre d'eau. L'arnica produit chez certaines personnes une vive irritation de la peau; si ce fait se produit, suspendre immédiatement les fomentations et appliquer des cataplasmes émollients.

4° *Bicarbonate de soude* (*sel de Vichy*). — Digestif. Une pincée dans un verre ou 4 grammes dans un litre. Ne pas boire plus d'un litre par jour.

5° *Bismuth* (*Sous-nitrate de*). — En poudre, contre la diarrhée. Un paquet de 1 gramme dans un verre d'eau sucrée, deux fois par jour. Agiter vivement les potions qui en contiennent, car il ne reste pas en suspension.

6° *Bourrache.* — Fleurs en infusion, deux bonnes pincées pour un litre d'eau bouillante; feuilles et tiges en décoction pour bains locaux.

7° *Camomille.* — Infusion. Pas plus de 3 capitules, par tasse de tisane.

8° *Centaurée (Petite)*. — Tonique, fébrifuge. Infusion à chaud et à froid.

9° *Ether* (un flacon). — On peut faire respirer quelques gouttes d'éther versées sur un mouchoir, dans le cas de syncope ou d'accès nerveux.

5 à 10 gouttes d'éther, administrées dans un peu d'eau sucrée, calment les coliques et font cesser les syncopes et les accès nerveux; pour les jeunes enfants, une goutte ou deux suffiront.

10° *Gaze au sublimé.*

11° *Laudanum* (un flacon).

12° *Lin.* — Graine et farine. L'une et l'autre doivent être conservées à l'abri de la chaleur et de l'humidité. Renouveler souvent la provision, car elles sont sujettes à s'altérer.

13° *Ouate.* — Coton cardé en petites feuilles. Le tenir à l'abri de toute émanation malsaine.

14° *Sinapismes Rigollot.* — Faire baigner la feuille dans une assiette où l'on a mis de l'eau tiède; l'y laisser quelques secondes, et appliquer sur la peau.

15° *Sublimé* (eau bouillie : 1 litre; sublimé : 1 demi-gramme).

16° *Sparadrap, taffetas gommé.* — Servent, dans les cas de plaies et de brûlures, à faire un épiderme factice.

17° *Thé.* — Thé noir, en infusion.

18° *Tilleul.* — Fleurs. Calmant, digestif. Infusion.

19° *Toile.* — Bandes et carrés à pansement.

LIVRE III

L'Éducation intellectuelle

« Il ne faut jamais ôter aux enfants le naturel de leur esprit. » (JOUBERT, *Pensées.*)

Que verrons-nous dans l'étude de l'éducation intellectuelle, objet du livre troisième ?

Nous verrons :

1° *La nature* de l'éducation intellectuelle;
2° Ses *conditions physiques;*
3° Ses *conditions morales.*

CHAPITRE I

La nature de l'Education intellectuelle

« Sans la justesse d'esprit, il n'y a rien. » (VOLTAIRE.)

Que faut-il entendre par éducation intellectuelle ?

Il faut entendre la formation de l'esprit.

Quand est-ce qu'un esprit peut être considéré comme « bien formé » ?

Quand il a acquis une culture générale équilibrée, et quand, par le moyen de cette instruction, il est devenu juste, rigoureux, fin, capable d'observer, de réfléchir, de juger et de raisonner sainement, et, au besoin, d'inventer.

Quelles sont les conditions à réaliser pour arriver à cette formation ?

Il y a : 1° des conditions physiques ; 2° des conditions morales.

CHAPITRE II

Les conditions physiques de l'Education intellectuelle

« Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait d'abord été dans dans le sens. » (*Axiome philosophique.*)

Quelles sont les conditions physiques de l'éducation intellectuelle ?

Nos connaissances nous venant du *monde extérieur*, par l'intermédiaire des *sens* et des *organes*, les conditions phy-

siques de l'éducation intellectuelle sont relatives : 1° au *milieu;* 2° aux *organes ;* 3° à la *culture des sens.*

Article I. — La préparation du milieu.

« Heureux celui qui grandit dans un milieu intelligent. » (1)

Quelle est l'importance du milieu ?

Elle est considérable.

Vous constatez sans peine sur le visage de vos enfants l'effet sensible de l'air qui pâlit ou brunit leur teint, sur leur santé l'action du climat qui la fortifie ou bien l'étiole. Ce que vous en voyez n'est rien auprès des fortes mais invisibles empreintes que laissent dans l'âme enfantine les spectacles, les exemples, les gestes, les paroles, en un mot la vie qui se joue autour d'eux (2).

Cette réflexion est aussi vraie de l'intelligence que du cœur et de la volonté ; car, au dire de La Rochefoucauld : « L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage. »

Que faut-il faire pour donner à l'enfant un milieu qui favorise la formation de son intelligence ?

Il n'est pas toujours possible de relever, au gré de ses désirs, le niveau intellectuel du milieu dans lequel on vit : qu'on y tâche, cependant, par tous les moyens; mais, au moins, que l'enfant ne voie ni n'entende jamais rien de déraisonnable, parce que intellectuellement faux, ni rien de grossier ou d'inconvenant, parce que moralement faux : l'esprit vit de vérité et l'erreur le déforme.

Article II. — Le soin des organes.

« L'homme est une intelligence servie par des organes. » (De Bonald.)

Quel est le rôle des organes dans l'éducation intellectuelle ?

Les organes sont les instruments des sens, dans tous les actes par lesquels ils mettent l'intelligence en rapport avec le monde extérieur, d'où lui viennent ses connaissances.

---

(1) P. Gaultier, *La vraie éducation*, p. 133.
(2) E. Julien, *Du berceau à l'école*, p. 51.

Ces instruments sont nécessaires : si, en effet, « le sourd ne peut percevoir les sons, ni l'aveugle les couleurs, ce n'est pas précisément qu'ils soient privés du *sens* de l'ouïe ou de la vue, mais seulement des organes sans lesquels ces sens ne sauraient s'exercer. » (1)

Quels sont les organes sur lesquels il faut plus spécialement veiller, en vue de faciliter l'éducation intellectuelle ?

Ce sont les *yeux,* organes de la vue; ce sont les *oreilles,* organe de l'ouïe ; c'est la *langue,* organe de la parole.

Il est, en effet, de toute nécessité que l'enfant voie bien, qu'il entende sans effort, et qu'il exprime aisément sa pensée.

Article III. — La culture des sens.

> « L'homme ne sait ni cheminer, ni parler, ni manger, ni rien que pleurer sans apprentissage. » (2)

Suffit-il que l'enfant ait de bons organes pour arriver à la connaissance saine des objets extérieurs ?

Non, il faut encore que les sens sachent utiliser leurs instruments : l'enfant doit donc apprendre à se servir de ses yeux, de ses oreilles et de sa langue.

Exercer les sens, ce n'est pas seulement en faire usage, c'est apprendre à bien juger par eux; c'est apprendre, pour ainsi dire, à sentir, car nous ne savons ni toucher, ni voir, ni entendre, que comme nous avons appris (3).

Comment l'enfant apprendra-t-il à se servir de ses yeux ?

Si l'enfant aime à voir, on endiguera sa curiosité, pour qu'elle ne devienne pas de l'indiscrétion ; mais on se gardera bien de l'étouffer.

On lui fera connaître les choses au milieu desquelles il vit (4) : les meubles, les images, les animaux, les plantes, les fleurs; on lui en dira les noms ; on lui en fera remarquer les défauts

---

(1) P. Lahr, *Philosophie,* t. 1er p. 86.
(2) Montaigne, *Essais,* t. II.
(3) J.-J. Rousseau, *Emile,* l. II.
(4) *Les voyages autour de mon jardin,* ou *Les voyages autour de ma chambre* pourraient être faits et refaits avec grand profit.

et les qualités; on meublera sa mémoire; on lui formera le goût.

Si l'enfant ne cherche pas à voir, s'il ne demande rien, on éveillera sa curiosité, on l'intéressera à tout ce qui l'entoure, on excitera son attention. « La culture de l'attention est le secret de tout l'entrainement intellectuel. » (1)

Il faut se promener en regardant, en voulant et en sachant voir, en demandant à ses yeux de comprendre, d'être mieux que des abeilles fixes et des papillons captifs se posant, à distance, et sans lâcher les paupières, sur toutes choses, au hasard du butinage et de la rencontre. Il faut se faire des yeux appliqués, attentifs et intentionnels, des yeux pensants (2).

Comment l'enfant apprendra-t-il à se servir de ses oreilles?

Il est avide d'histoires; on lui en racontera, on lui en fera raconter, mais de bien choisies, simples, courtes, vraies, intéressantes, chrétiennes.

Par elles, on développera sa sensibilité; on l'attachera à ce qui est bien et beau; on le détournera de ce qui est mal, grossier, nuisible au prochain, irrespectueux.

Ma mère, qui avait été ma nourrice, ne m'allaitait jamais sans chanter, et je puis dire que j'ai pris mes premières leçons sans m'en douter. Sans avoir conscience, j'avais déjà la notion très claire et très précise des intonations et des intervalles qu'elles représentent, des tout premiers éléments qui constituent les modulations, et de la différence caractéristique entre le mode majeur et le mode mineur, avant même de savoir parler, puisqu'un jour, ayant entendu chanter dans la rue — par quelque mendiant, sans doute, — une chanson en mode mineur, je m'écriai : *Maman, pourquoi qu'il chante en do qui pleure?* (3)

Comment l'enfant apprendra-t-il à se servir de sa langue?

On lui parlera toujours distinctement; on appellera les choses par leur nom; on laissera les expressions enfantines, qui n'ont aucun sens par elles-mêmes; on veillera à ce qu'il prononce bien; on corrigera dès le début toute prononciation défectueuse; on lui donnera l'exemple d'une conversation digne, correcte, respectueuse; on répondra aux questions de l'enfant avec exactitude, prudence, habileté;

---

(1) GUYAU, *Education et hérédité*, p. 120.
(2) HENRI LAVEDAN, *Bon an, mal an*, VIe série, p. 22.
(3) CHARLES GOUNOD, *Mémoires d'un artiste*, cité par P. GAULTIER, *op. cit.*, p. 103-104.

on supprimera les brusqueries, qui arrêteraient la confiance et l'initiative.

Vous n'êtes pas loin d'admirer la drôlerie avec laquelle votre bébé les (les mots) déforme, et, pour l'encourager, vous prenez l'habitude de les prononcer de travers comme lui. Je vous entends :

— Maman, *sotolat!*

— Oui, mon mignon, voilà *sotolat.*

C'es évidemment très amusant....., mais il vaudrait beaucoup mieux que vous lui répétiez à satiété *chocolat,* et que vous lui refusiez cette friandise, jusqu'à ce qu'il s'habitue à prononcer ce mot comme il doit être prononcé (1).

CHAPITRE III

Les conditions morales de l'Education intellectuelle.

« L'excellence de l'esprit est toute dans sa qualité et non dans sa quantité. » (2)

Quelles sont les conditions morales de l'éducation intellectuelle?

Elles sont au nombre de cinq : 1° l'acquisition des connaissances; 2° le développement de l'esprit; 3° la formation du jugement, 4° l'éducation de l'esprit d'invention; 5° la culture du goût.

Article I. — L'acquisition des connaissances.

« Une tête sans souvenirs est une ville sans garnison. »
(Napoléon.)

Que faut-il penser de l'instruction considérée en elle-même?

1° Dans une certaine mesure, elle est nécessaire.

2° Au delà du nécessaire, elle est bonne, moyennant certaines conditions.

Dans quelle mesure l'instruction est-elle nécessaire?

Pour le déterminer, considérons, en chaque individu, sa qualité d'homme et les exigences de sa situation.

(1) P. Combes, *Le livre de la mère*, p. 77.
(2) Joubert, *Pensées*.

1° Il y a un degré d'instruction au-dessous duquel aucun homme ne devrait rester : c'est l'ensemble des connaissances sans lesquelles un homme ne peut normalement conduire sa vie. Ce programme contient, avant tout, une partie morale; l'homme y apprend ce qu'il est, d'où il vient, où il va, par quelle conduite il accomplira sa destinée..... La seconde partie du programme est principalement technique : elle apprend à l'homme la lecture, l'écriture, le calcul, les notions fondamentales des sciences, quelques connaissances d'histoire et de géographie, une sommaire initiation à la vie sociale (1).

2° Il y a pour chaque homme un second degré d'instruction qui s'impose, celui qui lui permettra d'exercer avec compétence son devoir d'état. Un prêtre doit savoir les sciences ecclésiastiques, un avocat et un juge doivent connaître les sciences juridiques, un médecin les sciences médicales, un professeur les matières de son enseignement..... Manquer du savoir professionnel, ce serait tromper la confiance des gens auxquels on offre des services rétribués (1).

Que faut-il penser de l'instruction qui dépasse les limites du nécessaire?

La question est délicate et complexe. Sans l'examiner sous tous ses aspects, disons seulement que cette instruction est bonne, moyennant certaines conditions.

Quels sont les bienfaits de l'instruction, même de l'instruction non nécessaire?

1° Elle développe l'intelligence :

L'Église a toujours enseigné que la loi du travail oblige l'être humain à cultiver le plus noble et le plus utile des dons, la faculté de connaître (2).

2° Elle aide au sérieux et à la fermeté :

Les têtes bien pleines sont celles qu'il est le moins facile de faire tourner (3).

3° Elle procure à l'esprit des jouissances élevées qui lui sont une sauvegarde et une préservation.

4° Elle favorise la culture des lettres, des arts et des sciences, qui sont pour un peuple une gloire et une force, à condition, toutefois, de n'être pas généralisés et de ne pas enlever au travail manuel les bras qui lui sont nécessaires.

---

(1) J. Guibert, *Cours de morale*, p. 159.
(2) E. Lamy, *La Femme de demain.* « Les Femmes et le savoir », II.
(3) *Ibid.*, III.

Quelles sont les conditions à réaliser pour que soit légitime l'instruction qui dépasse le nécessaire?

1° Il ne faut pas lui attribuer une vertu de complète formation : l'instruction n'est pas toute l'éducation. (Voir l. Ier.)

2° Il faut, en même temps que l'instruction, acquérir la science de s'en servir pour le bien. (Voir l. Ier.)

3° Il n'est jamais permis, sous prétexte de culture intellectuelle, de négliger ses devoirs d'état; une mère de famille agirait fort mal si, pour s'adonner à la lecture, elle abandonnait les soins de sa maison (1).

4° Il est interdit de déséquilibrer sa vie, en donnant à certaines facultés un développement hors de proportion avec la situation qu'on occupe..... Le défaut d'harmonie entre le savoir et la position sociale serait une trop dure souffrance (1).

Que faut-il penser de l'instruction considérée comme moyen de formation pour l'esprit?

Elle est de première nécessité.

L'esprit, en effet, ne peut pas plus se passer de connaissances que l'estomac de nourriture.

De peur d'avoir l'air pédant, il serait peu sage de devenir pédant à rebours; un « pédant à la cavalière », comme le définit Malebranche. Le « pédantisme de la légèreté » (2), la « bête oratoire » qui ne sait que s'épancher en phrases creuses et sonores, ne sont pas moins à redouter que l'encyclopédisme.....

L'ignorance absolue est stupide (3).

Est-il à propos d'acquérir toutes sortes de connaissances?

Non. Il en est de vaines, plutôt nuisibles qu'utiles à la santé de l'intelligence; celles-là doivent être laissées.

Est-il sage, par exemple, d'avoir « remplacé l'étude de la littérature elle-même par l'étude de l'histoire littéraire, en sorte qu'on sait moins ce qu'il y a dans les principales maximes de La Rochefoucauld que la différence qu'il y a entre les éditions successives des *Maximes* » (4).

---

(1) J. Guibert, *Cours de morale*, p. 161.
(2) Mme de Stael.
(3) P. Gaultier, *op. cit.*, p. 151-152.
(4) René Doumic, *Enquête*, t. II, p. 172.

Quelles connaissances convient-il d'acquerir?

Toutes celles qui sont « facteurs » de culture générale, car la « vraie culture est générale » (1).

N'est-il donc pas avantageux de se spécialiser?

La spécialisation n'est bonne que si elle est greffée sur une culture générale sérieuse. Le spécialiste qui n'a pas subi cette formation est incomplet, inférieur à sa tâche, en sa spécialité même.

Cependant, en un siècle éminemment pratique comme celui dans lequel nous vivons, n'est-il pas de toute nécessité de donner à nos enfants des connaissances professionnelles et techniques?

Oui, de toute nécessité.

Mais gardons-nous d'abuser, et « n'oublions pas que le meilleur outil de l'homme, c'est son intelligence. C'est celui-là qui crée tous les autres, et, sans lui, les autres ne sont qu'une masse brute et inerte ».

. . . .

Or, l'esprit d'un individu, l'intelligence d'une nation se forment avant tout par des études désintéressées..... qui donnent non des notions que l'on trouve, après tout, dans les dictionnaires, mais ces qualités qui constituent la force de création et la personnalité (2).

ARTICLE II. — Le développement de l'esprit.

« Au lieu de « nous servir de la » raison comme d'un instrument » pour acquérir la science », servons-nous « des sciences » comme d'un instrument pour » perfectionner la raison. »
(PORT-ROYAL.)

Quelles précautions faut-il prendre dans l'acquisition de ces connaissances?

Il faut veiller à ce que l'esprit se les assimile et se fortifie en se développant.

Pourquoi cette assimilation est-elle si nécessaire?

Parce qu'il en est de la nourriture de l'intelligence comme de la nourriture du corps : ce n'est pas ce qu'on absorbe qui nourrit, mais uniquement ce que l'on digère.

---

(1) MARCEL PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, IX.
(2) JEAN GUIRAUD, *La Croix*, 22 juin 1917.

C'est ce qui faisait dire à Platon :

L'ignorance absolue n'est pas le plus grand des maux ni le plus à redouter ; beaucoup de connaissances mal digérées est quelque chose de bien pis (1).

Et à Joubert :

Il y a des esprits-machines qui digèrent ce qu'ils apprennent, comme le canard de Vaucanson digérait les aliments : digestion mécanique et qui ne nourrit pas (2).

Quelles sont les conditions de cette assimilation ?

Il en est de négatives : il faut éviter : 1° le *surmenage ;* 2° la *contrainte intellectuelle.*

Il en est de positives il faut : 1° exciter l'*attention ;* 2° habituer à la *réflexion.*

§ 1. — *Le surmenage.*

D'étudier très bien, Gargantua devenait « fou, niais, tout nerveux et rassoté » (3).

Qu'est-ce que le surmenage ?

« Le *mot* est nouveau, au moins dans le sens où on l'emploie aujourd'hui », dit le Dr Fonssagrive.

C'est un terme emprunté au langage des haras, et les dictionnaires lui donnent cette signification :

« Surmener, excéder de fatigue les bêtes de somme, en les faisant aller trop vite et trop longtemps. » On n'a pas trouvé mieux pour exprimer la situation des enfants dans nos collèges, sous le régime actuel (4).

On peut donc définir le surmenage : une forme d'éducation intellectuelle dans laquelle « l'enfant travaille *trop tôt,* travaille *à trop de choses,* travaille *mal* » (4).

D'où vient le surmenage ?

1° Il vient : *a*) — de l'esprit d'utilitarisme dans lequel on élève l'enfant : l'idéal est de faire sa trouée ; il faut apprendre,

---

(1) Platon, *Lois*, l. VII,
(2) *Pensées.*
(3) Rabelais, *La vie de Gargantua*..... l. Ier.
(4) Nicolay, *Les enfants mal élevés*, p. 422.

non pas pour savoir, mais pour profiter; pour pouvoir vendre beaucoup de science, il faut en accumuler de grands stocks, etc.

b) — De cette fureur des situations officielles, qui fait que l'idéal de neuf Français sur dix est de voir leurs fils fonctionnaires de l'Etat.

Aujourd'hui, a écrit M. Eug. Labiche, tout individu vacciné croit avoir droit à une place. Encore un peu, on priera le gouvernement de distribuer des numéros d'ordre à Messieurs les nouveau-nés. Toi, petit, tu seras dans la diplomatie : tu as la vue basse. Celui-ci sera marqué pour la marine. Cet autre pour les finances, côté des contributions directes. Tout le monde aura son bureau, sa petite table, son encrier et sa plume derrière l'oreille. Joli petit peuple! Tout cela grouillera, griffonnera .... et émargera! Qui veut des places?.... Prenez vos billets! Et à ces administrateurs, que manquera-t-il?..... Une seule chose : des administrés. Mais on en fera venir de l'étranger en payant le port (1).

2° Dès lors, la concurrence est extrême, et, par voie de conséquence nécessaire et immédiate, les examens se multiplient, et les programmes se chargent d'année en année.

3° On ne saurait donc commencer *trop tôt*.

En sorte que, très jeune encore, l'écolier, saisi par l'engrenage scolaire, y passe tout entier. Et à l'âge où sa jeunesse devrait resplendir, il n'est plus qu'un petit homme fatigué qui n'a pas joué et ne sait plus rire.....

Son esprit est lassé, son cœur est desséché, son âme est rétrécie..... mais il est breveté! (2)

4° On ne saurait donc travailler *trop*.

Même quand le lycéen sort, le soir, de cette usine à brevet, il emporte dans sa famille ses cahiers d'étude, pour recommencer à lire, à écrire, à calculer jusqu'à son coucher : et le lendemain, au réveil, vite, il reverra le travail que le maître va corriger. Enfin, en une demi-heure, il devra apprendre les trois leçons d'usage.....

C'est le programme ; il faut marcher (2).

Pourquoi faut-il éviter le surmenage ?

1° Parce que l'enseignement prématuré est à la fois dangereux et inutile ;

2° Parce que l'excès de travail compromet la santé, épuise l'intelligence et en fane la fraicheur, tue la curiosité.

---

(1) Cité par F. NICOLAY, *op. cit.*, p. 424.
(2) NICOLAY, *op. cit.*, p. 422-423, *passim*.

Quel est le danger de la « grande précocite » dans l'instruction ?

C'est de faire mourir le fruit dans sa fleur, c'est-à-dire d'anémier la force des facultés et d'en compromettre l'intégrité naturelle.

On arrive parfois à un développement prématuré qui flatte la vanité des parents ; mais combien souvent se vérifie la parole de Mme de Sévigné : « petits prodiges à quinze ans, et vrais sots toute leur vie » (1).

M. de Talleyrand flétrissait ces éducations manquées d'un mot qui paraît moins grave et moins sévère, mais qui cache un sens profond sous sa forme épigrammatique :

Oui, disait-il, ce sera toute sa vie un enfant de grande espérance (1).

Peut-on dire que cette précocité soit inutile ?

Oui.

Placez un enfant ignorant parmi d'autres enfants de son âge, ayant sur lui une avance de deux ou trois ans d'instruction, au bout de quelques mois, il les aura rejoints, sinon dépassés, et cela en quelques matières que ce soit, langues vivantes ou mathématiques, histoire ou grammaire, sciences dites de mémoire ou sciences de raisonnement (2).

Ne faut-il donc rien apprendre au petit enfant ?

Loin de nous cette pensée.

1° Mais autre chose est de charger son esprit de leçons apprises dans les livres, autre chose de satisfaire les légitimes curiosités de son intelligence naissante, sur ce qu'il voit au foyer, dans les jardins ou dans les champs.

Relisons les paroles que V. Hugo met sur les lèvres de la nature s'adressant à la mère d'un petit enfant :

Laisse à notre air limpide, à nos moites vapeurs,
A nos soupirs, légers comme l'aile d'un songe,
Cette bouche où jamais n'a passé le mensonge,
Ce sourire naïf que sa candeur défend !
O mère au cœur profond, laisse-nous cet enfant !
Nous ne lui donnerons que de bonnes pensées,
Nous changerons en jour ses lueurs commencées ;
Dieu deviendra visible à ses yeux enchantés,
Car nous sommes les fleurs, les rameaux, les clartés,
Nous sommes la nature et la source éternelle

---

(1) Cité par Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, p. 16.
(2) Dugas, *Le problème de l'éducation*, p. 59. Cité par P. Gaultier, *op, cit.*, p. 102

Où toute soif s'épanche, où se lave toute aile;
Et les bois et les champs, du sage seul compris,
Font l'éducation de tous les grands esprits.
Laisse croître l'enfant parmi nos bruits sublimes,
Nous le pénétrerons de ces parfums intimes,
Nés du souffle céleste épars dans tout beau lieu,
Qui font sortir de l'homme et monter jusqu'à Dieu,
Comme le chant d'un luth, comme l'encens d'un vase,
L'espérance, l'amour, la prière et l'extase! (1)

2° Parmi les choses utiles, il n'en est point que le jeune enfant apprenne avec moins de fatigue que les *langues vivantes*.

Dès qu'il sait articuler les mots de l'idiome paternel, c'est-à-dire entre deux et trois ans, le moment est favorable pour placer près de lui un domestique de nationalité étrangère. Le faire plus tot serait risquer de fausser son oreille et de lui laisser, pendant plusieurs années, un accent affreux, au point d'entendre un bon petit Français de nos amis dire à sa bonne allemande : « *Ché foutrais aller à tata sur mon bédit chéfal;* je voudrais aller à dada sur mon petit cheval. » (2)

Que pensent les médecins de l'influence du surmenage sur la « santé » ?

L'Académie des sciences a signalé les fâcheux résultats constatés par les médecins dans la santé de la jeunesse des écoles, à savoir : la langueur et l'inertie des fonctions digestives, les troubles de la vue, les déviations de la taille, l'anémie, la scrofule et la phtisie; puis les maux de tête, la méningite et même la folie, assez fréquente, bien qu'on la dissimule sous d'autres noms acceptables (3).

Comment le surmenage « épuise »-t-il « l'esprit » et en fane-t-il la fraicheur ?

Le surmenage est une sorte d'intoxication intellectuelle à laquelle même un cerveau adulte ne résisterait pas.

Tant s'en faut que notre esprit se polisse par l'excès de l'étude, qu'au contraire il en est émoussé (4).

Il résulte de nombreuses expériences qu'une dictée qui contient quarante fautes le matin en présente soixante-dix après une heure de classe, cent soixante après deux heures, et cent quatre-vingt-dix après trois heures non interrompues (5)

Je connais des pères qui sont réellement les ennemis de leurs enfants. Ambitieux de leur voir faire des progrès les plus rapides, et obtenir en tout une supériorité extraordinaire, ils les surchargent

---

(1) Victor Hugo, *Les rayons et les ombres.* Ce qui se passait aux Feuillantines, vers 1813

(2) Nicolay, *op. cit.*, p. 425.

(3) *Ibid.*, p. 424.

(4) Leibnitz.

(5) Gaultier, *op. cit.*, p. 99.

d'un travail forcé dont le poids les accable. Il en résulte un découragement qui leur rend les sciences odieuses. Les plantes modérément arrosées croissent facilement, mais une eau trop abondante en étouffe le germe. Ainsi, l'âme se nourrit et se fortifie par un travail bien ménagé; l'excès l'accable et éteint ses facultés (1).

Comment le surmenage « tue »-t-il « la curiosité »?

1° L'intelligence, surchauffée par le surmenage, n'est plus dans un état normal; elle ne conserve de goût pour rien.

Beaucoup de jeunes gens ont horreur, en sortant des classes, d'apprendre et d'écouter quoi que ce soit; une fois sortis du lycée, ils ne veulent plus rien voir, rien entendre; ils ont horreur de tout enseignement, même sur un fait presque contemporain (2).

2° Parfois même il inspire un souverain mépris et une sorte d'horreur pour les livres et pour toute instruction littéraire.

J'ai connu, je connais encore un de nos architectes les plus habiles, qui avait eu le malheur, dans son enfance, de subir cette odieuse contrainte. Il avait fini, cependant, par secouer le joug, et ses parents se décidèrent, malgré l'avis de ses maîtres, à lui faire interrompre le cours de ce qu'on appelait ses études, et à l'appliquer aux arts du dessin, pour lesquels il avait un goût et une aptitude remarquables. « C'est ce qui m'a sauvé, disait-il; sans cela, intellectuellement et moralement, j'étais perdu. J'avoue même que, sans le vouloir, j'en ai conservé longtemps pour les livres une répugnance instinctive dont je rougissais; mais j'ai eu beau faire, il m'a fallu, pardonnez-moi ce souvenir et ce langage, me dit-il alors en souriant, il m'a fallu quinze ans pour me remettre du dégoût que les livres et les haricots du collège m'avaient inspiré : je haïssais autant les uns que les autres, et c'est seulement l'année dernière que j'ai pu, sans répugnance, manger des haricots et lire avec plaisir une traduction de Virgile. » (3)

§ 2. — *La contrainte intellectuelle.*

> « Si vous voulez de cet enfant faire un homme, il faut y travailler comme la Providence elle-même, avec respect, avec mesure et douceur. » (4)

En quoi consiste la contrainte intellectuelle?

Elle consiste : 1° A appliquer violemment de pauvres enfants à des études pour lesquelles ils n'ont que peu de

---

(1) Plutarque. Cité par Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, p. 188.
(2) M. Lippmann, *Enquête*, t. II, p. 34. Cité par P. Gaultier, *op. cit.*, p. 98.
(3) Mgr Dupanloup, *op. cit.*, t. Ier, p. 191.
(4) *Ibid.*, t. Ier, p. 189.

goût ou une aptitude médiocre, sans leur offrir, par ailleurs, aucun secours réel pour les aider à réussir.

2° A imposer simultanément, et quelquefois dès l'âge le plus tendre, l'étude du latin et du français.

Rien ne sied à l'esprit que son allure naturelle; d'où son aisance, sa grâce et toutes ses facilités réelles ou apparentes: tout ce qui le guinde lui nuit: en forcer les ressorts, c'est le perdre (1).

Que deviennent les malheureux enfants qu'on a appliqués à des études pour lesquelles ils n'étaient point faits ou dans lesquelles on ne les a pas aidés?

1° Ils sont de ceux dont on peut dire qu'ils font *leurs classes* sans faire *leurs études.*

Combien de jeunes gens, après avoir fait toutes leurs classes, après avoir essuyé la poussière de tous les bancs, après avoir traversé péniblement, d'année en année, ces salles classiques sur lesquelles on lit : troisième, quatrième, seconde, cinquième ou sixième, sortent de rhétorique, sans avoir même appris les éléments les plus vulgaires de ce triste latin, de ce triste grec sur lesquels on les a condamnés à pâlir les dix plus belles années de leur vie (2).

Un de ces étranges écoliers exprimait à son père, d'une façon vraiment singulière, la joie qu'il éprouvait d'avoir enfin fait et fini ses classes. Le pauvre garçon avait, effectivement, fait toutes ses classes sans en manquer une seule, depuis la huitième jusqu'à la rhétorique; il avait même fait deux fois sa sixième. Malheureusement, il n'avait pas songé à faire autre chose, et personne ne lui avait inspiré l'idée et le courage de faire en même temps ses études. En entrant au collège, il y avait apporté un pupitre que son père lui avait donné. Le malheureux pupitre l'avait fidèlement accompagné de classe en classe et d'année en année; dépositaire de ses papiers et de ses livres, c'était pour lui un compagnon, un appui inséparable, et il s'était naturellement accoutumé à le regarder comme le représentant de ses études et même de ses progrès; effectivement, ils avançaient ensemble, et si bien, qu'en sortant de rhétorique pour entrer en philosophie, le jeune homme, ravi de tant de succès, écrivait à son père : « Mon cher papa, je viens te donner une bien bonne nouvelle : *c'est que voilà enfin mon pupitre en philosophie* (2).

Quel est l'inconvénient de cette autre forme de la contrainte intellectuelle qui consiste à imposer, dès le plus jeune âge, l'étude simultanée du français et du latin?

Comment ne voit-on pas que l'étude simultanée de deux grammaires aussi diverses, pour le fond et pour la forme, que la gram-

(1) JOUBERT, *Pensées.*
(2) Mgr DUPANLOUP, *De l'Education*, t. Ier, p. 17.

maire française et la grammaire latine, auxquelles on ajoute quelquefois, par surabondance de zèle, la grammaire grecque, écrase ces jeunes esprits, déconcerte leur mémoire, trouble et embarrasse tout leur développement intellectuel (1)?

Que faut-il donc faire pour eviter cet inconvenient?

On le demandait à Mgr Dupanloup, dont nous ne faisons ici que résumer la thèse; il répondait :

J'envoyais ces jeunes enfants chez les bons Frères de la Doctrine chrétienne, à Passy, par exemple; ils y demeuraient deux ou trois ans, uniquement occupés à l'enseignement primaire; et puis, après ce temps, on me les ramenait, et alors ils rentraient immédiatement avec une facilité supérieure, dans l'étude du latin et du grec (2).

Faudra-t-il donc modifier de fond en comble le système général et l'ordre universel des études?

Non, dit encore Mgr Dupanloup; je ne veux que deux choses :

1° Qu'un professeur soit un homme sincère, honnête, compatissant, et ne garde pas dans sa classe cinquante, soixante élèves dont il ne s'occupe pas et ne peut s'occuper, et qui s'y abrutissent.

2° Qu'on ne condamne pas de pauvres enfants à étudier sans goût, sans aptitude, sans préparation, des langues savantes, avant le temps où ils en seront capables (3).

§ 3. — *L'attention.*

« L'attention est une sorte de prière naturelle par laquelle nous obtenons que la raison nous éclaire. » (MALEBRANCHE.)

Quelle est l'importance de l'attention dans l'éducation intellectuelle de l'enfant?

1° Cette importance est telle qu'on peut dire qu'il n'y a pas d'enseignement sans elle.

Les repas intellectuels que prépare l'école à ses jeunes convives, sont soumis aux mêmes lois que les autres. Ils doivent être absorbés avec appétit, si l'on veut qu'ils profitent à ceux qui les consomment (4).

2° Le degré d'attention que l'on apporte à l'étude d'une

(1) Mgr DUPANLOUP, *op. cit.*, t. Ier, p. 193.
(2) *Ibid.*, t. Ier, p. 195.
(3) *Ibid.*, p. 197.
(4) Dr CLAPARÈDE, *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale*, cité par P. GAULTIER, *op. cit.*, p. 97.

question, donne la mesure de la connaissance que l'on en prend et de la science que l'on en acquiert.

Ce ne sont pas seulement les grands objets qui ont plusieurs faces, ce sont aussi les plus petits, et une grande attention est une espèce de microscope qui les grossit (1).

Comment peut-on obtenir l'attention de l'enfant?

Il y a deux sortes d'attention : l'attention spontanée, qui s'obtient par l'intérêt et que l'on éveille; l'attention volontaire, qui s'obtient par un effort, et que l'on ordonne.

Mais, pour l'une comme pour l'autre, il ne faut pas oublier, suivant la sage réflexion de *Joubert,* que « l'attention est d'étroite embouchure; il faut y verser ce qu'on dit avec précaution et, pour ainsi dire, goutte à goutte ».

Quelle est de ces deux attentions, celle qu'il faut d'abord obtenir de l'enfant?

C'est l'*attention spontanée*, éveillée par l'intérêt. L'enfant, d'ailleurs, ne s'instruit qu'à cette condition.

Vous pouvez mener un cheval à la fontaine, vous ne pouvez pas le faire boire. De même, vous pouvez mettre un enfant à l'étude, mais vous ne pouvez lui apprendre les choses nouvelles que vous désirez lui enseigner, qu'en l'amenant à réagir (2).

Comment peut-on procéder pour y réussir?

Il faut que l'enfant aime l'enseignement qu'on lui donne.

Bernardin de Saint-Pierre disait : « Voulez-vous apprendre promptement l'alphabet à vos élèves, mettez une dragée sur chaque lettre. »

La dragée, c'est la méthode du maître; elle consiste, par exemple, à aller du concret à l'abstrait, du connu et même du familier, au nouveau et à l'inconnu; à varier l'enseignement; à interroger; à faire appel à l'initiative.

La dragée, c'est la vigueur, l'entrain et l'enthousiasme du maître; l'intérêt, comme l'ennui, est contagieux.

Le P. Charruau raconte comment son professeur de troisième avait réussi à enthousiasmer ses élèves pour les diverses péripéties du siège de Troie.

---

(1) Fontenelle.

(2) William James, *Causeries pedagogiques*, cité par P. Gaultier, *op. cit.*, p. 94-95.

Il avait dessiné pour nous un plan superbe de la ville de Priam et du camp des Grecs. Les portes d'Ilion, la colline des figuiers, le tombeau d'Ilus, le rempart des Grecs, les places où campaient les différents chefs avec leurs soldats, l'emplacement des vaisseaux..... Tout y était..... Le plan était-il exact? Je n'en jurerais point..... Le brave homme avait suivi consciencieusement les indications du vieil Homère. Toujours est-il qu'il avait réussi à nous enthousiasmer pour l'auteur et ses héros (1).

Le vrai maître, en effet, imite M. de Périgny, lecteur du roi, dont La Fontaine disait à Mgr le dauphin :

Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache (2).

Tout notre secret à nous, éducateurs, consiste à les (les enfants) mettre, avec tout l'abandon possible, dans la confidence de nos admirations, à faire passer dans notre voix quelque chose de notre âme, quand nous leur lisons Homère ou Racine, et à réchauffer les vieux textes de l'ardeur de notre enthousiasme, à penser tout haut devant eux, à les mettre, comme des frères plus jeunes, dans l'intimité de notre vie, à les amener à laisser parler leurs âmes. L'effet de cette méthode est infaillible, et peu à peu c'est notre joie et notre orgueil de voir toute une jeune classe vivre dans une atmosphère de poésie (3).

Ne faut-il pas aussi recourir à « l'attention volontaire »?

Oui.

L'attention spontanée, si elle était seule, ne durerait que le temps du plaisir.

Il est donc important d'exercer l'enfant à un effort d'attention, ne fût-il que de quelques minutes par jour, dès l'âge de deux ou trois ans.

Il y apprendra à recueillir ses esprits; il y acquerra la virilité intellectuelle; il deviendra capable de réflexion.

§ 4. — *La réflexion.*

> « Un quart d'heure de réflexion étend et forme plus l'esprit qu'un amoncellement de faits. » (Mme DE LAMBERT.)

Quelle est l'importance de la réflexion?

La réflexion, n'étant rien d'autre que le retour de l'esprit sur lui-même et sur ses divers états, se confond pratiquement avec la raison en activité.

---

(1) *Nos enfants*, p. 236.
(2) LA FONTAINE, Dédicace de ses fables à Mgr le dauphin.
(3) BRÉMOND, *L'Enfant et la vie*, p. 110.

Que de gens, cependant, ne réfléchissent guère! La plupart des hommes et des femmes sont des marionnettes que tirent les ficelles de leurs désirs, quand ce n'est pas leur entourage (1).

Quel est, dans les méthodes courantes d'enseignement, le grand obstacle à la réflexion?

C'est l'abus de la mémoire.

Nos pédants vont pillotant la science dans les livres et ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la dégorger seulement et mettre au vent (2).

Leurs écoliers « ne s'en nourrissent et alimentent, non plus » (2) qu'eux-mêmes.

Et cette science, au lieu de se convertir en substance, « nage en la superficie de la cervelle » (3).

Comme si la valeur des hommes se mesurait à « l'amas de choses qu'ils peuvent réciter dans un concours » (4).

— Oui, j'ai copié l'écrit, affirmait un scribe, mais je jure ne l'avoir point lu.

De même, on pourrait dire de maint enfant : il *répète bien* sa leçon, mais il ne la *sait pas*.

Sur dix écoliers, il y en a cinq qui, à trois mois de distance, hésiteront à reconnaître s'ils ont jamais appris tel chapitre d'un livre : il leur faudra, pour être fixés, consulter le volume, c'est-à-dire constater s'ils ont inscrit la petite croix marginale d'usage.

Est-ce exact.....? (5)

Quels moyens faut-il prendre pour habituer l'enfant à réflechir?

1° Il faut le placer le plus possible en face des choses qu'il a à étudier : la présence des objets invite l'esprit à travailler.

En Amérique, au lieu de faire comprendre, sur le papier, à l'enfant, le fonctionnement d'une machine à vapeur, on lui en donne un modèle raccourci : il faut qu'il en démonte toutes les pièces, qu'il les rajuste, refasse lui-même la machine (6).

« La principale maxime » du père de Pascal, qui s'occupa lui-même de l'instruction de son fils, « était de tenir toujours cet enfant au-dessus de son ouvrage » (7), c'est-à-dire « de lui faire conquérir les éléments de la science par la réflexion, au lieu de s'en emparer par la mémoire » (8).

---

(1) P. GAULTIER, *op. cit.*, p. 121.
(2) MONTAIGNE, *Essais*, I, XXIV.
(3) *Ibid.*, *Du pedantisme*
(4) Dr GUST. LE BON, *Psychologie de l'Education*, p. 42.
(5) NICOLAY, *op. cit.*, p. 307
(6) GUYAU, *Education et hérédité*, p. 122-123. Cité par P. GAULTIER, *op. cit.*, p. 129.
(7) EM. BOUTROUX, *Pascal*, p. 8.
(8) MOUCHARD, *Histoire de la littérature française*, p. 273.

2° Il faut l'interroger : cela l'oblige à penser, à se rendre maître de ses connaissances, à les préciser, en les revêtant d'une forme.

3° Lui faire faire des études philosophiques qui le conduisent au suprême degré de la réflexion.

Article III. — La formation du jugement.

Il sait Pindare, il sait Homère,
Il sait Aristote et Platon,
Moïse et Sanchoniaton ;
Il sait même encore, dit-on,
Parler grec, chinois, bas-breton :
Que ne sait-il plutôt..... se taire (1).

L'attention et la réflexion constituent-elles une fin en elles-mêmes ?

Non.

L'éducateur ne doit se proposer de les obtenir, qu'en vue d'apprendre à bien juger et à bien raisonner.

La justesse de l'esprit joint l'activité à la prudence, la droiture à la sincérité ; elle se complète par le désintéressement. Saint Thomas nomme ces vertus des vertus intellectuelles, et les déclare supérieures à la science. En effet, l'homme qui les possède devine et pressent l'erreur, échappe aux préjugés, s'établit dans la force et la rectitude. Il se connaît lui-même, il règle ses inclinations, il discipline ses forces, et, se tenant au-dessus des tempêtes du dehors et des passions du dedans, il devient cet homme que l'antiquité païenne célébrait sans le connaître, sans l'avoir jamais vu, l'homme toujours juste, toujours ferme, capable de demeurer debout même sur les ruines du monde croulé (2).

— Il vaut mieux avoir la tête bien faite que bien pleine, et, pour moi, j'aime mieux forger mon âme que la meubler (3).

— De toutes les qualités qu'on voit dans les enfants, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter : c'est le bon raisonnement ; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé (4).

Quels sont les moyens à prendre pour aboutir à ce résultat ?

Il en est de deux sortes : les moyens négatifs, qui éloignent toute cause de trouble ; et les moyens positifs, qui habituent au vrai : la théorie, l'exemple et l'exercice.

(1) Lebrun, *Epigrammes.*
(2) Mgr Besson, *Décalogue,* t. II, p. 317-318.
(3) Montaigne.
(4) Fénelon.

Quelles sont les causes qui troublent la limpidité du jugement et du raisonnement ?

1° C'est la passion, qui masque la vérité.

2° C'est le sentiment, qui a sa logique à lui, et qui fausse les appréciations.

3° C'est l'intérêt, qui fait estimer les choses « non par ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles sont à notre égard » (1).

Comment peut-on défendre l'enfant contre ces causes d'erreur ?

On lui fera remarquer en quoi et pourquoi il se trompe; on ne laissera jamais passer une assertion erronée; on ne fera grâce ni aux opinions toutes faites, ni aux préjugés, ni aux partis pris.

Quel est le rôle de la « théorie » dans la formation du jugement?

Il est le même que le rôle de la logique : il est donc très important. Il y a des règles, issues des lois de la pensée, qu'on ne peut enfreindre impunément, et que, par conséquent, il faut connaître, pour ne pas les violer.

Que faut-il entendre par l' « exemple » dans la formation du jugement?

C'est d'abord le soin que prend l'éducateur de juger et de raisonner toujours, en conformité avec les bons principes.

C'est ensuite la mise en valeur des ressources que fournissent, à ce point de vue, les sciences de la nature et de la société.

N'y a-t-il pas, cependant, un moyen meilleur et plus efficace?

Oui.

C'est *l'exercice* personnel de l'enfant.

A chaque occasion qui se présentera, on l'amènera à énoncer lui-même les qualités et les défauts d'un objet, son usage..... on écoutera ses appréciations, et on les rectifiera, s'il y a lieu. Quand il aura un peu grandi, on soumettra à son jugement les menus incidents de la vie quotidienne, les faits saillants dont il est le témoin, l'acteur ou la victime.

Par exemple : un petit garçon insulte son camarade. On

(1) NICOLE, *Logique de Port-Royal.*

demande à l'enfant ce qu'il en pense : Est-ce bien ?..... Est-ce ainsi que se comportent les enfants bien élevés ?..... Pourquoi est-ce mal ?..... Qui défend de dire des insultes ? etc.

On m'élevait avec un soin dont on ne saurait trop louer Mme de Maintenon, disait Marguerite de Murçay-Villette, marquise de Caylus. Il ne se passait rien à la cour sur quoi elle ne me fît faire des réflexions selon la portée de mon esprit, m'approuvant quand je pensais bien, me redressant quand je pensais mal (1).

Article IV. — Education de l'esprit d'invention.

« Le génie, c'est l'esprit remarquablement inventif. » (Tarde.)

Qu'est-ce que l'esprit d'invention ?

Pour le mieux définir, disons d'abord ce qu'est l'invention.

L'*invention*, dégagée de tout ce qui la particularise, et observée dans son fondement intellectuel, n'est rien d'autre que la perception d'un rapport de ressemblance ou d'analogie.

L'enfant dit : *oua-oua* à propos du chien de la maison ; au bout d'un peu de temps, il dit : *oua-oua* à propos d'un chien en carton qui aboie par le jeu intérieur d'une mécanique, puis à propos d'un chien qui n'aboie pas..... puis à propos d'un petit cousin qui marche à quatre pattes dans la chambre, puis enfin à propos d'un dessin qui représente un chien..... Nos découvertes les plus importantes se font de même (2).

Seulement, tandis que l'enfant perçoit d'un élan très court le rapport entre deux termes très rapprochés, l'homme de génie perçoit d'un élan formidable un rapport entre deux termes extrêmement éloignés (3).

Dans l'intervalle, se rangent tous les hommes qui jouissent de leur intelligence, et, suivant qu'ils sont plus ou moins aptes à percevoir des rapports utiles ou esthétiques, ils s'éloignent de l'enfant pour se rapprocher du génie; ils ont *l'esprit d'invention*.

Que fera l'éducateur pour développer l'esprit d'invention de l'enfant ?

Au lieu de borner son intervention à faire retenir de mémoire des connaissances toutes faites, l'éducateur avisé

(1) Imbert de Saint-Amand, *Cour de Louis XIV* (Mame), p. 145.
(2) Taine. *L'intelligence*, t. II, p. 263. Cité par F. Kieffer, *L'autorité*, p. 419.
(3) Kieffer, *L'autorité*, p. 420.

s'adressera à l'intelligence de l'enfant : il le fera passer, pour découvrir la vérité, d'une chose à une autre, d'abord par des rapports très simples, puis par des rapports de plus en plus complexes.

Peu à peu, l'enfant prendra goût à cet exercice d'invention ; il sera stimulé par le plaisir sans cesse renouvelé de la découverte, il finira par se passer des interrogations, ou plutôt il s'interrogera lui-même, il réfléchira, il méditera, il découvrira ce que d'autres ont mille fois découvert, jusqu'à ce que, s'il s'agit d'un sujet bien doué, il découvre des choses plus rarement découvertes par d'autres, et enfin qu'il fasse vraiment œuvre originale, en engageant l'esprit humain dans des chemins non encore parcourus (1).

ARTICLE V. — Culture du goût.

« L'esprit qui comprend l'art comprend le reste aussi.
(V. HUGO, *Les voix intérieures.*)

Qu'est-ce que le goût ?

Le goût est la faculté de comprendre et d'apprécier le beau dans la nature et dans l'art (2).

Pourquoi la culture du goût fait-elle partie intégrante de l'éducation intellectuelle ?

Parce que la vérité a deux domaines : celui de la science et celui du beau. La science, c'est la vérité à l'état abstrait. Le beau, c'est le vrai devenu sensible, et manifesté, soit dans les scènes de la nature, soit dans les œuvres d'art (3).

Le goût peut-il être laissé à lui-même ?

Tel qu'il existe à l'état naturel, il n'est guère « sensible qu'aux beautés les plus saillantes et encore ne les apprécie-t-il pas toujours à leur valeur ; il se laisse souvent égarer par de vaines apparences. Aussi demande-t-il à être développé, épuré, guidé par l'étude de la critique et des modèles » (4).

Il en est de l'esprit et du goût comme de la philosophie : rien n'est plus rare que d'en avoir, plus impossible que d'en acquérir, et plus commun que de s'en croire beaucoup (5).

---

(1) F. KIEFFER, *op. cit.*, p. 421-422.
(2) R. P. LAHR, *Philosophie*, t. Ier, p. 360.
(3) ROUZIC, *La distinction*, p. 155.
(4) R. P. LAHR, *Philosophie*, t. Ier, p. 360.
(5) D'ALEMBERT.

Quel serait le grand avantage de la culture du goût ?

Ce serait de faire apprécier et aimer le beau, et comme « il y a l'infini dans toutes les choses vraiment belles » (1), cet amour du beau plongerait un peu plus dans la divinité. Car « si nous attachons des regards si avides sur des statues fragiles et sur des fleurs passagères, c'est que nous apercevons confusément en elles autre chose qu'elles-mêmes ; c'est que, sans que nous nous en rendions compte, derrière toutes ces beautés d'un jour, flotte à nos regards l'image de la beauté éternelle, c'est-à-dire du Créateur » (1).

(1) E. Legouvé, *Les pères et les enfants.* Enfance et adolescence, p. 118.

LIVRE IV

L'Éducation morale

« Son père avait nourri son esprit, mais non son âme. Les premiers troubles de la jeunesse la trouvèrent démunie, sans défense contre le mal, sans protection contre les sophismes et les piperies du monde. » (ERNEST PSICHARI, *Le voyage du Centurion*, p. 4.)

PREMIÈRE PARTIE

Questions préliminaires

> « Prenez garde d'aimer en vos enfants ce qui vous amuse, de préférence à ce qui leur est utile. » (1)

Quel est l'objet de cette première partie ?

C'est d'étudier : la *nature* de l'éducation morale (ch. I), et *l'âge* auquel il convient de la commencer (ch. II).

CHAPITRE I

La nature de l'Education morale

> « Vaut-il mieux faire du bien aux enfants que de leur faire plaisir? — C'est de la solution de ce problème que doit être précédé le choix de tout système d'éducation. » (2).

En quoi consiste l'éducation morale?

L'éducation morale, c'est l'art :

1° De former le cœur et de lui donner l'amour du beau et du bien.

---

(1) SAINT-LAMBERT, cité par P. COMBES, *Le livre de la mère*, p. 44.
(2) JOUBERT, *Pensées*.

2° De former la volonté et de la soutenir par de bonnes habitudes.

3° De détruire les mauvais penchants et les défauts.

Quelles sont les conditions de cette éducation?

Elles sont multiples.

Les unes se rapportent au milieu dans lequel elle est donnée; de là deux sections : *le bon exemple* et *la surveillance.*

Les autres règlent les rapports de l'éducateur et de l'éduqué : c'est, d'une part, *l'autorité;* c'est, d'autre part, *le respect.*

Quelles seront donc les divisions du livre de l'Education morale?

I. Le milieu de l'éducation morale : 1° Le bon exemple; 2° la surveillance. (Deuxième partie).

II. Les vertus corrélatives de l'éducateur et de l'éduqué : 1° L'autorité; 2° le respect. (Troisième partie.)

III. La formation du cœur. (Quatrième partie.)

IV. La formation de la volonté. (Cinquième partie.)

V. La correction. (Sixième partie.)

CHAPITRE II

De l'âge auquel il convient de commencer l'Education morale

Ce qu'on apprend au ber (1).
Dure jusqu'au ver (2).

Quand faut-il commencer l'éducation?

Dès avant la naissance.

La mère, en effet, ne peut pas et ne doit pas oublier que ses dispositions physiques et *morales,* pendant les mois qui

(1) Berceau.
(2) *Proverbe du moyen âge.*

précèdent la naissance, influeront d'une façon notable sur le cœur et l'esprit de son enfant.

Déjà comme un projet lorsqu'il s'agite en elle,
Dieu modifie à son insu,
Selon les mouvements de l'âme maternelle,
L'homme futur qu'elle a conçu.

Sa vie et sa beauté qui passe, elle la donne
Aux fils qui lui ressembleront;
Une idée a suffi parfois, mauvaise ou bonne,
Pour lui faire une marque au front (1).

Que devra faire la mère pendant les mois de l'attente?

Écoutez ce que disait Mgr Dupanloup aux mères dignes d'entendre ce langage :

Puisque la grande bénédiction divine est en vous, dans ce profond mystère de la maternité, reçue de Dieu même, voyez et sentez la dignité de votre vocation et la grandeur même de votre puissance. Qu'il n'y ait désormais, dans vos pensées et vos sentiments, rien que de noble et de pur. Vous n'êtes plus seule, vous êtes deux. Quand vous priez, quand vous communiez, priez, communiez pour l'enfant que Dieu vous a donné; cherchez ainsi à lui procurer déjà quelque chose de la nourriture céleste. En recevant Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, demandez-lui d'inspirer à ce jeune cœur qui est si près du vôtre et du sien, les germes de la foi, de la grâce et des vertus d'en haut; invoquez souvent Marie, afin que votre enfant sente, par elle, la présence de Jésus, comme autrefois saint Jean-Baptiste. Priez le divin Rédempteur de le baptiser pour ainsi dire à l'avance, dans son infinie bonté, de le préparer, du moins de le conserver, par sa Providence, pour le saint baptême, et de le bénir déjà comme il bénissait autrefois les petits enfants entre les bras de leurs mères! (2)

Quand l'enfant vient au monde, quelles doivent être les pensées du père et de la mère?

Que deviendra cet enfant? *Qui puer iste erit?* Le voilà tombé nu dans nos mains! Mais c'est une âme immortelle! Quel sera son avenir? Nous l'ignorons, mais ce qui est sûr, c'est que les soins que nous prendrons de son éducation décideront cet avenir et sa vie tout entière!

Ce que nous savons, c'est que nous sommes chargés de l'élever, chargés de former son âme! Rien, dans une œuvre pareille, ne peut être abandonné au caprice, à l'aventure, et tout désormais, dans notre vie, doit y être employé, sacrifié au besoin. Il faut que nous y réfléchissions chaque jour, il faut nous en occuper dès cette heure (3).

---

(1) Jean Aicard, *La chanson de l'enfant*, le poème de la mère.
(2) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. II, p. 168.
(3) Mgr Dupanloup, *op. cit.*, p. 169.

Tous les parents comprennent-ils qu'ils doivent « s'en occuper dès cette heure » ?

Non, malheureusement.

Et cependant les éducateurs ne sont-ils pas unanimes à affirmer cette obligation ?

Oui, certainement.

Vous ne regretterez jamais d'avoir commencé trop tôt votre tâche (d'éducatrices) (1).

Il est bon d'habituer l'enfant, dès les premiers mois, à ne pas retenir obstinément l'objet qu'il tient dans ses mains. Il ne comprend pas, sans doute, mais il s'habitue, sans le savoir, à céder. Vous luttez déjà avec avantage contre l'entêtement futur ; il lui sera plus facile d'obéir quand la raison sera venue (2).

Elle (l'éducation) débute dès sa naissance. L'apaisement de ses premiers cris, une patiente résistance à ses premiers caprices, voilà le commencement de son éducation. Depuis la première caresse donnée à cet enfant par sa mère, depuis la première parole qu'elle dépose avec un baiser sur ses lèvres, depuis la première pensée que le son de sa voix, la tendresse et la lumière de son regard, l'inspiration et le souffle de son âme vont éveiller au fond de cette intelligence, jusqu'à la dernière leçon donnée, par un père ou par un instituteur digne de ce nom, à ce jeune homme, au moment de son entrée dans le monde : tout ce qui se dit, tout ce qui se fait, tout ce qui se commànde, tout ce qui se défend, sous le toit paternel comme au collège, doit se dire et se faire, se commander ou se défendre, dans le but de cultiver, d'exercer, de développer en lui les dons de la nature...... (3)

« L'homme est fait à trois ans », a dit Joseph de Maistre. Si le mot est exagéré, il est certain que les tendances s'accusent de bonne heure, et que c'est un crime d'attendre l'éveil de la raison pour donner à l'enfant les soins de l'éducation (4).

Entre deux et quatre ans se place la phase décisive de l'éducation (5).

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond;
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond (6).

Sur ses premiers matins veillez pieusement,
Tout dépend ici-bas de son commencement.
Le jour sera mauvais si l'aurore est obscure;
Amer sera le fruit taché d'une piqûre;

---

(1) R. P. Charruau, *Aux mères*, p. 14.
(2) *Ibid.*, p. 13.
(3) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. Ier, p. 11-12.
(4) J. Guibert, *L'éducateur apôtre*, p. 75.
(5) F. Nicolay, *Les enfants mal élevés*, p. 454.
(6) A. de Musset.

On troublera le fleuve en troublant le ruisseau ;
L'homme, enfin, tout entier, se ressent du berceau (1).

L'homme naissant est déjà un homme : la vie dépend de l'enfance comme la moisson du grain qu'on sème (2).

L'amphore garde longtemps le parfum dont, neuve encore, elle fut imprégnée (3).

L'enfant a, dans sa nature, quelque chose de flexible et de tendre, *lentum quiddam et molle,* qui le rend susceptible de formation, et se laisse mouvoir au gré de la volonté qu'il subit (4).

Est-ce aussi l'avis de Jean-Jacques Rousseau ?

Non.

Et parce que sa thèse réveille encore, de temps en temps, les échos endormis de la paresse et de la vanité humaines, nous la mentionnons ici pour la marquer du signe qui lui convient.

A l'école de Jean-Jacques Rousseau, l'enfant grandira en toute liberté (c'est sans doute pour leur assurer cette liberté qu'il abandonna ses propres enfants) (5) ; il choisira lui-même ses opinions et ses croyances (un choix suppose des connaissances : d'où lui viendront-elles ?) ; il ne connaîtra Dieu qu'à seize ans, et, à cet âge aussi, il commencera la discipline de sa sensibilité (en d'autres termes, on s'occupera d'élever l'enfant, quand il sera devenu un adolescent).

Mais Jean-Jacques-Rousseau avait été lui-même mal élevé ;

---

(1) J. AUTRAND.
(2) LE PLAY,
(3) *Quo semel est imbuta recens servabit odorem.*
Testa diu..... (HORACE, *Épîtres*, I, 2.)
(4) SAINT JÉROME, *Lettre à Démétriade.*
(5) Notons cependant qu'il y a, sur ce point, diversité d'opinions : Ah ! ce pauvre Rousseau ! Il faut toujours en venir à lui ! M. Barrès l'appelle un *extravagant musicien*, et c'est bien le substantif et l'adjectif qui lui convenaient. Mais, malgré son insupportable orgueil, malgré le poison qu'il nous offre mélangé à je ne sais quelle mixture douceâtre, malgré tout le mal qu'il a pu faire, je maintiens *pauvre Rousseau !* car j'ai bien peur qu'il ait payé pour ses devanciers, Rabelais et consorts, si chers à M. France. Il a fait un projet de constitution pour la Pologne, qui est à mourir de rire ; il a composé le *Contrat Social*, qui est parfaitement écrit et parfaitement illisible et qui est aux sophismes ce que la boîte de Pandore était aux maux de tête ; il a écrit les *Confessions*, lesquelles ne sont en somme qu'un roman picaresque. En effet, qu'y-a-t-il de vrai dans ces anecdotes tour à tour charmantes, odieuses, touchantes et malhonnêtes ? Bien fort qui s'y reconnaîtra !... Il invente contre lui-même pour les besoins de son propre cabotinage. Sommes-nous assez naïfs pour le suivre dans les recoins où il voudrait nous entraîner ? Ses enfants..... il se vante. Le pauvre garçon ! Dans l'état où il était..... » (*Les Cahiers*, 15 mai 1914. « Propos sur la diciplinе », JEAN VARIOT.)

il ne connut pas sa mère, et c'est son excuse ; il fut mauvais père, et toute sa vie il resta un impie.

La raison ne donne-t-elle pas pleinement droit aux sains éducateurs dont nous avons cité l'opinion?

1° On a souvent comparé l'âme de l'enfant à une cire molle susceptible de recevoir toutes les impressions. Faudra-t-il donc attendre qu'elle soit durcie, avant d'essayer de la travailler ; ou bien serait-il sage de laisser au hasard le soin de marquer les premières et décisives empreintes ?

2° Et puisque l'éducation est une œuvre comparable à celle du jardinage, est-ce que le jardinier des cœurs ne pourrait emprunter au jardinier des fleurs quelques recettes de sagesse pratique ?

Attend-on, dans la culture, que les mauvaises herbes étouffent la plante pour les arracher ?

Et pour donner un tuteur aux pousses sans consistance, attend-on la maturité des fleurs ou des fruits ?

Le petit ange et la petite bête se développent parallèlement, et la bête plus vite que l'ange. Il faut donc la dompter, sous peine de la voir bientôt rebelle à son cavalier.

Combattez donc le mal dès le principe :

Principiis obsta..... (1)

L'enfant est-il capable, à un âge si tendre, de tirer quelque profit de ce que l'on fait pour lui ?

Evidemment oui.

Cela est si vrai que, dès les premiers mois, on lui apprend une langue, chose très difficile. Les habitudes du bien sont à la fois plus faciles et plus importantes.

---

(1) CHARRUAU, *Aux mères*, p. 13.

DEUXIÈME PARTIE

Le milieu de l'éducation morale

> Notre âme est une source errante
> Qui dans son onde transparente
> S'empreint de la couleur des lieux :
> De la nature elle est l'image,
> Tantôt sombre comme un nuage,
> Tantôt pure comme les cieux (1).

Que faut-il entendre par « milieu de l'éducation morale » ?

Il faut entendre l'ensemble des circonstances qui enveloppent la vie morale de l'enfant, soit dans la société familiale, constituée par ses parents (bon exemple), soit dans les diverses sociétés qu'il se crée à lui-même (surveillance).

Section I

LE BON EXEMPLE

> « Que les enfants n'entendent et ne voient autour d'eux rien qui ne soit vrai, rien qui ne soit pudique, rien qui ne soit juste, rien qui ne soit saint, rien qui ne soit aimable, rien qui ne soit honorable, rien qui ne soit vertueux, rien qui ne soit louable. » (2)

Que verrons-nous dans cette section du « bon exemple » ?

Nous verrons : l'*importance* (ch. I) et l'*objet* du bon exemple (ch. II).

---

(1) Lamartine, *Epîtres et poésies diverses*, I.
(2) Saint Paul, Epître aux Philippiens, IV, 8, adapté par Mgr Rosset, *op. cit.*, p. 83.

CHAPITRE I
L'importance du bon exemple

« Combien de désordres a-t-elle arrêtés, moins par la force de ses corrections que par la persuasion de son exemple. » (1)

Comment établirons-nous l'importance du bon exemple ?

Nous étudierons dans un *premier article* l'efficacité de l'exemple en général ; dans un *deuxième article*, l'influence de l'exemple sur les enfants ; dans un *troisième article*, la nécessité du bon exemple dans l'éducation, et dans un *quatrième article*, la sanctification de l'éducateur par le bon exemple qu'il est obligé de donner.

Article I. — **L'efficacité de l'exemple en général.**

« Si tu converses (2) avec un boiteux, tu apprendras à clocher. » (Amyot.)

Quelle est l'importance de l'exemple en général ?

On peut dire de l'exemple qu'il est la première puissance du monde. L'autorité l'affirme et l'expérience le prouve.

Quelles sont les autorités qui affirment ce que nous avançons ?

Jésus-Christ : il a donné *trois* ans à la parole et *trente* ans à l'exemple :

Saint Augustin : La parole est peu ; l'exemple, voilà le grand moyen d'action.

Saint François de Sales : J'estime plus une once de celui-ci (l'exemple) que cent livres de celle-là (la parole).

Aristote : De tous les animaux, le plus imitateur, c'est l'homme.

Comment l'expérience prouve-t-elle l'importance de l'exemple ?

Chez les divers êtres d'organisation analogue, dit Nicolay (3), il y a une sympathie innée et comme un besoin d'imitation.

(1) Fléchier, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse.*
(2) Dans le sens de *vivre avec.*
(3) *Op. cit.*, p. 270.

Et, en effet, nous rions quand nous voyons rire ; nous sourions dans la société des personnes qui sourient; nous bâillons avec ceux qui bâillent.

Il suffit que quelqu'un considère fixement l'angle de la salle ou la rosace du plafond, pour qu'aussitôt nous y portions nous-mêmes les regards.

Il n'est pas jusqu'aux « tics » qui ne deviennent rapidement communicatifs.

Nous ressemblons au caméléon, qui prend la couleur des objets environnants.

Le poète a beau s'indigner contre ceux qui subissent l'influence de l'exemple : *O imitatores, servum pecus !* En politique, en littérature, en philosophie, comme en modes et en opinions, la foule ne cesse de copier et de suivre (1).

Article II. — L'influence de l'exemple sur les enfants.

> Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
> Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ? (2)

Ce que nous disons de l'exemple, considéré dans ses effets sur l'homme en général, n'est-il pas encore plus vrai quand il s'agit des enfants ?

Oui.

Pour plusieurs raisons :

1° Les enfants sont très impressionnables; ils sont surtout frappés de ce qu'ils voient, bien plus que de ce qu'ils entendent : les longs raisonnements ne les touchent guère; chez eux, la logique est simple et l'esprit droit : ils vont tout d'abord au fait.

2° Les enfants ont un désir instinctif et très ardent de ressembler aux grandes personnes, et ils copient servilement ce qu'ils leur voient faire.

Si le père fronce habituellement les sourcils; si la mère se met fréquemment en colère, l'enfant reproduira les habitudes de l'un et de l'autre.

La gravité produit le sérieux.

---

(1) Monfat, *Les vrais principes de l'éducation*, p. 200.
(2) La Fontaine, *Fables*, XII, 10.

La gaieté engendre la bonne humeur.

3° Les enfants sont animés d'une confiance naturelle qui supprime le doute et l'hésitation, dans l'acceptation de ce qu'on leur dit, et surtout dans l'imitation de ce qu'on fait devant eux.

Ayez seulement l'air de manger avec délices d'un mets que vous voulez leur faire prendre, ils le trouveront délicieux, quand ils le goûteront après vous.

Quand la chèvre saute au chou,
Le chevreau y saute itou,

dit un proverbe.

L'exemple exerce-t-il toujours la même influence d'entraînement, dans le sens du bien et dans le sens du mal ?

Non.

Il faut remarquer que l'exemple en bien est suivi, généralement, avec perte et diminution, tandis que l'exemple en mal est suivi avec aggravation.

Et ceci est tout naturel, le bien étant une ascension et le mal une descente.

Il ne faut donc pas attribuer au bon exemple une efficacité souveraine qui dispense de l'emploi des autres moyens d'éducation.

Nous connaissons un bon père de famille qui réduit tous ses devoirs d'éducateur à ce principe par trop simpliste :

— Ma femme et moi, nous donnons en tous points le bon exemple à nos enfants ; pour le reste : réprimandes, menaces, corrections, etc., nous ne nous en occupons pas. (*Authentique.*)

Article III. — La nécessité du bon exemple dans l'éducation.

« Instruisez-le d'exemple et le rendez parfait »
(Corneille).

Comment établirons-nous la nécessité du bon exemple ?

En prouvant : 1° que le bon exemple est le plus puissant des maîtres ; 2° que le bon exemple ne peut être remplacé.

§ 1. — *Le bon exemple est le plus puissant des maîtres.*

« Les exemples ne montrent pas seulement comme il faut faire, mais aussi impriment affection de le vouloir faire. »
(AMYOT.)

Pourquoi le bon exemple est-il le plus puissant des maîtres ?

Parce que les discours les plus pénétrants, les paroles les plus persuasives, l'éloquence la plus entraînante n'auront guère d'efficacité sur les enfants, tant que les bons exemples ne les soutiendront et ne prouveront leur sincérité.

Aussi, la meilleure leçon d'éducation qu'on puisse offrir aux enfants, c'est de pratiquer sous leurs yeux les vertus qu'on leur enseigne.

Comment peut-on prouver cette affirmation ?

1° Par la raison.

La sagesse des nations en résume toutes les données dans ce proverbe connu : « *Longum iter per præcepta, breve et efficax per exempla.* Le chemin est long par les préceptes ; il est court et sûr par les exemples. »

2° Par l'expérience.

En fait, où trouve-t-on les enfants polis ?

Dans les familles où l'on observe les règles de la politesse.

Où trouve-t-on les enfants religieux ?

Dans les milieux où l'on pratique sincèrement la religion.

Où trouve-t-on les enfants généreux ?

Là où l'on a donné l'exemple de la générosité.

Et puis j'entends comme si c'était d'hier, et c'est d'hier, et c'est loin d'ici, le cri de reconnaissance d'un fils, admirable, lui aussi, par sa foi, par l'élévation de son esprit et de son talent. Nous nous étions agenouillés ensemble devant un lit funèbre. Et lui, montrant son père mort, disait : « J'ai beau chercher, Monsieur l'abbé, il ne m'est rien venu de lui que de bon et de vrai (1). »

D'ailleurs, n'est-ce pas ainsi qu'on procède dans l'éducation physique et dans l'éducation intellectuelle ?

Évidemment.

La gymnastique ne s'apprend guère que par leçons de choses

(1) CL. BOUVIER, *L'éducation religieuse*, p. 61.

Le cultivateur initie son fils au labourage, en tenant lui-même, devant son élève, le manche de la charrue.

L'instituteur enseigne la lecture et l'écriture à ses enfants, en articulant, devant eux, les sons qu'ils devront rendre, et en traçant, lui-même, au tableau noir, les lettres qu'ils auront à reproduire.

La mère fait ingurgiter à son enfant un médicament désagréable, en y goûtant elle-même.

§ 2. — *Le bon exemple ne peut être remplacé.*

« L'exemple est la plus douce et la plus forte loi. » (1)

Pourquoi le bon exemple ne peut-il être remplacé?

Parce que tout ce qu'on essayera de lui substituer manquera de sincérité et de conviction; or, l'enfant est un observateur trop pénétrant et un logicien trop implacable pour se laisser prendre à des apparences.

Peut-on dire de l'enfant qu'il est un observateur pénétrant?

Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en rendre compte.

« Malgré toutes vos précautions, et, comme disait Pline, quelles que soient vos profondeurs, *alti recessus latebræque,* vos enfants en pénétreront le mystère, et..... tous vos préceptes de vertu et toutes vos leçons de morale ne seront bientôt plus à leurs yeux qu'une dérision » (2), si vous ne leur donnez pas le point d'appui d'une conduite en pleine conformité avec ce qu'ils recommandent.

Est-il aussi vrai de dire que l'enfant est un implacable logicien?

Que les parents n'en doutent pas un seul instant, s'ils ne veulent l'apprendre à leur honte et à leur confusion.

L'enfant *se dira :* Si ce que l'on me commande est bien, mes parents doivent le faire comme moi, et si c'est libre, pourquoi me l'impose-t-on?

Souvent même il le *dira* tout haut.

— Ne prononce pas ce mot, il n'est pas de bon ton, conseille la mère à son fils.

---

(1) CORNEILLE, *Imitation.*
(2) Mgr DUPANLOUP, *De l'Education*, t. II, p. 341.

— Papa le dit bien, je l'ai encore entendu ce matin.

Et tout en se moquant de ses parents, l'enfant les imitera, et souvent le mal sera irréparable, car les défauts qu'il aura ainsi contractés pénétreront « la moelle de ses os », selon l'énergique expression de la Sainte Ecriture.

Article. IV. — La sanctification de l'éducateur par le bon exemple qu'il est obligé de donner.

Accordez votre bouche avec votre courage,
Pratiquez vos conseils ou ne m'en donnez pas (1).

Comment le bon exemple améliore-t-il et sanctifie-t-il l'éducateur?

En lui imposant strictement l'obligation d'être ce qu'il doit et ce qu'il veut paraître; en d'autres termes, en lui faisant une loi de la sincérité.

Qu'arriverait-il si le bon exemple n'était pas sincère?

L'éducateur qui se contenterait d'un bon exemple d'apparence :

1° Serait un menteur en action;

2° Mériterait les anathèmes lancés par l'Evangile contre les hypocrites.

3° Ne tarderait pas à être percé à jour et à tomber dans le mépris.

Le « mensonge » d'un bon exemple d'apparence n'a-t-il pas quelque chose d'avilissant?

Oui, si nous en croyons Mgr Dupanloup (2) :

En fait, je le demande, peut-on imaginer une bassesse comparable à celle d'un homme qui se fait menteur public, menteur de profession, et cela avec des enfants! Non, il n'y a pas d'avilissement égal.

Quels sont les « anathèmes » que l'Évangile lance contre les hypocrites?

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! parce que vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat, et qu'au dedans ils sont pleins de rapine et d'intempérance (3).

---

(1) P. Corneille, *Mélite*.
(2) *Op. cit.*, t. II, p. 345-346.
(3) *Matth.*, xxiii, 25.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis qui paraissent beaux au dehors, et qui, au dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute espèce d'impureté (1).

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! qui, sous prétexte de longues prières, dévorez le bien des veuves (2).

Graves paroles!

Redoutables anathèmes!

Et combien pourraient s'appliquer le mot terrible de saint Jérôme : « Les vices des pharisiens ont passé jusqu'à nous! Malheur à nous! » (3)

Le bon exemple d'apparence peut-il « en imposer longtemps »?

La vie de famille est faite de contacts trop fréquents et trop longs, pour qu'on ne se fatigue du masque dont on s'était affublé et de la contenance factice qu'on avait résolu de s'imposer. L'enfant ne tarde pas à découvrir la réalité, et il éprouve, à sa vue, une impression désastreuse faite d'étonnement, de honte, de scandale et de mépris.

Quel serait, au contraire, le grand avantage qui rejaillirait sur l'éducateur lui-même, de la sincérité de ses bons exemples?

Ce serait la sanctification à bref délai.

Pour devenir un saint, quand on est chargé de l'éducation de la jeunesse, il suffit de n'être pas un hypocrite, un menteur; il suffit de faire ce qu'on dit et de suivre ses propres conseils (4).

L'illustre Frédéric Ozanam (5) écrivait, à l'occasion de la naissance de son premier enfant :

Nous allons commencer son éducation en même temps qu'il commencera la nôtre, car je m'aperçois que le ciel nous l'envoie pour nous apprendre beaucoup et nous rendre meilleurs. Je ne puis voir cette douce figure, toute pleine d'innocence et de pureté, sans y trouver l'empreinte sacrée du Créateur moins effacée qu'en nous. Je ne puis songer à cette âme impérissable, dont j'aurai à rendre compte, sans que je me sente plus pénétré de mes devoirs. Et comment pourrai-je donner des leçons, si je ne les pratique? Dieu pouvait-il prendre un moyen plus aimable de m'instruire, de me corriger, de me mettre dans le chemin du ciel?

---

(1) *Matth.*, XXIII, 27.
(2) *Ibid.*, 14.
(3) D'après Mgr DUPANLOUP, *op. cit.*, t. II, p. 343-344.
(4) M. Borderies, curé de Saint-Thomas d'Aquin, à Paris, puis évêque de Versailles. — Mgr Dupanloup disait de lui qu'il était « le premier catéchiste de France ». (Cf. *Education*, t. II, p. 346-347.)
(5) *Lettres*, t. II, lettre XX.

CHAPITRE II

L'objet du bon exemple

Fille heureuse! Autour d'elle ainsi qu'autour d'un temple,
Tout est modeste et doux, tout donne un bon exemple (1).

Quel est l' « objet du bon exemple »?

C'est tout ce qui, dans le sanctuaire du foyer, est susceptible de produire une impression bonne ou mauvaise sur l'enfant.

Le foyer doit être respecté (art. I).

Le foyer doit être orné (art. II).

Les parents doivent exercer au foyer un ministère de formation et de sanctification (art. III).

Article I. — Le foyer respecté.

« Oh! que la maison paternelle est souvent fatale à l'innocence. » (2)

Que feront les parents pour offrir à leurs enfants un foyer respecté?

1° Ils supprimeront tout ce qui offense la morale.

2° Ils interdiront l'entrée de la maison aux livres, revues et journaux qui pourraient être un danger pour la foi ou la vertu des enfants.

3° Ils éloigneront les faux amis. (Voir ce que nous en avons dit au chapitre des contre-éducateurs.)

§ 1. — *La suppression de ce qui offense la morale.*

Pour troubler une vie, il suffit d'un regard :
Le mal peut se montrer même aux clartés d'un cierge,
La curiosité qu'a l'esprit de la vierge,
Fait une plaie au cœur de la femme, plus tard (1)

Quels sont les objets dont on peut dire qu'ils offensent la morale?

C'est une statue, qui étale son « débraillé » dans l'escalier, le vestibule ou l'antichambre.

(1) Victor Hugo, *Les rayons et les ombres*, « Regard jeté dans une mansarde ».
(2) Depoisier, *De l'Education*, p. 4.

C'est une figurine indécente, qui trône dans l'étagère aux bibelots, sur le piano ou la cheminée.

C'est un tableau allégorique ou mythologique, qui représente quelque infamie des temps anciens ou quelque nudité prétendue artistique.

Quels prétextes oppose-t-on généralement à leur disparition?

1° Le prétexte de *l'art :* pensez donc, ce tableau est signé; et puis, voyez quelle expression, quel coloris, quelle beauté d'ensemble!

2° Le prétexte de la *valeur*. Ah! si cette figurine n'était qu'en carton, en plâtre ou en stuc, on la jetterait aussitôt! Mais elle est en bel ivoire, en bronze vrai, en vieil érable!

3 Le prétexte du *souvenir*. C'est un cadeau, un hommage, qui se rattache à quelque gloire ou à quelque bonheur.

Y a-t-il un prétexte qui puisse ou qui doive tenir devant la considération supérieure du bon exemple?

Non, mille fois non.

Aussi ces objets, quelle que soit leur origine, doivent tous disparaître.

N'attendez pas, parents imprudents, que vos enfants, grandis, vous fassent à leur sujet quelque question embarrassante ou quelque réflexion indiscrète, pour comprendre qu'il y a des règles de prudence qu'on ne peut enfreindre impunément! Il serait peut-être trop tard. (1)

Tous les chefs-d'œuvre du monde valent-ils la pureté d'un enfant (2)? Il n'y a pas d'œuvre au monde qui vaille, aux yeux du croyant, une âme; aux yeux du sociologue, une génération; aux yeux du politique, un pays (3).

L'enfant, cependant, ne verra-t-il pas dans la rue, sur la place, au jardin public, des statues ou des tableaux semblables à ceux dont nous disons qu'il faut préserver le foyer?

Sans doute.

Mais la mère, dans ce cas : 1° n'aura pas à se reprocher d'être la cause des fâcheuses impressions produites dans

---

(1) D'après Nicolay, *op. cit.*, p. 469.
(2) Depoisier, *op. cit.*, p. 30.
(3) L. Joubert, *Le Correspondant*, 25 fév. 1911

l'esprit ou le cœur de l'enfant; 2° elle pourra, sans se condamner, répondre en chrétienne aux confidences qui lui seront faites ou aux questions qui lui seront posées.

§ 2. — *L'interdiction des journaux et des livres dangereux.*

> « La littérature est sortie de sa voie. Elle a abjuré l'honnête. Elle a cessé d'être un guide sûr pour vous conduire au temple du beau. » (1)

Quels sont les journaux et livres qu'il faut éloigner?

Tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, de près ou de loin, directement ou indirectement, peuvent porter atteinte à la foi ou à la vertu des enfants.

Pères et mères, vous n'aimez pas les choses indécentes, je le sais, mais vous n'êtes pas ennemis d'une certaine *gauloiserie*. Prenez garde! vous avez des enfants!

Cet ouvrage est bien écrit, je vous le concède, mais il est *risqué*. Prenez garde! vous avez des enfants!

Cette revue est très humoristique, elle vous intéresse, mais l'esprit qui l'anime s'exerce aux dépens des personnes et des choses religieuses. Prenez garde! vous avez des enfants!

Ne soulève-t-on pas des objections contre ces obligations de prudence?

1° Les enfants ne lisent pas, dit-on. — Ils liront.

2° Les enfants n'y font pas attention. — Ils remarquent tout.

3° Il n'y a rien de mal dans les journaux que je reçois. — Il y a du mal par le seul fait que ces journaux sont connus comme des organes d'opposition à l'Eglise et à la religion; leur présence dans la famille, s'il y a des enfants petits ou grands, est un scandale permanent.

4° Tout est bien renfermé. — Naïfs!

— Il y a longtemps que j'ai tout lu, disait une fillette de seize ans en parlant des livres..... avancés que renfermait la bibliothèque paternelle, toujours fermée à clé.

---

(1) DEPOISIER, *op. cit.*, p. 27.

A sa mère qui lui reprochait son impiété, un jeune homme répondait :

— Maman, n'ajoutez rien. Le premier doute qui m'est venu en philosophie, je l'ai puisé dans un journal que vous lisiez alors! Oh! vous savez bien, celui que vous cachiez dans votre vide-poche, lorsque j'allais vous embrasser après la classe du soir.

ARTICLE II. — Le foyer orné.

Sur la table est ce livre où Dieu se fait visible,
La légende des saints, seul et vrai panthéon.
Et dans un coin obscur, près de la cheminée,
Entre la bonne Vierge et le buis de l'année,
Quatre épingles au mur fixent Napoléon (1).

De quoi le foyer doit-il être orné?

On mettra sous les yeux des enfants les objets les plus propres à élever leurs pensées et à former leur cœur :

1° Des images de piété;

2° Des tableaux moraux et patriotiques;

3° Des livres et des journaux catholiques.

§ 1. — *Les images de piété.*

O Maître, j'ai placé votre image au foyer,
Devant elle j'irai souvent m'agenouiller.
Je veux que vous soyez l'ami de la famille,
Que le petit garçon et la petite fille
Balbutient votre nom avant de s'endormir (2).

Quels doivent être, au point de vue de l'éducation, les premiers ornements de la maison?

Le *crucifix* doit avoir sa place dans toutes les pièces les plus fréquentées de la maison. Que penserait l'enfant qui le verrait reléguer à la cuisine ou dans la chambre à coucher?

A côté, au moins dans la salle où l'on se réunit le plus souvent, quelques images bien choisies : de la *Sainte Vierge*, par exemple, de *saint Joseph*, de la *sainte Famille* ou des *saints patrons*.

Quelle précaution faut-il prendre au sujet des images religieuses?

1° Il faut les choisir *bien faites*, et rejeter sans pitié ces représentations grotesques, ridicules, laides à plaisir, qu'on

(1) V. HUGO, *Les rayons et les ombres*. Regard jeté dans une mansarde.
(2) Le *Noël*, 5 oct. 1916.

multiplie, sous prétexte de bon marché ou de destination spéciale : « C'est pour les enfants ! » dit-on.

On se demande, parfois, si certaines statues et certaines images n'ont pas été mises en circulation par le diable lui-même, dans un but de malfaisance surnaturelle.

Il y a des fabriques de saints, comme il y a des fabriques de joujoux et de poupées, avec la différence qu'une poupée est faite avec plus de soin qu'une statuette religieuse (1).

2° Il faut les choisir *pieuses*.

Si le souffle religieux peut leur manquer, au moins qu'elles gardent le respect des convenances, et qu'elles ne donnent pas aux saints et aux saintes des airs qu'ils auraient répudiés avec horreur !

Voyez-vous, dans l'atelier d'un peintre, une Sainte Cécile, par exemple ? C'est une femme quelconque, toujours jolie, bien entendu ; elle promène ses doigts sur les cordes d'une harpe, d'une lyre, d'une guitare peut-être, même sur les touches d'un piano ; la bouche entr'ouverte, les yeux levés vers le ciel et la tête environnée d'une auréole lui donnent un air inspiré (car l'auréole est, pour l'artiste, le signe inévitable de la sainteté), et il vous dira le plus sérieusement du monde :

— Voilà la Sainte Cécile que vous voulez.

— Mais, observerez-vous, sainte Cécile était vraisemblablement un peu moins décolletée. Il est probable qu'elle n'a pas souvent exposé à l'air les blanches épaules que vous lui avez faites.

— Je vous assure, répliquera-t-il, que c'est une Sainte Cécile. Personne ne peut le savoir mieux que moi, puisque je l'ai faite.

Que répondre ? On s'incline et l'on croit, par politesse, si l'on veut (2).

§ 2. — *Les tableaux moraux et patriotiques.*

Venez vers les sommets inondés de lumière,
L'extase y descendra sur notre front bruni.
(V. de Laprade, *Toujours plus haut.*)

Que faut-il entendre par « tableaux moraux et patriotiques » ?

Il faut comprendre que tout ce qui se présente aux yeux de l'enfant (statues, images, gravures, tableaux, chromos, etc.) doit être empreint de noblesse, de grandeur, de beauté, doit pouvoir servir d'illustration aux conseils du père et de la

(1) Depoisier, *De l'Education*, p. 77.
(2) Depoisier, *op. cit.*, p. 79-80.

mère, et se graver dans la mémoire de l'enfant comme un souvenir digne d'estime et un stimulant à la vertu.

§ 3. — *Les livres et les journaux catholiques.*

Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde,
Les rayons glisser dans mon cœur (1)

La question des livres et des journaux est-elle donc si importante ?

Oui, plus qu'on ne croit généralement.

S'il y a tant de catholiques anémiés et illogiques, c'est parce qu'ils n'éclairent pas leur esprit à la vraie lumière; parce qu'ils n'échauffent pas leur cœur à une flamme saine; parce qu'ils ne nourrissent pas leur âme du pain de vie.

Article III. — **Les parents ministres de formation et de sanctification, dans le foyer respecté et orné.**

« Le père de famille remplit, dans son foyer, un office sacerdotal, et même, d'une certaine façon, épiscopal. » (2)

Quelle idée les parents doivent-ils se faire de leur ministère au foyer ?

1° Les parents doivent être *la bonne odeur de Jésus-Christ*, pour conduire tout à Dieu. C'est la recommandation de saint Paul.

2° Ils doivent être, pour traduire la pensée d'un Père de l'Eglise, « des Christs en fleur : *Christi florentes* ».

3° Les parents doivent être comme des prêtres.

Le Prince des apôtres enseigne que les chrétiens — et saint Augustin l'explique particulièrement des pères de famille — doivent exercer dans leur maison une sorte de sacrificature spirituelle.

Il enseigne qu'ils sont honorés par Dieu lui-même d'une mystérieuse dignité, qui leur donne les droits et leur impose les devoirs d'un ministère sacré ; que Dieu, en un mot, les a élevés à un sacerdoce royal, et qu'en les faisant comme des rois, il les a faits aussi comme des prêtres dans leurs familles, pour y offrir des hosties spirituelles, c'est-à-dire les sacrifices de l'adoration, de la louange, de la prière et des bonnes œuvres (3).

---

(1) A. de Musset, *La nuit de mai.*
(2) Saint Augustin, *Trac. LI, in Joan. n° 13.*
(3) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. II, 141.

Oui, les pères et les mères, conscients de leurs responsabilités en matière d'éducation, devraient se comporter avec leurs enfants, un peu au moins, comme le prêtre se comporte à l'autel ; avoir, dans toutes leurs démarches et dans toutes leurs paroles, la même gravité religieuse, la même réserve sainte, le même respect surnaturel.

Leurs enfants ne sont-ils pas des ciboires vivants, des calices qui renferment Dieu ?

La délicatesse de leur âme et de leur conscience ne mérite-t-elle pas des égards célestes ?

Quelles sont les principales fonctions de ce ministère ?

1° L'union.
2° Le respect envers les grands-parents.
3° La circonspection dans le langage.
4° La dignité dans la tenue.
5° La fidélité aux pratiques religieuses.

Pour l'union des époux, voir ce que nous avons dit au livre Ier.

§ 1. — *Le respect des vieux parents.*

— Pourquoi vos yeux sont-ils cernés de noir, grand'mère ?
— C'est pour avoir versé plus d'une larme amère.
. . . .
— Et que murmurez-vous toujours, mère chérie,
Même quand votre enfant vous embrasse ? — Je prie ! (1)

Le respect des vieux parents est-il donc difficile ?

Il ne le serait jamais, si on avait la foi, qui fait observer le quatrième commandement, jusqu'à la délicatesse des vertus qu'il impose ; si l'on ne perdait jamais de vue que les idées changent avec les années ; si l'on n'oubliait pas que les organes et les membres vont s'affaiblissant avec l'âge.

Alors on ne reprocherait aux vieux parents ni leurs opinions, ni leurs manières de voir, ni leurs maladresses.

Faut-il attacher une grande importance à ce respect ?

Si les enfants voient que « bon-papa » et « bonne-maman » sont traités avec soin, affection et respect :

---

(1) RATISBONNE, *La Comédie enfantine*, p. 132.

1° Ils en seront édifiés ;

2° Ils réprimeront, aussitôt que ressentie, l'envie de rire des tics, des manies, des impuissances qui sont les compagnons assidus du grand âge.

3° Ils puiseront, dans cette constatation, une leçon de piété filiale dont ils se souviendront plus tard, pour la grande consolation de leur père et de leur mère.

§ 2. — *La circonspection dans le langage.*

« Chez beaucoup, la langue va plus vite que la pensée. »
(ISOCRATE.)

En combien de manières peut-on donner le mauvais exemple du langage?

En trois manières :

1° Quand on se met soi-même dans un état qui expose presque fatalement à des paroles déplacées (*mali*).

2° Quand on parle incorrectement (*male*).

3° Quand on dit des choses malfaisantes (*mala*).

Quand s'expose-t-on à des paroles déplacées par « l'état » dans lequel on se met?

Quand on se laisse aller à la boisson ou à la colère.

Combien, dans ces moments de folie passagère, emploient des expressions triviales, grossières, blasphématoires, dont ils sont responsables au moins dans la cause, et qui produisent sur le moral des enfants des effets désastreux.

Dans ce cas, le mauvais exemple est double : il y a le mauvais exemple de l'ivresse ou de la colère, et celui des paroles défendues.

Quand parle-t-on « incorrectement »?

1° Quand on emploie des expressions défectueuses.

Un vieux grammairien assurait que, d'après un pointage rigoureux, sur vingt personnes prises dans la société moyenne, dix-sept employaient couramment l'expression vicieuse : « Je m'en rappelle » pour : « Je me le rappelle » (1).

(1) F. NICOLAY, *op. cit.*, p. 467.

Et les enfants parlent incorrectement parfois toute leur vie.

2° Quand on prononce mal.

Les enfants s'habituent alors à des défectuosités dont ils auront parfois bien du mal à se corriger.

Quand dit-on des choses « malfaisantes »?

1° Quand on emploie des expressions de mauvais goût.

2° Quand on se permet des propos qui frisent l'immoralité, ou des critiques contre la religion.

3° Quand on se laisse aller à des boutades que les enfants prennent au pied de la lettre, alors qu'elles ont besoin d'être comprises comme nous les comprenons, pour n'être pas nuisibles.

Quel est le danger des expressions de « mauvais goût »?

L'enfant relève, retient et répète les mots drôles et communs, bien plus vite et bien mieux que tous les autres.

Le père cultive plus ou moins le « genre charretier », le « genre apache », le genre « gamin de Paris »; il veut, par exemple, laisser entendre qu'il ne prend nul souci de l'opinion de M. Untel, il dit qu'il peut « s'aller promener »; il l'envoie même « au diable » ni plus ni moins, et s'il n'est pas content, « il s'en f..... »

L'enfant retient ces expressions et les répète.

Et il y a quelque chose de très spécialement choquant à entendre des mots grossiers sortir de petites lèvres innocentes qui ne devraient connaître que respect, délicatesse et beauté.

Que faut-il penser de ceux qui se permettent des propos « immoraux » ou des critiques contre la religion et l'Eglise?

C'est à ceux-là que l'Évangile s'adresse, quand il dit qu'il aurait mieux valu pour eux qu'on leur eût attaché, à leur naissance, une meule de moulin au cou, et qu'on les eût ensuite précipités au fond de l'abîme.

Faut-il être aussi sévère pour les « boutades imprudentes »?

Non.

Il s'en faut, cependant, qu'on puisse impunément se les permettre.

La question n'est pas de savoir ce que nous, grandes personnes, nous en pensons, mais bien ce que les enfants en pensent.

Une mère, par exemple, s'écrie dans un moment d'impatience :

— Ah ! que c'est donc ennuyeux d'avoir des enfants !

Nous savons, nous, ce que cela veut dire.

Mais l'enfant?

N'en gardera-t-il pas un souvenir malfaisant, qui exercera des ravages dans sa conduite le jour où il sera devenu, dans une certaine mesure, maître de la vie?

Et sur l'instant, déjà, peut-on penser que cette réflexion soit inoffensive?

Une maman, qui avait à se reprocher la faiblesse d'une parole analogue à celle-là, voit son petit garçon de quatre à cinq ans faire tous les jours avec ferveur une prière supplémentaire. Elle s'étonne et interroge. Elle finit par obtenir cette réponse :

— Puisque c'est si ennuyeux d'avoir des enfants, je demande au petit Jésus de me reprendre, ce sera toujours un de moins.

(*Authentique.*)

§ 3. — *La dignité dans la tenue.*

Les enfants chancelants sont nos meilleurs appuis (1).

Quelle importance faut-il attacher à la bonne tenue?

Les bonnes manières sont le complément obligé de l'éducation; elles lui donnent ce je ne sais quoi qui plaît, qui attire et qui provoque la sympathie.

En quoi les parents doivent-ils la pratiquer?

En tout ce qu'ils veulent pouvoir demander à leurs enfants.

Ils pensent et ils disent qu'il n'est pas de bon ton de se croiser les jambes, de bâiller bruyamment, de s'accouder, de siffler, de regarder fixement les personnes avec qui l'on se trouve, etc.

Tout cela est très bien.

---

(1) V. Hugo, *L'art d'être grand-père,* « Georges et Jeanne ».

Mais encore, faut-il qu'ils commencent eux-mêmes par éviter ces incorrections contre lesquelles il est juste de prémunir l'enfant.

§ 4. — *La fidélité aux pratiques religieuses.*

« Vos enfants feront ce que vous ferez. Vos enfants seront ce que vous serez. » (1)

Quelle est l'importance du bon exemple dans les pratiques religieuses ?

L'importance est capitale.

Si, en effet, le troisième commandement est une sottise, comme disait un malheureux père à son fils, le lendemain de la première Communion, le quatrième commandement et les autres prendront bien vite le même caractère, aux yeux de l'enfant, logique et docile.

Si l'enfant, « en ouvrant les yeux et en scrutant la vie paternelle, peut se dire : « Mon père n'est pas chrétien, pour» quoi le serais-je moi-même ? » son apostasie est à peu près certaine » (2).

Quelles sont les habitudes dont il convient de donner l'exemple ?

1° On récitera, au moins le soir, la prière en famille.

2° Chaque dimanche, on assistera aux offices du matin, et, autant que possible, de l'après-midi, un livre en mains.

— Je fais comme papa, disait le P. Nempon enfant, quand on voulait lui faire tenir un livre, au lieu d'avoir les bras croisés.

3° On donnera aux enfants l'exemple d'un grand attachement à l'Eglise et d'une profonde vénération pour les ministres de Jésus-Christ.

4° On prendra la défense de la religion et de l'Eglise, quand elles sont attaquées, et on habituera les enfants à la lutte du bien contre le mal.

5° Le plus souvent possible, on verra les parents s'agenouiller à la Table sainte, avec, à côté d'eux, tous ceux de leurs enfants qui ont atteint l'âge de raison.

---

(1) Mgr Gibier, *La désorganisation de la famille*, p. 442.
(2) *Ibid.*, p. 296.

Les parents qui ont compris l'importance du bon exemple ne devraient-ils pas être fidèles à la communion fréquente ou quotidienne ?

Oui; et pour nous convaincre de la vérité de cette affirmation, il suffit de nous rappeler deux vérités indiscutables.

La première, c'est que, de nos jours, sans la communion fréquente ou quotidienne, un jeune homme et une jeune fille ne peuvent guère avoir de vertu complète.

La deuxième, c'est que les enfants ne suivent généralement leurs parents dans la voie du bien qu'à une distance plus que respectueuse.

Et si les parents étaient des communiants, on n'aurait pas sous les yeux ce spectacle, souverainement attristant et inquiétant, de jeunes gens et de jeunes filles qui s'approchaient de la sainte Table tous les jours, en pension ou pendant leurs études, et qui, une fois rentrés au foyer, au temps des vacances ou après leurs classes, abandonnent la régularité, tombent dans la négligence et risquent de se perdre.

Il faut que les parents puissent dire de leurs habitudes chrétiennes ce que le bon roi Henri disait de son panache blanc : « Suivez-le, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire. »

Les habitudes religieuses entraient dans le régime de leur maison comme le boire et le manger, disait Mgr Parisis de ses parents (1).

Section II

LA SURVEILLANCE

Toujours elle les suit, veillant et regardant,
Soit que janvier rassemble, au coin de l'âtre ardent,
Leur joie aux plaisirs occupée,
Soit qu'un doux vent de mai, qui ride le ruisseau,
Remue au-dessus d'eux les feuilles, vert monceau
D'où tombe une ombre découpée (2).

Comment se divise cette section de la surveillance ?

En quatre chapitres :

CHAPITRE I : La nature de la surveillance.
CHAPITRE II : La nécessité de la surveillance.
CHAPITRE III : Les conditions de la surveillance.
CHAPITRE IV : L'objet de la surveillance.

(1) Cité par CHARLES GUILLEMANT, *Pierre-Louis Parisis*, t. Ier, p. 5.
(2) V. HUGO, *Les voix intérieures*, XX.

CHAPITRE I

La nature de la surveillance

« L'éducateur doit avoir *oculum zeli, aurem zeli, pedem zeli.* » (1)

Qu'est-ce que la surveillance?

La surveillance est une vertu qui ouvre l'esprit, les yeux et les oreilles des parents (et, en général, de toutes les personnes responsables de l'éducation), et qui les rend capables :

1° De prévoir, de remarquer et d'éloigner les dangers que peuvent courir la vie, la santé et surtout la foi et la vertu des petits enfants.

2° De prêter une aide opportune à la conscience et à la bonne volonté, préalablement excitées, des enfants qui grandissent et qui font, en grandissant, l'apprentissage progressif de leur liberté.

D'après cette définition, il y a donc deux actes dans le rôle de la surveillance?

Oui.

1° Quand l'enfant est petit :

a) La surveillance est stricte ; elle prévient le mal ;

b) Si le mal se produit, elle l'arrête à la première manifestation ;

c) Si le mal a déjà pris quelque développement, elle le découvre, remonte à la cause et y porte remède.

2° Quand l'enfant grandit :

a) La surveillance se relâche progressivement dans la mesure même où se développent l'intelligence, la conscience et la volonté de l'enfant ;

b) Elle prête une aide opportune à qui chancelle ou demande du secours ;

c) S'il y a chute, elle relève et fait sortir de l'accident lui-même une leçon de choses utile et formante.

---

(1) Mgr DUPANLOUP, *op. cit.*, t. III, p. 225.

CHAPITRE II
La nécessité de la surveillance

C'est à moi.....
De te dire tout bas : Ne crains rien ! Je suis là !
(V. Hugo.)

La surveillance est-elle « necessaire » ?

Oui, pour plusieurs raisons.

1° L'enfant, qui ne sait pas, est naturellement imprudent et téméraire.

2° L'enfant porte en lui les suites du péché originel.

3° Il est environné d'ennemis extérieurs.

4° Il subit, au moment de son développement, une crise intérieure redoutable.

Article I. — L'enfant est naturellement imprudent.

Ah ! le petit babouin !
Voyez où l'a mis sa sottise ! (1)
L'enfant marche joyeux sans songer au chemin (2).

A quoi tient l'imprudence naturelle de l'enfant ?

Le voici : l'animal a l'instinct pour se guider; et, par l'instinct, il évite les choses nuisibles, il s'abrite contre les dangers, il discerne les plantes vénéneuses, il trouve les graminées qui le doivent soulager.

L'homme a, lui aussi, une faculté que les philosophes appellent l'estimative ou l'instinct; mais elle est peu développée, et elle n'a guère besoin de l'être.

Le véritable guide de l'homme, en effet, c'est sa raison, son jugement et son expérience.

Mais l'enfant ?

Sa raison commence à peine à s'exercer; son jugement n'est pas formé; son expérience est nulle. Il lui faut donc un guide, un protecteur, un défenseur, un soutien.

Qui remplira auprès de lui ces fonctions nécessaires ?

Les parents, et les parents seuls : ils sont, de par leur nature même, la seconde providence, la providence visible de leurs enfants.

---

(1) La Fontaine, *Fables,* I, 19.
(2) A. de Musset, *Les vœux stériles.*

La surveillance s'impose.
Elle est pour les parents un devoir grave.

Quelle conclusion faut-il tirer de ces constatations ?

C'est qu'il y aurait imprudence à laisser trop tôt l'enfant se conduire seul et à sa guise.

Ce serait d'ailleurs supposer que sa raison et sa volonté sont déjà formées, alors que, dans l'hypothèse, il s'agit précisément de leur formation ; ce serait supposer l'éducation déjà faite, tandis qu'elle est à faire.

Article II. — L'enfant porte en lui les suites du péché originel.

> Péché ! Péché ! Le mal est dans les nouveau-nés !
> (V. Hugo.)

Comment le péché originel prouve-t-il la nécessité de la surveillance ?

Parce que le péché originel a laissé des suites dans l'enfant et rompu l'équilibre de ses facultés; il le prédispose, par conséquent, à une foule de mauvaises habitudes.

Seule la surveillance peut prévenir les écarts, sauvegarder la dignité, préserver l'innocence.

Article III. — L'enfant est environné de dangers extérieurs.

> Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,
> Seul, parmi les méchants, car il en est au monde.
> (A. de Guiraud.)

Quels sont les dangers extérieurs qui menacent l'enfant ?

Ce sont les mille formes du fruit défendu ; les attraits séduisants du mal ; les sollicitations des personnes ; les tentations des choses, etc., toutes difficultés auxquelles il serait fort malaisé à l'enfant de résister par ses seules forces.

Une petite fille de quatre ans, obligée d'avouer qu'elle s'était approprié une grappe de raisin destinée à sa mère malade, fit cette réflexion :

— Et pourquoi qu'on me laisse toute seule, aussi !

Nous respectons la forme, pour garder à ce petit trait le caractère d'authenticité dont il mérite d'être revêtu.

Et ne semble-t-il pas que cette parole soit comme le cri instinctif d'une faiblesse qui voulait bien faire, mais qui a été vaincue, faute d'un secours opportun.

Article IV. — **L'enfant subit, au moment de son développement, une crise intérieure redoutable.**

Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance.
(C. Delavigne.)

Quel est le dernier et peut-être le plus grand danger que court l'enfant ?

L'enfant subit, à l'époque critique de son développement physique et moral, de violents assauts, auxquels, sans un secours puissant venu du dehors, il serait en grand danger de succomber.

Si cette surveillance est nécessaire, les parents ne doivent-ils pas considérer comme un devoir de l'exercer ?

L'enfant en a besoin.

Il y a donc droit.

Et, par une corrélation nécessaire, les parents ont le devoir de lui en procurer les avantages.

Plût au ciel que tous les enfants puissent dire à leur père et à leur mère ce que Britannicus disait à son gouverneur :

Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts (1).

CHAPITRE III

Les conditions de la surveillance

« Ceux qui ne s'occupent pas assez de leurs enfants, fussent-ils d'ailleurs pieux et réglés personnellement, seront assujettis, par cette seule faute, à la plus formidable condamnation. » (2)

Quelles sont les conditions de cette surveillance ?

Il en est quatre principales :

1° Il faut savoir regarder : la perspicacité.

2° Il faut vouloir voir : une certaine défiance.

3° Il faut s'oublier soi-même : le sacrifice.

4° Il faut laisser à l'enfant le moyen de s'exercer à une vie personnelle : le relâchement progressif de la surveillance.

(1) Racine, *Britannicus*, I, 4.
(2) Saint Jean Chrysostome, *Discours sur l'éducation des enfants.*

ARTICLE I. — La perspicacité.

> Les anges..... de l'homme observent tous les pas
> Leur tâche sainte étant de diriger les âmes
> (V. HUGO.)

Les parents ne jouissent-ils pas d'une certaine perspicacité naturelle en tout ce qui concerne l'éducation?

Oui, nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer.

Et tous ceux qui s'occupent des enfants ont la satisfaction et la consolation de rencontrer des pères et des mères qui s'en viennent les renseigner, avec une précision remarquable, sur le tempérament, le caractère, les défauts, les fautes, les qualités et les ressources de leurs enfants; rien ne leur a échappé.

Peut-on dire que cette perspicacité est générale?

Non, malheureusement.

Que de fois, hélas! en pénétrant dans l'âme ou dans la vie de certains enfants, nous sommes obligés de dire ou de penser :

— Que les parents sont donc aveugles!

C'est à croire qu'ils ont des yeux pour ne pas voir; des oreilles pour ne point entendre; une mémoire pour ne se souvenir de rien; une responsabilité pour la fouler aux pieds.

Ce manque de perspicacité ne se rencontre pas seulement chez les parents quelconques, sans éducation, sans conscience et sans foi. Elle se remarque chez les pères et mères, qui voudraient bien faire, qui pensent toujours bien faire, et qui ne sont cependant les amis de leurs enfants qu'à la façon de l'ours de la fable, c'est-à-dire avec maladresse et malfaisance.

Quel est le correctif obligé de la perspicacité?

C'est la discrétion.

Il est bon d'observer sans en avoir l'air, dit Mme Stuart dans son admirable ouvrage *The Education of Catholic Girls.* L'enfant s'échappe s'il se sent trop surveillé, laissant à sa place une petite personne composée (1).

---

(1) Cité par Mme FÉLIX-FAURE GOYAU, *L'action sociale de la femme* (juin 1913).

Et quand elle existe, cette perspicacité est-elle toujours suffisante?

Elle est trop souvent viciée par une confiance exagérée dans les enfants.

Voilà pourquoi nous avons dit que la deuxième condition à réaliser pour pratiquer la surveillance, c'est une certaine défiance.

Article II. — Une certaine défiance.

Nul n'ira jusqu'au fond du rire d'un enfant.
(V. Hugo.)

En quoi consiste la défiance?

A ne pas croire ses enfants en dehors de la loi commune.

A ne pas placer en eux une confiance d'illusion.

A ne pas dire trop vite : « Je suis sûr de mes enfants et des personnes avec qui ils sont, je puis être sans inquiétude. »

Quel serait le premier fruit de cette sage défiance?

Ce serait de profiter avec empressement de tous les renseignements que l'on peut recueillir, sur la conduite de ses enfants. (Voir *La correction,* section II, ch. I.)

Article III. — Le sacrifice.

« Le foyer est tour à tour la Cène et le Calvaire. » (E. Julien.)

Au fond, qu'y a-t-il trop souvent dans cet aveuglement et dans cette confiance exagérée?

Il y a surtout la peur du sacrifice.

La surveillance est assujettissante; on ferme les yeux pour ne rien voir, et l'on proclame tout haut qu'elle n'est point nécessaire; il n'y a aucun danger.

Quelles imprudences fait faire cette peur du sacrifice?

1° Pour n'avoir pas à intervenir, on éloigne les enfants, on les envoie jouer ou s'amuser au dehors, on les confie à des mains étrangères.....

— Au moins on est tranquille pendant ce temps-là.

— Oui, parents inconsidérés, vos oreilles sont tranquilles, vos yeux aussi, votre maison et votre esprit..... Mais votre conscience devrait être bourrelée et torturée! Elle devrait vous reprocher votre lâcheté, votre égoïsme, l'odieux marché par lequel peut-être vous avez vendu, pour un peu de repos, l'âme et la vertu de vos enfants!

2° Pour ne pas se priver d'une soirée, d'une partie de plaisir, d'un bal, d'un voyage....., on laisse les enfants à eux-mêmes ou on les confie à des domestiques!

« Les anges quittent bien le ciel, quoiqu'ils voient toujours la face de Dieu, pour s'occuper de vos enfants » (1), et vous, parents, vous ne sauriez faire aucun sacrifice!

Article IV. — Le relâchement progressif de la surveillance.

> « Le rôle des femmes chrétiennes a quelque chose d'analogue à celui des anges gardiens; elles peuvent conduire le monde, mais à la condition de rester invisibles comme eux. » (2)

La surveillance peut-elle rester toujours également stricte et détaillée?

Non, et il y aurait à l'exercer de cette sorte, quand l'enfant grandit, de multiples inconvénients :

1° Les parents qui veulent tout voir, tout savoir, tout contrôler et tout juger, rendent inutile la conscience propre de l'enfant. Or, une faculté inemployée ne tarde pas à s'atrophier. L'exagération de la surveillance conduit donc à la *destruction de la conscience*.

2° L'enfant fera *peu de cas de sa conscience*, s'il s'aperçoit que ses parents et ses maîtres n'en font eux-mêmes nul cas; il ne se soucie pas du tout d'être consciencieux, lorsqu'il constate que sa conscience est considérée comme une quantité négligeable. (3)

Aussi, dès que la surveillance viendra à manquer ou se relâchera, il ne restera plus là qu'un être amoral, insouciant du bien et du mal, tout prêt à prendre sa revanche de la

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 56.
(2) Ozanam.
(3) D'après F. Kieffer, *L'autorité*, p. 111-112.

contrainte que l'œil du maître lui impose. Qui donc a dit : « Quand les gendarmes vont se coucher, ma conscience s'endort avec eux. » (1)

3° L'enfant ne pourra que difficilement *faire face aux nécessités de l'existence*, s'il ne s'exerce à une vie personnelle.

Si l'on veut que les jeunes gens apprennent à se conduire quand ils seront seuls dans la vie, il faut au moins leur accorder quelque lueur de liberté (2).

De quoi faut-il tenir compte pour déterminer sagement le degré de surveillance qui convient à la formation de l'enfant?

En principe, il faut tenir compte de l'âge, du tempérament, des habitudes, de l'éducation, du degré de formation de la conscience et de la volonté, et, d'après ces données, se comporter « de manière à obtenir le maximum d'ordre conciliable avec le maximum de liberté et d'initiative personnelle » (3).

En fait, « il faut que l'enfant s'aperçoive que dans la mesure où, par faiblesse, il abuse de la liberté, la surveillance s'affirme et s'avance, et que, dans la mesure où il sait user de la liberté, la surveillance se fait discrète et respectueuse » (3).

CHAPITRE IV

L'objet de la surveillance

« Les yeux des mères ne sont pas faits comme ceux des autres ; ils découvrent à distance et dans l'ombre, ils peuvent lire jusque dans les cœurs. » (4)

Quel est l'objet de la surveillance?

La surveillance doit s'exercer sur tout ce qui, personnes ou choses, peut faire courir quelque danger aux enfants.

Nous donnons, en développant cette idée, quelques indications qui n'ont pas la prétention d'être complètes, mais qui suffiront, sans doute, à ouvrir les yeux.

(1) D'après F. Kieffer, *L'autorité*, p 111-112.
(2) Dr G Le Bon, *Psychologie de l'Education*.
(3) F. Kieffer, *op. cit.*, p. 124.
(4) Mgr Pichenot, *Traité pratique de l'Education maternelle*, p. 56.

ARTICLE I. — Les personnes.

Je t'ai dit : « ..... Chasse Satan s'il entre. »
(V. HUGO.)

Quelles sont les personnes qui doivent être, en certains cas, l'objet de la surveillance?

Ce sont :

1° Certains membres de la famille;
2° Le personnel;
3° Les camarades;
4° Les frères et sœurs des amis que les enfants se sont faits;
5° Les personnes qu'on invite;
6° Les voisinages de villes d'eaux;
7° Les rencontres fortuites.

§ 1. — *Certains membres de la famille.*

« Hélas! si j'avais su! »
(H. MOREAU.)

Est-il vrai qu'il y ait danger pour la vertu des enfants dans le milieu même de la famille?

Les parents me croiront-ils? demande Mgr Dupanloup (1). C'est souvent sous leur toit et presque sous leurs yeux, qu'une malheureuse et fausse sécurité tient fermés, c'est là souvent que le mal se fait dans leurs enfants. Et comment l'empêcheraient-ils? Ils ne le soupçonnent même pas.

« Le père » peut-il être un danger pour ses enfants?

Nous nous hâtons de le dire : le danger est très rare, mais, hélas! il n'est pas chimérique; voilà pourquoi nous sommes obligés d'en faire mention; qu'on nous le pardonne!

Quand le père est-il un danger pour ses enfants?

Quand il méprise la religion et la morale au point de ne les respecter ni en lui-même ni dans les autres.

La mère, qui lui a été mariée ou qui l'a accepté, le jour où il a voulu se ranger et faire une fin, et cela parce qu'il avait une belle situation ou parce qu'elle avait laissé prendre son cœur, la mère, imprudente ou sacrifiée, sera obligée, si elle veut préserver ses enfants, de les défendre contre la malfaisante influence de leur père!

---

(1) *De l'Education*, t. III, p. 446.

Quelle situation! grand Dieu!

Si elle ne le faisait pas, ces pauvres petits, qui sont la chair de sa chair et l'os de ses os, qu'elle voudrait sincèrement conduire au ciel, comme c'est son devoir, d'ailleurs, perdraient au contact de leur père leur foi et leur vertu.

Il est des hommes assez dégradés pour ne respecter ni la foi de leurs fils ni la vertu de leurs filles.

En quoi consiste le danger qui vient des « grands frères » et des « grandes sœurs »?

Il est quintuple.

1° Le mal peut venir d'une action mutuelle: l'un se moquant de l'autre ou corrompant l'autre, ou entraînant l'autre.

Est-ce possible?

C'est presque fréquent. (1)

2° Le mal peut venir de l'action des aînés sur les plus jeunes. Les premiers abusent de cette autorité que donnent la taille et l'âge, et quand ils sont les uns et les autres, seuls et sans surveillance, le diable joue de pair avec eux son horrible jeu de tentation et de péché.

3° Le mal peut venir du seul mauvais exemple.

D'instinct, les petits enfants imitent les plus grands, et ils font beaucoup plus vite ce qu'ils voient faire par leurs frères et sœurs que ce qu'ils entendent recommander par leurs parents.

4° Le mal peut venir de la complicité ignorante des plus jeunes; leur timidité en fait des instruments dociles, et leur ingénuité sert de couverture aux pratiques les plus inavouables.

5° Le mal peut venir de l'affection mal ordonnée des aînés qui gâtent et contribuent à déformer ceux qui sont venus après eux.

Que faut-il penser de cette excuse : Mon enfant n'a pas de camarades; il ne sort jamais; il ne joue qu'avec ses frères et sœurs?

Dans la grande majorité des cas, elle sera suffisante pour calmer les inquiétudes des plus délicats; mais ce serait man-

(1) Jean et Féli de Lamennais : « Féli a été ordonné prêtre... Il lui en a coûté singulièrement. M. Carron d'un côté, moi de l'autre, nous l'avons entraîné; mais sa pauvre âme est encore ébranlée de ce coup. » PAUL JANET. *La philosophie de Lamennais*, p. 7.)

quer de sagesse et de prudence que d'en faire le point d'appui d'une sécurité absolue. Dès là qu'il y a possibilité de mal, il y a obligation de surveillance.

Quel serait le remède?

Le remède serait de si bien appliquer, dès le principe, les lois et les méthodes de la bonne éducation, que la conduite des aînés fût toujours une leçon de choses illustrant, de la plus attrayante manière, les recommandations et les conseils des pères et mères.

Le danger n'est-il pas plus grand quand il s'agit des « cousins » et des « cousines » ?

Au moins, il apparaît tel aux yeux de tous ceux qui savent regarder et qui veulent voir.

Ici, les chutes sont innombrables.

Un bon père de famille nous racontait, un jour, en pleurant, la honteuse aventure arrivée à ses enfants de par leur fréquentation avec un cousin. Dans l'espèce, ce n'était qu'un accident, car les pauvres victimes ne se doutaient de rien : le séducteur leur avait endormi la conscience.

Un domestique avait été chargé, par son jeune maître, d'acheter un livre licencieux. Il n'osa pas désobéir ; puis, honteux de sa lâche complaisance, il s'en ouvrit au précepteur des enfants, qui s'efforça de savoir comment le jeune homme, bien élevé, avait pu connaître même le titre de l'ouvrage. Un cousin venu du collège avait parlé de ce livre et l'avait déclaré fort amusant. Le cousin ne fut plus invité. N'était-il pas déjà trop tard? (1)

§ 2. — *Le personnel.*

> « Sans la vigilance, l'amour du père et de la mère n'est plus qu'un aveugle instinct et un sentiment stérile. » (1)

Quel est le personnel qu'il faut surveiller dans ses rapports avec les enfants?

Ce sont :

1° Les ouvriers qui passent ;

---

(1) DEPOISIER, *l'Education*, p. 22-23.

2° Les fournisseurs qui vont et viennent;
3° Les professeurs qui séjournent;
4° Les employés;
5° Surtout les domestiques.

Pourquoi faut-il surveiller les « ouvriers » et les « fournisseurs »?

Eh! mon Dieu! tout simplement parce qu'ils sont des hommes, et qu'ils ne sont pas tous, par conséquent, des saints ni des héros de vertu.

Pourquoi faut-il surveiller les « professeurs »?

Parce qu'ils séjournent et remplissent leurs fonctions en tête-à-tête prolongé. (2)

Combien de maîtres de solfège, de chant ou de piano ont dépassé la mesure, détruit l'harmonie des cœurs ou jeté le désaccord dans les familles!

Une jeune fille désire apprendre l'anglais; mais, comme par hasard, le professeur qui réalise les meilleures conditions se trouve être justement un jeune officier de l'armée britannique!

Pourquoi faut-il plus spécialement surveiller les « employés »?

Parce que les relations sont plus fréquentes et deviennent facilement plus intimes.

La jeune fille, par exemple, travaille au bureau; le jeune homme est en contact journalier avec des dactylographes..... Oh! ils sont tous sérieux! Ils n'ont pas besoin de surveillance, dit-on; on ne surveille pas, et les catastrophes se produisent.

Pourquoi faut-il, par-dessus tout, surveiller les « domestiques »?

Parce que: 1° Ils jouent un rôle quelquefois important dans l'éducation des enfants de leurs maîtres;

2° Ils n'ont pas toujours les qualités voulues pour s'acquitter, comme il serait convenable, des délicates fonctions qui leur sont réservées.

---

(1) Mgr Gibier, *La désorganisation de la famille*, p. 275.
(2) Peut-être convient-il de se défier plus encore des institutrices de nationalité étrangère: le cynique roman de Marcel Prévost, *Les Anges gardiens*, n'est pas invraisemblable.

Comment les domestiques sont-ils amenés à exercer une part d'influence sur l'éducation des enfants ?

1° Volontairement, ou nécessairement, les parents se déchargent sur eux du soin de l'éducation : quand les enfants sont petits d'abord ; plus tard aussi, quand Madame reçoit, quand Madame sort, quand Madame est à sa toilette ; quand Madame est occupée, fatiguée, etc. Les enfants sont alors à la cuisine ou avec quelque domestique.

2° Les enfants recherchent la société des personnes de service, parce qu'ils y ont moins de contrainte à s'imposer et qu'ils y trouvent, ordinairement, quelque satisfaction de vanité.

Les domestiques ont-ils généralement les qualités voulues pour remplir ces délicates fonctions ?

Il en est dont la société ne saurait en rien causer préjudice à l'enfant : nous en avons connu qui étaient meilleurs éducateurs que leurs maîtres eux-mêmes.

Mais, hommage rendu à ces admirables et trop rares exceptions, il faut bien reconnaître que, le plus souvent, le milieu de la cuisine, de l'office ou du garage constitue une triste école de formation et de vertu :

La femme de chambre donne des motifs de suspecter sa régularité. La bonne d'enfants promène Bébé dans la direction de ses petites rencontres. Le chauffeur sacre comme un charretier, et fête quelquefois plus que de raison la « dive bouteille ».

Et voilà cependant les premiers éducateurs habituels de certains enfants.

Et cette

Suprême beauté de l'enfant innocent (1),

on la laisse entre les mains de gens à qui on ne confierait peut-être pas un billet de cent francs !

Les parents s'entourent-ils de toutes les précautions possibles pour n'avoir qu'un personnel de choix ?

Il ne s'agit pas ici des pères et des mères qui se font les artisans de la démoralisation de leurs enfants. (Nous en con-

---

(1) V. Hugo, *L'art d'être grand-père.*

naissons qui avaient promis à leur fils grandissant, s'il travaillait bien, de lui donner, pendant les vacances, une petite bonne pour lui tout seul.) Nous ne nous occupons, en ce chapitre, que des gens sérieux, qui ont au moins la notion de leur devoir et une certaine volonté de le remplir. Eh bien! ceux-là ne prennent pas toujours toutes les précautions possibles pour éviter les surprises. Quand il s'agit de gager un domestique, ils se munissent de renseignements et en exigent d'excellents, mais ils ne considèrent pas assez que ces renseignements sont, trop souvent, sujets à caution, et qu'en aucun cas ils ne sauraient dispenser de la surveillance; d'autres attachent plus d'importance aux aptitudes professionnelles et techniques qu'à la distinction et à la vertu.

Une mère, raconte Mgr Dupanloup (1) au désespoir de ce que son fils était renvoyé d'une maison d'éducation, pour une faute honteuse, s'emporta et dit au supérieur :

— Si mon fils sait le mal, Monsieur, c'est chez vous qu'il l'a appris; je vous l'avais confié pur.

Mais le supérieur, malheureusement, était fondé à lui répondre :

— Non, Madame, ce n'est pas ici que votre fils a appris le mal. Vous avez encore chez vous, à l'heure qu'il est, un domestique qui a toute votre confiance; c'est lui qui a perdu votre fils..... Interrogez vous-même votre enfant!

§ 3. — *Les camarades.*

Il suffit qu'un oiseau vienne sur une rive
Pour qu'un deuxième oiseau tout en hâte l'y suive
(V. Hugo.)

Pourquoi faut-il surveiller les camarades ?

1° Parce qu'ils sont très influents.
2° Parce que leur influence est souvent pernicieuse.

Les camarades sont-ils donc si « influents » ?

Trop souvent ils prennent sur les enfants une autorité supérieure à celle dont jouissent les parents, les maîtres et le prêtre lui-même.

Voici trois exemples :

1° Pourquoi cette fillette, d'ordinaire si docile, fait-elle des difficultés pour porter tel objet de toilette ?

---

(1) *De l'Education*, t. III, p. 441.

Parce qu'une de ses compagnes s'est moquée d'elle; ou on lui a simplement dit que cela n'était plus de mode.

Et à détruire l'impression produite par ce jugement, si précipité et si faux qu'il soit, l'autorité des parents s'est épuisée; ils vaincront peut-être, mais nous doutons qu'ils puissent jamais convaincre.

2° Nous avons connu un jeune pensionnaire de quatorze ou quinze ans, à qui ses parents donnaient peu d'argent — ce en quoi, à notre avis, ils avaient parfaitement raison, — et qui s'en procurait par des moyens dont l'honnêteté était douteuse.

Et comme nous lui manifestions un certain étonnement, il nous répondit :

— Les élèves se moquent de ceux qui n'ont pas d'argent.

Et dans l'esprit de ce jeune homme, les camarades avaient raison : il lui fallait donc de l'argent ; ses parents, qui ne lui en donnaient pas assez, avaient évidemment tort.

3° En question surnaturelle, qui donc forme la conscience des enfants?

Les parents? — Presque jamais.

Le prêtre? — Il arrive trop tard et il connait trop peu.

Le plus souvent, ce sont les camarades et les compagnes.

— Tu dis cela à confesse? Moi, je ne le dis pas.

— Tu te confesses à M. X...? Moi, je n'y vais plus, il est trop difficile; il pose des questions. Je vais à M. Y... : il ne dit jamais rien.

— Moi, je n'aime pas de me confesser à quelqu'un qui me connaît.....

C'est fait.

L'éducation, en matière de confession, est faussée.

Et il faudra des mois, et des années peut-être, pour arriver à corriger, par des prodiges de lumière et d'amour, la fâcheuse impression produite dans les consciences, par ces imprudences de paroles, d'appréciations et de conseils.

D'où vient l'influence des camarades ?

Elle vient de la fréquence et de la prolongation des rencontres.

Elle vient de l'entraînement de l'exemple.

Elle vient de l'amour-propre qui engendre l'émulation.

Pourquoi l'influence des camarades est-elle souvent pernicieuse?

1° Parce qu'il y a beaucoup de mauvais camarades.
2° Parce qu'ils sont plus intéressants que les autres.
3° Parce que les parents ne se défient pas assez.

Est-il vrai qu'il y ait « beaucoup » de mauvais camarades?

Hélas!
Qui dira le nombre d'enfants qui ont été perdus par eux?
Dieu seul peut le connaître.
Mais l'expérience nous apprend qu'il est considérable, très considérable.

Pourquoi les mauvais camarades sont-ils plus « intéressants » que les autres?

1° Parce qu'ils exploitent le désir d'indépendance qui sommeille au fond de tout cœur d'enfant;
2° Parce qu'ils enseignent les moyens de se procurer de l'argent;
3° Parce qu'ils expliquent certaines choses, sur lesquelles l'esprit travaillait depuis longtemps peut-être, sans arriver à comprendre.
4° Parce qu'ils parent leurs vices d'un vernis d'élégance, tandis que les autres peuvent conserver quelquefois des ridicules qui rejaillissent jusque sur la vertu (1).

Aussi l'attachement est profond; et les parents qui veulent le briser, après l'avoir laissé se produire, se heurtent à des résistances parfois insurmontables.

Est-il vrai que les parents « ne se défient pas assez »?

S'ils étaient sagement défiants, ils n'accepteraient pour leurs enfants que des camarades choisis, triés sur le volet, dont l'influence pût favoriser la vertu et aider à l'éducation.

Au lieu de cela, ils s'en remettent, pour la désignation à intervenir, au hasard des circonstances: les enfants suivent les mêmes cours, auprès d'un même professeur; ils sont de

(1) Que fait-on, du reste, pour rendre la vertu attrayante? Combien se perdent même parmi les plus intelligents, à cause de l'odeur de moisi d'intérieurs qu'on n'égaie pas.

la même classe, dans un même collège ; ils prennent la même route, pour se rendre aux mêmes buts; ils se voient, ils se fréquentent, ils deviennent amis.

C'est de ces amis de hasard que l'on peut dire qu'ils sont souvent funestes. Au moins doivent-ils être l'objet d'une sérieuse surveillance.

Quels sont les principes qui doivent guider les parents dans la surveillance de leurs enfants?

Premier principe. — Dans toute camaraderie prolongée ou intime, c'est presque toujours le pire qui entraîne les autres et les façonne à son image.

Deuxième principe. — Quand deux petits jeunes gens qui ne sont que légers se réunissent, ils deviennent des gamins; si un troisième et un quatrième s'y adjoignent, la « gaminerie » du groupe suit une progression ascendante géométrique, c'est-à-dire répondant à 2, 4, 8.

Troisième principe. — Si les enfants, jeunes gens, fillettes qui se fréquentent sont bons, le danger n'a pas disparu.

« Toutes les fois que j'ai été dans la compagnie des hommes, j'en suis revenu moins homme que je n'étais », a dit Sénèque (1).

C'est exagéré.

Mais il est d'expérience que, généralement, les hommes deviennent moins bons en se fréquentant, en se groupant, en s'associant. Ceux qui ont écrit de la « psychologie des foules » l'ont surabondamment démontré.

Considérez les assemblées politiques, les ouvriers dans les usines, les émeutiers dans la rue (2).

Que faudrait-il pour que le danger fût ecarté?

Il faudrait le *sel* de la sagesse, c'est-à-dire la *prudence,* chacun se défiant de soi et des autres, et *la volonté positive du bien et de la vertu,* chacun se servant, pour devenir meilleur, de l'appui que donne l'affection.

---

(1) *Ep.* VIII.

(2) Quand les hommes s'unissent, les oreilles s'allongent, dit un proverbe anglais. — « Le postulat de toute recherche proprement sociologique, c'est l'idée que le tout social est quelque chose d'autre que la somme de ses parties. « (Congrès de philosophie d'Heidelberg, marxisme et sociologie, C. Bouglé, p. 723.)

Quand vous êtes deux dans quelque intimité, dit un saint, il y a toujours un troisième qui s'adjoint à vous : c'est Dieu ou le démon.

Cette pensée résume tout ce que nous voulions faire entendre.

§ 4. — *Les frères et sœurs des amis que les enfants se sont faits.*

« Si vous croyez que je vais dire qui j'ose aimer! »
(A. DE MUSSET.)

Pourquoi faut-il pousser la surveillance jusqu'aux frères et sœurs des amis des enfants?

Parce qu'il peut y avoir un véritable et grand danger.

Certain jeune homme a choisi un tel et un tel pour amis, parce qu'ils ont une sœur.

Certaine fillette a choisi une telle et une telle pour amies, parce qu'elles ont un frère.

Et cette prétendue amitié sert de couverture à des démarches sensuelles, à des rencontres non avouées, à des démonstrations qui seraient heurtantes, si elles étaient sorties du cadre dans lequel on est habitué de les voir.

§ 5. — *Les personnes qu'on invite.*

Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point!
(LA FONTAINE.)

Quel est le danger que presentent ces invitations?

Les invités ont des enfants : à table, on les place à côté des vôtres, pères et mères. Regardez : ne remarquez-vous pas ces sourires de mauvais aloi, ces coups d'œil furtifs et comme inquiets, ces subites rougeurs qui montent au front et aux joues....., puis, après le repas, cet empressement d'échapper à toute surveillance?

Il y a là vraiment de quoi vous inspirer de l'inquiétude.

Et, loin de favoriser une amitié de ce genre, vous devriez profiter, pour rompre, de la première occasion, ou la faire naître, cette occasion, si elle tardait à se présenter naturellement (1).

---

(1) D'après CHARRUAU, *Aux mères*, p. 133.

§ 6. — *Les voisinages des villes d'eaux.*

« Veillez, parce que le démon, votre éternel ennemi, semblable à un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il dévorera. » (1)

Quel est le danger spécial des plages, villes d'eaux, etc. ?

Il est le produit quintessencié de trois défauts qui y règnent en maitres : l'oisiveté, mère de tous les vices; le laisser-aller des jours de canicule; la mondanité du milieu (2).

En général, les habitués des stations balnéaires ne sont pas des gens sérieux.

Ils y vont pour se reposer et s'amuser.

Ce n'est donc pas pour se mettre chaîne au cou ou martel en tête, à propos des enfants et de leur surveillance.

Aussi, ce que les plages perdent de petits jeunes gens, de petites jeunes filles (ou même de personnes plus âgées) nous paraît être en nombre incalculable.

Et que nous comprenons les parents qui ne veulent pas passer leurs vacances, sur le bord de la mer, à cause du trop grand danger qu'y courraient leurs enfants !

§ 7. — *Les rencontres fortuites.*

« La méfiance est mère de la sûreté. »
(La Fontaine.)

Qu'entendez-vous par rencontres fortuites ?

Ce sont les relations créées par le hasard des voyages, voire même des pèlerinages, qui ne sont, pour certains, que du tourisme en bannière, etc.

Quel est le danger de ces sortes de rencontres ?

Il est double :

1° On est, inconnus, en face d'inconnus; il convient donc de se défier de soi-même et des autres.

2° La communauté d'objectif engendre facilement une intimité qui peut être dangereuse.

---

(1) *I Petr.* v, 8.

(2) Ajoutons : le fait de n'être pas chez soi et de pouvoir se débrider loin des regards curieux. La femme d'un journaliste disait à son fils : Fais la noce à la campagne, en Suisse, à la mer; mais pas ici : le journal en souffrirait !

ARTICLE II. — Les choses.

> Je t'ai dit : « ..... Chasse Satan, s'il entre.
> Tous les crimes hideux rôdant hors de leur antre
> Guettant l'homme éprouvé,
> Te trouveront debout sur leur route..... » (1)

Quelles sont les choses qui doivent être l'objet d'une spéciale surveillance?

Ce sont :
1° Les récréations;
2° L'argent;
3° Les lectures;
4° Les exercices de piété.

§ 1. — *Les récréations.*

> « Celui qui aura voulu s'amuser avec le diable ne pourra se réjouir avec le Christ. » (2

Que doivent être les récréations?

Pour mériter leur nom, les récréations doivent être une nouvelle création des forces et des facultés; elles ne doivent jamais tourner au détriment de la santé ou à la démolition de la moralité et de la religion.

Pourquoi faut-il surveiller les « jeux des enfants »?

Parce que les enfants, inexpérimentés et naturellement imprudents, pourraient se livrer à des jeux dangereux pour leur santé, leur vie ou leur vertu. (Nous avons vu, au livre deuxième, ce qui intéresse la santé dans les récréations, nous n'y revenons pas.)

N'y a-t-il pas encore un autre avantage attaché à la surveillance des jeux?

Oui.

C'est pendant le jeu que les enfants se montrent le plus naturellement ce qu'ils sont, et qu'ils fournissent à l'éducateur intelligent la meilleure part de ses renseignements et la plus pure lumière de son expérience. (3)

---

(1) V. HUGO, *La légende des siècles*, « La vision de Dante ».
(2) SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE.
(3) Dans les collèges, les mieux renseignés sont les plus jeunes professeurs qui se mêlent aux jeux des élèves.

Qu'arrive-t-il quand les éducateurs ne comprennent pas l'importance de cette surveillance?

Les enfants se livrent à des jeux déplacés. à des jeux de mains, à des jeux dangereux, à des jeux d'argent.

Souvent même ils sont exposés au principal ennemi de toute la famille : *la rue*.

Pourquoi faut-il surveiller les « divertissements des adolescents » ?

Parce qu'il en est qui constituent un danger pour la santé, d'autres qui exposent la foi, d'autres enfin qui compromettent la vertu.

Quels sont les divertissements qui exposent la foi?

1° Ce sont les sociétés, les soirées, les réunions, où les impies se donnent rendez-vous et dans lesquelles on érige « des chaires de pestilence » (1).

2° Ce sont les fêtes, les séances, les clubs qui occupent toute la journée ou au moins toute la matinée du dimanche.

Un des articles du programme arrêté dans les Loges maçonniques est d'établir des fêtes civiles et des concours, de donner des spectacles et des conférences surtout le dimanche, de multiplier les clubs dont les expéditions et les parties de plaisir se font aussi le dimanche; tout cela dans le but avoué de faire abandonner l'église, de détourner les chrétiens des cérémonies religieuses, par l'appât des divertissements profanes (2).

Que feront donc les parents qui veulent remplir sur ce point leur devoir de surveillance?

Ils ne permettront jamais à leurs jeunes gens ou à leurs jeunes filles de s'engager dans des sociétés douteuses.

Il est facile de se tenir à l'écart, et il faudrait presque de l'héroïsme pour s'arracher à l'engrenage, quand on y a laissé prendre ne fût-ce que l'extrémité de la main.

Quels sont les divertissements qui compromettent la vertu?

Ce sont les bals, les spectacles, les concerts, les cafés, etc., et généralement tous les plaisirs qui entraînent à des rentrées démesurément tardives.

---

(1) *Ps.* I, I.
(2) Mgr Rosset, *Devoirs des parents*, p. 66.

Pourquoi la fuite de ces occasions de péché est-elle si importante pour la jeunesse?

Parce que la jeunesse est, dans l'ensemble de la vie, ce qu'est le temps de la floraison, pour la vigne et les arbres fruitiers : un moment très critique.

Et de même que le vent trop chaud fane les fleurs, que le froid les tue, que les insectes parasites en dévorent les espérances, de même les occasions de péché peuvent porter, et portent souvent, un coup mortel à la vertu frêle et délicate des jeunes gens et des jeunes filles.

Tous les éducateurs sont-ils bien convaincus de cette importance?

Il en est qui veulent avoir les idées larges, qui appellent « pruderie » la pudeur, qui est la défense naturelle de la vertu; qui ne connaissent d'autre méthode que celle qui consiste à suivre à peu près toutes les indications de la nature; qui, sous prétexte que l'ignorance n'est pas la vertu (1), se servent de tous les moyens pour « déniaiser » leurs enfants.

Quelles sont les pratiques visiblement inspirées par ces principes?

1° Les fréquentations tendancielles.

L'on organise à dessein de petites réunions, où parents et amis, parentes et amies, depuis treize ans jusqu'à dix-huit, vingt ou vingt-cinq ans, fraternisent autour de la même table à thé, auprès du même piano, dans les ébats d'un même jeu, dans les méandres d'une même excursion, etc.

N'est-il pas nécessaire de se voir?

Et pour fixer sa vie, plus tard, ne faut-il pas entretenir certaines relations qui fassent se connaître ceux qui pourraient se convenir?

2° Les représentations en famille.

En vue de ces petites réunions, on « apprend des proverbes de société, saynètes, qu'on étudie tout l'hiver pour ne point les savoir au printemps ».

Qu'importe, après tout! Ne sont-ce pas les répétitions qui présentent le véritable attrait?

(1) « L'ignorance n'est pas la vertu, mais elle est providentielle, et à son ombre protectrice l'innocence peut se conserver, elle a le temps de s'affermir afin d'être à même de lutter un jour contre les efforts de la tempête. », (Mgr Pichenot, *op. cit.*)

Et pourquoi?

Parce qu'on aura le droit — de par ses parents — de dire et de redire, en tant que « personnage », ce que l'on ne pourrait ni n'oserait exprimer dans les relations ordinaires de la vie.

— Mais puisque c'est dans le rôle! (1)

3° Le théâtre.

On conduit ses enfants à des pièces risquées.

Elles le sont tellement, que si une domestique osait se permettre de raconter quelque anecdote dans le genre de ce que l'on y a vu et applaudi, on la chasserait immédiatement.

— La misérable! s'écrierait-on, qui ne rougit pas de dire de pareilles choses aux enfants!

> Les enfants! J'en ai vu sous le feu des bougies,
> Des bambins de sept ans, user leurs énergies,
> Maigres et gracieux, circuler à minuit,
> Parmi les fleurs, les chants, les parfums et le bruit,
> Ecouter, empourprés des roses de la fièvre,
> Tous ces propos malsains qui passaient sur la lèvre.....
> Le monde les tuait, et leur mère était là!.....
> Et le bal radieux dansait sur tout cela! (2)

4° Les musées.

On visite des musées aux œuvres mal voilées.

5° Les lectures avancées.

On tolère des livres pour lesquels on cherche une excuse dans cette misérable allégation : « Ma fille n'est plus un bébé! Elle a dix-huit ans. »

Quel est l'inconvénient de ces sortes de pratiques?

C'est que l'homme n'est pas une bête; c'est qu'il y a pour lui un sixième commandement de Dieu, qui défend les pensées, les affections, les désirs, les imaginations, les regards, les paroles, les actions déshonnêtes, et qui lui impose *sub gravi* la fuite de toute occasion prochaine de péché mortel.

On l'oublie, hélas!

Et on le laisse oublier!

Cela est si vrai, que dans les milieux où l'on préconise ces principes et où l'on pratique plus ou moins cette morale relâchée, les enfants, fussent-ils apparemment pieux, marchent

(1) Nicolay, *op. cit.*, p. 156.
(2) Du Pontavice de Heussey.

à pieds joints sur le sixième commandement; il n'existe pas plus pour leur conscience que pour leur conduite.

Les parents qui se comportent de cette façon sont donc bien coupables?

Oui.

Ils sont responsables devant Dieu du manque de vertu de leurs enfants; car ce serait miracle que, en pareil milieu, les enfants eussent une vertu complète.

Les parents doivent-ils regler l'heure de la rentrée de leurs adolescents?

Oui.

Ils doivent même, généralement, exiger que jeunes gens et jeunes filles soient de retour, pour le repas du soir et la prière en commun.

Que doivent faire les parents, quand il y a quelque manquant?

Ils doivent se mettre à sa recherche.

Dans les pâturages de nos montagnes, le berger, le soir venu, parque ses brebis et les compte. S'il lui en manque, à moins qu'il soit un mercenaire sans conscience, il prend sur son sommeil pour aller à la recherche des égarées..... Il se dit : Il y a des précipices dans la montagne, et mes brebis pourraient y tomber; il y a des bêtes fauves, et mes brebis pourraient être dévorées. Et il ne consent à prendre son sommeil qu'après les avoir toutes ramenées au bercail.

Si, le soir venu, les enfants ne sont pas tous rentrés au bercail du foyer, les parents doivent au moins faire pour eux ce que le berger fait pour ses bêtes!

Il pouvait dire, lui : *peut-être* mes brebis tomberont dans le précipice; *peut-être* seront-elles dévorées par les bêtes fauves.

Pour les parents, ce *peut-être* est de trop.

Les enfants qui rentrent tardivement, sans que leurs père et mère en aient su et approuvé les motifs, sont sûrement tombés dans l'abîme, dans l'abîme du péché; ils ont été sûrement dévorés, dévorés par le « lion rugissant » de l'Ecriture, c'est-à-dire par le démon.

Et quand la porte s'ouvre pour livrer passage au prodigue non converti, si les parents disent : « Le voilà! c'est mon fils qui rentre! » ils se trompent.

Ce n'est plus leur fils! Ce n'est plus que son apparence, son spectre, sa tunique! Lui? Une bête féroce l'a dévoré! Il n'est plus! Il n'est plus ce qu'il était; son cœur est perdu. son esprit perverti, son âme morte; ce n'est plus que son cadavre! (1)

§ 2. — *L'argent.*

Ceux qui pensent ici-bas posséder quelque chose
La possèdent bien moins qu'ils n'en sont possédés.
(CORNEILLE.)

Quelles précautions faut-il prendre par rapport à l'argent?

1° Les parents ne doivent jamais laisser à la disposition de leurs enfants qu'un argent nécessaire, pour un usage déterminé et contrôlé.

Quel instrument de perdition que ce maudit argent, entre des mains inaptes à s'en servir : avec lui, les mauvais livres, les mauvais plaisirs, les mauvaises compagnies s'en viennent tour à tour solliciter les passions de l'enfant : ils finissent par l'entraîner dans l'abîme.

2° Les parents ne doivent jamais tenter leurs enfants.

Qu'ils ne laissent pas d'argent à portée de la main.

Quel ordre, quel sérieux y a-t-il dans une famille où le petit jeune homme peut voler cinq, dix et même vingt francs, sans que ses parents s'en aperçoivent!

Et cela se rencontre, surtout quand les parents tiennent un commerce de détail.

Qu'ils fassent leurs achats, par eux-mêmes ou par des personnes sûres. S'ils en chargent parfois les enfants, qu'ils ouvrent les yeux, qu'ils se fassent rendre compte, et au besoin qu'ils aillent aux informations.

§ 3. — *Les lectures.*

Et ne t'engage en la lecture
Que de quelque matière pure
Qui touche autant le cœur qu'elle occupe les yeux (2).

Quel est le premier but et quel doit être le premier résultat de la surveillance en matière de lectures?

C'est de faire connaître les livres, journaux, brochures, etc. que les enfants ont à leur disposition.

---

(1) D'après Mgr GIBIER.
(2) CORNEILLE, *Imitation*, I, 16.

Les parents doivent donc faire l'inventaire fréquent et détaillé des poches, des cartables, du petit mobilier : lit, tiroirs, etc.

Ils doivent savoir si, le soir venu, quand toute la maison est censée endormie, leurs jeunes gens ou jeunes filles ne se livrent pas à des lectures qu'ils ont multiples raisons de cacher.

N'est-ce pas parce que la mère avait manqué à tous ses devoirs de surveillance qu'une fillette (elle n'avait pas treize ans) a pu acheter, garder pendant des semaines et « siroter » un ouvrage de Voltaire, aussi impie qu'immoral : *l'Ingénu* (1) ?

N'est-ce pas pour la même raison qu'une jeune fille, ayant reçu, le samedi soir, un roman de Marcel Prévost, put veiller jusqu'à deux heures de la nuit, pour en achever la lecture, et fut incapable, après cet exploit, de se lever assez tôt pour assister à la Messe dominicale? (*Authentique.*)

N'est-ce pas pour la même raison, compliquée d'ignorance, sans doute, que, dans telle famille pieuse, les enfants, dont une fillette de seize ans, communiant tous les jours, lisent fréquemment du Balzac, de l'Eugène Sue, dont les romans au moins sont à l'index? (*Authentique.*)

Quel est le deuxième but et quel doit être le deuxième résultat de la surveillance en matière de lectures ?

C'est d'interdire l'accès du foyer à tout ce qui est susceptible de causer quelque mal à l'esprit, au cœur ou à l'âme.

La mère, comme cet *archange à l'épée flamboyante* dont parle l'Ecriture, et qui défendait l'entrée du paradis terrestre, doit se placer, elle aussi, au seuil de la maison paternelle, et dire courageusement aux mauvais exemples, aux lectures pernicieuses, aux compagnies funestes, aux paroles malséantes qui voudraient en forcer l'entrée : Tu ne passeras pas ! (2)

« Tu ne passeras pas ! » dira la mère chrétienne à ces journaux, illustrés ou non, d'inspiration étrangère.

---

(1) C'était de Voltaire, et peut-être de ce livre-là, que V. Hugo disait :

Hélas! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme.
Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme !
Ce soir tu pencherais ton front triste et boudeur,
Pour voir passer au loin, dans quelque verte allée,
Les chars étincelants à la roue étoilée,
Et demain tu rirais de la sainte pudeur !

(*Les rayons et les ombres.* Regard jeté dans une mansarde.)

(2) Cardinal DUBOURG, Lettre pastorale : en un double jubilé (*La Croix*, 28 octobre 1916.)

« Tu ne passeras pas ! » dira la mère chrétienne à ces publications triviales, grossières, quelconques, qui amusent sans instruire et distraient en rabaissant (1).

« Tu ne passeras pas ! » dira la mère chrétienne à ces livres et journaux colporteurs d'impiété et de corruption.

Ce sont des assassins pires que les brigands qui détroussent les voyageurs : les brigands tuent les corps ; eux, ils tuent les âmes (2).

Quel est le troisième but et quel doit être le troisième resultat de la surveillance en matière de lectures ?

C'est de diriger les lectures de l'enfant dans le sens le plus pratiquement utile à la formation de son imagination, de son esprit, de son cœur, de sa volonté, de sa foi et de sa vertu.

Y a-t-il beaucoup d'enfants qui benéficient de cette direction ?

Très peu.

Le plus grand nombre pourraient répéter ce que Félicien Limerel, dans *la Barrière*, de René Bazin, reprochait à ses parents : « Qui donc s'est occupé de mes lectures? J'ai lu tout ce que j'ai voulu, sans choix, sans gradation, sans le guide qu'il m'aurait fallu. »

Cette direction est-elle facile ?

Nous ne le prétendons pas.

Nous croyons, au contraire, qu'elle est souverainement délicate : elle suppose, en effet, la connaissance de multiples ouvrages; une notion exacte de l'état d'âme des enfants; la science détaillée des besoins de leur esprit; la contemplation facile des fluctuations de leur cœur.

Ces conditions sont si rarement réalisées, que quand nous entendons quelque grandissant ou quelque grandissante nous affirmer que les lectures qu'ils font sont contrôlées par leur mère, nous ne nous sentons pas, pour autant, absolument défendu de toute inquiétude.

(1) « Julie, elle a lu, trop tôt, trop de livres. Ils ont coulé en elle des appétits d'émotion qui lui ont fait paraître insupportable la carrière d'institutrice à laquelle tu la destinais. » (P. BOURGET, l'*Etape*, p. 457.)

(2) Mgr ROSSET, *op. cit.*, 65.

Quel est le quatrième but, et quel doit être le quatrième résultat de la surveillance en matière de lectures ?

C'est d'exercer l'enfant à se défendre lui-même en le formant à la droiture personnelle; en l'habituant à suivre immédiatement et délicatement la voix de sa conscience.

§ 4. — *Les exercices de piété.*

« La piété est le bouclier de la vertu. » (Mgr GIBIER.)

Quelles sont les obligations de surveillance par rapport à la piété ?

Les parents doivent savoir :

Comment leurs enfants prient matin et soir;

Comment ils assistent aux offices le dimanche;

Quelle place ils occupent à l'église ;

Comment ils s'y comportent ;

Quand et comment ils reçoivent les sacrements;

Quelle est leur conduite aux catéchismes.

Il ne suffit pas de faire des recommandations : il faut contrôler la mise en pratique. Le moyen le plus facile serait, en toutes choses possibles, de faire avec eux ce qu'on veut qu'ils fassent.

Comment résumer tout ce qui a été dit sur la surveillance ?

En un petit questionnaire qui pourra servir d'examen particulier périodique aux éducateurs soucieux de leurs responsabilités en la matière.

Pères et mères,

1° *Savez-vous* où se trouvent vos enfants, quand ils ne sont pas sous vos yeux ?

Avec qui ?

A tout instant ?

2° *Connaissez-vous* leurs camarades de classe ?

Connaissez-vous leurs compagnons de route ?

Connaissez-vous les amis avec lesquels ils se lient ?

Connaissez-vous les familles des enfants qu'ils fréquentent ?

3° Etes-vous *sûrs* de vos domestiques ?

Etes-vous *sûrs* de vos employés ?

Etes-vous *sûrs* des amis qui entrent chez vous, vont et viennent en plus ou moins grande liberté ?

Etes-vous *sûrs* des maîtres à qui vous les confiez?

Etes-vous *sûrs* de ceux que vous appelez « personnes de confiance »?

Vous dites : oui !

Seriez-vous aussi affirmatifs et répondriez-vous avec la même assurance s'il s'agissait de leur confier votre fortune : deux cent mille francs, par exemple, en titres au porteur?

4° Quand ils sont sortis pour un but déterminé,

Savez-vous s'ils ne vous ont pas trompés?

Savez-vous s'ils ne vous ont pas fait quelque tour de lièvre?

Savez-vous si leur empressement à faire vos courses ne cache pas quelque secret dessein?

Vous dites : ils sont si peu de temps dehors !

Faut-il longtemps pour échanger des aveux ou se faire des promesses?

Faut-il longtemps pour se glisser une lettre?

Faut-il longtemps pour prendre un rendez-vous?

5° Etes-vous renseignés sur leurs lectures?

Avez-vous fait l'inventaire de leur bibliothèque?

Avez-vous exploré tous les coins pouvant servir de cachettes à des publications interdites?

Etes-vous sûrs que, le soir ou le matin, ils ne se livrent pas, dans leur chambre ou leur lit, à des lectures de curiosité malsaine?

6° Ne croyez-vous pas trop vite qu'ils disent leurs prières de chaque jour, qu'ils se confessent au moment voulu et communient de même?

Ne croyez-vous pas trop facilement qu'ils arrivent à temps à la Messe le dimanche; qu'ils s'y tiennent pieusement; et qu'ils n'en sortent pas plus vite que ne font les chrétiens sérieux et bien posés?

7° Votre surveillance n'a-t-elle pas été indiscrète ou tatillonne?

N'avez-vous pas, en l'exagérant, exposé vos enfants à l'hypocrisie ou à une excessive passivité?

En vous substituant à eux, partout et toujours, n'avez-vous pas brisé leur initiative ou découragé leur bonne volonté?

TROISIÈME PARTIE

Les vertus corrélatives de l'Éducateur et de l'Éduqué

> « L'autorité et le respect manquant, il n'y a plus d'éducation possible. » (1)

Quelles sont les vertus corrélatives de l'éducateur et de l'éduqué ?

Lorsque, après de longues études et une laborieuse expérience, j'ai recherché, par une réflexion plus profonde, quelles étaient les deux choses fondamentales dans l'éducation, j'ai trouvé l'autorité et le respect (2).

Section I

L'AUTORITÉ

> « L'autorité est une grande et sainte chose devant laquelle l'esprit s'incline sans que le cœur s'abaisse. » (GUIZOT.)

Que verrons-nous dans cette section relative à l'autorité ?

Nous verrons que tous ceux qui sont responsables de l'éducation : 1° jouissent du *droit* de commander et d'être obéis ;

2° Ont le *devoir* d'exercer ce droit, parce qu'il est nécessaire à l'accomplissement de toutes leurs obligations ;

3° Sont tenus d'acquérir la *science* pratique des principes qui règlent l'exercice de ce droit et l'accomplissement de ce devoir.

D'où : l'autorité est un droit (ch. I) ; l'autorité est un devoir (ch. II) ; l'autorité est une science (ch. III).

---

(1) Mgr DUPANLOUP, *De l'Education*, t. II, p. 249.
(2) *Ibid.*, t. Ier, p. I.

CHAPITRE I

L'autorité est un droit

> « Le principe d'autorité est la base de toute société bien organisée. » (1)

Quelle est la source de ce droit?

Cherchons-la dans l'étymologie même du mot autorité.

Autorité (en latin : *auctoritas*) vient du substantif auteur (en latin : *auctor*).

L'autorité est donc une prérogative d'auteur.

Et quiconque est auteur jouit de l'autorité, dans la mesure même où il est auteur.

Y a-t-il quelque autorite legitime qui puisse venir d'une autre source?

Non, car à tout autre qu'à l'auteur la chose pourrait dire :

Qui êtes-vous? Je ne vous connais pas; je ne vous dois rien; je dois tout à celui qui m'a faite, mais je ne dois rien qu'à lui ou à ceux qu'il envoie (2).

Au contraire, à son auteur, elle répond naturellement :

C'est vous? Me voici : vous m'avez faite ce que je suis : achevez votre ouvrage; commandez : j'obéis (2).

Quels sont les bénéficiaires de ce droit?

1° Dieu d'abord. Il est l'auteur nécessaire et universel; il a donc une autorité pleine et personnelle sur toutes choses.

C'est ainsi que toutes les créatures se tournent vers Dieu pour lui dire : « Nous voici. *Adsumus* » (3).

L'homme lui-même, le roi de la création, s'approche du Créateur, et lui dit : *Tuus sum ego;* je suis à vous » (4). — « *Deus meus es tu : in manibus tuis sortes meæ* (5). Vous êtes mon Dieu ; mes destinées sont entre vos mains. »

---

(1) Imbert de Saint-Amand, *La cour de Louis XIV* (Mame), p. 56.
(2) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. II. p. 14.
(3) *Job.* xxxviii, 35.
(4) *Ps.* cxviii, 94.
(5) *Ps.* xxx, 15.

2° Les parents ensuite.

Dieu a fait plus que de leur communiquer son autorité : il leur a donné quelque chose de la source même de toute autorité, en les constituant auteurs de la vie de leurs enfants, et auteurs de leur éducation, qui est comme la deuxième création de leur âme. Aussi les parents sont les instituteurs naturels, nécessaires et providentiels de leurs enfants.

3° Tous ceux à qui Dieu et les parents auront délégué une part de leur autorité.

Les instituteurs secondaires n'ont aucun droit naturel : ils ne peuvent être associés à l'éducation que par le père et la mère.

Et nulle puissance humaine ne peut imposer un instituteur à un enfant, malgré son père et sa mère : il y aurait, à cette contrainte, quelque chose qui blesserait la nature.

Ces principes sont-ils importants ?

Mgr Dupanloup, le grand éducateur, les considérait comme tels.

Voici ce qu'il disait et répétait aux enfants qu'il élevait :

C'est de vos parents et de Dieu que j'ai reçu le droit d'élever votre enfance; mais ce droit, vos parents l'ont reçu immédiatement de Dieu, et de Dieu seul.

Notre autorité sur vous est passagère; bientôt, nous n'en aurons plus d'autre que celle de notre affection et de votre reconnaissance; l'autorité de vos parents est inaliénable. Nous pouvons cesser de nous dévouer à votre éducation ; eux, jusqu'à leurs derniers jours, vous doivent leurs leçons, et jusqu'à la fin aussi, vous devrez les écouter avec respect.

En un mot, ici même, dans tout le cours de votre éducation, vos premiers maîtres sont vos parents, et, si vous êtes dociles à nos enseignements, vos parents demeureront, toute votre vie, vos instituteurs les plus vénérés et les plus chers.

J'ai toujours été si pénétré de ces principes, que je crus devoir, un jour, éloigner du Petit Séminaire de Paris un jeune homme que j'aimais, et qui m'avait toujours aimé et respecté, mais qui, dans une même année, avait manqué deux fois, et gravement, de respect à sa mère. N'ayant pu le corriger, je ne me sentis pas le droit de continuer son éducation (1).

Quelle est l'étendue de ce droit ?

En Dieu, il est absolu; il n'est pas plus borné que les attributs divins. Mais, pour les créatures, ce droit, emprunté

(1) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. II, p. 164.

dans son origine, est limité dans son exercice : il est circonscrit par la loi de Dieu et par les jugements de la droite et prudente raison.

Quel est le devoir corrélatif de ce droit ?

C'est l'obligation de la soumission et de l'obéissance pour ceux sur qui ce droit s'exerce légitimement.

CHAPITRE II

L'autorité est un devoir

« Admirable alliance ! Régir et servir, voilà ce qu'elle (l'autorité) est. » (BOSSUET.)

Ce droit de l'autorité est-il personnel, et ceux qui en jouissent peuvent-ils y renoncer ?

Nullement.

L'auteur, en effet, ne peut pas abandonner sa chose; elle est de lui, elle est par lui, il doit en prendre soin.

Quel soin prennent de leurs enfants les parents qui veulent remplir le devoir de l'autorité ?

Ils s'efforcent, suivant l'expression de Bossuet, de les régir et de les servir, ou mieux encore, de les régir pour les servir, car les supérieurs ne jouissent pas de l'autorité pour leur avantage personnel, mais uniquement pour le bien de ceux qui leur sont soumis; encore qu'ils soient au-dessus de leurs inférieurs, ils sont néanmoins, dans un sens véritable, leurs serviteurs (1).

Ceux qui commandent, dit saint Augustin (2), sont les serviteurs de ceux à qui ils semblent commander. S'ils commandent, ce n'est point

(1) C'est dans la même pensée que le Pape signe certains actes de son souverain pontificat : « Le serviteur des serviteurs de Dieu ».
(2) *La cité de Dieu*, l. XIX, ch. XIX, à la fin.

par passion du pouvoir, c'est par devoir de venir en aide; ce n'est point par orgueil du premier rang, mais par inclination compatissante à secourir.

L'autorité ainsi entendue s'impose aux parents comme un devoir rigoureux.

Voltaire (1) flétrit le Sénat romain,

> Qui, lâche déserteur de son autorité,
> N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.

Pourquoi l'autorité s'impose-t-elle aux parents comme un devoir?

Parce qu'elle est nécessaire (art. I).

Quelles obligations découlent de cette nécessité?

Il en est deux principales : l'autorité doit être voulue (art. II); elle doit être sérieuse (art. III).

Article I. — L'autorité est nécessaire.

> « L'autorité est tellement necessaire, que les révolutionnaires eux-mêmes n'ont rien de plus pressé que de la rétablir, a leur profit, après en avoir dépossédé ceux qui la détenaient légitimement. » R. B.

Comment peut-on prouver la necessité de l'autorité?

Sans autorité, les parents sont incapables de remplir leurs obligations d'éducateurs; ils ne peuvent :

1° Ni former leurs enfants;
2° Ni les préserver;
3° Ni s'en faire aimer;
4° Ni en jouir.

Quelle est la « première » impuissance des parents sans autorité?

Ils sont incapables de former leurs enfants. Toute formation, en effet, suppose nécessairement la force, chez celui qui forme, tout autant que la malléabilité chez celui qui est formé. En matière d'éducation, cela s'appelle l'autorité et le respect.

---

(1) *Catilina*, IV, 2.

L'éducation périt, en France, parce qu'il y manque l'autorité et le respect: rien n'a été plus souvent proclamé.
A quinze ans, un enfant est plus libre, aujourd'hui, plus indépendant de son père et de sa mère, qu'on ne l'était à trente ans sous Louis XIII (1).

Quelle est la « deuxième » impuissance des parents sans autorité?

Ils sont incapables de préserver leurs enfants.

Ils voudraient, par exemple, empêcher les rentrées tardives et compromettantes de leurs fils; ils voudraient interdire à leurs filles telle fréquentation ou telle société, etc. Ils n'osent ni parler ni agir, et, s'ils le font parfois, c'est avec tant de mollesse et une telle timidité, qu'ils sont par avance et sûrement les vaincus de la lutte.

Quelle est la « troisième » impuissance des parents sans autorité?

Ils sont incapables de se faire aimer et de sauvegarder l'épanouissement et la gaieté.

Car enfin, quelque faibles qu'ils soient, ils ne peuvent tout accepter ni toujours fermer les yeux; leurs interventions provoquent des répliques pénibles et humiliantes; les punitions sont fréquentes, ou du moins la menace en est souvent brandie au-dessus des têtes; c'est pour tous la gène, le serrement du cœur, la fermeture de l'âme, le manque d'épanouissement et de bonheur.

Quelle est la « quatrième » impuissance des parents sans autorité?

Ils ne jouissent pas de leurs enfants.

S'ils ont conservé un peu d'amour-propre, ils sentent qu'ils ne peuvent faire avec eux ni visites ni voyages.

Et si parfois, contraints par la nécessité, ils se résignent à les emmener, ils savent qu'ils courent au-devant des humiliations les plus mortifiantes.

Combien n'en rencontre-t-on pas, dans les chemins de fer, les tramways et les salons, qui ne savent plus quelle contenance prendre, parce qu'ils sont impuissants à tenir en respect des lutins de quelques années dont la conduite les fait rougir.

---

(1) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. II, p. 11.

ARTICLE II. — L'autorité doit être voulue.

Ah! que me dites vous?
— Ce que tu dois savoir!
(CORNEILE.)

Si l'autorité s'impose aux parents comme un rigoureux devoir, elle doit donc être voulue?

Oui, certes, et l'on ne comprend pas qu'il puisse y avoir des parents assez peu sérieux et assez mal inspirés pour rechercher la popularité, au détriment de l'autorité; pour se faire mendiants d'affection, et pour sacrifier systématiquement tous leurs droits de supérieurs, de crainte que, en les exerçant, ils ne ferment des cœurs dans lesquels ils voudraient être tout et régner seuls.

Est-il vrai que l'autorité manque de nos jours?

1° Ecoutons M. Guizot, ancien ministre de l'Instruction publique, dont l'expérience et les lumières ne se peuvent contester; il disait :

Je n'hésite pas, pour mon compte, à dire que les mœurs domestiques sont faibles, molles, et que la puissance paternelle ne s'exerce pas en matière d'éducation avec toute l'énergie dont l'éducation aurait besoin..... J'apporte ici mon expérience personnelle : la faiblesse des mœurs domestiques est aujourd'hui un obstacle réel dans l'éducation publique. Non, la puissance paternelle n'a pas, dans l'intérieur des familles et sur l'éducation, le degré d'influence salutaire qu'elle a pu avoir à d'autres époques, quand les mœurs étaient plus fortes et les idées plus arrêtées (1).

2° Votre avis est bon, m'écrivait un père; si mon fils me *consulte*, je *parlerai* dans ce sens.

Or, il s'agissait d'un enfant de quinze ans, et d'un point de convenance grave sur lequel, autrefois, personne n'eût imaginé qu'un fils pût avoir un autre avis que son père (2).

3° Que de fois, dans les visites que nous rendions à nos paroissiens, en vue d'obtenir l'assistance de tel ou tel jeune homme à des réunions de conscrits ou autres, nous avons rencontré des mères nous répondant :

— Je lui dirai.

— Mais vous insisterez?

— Ah! vous savez, les jeunes gens d'aujourd'hui!

Et ces paroles étaient accompagnées d'un tel geste d'impuis-

---

(1) Cité par Mgr DUPANLOUP, *op. cit.*, t. II, p. 268.
(2) Mgr DUPANLOUP, *op. cit.*, t. II, p. 270.

sance et de capitulation, que nous ne sentions plus la force de rien ajouter.

Oui! les jeunes gens d'aujourd'hui!

On n'ose plus rien leur dire! — Ils sont les maîtres! — On ne les contrarie pas, ils seraient capables de faire un mauvais coup!

Dans quel sens l'autorité doit-elle être voulue par les parents?

En ce sens qu'ils doivent être assez habiles et assez énergiques pour imposer leur volonté et obtenir la soumission.

Article III. — L'autorité doit être sérieuse.

« Ne laissez aucun de vos fils vous arracher des mains le sceptre de l'autorité, il s'en servirait pour vous frapper au cœur. » (1)

Que faut-il pour que l'autorité soit sérieuse?

Il faut qu'elle soit énergique, et qu'elle ne cède pas aveuglément aux caprices de la mode.

Quand l'autorité est-elle énergique?

Quand elle se propose d'obtenir, par des moyens appropriés, l'obéissance sans discussion aux ordres donnés.

Autrefois, l'on acceptait et l'on pratiquait ce genre d'autorité, et l'on formait bien autrement que de nos jours.

Un exemple entre mille; il est tiré de l'ouvrage du P. Charruau: *Aux mères* (2).

Mme X... avait quatre fils, tous officiers dans l'armée française. Ces jeunes gens aimaient leur mère avec une vive tendresse et lui obéissaient avec la même simplicité qu'aux jours de leur enfance. Elle, de son côté, toute aimante et bonne, n'avait jamais cessé pourtant d'affirmer en toute occasion son autorité maternelle. Un jour qu'elle avait la joie de voir tous ses enfants réunis à sa table, son fils aîné, qui était capitaine, lui répondit sans y prendre garde avec une certaine brusquerie.

— Charles, dit-elle, plie ta serviette et va-t'en dîner dans ta chambre.

Charles se leva simplement et quitta aussitôt la salle à manger. Il revint au dessert embrasser sa mère, et obtint son pardon.

---

(1) D'après Mgr Rozier, *L'art d'être maman*, p. 143.

(2) P. 81.

Ses frères et lui semblaient trouver cela tout simple; je serais tenté, moi, de trouver cela très beau (1).

Quel est le principal obstacle à l'autorité des parents?

C'est la timidité : les parents n'osent pas commander. Et quand ils ont le désir d'obtenir quelque chose : 1° Ils l'insinuent par voie de comparaison; 2° ils morigènent en quelque monologue impersonnel; 3° ils s'abaissent même jusqu'aux supplications (2).

En quoi consiste la méthode des « comparaisons » employée par les parents timides qui n'osent pas commander?

Elle consiste à invoquer l'exemple des autres pour se justifier soi-même d'avoir un désir et d'oser le manifester :

— Voyez comme le petit Georges est bien élevé; il obéit tout de suite et sans jamais répondre.

— Ah! par exemple, hier encore il a été privé de promenade, pour avoir manqué de respect à sa mère?

— Comment le savez-vous?

— C'est lui qui me l'a dit, et même qu'il a ajouté : « J'ai répondu que cela m'était bien égal, puisque je n'avais pas envie de sortir. »

Quel est le résultat de cette méthode?

Les parents n'ont pas voulu ni osé prendre le dessus, ils ont franchement le dessous. C'est généralement l'enfant qui a le dernier mot.

En quoi consiste la pratique des « monologues »?

Elle consiste à donner à ses conseils, à ses réflexions, à ses remontrances, la forme d'une conférence.

Au lieu de s'adresser directement à l'enfant, certains parents parlent de lui à la troisième personne, et d'eux-mêmes sous la forme impersonnelle :

— Oh! qu'il est insupportable!..... On ne sait plus par quel côté le prendre! Rien ne le touche!..... On dirait qu'il le fait exprès!..... Quel plaisir peut-on avoir à vexer ainsi les gens! etc.

---

(1) Nous rapportons ce trait comme exemple d'autorité; mais nous ne prenons pas à notre compte l'admiration pure et simple du P. Charruau.

(2) D'après F. Nicolay, *op. cit.*, p. 98 et *sq.*

On, dit Voltaire, est un personnage aux larges épaules qui endosse les responsabilités dont les peureux veulent se décharger.
On est la formule préférée des âmes faibles.
Le *je* et le *moi* les épouvantent.

Quelles sont les conséquences de cette pratique?

Elles sont désastreuses.

L'enfant sent que ses parents ont peur; il souligne leur faiblesse par son silence et son dédain, et s'il provoque par là la colère de ses ascendants, il se sent alors tellement au-dessus d'eux, qu'il peut leur demander avec un air de bonhomie moqueuse ce qu'ils ont à se monter ainsi.

En quoi consistent les « supplications »?

Elles consistent à employer des formes qui ne conviennent guère qu'à des inférieurs parlant à leurs supérieurs.

— Pierre, va me chercher mes lunettes sur la table dans ma chambre.

— Non, je ne sais où elles sont !

— Si, tu le sais, puisque je te le dis; elles sont sur la table !

— Je n'ai pas le temps, je dois raccommoder mon cerf-volant.

— Tu n'es pas gentil, tu ne veux jamais faire ce que je te demande.

Et la mère, vaincue, se résigne à gravir elle-même les marches de l'escalier.

Quelles sont les méthodes en vogue dont l'autorité sérieuse doit se défier?

L'autorité sérieuse doit toujours se défier :

1° De la méthode anglo-saxonne; 2° de la méthode de sentiment.

Que faut-il entendre par la « méthode anglo-saxonne? »

C'est la méthode de ceux qui, pris d'engouement pour ce qui se passe outre-Manche ou au delà des océans, trouvent : que la jeunesse d'autrefois était trop assujettie et pour un temps trop long; que les caractères ne se développaient pas assez librement; que cela nuisait à la spontanéité des natures; que l'émancipation de la jeunesse est un des bienfaits du siècle.

Que faut-il penser de cette méthode?

Ecoutons Mgr Dupanloup (1) :

On prétend que l'obéissance abaisse la volonté ; que le respect nuit à l'affection ; que la crainte filiale déprime le caractère !

Eh bien ! tout cela, en éducation, vaut, à mes yeux, les fameuses maximes des prédicateurs socialistes, en fait de charité : *l'aumône avilit;* en fait de justice : *la propriété, c'est le vol;* en fait de religion : *Dieu, c'est le mal!*

Tout cela, en fait d'éducation, c'est le renversement de tout sens moral et de toute vertu : et c'est par suite de ces détestables principes, de ces aveuglements et de ces faiblesses que l'éducation a pu être définie par un homme d'esprit :

L'art de développer chez un enfant tous les défauts qu'il a reçus de la nature, et d'y ajouter tous ceux que la nature a oublié de lui donner.

Cependant, cette méthode n'est-elle pas préconisée par des éducateurs intelligents?

Nous ne le nions pas. M. Demolins s'est fait l'apôtre de ce système, et, pour l'appuyer, il a écrit tout un ouvrage sous ce titre : *A quoi tient la supériorité anglo-saxonne?*

Quels sont les côtés faibles de la thèse de M. Demolins?

1° Elle suppose résolu ce qui est en question. Avant de chercher à quoi tient la supériorité anglo-saxonne, il aurait fallu prouver qu'elle existe. C'eût été peut-être plus difficile.

Je puis vous affirmer que la moralité des collèges anglais laisse étrangement à désirer (2).

2° Elle donne à entendre que tous les caractères s'accommodent de toutes les méthodes. C'est là une erreur.

Nous ne sommes pas en Angleterre ni en Amérique; nous sommes en France: ce qui réussit au delà de la Manche ou de l'Océan peut très bien ne pas convenir à notre tempérament. Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà, disait Pascal (3).

Est-il vrai qu'il faille subir cette méthode?

Certains le prétendent, et, tout en déplorant le souffle d'indépendance précoce qui règne partout, et dont les jeunes gens ressentent, de si bonne heure, la fatale influence, ils

(1) *De l'Éducation*, t. II, p. 269.
(2) R. P. Charruau, *Nos enfants*, p. 67.
(3) *Pensées*, petite édit. Bruno, p. 465.

affirment qu'il n'y a rien à faire, que c'est dans l'air, et que la sagesse demande d'en prendre son parti.

Les aveugles !

Ils se plaisent à voir en dehors d'eux ce qui est en eux-mêmes, comme cet astronome qui voyait dans un astre l'insecte posé sur le miroir de son télescope (1).

Non, le mal n'est pas dans l'air : il est dans la mollesse des mœurs domestiques, dans l'affaissement et dans les déchéances de l'autorité paternelle et maternelle.

Quelle conduite faut-il donc tenir en face de la méthode anglo-saxonne ?

Il faut d'abord s'en défier, comme de tout ce qui vient de l'étranger ; les nouveautés d'outre-mer ou d'outre-monts doivent être soumises à un contrôle sévère.

Il faut ensuite réserver une plus grande part de ses faveurs aux méthodes anciennes, si longtemps et naguère encore en honneur chez nous, dans les meilleurs milieux.

On demandait un jour à une dame qui est un remarquable exemple de ce que peut une parfaite éducation appliquée à une nature d'élite; modèle de piété filiale et de toutes les plus aimables vertus; mais aussi modèle d'aveuglement et de déraison maternelle.

— *Est-ce donc ainsi qu'on en usait avec vous ? Est-ce ainsi que vous en avez usé vous-même plus tard avec vos parents ?*

— *Oh ! non ! répondit-elle naïvement ; nous n'avons pas été gâtés, tant s'en faut, et, à trente ans, nous avions pour mon père et ma mère autant de vénération, autant de déférence, et encore plus d'amour que dans la première enfance.*

— *Eh bien ! permettez que je vous le fasse remarquer, il a manqué un point essentiel à votre éducation : vos parents auraient dû vous enseigner l'art de rendre à vos enfants l'éducation que vous-même avez reçue d'eux.*

Ce qu'un auteur facétieux écrivait un jour serait-il donc vrai ?

La Providence nous a donné des parents pour nous montrer de quelle manière nous ne devons pas nous comporter avec nos enfants (2).

Que faut-il entendre par la « méthode de sentiment » ?

C'est celle qui consiste à substituer à l'autorité qui s'impose l'affection qui touche, l'explication qui convainc, le conseil qui décide (3).

---

(1) Allusion à la prétendue aventure de Paul Néal, un des membres de la Société royale de Londres, qui aurait pris pour un éléphant dans la lune une souris qui s'était glissée entre les verres de son télescope. (La Fontaine, *Fables*, VII, 18.)

(2) Mgr Dupanloup, *op. cit.*, t. II, p. 272.

(3) D'après F. Nicolay, *Les enfants mal élevés*, l. III, ch. 1er.

Quelles raisons invoque-t-on à l'appui de cette méthode?

En parlant au cœur et à la raison, en persuadant que les ordres donnés sont justes et sages, on forme une intelligence qui comprend, une raison qui juge sainement, une volonté qui se soumet librement. L'obéissance est alors un acte moral.

Tandis que la méthode d'autorité, qui ne permet ni raisonnement ni choix réfléchi, fait des vaincus au lieu de faire des convaincus ; elle fait plier le corps, mais elle contrarie, et parfois elle révolte la volonté; elle crée de l'automatisme au lieu d'éveiller l'autonomie.

Quelle est la valeur de ces raisons?

Elles partent d'un principe faux ou au moins dangereux, et elles se heurtent pratiquement à des difficultés insurmontables.

Quel est le principe faux, ou au moins dangereux, qui sert de base à la méthode de sentiment?

C'est l'affirmation, ou du moins l'acceptation d'une certaine égalité entre les parents et les enfants.

En entreprenant de persuader l'enfant, on se place sur le même terrain que lui ; on l'autorise à discuter et à contredire; on s'expose soi-même à être débordé, à n'avoir pas la repartie qui convient ou la présence d'esprit qui sauve.

D'autre part, l'enfant, forcé dans ses derniers retranchements, fait valoir, pour se justifier, des raisons absurdes; les parents s'irritent et ils finissent par de gros mots ou des voies de fait, à moins qu'ils ne fassent appel à leur autorité..... ce qui est la condamnation sans phrases du système tout entier.

Quelles sont les difficultés pratiques qui s'opposent à la mise en œuvre de la méthode de sentiment?

Il en est trois principales :

1° Avant que l'enfant soit assez grand pour apprécier la sagesse des ordres reçus, que feront ses parents?

Attendront-ils?

Le laisseront-ils grandir à sa guise?

Et quand il aura contracté, pendant dix, douze ou quinze ans, des habitudes d'indépendance, réussiront-ils, avec de

beaux discours, à lui faire reprendre sur lui-même une autorité réelle et sérieuse?

2° Et quand ce petit être grandissant, esprit curieux, né malin, posera des questions indiscrètes, déplacées, insolubles..... quand ses prétentions seront irréalisables ou folles..... encore une fois, que feront ses parents ?.....

3° Et quand l'enfant aura atteint l'âge des passions fougueuses; quand il sera bien enivré d'indépendance et assoiffé de désirs..... nous le demandons une troisième fois : que feront les parents?.....

Croit-on qu'il suffira à la mère de s'écrier d'une voix mélodramatique : « Malheureux enfant ! Tu ne m'aimes donc plus? » pour que celui-ci désarme sur-le-champ et devienne tout à coup souple, facile et transformé ? (1)

Faut-il donc rejeter tout sentiment et tout raisonnement dans l'éducation?

Non.

La persuasion développe, chez l'enfant, la tendresse du cœur, la délicatesse de l'âme, l'intelligence et le jugement.

Mais pour que ces avantages, réels et importants, restent purs de tout alliage nuisible, il faut que la méthode de sentiment soit appliquée avec discrétion, corrigée et complétée par la méthode d'autorité, chacun des deux facteurs étant employé dans l'ordre voulu par l'expérience et la raison.

« Elle savait persuader et convaincre aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité », dit Bossuet de la reine d'Angleterre (2).

Quel est l'ordre exigé par l'expérience et la raison dans l'emploi sucessif de l'autorité et du sentiment ?

Il faut employer la *discipline d'abord, la persuasion ensuite.*

1° C'est logique.

L'*autorité* s'impose, tant que l'enfant n'est pas assez raisonnable pour comprendre, pas assez sage ni assez fort pour se vaincre soi-même.

Quand l'enfant grandi sera maître de sa raison et de son intelligence, on fera appel au cœur et au sentiment, non pas

(1) NICOLAY, *op. cit.*, p. 136.
(2) *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, 1re partie.

exclusivement, mais par manière de complément et de récompense.

Pour diriger une branche, on commence par user de la force, on emploie même le fer. Ensuite, il suffit d'un simple fil, d'un faible jonc pour la maintenir dans la direction voulue.

2° C'est pratiquement le seul moyen d'utiliser les deux méthodes.

L'éducation commencée par la discipline peut (et doit) se compléter par l'éducation du cœur.

Tandis qu'il n'est pas possible, une fois l'éducation sentimentale reconnue insuffisante, de recourir utilement à la sévérité.

CHAPITRE III

L'autorité est une science

> « C'est une grave accusation contre les parents que d'avoir des enfants désobéissants. » (1)

Pourquoi peut-on dire que l'autorité est une science ?

Parce que l'exercice du droit et l'accomplissement du devoir de l'autorité supposent la connaissance (la science) et le respect d'un certain nombre de principes. Les uns sont éloignés, les autres immédiats ; nous les examinons successivement.

Article I. — Les principes éloignés.

> Tous ont la déraison de voir la vérité
> Chacun de sa fenêtre et rien que d'un côté,
> Sans qu'aucun d'eux, tenté par ce rocher sublime,
> Aille en faire le tour et monte sur sa cime (2).

Quels sont les principes éloignés qui conditionnent l'autorité?

Il en est cinq :

1° Il faut s'y prendre très tôt.

2° Il faut que les parents respectent eux-mêmes la source de toute autorité : Dieu.

3° Il faut que les parents appuient leur autorité sur Dieu.

(1) Lhotzky.
(2) V. Hugo, *Les rayons et les ombres*, Sagesse.

4° Il faut que les parents montrent en tout une conduite digne et noble.

5° Il faut que les parents évitent tout ce qui peut les mettre sur le pied d'égalité avec leurs enfants.

§ 1. — *Il faut s'y prendre très tôt.*

« Courbe la tête de ton fils dans sa jeunesse. » (*Eccli.*)

Pourquoi faut-il que les parents affirment très tôt leur autorité?

Parce que l'expérience enseigne que « si l'enfant n'est pas maté dès trois ou quatre ans, il est presque certain qu'il ne le sera jamais » (1).

Qu'arrive-t-il, en effet, si on néglige l'affirmation precoce de l'autorité ?

L'enfant grandit : son indépendance se développe avec lui; ses insoumissions sont fréquentes; elles deviennent scandaleuses; son arrogance fait honte; les parents ouvrent enfin les yeux; ils décident de réagir.

Il est trop tard.

Si le père ou la mère veulent user de rigueur, ils trouvent en face d'eux une telle opiniâtreté de résistance, que, par crainte des conséquences, ils renoncent à la lutte.

S'ils tiennent bon quand même, l'enfant s'aigrit, se révolte intérieurement, cherche la cause du changement d'attitude de ses parents, maudit le foyer où on le châtie après l'avoir gâté : il n'accepte pas et il n'acceptera plus jamais l'autorité.

§ 2. — *Il faut que les parents respectent eux-mêmes la source de toute autorité : Dieu.*

« Que tout homme soit soumis aux autorités supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu. » (2)

Pourquoi faut-il que les parents respectent eux-mêmes l'autorité?

Parce que l'autorité est une : il n'y a pas l'autorité de celui-ci, l'autorité de celui-là : il y a l'autorité tout court; et ce qui la bat en brèche en n'importe quel supérieur l'affaiblit en tous les autres.

---

(1) F. Nicolay, *Les enfants mal éleves*, p. 140.
(2) Saint Paul, *Rom.* xiii, 1.

Et puis l'enfant, nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer, est d'une implacable logique : il ne se soumettra pas longtemps à l'autorité de ses parents, si ses parents ne se soumettent pas à l'autorité de Dieu.

L'autorité ne paraît forte de son droit que lorsque ceux qui l'exercent ne vivent pas autrement qu'ils ne commandent aux autres de vivre (1).

§ 3. — *Il faut que les parents appuient leur autorité sur Dieu.*

Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. (*Ps.* CXXVI.)

Pourquoi les parents doivent-ils appuyer leur autorité sur Dieu ?

Parce que Dieu est la seule base logique, immuable et durable de l'autorité.

Comment les parents feront-ils pour convaincre l'enfant de la vérité de ce point d'appui?

Ils éviteront, dans l'exercice de leur autorité, toute considération égoïste ou passionnée; ils s'inspireront toujours de la pensée du devoir, et manifesteront pour lui une estime profonde et pratique.

§. 4 — *Il faut que les parents montrent en tout une conduite digne et noble?*

« L'on n'a, d'ordinaire, que l'autorité dont on est digne. »
R. B.

« Peu d'hommes sont dignes d'être chefs de famille, et peu de familles sont dignes d'avoir un chef. » (JOUBERT.)

Pourquoi les parents doivent-ils montrer une conduite toujours digne et noble?

1° Parce que l'exercice de l'autorité est facile, quand ceux qui en sont dépositaires méritent l'estime. Or, l'estime ne va qu'à la noblesse, à la dignité et à la vertu.

La maîtrise de soi, une fermeté toujours calme, une conte-

(1) SAINT AUGUSTIN.

nance vertueuse, relèvent les parents aux yeux des enfants, ravissent l'estime et affirment l'autorité.

Don Bosco, à Turin, conduisait, seul, en promenade, pendant toute une journée 300 prisonniers (1).

2° Par contre, tout ce qui abaisse un homme, comme les propos grossiers, les jurons, les excès dans la boisson, les accès de colère, etc., constituent autant de petits scandales qui portent nécessairement atteinte à l'autorité de ceux qui les donnent.

N'y a-t-il pas des défauts qui nuisent plus gravement à l'autorité des parents ?

On peut signaler ici le mensonge et les préférences.

Quelles sont les formes de « mensonge » trop généralement employés dans l'éducation ?

1° On fait des promesses fausses;
2° On surprend la bonne foi;
3° On sert des contre-vérités (2).

En quoi consistent les « promesses fausses » ?

Elles consistent à exploiter les désirs connus ou supposés de l'enfant, à lui en promettre la réalisation, pour prix de son obéissance, puis, une fois le résultat obtenu, à oublier instantanément les engagements contractés.

— Donne cela à ton petit frère, je t'achèterai une belle grande poupée.

— Si tu es bien sage, nous irons voir Guignol.

— Si tu apprends ta leçon, tu feras une belle promenade.

L'enfant s'y laisse prendre, parce qu'il est naturellement confiant, mais comme la récompense promise ne vient jamais, il finit bien par s'apercevoir qu'on se joue de lui et qu'on abuse de sa crédulité.

Quel est le résultat de ces constatations ?

1° L'enfant est entraîné à penser que le mensonge n'est pas un défaut, puisque sa mère en use à tout instant.

2° Puis un beau jour, défiant parce que toujours trompé,

(1) J.-B. Francesia, *Vie du vénérable Don Bosco*, p. 158.
(2) D'après Nicolay, *op. cit.*, p. 98 et *sq*.

il demande à voir ce qu'on lui promet, ou bien, scandalisé et révolté, il s'écrie :

— Voilà des années qu'on me promet un tas de récompenses, je n'en ai jamais vu aucune ; c'est de la farce!

Rien de plus insolent, mais rien de plus juste!

Comment « surprend-on » la « bonne foi » de l'enfant?

On se sert de sa confiance, pour obtenir sa docilité, et aussitôt on tourne contre lui l'acte de bonne volonté qu'il a posé.

— Comme tu as bien travaillé, je vais te conduire au cinéma.

Et on le mène chez le dentiste!

— Donne-moi ton chemin de fer, je vais te montrer comment on le fait manœuvrer.

— Maintenant, tu ne l'auras plus!

N'y a-t-il pas quelque chose de pire encore?

C'est de *servir* aux enfants des *contre-vérités* flagrantes.

Il s'agit, par exemple, de faire ingurgiter une potion désagréable.

— Oh! que c'est bon! dit la mère, en faisant semblant de goûter.

L'enfant, gagné, saisit le bol perfide et constate aussitôt qu'on veut lui faire absorber un breuvage rebutant..... On l'a trompé, il ne l'oubliera jamais.

S'il y goûte, c'est pire encore, car alors l'humiliation d'avoir été dupe s'ajoute à l'indignation d'avoir été trompé, et l'amour-propre froissé produit presque toujours la haine et le désir de la vengeance.

Quelles conséquences découlent de ces méthodes d'odieuse tromperie?

1° Les parents se sont diminués eux-mêmes, en jouant un rôle mensonger.

2° Ils ont fait de l'éducation à rebours, en enseignant avec gravité l'art de tromper.

3° Ils ont détruit à jamais la confiance dans l'âme de leurs enfants.

Les « préférences » sont-elles fréquentes?

Oui, malheureusement.

Les unes s'appuient sur une ressemblance physique : on

éprouve naturellement une sympathie plus profonde pour ceux qui sont marqués des mêmes traits.

Les autres sont produites par les qualités extérieures de grâce, d'amabilité, d'intelligence : on s'attache plus fortement à ceux dont la contenance flatte l'amour-propre et autorise les plus belles espérances.

Comment ces préférences se traduisent-elles?

Le préféré est naturellement mis en avant; il est plus soigné que ses frères et sœurs; il est exempté des grosses besognes; ses goûts sont flattés; ses défauts eux-mêmes sont considérés comme des vertus, au moins sont-ils tolérés; il est proposé pour modèle sans qu'il le mérite, parfois, et sous le bénéfice de cette perfection imaginaire, la mère déclare tout haut qu'elle l'aime plus que les autres :

— Vois ton frère, comme il est gentil, lui, il obéit tout de suite, il se tient comme il faut..... Aussi je l'aime bien, pas toi, tu sais.....

Quels sont les ravages produits par ces préférences?

Le préféré est un enfant gâté; il devient orgueilleux, méprisant, capricieux, paresseux, incapable de se suffire, sensuel et dévoyé.....

Les autres sont presque nécessairement jaloux et haineux.

Leur esprit s'assombrit, leur cœur s'aigrit et se serre : il est assiégé par la tristesse et souvent par la haine.

Oui, par la haine.

Rappelez-vous l'histoire de Joseph, pères et mères imprudents, c'est pour vous qu'elle a été écrite.

§ 5. — ***Il faut que les parents évitent tout ce qui peut les mettre sur le pied d'égalité avec leurs enfants.***

> « Les enfants doivent avoir pour amis leurs camarades, et non pas leurs pères et leurs maîtres. » (1)

Pourquoi cette recommandation?

Parce que l'égalité et l'autorité s'excluent.

Les libertés dans le langage, les familiarités dans les pro-

(1) Joubert, *Pensées.*

cédés, le laisser-aller dans les récréations, diminuent les distances, produisent une impression d'égalité et nuisent à l'autorité.

Flattez votre fils et il vous causera de grandes frayeurs; jouez avec lui et il vous attristera.

Ne vous amusez point à rire avec lui, de peur que vous n'en ayez de la douleur, et qu'à la fin vous n'en grinciez des dents (1).

N'est-ce pas aussi l'avis des penseurs de tous les siècles?

Écoutons *Platon* :

Lorsque l'intérieur des familles est en proie à cette insolente égalité, tout, jusqu'aux animaux, semble respirer l'anarchie. Le père craint et respecte son fils, et le fils traite bientôt le père comme son égal. Il n'a plus pour les auteurs de ses jours ni respect ni crainte; il veut pouvoir dire en tout « : Je suis libre. »

Et *de Bonald* :

Des affections que la raison ne dirigea plus et une éducation domestique molle et sans dignité prirent la place de ces relations d'autorité et de soumission entre les enfants et leurs parents, dont la génération qui finit a vu dans son jeune âge les dernières traces. Des enfants qui avaient dans l'esprit des idées d'égalité avec leurs parents, et dans le cœur des sentiments d'insubordination à leurs volontés, se permirent, en leur parlant, le tutoiement, qui, dans notre langue, exprime la familiarité ou le mépris, et les parents qui avaient la conscience de leur faiblesse, n'osant pas être les maîtres, aspirèrent à être les amis, les confidents, trop souvent les complices de leurs enfants. Il y eut, en France, des pères, des mères, des enfants, mais il n'y eut plus de pouvoir dans la famille, et la société politique en fut ébranlée jusque dans ses fondements.

Article II. — Les moyens immédiats.

« L'éducation serait-elle donc la seule science sans principes? » (2)

Quels sont les moyens immédiats d'acquérir et de garder l'autorité?

Il en est cinq principaux :

1° Il faut parler peu.

2° Il ne faut engager l'autorité qu'avec discrétion.

3° Il faut être clair.

(1) *Eccli.* xxx, 9-10.

(2) F. Nicolay, *op. cit.*, p. 7.

4° Il faut prendre au sérieux ce que l'on dit.
5° Il faut exiger l'obéissance immédiate.
6° Il faut tenir jusqu'au bout.

§ 1. — *Il faut parler peu.*

Ce discours éloquent ne fit pas grand effet.
L'auditoire était sourd aussi bien que muet
(LA FONTAINE.)

Quel est le sens de cette formule : « il faut parler peu »?

Il faut intervenir rarement.

Il serait désastreux, en effet, de ne rien permettre et de ne rien passer.

Certains parents parlent sans arrêt, tantôt pour commander, tantôt pour interdire, tantôt pour conseiller :

— Pierre, prends garde de tomber.
— Tiens-toi bien.
— Regarde devant toi.
— Ne marche pas si vite.
— Attention au tramway.
Etc.

L'enfant finit par ne plus entendre les recommandations qu'on lui fait.

Les parents eux-mêmes n'attachent pas d'importance à ce qu'ils disent, et quand ils veulent mettre en jeu toute leur autorité, ils s'aperçoivent qu'elle est sans force et n'a plus de prise.

§ 2. — *Il ne faut engager l'autorité qu'avec discrétion.*

Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse et qu'on n'observe point.
(LA FONTAINE.)

Que faut-il faire pour pratiquer la discrétion dans l'exercice de l'autorité?

1° Il ne faut engager l'autorité que rarement.

Il faut commander *rarement* mais *formellement,* afin d'accorder à l'enfant, sans risque pour lui et sans danger pour l'autorité paternelle, *le maximum de liberté possible.*

On laisse volontiers flotter les rênes du coursier que l'on sait pouvoir brider à temps, quand on longera le précipice de la route; on

ne tient pas constamment à l'attache ni sous le fouet, le chien fidèle qui a pris l'habitude d'obéir à la voix de son maître (1).

2° Il ne faut engager l'autorité qu'à bon escient :

C'est-à-dire pour des questions qui en valent la peine, et dans des ordres dont la sagesse et l'opportunité soient indiscutables.

C'est une situation pénible, paralysante et généralement sans issue honorable, que celle de ces parents obligés, par leur imprudence, de reculer s'ils veulent être raisonnables, ou de s'engager à fond pour des vétilles ou des erreurs, s'ils veulent sauvegarder leur autorité.

§ 3. — *Il faut être clair.*

« Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle ? »
(LA BRUYÈRE.)

Dans quel sens faut-il entendre cette recommandation ?

En deux sens différents.

1° Quand on a à commander, il est de toute nécessité que l'on sache nettement ce que l'on veut.

2° Quand on commande, il est indispensable d'exprimer sa volonté en termes clairs, qui ne prêtent à aucune équivoque et à aucune erreur d'interprétation.

Nous avons souvent remarqué que dans un groupe donné d'enfants, l'obéissance n'était pas ponctuelle, parce que les ordres n'étaient pas clairs : on n'avait pas compris.

§ 4. — *Il faut prendre au sérieux ce que l'on dit.*

« Celui qui se fait ver de terre peut-il se plaindre d'être écrasé ? »
(KANT.)

Y a-t-il donc des parents qui ne prennent pas au sérieux ce qu'ils disent ?

Peut-être le prennent-ils au sérieux ; mais un certain nombre n'en ont pas l'air.

Ils commandent et menacent par formules, auxquelles ni eux-mêmes ni, à plus forte raison, les enfants ne font atten-

(1) F. NICOLAY, *op. cit.*, p. 142.

tion; ils n'attachent d'importance ni à ce qu'ils disent, ni à ce qu'ils promettent, ni à ce dont ils menacent.

Ils parlent avec ce même ton d'indifférence que l'on prend, quand on se rencontre, pour se demander mutuellement : « Comment allez-vous? »

On pense si peu à ce que l'on dit, que si la personne saluée de cette façon avait été malade, on croirait avoir manqué de politesse pour n'avoir pas pris des nouvelles de sa santé.

§ 5. — *Il faut exiger l'obéissance immédiate.*

Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent.
(La Fontaine.)

Que faut-il penser de l'obéissance retardée?

L'obéissance qui fait répéter deux fois un ordre reçu n'est plus de l'obéissance : elle ne doit jamais être acceptée pour suffisante; elle doit être traitée comme la désobéissance.

Combien de parents, cependant, se résignent à répéter deux fois, trois fois et plus, les ordres qu'ils donnent à leurs enfants.

Et ils accompagnent ces répétitions des mots « immédiatement » et « tout de suite », ne remarquant pas ou ne voulant pas remarquer qu'ils se mettent ainsi en contradiction flagrante avec eux-mêmes, et qu'ils se payent de mots.

Il est vrai qu'il y a un avantage : puisque l'obéissance à la cinquième sommation, par exemple, est encore, d'après la formule paternelle ou maternelle, une obéissance immédiate, il n'y a pas à sévir, et on peut se bercer de l'illusion d'un triomphe.

Mais ce n'est qu'une illusion; en réalité, l'obéissance manque d'une qualité essentielle : la promptitude.

Jacques est mal levé et pleurniche sans trêve. Sa maman, agacée : « Si tu ne te tais pas dans une minute, tu mangeras ton dessert dans ton assiette à soupe! (C'est la punition qui fait le plus peur à Jacques.) Il pleure de plus belle. « Tu m'as entendue? — Oui, mais je sais pas combien c'est, « une minute » ; alors, j'sais pas ce que j'ai encore à pleurer. »

Ce petit trait, absolument authentique, montre que les enfants exploitent jusqu'à l'extrême la faiblesse de leur père et de leur mère (1).

---

(1) Un jeune professeur raconte : « Je commis un jour l'imprudence de dire à un élève : Je vous donne un quart d'heure pour obéir. L'élève tira sa montre,

Quel autre inconvénient produit d'ordinaire l'obéissance retardée?

Elle engendre l'obéissance qui discute.

Que faut-il penser de l'obéissance qui discute?

Elle est plus défectueuse encore que l'obéissance retardée.

Elle est le vice capital de l'éducation sentimentale, dont nous avons déjà parlé :

— Louis, prends ton manteau!

— Maman, ce n'est pas la peine.

— Regarde comme le temps se couvre; le vent est d'Ouest, le baromètre baisse ; prends-le tout de même.

— Maman, je t'assure qu'il ne pleuvra pas.

— Jeudi, en allant chez ton oncle, tu n'avais pas ton manteau ; il a plu, et tu as été mouillé jusqu'aux os.

— Oui, mais dimanche tu me l'as fait prendre, et jamais le temps n'a été si beau.

Si la mère est résolue à se faire obéir, elle ajoute nerveusement

— Sais-tu que tu me lasses, avec tes réflexions. Prends ton manteau, je le veux.

Dès lors, à quoi bon le petit cours de météorologie de tout à l'heure, pour aboutir à un ordre final (1).

§ 6. — *Il faut tenir jusqu'au bout.*

> D'inutiles clameurs je fais grâce à l'enfance,
> Mais, prescrite une fois, je maintiens ma défense.
> Je réclame fort peu ; mais, d'un cœur résolu,
> Je veux obstinément le peu que j'ai voulu (2).

Que faut-il faire pratiquement pour tirer parti de ce conseil?

Il faut ne jamais faire de concessions.

De telle sorte que l'enfant sache, à n'en pouvoir douter un seul instant, que ce qui est commandé doit *toujours* être exécuté, coûte que coûte.

Quelle est l'importance de cette fermeté?

Elle est capitale.

Le système des concessions compromet ou ruine l'autorité.

Si, en effet, un refus n'est pas définitivement et sûrement un refus, si un *non* peut devenir un *oui*, à n'importe quelle échéance, l'enfant se servira de tous les moyens, les plus vio-

---

et quand le quart d'heure fut passé, il obéit. J'enrageais littéralement, mais je fus corrigé. »

(1) F. Nicolay, *op. cit.*, p. 170.

(2) A. de Beauchêne, *Livre des jeunes mères*, poème LXV.

lents et les plus humiliants, pour hâter le moment de la soumission paternelle ou maternelle.

Qu'on ne s'y méprenne pas.

Il ne s'agit pas ici de tel ou tel jouet, de telle ou telle friandise.

Il s'agit, ni plus ni moins, de l'autorité même du père et de la mère.

C'est sur cet enjeu que la lutte s'engage, à propos des mille petits détails de la vie de chaque jour.

Si les parents sont faibles et cèdent, ils se mettent sur la voie qui conduit à l'impuissance, car l'enfant s'enhardit dans la mesure même des concessions qu'il arrache.

Si les parents sont fermes, s'ils brident l'enfant et le refrènent résolument, ils restent les maîtres, ils gardent leur autorité, ils jouissent de leurs enfants.

Quel est l'écueil de cette fermeté ?

1° Ce sont les larmes et les colères des enfants.

Il n'y faut jamais céder.

Qu'on ne redoute pas trop les colères et les larmes de l'enfance. Vous connaissez le proverbe anglais : *Vents de mars et pluies d'avril amènent fleurs de mai.* Et j'ajouterai que les fleurs de mai amènent les fruits de septembre (1).

2° Ce sont aussi les cajoleries des enfants.

Le petit garçon, par exemple, s'est aperçu que sa maman est très sensible aux baisers, aux embrassements, aux paroles flatteuses et caressantes : il en fait la rançon de son indépendance, et cela ne lui coûte guère, puisqu'il y trouve, comme sa mère elle-même, une satisfaction de sensualité.

Section II

LE RESPECT

« Celui-là est un impie envers Dieu, qui est irrévérencieux envers son père. » (TERTULLIEN.)

Comment se divise cette deuxième section relative au respect ?

En trois chapitres :

1° La nature du respect ; 2° L'importance du respect ; 3° L'objet du respect.

(1) Mlle THÉRÈSE ALPHONSE KARR, *Causeries*, XVII.

CHAPITRE I
La nature du respect

« Le respect est le sens de valeurs. » (KIEFFER).

Qu'est-ce que le respect ?

1° Le respect, c'est quelque chose de plus que l'estime, la déférence, la politesse et les égards. On a des égards pour ses égaux, de la déférence pour ses amis, de l'estime pour le mérite, de la politesse pour tous : le respect s'élève beaucoup plus haut, et il entraîne avec lui l'estime, la déférence, les égards les plus polis, et, de plus, la considération et l'honneur, et quelque chose même de plus grand encore.

2° Le respect, c'est le souvenir réfléchi et le religieux sentiment de ce qu'il y a de divin en soi et dans les autres.

Non, le respect pour soi et pour ses semblables n'est pas autre chose que la considération attentive de ce qu'il y a de plus haut dans la dignité humaine, c'est-à-dire de l'image de Dieu. de la chose divine en nous, puis le sentiment grave et intime, le sentiment religieux, que ce souvenir et cette lumière inspirent (1).

Qu'est-ce, par exemple, que le *respect de soi-même*, « sinon un regard d'étonnement sur soi et de religieuse estime pour une dignité intérieure et cachée ? » (1)

Qu'est-ce que le *respect des lois*, sinon la considération pratique de ce qu'il y a de majestueux et de divin dans l'expression de la volonté des législateurs, pour en tirer une conclusion de religieuse docilité ?

3° Si on voulait définir le respect, il faudrait l'appeler : *le sens des valeurs*, et, par là, le respect est une vertu intellectuelle qui tient de très près au jugement et au bon sens (2).

Qu'y a-t-il au fond de tout respect ?

Il y a Dieu.

Le véritable respect est divin ; il s'élève jusqu'à Dieu et ne s'adresse qu'à lui.

Il se distingue par là, et essentiellement, de tous les respects humains qui rabaissent l'esprit et avilissent le cœur.

Quelles sont, pour les enfants, les formes du respect ?

1° Il y a le respect du maintien.

Le respect interdit l'égarement des yeux, la hardiesse du regard, la brusquerie des gestes, les attitudes négligées, les démarches préci-

---

(1) Mgr DUPANLOUP, *De l'Education*, t. II, p. 487.
(2) F. KIEFFER, *op. cit.*, p. 340.

pitées, les poses prétentieuses, les airs hautains, tout ce qui, en somme, dénoterait le sans-gêne ou l'orgueil d'un pauvre jeune homme (ou d'un enfant) qui, par son affectation d'indépendance et d'importance, n'arrive qu'à se déprécier en prétendant se surfaire (1).

2° Il y a le respect du langage.

a) Quand l'enfant parle de ses supérieurs.

Le respect ne permet pas à des lèvres chrétiennes un mot, une syllabe, une allusion, une insinuation, je ne dis pas calomnieuse, je ne dis pas injurieuse, mais même malveillante, mais même malséante à l'endroit de celui dont le caractère et la personne doivent être sacrés comme la personne et la majesté de Dieu (2).

b) Quand l'enfant parle à ses supérieurs.

Le respect n'élève pas la voix à grands éclats devant un supérieur, de quelque degré qu'il soit; il ne l'interrompt pas, il ne le contredit pas, il ne parle que lorsqu'il faut, il ne dit que ce qu'il doit dire, il le dit en termes déférents, puis il se hâte de rentrer dans un silence discret comme dans son domaine propre. Rien de vulgaire, rien de familier, rien de suffisant ni de tranchant, rien d'inconsidéré ni d'évaporé, mais une convenance parfaite dans le ton et les mots, sans exclure cette aisance qui ne laisse pas oublier que le maître auquel on s'adresse est en même temps un père (2).

CHAPITRE II

L'importance du respect

« Un enfant dont on fait l'éducation est essentiellement un être respectueux, ou il n'est rien, et il tombe au-dessous de tout. » (3)

Quelle est, dans l'éducation, l'importance du respect ainsi compris?

1° Il y a une corrélation essentielle entre l'idée de l'autorité et celle du respect, comme entre l'idée du droit et celle du devoir (4).

Le respect complète l'autorité; il en est l'acceptation dans l'esprit, le cœur et la volonté des subordonnés.

Et s'il est vrai de dire avec Mgr Dupanloup « qu'on n'élève

(1) Mgr Baunard, *Dieu dans l'école*, t. Ier, p. 90.
(2) *Ibid.*, p. 89
(3) Mgr Dupanloup, *op, cit.*, t. II, p. 524.
(4) *Ibid.*, p. 493.

jamais un enfant sans lui et malgré lui » (1), l'autorité ne pourra porter ses fruits d'éducation que si elle est acceptée par le respect.

Le respect est, pour tout homme, et surtout pour le jeune homme, la partie supérieure de la distinction. Le monde lui-même n'estime rien tant que ces habitudes déférentes et réservées : et celui qui les possède possède par elles un charme qui attire tous les cœurs honnêtes. L'Ecriture l'a dit : « En retour du respect, la bonne grâce vous sera donnée : *Pro reverentia accedet tibi bona gratia.* (*Eccli.* XXXII, 9.) Bonne grâce ou bienveillance ; le mot peut signifier l'une ou l'autre de ces choses ; ici, l'une et l'autre sont vraies. C'est, en particulier, la beauté et l'agrément immortel de l'enfance et de l'adolescence, et l'Ecriture le compare à un collier qui ajoute sa parure à celle de cet âge, beau comme le printemps. C'est, de plus, un trésor pour toute votre carrière. Tout ce qu'un jeune homme respectueux accorde en déférence, on le lui rend en confiance. On veut honorer celui qui sait honorer les autres, et on se met en frais pour celui qui fait des frais pour vous. On lui décerne unanimement ce titre d'homme bien élevé, qui est un des meilleurs passeports dont on puisse se pourvoir pour le voyage de la vie (2).

Cette importance du respect est-elle suffisamment comprise ?

Il y a quelque quatre-vingts ans, Royer-Collard disait à l'assemblée des représentants :

Le respect est éteint, me dit-on : rien ne m'afflige ni ne m'attriste davantage : car je n'estime rien plus que le respect : mais qui a-t-on respecté depuis cinquante ans ?

Si cela était, « il faudrait se cacher le visage dans ses mains et desespérer de l'avenir » (3).

Mais non, cela n'est pas, et cela ne sera pas, tant que l'Eglise, « cette grande école de respect », comme l'appelait le protestant Guizot, pourra faire entendre sa voix et exercer son action.

S'il est vrai de dire que le respect n'est pas éteint, n'est-il pas juste d'affirmer qu'il est sérieusement atteint ?

Oui.

Villemain a écrit :

Une langue, c'est la forme apparente et visible de l'esprit d'un peuple. Il y a toujours un rapport profond, quoique souvent obscur et en apparence effacé, entre les mots et les idées, entre les idées et l'état social d'un peuple.

---

(1) Mgr Dupanloup, *op. cit.*, t. Ier, p. 177.
(2) Mgr Baunard, *Dieu dans l'ecole*, t. Ier., p. 91-92.
(3) Mgr Dupanloup, *op. cit.*, t. II, p. 486.

Si cette réflexion est juste, que faut-il penser du nom de *pension*, par lequel on désigne couramment certaines maisons d'*éducation ?*

Une pension, c'est l'argent que l'on donne pour être logé et nourri ; ou encore : la maison où l'on reçoit logement et nourriture, moyennant un certain prix.

Quel est donc l'état d'âme d'un peuple qui appelle du même nom le lieu où l'on reçoit et où l'on paye la nourriture du corps, et la maison où l'on élève les âmes ?

Cette confusion ne peut être que nuisible au respect qui est dû à tous ceux qui s'occupent de la formation et de l'éducation.

L'enfant, en particulier, est-il facilement respectueux ?

« Cet âge est sans pitié », a dit La Fontaine (1). On peut ajouter qu'il est sans respect. Et la raison est la même de part et d'autre.

Si l'enfant est sans pitié, c'est qu'il ne sait pas le mal qu'il fait.

Si l'enfant est sans respect, c'est qu'il n'a pas le « souvenir réfléchi et le religieux sentiment du divin » (2) ; c'est qu'il n'a pas le « sens des valeurs » (3).

CHAPITRE III

L'objet du respect

> « Le respect entre comme un condiment nécessaire dans les rapports des hommes entre eux. »
> (LACORDAIRE.)

Qui peut et doit bénéficier de ce respect ?

1° Les éducateurs, c'est-à-dire les parents et les maîtres, ont droit au respect ;

2° Ils doivent se faire respecter :

3° Ils doivent inspirer le respect à l'égard de tout ce qui le mérite.

(1) *Fables*, IX, 2.
(2) Mgr DUPANLOUP, *op. cit.*, t. II, p. 487.
(3) KIEFFER, *De l'autorité*, p. 341.

Article I. — Les éducateurs ont droit au respect.

« Je ne dois pas moins à Aristote, mon maître, qu'à Philippe, mon père ; car si je dois à celui-ci de vivre, je dois à celui-là de bien vivre. » (Alexandre.)

Pourquoi « les parents » ont-ils un droit spécial au respect de leurs enfants?

Parce qu'ils sont, plus que tout autre, les représentants de Dieu dans l'œuvre de la formation de leurs enfants.

Ce droit est-il sanctionne par Dieu?

Oui, et de la façon la plus formelle :

Celui qui frappe son père ou sa mère doit être mis à mort (1)

Celui qui maudit son père ou sa mère sera puni de mort (2).

Que l'œil qui insulte à son père..... soit arraché par les corbeaux des torrents (3).

Pourquoi les « prêtres » meritent-ils un respect particulier?

Parce que le rôle qu'ils jouent dans l'éducation est toujours nécessairement pénétré du caractère sacré dont il a plu à Dieu de les marquer au jour de leur ordination.

Honorez Dieu de toute votre âme, et révérez les prêtres (4).

Ce même homme qui tout à l'heure va monter dans la chaire de son étude ou de sa classe, il est monté ce matin comme sacrificateur à l'autel de votre Dieu, et ces lèvres qui épellent pour vous le rudiment des lettres ont prononcé des paroles auxquelles Dieu lui-même a obéi, en daignant descendre entre ses mains (5).

Les « maîtres » ont-ils aussi droit au respect?

Oui.

Le précepteur a droit à un grand respect.

Je serais un ingrat si je ne le mettais pas au nombre de ceux que j'aime et que je respecte le plus (6).

Lorsque le duc de Bourgogne, dans un de ces emportements terribles dont Saint-Simon nous raconte qu'ils faisaient tout trembler autour de lui, dit un jour à Fénelon :

— Non, non, Monsieur, *je sais qui je suis et qui vous êtes!*

---

(1) *Ex.* xxi, 15.
(2) *Ex.* xxi, 17.
(3) *Prov.* xxx, 17.
(4) *Eccli.*, vii, 31.
(5) Mgr Baunard, *Dieu dans l'école*, t. Ier, p. 86-87.
(6) Sénèque.

On sait comment Fénelon lui apprit qu'il ne savait *ni l'un ni l'autre*, le remit à sa place et ne lui pardonna qu'à la prière de Louis XIV du grand dauphin et de Mme de Maintenon (1).

ARTICLE II. — Les éducateurs doivent se faire respecter.

> « L'instituteur doit porter son abnégation jusqu'à se désintéresser de la reconnaissance..... Mais ce à quoi il ne peut renoncer, c'est le respect. » (2)

Dans quel sens faut-il entendre cette obligation : les éducateurs doivent se faire respecter?

Les éducateurs doivent se faire respecter : 1° personnellement; 2° mutuellement.

Comment les éducateurs réussiront-ils à se faire respecter?

1° Ils se feront respecter personnellement, en menant une vie irréprochable, estimable et vénérable, spécialement dans leurs rapports avec les enfants.

2° Ils se feront respecter mutuellement, en ne faisant les uns avec les autres qu'un cœur, une âme et une volonté.

3° Ils se feront respecter personnellement et mutuellement, en évitant, en réprimant et en corrigeant les défauts qui atteindraient plus ou moins le respect auquel ils ont droit.

Quels sont les défauts qui sont plus particulièrement nuisibles au respect?

Ce sont :

1° La suffisance.

2° La familiarité.

3° La critique.

La suffisance et la familiarité atteignent spécialement les parents; la critique a plutôt pour objet les prêtres et les maîtres.

Quels sont les procédés ordinaires des suffisants?

1° C'est d' « épater » leurs parents.

En causant et sans en avoir l'air, l'un pousse *quelque bonne*

(1) Mgr DUPANLOUP, *De l'Education*, t. II, p. 528.
(2) *Ibid.*, p. 527.

colle qui doit laisser les auteurs de ses jours émerveillés et rêveurs.

Dans chaque lycée, dans chaque institution, en effet, il y a de ces traditions : un certain nombre de rébus et de quiproquos savants, de curiosités quintessenciées, de problèmes bizarres qui traînent dans les classes et que les élèves recueillent avec soin.

Naturellement le père et la mère restent interdits, et notre jeune homme jouit de leur stupéfaction. Jugez de son triomphe! C'est lui qui leur pose des questions. Comme il rit, plaisante ou raille, quand ils se prêtent à ce petit examen mortifiant (1).

2° C'est de les interroger malicieusement.

Si l'enfant est plus rusé, il se contentera d'interroger sérieusement ses parents, sous prétexte de s'éclairer lui-même, mais avec la secrète pensée de leur faire comprendre qu'ils sont arriérés, et que la science de leur temps est singulièrement défraîchie.

C'est que le jeune homme a bien une demi-douzaine de finasseries à sa disposition! et avec ce bagage, il se trouve largement muni (1).

3° C'est de faire étalage de science.

Lundi, j'ai pioché pendant toute la matinée un sale cosinus et un stupide logarithme, mais j'ai réussi mon équation (2).

Et, feignant de se remémorer une loi algébrique, il dira avec conviction et volubilité :

Le coefficient du second terme est la somme des seconds termes des facteurs binômes ou la somme des racines en signes contraires (2).

Puis, continuant son jeu :

Ah! tu connais le petit X...? Croirais-tu que l'autre jour, à la cosmographie, il a confondu la parallaxe avec l'écliptique. C'était tordant! En rentrant, nous composerons en sciences; veux-tu parier que nous aurons pour sujet : la classification des monocotylédones et la description du pancréas? Si on m'interroge là-dessus à mon « bacho », je suis sûr de n'être pas « rétoqué ». Je sais ça depuis un siècle.. .. D'ailleurs, c'est simple comme bonjour! Avec dix lignes sur le canal cholédoque, le duodénum et l'épithélium pavimentaux, le père X..... (le professeur) sera enchanté, ravi. (2)

> Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
> A. . . . .
> . . . .
> Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares
> Plus ils blessent l'oreille et plus leur semblent rares;

(1) Nicolay, *Les enfants mal élevés*, p. 26

(2) Nicolay, *op. cit.*, p. 27.

Avoir toujours en bouche *angles, lignes, fossés,*
Vedette, contrescarpe et *travaux avancés*
Sans ordre et sans raison ; n'importe, on les étonne,
On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne.
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre et se met en crédit (1).

Que font trop souvent les parents?

Beaucoup de mères, pénétrées d'admiration ou flattées dans leur orgueil, ne manquent pas d'excuser le petit vaniteux.

Vienne une visite, la mère s'écrie :

— Vraiment ! on demande maintenant aux collégiens des choses inouïes ! C'est du chinois pour moi ! Je n'y comprends pas un traître mot ! Mais cela plaît à l'enfant..... Il est certain qu'il est doué..... Ah ! s'il n'y avait pas de « chouchoux » dans les classes !..... Mais lui n'est pas de ces élèves qui adulent leurs maîtres ; au contraire !..... Il n'aime pas les injustices, et, je le confesse, il dirait plutôt une insolence dans un moment de vivacité..... Un instant après, il n'y pense plus.

Traduction libre : c'est un *cancre* et un impertinent.....

Le père, heureux de tant de précocité, dit devant son fils, en frappant sur l'épaule d'un vieil ami :

— Décidément, mon cher, nous ne sommes plus de notre siècle ! A notre âge, on n'est plus à la hauteur, il faut l'avouer : je nous trouve bien ignorants !

Et baissant à peine la voix :

— Entre nous, à côté de tous ces gaillards-là, nous paraissons de vieilles perruques (2).

Que devraient faire les parents?

Il leur serait facile de mettre les choses au point et de sauvegarder le respect, dans l'esprit même de ces sortes de pédants.

1° Ils pourraient d'abord leur faire remarquer que les enfants venus plus tard, en un monde plus perfectionné, profitent nécessairement des découvertes et inventions que leurs pères n'ont point connues....., et qu'il en sera ainsi tant que les parents naîtront avant leurs enfants.

2° Ils pourraient ensuite imposer au petit vaniteux, qui tire gloriole de grands mots à allure scientifique, une page d'orthographe de moyenne force..... Ce serait assez souvent, pensons-nous, le coup d'épingle dans un monstre de baudruche.

3° Et, à supposer que fût réelle la supériorité intellectuelle

---

(1) CORNEILLE, *Le menteur*, I, 6.

(2) NICOLAY, *op. cit.*, p. 27-29, *passim*. — Nous avons entendu un père de famille discourant de même façon, au sujet de son fils, élève de troisième, et concluant : « Il en sait plus que moi, et autant que ses professeurs. »

de l'enfant, ils pourraient faire comprendre que le bon sens, le jugement, l'âge, l'expérience, sont de beaucoup préférables, pour l'organisation et la conduite de la vie, à ce vernis littéraire et scientifique qui ne devrait raisonnablement servir qu'à former l'âme et à l'outiller pour l'avenir.

Comment la « familiarite » nuit-elle au respect?

La familiarité se caractérise par le sans-gêne avec les supérieurs. Ce sans-gêne pourra n'être d'abord que de l'espièglerie, mais il dégénérera très vite en insolence, entraînant avec lui, dans sa course de mort, l'obéissance et le respect.

En voici quelques exemples :

A vingt ans, le fils d'un général que nous avons connu donnait d'habitude à sa mère le surnom de « bichette » ; et, dans l'entourage, on trouvait cela charmant!

De même, devant tous, la fillette d'un professeur appelait par amitié son grand-père : « Vieux camarade » ou « Monsieur Léon ».

L'enfant fait des « niches » à ses ascendants comme à ses condisciples. Il souligne..... les lapsus, les quiproquos ou les bévues commises par les parents; il rappelle volontiers leurs erreurs ou leurs inadvertances; en un mot, il rayonne de joie quand il les trouve en défaut. ...

N'avez-vous pas rencontré tel bambin de dix ans défiant sa mère ou offrant à son père de parier contre lui, si l'on conteste ses dires (1)?

Que faut-il faire pour prévenir cette familiarité?

Il faut : 1° Ne jamais tolérer de paroles qui traduisent une diminution du respect;

2° Ne jamais accepter de niches;

3° Ne jamais supporter que l'enfant prenne des airs de jouer, quand il s'agit de choses sérieuses, ou quand l'autorité est engagée.

Si, par exemple, les parents veulent punir quelque petit délinquant, ils ne peuvent prendre leur parti des efforts qu'il tentera pour s'enfuir, même en riant; c'est sa manière à lui de désarmer la sévérité de ceux dont il dépend, et les parents seraient dupes, s'ils se laissaient prendre au piège qui leur est alors tendu.

Quelle est la source ordinaire du manque de respect à l'égard des prêtres et des maîtres?

C'est la *critique*.

Un missionnaire avait un jour laissé entendre, dans une

---

(1) NICOLAY, *op. cit.*, p. 108-109, *passim*.

conférence, que peut-être les personnes pieuses ne savaient pas toutes correctement le *De Profundis*.

Une fillette de treize ou quatorze ans trouva l'insinuation désobligeante, et fit part de son impression à son institutrice.

Et voici la réponse qu'elle en reçut :

— Semblables à certains médecins qui feignent de trouver graves toutes les maladies qu'ils ont à traiter, afin de se donner l'avantage facile d'une compétence professionnelle extraordinaire, certains prédicateurs prennent plaisir à rabaisser leurs auditeurs, pour faire croire qu'ils ont produit un bien immense, qu'on avait besoin d'eux et qu'on eût été bien à plaindre s'ils n'avaient pas passé par là. (*Authentique.*)

La fillette avait fait une réflexion de mauvais esprit.

Et l'institutrice avait manqué à tous ses devoirs, en abondant dans le sens de son élève, au lieu de réprimer énergiquement le défaut qui se manifestait.

Les deux manquaient de respect.

Pourquoi les éducateurs doivent-ils se faire respecter ?

Parce que le respect seul produit, dans une mesure convenable, et sous une forme utile l'attention, la docilité et la reconnaissance, sans lesquelles il n'y a pas d'éducation complète.

Quelle est l'importance de l'attention ?

Pour recevoir une formation, l'enfant doit s'identifier avec ceux qui sont chargés de la lui donner, et il ne peut le faire que s'il est tout d'abord attentif.

Cette attention est-elle généralement pratiquée ?

Il y a des enfants qui ne daignent même pas écouter leurs parents, qui ne prêtent aucune attention ou font semblant de ne prêter aucune attention aux recommandations paternelles et maternelles.

Et si le supérieur méprisé insiste, il s'attire quelque réponse dans le genre de celle-ci :

— Ah ! Je n'avais pas entendu !

Si c'est vrai, le respect est foulé aux pieds.

Si ce n'est pas vrai, le mépris est doublé d'un mensonge hypocrite.

(Voir ce que nous disons de l'attention au livre III.)

La docilité est-elle aussi importante que l'attention ?

Elle en est la suite logique et le complément naturel.

Et comme elle n'est autre chose que la prédisposition de l'esprit, du cœur et de la volonté à se laisser éclairer, échauffer et entraîner, elle est la base nécessaire et la condition indispensable de toute éducation.

Quels moyens faut-il employer pour obtenir la docilité ?

Il faut infuser à haute dose, dans l'esprit des enfants, l'humilité et la défiance personnelle.

Il faut les convaincre qu'ils ne savent équivalemment rien, et qu'ils ont, par conséquent, tout à apprendre.

Il faut les habituer à se dire : « Les autres ne sont pas de mon avis, j'ai grande chance de me tromper et d'avoir tort. » Et quand il s'agit des parents : « Mère a parlé, la question est tranchée. » Et quand il s'agit du prêtre, surtout dans l'exercice de son ministère : « M. le curé tient la place de Jésus-Christ ; loin de moi la pensée de trouver à redire ou d'essayer de me dérober. »

Cette docilité est-elle fréquente ?

Elle n'existe qu'à l'état d'exception. Très souvent, les conseils, les recommandations et même les ordres donnés par les parents ou d'autres supérieurs sont contrôlés, jugés et critiqués par des petites têtes de dix, douze ou quinze ans.

S'ils sont en harmonie avec les opinions, les goûts ou les désirs de ces petits princes, ils sont introduits, « ils ont escabeau », comme on disait au château de Versailles.

Mais, s'ils ne plaisent pas, ils sont rejetés avec dédain.

Quel est le grand ennemi de la docilité ?

C'est le mauvais esprit.

N'avez-vous jamais remarqué, sur les lèvres et dans les yeux de certains enfants, cet air de pitié méprisante qui traduit tout à la fois l'étonnement de l'esprit, le détachement du cœur et la résistance de la volonté ?

Nous l'avons constaté mainte et mainte fois chez des enfants de patronage, par exemple.

Nous devons dire que leurs pareils n'y séjournaient que le temps de se faire connaître : car nous n'avons jamais supporté le mauvais esprit dans nos œuvres, tant nous étions convaincus que c'en était la ruine.

Et nous n'oublierons jamais l'air stupéfait d'une mère de famille nous demandant, un jour, ce que nous avions à reprocher à sa fille, pour l'éloigner d'un groupement dont elle faisait partie.

C'était, en effet, une fillette de seize ans, intelligente. agréable à l'œil, aimable de société, pieuse même ; mais c'était un esprit révolté, un mauvais esprit dans toute la force du mot, capable de jeter dans l'œuvre entière la pire fermentation de tous les désordres. (*Authentique.*)

Quelles sont les formes ordinaires du mauvais esprit ?

Elles sont multiples : on pleure quelquefois ; on répond aussi ; on discute même; on murmure souvent ; on critique surtout; on attribue à de mesquines raisons les paroles, les actes, les directions des supérieurs ; on ne se soumet jamais complètement ; au total, on n'en fait guère qu'à sa volonté.

On prend ainsi l'habitude de juger, de raisonner et de se conduire seul ; on fait de faux pas ; on tombe dans de funestes habitudes ; on se perd.

Et quand on a grandi, on continue ce qu'on a toujours fait : on n'accepte aucune lumière, aucun joug, aucune direction.

Les malheureux (le terme n'est pas trop fort) qui tombent dans ce défaut personnifient ce qu'on appelle « la suffisance des sots ».

Ils font penser à cette parole de l'Evangile :

« Si un aveugle prétend conduire un autre aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse. » (1)

Comment peut-on essayer de guérir le mauvais esprit?

1° En convainquant de la malfaisance de ce défaut l'enfant qui en est victime : le mauvais esprit ruine la docilité, sans laquelle il n'est pas de formation possible, en quelque ordre que ce soit ; le mauvais esprit est inconciliable avec la sérénité intellectuelle, mère des bonnes études ; le mauvais esprit fait commettre une multitude de péchés dont il est bien difficile de nier toujours la gravité.

2° En attaquant le mauvais esprit dans sa cause plus spécia-

---

(1) *Matth.* xv, 14.

lement efficiente : c'est tantôt l'orgueil, tantôt la suffisance, tantôt la rancune, tantôt le mauvais caractère, tantôt la faiblesse qui se laisse entraîner, tantôt l'un et l'autre ou les uns et les autres de ces facteurs réunis. Et, bien que la correction de ce défaut soit particulièrement ardue, en s'armant d'esprit de foi, en élevant les vues de l'enfant, on peut et on doit espérer, avec la grâce de Dieu, un résultat pour le moins satisfaisant.

L'éducateur a-t-il droit à la « reconnaissance »?

Oui, l'éducateur a droit à la reconnaissance tout autant qu'au respect, dont elle n'est que la fleur et le parfum.

Elever des enfants, travailler à les rendre sages, bons et heureux: être au service des besoins, des faiblesses, des misères spirituelles de l'humanité, voilà ce qui mérite avant tout ici-bas la reconnaissance et le respect; car voilà ce qui demande un zèle, un désintéressement, une abnégation sans mesure, et fait blanchir la tête avant le temps; voilà ce qui fait tomber du front de l'homme la sueur la plus substantielle et la plus délicate; voilà ce qui épuise le dévouement et les forces les plus élevées (1).

L'éducateur peut-il compter sur la reconnaissance de ses élèves?

L'éducation est un ingrat ministère.

1° Tout ce qu'on fait pour les enfants leur paraît chose due, et très rarement ils sentent le besoin de la reconnaissance.

2° De plus, l'obligation où l'on est de punir les enfants, quand on veut les former, les heurte, les blesse et les referme.

L'éducateur doit-il subordonner ses efforts à la reconnaissance qu'il excite dans le cœur des enfants?

Non.

Il doit s'élever plus haut.

Il doit remplir son devoir avec désintéressement.

Il doit se rappeler cette vérité trop oubliée : qu'on n'est jamais grand ici-bas pour soi-même, toujours pour les autres.

Il doit imiter la nature, qui nous livre sans condition ses incomparables trésors.

> Mai, sans être payé, combat l'hiver qui fuit;
> Le lys n'a pas besoin qu'on le décore, il luit;
> La lavande embaumée où l'abeille se pose
> Ne lui vend pas le miel; quand il produit la rose

---

(1) Mgr Dupanloup, *op. cit.*, t. II, p. 499-500.

Le rosier fait gratis cette action d'éclat.
L'astre a-t-il attendu jamais qu'on l'appelât,
Et que quelque Lindor chantât une romance,
Pour venir de sa flamme éblouir l'onde immense? (1)

ARTICLE III. — Les éducateurs doivent inspirer le respect à l'égard de tout ce qui le mérite.

« Dans l'éducation surtout, les fautes contre le respect sont les fautes les plus malheureuses qui se puissent rencontrer. » (2)

Quelles sont les choses et personnes qu'un enfant bien élevé doit s'habituer à respecter?

Ce sont :

1° Les êtres inférieurs de la création;
2° Le bien d'autrui;
3° Le vieillard;
4° Le pauvre;
5° La femme;
6° Les choses religieuses (3).

Pour le respect du bien d'autrui, voir la probité (livre IV, V^e partie, section III); pour le respect du pauvre, voir la formation du cœur (livre IV, IVe partie); pour le respect des choses religieuses, voir l'éducation surnaturelle (*passim*).

En quoi consiste le respect des êtres inférieurs de la création?

Il consiste à ne pas détruire une plante ou une fleur, pour le seul plaisir de détruire; à ne pas tuer sans raison un insecte ou un oiseau; à ne pas brutaliser ou faire souffrir, inutilement, les animaux qui nous servent; en un mot, à rester les rois de la création sans en devenir jamais les tyrans.

Tous ces fils de l'argile ont un peu de notre âme,
Un peu de ce qui pense, un peu de ce qui sent.....
Et ceux-là sont des fous dont l'horrible caprice
Torture sans raison ou frappe sans justice
Ces frères que nous fait le pouvoir de souffrir (4).

---

(1) V. HUGO, *La légende des siècles, Ire, non ambire*
(2) Mgr DUPANLOUP, *op. cit.*, t. II, p. 529.
(3) D'après F. KIEFFER, *L'autorité*, p. 340 et *sq.*
(4) A. SILVESTRE.

Comment peut-on habituer l'enfant au respect du vieillard?

1° En réprimant en lui la tendance naturelle qui le porte à ne voir que les faiblesses du grand âge et à s'en moquer.

Vous avez lu, dans votre histoire sainte, le malheur de ces quarante-deux enfants qui, sortant de Béthel — ils revenaient peut-être de l'école, — insultèrent le prophète Elisée : « Montez, chauve, montez, chauve! » Ils furent maudits par l'homme de Dieu, puis dévorés par des ours sortis du bois voisin (1).

2° En l'aidant à considérer dans le vieillard ce qu'il y a de grand, de noble et de beau.

Il faut qu'on aide l'enfant à deviner dans le vieillard débile la grandeur et la majesté d'un passé disparu; il faut qu'on lui apprenne à deviner dans l'affaissement du corps les longues fatigues supportées; dans la démarche lente les gestes mesurés et la parole calme, la grande expérience accumulée le long des années. Un peu plus tard, en voyant le vieillard penché vers la tombe, il faut que le jeune homme devine le mystère et la profonde mélancolie de la destinée humaine, et pour peu que l'esprit chrétien s'en mêle, le vieillard qui s'en va sera pour tous le trait d'union entre les générations qui montent et les générations disparues, la vivante et concrete expression de ces paroles des Livres saints : « Nous n'avons pas ici-bas de demeure stable (2).

Comment peut-on former l'enfant au respect de la femme?

1° En le préservant de tout ce qui, dans les fréquentations, lectures, conversations ou distractions, le porterait à ne voir dans la femme que l'instrument d'un plaisir d'ordre inférieur.

2° En lui répétant que la femme, c'est sa mère, c'est sa sœur, c'est la future compagne de sa vie :

Il y a au monde, disait le P. Lacordaire, entre ta mere et ta sœur, entre tes aïeux et ta postérité, une frêle et douce créature qui t'est destinée par Dieu. Cachée à tous les regards, elle nourrit en silence la fidélité qu'elle te promettra. Elle vit déjà pour toi qu'elle ignore, elle t'immole ses penchants, elle se reproche tout ce qui pourrait déplaire un jour au moindre de tes désirs. Ah! garde-lui ton cœur comme elle te garde le sien; ne lui apporte pas des ruines en échange de sa jeunesse; et puisqu'elle se sacrifie à toi par un amour anticipé, fais à ce même amour, dans les replis de tes passions, un juste et sanglant sacrifice (3).

(1) Mgr Baunard, *Dieu dans l'école*, t. Ier, p. 88
(2) F. Kieffer, *op. cit.*, p. 345.
(3) *Ibid.*, p. 347.

QUATRIÈME PARTIE

Formation du cœur

> Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie.
> C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour;
> C'est là qu'est le rocher du désert de la vie,
> D'où les flots d'harmonie,
> Quand Moïse viendra, jailliront quelque jour (1).

Que verrons-nous dans cette quatrième partie?

Nous verrons l'*importance* (section I) et les *conditions* (section II) de la formation du cœur.

Section I

L'IMPORTANCE DE LA FORMATION DU CŒUR

> « Rien de grand ne se fait sans la sensibilité, rien de bas qui ne vienne d'elle. » (2)

Quelle est l'importance de cette formation du cœur?

Elle est immense.

Et l'on peut dire que le cœur bien formé est la condition de toute grandeur, tandis que le cœur gâté est la source de toutes les bassesses.

Le cœur, en effet, exprime « cette puissance mystérieuse qui nous soulève jusqu'aux plus hauts sommets, jusqu'à Dieu, et nous précipite dans les abîmes les plus profonds; capable de toutes les grandeurs et de toutes les déchéances, des dévouements les plus sublimes et des trahisons les plus abjectes; impétueuse et terrible comme celle de l'océan » (3).

Comment le cœur bien formé est-il la condition de toute grandeur?

En ce que la grandeur d'âme ne va pas sans de profondes impressions bien dirigées et sagement exploitées.

(1) A. de Musset, *A mon ami Edouard B.*
(2) P. Gaultier, *La vraie éducation*, p. 30.
(3) L. Lenfant, *Le cœur*, p. 7-8.

Il (l'homme) est vulgaire en proportion de son manque de sympathie, d'intelligence agile, de tout ce qu'on peut appeler tact, en donnant son sens juste et profond à un mot banal : *tact,* ou faculté de se sentir touché, délicatesse et force de sensation plus précieuse que la raison (1).

Pourquoi le cœur gâté est-il la source de toutes les bassesses?

Parce que le cœur gâté, sans rien perdre de son énergie, s'attache au mal. Plus donc il a de ressources naturelles, plus vite il descend la pente du vice, et plus bas il roule dans la fange et la honte.

Sous l'action d'influences néfastes, au lieu de pousser en hauteur, elle (la sensibilité) se recroqueville, envoie le meilleur de sa sève aux branches gourmandes et parasites, alors que dépérissent les rameaux du faîte (2).

Section II

LES CONDITIONS DE LA FORMATION DU CŒUR

« Comme il y a l'infini entre Dieu et la créature, vous pourrez avancer toujours, connaître toujours de nouveaux progrès dans le bonheur d'aimer et d'être aimés. » (Abbé PERREYVE.)

Quelles qualités doit avoir un cœur bien formé?

Il doit être : 1° sensible; 2° fort; 3° réglé; 4° désintéressé; 5° enthousiaste.

CHAPITRE I

Le cœur doit être sensible

« De toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfants qui manquent de sensibilité. » (3)

Que faut-il entendre par cette expression : « cœur sensible »?

Il faut entendre un cœur délicat, pur, élevé, accessible aux nobles sentiments, facilement oublieux de lui-même et

(1) RUSKIN, cité par P. GAULTIER, *op. cit.*, p. 27. Cette citation de Ruskin ne doit pas être prise au pied de la lettre ; elle n'est qu'indicative.

(2) P. GAULTIER, *op. cit.*, p. 29.

(3) FÉNELON, *De l'éducation des filles*, ch. V.

capable d'initiative sur le terrain du dévouement et de la charité.

Quel est le milieu d'éclosion de cette sensibilité?

C'est la famille.

C'est elle « l'unique terrain où la jeune plante peut puiser des sucs à son entière convenance ».

Par la vigilance, l'affection dont elle est l'objet, l'air de tendresse, en un mot, qui règne au sein d'une même famille, la sensibilité de l'enfant se dilate de soi-même, à l'abri des indifférences, des contagions et des jalousies (1).

Quel écueil faut-il éviter pour que la sensibilité reste une qualité?

Il faut éviter : 1° le dorlotage ; 2° la sensiblerie ; 3° la sensualité (2).

En quoi consiste le « dorlotage » ?

Il consiste à élever l'enfant dans les jupons de sa maman ; à le couvrir de caresses ; à satisfaire ses caprices ; à vouloir à tout prix le préserver de la moindre souffrance.

Que faut-il penser du « dorlotage » ?

Locke disait « qu'on doit exposer tout exprès les enfants à la douleur » (3).

N'allons pas si loin.

Mais « lits douillets, tisanes, cache-nez, pastilles, questions angoissées et recommandations angoissantes sont à délibérément écarter ».

. . . .

Une éducation matériellement un peu dure préserve d'être efféminé, ce qui est un défaut, même chez la femme (4).

Qu'est-ce que la « sensiblerie » ?

La sensiblerie est une exagération ou une déviation de la sensibilité.

Anecdote rapportée par d'Arnaud :
— D'où venez-vous, Mesdemoiselles?

---

(1) P. Gaultier, *op. cit.*, p. 32 et 37.
(2) Pour la sensualité, voir ce que nous en disons dans « la Correction ».
(3) J. Locke, *De l'éducation des enfants*, p. 14, trad. Coste ; cité par P. Gaultier, *op. cit.*, p. 43.
(4) P. Gaultier, *op. cit.*, p. 42 et 44.

— Maman, nous venons de voir guillotiner. Ah! mon Dieu! Que ce pauvre bourreau a eu de peine!

Cet horrible déplacement de la pitié dépeint un siècle où tout est renversé (1).

Comment peut-on prévenir cet écart ou cette exagération?

1° En habituant les enfants à dominer et à conduire leur sensibilité. Il ne faut jamais leur permettre, par exemple, sous prétexte qu'il convient d'être bon pour les bêtes, de détourner, au profit des êtres sans raison, les réserves de bonté qu'ils ont reçues de Dieu.

2° Il ne faut pas tolérer qu'ils pleurent la perte d'un oiseau, d'un petit chien ou d'un minet, fussent-ils très beaux.

3° Il faut leur apprendre à refouler leurs larmes devant la détérioration d'une poupée, d'un jouet ou de quelque autre objet inanimé.

CHAPITRE II

Le cœur doit être fort

Votre Majesté, Sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
(CORNEILLE.)

Peut-on se contenter de développer la sensibilité de l'enfant?

Il faut aussi la tremper : le cœur sensible doit être un cœur fort.

Il (mon paysan) raisonne sur la sécheresse. Dans les terres légères, dit-il, les blés sont perdus..... On pourra les sauver encore dans les terres fortes..... (2)

Comment peut-on donner à l'enfant un cœur fort?

En l'exerçant, dès le plus jeune âge, à conserver la liberté, la fidélité et la sérénité de son cœur (3).

(1) JOUBERT, *Pensées*.
(2) Mme THÉRÈSE ALPHONSE KARR, *Causeries*, XLVIII.
(3) Ce que nous disons de la liberté et de la sérénité du cœur est inspiré de L. LEKFANT, *Le cœur*, p. 145 à 199.

En quoi consiste la « liberté » du cœur ?

Elle est tout entière dans la maîtrise de soi et dans la subordination des affections aux principes de la raison et de la foi.

Combien, pour y avoir manqué, se sont perdus ou ont été condamnés à ces déchirements profonds et sans cesse renouvelés qui épuisent parfois les meilleures volontés.

Est-ce toujours facile ?

Nous ne le prétendons pas : les obstacles sont multiples.

Il y a les passions que rien ne peut satisfaire.

Il y a le démon :

Les démons, noirs milans, fondent sur les cœurs purs
Et les brisent.

Il y a les voluptés du monde.

Est-ce possible, au moins ?

Oui.

Les passions sont des forces, philosophiquement parlant ; on peut les faire servir au bien.

Le démon ne nous tente jamais au delà de ce que nous pouvons supporter victorieusement, avec la grâce de Dieu.

Les voluptés du monde sont incapables de combler le vide du cœur :

O puissances du monde, vous êtes vulgaires, incertaines et toujours courtes..... et moi, j'en veux de nobles, d'assurées, d'éternelles (1).

En quoi consiste la « fidélité » du cœur ?

Elle consiste à maintenir avec constance les affections légitimes et ordonnées qu'on a une fois acceptées.

A la petite fleur bleue du bord de l'étang ressemble le cœur humain.
La petite fleur tourne parfois, la petite fleur tourne et retourne.
La petite fleur tourne parfois, le cœur humain tourne toujours (2).

En quoi consiste la « sérénité » du cœur ?

Elle consiste à conserver cette joie calme et forte qui s'appelle la paix, malgré la solitude et le vide soudain du foyer ;

(1) L. Lenfant, *Le cœur*, p. 144.
(2) *Une vieille ballade armoricaine*, citée par Mlle Thérèse Alphonse Karr, *Causeries*, XXXIV.

malgré les détresses de la misère, les ruines et les privations : malgré les maladies et les infirmités; malgré les sécheresses et les tentations ; malgré la disparition des êtres chers ; malgré l'approche de la mort.

Quels sont les soutiens de cette sérénité?

Ils sont d'ordre surnaturel : ils s'appellent la foi et l'amour de Dieu.

1° Dans la solitude et le vide soudain du foyer, on écoutera la voix de Dieu. Quand il se fait, dans une âme, un vide, a-t-on dit, Dieu s'y précipite.

2° Dans les détresses de la misère, les ruines et les privations, on élèvera son âme vers les richesses éternelles, qui augmentent à chaque épreuve supportée avec courage.

3° Dans les maladies et les infirmités, on répétera avec Job :

Je sais que mon vengeur est vivant, et qu'il se lèvera le dernier sur la poussière. Alors de ce squelette revêtu de sa peau, de ma chair, je verrai Dieu. Moi-même, je le verrai ; mes yeux le verront et non un autre : mes reins se consument d'attente au-dedans de moi (1).

4° Dans les sécheresses et les tentations, on se rappellera que Dieu, semblable à une mère qui se cache un instant pour jouir de la joie de son enfant quand il la retrouvera, se dérobe à nos regards pendant l'épreuve d'un moment, pour se montrer à nous dans le face à face éternel.

5° Dans la disparition des êtres chers, on pensera à la grande réunion du ciel, comme M. Dupont, près du lit de sa fille :

— Console-toi, mon enfant, lui disait-il, ici-bas, deux murailles nous séparent : ton corps et le mien; la tienne va tomber......, la mienne disparaîtra bientôt......, et alors nous nous retrouverons pour ne plus nous quitter jamais.

6° Dans les perspectives de la mort, on en considérera le côté rayonnant :

— Le ciel! le ciel! disait une sainte âme après avoir affreusement souffert, et ce fut son dernier cri.

— J'ai vu la Très Sainte Vierge, répétait une autre; elle était comme ici — et elle montrait Notre-Dame de Lourdes; — elle ajoutait :

— Ma bonne Mère me souriait et me montrait le ciel !

(1) *Job.* XIX, 25-28.

CHAPITRE III
Le cœur doit être réglé

« Les belles passions sont pour les belles âmes. »
(ROTROU.)

Que faut-il entendre par cette expression : « cœur réglé » ?

Il faut entendre un cœur qui aime le beau et qui s'attache au bien.

Un archevêque de Mayence disait : « Le cœur humain est comme la meule d'un moulin : si l'on y met du blé, elle l'écrase et en fait de la farine ; si l'on n'en met point, elle tourne toujours, mais elle s'use d'elle-même (1).

ARTICLE I. — L'amour du beau.

Devant l'Apollon du Belvédère, instinctivement, on se redresse.

Pourquoi est-il important de former le cœur à l' « amour du beau » ?

Par ce que : 1° théoriquement, la connaissance de ce qui est beau est le vrai chemin et le premier échelon vers la connaissance des choses qui sont bonnes : les lois, la vie et la joie de la beauté dans le monde matériel sont des parts aussi éternelles et aussi sacrées de l'œuvre du Créateur que la vertu dans le monde des esprits (2).

2° Pratiquement, la seule vue du beau détache l'âme de tout ce qui est petit et mesquin, épure la sensibilité de tout égoïsme, et allume dans nos cœurs la soif de l'infinie perfection. En contemplant les types radieux et transfigurés que l'art fait resplendir à nos regards, nous nous sentons plus grands, plus libres, plus forts, plus portés aux nobles actions et aux sentiments généreux, meilleurs, en un mot, c'est-à-dire plus hommes et plus semblables à Dieu. C'est là tout ensemble l'effet et la condition de l'émotion esthétique, qui est faite de sympathie et d'admiration ; car, si *admirer c'est imiter,* il est certain aussi, dit Plotin, que si l'âme ne se fait pas belle, elle n'aperçoit pas la beauté (3).

Comment peut-on former l'enfant à cet amour du beau ?

En l'élevant dans un milieu de beauté.

Que l'enfant ne voie rien que de beau autour de lui ! On devrait..... le préserver de la laideur (et) de l'immoralité......, les deux étant bien souvent solidaires (4).

---

(1) MICHELET.
(2) RUSKIN, cité par P. GAULTIER, *op. cit.*, p. 47.
(3) R. P. LAHR, *Philosophie*, t. Ier, p. 362.
(4) P. GAULTIER, *op. cit.*, p. 48

Est-il difficile d'embellir la maison où l'enfant doit grandir?

1° Il n'est pas à la portée de quiconque n'aurait que la ressource de ses désirs, d'habiter

Une chaste vallée
A des coteaux charmants nonchalamment mêlée (1);

ou une retraite.....

Faite de flots dormants et de rameaux penchés
Où midi baigne en vain de ses rayons sans nombre
La grotte et la forêt, frais asiles de l'ombre! (1)

2° Mais rien de plus facile que d'embellir sa maison.

La propreté, un ordre rigoureux, des meubles loyaux et astiqués, des fleurs (2), quelques reproductions d'œuvres d'art, suffisent « pour que le beau s'installe à notre foyer et que notre existence quotidienne ait constamment une porte ouverte sur le rêve (3).

3° Peut-être aussi conviendrait-il de donner au jeune homme une chambre bien située, gaie, suffisamment tendue et ornée, où l'on sentît un cœur tendre qui attire et une main affectueuse qui retient.

On le fait généralement pour les jeunes filles. Sous des prétextes divers, on le néglige quand il s'agit de leurs frères. Nous croyons, cependant, qu'il y aurait avantage à en réaliser quelque chose.

Est-il difficile d'embellir l'ecole que l'enfant fréquente?

Toutes les écoles ne peuvent pas être des cottages, des villas ou des maisons de plaisance; mais, au moins, que l'air et la lumière entrent à flots dans toutes les salles; que l'intérieur soit gai, clair de tons, orné avec goût de quelques œuvres « vraiment artistiques dont le but n'est pas d'enseigner, mais d'être belles » (4), et que la verdure étale librement ses teintes reposantes dans les cours mises à la disposition des enfants.

---

(1) V. Hugo, *Les voix intérieures*, VII.

(2) Je ne me rappelle pas avoir vu une fleur à la maison. Maman dit que ça gêne et qu'au bout de deux jours ça sent mauvais. Je m'étais piqué à une rose l'autre soir, elle m'a dit : « Ça t'apprendra. » (Jules Vallès, *L'Enfant*, p. 5.

(3) Marcel Braunschvig, *L'art et l'enfant*, p. 129, cité par P. Gaultier, *op. cit.*, p. 49-50. — Il serait insuffisant que « notre existence quotidienne eût une porte ouverte sur le rêve », il faudrait au moins qu'elle s'ouvrît sur l'idéal ou la perfection.

(4) Marcel Braunschvig, *op. cit.*, p. 156, cité par P. Gaultier, *op. cit.*, p. 55

Article II. — L'amour du bien.

« Il faut croire au bien pour le pouvoir faire. » (De Bonald.)

Comment peut-on former l'enfant à l' « amour du bien »?

En veillant à ce que le bien soit célébré avec amour, pratiqué avec générosité, défendu avec désintéressement.

En faisant en sorte que, dans l'esprit de l'enfant, le bien soit toujours sur le pinacle, enveloppé de lumière, auréolé et vénéré.

En ne permettant pas que l'enfant s'attache jamais à qui le flatte ou le caresse, de préférence à qui le reprend pour l'instruire ou le corriger pour le rendre meilleur.

Vers quelle forme du bien peut-on orienter le cœur des enfants?

Laissant pour un autre livre l'amour de la vertu et l'amour de l'Eglise, qui sont plutôt d'ordre surnaturel, disons ici qu'il faut inspirer à l'enfant :

1° L'amour de la famille; 2° l'amour des pauvres ; 3° l'amour du travail ; 4° l'amour du devoir; 5° l'amour de la patrie.

§ 1. — *L'amour de la famille.*

O famille ! ô mystère ! ô cœur de la nature,
Où l'amour dilaté dans toute créature
Se resserre en foyer pour couver des berceaux !
Goutte de sang puisée à l'artère du monde,
Qui court de cœur en cœur toujours chaude et féconde
Et qui se ramifie en éternels ruisseaux ! (1)

Que faut-il aimer dans la famille considérée comme famille?

1° Il faut aimer l'honneur du nom. Ce nom, les ancêtres ont mis des siècles à le faire; ils l'ont fait de probité, d'intelligence, de gloire, peut-être ; ils se le sont transmis de génération en génération, le grandissant, l'accréditant, le faisant monter de plus en plus dans l'estime des hommes. Le premier devoir de ceux qui le portent est de ne pas le déshonorer.

Quand j'ai eu parfois le devoir douloureux d'avoir à révéler à un père, à une mère de ces conduites qui font qu'un jeune homme n'est

(1) Lamartine, *Épîtres et poésies diverses*, La vigne et la maison.

plus qu'un apostat de cet honneur héréditaire, j'ai vu tout le sang des aïeux leur monter au visage, révolté, indigné.
— Le malheureux, qu'a-t-il fait du beau nom de ses pères ?
Et je voyais couler de leurs yeux des larmes silencieuses (1).

Néanmoins, s'il faut porter noblement le bon renom de ses ancêtres, parce que c'est une gloire, il faut le porter modestement et en tremblant, parce que c'est une charge. L'Andromaque antique le disait à son fils :

> Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste,
> Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.

Craignez que la comparaison n'écrase votre faiblesse, et ne vous glorifiez pas trop de descendre de ces hommes dont vous n'avez pas la taille, car on pourrait vous répondre, à vous aussi, par cette ironie bien connue : « Oui, Monsieur, vous en *descendez*, c'est le mot. » (2)

2° Il faut aimer l'esprit de famille, c'est-à-dire cet ensemble traditionnel de convictions, de vertus et de pratiques domestiques qui constituent le patrimoine sacré de toute famille chrétienne.

« Ce sont nos principes ! » dit-on des vérités que l'on aime. Principes politiques, sans doute, mais aussi principes religieux.

Belles familles où l'on marche par groupes et comme en chœur sur le chemin du ciel, à la manière des étoiles qui gravitent par constellations dans le firmament (2).

On a sa place marquée devant le crucifix pour la prière commune, à l'église de la paroisse, dans les œuvres de charité, de piété, de zèle, de propagande, etc.

3° Il faut aimer la vie de famille.

A ces mots frais et reposants : la vie de famille, surgissent, pour la plupart de ceux que le sort a gâtés des images intimes de paix souriante et tendre. Ils font apparaître un logis clair, une fenêtre gaie, une lampe, une armoire, un fauteuil, un berceau, du feu qui flambe, un pot de fleurs, un petit qui jase, un oiseau qui chante, un chien qui dort, une femme qui coud, un homme las et content qui rêve assis le soir (3).

Y a-t-il, en effet, des jours comparables à ceux que l'on passe entre son père et sa mère, dans la société de ses frères et sœurs ?

---

(1) Mgr Baunard, *Dieu dans l'école*, t. Ier, p. 385-386. C'est à cette même source que nous avons puisé les idées maîtresses du paragraphe Ier.
(2) *Ibid.*, p. 387-388.
(3) Henri Lavedan, *L'Illustration*, 27 mai 1916.

Et qu'ils m'inspirent d'inquiétude, ces jeunes gens et jeunes filles qui trouvent longues les heures passées au foyer, et qui tournent impatiemment leurs regards vers cette région lointaine d'où leur viennent certains souffles de liberté malsaine, et où ils aspirent secrètement à aller dépenser ce que le saint Evangile appelle leur substance, c'est-à-dire leur âme, en même temps que leur bien, *vivendo luxuriose*.

Il faut aimer les réunions de la famille, soit à table, soit ailleurs; soit périodiques, soit habituelles.

Il faut se faire une loi de la célébration des fêtes de la famille, fêtes patronales ou fêtes de naissance des parents ou grands-parents. Le culte domestique a ses fêtes d'obligation comme l'autre, il n'y faut pas manquer.

Quels doivent être, au sein de la famille, les bénéficiaires de l'amour des enfants?

Ce sont : 1° les père et mère; 2° les frères et sœurs; 3° les grands-parents; 4° les oncles et tantes; 5° les parrains et marraines.

I. — L'amour des père et mère.

Allez, enfants, douces chimères,
Rêve menteur qui nous charmez,
Vous n'aimerez jamais vos mères
Autant qu'elles vous ont aimés (1).

Le cœur a-t-il besoin d'être formé à l'affection?

Oui, car en dépit des apparences, l'amour, chez les enfants, même l'amour filial, n'est pas inné; il a besoin d'être formé.

En général, la nature — dans ce qu'elle inspire d'amour — ne se propose que la sauvegarde de l'espèce.

Ainsi, chez les animaux inférieurs qui se suffisent dès leur naissance, l'attachement ou maternel ou filial est insaisissable.....

En effet, il semble sans objet, puisque les *petits* savent, dès la première heure, pourvoir eux mêmes à leurs besoins.

A un degré plus élevé, on voit l'oiseau chercher une pâture convenable, réchauffer et protéger sa jeune couvée. Pourtant, dès que celle-ci aura grandi, le nid sera déserté, et rien ne survivra de la sollicitude ni de l'amour respectif : on ne se reconnaîtra plus !

Il en serait ainsi de la famille humaine, si à l'instinct ne venaient

---

(1) Cité par Nicolay, *op. cit.*, p. 366.

s'ajouter les considérations morales des bienfaits reçus et l'affection raisonnée qui en est l'heureuse conséquence (1).

L'enfant, livré à lui-même, est-il capable de faire ces considérations morales qui produisent l'affection?

Non.

Les parents doivent donc les faire à sa place, à son intention et à son profit.

Ils doivent lui apprendre que ce sont eux qui lui ont donné la vie; que ce sont eux qui lui procurent le foyer, la chaussure, le vêtement, la nourriture, etc; que ce sont eux qui l'instruisent ou le font instruire, lui préparent son avenir et le mettent sur le chemin du ciel; que ce sont eux qui, après Dieu, lui portent plus d'affection, et que tout cela lui manquerait, sans doute, s'il était abandonné à lui-même.

Ecoutez ces lignes si charmantes et si vraies :

L'enfant grandit; peu à peu son âme se développe; il commence à comprendre. Les divers soins dont il est l'objet, les caresses qu'on lui prodigue, font naître en lui des mouvements de tendresse. Le visage de sa mère qui lui sourit, sa douce voix qui lui parle, captivent ses yeux et ses oreilles; il devient attentif et rapporte les bienfaits qu'il reçoit à la main qui les lui dispense. La reconnaissance commence à poindre, et l'intelligence s'unit à la raison pour fortifier l'affection..... Bientôt ses petites mains caressent sa mère, un sourire montre qu'il la reconnaît; en sa présence, il essaye de bégayer des sons!.... Il aime!

Tel est le fruit des leçons reçues (2).

N'y a-t-il pas cependant la voix du sang?

La voix du sang parle, disent les poètes et les dramaturges.

Soit, elle parle!.....

Concédons même, sans en être convaincu, que, grâce aux révélations de cette voix intérieure, *une mère* devinerait la substitution de son propre enfant, dont les traits lui auraient été soigneusement cachés (3).

Mais *l'enfant!*

Dans une pièce populaire qui a fait les délices des faubourgs parisiens, on représente un jeune marin, revenant dans son village après de longues années d'absence.

Pendant trois actes consécutifs, on le voit sauter au cou de tous les hommes de cinquante ans qui s'approchent de la chaumière et s'écrier parfois avec transport :

---

(1) F. Nicolay, *Les enfants mal élevés*, p. 359.
(2) Cité par Nicolay, *op. cit.*, p. 360.
(3) Nicolay, *op. cit.*, p. 360-361.

— Viens sur mon cœur! la voix du sang, qui ne ment pas, me dit que tu es mon père.
Voisins et passants subissent tous la rude étreinte du marin expansif et sentimental (1).

Sans entrer dans le débat qu'on pourrait soulever sur le plus ou moins de vraisemblance de cette situation, nous affirmons avec Nicolay (1) :

C'est une *erreur et une illusion complète de croire qu'un enfant aimera d'instinct et naturellement.*

L'enfant va à ses parents, poussé d'abord par le besoin seul.

Il ne commence à les chérir que quand il apprécie leurs bienfaits.

On peut donc dire que

L'amour filial vient des parents.

Les parents peuvent-ils espérer trouver dans leurs enfants une complète réciprocité d'affection?

L'affection, comme les fleuves,
Descend et ne remonte pas,

dit un poète, avec quelque exagération.

La vérité est que l'affection descend plus qu'elle ne monte.

Et si « chacun paye sa dette d'affection en deux échéances successives : aux ascendants, puis à la descendance » (1), il est certain que la plus grande part va généralement aux descendants. « Et c'est en quoi on est fondé à dire, dans ce sens très restreint, que tous les enfants sont des ingrats. »

« Mon père me l'a cent fois répété », ajoute avec une incomparable naïveté le légendaire M. Poirier (1).

I. — L'amour des frères et sœurs.

Rien ne remplace l'amitié d'un frère et d'une sœur : c'est la moitié de nous-mêmes. » (2)

Comment peut-on former les enfants à l'amour de leurs « frères et sœurs » ?

1° En leur faisant remarquer que les frères et sœurs portent le même nom; ont le même père et la même mère; gran-

(1) NICOLAY, *op. cit.*, pp. 360, 361, 363, 364.
(2) Mgr BAUNARD, *Dieu dans l'école*, t. Ier, p. 456.

dissent dans la même maison ; partagent la même table et les mêmes jeux ; reçoivent la même éducation ; ont, généralement du moins, les mêmes idées, les mêmes goûts, et sensiblement les mêmes inclinations ; que, par conséquent, la sympathie est instinctive, et l'amour doit être naturel.

Et qui donc aimerez-vous, si vous n'aimez pas votre frère ? C'est presque vous aimer vous-même, si j'en crois l'étymologie, qui veut que le nom de *frater* se compose de ces deux mots : *fere alter*, c'est-à-dire presque un autre vous-même (1).

Le vicomte de Melun écrit dans ses *Mémoires* ; « Il m'est doux, en rappelant les premieres années de mon existence, d'avoir à parler au pluriel. Un frère jumeau me fut donné, qui ne m'a point quitté d'un pas dans la carrière. Ma vie est sa vie ; mes joies ont été les siennes, et ses succès les miens. Ce n'est pas Anatole et Armand, lui et moi, c'est *nous* (1).

Quelle est la condition nécessaire de cet amour ?

C'est le respect.

1° Ce respect interdit d'abord toute parole et toute action qui, de près ou de loin, porterait atteinte à l'honneur et à la réputation ;

2° Il interdit ensuite, au nom de la justice, tout ce qui pourrait léser les droits des uns ou des autres : chacun doit se contenter de sa part dans les biens de famille, et aucun ne doit user de flatterie ou de fraude pour s'attribuer ce qui ne lui revient pas (2).

3° Il met en garde contre l'envie,

Ce monstre hideux, toujours de nuire avide (3).

La fraternité est un vase dans lequel la nature avait versé pour vous la douceur du miel ; vous y versez à la place le fiel et le vinaigre, et vous en empoisonnez toute votre existence (4).

Quels seront les fruits de cet amour ?

1° C'est l'édification.

Car les frères doivent être frères pour toujours ; et la « fraternité n'aboutirait qu'à la tristesse et au désespoir, si sa durée finale, ou mieux sa durée sans fin, n'était l'éternité (4).

L'antiquité classique cite deux frères célèbres, Castor et Pollux, inséparables sur la terre, et dont la fable a fait ensuite deux étoiles qu'elle a placées dans le ciel : la constellation des Gémeaux. Voilà

(1) Mgr Baunard, *Dieu dans l'ecole*, t. Ier, p. 458-459.
(2) J. Guibert, *Cours de morale théorique et pratique*, p. 203.
(3) Th. Corneille, *Les métamorphoses d'Ovide* l. II, 76.
(4) Mgr Baunard, *Dieu dans l'école*, t. Ier, p. 462-464.

l'image des frères : les Gémeaux; voilà leur place : le ciel; non pas le ciel des astres, mais le ciel des saints (1).

L'édification se donne par le bon conseil et par le bon exemple.

2° C'est l'assistance.

Les aînés peuvent se faire, au sein de la famille, les précepteurs et les instituteurs de leurs frères plus jeunes.

Ce sont là des spectacles à réjouir les chœurs des anges (1).

Leur tâche deviendra plus importante si le père ou la mère viennent à disparaître : les grands frères ou grandes sœurs assument alors le rôle de chefs de famille.

La serviabilité doit, jusque dans l'âge mûr, caractériser les relations entre frères et sœurs (2) :

Ils s'aident de leurs lumières, de leurs biens, quand c'est nécessaire, de leurs prières toujours.

III. — L'amour des grands-parents.

Je ne garde en ma mémoire
Que le soleil qu'il faisait.
(V. HUGO.)

Comment peut-on former les enfants à l'amour de leurs grands-parents ?

1° En leur apprenant, dès le plus jeune âge, que leurs grands-parents sont les papas et mamans de leur propre père et de leur propre mère, et que, par conséquent, s'ils ont eux-mêmes un papa et une maman, ils les doivent, après Dieu, à leurs grands-pères et à leurs grands'mères.

2° En leur révélant qu'il y a, chez les grands-parents, une réserve spéciale d'affection en faveur des petits-enfants.

3° En leur faisant remarquer que les grands-pères et grands'mères, étant d'un âge plus avancé, méritent à ce titre une estime plus profonde, une plus grande confiance et de plus délicates attentions.

4° En leur donnant toujours l'exemple des vertus qu'ils ont à pratiquer; en ne passant sur aucune infraction, et en veillant à ce que soient accomplies, en temps et lieu, les petites démarches affectueuses des jours de la nouvelle année, de la fête, de l'anniversaire, etc.

---

(1) D'après Mgr BAUNARD, *Dieu dans l'ecole*, t. Ier, p. 464-470.
(2) L. GUIBERT, *Cours de morale théorique et pratique*, p. 203.

IV. — L'amour des oncles et tantes.

J'aime votre personne et non votre fortune.
(CORNEILLE.)

Comment peut-on former les enfants à l'amour de leurs « oncles et tantes » ?

1° En leur faisant remarquer que les oncles et tantes sont les frères et sœurs de leur père et de leur mère, et qu'ils occupent, par conséquent, dans l'ordre de la parenté, une place de premier plan où doit atteindre nécessairement un amour bien formé.

2° En les habituant aux démonstrations d'affection qui ont cours dans la bonne société du milieu où l'on vit.

3° En relevant et en corrigeant tout manquement constaté.

V. — L'amour des parrains et marraines.

Les parrains et marraines s'appellent en anglais : *god-father* et *god-mother*.

Comment peut-on former les enfants à l'amour de leurs « parrains et marraines » ?

En faisant ressortir l'importance et les responsabilités de cette paternité spirituelle assumée au jour du baptême par le parrain et la marraine. « Hommes et femmes qui avez tenu des enfants sur les fonts du baptême, dit saint Augustin, je vous rappelle que vous vous en êtes rendus garants devant Dieu. »

L'enfant bien élevé respecte donc et aime ses parrain et marraine; il reçoit, avec docilité et gratitude, leurs bons avis ou leurs charitables reproches.

§ 2. — *L'amour des pauvres et des domestiques.*

Parfois, lorsque, passant près d'eux, un indigent
Contemple avec envie un beau hochet d'argent
Que sa faim dévorante admire,
La mère est là ; pour faire, au nom du Dieu vivant,
Du hochet une aumône, un ange de l'enfant,
Il ne lui faut qu'un doux sourire (1).

L'enfant sera-t-il assez « aimant », quand il aura été formé à l'amour de la famille ?

Non.

Son cœur doit être élargi; sa bonté native doit atteindre

(1) VICTOR HUGO, *Les voix intérieures*, Regardez les enfants.

d'autres objets et s'exercer, tout spécialement, à l'égard des personnes qu'il considérerait facilement comme des êtres inférieurs, s'il n'était formé et prévenu : je veux dire les pauvres et les domestiques.

Comment former l'enfant à la bonté envers les pauvres?

En lui donnant, au plus tôt, ce que la Sainte Ecriture appelle le souci du pauvre : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (1).

Est-ce que l'enfant, livré à lui-même, arriverait facilement à ce souci affectueux?

Non.

Il ne verrait guère, dans le pauvre, que les haillons plus ou moins sordides qui le couvrent, les traits plus ou moins décomposés qui taillent sa physionomie; et il serait facilement pris de dégoût ou tenté de se moquer.

Que fera la mère pour donner à son enfant l'intelligence chrétienne du pauvre?

Bossuet parle de la sublime dignité du pauvre : c'est donc que, sous les haillons de la misère, il peut y avoir une grandeur cachée (2).

Oui, il y a une grandeur cachée, c'est celle de la dignité humaine d'abord; c'est celle des souffrances courageusement supportées; c'est celle du devoir accompli, sans consolation peut-être; c'est celle de la vie simplement vécue, alors qu'elle est sans joie et sans espérance; c'est surtout la ressemblance du pauvre avec Jésus-Christ.

La mère révélera à son enfant cette grandeur et cette beauté, et, en formant son esprit à l'intelligence du pauvre, elle ouvrira son âme au respect et à l'affection dont il mérite d'être entouré.

Est-ce que les parents se contenteront de ces considérations générales?

Ils établiront, par manière de leçons de choses, une comparaison entre la situation de l'enfant et la situation du pauvre, et plus spécialement la situation de *tel enfant* pauvre.

1° Les parents s'ingénient à procurer à leur enfant tout le confortable possible.

(1) *Ps.* XLI.
(2) KIEFFER, *op. cit.*, p. 345.

C'est naturel, et généralement légitime.

Mais, s'ils veulent former à l'amour des pauvres, ils n'oublieront pas de faire remarquer que ces avantages ne sont pas assurés à tous ; que beaucoup en sont privés et en seront toujours privés, sans qu'il y ait de leur faute cependant ; qu'il était possible qu'ils lui fissent complètement défaut à lui-même, comme il est possible qu'il n'en jouisse pas toujours.

2° Ils lui diront qu'il y a des enfants comme lui qui n'ont ni vêtement, ni feu, ni viande, ni friandise, ni même du pain ; que ce petit pauvre, à qui il donne parfois une menue pièce de monnaie, sans affection, comme s'il était d'une nature totalement différente de la sienne, est cependant un être semblable à lui, et qu'il aimerait, tout autant que lui, les douceurs et les plaisirs que procurent l'aisance et la richesse.

Ces révélations l'intéresseront.

Il deviendra sérieux.

Il fera préciser.

Et dans son cœur germera une tige à triple fleur : la joie du bienfait reçu, la gratitude envers les bienfaiteurs et la bonté envers ceux qui sont dans le besoin.

Comment peut-on former l'enfant à la bonté de cœur à l'endroit des domestiques ?

1° En lui confiant que « légalement, moralement et chrétiennement, ces serviteurs, tout en ayant plus de devoirs, n'en ont pas moins de droits; qu'ils aliènent leur liberté par nécessité; qu'on doit être bon pour eux parce qu'ils sont moins heureux » (1).

2° En lui apprenant :

Que sa « bonne », pour lui donner les soins dont il profite, en a privé ses propres enfants, qui en avaient mille fois plus besoin que lui ; que c'est l'indigence qui a contraint cette femme à les sevrer brusquement de son amour, à s'éloigner de son foyer pour aller s'établir dans la dépendance, sous un toit étranger.

La mère vit..... et cependant ses fils sont orphelins !

. . . .

Non, je n'imagine pas cet enfant capable de cracher au visage d'une mère parce qu'elle est pauvre !

Au lieu de souiller cette joue privée de baisers filiaux, il pensera,

(1) NICOLAY, *op. cit.*, p. 5-6.

je gage, à y déposer une caresse, comme aurait pu le faire le petit absent, et à murmurer cette charmante confidence : « Moi *aussi*, je t'aime bien. » (1)

§ 3. — *L'amour du travail.*

« Le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin. » (VOLTAIRE.

L'enfant a-t-il besoin d'être formé à l'amour du travail?

Oui.

Car il est plus ou moins paresseux.

Le travail, en effet, est toujours, depuis la chute, inséparable de quelque peine, et l'homme cherche instinctivement à s'y soustraire.

Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer chez les enfants de la répugnance pour l'application et le travail.

Mais il est de toute nécessité d'en triompher.

Comment formera-t-on l'enfant à l'amour du travail?

1° Par la persuasion;
2° Par l'entraînement;
3° Par l'horreur du temps perdu.

Quelles considérations pourra-t-on faire pour « persuader » l'enfant de l'importance du travail?

On lui fera comprendre que le travail est une obligation, une gloire, un préservatif et une source de biens.

Comment fera-t-on comprendre à l'enfant que le travail est une « obligation »?

En lui rappelant et en commentant cette parole de saint Paul : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas » (2) ; cette autre de Pasteur : « Une fois que l'on est au travail, on ne peut vivre sans lui. D'ailleurs, c'est de là que dépend tout dans ce monde. » (3)

Comment fera-t-on comprendre à l'enfant que le travail est une « gloire »?

1° En lui montrant que, par le travail, l'homme se trouve, en quelque manière, associé à la puissance même du Créateur.

---

(1) NICOLAY, *op. cit.*, p. 5-6.
(2) SAINT PAUL. *II Thess.* III, 10.
(3) LOUIS PASTEUR, *Lettre à une de ses sœurs.*

2° En lui disant, avec Mgr Gibier (1) : « Il faut que le travail soit une chose bien belle, pour que Dieu s'en soit épris! Il faut que la sueur qui découle du front de l'ouvrier soit bien noble, pour que Jésus-Christ ait voulu la sentir sur son front! »

3° « C'est par le travail qu'on règne! » disait Louis XIV.

Quels sont les maux dont le travail nous « préserve »?

1° *Le besoin*. Les hommes, pour la grande majorité, sont obligés de travailler pour gagner leur vie; et tous, sans exception, doivent se soumettre à la loi du travail, s'ils veulent garder leur santé : « L'oisiveté est comme la rouille, dit Franklin; elle use plus vite que le travail; la clé est claire tant qu'on s'en sert. »

2° *L'ennui*, « l'inexorable ennui, comme l'appelle Bossuet (2), qui fait le fonds de toute âme humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu », et auquel on ne peut échapper qu'en se livrant au travail, à un travail sage et soutenu. Car « l'ennui est entré dans le monde par la paresse » (3).

..... Je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire. (4)

3° *Le vice*. L'oisiveté, dit le proverbe, est la mère de tous les vices.

Immoralité, incrédulité, paresse font cercle, a écrit Joubert (5) : le commencement est où l'on veut.

En occupant l'âme, le travail la préserve « des enseignements du mal que multiplie l'oisiveté » (6).

Dieu a confié au travail la mission qu'il a donnée au vent du Nord, celle de purifier le cœur, comme le vent purifie l'atmosphère.

(1) *Nos plaies sociales*, p. 14.
(2) *Maximes et réflexions sur la comédie.*
(3) La Bruyère.
(4) Boileau, *Epîtres*, XI.
(5) *Pensées.*
(6) *Eccli.* xxxiii, 27.

Quels sont les biens dont le travail est la « source » ?

1° *La science.* Le travail donne à l'ouvrier, comme à l'homme d'étude, une science utile et honorable.

2° *La vertu.* Saint Antoine, le patriarche du désert, baisant les mains de saint Macaire, dans un élan d'admiration pour le travail qu'elles avaient fourni, disait : « Voilà des mains qui ont bien de la vertu. »

3° *La piété.* « Le travail exerce la plus heureuse influence sur le maintien de la religion ; et il y ramène les hommes bien plus que ne le font les loisirs de la richesse. » (1)

4° *Le salut éternel.* C'est l'aboutissement logique de la piété et de la vertu.

Ne faut-il pas aussi se reposer ?

Oui, évidemment.

Mais le repos est un état accidentel qu'une âme généreuse trouve humiliant par lui-même.

Vous avez besoin d'une maison, dit Bossuet (2), comme d'une défense nécessaire contre les injures de l'air : c'est une faiblesse. Vous avez besoin de nourriture pour réparer vos forces qui se perdent : autre faiblesse. Vous avez besoin d'un lit dans votre accablement, et vous vous y livrez au sommeil qui lie et ensevelit votre raison : autre faiblesse déplorable. Et vous faites de tous ces témoins, de tous ces monuments de votre faiblesse un spectacle à votre vanité ! Il semble que vous vouliez faire triomphe de l'infirmité qui vous environne de toutes parts.

Il ne faut donc prendre de repos que dans la mesure strictement nécessaire au *dé-lassement* et à la *ré-création ;* ces deux mots sont très justes et très expressifs.

Ces considérations seront-elles toujours efficaces ?

Elles le deviendront facilement si, d'une part, les parents ont assez de foi pour faire passer la conviction dans leurs paroles ; et si, d'autre part, parents et enfants, talonnés par la nécessité, sont poussés dans la voie du travail par l'obligation quotidienne de gagner leur vie.

N'y a-t-il pas une difficulté spéciale à entraîner dans la voie du travail les enfants qui se savent les héritiers d'une grande fortune ?

Oui, assez fréquemment. Mais aussi quelle nécessité y a-t-il à leur faire connaître la situation de leurs parents ?

---

(1) Le Play, *Réforme sociale,* l. III.
(2) *Traité de la concupiscence.*

Pères et mères, si vous êtes riches, que vos enfants l'ignorent le plus longtemps possible.

Quel raisonnement ces enfants de parents fortunés sont-ils en danger de tenir?

1° *Ils se disent* qu'avec la situation de leurs parents, ils sont assurés de pouvoir vivre sans rien faire.

2° Quelques-uns même *le disent* tout haut.

Je sus, à l'âge de douze ans, que j'étais destiné à une fortune immense et à la plus belle place du royaume, sans être obligé de me donner la peine d'être un bon sujet, disait le duc de Lauzun, une des tristes figures de la noblesse française à la fin de l'ancien régime.

Il n'est pas un jeune homme de nos lycées ou de nos collèges qui n'ait connu de ces malheureux que la situation paternelle ou la fortune maternelle dispensaient de tout travail sérieux.

3° Sans doute, ils ne vont pas jusqu'à considérer l'ignorance comme un privilège.

Mais les diplômes et, conséquemment, l'application, le travail sérieux, les bonnes places, etc., les jeunes gens fortunés laissent tout cela avec une sorte de dédain à d'autres, à ceux qui en ont besoin, aux fils des directeurs, ingénieurs et même contremaîtres de l'usine de leur père.

Pour les jeunes filles, il était de bon ton, dans les grandes pensions d'il y a quelques années à peine, de dédaigner les diplômes. Il en reste encore quelque chose (1).

Quels inconvénients résultent de cette conception défectueuse de la loi du travail?

Il en est plusieurs, et de très graves.

1° L'humiliation, pour les jeunes gens surtout, d'avoir été dépassés dans leurs classes par moindres qu'eux, socialement parlant, d'où une diminution d'autorité accompagnée d'un certain mépris. Car, qu'on ne s'y méprenne pas, un homme reste toujours, dans l'esprit de ses anciens condisciples, ce qu'il était sur les bancs du collège.

2° Un autre inconvénient plus grave provient de ce que la fortune, sur laquelle on comptait pour parer aux consé-

(1) Nous ne doutons pas que cette abstention soit inspirée par les plus purs motifs : celui, par exemple, de pouvoir suivre, en plus grande indépendance d'esprit et de temps, un programme d'instruction et de formation chrétiennes; mais nous pensons que le travail a maintes fois souffert de cette indifférence.

quences fâcheuses d'un travail quelconque, peut faire un tour ou un demi-tour de roue ; et comme certains riches d'hier sont devenus les pauvres d'aujourd'hui, les riches d'aujourd'hui pourraient bien devenir les pauvres de demain.

3° Un troisième inconvénient, c'est de se trouver, par suite de cette négligence dans le travail, inférieur aux devoirs d'état dans la famille et aux obligations du dévouement dans la société. Telle jeune fille, lors de l'expulsion des religieuses, se torturait le cœur et la conscience, parce qu'elle n'était pas capable, manquant de diplôme, d'ouvrir même une école maternelle et d'enseigner l'A. B. C. à des marmots de village.

Telle autre, ayant uni sa vie à un mari intelligent, ami des lettres et des arts, sent son infériorité, souffre de se l'entendre reprocher, et se voit contrainte de faire sa petite Mme Curie en recommençant, après le mariage, des études négligées ou incomplètes, pour n'être pas trop indigne de celui dont elle sent bien ne pouvoir garder l'affection que si elle mérite son estime. (*Authentique.*)

A cette décision, toute généreuse qu'elle fût, ne se mêlait-il pas quelque remords ?

Et n'y a-t-il pas eu des lacunes dans les méthodes éducatives de ceux qui ont été chargés de la former.

4° Le quatrième inconvénient, c'est que les enfants, n'ayant pas pris l'habitude du travail dans leur jeune âge, courront le risque de n'être jamais que des paresseux.

Doit-on se contenter de bons conseils quand il s'agit d'inspirer aux enfants l'amour du travail ?

Il faut encore les encourager, les exciter, les aider, leur montrer comment on travaille, faire avec eux quelques pas de la route qu'ils ont à parcourir.

N'y a-t-il pas quelque chose de mieux encore, un sentiment qui serait comme le viatique du travailleur au moment de traverser les heures difficiles de son existence ?

Oui.

Et cela s'appelle l'horreur du temps perdu. « De toutes les prodigalités, la plus blâmable est celle du temps. » (1)

— Maman, maman, viens ! criait du haut de l'escalier un enfant de douze ans du genre paresseux.

---

(1) Marie Leczinska.

La mère y court.

— Que veux-tu ?

— Viens m'empêcher de perdre mon temps ! (1)

Un enfant capable de cet appel est un enfant sauvé.

Est-il donc nécessaire d'inspirer l'horreur du temps perdu ?

Oui.

Que de temps, en effet, se perd tous les jours, très spécialement dans la portion féminine de ce monde assez aisé pour se faire servir, et qui se croit dispensée de travailler parce qu'elle n'est pas obligée de gagner sa vie.

Temps perdu par la jeunesse qui grandit.

Temps perdu par la jeunesse qui attend.

Temps perdu par la jeunesse qui vient de fixer sa vie.

Temps perdu par les jeunes femmes, voire même par les jeunes mères.

Qui dira la mesure de ce gaspillage?

Qui trouvera des accents capables de secouer la torpeur de ces enfants prodigues de la vie?

Et qui convaincra les éducateurs de la nécessité de former au sérieux tous ceux dont ils ont la charge et la responsabilité?

Quels biens résulteraient de cette estime du temps?

Ne pas perdre son temps, dit l'auteur des *Paillettes d'or* (2), est peut-être une des vertus les plus difficiles à acquérir.

Mais il ajoute aussitôt :

Avoir bien rempli sa journée est une des joies les plus douces de l'âme.

Savoir s'occuper et n'être jamais à se demander : que vais-je faire? est la science la plus utile au bonheur et à la vertu.

§ 4. — *L'amour du devoir.*

« Sans le devoir, la vie est molle et désossée, elle ne peut plus se tenir. » (3)

Que faut-il faire pour inculquer aux enfants l'amour du devoir?

1° Il faut leur apprendre exactement ce qu'est le devoir.

2° Il faut leur présenter le devoir comme une chose sérieuse, pratique, définitive et sacrée.

---

(1) E. Legouvé, *Nos filles et nos fils*, p. 248.
(2) 1re série, p. 118.
(3) Joubert, *Pensées*.

3° Il faut leur en donner une idée souriante.

4° Il faut leur infuser la notion et l'estime du devoir jusque dans la moelle et le sang.

Qu'est-ce donc que le devoir, et comment en « instruire » les enfants?

On dira aux enfants :

1° Que le devoir n'est pas subordonné à l'impression, au plaisir ou à l'intérêt; qu'il ne s'identifie pas avec le seul savoir-vivre.

2° Que le devoir, c'est ce qui s'impose à la conscience partout où ils sont; c'est ce qu'ils ont à faire pour plaire à Dieu dans la situation où ils se trouvent; c'est, en un mot, la volonté de Dieu.

Comment peut-on habituer les enfants à considérer le devoir comme une chose « sérieuse »?

En le traitant avec le plus grand respect non seulement en lui-même, mais en tout ce qui l'approche, le touche, le traduit ou le représente : les maîtres et leur ton, les prédicateurs et leur genre, les leçons et leur objet, etc.

Comment peut-on habituer les enfants à considérer le devoir comme une chose « pratique »?

En le faisant remplir chaque fois qu'on l'a fait connaître.

— Regarde comme ton petit frère est obéissant, ton camarade travailleur et pieux.

Cela dit, si l'on n'exige pas l'imitation du petit frère et du camarade, l'enfant s'accoutume à voir et à ne pas faire, à fuir devant le mieux (1).

C'est de la mauvaise formation.

Comment peut-on habituer les enfants à considérer le devoir comme une chose « définitive »?

En le présentant aux enfants sous un jour immuable, indépendant des besoins, de l'humeur ou du caprice.

En combien de foyers, cependant, on entend des propos contradictoires qui se succèdent presque sans interruption :

— Pourquoi ne t'amuses-tu pas?.....

Puis :

— Tu fais trop de bruit.....

---

(1) BOUVIER, *L'Education religieuse*, p. 161-162.

Ou bien :
— Tu prends chaud à bouger ainsi.....
Puis :
— Un enfant ne doit pas rester immobile.
Ou bien :
— Tu manges trop!. ...
Puis :
— Allons, encore ce petit gâteau.
Ou encore :
— Pourquoi as-tu dit que j'y étais?.....
Puis :
— Pourquoi as-tu dit que je n'y étais pas?....
Ou, pour finir :
— Tu nous ennuies. Fais ta prière et couche-toi.....
Puis :
— Tu ne nous dis pas adieu, ce soir? (1)

Comment peut-on habituer les enfants à considérer le devoir comme une chose « sacrée »?

1° En lui donnant toujours, dans ses discours et ses actes, la priorité sur les intérêts, les goûts, les affections, le repos et même la vie.

2° En habituant les enfants à se comporter de même façon, à se demander toujours : Que dois-je faire? et jamais : qu'aimé-je à faire? Qu'ai-je intérêt à faire? etc.

3° En les exerçant à faire leur devoir parce que c'est le devoir, c'est-à-dire la volonté de Dieu.

Trois enfants, trois amis, s'en allaient à leur classe.
Si je travaille bien, mon père m'a promis,
Dit l'un, un louis d'or. Le second des amis
Dit : Je travaillerai pour que maman m'embrasse.
Le dernier soupira : Pour moi, je n'aurai rien,
Car je suis orphelin, je n'ai père ni mère;
Mais je m'efforcerai cependant de bien faire.
Il faut faire le bien parce que c'est le bien (2).

Comment procéder pour donner du devoir une idée « souriante » et agréable?

1° Il faut l'accomplir et le faire accomplir franchement et avec décision :

Le devoir ne fronce les sourcils que tant que vous le fuyez suivez-le, il vous sourit (3).

---

(1) Bouvier, *ibid.*, p. 161.
(2) L. Ratisbonne, *La comédie enfantine*, p. 150.
(3) Sylva.

2° Il faut l'accomplir et le faire accomplir avec générosité, sans craindre d'en dépasser les strictes limites :

Nous avons beaucoup moins de peine à faire plus que nous ne devons qu'à faire ce que nous devons (1).

3° Il faut l'accomplir et le faire accomplir joyeusement.

Si je ne chantais pas, disait un ouvrier, je ne suffirais pas à la besogne (2).

Arrière ces soupirs résignés en face du devoir : « Il faut donc s'y mettre!..... » « Ah! si on pouvait faire ce que l'on veut!..... »

Arrière cette mauvaise humeur qui accompagne le temps du travail, et cette gaieté expansive des seuls jours de chômage!

Non! Non!

Les jours où l'on a plus à faire, les jours où l'on exige davantage des enfants, doivent être marqués par un surcroît d'allégresse familiale.

Ainsi le veut l'Evangile quand il recommande de faire face avec entrain aux obligations difficiles de la pénitence : *Unge caput tuum et faciem tuam lava :* Parfume ta tête et lave ton visage (3).

Comment peut-on infuser l'estime du devoir jusque « dans la moelle » et le sang des enfants?

1° En leur montrant les avantages qui découlent de l'accomplissement du devoir.

2° En les exerçant à faire toujours leur devoir.

Quels sont les « avantages » qui découlent de l'accomplissement du devoir?

1° *La joie de la conscience.* — Si vous saviez comme on est heureux chaque fois que, portant un regard intérieur sur son âme, on y trouve le sourire et qu'on entend la voix aimée de la conscience qui dit : Tu as fait ton devoir (4).

2° *La sécurité.* — Le devoir accompli est un oreiller sur lequel on repose sans inquiétude en attendant, le sourire sur les lèvres, la récompense promise au serviteur fidèle (4).

---

(1) BOURDALOUE.
(2) *Paillettes d'or*, 1re série, p. 135.
(3) *Matth.* VI, 17
(4) *Paillettes d'or*, 5e série, p. 43-44-45.

3° *La sanctification.* — Le devoir, c'est le marteau qui fait tomber ce qu'il y a de terrestre en nous, et nous aide à faire ressortir ce que Dieu y a mis de céleste.

Le devoir, c'est la barrière gênante peut-être pour la fantaisie, mais qui nous empêche de nous égarer loin du chemin de la vertu. Un saint peut se définir : une âme qui accomplit parfaitement son devoir (1).

4° *Le bien-être même physique.* — L'air qu'on respire est plus doux, les plantes sont plus parfumées, la petite cellule où on travaille est plus aimable, le travail lui-même devient plus aisé, la vie est plus facile. C'est une oasis qui met de l'ombre sur toutes les routes, des sources au milieu de tous les sables, des voix mystérieuses et encourageantes dans toutes les solitudes (1).

5° *La bienveillance pour autrui.* — Le devoir accompli donne pour les autres cette bonté miséricordieuse qui se répand comme une douce atmosphère et attire les âmes.

Le devoir, c'est la pierre dure et rugueuse qui polit les aspérités du caractère et les remplace par des dehors pleins de bienveillance et de charité (1).

Faut-il donc « toujours » faire son devoir ?

Oui, toujours.

1° Même quand il est difficile.

Il ne faut pas oser regarder le devoir en face, mais l'écouter et lui obéir les yeux baissés (2).

2° Même quand on n'en a pas le goût.

Celui qui fait son devoir n'est jamais seul : il a toujours en lui, avec lui, près de lui, Dieu ; Dieu témoin de ses efforts, Dieu soutien de sa faiblesse, Dieu récompense de sa générosité.

3° Même quand il peut avoir des conséquences humainement fâcheuses.

Fais ce que dois, advienne que pourra, dit un vieux proverbe familier à nos pères.

Il faut toujours faire son devoir, dût-on en mourir, disait P. Déroulède.

Un vieux chevalier, le comte de Gruyère, partant pour la croisade de Godefroy de Bouillon, criait à ses compagnons ce cri de guerre, qui doit être celui des braves : « En avant ! S'agit d'y aller, revienne qui pourra ! » (3)

> Je connais mon devoir, c'est à moi de le suivre.
> Je n'examine point si j'y pourrai survivre (4).

(1) *Paillettes d'or*, 5e série, pp. 43, 44, 45.
(2) JOUBERT, *Pensées*.
(3) R. BAZIN, *La douce France*, N'ayez pas peur.
(4) RACINE, *Bérénice*, II, 2.

§ 5. — *L'amour de la France.*

« Lorsque vous entendrez dire que la France est perdue, ne le croyez pas, enfants, dites qu'elle ressuscitera, et joignez les mains, afin que l'heure soit proche. » (1)

Que faut-il faire pour inspirer aux enfants l'amour de la France?

Il faut leur en parler souvent, leur faire connaître ce qu'est la France, physiquement et moralement ; leur faire admirer « le visage et le cœur de la patrie » (2), son âme aussi ; leur dire et leur montrer que la France est « la douce France », la belle France, la bonne France, la grande France.

I. — La douce France.

..... Même tombée au fond de la souffrance,
Même dans le sépulcre, elle a l'étoile au front.
(V. Hugo.)

Comment convient-il de parler de la France?

Avec cette ferveur d'admiration émue que nos lointains aïeux mettaient dans toutes leurs paroles, quand il était question de la France.

Ils l'avaient appelée « la douce France », « vocable magnifique où toute la tendresse de nos pères est enclose » (3).

Les trouvères et jongleurs du moyen âge la chantaient : « La France est le gai pays ». — « La France est le plus beau royaume après le ciel. » — « Quand Dieu fonda cent royaumes, le meilleur fut douce France. » — « Quand le doux vent vient à souffler du côté de mon pays, m'est avis que je sens une odeur de paradis. » (4)

Berte aux grands piés doit quitter sa mère. Elle est dans ses bras, tout en larmes :

Douce mère, il semble que j'aie au cœur comme un coup de couteau ! — Fille, ne pleurez pas ! Soyez plutôt joyeuse : vous allez en France !

La douceur de la France, elle émeut nos entrailles dans les adieux de Guillaume d'Orange :

Vers douce France il s'est retourné, et un vent de France le frappe au visage. Il découvre sa poitrine pour le laisser entrer plus à plein.

---

(1) R. Bazin, *La douce France*, p. 16.
(2) Jean Vaudon.
(3) R. Bazin, *La douce France*, Avant-propos, VI.
(4) Bernard de Ventadour.

Placé contre le vent, il se met à genoux : « O doux souffle qui vient de France ! Là sont tous ceux que j'aime. Je te remets entre les mains du Seigneur Dieu, car, pour moi, je ne pense plus te revoir. »

Et les pleurs inondent son visage : son *bliaut* lui-même en est arrosé (1).

II. — La belle France.

« Cette terre incomparable, la plus vaillante du monde, et qui est belle au regard autant que plaisante au cœur. » (2)

Comment peut-on faire admirer le « visage » de la France?

En le montrant tel qu'il est, avec sa beauté, sa variété, sa richesse, ses harmonieux contours.....

Notre pays est de plein air (3).

Au Nord, à l'Ouest, au Midi, l'Atlantique et la Méditerranée lui brodent une ceinture d'émeraude et d'azur, et leurs flots soumis lui portent l'afflux fécondant des eaux tropicales (4).

Des montagnes, avec, sur leurs têtes, des diadèmes de neige ; sur leurs flancs et à leurs pieds, des paradis de verdure : des torrents ou des gaves qui roulent comme des tonnerres : des fleuves qui marchent, des rivières qui chantent : et la Manche aux flots verts, et la Méditerranée aux flots bleus, et l'Atlantique aux blanchissants rivages (5).

La terre française est plaisante et fertile. Elle est douce à voir et plus douce au revoir. C'est la France « tant jolie ». On vante l'agrément de son climat, la beauté de son ciel, la richesse de ses plaines. Strabon disait qu'une contrée si judicieusement exposée était une preuve de l'existence de Dieu, et qu'elle verrait un jour fleurir une grande nation. Cette prédiction s'est accomplie. Sur cette terre d'élection, une race illustre s'est perpétuée depuis quinze cents ans. Le pays a fait le peuple. La France est une patrie (6).

La France incarne toute la beauté et toute la valeur. Le courage de ses filles est à la hauteur de ses fils indomptables. Pendant plus de trois terribles années, la France, le cœur haut, a parcouru les vallées des ombres. Son corps est à la torture, mais son front resplendit de toute la beauté du matin. On n'a jamais vu dans l'histoire de loyauté aussi ferme que la sienne dans l'accomplissement d'un dangereux devoir. On n'a jamais vu pareil dévouement à la patrie ni tant de splendeur dans l'abnégation et le sacrifice. Grande sera sa récompense, car elle a sauvé l'âme du monde (7).

---

(1) D'après Jean Vaudon, *La Croix*, 24 nov. 1915.
(2) *Les chevaliers chrétiens.*
(3) R. Bazin, *La douce France*, p. 2.
(4) R. P. Charruau, *Nos enfants*, p. 133.
(5) Jean Vaudon, *La Croix*, 24 nov. 1915.
(6) Gabriel Hanotaux.
(7) Roosevelt, pendant la guerre de 1914-1918.

III. — La bonne France.

Adieu, charmant pays de France
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance
Adieu ! te quitter, c'est mourir (1).

N'y a-t-il pas un autre côté de la physionomie de la France sur lequel il est plus important encore d'attirer l'attention des enfants ?

Oui.

C'est le cœur de la patrie.

Qui donc a pétri le cœur de la France, si ce n'est Dieu ? Ne peut-on pas dire que s'il a créé en masse, pour ainsi parler, les cœurs des autres nations, il en a fait un exprès pour la France, et il l'a fait, non point d'une parole brève, impérieuse, dominante, mais en y mettant, si j'ose m'exprimer de la sorte, la main, cette main ouvrière dont a parlé Bossuet, cette main caressante que connaissait Tertullien, et en prononçant des mots de tendresse ?

Et de quoi notre Dieu a-t-il pétri le cœur de la France ? D'une terre rouge, une terre de feu, ainsi qu'un docteur des Gaules, Saint Hilaire, le disait du cœur du premier homme, une terre où s'allument toutes les flammes. C'est pourquoi dans le cœur de la France brûlent tous les amours :

L'amour des vierges avec Geneviève, Jeanne d'Arc, Blandine, Isabelle de France, sœur de saint Louis, Marguerite-Marie, Bernadette, etc.

L'amour des épouses avec Clotilde, Radegonde, Bathilde, Ermangarde de Narbonne, Alix de Montmorency, Jeanne de Flandre et Jeanne de Penthièvre, Jeanne de Flandre, fille de Baudoin, Jeanne de Valois, Jeanne Frémiot, etc.

L'amour des pères et des mères, avec Blanche de Castille et la comtesse de Pimodan, etc. L'amour du soldat, avec Clovis, Charles Martel, Charlemagne, Godefroi, Duguesclin, Bayard, les paysans de 93, de Sonis, etc.

L'amour dévorant et conquérant des âmes, avec saint Loup, saint Aignan, saint Waast, les moines, les Filles de saint Vincent de Paul, les Petites-Sœurs des Pauvres, les Petites-Sœurs de l'Ouvrier, les Petites-Sœurs de l'Assomption, etc.

De tous ces amours, ne faites qu'un amour..... vous aurez le cœur de la France, de cette France dont Léon XIII disait un jour : « Elle est le cœur de l'Eglise. » (2)

IV. — La grande France.

« La France est née d'un acte de foi sur un champ de bataille. » (P. Lacordaire.)

Est-ce assez de dire que la France est douce, belle et bonne ?

Il faut ajouter qu'elle est *grande* dans la mesure où elle est fidèle à sa mission de « fille aînée de l'Eglise ».

---

(1) De Béranger, *Adieux de Marie Stuart*.
(2) D' près Jean Vaudon, *La Croix*, 13 sept. 1916.

C'est en leur apprenant la glorieuse histoire de leurs pères, la vie de la France, intimement unie à celle de l'Eglise de Dieu, que vous en ferez de vrais Français, de vrais chrétiens (1).

Comment peut-on prouver que la France fidèle a été prospère et bénie de Dieu?

Par toute son histoire du temps où elle était chrétienne.

Alors la France était secourable aux faibles, et le cri des malheureux arrivait toujours jusqu'à son cœur.

Les peuples opprimés le savaient bien, et, levant vers le ciel leurs bras chargés de chaînes, les yeux tournés vers nous, ils se disaient tout bas : « La France, un jour, le saura. »

Se figure-t-on un incident comme celui de Fachoda, du temps de Charlemagne, de saint Louis, de Louis XIV ou de Napoléon?..... Vive Dieu! Quel orage à leur front..... et quel éclair d'acier au pays de France!

Sous Charles X lui-même, prince assez pacifique, pourtant, quinze ans à peine après les désastres sans nom de 1814 et de 1815, la protestation des Anglais ne pesa pas lourd, quand ils voulurent s'opposer à l'expédition d'Alger.

Lisez donc à vos enfants la réponse du baron d'Haussey à l'ambassadeur d'Angleterre! (1)

L'honneur de secourir les peuples qu'on opprime sera toujours brigué par les braves Français (2).

> La France a des palais, des tombeaux, des portiques,
> De vieux châteaux, tout pleins de bannières antiques,
> Héroïques joyaux, conquis dans les dangers (3).

Comment peut-on prouver que la France infidèle a été châtiée de Dieu?

En recherchant et en indiquant les causes providentielles des désastres qui marquent les mauvaises périodes de son histoire.

La France de Philippe le Bel est punie par la guerre de Cent Ans; la France de Voltaire, par la Terreur; la France de Renan, par des catastrophes sans nombre dans son histoire (4).

La France infidèle et châtiée n'a-t-elle pas été relevée aussitôt son repentir ou son expiation?

Oui.

Et il faut le redire aux enfants en présentant sous ce jour,

(1) P. Charruau, *Nos enfants*, p. 137-138-139.
(2) Masson, *Helvétiens*.
(3) V. Hugo, *Odes*.
(4) L. Lenfant, *Le Cœur*, p. 232.

par exemple, l'histoire merveilleuse de Jeanne d'Arc, la grande victoire de Denain, etc.

Les Papes n'ont-ils pas toujours traité la France en « fille aînée de l'Eglise » ?

Oui, tous les Papes ont aimé la France, pleuré sur ses revers, applaudi à ses triomphes, depuis Anastase jusqu'à Benoît XV.

CHAPITRE IV

Le cœur doit être désintéressé

> « Sans doute « quand Dieu créa » le cœur de l'homme, dit Bossuet, » il y mit premièrement la bonté », mais Satan s'est approché à son tour, il y a soufflé son égoïsme. » (1)

Quel est le grand danger que court le cœur des enfants par rapport aux affections dont il est le foyer?

C'est l'égoïsme.

Qu'est-ce que l'égoïsme?

C'est ce monstre hideux qui habite dans le cœur, quand on n'aime que soi à l'exclusion des autres, quand on rapporte tout à soi, personnes et choses, quand on n'aime les autres que pour soi.

..... Tandis que je suis en vie
J'ai de me parfumer envie,
Et de me couronner de fleurs.

De moi-même je me veux faire
L'héritier pour me satisfaire.
Je ne veux vivre pour autruy.
Fol le pélican qui se blesse
Pour les siens, et fol qui se laisse
Pour les siens travailler d'ennuy (2).

L'égoïsme est-il fréquent?

Un des plus nobles apanages de l'enfance est d'aimer, d'ouvrir son cœur à l'affection, comme la fleur ouvre son calice à la rosée du ciel (3).

(1) L. Lenfant, *Le cœur*, p. 85-86.
(2) Ronsard, *Chanson*.
(3) Abbé Knell, *Photographies de jeunes filles*, p. 127.

Mais combien d'exceptions !

L'égoïsme se fait jour même dans les petites âmes bien nées, qui ont leur *moi* dès la première lueur de connaissance (1).

Quelles sont les causes de l'égoïsme?

1° C'est d'abord ce fonds mauvais que nous portons en nous par suite du péché originel. Les enfants n'en sont pas plus exemptés que les grandes personnes; il faut donc croire à priori qu'ils sont au moins exposés à tomber dans l'égoïsme.

2° C'est aussi l'orgueil :

Quand on se croit une petite idole, il est tout naturel qu'on se contente de recevoir l'encens et les services de tous les adorateurs (2).

Quelle est pratiquement la cause la plus ordinaire de l'égoïsme?

C'est la mauvaise éducation.

— Que faites-vous toute la journée? disait-on à une jeune femme.

— Je gâte mes enfants.

Quelques exemples :

1° On sort, on va se promener. C'est baby qui dit où il prétend aller.

La maman avait des courses utiles, des affaires prévues.....; qu'importe!

N'est ce pas lui qui gouverne?

2° On est en visite :

Bientôt il va se coucher ou plutôt s'abattre gauchement et mollement sur les genoux maternels, ou s'appuyer avec indolence contre le fauteuil.

D'un air écœuré et d'un ton traînant :

— Allons-nous-en, m'man, dit-il.

Et la mère, d'une voix claire, de répondre aussitôt :

— Oui, mon bijou chéri! Nous allons nous en aller tout de suite, sois gentil......

3° A table, il indique les morceaux de son choix, ceux qu'il « veut » les autres étant naturellement pour la famille.

. . . .

4° Désire-t-il quelque chose?

— Eh bien! qu'on l'aille chercher!.....

Et si l'on objecte que l'on n'obtiendra rien sans argent, il répondra hardiment :

---

(1) R. P. Delaporte, *Les petits enfants de cinq ans.....*, p. 125.
(2) Abbé Knell, *op. cit.*, p. 131.

— Papa en a.

5° Quant aux domestiques, ce sont, à ses yeux, des gens nés pour le servir (1).

Quels sont les moyens de prevenir l'égoïsme?

Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfants, avant qu'ils aient perdu cette première simplicité des mouvements les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque (2).

Pratiquement :

1° On leur fera partager avec leurs frères et sœurs les bonbons et jouets dont ils ont la jouissance.

2° Si quelque membre de la famille est malade, ils lui feront une caresse, ils lui donneront un baiser; ce sera leur manière à eux de calmer la douleur; ils diront une prière au petit Jésus pour obtenir ou hâter la guérison.

3° On leur fera dire « merci » chaque fois qu'ils recevront quelque chose; on leur donnera l'exemple, de la reconnaissance quand ils auront rendu quelque service.

Il faut louer les enfants de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne soit point trop déplacée ou trop ardente (2).

4° On les habituera à sourire aux caresses qui leur sont faites, à être prévenants, à se déranger pour les autres.....

5° On retranchera devant eux, à l'égard des amis, tous les compliments superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié et toutes les fausses caresses, par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer (2).

6° On les élèvera dans la pensée de tenir toujours compte des autres.

7° Enfin, si l'on a affaire à quelque enfant maladif, on veillera à ce que les soins dont il faut l'entourer ne deviennent pas un aliment d'égoïsme.

Quels sont les moyens de corriger l'égoïsme?

Pour corriger l'égoïsme, « ce mouvement de la vie qui revient sur elle-même, il faut le mouvement de la vie qui sort d'elle-même et qui se donne » (3).

---

(1) F. Nicolay, *Les enfants mal élevés*, p. 3-4

(2) Fénelon, *Education des filles*, ch. v.

(3) Abbé Knell, *op. cit.*, p. 132.

Il n'y a donc qu'un seul remède vraiment spécifique à l'égoïsme, c'est l'amour et le dévouement.

Aimer quelque chose plus que soi-même, là est le secret de tout ce qui est grand; savoir vivre en dehors de sa personne, là est le but de tout instinct généreux (1).

CHAPITRE V

Le cœur doit être enthousiaste

J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées.
(V. Hugo.)

Qu'est-ce que l'enthousiasme?

L'enthousiasme est autre chose qu'un rayon dans les yeux; c'est une flamme dans le cœur, c'est l'amour du sublime poussé jusqu'au sacrifice de la vie et de tout ce qu'elle offre de meilleur (2).

L'enthousiasme est-il vraiment une qualité pour le cœur?

Oui, quoi qu'en disent certains esprits trop matériellement positifs, le cœur a besoin, pour être complètement formé, d'être « réchauffé au feu de l'enthousiasme, qui seul permet d'accomplir de grandes choses ».

Il est nécessaire en effet à sa fécondité que, entre dix et douze ans la personne humaine commence à s'éprendre d'un but qui dépasse les besoins de chaque jour (3).

Quand une fois on a tourné l'enthousiasme en ridicule, on a tout défait, excepté l'argent et le pouvoir (4).

Comment peut-on exciter l'enthousiasme dans un jeune cœur d'enfant?

En exploitant les ressources que fournissent, à ce point de vue, la nature, les belles-lettres et les arts.

Mettre l'enfant en face des beautés de la nature, des chefs-d'œuvre littéraires et artistiques, lui en faire chercher les beautés, l'aider à les trouver, compléter ses indications, les

(1) SOUVESTRE.
(2) MARIE-EDMÉE PAU.
(3) P. GAULTIER, *op. cit.*, 69-70.
(4) Mme DE STAEL.

rectifier au besoin, ajouter le travail du maître qui illumine aux efforts personnels de l'élève qui cherche la lumière, voilà, semble-t-il, un moyen infaillible d'exciter dans le cœur de l'enfant une admiration enthousiaste pour les merveilles de la nature, de la littérature, de la peinture, de la sculpture ou de l'architecture.

L'enseignement des sciences peut-il être mis à profit dans le même but et produire le même résultat ?

Oui, si l'on en croit un des anciens élèves de M. Hermite, mathématicien français du XIXe siècle :

Lorsque, les yeux brillants, la voix émue, comme un poète, un voyant, il parlait des fonctions, on sentait qu'elles existaient pour lui, qu'il les admirait vraiment. A sa suite, on pénétrait un peu plus avant dans la pensée de celui qui a tout disposé suivant des nombres et des figures. L'enthousiasme de ce maître incomparable se communiquait à ses auditeurs, à qui il arrivait de s'oublier et d'applaudir (1).

N'y a-t-il pas, cependant, pour alimenter l'enthousiasme, une source plus féconde et plus pure ?

C'est celle qui découle des hauteurs où germent et fleurissent l'amour de Dieu, l'amour de l'Eglise, l'amour des âmes, l'amour de la patrie.

---

(1) M. l'abbé PAUTONNIER, dans l'*Enseignement chrétien*, année 1894, p. 271.

CINQUIÈME PARTIE

La formation de la volonté

« Vouloir, c'est déjà pouvoir. »
(P. GAULTIER.)

Que verrons-nous dans cette quatrième partie ?

Nous donnerons quelques *notions préliminaires* (section I) ; nous indiquerons les *conditions* de formation de la volonté (section II) ; nous étudierons quelques-unes des *habitudes* que l'on peut faire contracter aux enfants (section III).

Section I
QUELQUES NOTIONS PRÉLIMINAIRES

« Ceux qui se plaignent de la fortune n'ont souvent à se plaindre que d'eux-mêmes. »
(VAUVENARGUES.)

Comment se divise cette première section ?

En deux chapitres :

Chapitre I : La nature de la volonté.
Chapitre II : L'importance de la volonté.

CHAPITRE I
La nature de la volonté

« Le caractère, c'est l'énergie constante de la volonté pour le bien, résolue pour entreprendre, forte pour résister.
(LACORDAIRE.)

Qu'est-ce que la volonté ?

La volonté, au point de vue moral, peut être définie : « Le pouvoir qu'a l'âme de se déterminer, avec conscience et

réflexion, à une action de son choix » (1), d'exécuter ce qu'elle a résolu, et de persévérer dans ses idées et dans ses entreprises.

Quelles sont donc les conditions de la volonté?

Il en est trois principales :

1° La décision, qui doit être personnelle, réfléchie, consciencieuse;

2° L'exécution, qui doit être énergique, s'affranchir de « la domination des forces du dehors » (1) et gouverner « les poussées de vie qui surgissent au dedans » (1).

3° La persévérance, qui « comporte la durée dans la décision et dans l'effort » (1).

CHAPITRE II
Les avantages de la volonté

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose. (CHAMFORT.

Quels sont les avantages de la volonté?

Ils sont multiples :

1° La volonté prévient ou corrige l'irrésolution.

2° La volonté contribue à la formation de l'intelligence.

3° La volonté donne la maîtrise de soi.

4° La volonté assure l'autorité sur le monde extérieur.

5° La volonté conduit l'homme au but qu'il veut et qu'il doit atteindre.

ARTICLE I. — La volonté prévient ou corrige l'irrésolution.

« L'état le plus misérable est de n'avoir pas la force de vouloir. » (2)

Qu'est-ce que l'irrésolution?

C'est le défaut de ceux qui ne savent pas se décider; qui, après avoir pris une décision, se laissent impressionner par

(1) J. GUIBERT, *Formation de la volonté*, p. 1-3-11.
(2) Cité par J. GUIBERT, *Le Caractère*, p. 111.

les raisons qui militent en faveur de la décision contraire; qui reviennent sur leur première résolution pour passer à une autre, sans que l'on puisse jamais être bien sûr qu'ils ne reviendront pas à la première ou ne s'attacheront pas à une troisième (1).

..... L'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée;
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas (2).

Ce défaut est-il important?

Les moralistes, trop souvent, n'y voient qu'un travers; les auteurs dramatiques, un ridicule à exploiter.

En réalité, l'irrésolution est « un défaut qui fait rire ceux qui le regardent, et pleurer ceux qui en sont atteints » (3).

C'est même plus qu'un défaut :

Je serais presque tenté de l'appeler un vice (3).

C'est une maladie qui se mêle à tous les actes de la vie, éclate dans les plus petites circonstances comme dans les plus grandes, et fait le tourment non seulement de celui qui en est frappé, mais des gens qui l'entourent, et enfin, pour tout exprimer en un mot, le paralyse, le martyrise, le ridiculise (3).

Cette irrésolution résiste-t-elle à une volonté bien formée?

Non, puisque la décision est la première condition d'une volonté sérieuse.

L'homme de volonté prévoit, étudie, attend parfois; s'il hésite, il consulte, et, lorsqu'il est informé, il choisit (4).

Article II. — La volonté contribue à la formation de l'intelligence.

« La volonté est une main avec laquelle on plie au dedans de soi tout ce qu'on veut. » (5)

Comment l'intelligence dépend-elle de la volonté?

En ce sens que la formation de l'intelligence suppose l'attention et l'application, vertus douloureuses qui ne peuvent

(1) Pour la description du type, voir E. Legouvé, *Nos filles et nos fils*, p. 319.
(2) Boileau, Satires, VIII.
(3) E. Legouvé, *op. cit.*, pp. 313-319-323.
(4) J. Guibert, *La formation de la volonté*, p. 8.
(5) Joubert, *Pensées*.

se maintenir que par effort, et conséquemment avec le concours de la volonté.

Article III. — La volonté donne la maîtrise de soi.

Et l'on sait qu'un grand cœur se possède en tout temps.
(Corneille.)

Quelle est l'importance de cette maîtrise de soi?

1° Elle corrige les défauts ou les excès de notre nature.

Presque tous les hommes se rangent en deux catégories : les apathiques et les excessifs.

Chez les uns, l'impulsion fait défaut, les ressources vitales restent ensevelies dans l'inaction, l'activité ne monte pas à la hauteur du devoir (1).

Chez les excessifs, l'impulsion est, au contraire, violente, désordonnée, comme la fougue indomptée de ces attelages que le mors ne gouverne pas (2).

La maîtrise de soi, qui est l'œuvre de la volonté, éveillera « dans les heures d'apathie, les énergies assoupies », et « dans les heures d'excitations désordonnées, apaisera et bridera les passions, en canalisant, dans la ligne du devoir, les activités fécondes dont l'âme déborde » (2).

2° Elle produit l'équilibre, l'harmonie et la constance.

Le plus valeureux capitaine peut n'être qu'une femme le lendemain de la victoire, et ses cicatrices ne couvrir qu'un caractère débile et sans portée (3).

Quelle est la beauté de cette maîtrise de soi?

S'il est vrai de dire, avec Blackie (4) que : « la vraie dignité de l'homme est dans ce qu'il *est* et non dans ce qu'il *a* », nous sommes obligés de conclure que seuls ceux qui ont conservé la maîtrise d'eux-mêmes jouissent de quelque dignité et de quelque grandeur, car seuls ils s'appartiennent, seuls ils produisent, seuls ils acquièrent, seuls ils sont capables de grandes choses.

Comment arrive-t-on d'ordinaire à cette maîtrise de soi?

Par l'affirmation catégorique de l'autorité, chaque fois qu'il y a lieu de l'exercer.

---

(1) Cette « langueur d'âme » ou « aboulie », cette horreur de l'effort est, au dire de M. Payot (*L'éducation de la volonté*, 6e édition, p. 4), la maladie de la volonté la plus universelle et la plus dangereuse.

(2) J. Guibert, *op. cit.*, p. 4.

(3) Lacordaire.

(4) *L'éducation de soi-même*, p. 83.

Quand un supérieur se présente devant ses subordonnés, un professeur devant ses élèves, par exemple, il décide, le premier jour, par son attitude, du degré d'autorité dont il jouira. Les élèves l'ont considéré, étudié, tâté : ils savent àquoi s'en tenir.

De même, la volonté doit, à la première rencontre un peu sérieuse, affirmer son autorité sans hésitation, avec promptitude, par une sorte d'offensive brusquée.

Il est plus facile d'étouffer le premier désir que de satisfaire tous ceux qui le suivent (1).

Un jour qu'il (Garcia Moreno) se promenait à la campagne, un livre à la main, il se trouva en face d'un énorme rocher qui formait une voûte naturelle, sous laquelle les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer. Profitant de cet abri pour prendre un instant de repos sans discontinuer sa lecture, il s'aperçut tout à coup que ce bloc gigantesque, suspendu au-dessus de sa tête, était presque entièrement détaché de sa base et pouvait, à la moindre commotion, le broyer dans sa chute. Mû comme par un ressort, il s'élança d'un bond hors de cette dangereuse caverne. Mais aussitôt, rougissant d'avoir cédé à la peur, il retourna s'asseoir sous la roche branlante et y demeura durant une heure. Plusieurs jours consécutifs, afin d'assujettir l'instinct à la volonté, il revint faire sa lecture au même endroit. Evidemment, un homme de cette trempe ne reculera pas devant le poignard d'un bravo ni la fureur d'une assemblée (2).

Et la peur, cependant ?

La peur, c'est ce sentiment irraisonné, maladif, qui s'appelle communément le trac, l'alarme, les transes, l'affre, l'effroi, l'épouvante, et qui paralyse les esprits les plus positifs et les âmes les plus braves.

Auguste, le vainqueur d'Actium, avait peur quand grondait l'orage; Turenne avait peur la veille d'une bataille; Napoléon eut peur le 18 brumaire.

Que faut-il penser de la peur ?

1° On peut la considérer comme étant « surtout un état physique » (3).

2° On peut être certain qu'elle est très répandue :

J'estime que ceux qui pourraient dire n'avoir jamais eu peur ne pourraient être que les myopes qui n'ont jamais pu voir le danger, ou ceux qui n'ont pas pu en comprendre la menace (4).

---

(1) FRANKLIN.
(2) R. P. BERTHE, *Garcia Moreno*, t. Ier, p. 113-114.
(3) EM. BOUTROUX
(4) Dr LUCAS CHAMPIONNIÈRE.

3° On peut penser qu'elle n'est pas incompatible avec le courage.

M. Frédéric Passy conte cette anecdote : Un colonel interrogeait un jour, après l'une des plus grosses émeutes du règne de Louis-Philippe, un jeune soldat qui, surpris par quelques insurgés, et sommé de livrer les armes du corps de garde, avait énergiquement résisté.

— J'avais bien peur, mon colonel, disait-il naïvement, mais j'avais ma consigne.

— Vous aviez peur, mon ami, répondit le colonel ; et vous avez fait votre devoir tout de même. Vous êtes un brave, vous, un vrai brave !

4° On doit penser qu'elle disparaît dans l'action.

Je ne connais guère d'autres batailles que celles de la tribune et de la barre, écrit M. Raymond Poincaré, mais si je vous disais que je les affronte sans peur, vous ne me croiriez pas, et vous auriez raison. Le remède est, d'ailleurs, le même partout : aller de l'avant et se battre. On a peur, l'arme au pied, avant le combat ; on a peur en demandant la parole ; on n'a plus peur en faisant le coup de feu ; on n'a plus peur en prononçant un discours.

Et Mgr Duchesne formule la même pensée en ces quelques mots « Quand on lutte, on n'a pas peur. »

Article IV. — La volonté assure l'autorité sur le monde extérieur.

« On soulève un peuple avec des opinions, on ne le gouverne que par son caractère. »
(De Bonald.)

En quel sens les hommes de volonté ont-ils « autorité sur le monde extérieur » ?

1° En ce sens que « tout plie devant les fortes volontés, jusqu'aux éléments sans vie et aux forces brutales. Grâce à la persévérance dans le travail et à la ténacité dans les projets, la nature livre à la volonté humaine ses secrets et ses ressources ; c'est pourquoi on a pu dire que le génie est une longue patience, et il est certain que la volonté n'a pas moins de part que l'esprit dans les plus belles découvertes et les entreprises les plus hardies (1).

2° En ce sens que, ni les mauvais exemples des gens sans foi et sans loi ; ni le respect humain ; ni les attraits du plaisir ; ni les séductions du monde ; ni la crainte des diffi-

(1) J. Guibert, *op. cit.*, p. 6. — Cette pensée paraitra à plusieurs quelque peu exagérée : nous ne sommes pas loin de partager leur avis.

cultés dans l'accomplissement du devoir, ne sont capables d'influencer leur décision, ou de la changer, ou d'en arrêter l'exécution, une fois qu'elle est sérieusement prise.

ARTICLE V. — La volonté conduit au but.

> « Il n'est pas un de nous qui n'ait en lui la racine d'un saint ou d'un scélérat. »
> (LACORDAIRE.)

Quel rapport y a-t-il entre la volonté et le but à atteindre?

Quand la volonté est bien formée, le rapport est intime et presque absolu !

Quand on veut, on finit toujours par pouvoir.

Quand on dit : « Je veux » ; quand, sous l'impulsion de cette parole, on se met sans retard à l'œuvre ; quand on commence ; quand on continue ce qu'on a commencé; quand on reprend, tous les jours, ce qu'on a commencé et continué ; quand on fait cela, on se convainc de la puissance de ce mot : « Je veux », et on se rend compte que cette puissance est équivalemment irrésistible.

« Je veux », c'est le mot le plus rare qui soit au monde, bien qu'il soit le plus fréquemment usurpé, et quand un homme en a le secret terrible, qu'il soit pauvre et le dernier de tous, soyez sûrs qu'un jour vous le trouverez plus haut que vous ; ainsi fut César (1).

Section II

LES CONDITIONS DE FORMATION DE LA VOLONTÉ

> « Sache vouloir et fais ce que tu dois : voilà, en deux mots, toute l'hygiène de l'âme. » (2)

Quelles sont les conditions générales de formation de la volonté?

Pour les enfants, les conditions générales de la formation de la volonté sont :

Les unes, de préparation générale :

1° L'hygiène appropriée au bon fonctionnement des nerfs.

2° La création des habitudes.

---

(1) P. LACORDAIRE.
(2) Un moraliste allemand.

Les autres, préparatoires de décision :
3° L'illumination de l'intelligence.
4° La docilité envers l'intelligence.
D'autres, préparatoires d'exécution :
5° L'utilisation de la puissance morale du sentiment.
6° L'énergie de l'action.
D'autres, préparatoires de persévérance :
7° La durée de la décision.
8° La durée de l'effort.

CHAPITRE I
L'hygiène appropriée

> « La plupart des troubles du caractère, chez l'enfant, ne sont que de vagues ébauches, reconnaissables cependant, des trois grandes névroses du jeune âge : neurasthénie, hystérie, épilepsie. » (1)

L'hygiène a-t-elle un rôle à jouer dans la formation de la volonté ?

Sans entrer dans aucun détail, disons seulement que le système nerveux et le système musculaire occupent une place importante parmi les ressorts que la volonté met en jeu, pour passer de l'aspiration à la réalisation.

Et dès lors, la volonté dépend d'eux, de la même façon et dans la même mesure qu'un ouvrier dépend de son instrument de travail.

Comment l'hygiène pourra-t-elle remplir son rôle ?

L'organisme sera d'autant plus complaisant qu'il sera plus sagement traité (2).

L'alimentation, la digestion, la respiration, les exercices corporels, agissant sur la santé générale, sur la composition et la circulation du sang, atteignent donc, et nécessairement, le système nerveux.

A l'hygiène de veiller sur la nourriture, d'éloigner les

(1) Dr M. de Fleury, *Le corps et l'âme de l'enfant*, p. 324.
(2) J. Guibert, *op. cit.*, p. 29.

causes de troubles, d'assouplir les muscles, pour faire de l'organisme un serviteur docile, à la disposition de la volonté, et non un tyran impérieux qui en contrecarre toutes les décisions.

CHAPITRE II

La création des bonnes habitudes

> Elle (l'habitude) est discrète, humble, fidèle,
> Familière, avec tous les coins,
> On ne s'occupe jamais d'elle,
> Car elle a d'invisibles soins (1).

Comment se divise le chapitre des bonnes habitudes ?

En trois articles : 1° La nature de l'habitude ; 2° L'importance de l'habitude ; 3° Les moyens à prendre pour faire contracter de bonnes habitudes aux enfants.

ARTICLE I. — La nature de l'habitude.

> « Les mouvements sont devenus rapides jusqu'à l'instantanéité, faciles jusqu'à la presque inconscience. » (2)

Qu'est-ce que l'habitude ?

L'habitude est « une tendance acquise par l'être vivant à reproduire certains actes ou à supporter certains états d'autant plus facilement qu'ils ont été plus souvent produits ou supportés » (3).

L'habitude est une seconde nature.

L'habitude, pour mériter son nom, doit être stable.

ARTICLE II. — L'importance de l'habitude.

> « Gasteau et mauvaise coutume se doivent rompre » (4).
> Sans l'habitude, « l'homme le mieux doué n'arriverait pas à jouer cinq mesures de piano sans reprendre haleine » (5).

Quelle est l'importance de l'habitude ?

Elle est immense.

Pour nous en faire une idée, considérons successivement

(1) SULLY-PRUDHOMME, *Stances et poèmes*, L'habitude.
(2) F. BUISSON, *Education de la volonté*, p. 13.
(3) P. LAHR, *Philosophie*, t. Ier, p. 292.
(4) Un vieux proverbe.
(5) J. SIMON.

son influence dans le sens du mal et son influence dans le sens du bien.

Quelle est l'importance des mauvaises habitudes ?

1° Les mauvaises habitudes se contractent plus facilement et plus vite que les bonnes, « parce que le mal, en tant que néant, est la pente de notre nature, et, en tant que révolte contre Dieu, est la tendance de notre état de déchéance originelle » (1).

2° Chaque acte mauvais diminue la force du bien.

Autant de péchés, autant de coups de hache sur la racine ; aussi l'arbre bientôt ne peut plus se soutenir ; il penche par ses habitudes vicieuses ; les moindres tentations le font chanceler ; les plus légers mouvements lui impriment une pente toujours plus dangereuse (2).

3° Les mauvaises habitudes deviennent des tyrannies.

L'âme, par elles, subit le joug de maîtres méchants, « qui la tiennent captive et la font agir à leur volonté » (3).

Quelle est l'importance des « bonnes habitudes » ?

1° Les bonnes habitudes sont autant de « natures heureuses » qui facilitent la vertu (4) ; qui constituent un entrain presque irrésistible pour le bien ; qui empêchent l'éclosion et le développement des défauts ; qui rendent heureux.

Lorsqu'elle (l'âme) use de cette faculté pour se rapprocher du bien et se rendre plus vertueuse, c'est une participation au pouvoir créateur dont Dieu daigne l'honorer. « Il l'a faite reine » ; elle concourt à ses desseins : « elle régnera » (5).

2° L'enfant à qui on a fait contracter de bonnes habitudes suit, avec facilité et spontanéité, le chemin de la vertu ; ses parents n'ont guère à intervenir ; au moins n'ont-ils que rarement à gronder et à punir. C'est pour tous l'épanouissement et le bonheur.

Toute l'éducation repose donc sur les bonnes habitudes qu'on aura fait contracter aux enfants.

---

(1) MONFAT, *Les vrais principes de l'education*, p. 74.
(2) BOSSUET, *Sermon pour le IIIe dimanche de l'Avent*, 1er point.
(3) SAINT PAUL, *II Tim.* II, 26.
(4) « S'il lui fallait (à l'homme) toujours vaincre les mêmes résistances sans que la passion perdît jamais de sa force ni que la volonté accrût jamais la sienne, le plus vaillant serait bientôt à bout d'énergie morale ; il succomberait dans cette lutte sans cesse renouvelée. » (ALBERT LEMOINE, cité par le P. LAHR, *Philosophie*, t. I. p. 299.)
(5) *Apoc.* V, 10. — La citation est de MONFAT, *Les vrais principes de l'éducation chrétienne*, p. 73.

Article III. — Les moyens à prendre pour faire contracter une habitude.

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien.
Puis enfin il n'y manqua rien.
(La Fontaine.)

Quelle est la première règle à suivre pour faire contracter de bonnes habitudes aux enfants ?

C'est de commencer de bonne heure.

Il y a, à cette méthode, deux avantages :

1° Le premier, c'est que l'enfant tout jeune prend vite des habitudes, tandis que, à un âge plus avancé il oppose des résistances physiques et morales presque insurmontables.

2° Le second, c'est que, quand on commence tôt, les bonnes habitudes devancent les habitudes mauvaises, et ceci est d'une importance capitale.

Quelle est la deuxième règle à suivre pour faire contracter de bonnes habitudes aux enfants ?

C'est de faire faire aux enfants les *mêmes actions* toujours de la *même manière*, et dans le *même temps*, si c'est possible.

Le changement jette la confusion dans les idées et produit l'hésitation dans les actes.

Quelle est la troisième règle ?

C'est de faire refaire *souvent* les mêmes actes : Si l'action n'est pas répétée, la modification de l'âme n'acquiert pas cette fixité qui est la condition de l'habitude.

Quelle est la quatrième règle ?

C'est de *faire faire* les choses avec *attention* (1).

1° Sans ce soin, l'habitude dégénère en routine et cesse d'être complètement bonne.

2° De plus, comme on fait toujours volontiers ce que l'on fait bien, la fidélité à cette quatrième règle constituera pour l'enfant une garantie de persévérance qui facilitera d'autant la besogne des parents.

---

(1) Il y a dans une multitude d'habitudes, en même temps qu'un côté matériel qui pourrait sans inconvénient rester automatique, un côté intellectuel, moral ou surnaturel qui demande, pour être de quelque valeur, une part d'attention positive.

Quelles sont les habitudes que l'on peut utilement faire contracter?

Ce sont : le bon caractère; la sincérité; l'ordre; la probité; l'esprit de sacrifice.

L'étude en est reportée à la section III de cette quatrième partie, pour ne pas interrompre l'examen des conditions de formation de la volonté.

CHAPITRE III

L'illumination sincère de l'intelligence

La vérité, lumière effrayée, assise en fuite
V. Hugo.

Pourquoi l'intelligence doit-elle être sincèrement éclairée?

L'intelligence doit être sincèrement éclairée, parce que c'est à elle qu'il appartient de prendre les décisions.

Quels sont les moyens à employer pour assurer l'illumination sincère de l'intelligence?

1° C'est d'abord de ne rien faire qui puisse la contrarier.

2° C'est ensuite de mettre en garde contre les illusions et les causes classiques d'erreurs de jugement.

3° C'est de tenir aux principes.

4° C'est, au besoin, de prendre conseil.

Quelles sont les « causes » qui pourraient « contrarier » l'illumination sincere de l'intelligence?

1° Ce sont les mensonges, les tromperies, les enfantillages, etc.

Nous disons plus loin (chapitre de la sincérité) qu'il ne faut jamais tromper les enfants.

2° Ce sont les flatteries qui donneraient aux enfants une idée trop avantageuse de leurs capacités et de leur puissance d'action, et qui les entraîneraient à vouloir l'impossible.

Quelles sont les « illusions » et les causes classiques d'erreurs de jugement contre lesquelles il faut mettre en garde les enfants que l'on a à former?

Ce sont tout spécialement les illusions que produisent en nous l'intérêt et le plaisir.

Pour un romancier, *le Prisme*, c'est la dot.

Pour nous, ce sont l'intérêt et le plaisir, au travers desquels nous considérons et jugeons les personnes et les choses avec qui nous sommes en rapport.

Comment l'intérêt personnel fausse-t-il la vision ?

En créant en nous une confusion regrettable entre nos impressions et nos appréciations.

Petite conversation entendue dans un bureau :

— Tu sais, Untel, il est parti, emportant 30 000 francs.

— Oh ! le *gaillard !*

— Mais il a aussi enlevé ton parapluie.

— Oh ! la *canaille !*

Voilà le prisme de l'intérêt.

L'intelligence, considérant les choses sainement, appelle crime le vol de 30 000 francs, et petit larcin l'enlèvement d'un parapluie. Grâce au prisme de l'intérêt personnel, nous appelons *gaillard* celui qui enlève 30 000 francs à *autrui*, et *canaille* celui qui *nous* vole un parapluie.

Comment peut-on préserver les enfants de cette erreur d'appréciation ?

En les habituant à juger les choses d'après ce qu'elles sont en elles-mêmes ; leurs fautes, comme ils feraient de celles des autres; et les avantages du prochain comme leurs propres avantages. Quand le prophète Nathan alla trouver David pour lui reprocher son double crime, il se servit d'un apologue.

David ne s'y reconnut pas, et se laissa aller à l'indignation :

— Quel est cet homme ? s'écria-t-il.

— Cet homme, c'est toi ! répondit le prophète.

Et David tourna contre lui-même la colère dont il avait été saisi.

Comment le plaisir peut-il fausser la vision ?

En substituant aux prescriptions du catéchisme et de la conscience des formules vides, des maximes illusoires, des préjugés mondains.

La lumière de la foi projette des rayons très nets et très pénétrants sur les pensées, les sentiments, les désirs, les imaginations, les regards, les paroles et les actes dans leurs rapports avec la vertu.

Et le jeune homme et la jeune fille dont les lectures, les conversations, les fréquentations, les démarches ou les plaisirs ont émoussé la sensibilité et la délicatesse, se payent de mots et les prennent pour des raisons :

Il faut que jeunesse se passe !

On n'est pas des moines !

Il n'est pas défendu d'être aimable.

Je ne fais rien de mal !

Et la conclusion est qu'il n'y a pas à se gêner.

En d'autres termes, on ne cherche pas la lumière en haut, on veut la prendre en bas.

Ce ne sont plus les étoiles qui conduisent, c'est le reflet de la pièce d'or ou la cinquante bougies du boudoir.

Que faut-il faire pour preserver les enfants de cette illusion ?

Il faut éveiller leur conscience et les habituer à raisonner d'après des principes. (Voir, au livre V, ce que nous disons de la formation de la conscience.)

Quel serait l'avantage de cet attachement aux « principes » dans les décisions prises par l'intelligence ?

Ce serait de couper court à toute faiblesse.

Quiconque est attaché aux principes, aux bons principes, naturellement, est guidé par la droite raison, la conscience et Dieu : il ne peut s'égarer.

Quels sont les moyens de produire, dans les enfants, cet attachement aux principes ?

1° C'est de leur en donner l'exemple, et, au fur et à mesure du développement de leur intelligence, de leur faire toucher du doigt les raisons supérieures de la ligne de conduite suivie. Par exemple : tel commerçant est bien achalandé, il est aimable, il vend bon marché. Néanmoins, je ne me fournis pas chez lui, par principe, parce qu'il est juif, ou franc-maçon, et qu'on ne doit pas encourager les ennemis de sa religion et de sa foi ni les aider à s'enrichir.

Telle école est plus proche ; on y apprend bien ; les voisins lui ont confié leurs enfants..... Malgré cela, je ne vous y ai pas placés, par principe, parce que cette école est neutre et que l'on ne peut, en conscience, confier ses enfants à de semblables institutions que si l'on a une raison sérieuse.

Telle personne est très aimable ; elle voudrait entrer en relations ; ses enfants paraissent bien élevés et pourraient être de bons petits camarades et de gentilles compagnes. Mais la famille est protestante, et, par principe, je me tiens sur la réserve ; il n'est ni sage ni prudent de se lier d'affection avec les hérétiques.

2° C'est de leur répéter, de façon à les en pénétrer, quelques sentences bien choisies, quelques maximes expressives, quelques devises élevées qui portent avec elles lumière et chaleur.

Les sentences sont comme des clous aigus qui enfoncent la vérité dans notre souvenir (1).

Les bonnes maximes sont les germes de tout bien ; fortement imprimées dans la mémoire, elles nourrissent la volonté (2).

Voici quelques exemples :

Potius mori quam fœdari : Plutôt mourir que me souiller !

Aide-toi, le Ciel t'aidera !

Il n'y a que le premier pas qui coûte !

C'est en forgeant qu'on devient forgeron !

Pas de plaisir sans peine !

Bien faire et laisser dire ! etc.

Est-ce que l'illumination de l'intelligence et la connaissance des principes seront toujours suffisantes pour donner naissance, par elles seules, à une décision raisonnablement fondée ?

Non ; il faudra, dans certains cas, recourir aux lumières d'autrui : il faudra prendre conseil.

Le « conseil » doit-il être considéré comme nécessaire ?

Il est souvent nécessaire aux grandes personnes ; on peut dire qu'il l'est toujours aux enfants.

Dans quelles dispositions générales faut-il se mettre quand on demande conseil ?

Il faut être sincère ; sincère dans l'exposé de la question ; sincère dans la docilité préalable, qui est à la base de toute consultation sérieuse.

---

(1) DIDEROT. Le Saint-Esprit l'avait dit dans l'Ecclésiaste. « *Verba sapientium sicut stimuli, et quasi clavi in altum defixi :* Les paroles des sages sont comme des aiguillons et comme des clous enfoncés profondément ». (XII, 11.)

(2) JOUBERT.

Une personne, un jour, nous annonçait qu'elle viendrait nous visiter, pour demander notre avis, sur une question dont elle indiquait vaguement le sujet.

Tout en lui disant que nous serions très heureux de pouvoir lui être utile et très honoré de recevoir sa visite, nous laissâmes entendre, ou plutôt sentir, que nous n'étions pas tout à fait de son avis.

Nous ne reçûmes pas la visite annoncée.

Et de la consultation, il ne fut plus question.

Et cette personne suivit une ligne de conduite complètement différente de celle que nous lui aurions conseillée. (*Authentique.*)

CHAPITRE IV

La docilité à l'égard de la raison et du conseil donné

Qui sait mal, et qui fait exprès de mal savoir.
(V. Hugo.)

Quand l'intelligence est sincèrement éclairée, quand elle s'est élevée à la hauteur des principes, quand elle a dissipé ses obscurités dans une consultation sérieuse, que reste-t-il à faire?

Il n'y a plus alors qu'à prendre la décision, et elle doit être prise sans retard.

1° Que vos enfants, parents qui nous lisez, s'habituent à dire : « Je le dois, je le fais! »

2° Qu'ils ajoutent : « Je le fais tout de suite! »

3° Qu'ils n'adoptent jamais cette formule des lâches : « Je sais bien, mais..... »

S'ils le faisaient, quand il s'agit de choses graves en concience, ils pécheraient dans la lumière : et c'est terriblement dangereux.

S'ils le faisaient, quand il s'agit des choses naturelles, la volonté perdrait toute délicatesse, toute sensibilité, toute promptitude ; elle se déformerait.

C'est à cause de cela qu'aux personnes qui ont un règlement de vie et qui ne le suivent pas, nous disons franchement : « Si vous ne voulez pas suivre votre règlement, brûlez-le ! »

CHAPITRE V

L'utilisation de la puissance morale du sentiment

Du haut des cieux qu'emplit leur flamme,
Les trop lointaines vérités
Ne peuvent, au livre de l'âme,
Jeter que de vagues clartés ! (1)

La lumière de la raison, autrement dit l'idée pure, peut-elle être considerée comme généralement suffisante à mettre en branle les énergies de la volonté ?

Non.

Au dire des psychologues, « les idées sont impuissantes dans la mêlée des penchants ; les sentiments, au contraire, ont un pouvoir souverain sur la volonté. La claire vision du savoir profite peu à la vertu ; seule, l'émotion favorable au bien entraîne son accomplissement » (2).

Voilà pourquoi il y a si loin des lumières de l'esprit aux réalisations de la volonté, des résolutions à la pratique sérieuse de la vertu.

Que faut-il donc pour bien agir ?

Il faut ajouter à la froide lumière de l'idée pure la chaleur entraînante du sentiment.

Seul, le sentiment qui ébranle le cœur donne ces impulsions qui triomphent de l'apathie, ou éveille *ces émotions favorables* qui contrebalancent et remplacent les *émotions hostiles* (3).

Quels sont les sentiments qui exercent sur la volonte une action plus efficace et plus durable ?

C'est la crainte et c'est l'amour.

La crainte, d'ailleurs, n'est qu'une forme de l'amour :

(1) V. Hugo, *Les rayons et les ombres,* « Cœruleum mare »
(2) J. Guibert, *op. cit.,* p. 38-39.
(3) Payot, *Education de la volonté,* l. II, ch. iii., dans J. Guibert, *op. cit.,* p. 41.

Elle est, nous dit Bossuet, « un amour qui, se voyant menacé de perdre ce qu'il cherche, est troublé de ce péril » (1).

C'est dans ce sens-là que Joubert écrit :

L'amour et la crainte. Tout ce que le père de famille dit aux siens doit respirer l'un et l'autre (2).

Quelle est l'influence de la crainte sur la volonté ?

La crainte du gendarme retient le malfaiteur ; la crainte des peines éternelles empêche le chrétien de pécher jusque dans l'ombre de son cœur : la crainte des jugements humains impose l'honnêteté à des hommes que la seule conscience ne dirigerait pas ; la crainte de blesser le regard de Dieu ou d'altérer la pureté de la conscience tient les âmes délicates dans l'accomplissement même des conseils de perfection (3).

La crainte trempe les âmes comme le froid trempe le fer. Tout enfant qui n'aura pas éprouvé de grandes craintes n'aura pas de grandes vertus (4).

..... La plus forte passion,
C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion
Et l'amour quelquefois (5).

Quelle est l'influence de l'amour sur la volonté ?

Elle est immense.

Pour bien agir, il faut être ébranlé et entraîné par un grand amour (6).

Saint Augustin le disait :

Mon amour, voilà le poids qui m'entraîne : là où je suis porté, c'est par l'amour que je suis porté (7).

C'est la même idée qu'exprime H. Spencer, quand il écrit :

L'enthousiasme... est un bon moteur ; peut-être même un moteur indispensable (8).

Quels sont les amours qui émeuvent davantage la volonté ?

1° Il y a d'abord l'amour de soi. « Il inspire l'instinct de la conservation, le désir du progrès, le courage de se vaincre par l'effort et le progrès. Qui ne sait quelle force communique l'ambition ? » (9)

(1) *Connaissance de Dieu et de soi-même,* ch. Ier n. 6.
(2) *Pensées.*
(3) J. Guibert, *op. cit.*, p. 41.
(4) Joubert, *Pensées.*
(5) La Fontaine, *Fables,* IX, 15.
(6) J. Guibert, *op. cit.*, p. 40.
(7) *Amor meus pondus meum ; quocumque feror amore feror.*
(8) Spencer, *Education morale,* p. 172.
(9) J. Guibert, *op. cit.*, p. 41-42.

Nous parlons plus loin, dans le chapitre de l'orgueil, de l'amour-propre envisagé comme ressource d'action. (Le lecteur est prié de s'y reporter.)

2° Il y a l'amour des hommes.

Quand il a saisi un cœur, cet amour « conduit au désintéressement et à l'immolation de soi : sacrifices de temps, d'argent, de passions, de vie même, rien ne semble coûter pour ceux qu'on aime » (1).

3° Il y a l'amour de Dieu.

C'est le plus puissant, celui qui fait le plus de héros et de martyrs l'histoire de l'humanité nous apprend, en effet, que le sentiment religieux est le plus profond, le plus indéracinable, celui qui rapproche ou divise le plus les hommes, celui qui ébranle le plus énergiquement les volontés pour l'accomplissement du devoir révélé par la conscience (1).

Si le sentiment joue un rôle si important et si nécessaire dans la formation de la volonté, quels seront donc les moyens de l'exciter?

Il en est trois principaux signalés par J. Guibert (2), qui nous sert de guide dans cette petite étude :

1° La vie intérieure;

2° Les influences du dehors;

3° L'action commencée.

Comment « la vie intérieure » excite-t-elle le sentiment ?

Le voici : celui qui la pratique se recueille, non pas pour se contempler, mais pour se posséder et ressaisir toutes ses puissances; pour s'éclairer aux lumières de la raison et de la foi; pour s'exciter au devoir et à la vertu, à l'amour de Dieu et à la crainte de ses jugements; et aussi pour puiser dans la prière et les sacrements les secours dont il a besoin.

Quelle est donc l'influence de la vie intérieure?

Il est d'expérience que c'est parmi les habitués de la vie intérieure que l'on recrute les hommes de génie et les saints.

On demandait un jour à saint Ignace s'il accepterait jamais un sacrifice aussi héroïque que celui de consentir à la suppression de sa Compagnie; il répondit :

— J'aurais besoin d'un bon quart d'heure de recueillement pour m'y résigner (3).

---

(1) J. Guibert, *op. cit.*, p. 41-42.
(2) *La formation de la volonté*, p. 43 et sq.
(3) J. Guibert, *op. cit.*, p. 44.

Cette vie intérieure est-elle à la portée de toutes les âmes ?

Peut-être pas universellement.

Beaucoup semblent, en fait, incapables d'y atteindre.

Et celles-là même qui s'y adonnent ont besoin « de se féconder par quelque sage commerce avec le dehors » (1).

Sommes-nous responsables des « influences du dehors » qui s'exercent sur nous ?

Oui, certainement.

Car « il dépend de nous, dans une large mesure, de faire notre milieu, c'est-à-dire de composer ce mélange d'hommes et de choses qui ont sur nous de l'influence. Car notre milieu, ce n'est pas tout ce qui nous entoure, c'est seulement ce dont nous subissons l'action. Dès que l'expérience nous a permis de discerner dans les objets ceux qui provoquent des émotions nuisibles et ceux qui excitent des sentiments favorables au bien, nous sommes responsables des influences qui s'exercent sur nous » (1).

Quelles sont les choses qui peuvent exercer une heureuse influence sur nous et sur nos enfants?

Ce sont les arts, les spectacles, la musique, etc.

Mais il faut éviter les représentations immorales ou seulement légères, la musique lascive, les spectacles troublants.

Il faut, au contraire, donner à l'âme l'aliment dont elle a faim, en considérant de beaux tableaux, en écoutant de la bonne musique, en assistant à des spectacles réconfortants.

Quels sont les hommes dont le commerce doit être recherché ?

Ce sont les hommes de valeur.

Le grand homme, quand il traverse votre sentier, porte en lui une influence magnétique à laquelle vous n'échapperez pas, du moins si vous êtes accessible aux sentiments nobles.

. . . .

Il n'y a pas de plus sûre méthode pour devenir grand, que de fréquenter des hommes grands et bons (2).

Comment agissent les hommes de valeur ?

1° Ils agissent par leurs exemples.

Et c'est la meilleure éloquence.

---

(1) J. Guibert, *op. cit.*, p. 48.
(2) Blackie, *Éducation de soi-même*, p. 95.

Les paroles d'Ambroise avaient intéressé Augustin, mais ne l'avaient pas entraîné; pour ébranler cette grande âme, il fallut les exemples des saints : ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là, pourquoi ne le pourrais-je pas? (1)

2° Ils agissent par leur talent oratoire.

Un orateur prend possession des volontés comme ferait un hypnotiseur.

. . . .

Heureuses les âmes qui, sur leur chemin, trouvent des hommes capables de les remuer par la parole! (1)

3° Ils agissent par leur conversation.

La conversation est une communion d'âmes; et quand les âmes sont grandes et belles, quelle source de consolations, d'idées nobles, de généreux désirs, de sublimes élans, quel enrichissement mutuel! C'est là toute la direction spirituelle, cette force cachée des communautés religieuses, des Séminaires et des personnes pieuses.

4° Ils agissent par leurs écrits.

Le livre, il est vrai, n'a pas la chaleur communicative du langage; « c'est une lave éteinte ».

Mais, par contre, il est plus complaisant, il est plus achevé, il est plus universel.

Il faut donc aimer les livres, les bien choisir, ne se plaire qu'avec les excellents.

Qui aime les bons livres vit toujours dans un milieu d'âmes nobles et d'influences fortifiantes (1).

Est-il vrai que l'« action commencée » excite le sentiment et produise la force?

Les psychologues nous l'affirment :

Je ne connais pas d'autre secret d'aimer que d'aimer (2).
Il faut commencer par des actes (3).

L'expérience ne confirme-t-elle pas la pensée des psychologues?

Oui, d'une manière très nette.

Si apathiques que nous soyons, notre puissance d'action ne descend pourtant pas à zéro; si emportés que nous soyons par la passion du moment, notre pouvoir d'inhibition n'est pourtant pas entièrement annihilé.

---

(1) Guibert, *op. cit.*, pp. 52-56.
(2) Saint François de Sales.
(3) Pascal.

... En usant du peu que nous avons, nous recouvrerons le pouvoir intense dont nous avons besoin (1).

Si l'on ne se sent pas capable de faire des prévenances à telle personne, au moins qu'on ne l'insulte pas.

Si l'on ne peut renoncer à la vengeance, qu'on la remette à plus tard, et qu'on la remette encore.

Si l'on éprouve des difficultés pour la composition littéraire, que l'on écrive quand même, des banalités, si l'on ne trouve mieux, mais que l'on écrive.

Et la volonté bénéficiera de cette loi de réversibilité, vraie au moral comme au physique, en vertu de laquelle l'acte commencé ravive l'idée et lui communique plus de force.

Quelles sont les conclusions pratiques des quelques réflexions que nous venons de faire sur « l'action commencée » ?

1° La première, c'est « qu'il faut nous comporter comme si nous étions tels que nous souhaitons d'être » (1).

Dans l'hypnotisme, « la personne endormie exécute toujours les actes dont on lui donne l'attitude et le geste » (1).

Et cette constatation est très suggestive.

2° La deuxième, « c'est que les anciens ont eu raison de dire que c'est avoir fait la moitié du chemin que de s'être mis en route » (1).

CHAPITRE VI

L'énergie de l'action

« A vaillant cœur, rien d'impossible. » (JACQUES CŒUR.)
« Ce monde appartient à l'énergie. » (DE TOCQUEVILLE.)

Est-il toujours facile de « commencer l'action » et de « se mettre en route » ?

C'est ici, semble-t-il, qu'il faudra souvent faire un acte positif et énergique de volonté.

Que la volonté devienne comme un ressort dégagé par l'indication du devoir et qui s'élance, d'un seul bond, jusqu'à

(1) GUIBERT, *op. cit.*, pp. 56-58-59

son plein développement, c'est-à-dire jusqu'à l'accomplissement de ce qu'il faut faire. Que la volonté soit comme un chef de service bien stylé, qui reçoit les ordres et les fait exécuter sans discussion, sans hésitation, sans retard.

Quelle est la vertu que cette énergie suppose nécessairement ?

C'est la maîtrise de soi, c'est-à-dire l'autorité nette de l'intelligence et de la volonté sur les facultés inférieures, l'imagination, la sensibilité, la mémoire, et, par elles, sur les sens eux-mêmes.

Quel est le premier moyen de développer cette énergie dans les enfants ?

C'est d'éviter tout ce qui porte au sensualisme et à la mollesse.

Cette *mollesse*, dont on se méfie peu, est cependant pleine de dangers : elle rend incapable de toute vertu, elle ouvre la porte à tous les vices, elle enlève toute énergie au caractère, elle empêche la formation de la volonté, en laissant l'âme subir le joug du corps, et ce corps lui-même est sans force et sans vigueur (1).

On remarque, en effet, que ceux qui ont été soumis à une discipline sévère montrent une énergie morale plus étendue que d'autres qui ont été traités avec trop de douceur.

Pratiquement, que convient-il de faire pour échapper à ce danger ?

Il faut interdire à l'enfant les aliments et les boissons qui n'ont d'autre but que de flatter le palais ; que la couche soit plutôt dure ; que les vêtements soient modestes ; que le corps soit endurci par l'usage de l'eau froide ; que les amusements ne soient ni trop multipliés ni trop affadissants.

On n'oubliera pas que les concerts, les sorties de carnaval, les théâtres, les bals d'enfants font mauvaise impression sur l'âme et amollissent la volonté.

Et surtout, on ne tolérera pas la paresse.

La paresse est le plus sûr dissolvant de la volonté, puisqu'elle est la négation du travail, forme ordinaire de l'effort.

Nous avons un jour demandé à une personne de nous donner par écrit le relevé des actes de sensualité et de mollesse qu'elle reconnaissait commettre ordinairement dans chacune

---

(1) *Renouvellement dans la vie chrétienne.*

de ses journées ; il y en avait des pages entières ; la plupart, habitudes de *mauvaise éducation.*

Quel est le deuxième moyen de développer l'énergie dans les enfants ?

C'est l'obéissance.

L'expérience nous apprend, en effet, que les enfants qui ont été habitués, dès le jeune âge, à bien obéir, ont acquis une force de caractère peu commune.

Pourquoi l'obéissance est-elle un facteur d'énergie ?

1° L'obéissance est un facteur d'énergie parce qu'elle forme à la discipline et qu'elle prépare ainsi le terrain à la volonté, qui ne va pas et ne peut pas aller sans une règle.

En effet, pour obéir vraiment, il faut que la volonté réprime les revoltes de l'esprit et l'indépendance si naturelle à nos âmes ; et elle ne peut dominer cette inévitable opposition qu'en déployant de grands efforts. Or, ce sont précisément ces efforts qui augmentent la somme des énergies (1).

Comme la science est le savoir méthodique, de même la passion et la volonté efficaces sont la volonté et la passion disciplinées (2).

2° L'obéissance est un facteur d'énergie, parce que, si elle est soumise à une autorité sérieuse, qui dirige autant qu'elle contient, elle donnera à la volonté l'élan qui décuple les forces.

3° L'obéissance est un facteur d'énergie parce qu'elle habitue la volonté à poursuivre des buts nettement déterminés. Car « pour vouloir, il faut vouloir quelque chose » (3).

Ce n'est pas la volonté en général qu'il faut chercher à former et à fortifier, mais bien la volonté appliquée à telle ou telle fin définie (4).

4° L'obéissance est un facteur d'énergie parce qu'elle endurcit la volonté.

Pour obéir, il faut faire taire ses préférences, contrecarrer ses goûts, s'imposer des efforts.

Or, « tout effort volontaire est un germe d'énergie morale, une éducation, un commencement de constitution morale dans le sujet, abstraction faite de l'objet auquel il s'applique » (5).

---

(1) Victor Rogher. *La femme raisonnable et chrétienne.*
(2) Ruskin.
(3) Paul Gaultier, *La vraie éducation*, p. 208.
(4) Félix Thomas, *L'éducation dans la famille*, p. 147. Cité par P. Gaultier, *op. cit.*, p. 209.
(5) Guyau. *Education et hérédité*, p. 48, cité par P. Gaultier, *op. cit.*, p. 210.

Quel est le troisième moyen de developper l'energie dans les enfants?

C'est d'aider les enfants à faire ce qu'ils doivent faire.

1° Quand on a éclairé leur esprit de la vraie lumière de la volonté de Dieu, on s'efforce de les amener à pratiquer ce qui est bien. On leur fait comprendre que c'est Dieu qui est le Maître; qu'il commande aux pères et aux mères tout comme aux enfants, qu'à Dieu il faut toujours obéir; que, s'ils obéissent tout de suite, ils feront plaisir à Dieu et à leurs parents, qui tiennent la place de Dieu; que c'est le ciel qui est promis en récompense à ceux qui savent se gêner.

On illustrera ces conseils d'exemples tirés de la Bible, de la vie des saints, etc.

2° On soutient leurs efforts par un contrôle discret et affectueux. Les hommes sont faibles.

Et les enfants combien plus!

Il faut donc les aider.

On peut, par exemple, leur proposer dès le matin un certain nombre d'actes de volonté à faire dans la journée, et, le soir, s'en rendre compte avec eux.

On peut aussi encourager les enfants à faire contrôler par leur confesseur le résultat obtenu dans l'ensemble de la semaine.

3° S'ils opposent quelque résistance, on se fait affectueusement menaçant.

Si le petit enfant n'obéit pas, père et mère seront obligés de le punir et de le faire agir malgré lui.

Alors, il obéira tout de même, et il aura fait de la peine à tout le monde.

CHAPITRE VII

La durée dans la décision

> L'homme juste et énergiquement résolu verrait les ruines s'accumuler autour de lui, il ne changerait pas de sentiment. (HORACE).

Que faut-il pour pratiquer cette première forme de la persévérance : la durée dans la décision?

Il faut se garder — et défendre les enfants — des influences mauvaises qui pourraient s'exercer sur la volonté.

Quelles sont les influences mauvaises dont il faut se garder et dont il faut défendre les enfants?

Ce sont toutes celles qui sont de nature à décourager la volonté, à émousser l'énergie ou à ruiner la persévérance :

1° L'inconstance naturelle;
2° Le mauvais exemple;
3° La crainte des difficultés.

L'inconstance est-elle donc naturelle à l'homme ?

Nous le croyons; et, généralement au moins, ce n'est pas sans effort qu'il arrive à maintenir une décision quelque peu onéreuse.

Livré à ses inclinations naturelles, il ressemblerait vite au type d'inconstant tracé par Boileau :

> Il va du blanc au noir,
> Il condamne au matin ses sentiments du soir.
> Importun à tout autre, à soi-même incommode,
> Il change à tous moments d'esprit comme de mode;
> Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
> Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc (1).

Faut-il avertir les enfants des « mauvais exemples » qu'ils sont exposés à rencontrer dans le monde?

Oui, il est un temps où l'enfant doit savoir qu'il y a des sots, des menteurs, des trompeurs, des méchants, des lâches, des hommes qui se vendent, des hommes qui sont victimes du respect humain, etc.; que ce sont des malheureux, des gens mal formés; qu'il faut les plaindre et ne jamais les imiter.

Ne faut-il pas envisager les difficultés?

Oui, il faut les envisager, mais il ne faut pas les craindre ni leur subordonner les décisions que l'on a prises.

« N'ayez pas peur! » s'écrie René Bazin, dans un magnifique chapitre de *la douce France :*

> N'ayez pas peur du danger, toutes les fois que le devoir commande. Allez-y vivement, joyeusement, comme à la fête.
> N'ayez pas peur des échecs. Le premier est nécessaire, car il exerce la volonté. Le second peut être utile. Si vous vous relevez du troisième, vous êtes un homme; vous êtes comme le raisin, qui n'est jamais si bon que s'il mûrit sur les cailloux.....

---

(1) BOILEAU, *Satires*, VIII.

N'ayez pas peur de l'obscurité, de la difficulté de votre métier, car l'homme vaut, non pas par l'importance et le retentissement de ses actes, mais par la volonté qui l'anime. Un brin de paille ramassé avec amour, par une fermière, pour le nid de ses poules, méritera plus de récompense que dix actions d'éclat faites orgueilleusement.

CHAPITRE VIII

La durée dans l'effort

> Elles allaient..... et ne se retournaient pas dans leur marche (1).

Quelle est l'importance de cette deuxième forme de la persévérance : la durée dans l'effort ?

1° Sans elle : la volonté cesse d'être la volonté ; aucun progrès n'est possible ; on n'aboutit guère qu'à des insuccès ; parfois même on court à la mort : « Les Peaux-Rouges préfèrent se laisser décimer plutôt que d'essayer d'un labeur régulier qui leur assurerait une large aisance. » (2)

2° Avec elle, tous les obstacles s'aplanissent ; ils sont franchis ou tournés ; l'intelligence s'ouvre et se développe ; la vertu s'affermit, la beauté morale resplendit d'un éclat chaque jour plus vif.....

Que faut-il faire pour arriver à pratiquer la durée dans l'effort?

Il faut :

1° Eviter la diversité excessive ;

2° S'astreindre aux petites choses ;

3° Finir.

Pourquoi faut-il « éviter la diversité excessive » ?

1° Parce qu'elle est un dissolvant de la volonté.

Tandis que le changement d'occupations est nécessaire, autant pour enrichir et reposer l'esprit que pour assouplir la volonté, une diversité excessive désagrège (2).

Saint François de Sales y dénonce une ruse du diable, « car souvent l'ennemi tâche de nous faire entreprendre et com-

(1) Ezéchiel, I, 17.
(2) P. GAULTIER, *op. cit.*, pp. 248-251.

mencer plusieurs desseins, afin que, accablés de trop de besogne, nous n'achevions rien et laissions tout imparfait » (1).

2° Parce qu'elle engendre la fébrilité et fait confondre l'agitation avec l'action.

Est-il bien nécessaire de s'astreindre aux « petites choses » ?

1° L'effort banal et sans portée apparente est la pierre d'achoppement de la volonté, l'obstacle qui distingue les forts qui en triomphent, des faibles qui s'y buttent (2).

2° « Les petites choses », d'ailleurs, constituent la trame ordinaire de notre vie et offrent, par conséquent, à la volonté de fréquentes occasions de faire les sacrifices nécessaires à sa préservation et à sa formation.

3° « Les petites choses », enfin, sont comme le fondement de l'édifice de notre vie morale.

Nous n'aurons jamais de grandeur, de solidité ni de beauté si nous n'établissons à la base de notre action la fidélité constante et généreuse aux petits devoirs.

> Patience et longueur de temps
> Font plus que force ni que rage (3).

Quels sont les « petits devoirs » auxquels il faut s'efforcer d'être fidèles ?

Depuis le premier instant du réveil jusqu'au moment de se remettre entre les mains de Dieu, avant de prendre son repos, les occasions d'actes de volonté se présenteront par centaines.

1° Pour le lever, par exemple :

Combien ne déterminent que le matin l'heure exacte du commencement de leur journée.

C'est le plus sûr moyen de céder à la paresse.

L'heure du lever doit être fixée une fois pour toutes, ou faire l'objet d'une résolution la veille au soir.

Le lendemain, au moment venu, la paresse réclamera ses droits, il semblera même quelquefois que l'on est indisposé, etc.

Ce sont les assauts de la bête, mécontente, parce que dérangée.

---

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, VIII, XI.
(2) P. GAULTIER, *op. cit.*, pp. 255-256.
(3) LA FONTAINE, *Fables*, Le lion et le rat.

C'est l'heure d'un acte de volonté. Il faut alors bondir sans hésitation : première victoire.

2° Les exercices de piété.

On se sent mal disposé, le cœur est sans amour, l'esprit sans lumière, l'âme sans goût.

Que faire dans ces conditions ?

N'est-il pas mieux de tout laisser et d'attendre des dispositions plus favorables?

C'est l'assaut du vieil homme.

C'est le moment de faire agir, sans discuter, une volonté immédiate et énergique.

3° Le travail.

Il se présente à faire.

Théoriquement, il s'impose avant le plaisir ou avant le repos.

Et l'on est tenté de remettre à plus tard ce qui coûte et de s'accorder d'abord quelque distraction ou quelque détente. C'est le moment de la volonté.

4° A tout instant du jour, la grâce actuelle, qui est une lumière surnaturelle donnée par Dieu pour nous aider à éviter le mal et à faire le bien, offre une vertu à pratiquer, un sacrifice à faire, une instruction à entendre, un sacrement à recevoir; l'on est tenté de dire : demain.

tE la volonté devrait faire dire : oui, aujourd'hui, tout de suite.

5° En résumé, chaque fois que l'on fait un acte en conformité avec la lumière divine de la foi, on fortifie sa volonté, donc on la forme.

Mais chaque fois que l'on refuse ou recule, on affaiblit d'autant sa volonté, donc on la déforme.....

Que faut-il entendre par cette expression : « finir » ?

On signifie par là qu'il faut : 1° aller jusqu'au bout de l'œuvre entreprise; 2° lui donner toute la perfection qu'elle comporte.

Est-il difficile de « finir » ?

Oui.

1° Et l'on s'en convaincra sans peine, si l'on considère le petit nombre de ceux qui en connaissent l'art et en réalisent les conditions : bien peu d'enfants soignent jusqu'au bout le

cahier de leurs exercices journaliers ; bien peu de grandes personnes lisent jusqu'au bout un livre sérieux ; bien peu de chrétiens et de chrétiennes récitent pieusement jusqu'au bout leurs prières quotidiennes.

Il avait de la psychologie, ce directeur de conscience qui demandait à ses philothées : « Avez-vous bien dit vos *Ainsi-soit-il ?* »

2° L'on s'en convaincra mieux encore, si l'on considère que la nécessité de produire beaucoup, et à bon marché, en notre siècle de concurrence effrénée, a engendré le « baclage », le plâtrage, le tape-à-l'œil. Et dès lors,

> Finir, polir, limer, c'est bon pour l'art antique !
> Notre temps est trop court pour le perdre aux détails ! (1)

Cette difficulté est-elle insurmontable ?

Loin de nous cette pensée !

1° « On va bien loin, depuis qu'on est las », dit un vieux proverbe plein de saveur et de sagesse.

2° Le travail accompli loyalement laisse à l'esprit un sentiment de contentement et, en quelque sorte, d'appétit satisfait (2).

Est-il important de « finir » ?

L'art de finir est le signe le plus indiscutable de la force et le plus puissant agent d'influence sur les hommes (3).

Aussi, on ne saurait habituer trop tôt les enfants à pousser et à soigner jusqu'au bout les petits travaux auxquels ils se livrent ; on ne saurait trop souvent le leur rappeler ; on ne saurait trop les y encourager.

Une grande école catholique, l'Ecole des arts et métiers de la rue Auber, à Lille, a pris pour devise : « Finir ! » Le conseil se lit sur des écussons armoriés placés à toutes les arêtes de la maçonnerie.

Un professeur de littérature, voulant habituer ses élèves à bien parler, leur répétait : « Ne laissez jamais, dans la conversation, aucune de vos phrases inachevée. »

Finir !

Achever !

---

(1) J. Boubée, *Finir !*
(2) Cité par Payot, dans l'*Education de la volonté*, p. 150.
(3) J. Guibert, *op. cit.*, p. 10.

Aller jusqu'au bout !
C'est toujours important.
Et c'est une affaire de volonté !
La volonté doit aller jusque-là !

Section III

DE QUELQUES HABITUDES A FAIRE CONTRACTER

> « Que lui faut-il donc (à l'enfant), sinon une discipline qui lui apprenne à vouloir..... qui s'ingénie..... à le faire épeler laborieusement, lettre à lettre, dans le grand livre du devoir. » (BUISSON.)

Quelles sont les habitudes qu'il semble plus important de faire contracter ?

Ce sont :

Le bon caractère (ch. I); la sincérité (ch. II); l'ordre (ch. III); la probité (ch. IV) ; l'esprit de sacrifice (ch. V).

CHAPITRE I

Le bon caractère

> « La bonne humeur est féconde en idées riantes, en perspectives, en espérances..... La gaieté clarifie l'esprit, au lieu que l'ennui l'embrouille. » (1)

Qu'est-ce que le bon caractère ?

C'est cette disposition, naturelle et acquise, faite d'affabilité, de douceur et de complaisance, qui s'impose la loi de ne jamais blesser personne volontairement; qui, après avoir affaibli les tendances mauvaises de la nature, donne la pré-

(1) JOUBERT.

pondérance aux inclinations nobles; et qui nous met en mains toutes nos énergies morales, comme des soldats à la disposition du capitaine qui les a disciplinés pour la lutte (1).

Quels sont les avantages du bon caractère ?

Ceux qui ont un bon caractère sont heureux et font des heureux.

Quels sont les inconvénients du mauvais caractère ?

Ceux qui ont un mauvais caractère sont malheureux et font des malheureux.

Fénelon écrivait pour le duc de Bourgogne :

Surtout, soyez en garde contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à la mort : il entrera dans vos conseils et vous trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes; elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons : elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, faible, vif et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi (2).

Quels sont les moyens à prendre pour former un bon caractère ?

Il en est de deux sortes :

1° Il y a des moyens négatifs, qui consistent à supprimer tout ce qui prédispose au mauvais caractère : les excitants, les pleurnicheries et la bouderie.

2° Il y a un moyen positif : l'épanouissement dans l'éducation.

Quels sont les excitants qu'il faut supprimer ?

1° La nourriture échauffante (3);

2° Les paroles méchantes ou troublantes;

3° Les exemples de mécontentement, d'aigreur, de rancune, de vengeance ou de colère.

Comment peut-on empêcher un enfant de devenir « pleurnicheur » ?

En ne donnant jamais satisfaction à des pleurs sans motifs.

S'il souffre, il faut le guérir (4); s'il a du chagrin, il faut le con-

---

(1) D'après J. Guibert, *Le caractère*, p. 24-25.
(2) Cité par Mgr Dupanloup, *op. cit.*, t. Ier, p. xxi.
(3) Se reporter au livre II, *L'éducation physique*.
(4) Au moins le soigner.

soler (1), parfois du moins, car souvent l'enfant n'a de chagrin que dans la mesure où ses parents attachent de l'importance à ce qui le chagrine;

S'il pleure pour se faire obéir (car c'est sa manière à lui de commander), on ne doit pas se laisser émouvoir par ses larmes; si on tient bon, il comprendra qu'il n'a rien à gagner et il se taira (1).

La « bouderie » est-elle nuisible au caractère de l'enfant?

Enormément.

F. Nicolay (2) va jusqu'à dire que « une *heure* de bouderie lui fait plus de mal que ne lui feraient de bien les bons exemples d'une *semaine* entière ».

La bouderie n'est-elle pas l'effet plutôt que la cause du mauvais caractère ?

Elle est l'un et l'autre.

L'effet. — Quand elle se manifeste, elle révèle l'orgueil froissé d'un mauvais caractère.

La cause. — Si elle n'est pas combattue, elle affermit et développe les sentiments qui lui ont donné naissance.

Comment se comporter avec la bouderie?

Quand elle se produit, il faut paraître ne rien remarquer.

Dans la suite, on fera utilement appel à l'amour-propre, aux sentiments religieux, on montrera le ridicule d'une pareille contenance. Parfois même, une légère moquerie peut réussir.

Quel est le meilleur moyen à employer pour faire prendre aux enfants l'habitude du bon caractère ?

C'est de faire leur éducation dans une atmosphère d'épanouissement.

Comment créer autour des enfants l'atmosphère d'épanouissement dont ils ont besoin ?

1° Les parents s'efforceront d'être gais.

Notez qu'il est essentiel pour l'enfant d'avoir des parents gais,

---

(1) Abbé Simon, *L'art d'élever les enfants*, pp 104 et 227.

qui comprennent la gaieté, qu'elle n'importune pas, et qui la partagent et même l'excitent. Les hommes de bon caractère sont ceux qui ont eu des parents gais; les neurasthéniques sont ceux qui ont eu des parents tristes — *cui non risere parentes.* — Il n'y a presque plus de parents gais : c'est qu'ils ont de quarante à cinquante ans. C'est un désastre pour une génération d'avoir des parents *feuille-morte* (1).

2° Au moins les parents donneront-ils l'exemple d'une bonne humeur toujours égale à elle-même et maîtresse des impressions.

3° Les parents observeront ce qui est de nature à faire naître le rire chez les petits enfants, et ils s'en serviront avec intelligence et discrétion.

Au dire de Mme de Genlis, le rire vaut souvent mieux que les médicaments.

Et, en tant que facteur dans une bonne éducation, il est vraiment nécessaire : rien ne peut le remplacer. Il dilate le cœur, détend l'esprit, distend l'organisme, prédispose à la souplesse du caractère et à la discipline des organes inférieurs (2).

4° Les parents accorderont à leurs enfants une détente raisonnable.

« Un saint triste est un triste saint », déclarait saint François de Sales, et il s'élevait contre ces hommes « rigoureux, agrestes et sauvages qui ne veulent prendre pour eux, ni permettre aux autres, aucune récréation ».

Le bon roi saint Louis entendait les choses comme l'évêque de Genève, puisqu'il avait coutume de dire, lorsque des religieux voulaient lui parler de choses relevées après dîner : « Il n'est pas temps de raisonner, mais de se récréer par quelques joyeusetés et quolibets; que chacun dise ce qu'il voudra honnêtement » (3).

5° Ils éviteront les saillies et les éclats qui terrorisent et referment les physionomies et les cœurs.

6° Ils rendront aussi courts que possible les moments de sévérité, et, une fois la correction achevée, ils n'en garderont aucun souvenir et n'en feront aucune mention.

---

(1) E. Faguet, *De la famille*, p. 91.
(2) Nicolay, *op. cit.*, p. 226.
(3) *L'éducatrice* (Beauchesne), p. 178.

CHAPITRE II

La sincérité

« Le mentir est un maudit vice. » (MONTAIGNE.)

Comment pouvons-nous considérer la sincérité ?

Nous pouvons considérer la sincérité : 1° dans nos rapports avec nous-mêmes : c'est la sincérité proprement dite, la sincérité ou la droiture personnelle; 2° dans nos rapports avec autrui : c'est la franchise.

Pour la sincérité personnelle, le lecteur est prié de se reporter à ce que nous disons de la formation de la conscience au livre V, et de l'illumination sincère de l'intelligence dans la formation de la volonté.

Nous ne nous occupons ici que de la sincérité à l'égard d'autrui : nous en verrons les avantages (art. I) et les moyens (art. II).

ARTICLE I. — Les avantages de la sincérité.

« En éducation comme en bien d'autres choses, la meilleure façon d'être adroit, c'est d'être droit. » (1)

Quels sont les avantages de la sincérité ?

1° La sincérité embellit l'enfant, ennoblit le jeune homme, auréole l'homme mûr.

Pour moi, j'aime les gens dont l'âme se peut lire (2).

2° La sincérité fait le plus grand honneur et le plus grand plaisir aux parents.

« Je puis vous dire que mon fils est mort sans avoir jamais menti une fois dans sa vie; c'est de cela que je suis le plus fier », disait le général de Maud'huy, après la mort de son fils, tué à la guerre (oct. 1916), à l'âge de vingt-deux ans.

3° La sincérité facilite le travail de l'éducation. Dans certaines questions, elle ne fait qu'un avec la confiance, qui est

(1) F. KIEFFER, *L'autorite,* p. 103.
(2) GRESSET.

absolument nécessaire aux parents pour former leurs enfants à la vertu. (Voir la *sensualité*.)

4° La sincérité est la pierre de touche des vraies amitiés. Mgr Parisis, encore séminariste, demande à un de ses condisciples qu'il veuille lui faire et lui envoyer son « portrait moral », en appuyant surtout sur les défauts ; il parle de « son amour de la vérité nue » ; il avertit cet ami, sur le point de prononcer son premier sermon, que « sans recourir au vain circuit des bienséances mondaines », quelqu'un saura bien lui dire ce qu'il faut penser de ce coup d'essai. Quelquefois, il le tance vertement sur le vide de ses lettres, sur son galimatias et sur ses extravagances (1).

Titus disait à son ami Paulin :

> J'ai voulu,
> Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
> Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité (2).

Sans la sincérité, « tout le monde dit d'un fat qu'il est un fat ; personne n'ose le lui dire à lui-même » (3).

5° La sincérité fait faire de bonnes confessions et assure, par conséquent, le salut de l'âme.

Article II. — Les moyens de développer la sincérité.

> Jour, nuit, à toute heure qui sonne,
> Dieu, mon cher enfant, est partout ;
> Nul ne le voit, et lui voit tout (4).

Que faut-il faire pour développer la sincérité chez les enfants ?

Il y a trois principaux moyens qui consistent :
1° Le premier, à donner l'exemple de la sincérité ;
2° Le second, à inspirer une profonde estime de la sincérité ;
3° Le troisième, à encourager tout acte de sincérité.

Que fera l'éducateur pour donner « l'exemple » de la sincérité ?

Il suivra les deux règles suivantes :
1° Il ne faut jamais tromper l'enfant ;
2° Il ne faut jamais mentir devant lui.

---

(1) Cité par Charles Guillemant, *Mgr Parisis*, t. Ier, p. 31.
(2) Racine, *Bérénice*, II, 2.
(3) La Bruyère, *Caractères*, XI.
(4) Louis Ratisbonne, *La comédie enfantine*, p. 25.

Quelle est l'importance de la première recommandation : Il ne faut jamais tromper l'enfant ?

Elle est telle que, si on ne l'observe pas, on devient pratiquement professeur de mensonge.

Et, en effet, les promesses non suivies d'effet, les menaces sans exécution, les paroles inconsidérées, pour peu qu'elles se renouvellent, apprennent à l'enfant, dès le plus jeune âge, que « les paroles diffèrent sensiblement des actes ».

L'enfant à qui on a fait prendre quelque médicament, de l'émétique, par exemple, en lui assurant que c'est excellent, ne l'oubliera jamais.

Et, à son tour, quand le mensonge lui sera utile, soit pour arriver à ses fins, soit pour éviter quelque punition, il sera porté à dissimuler.

Que faut-il penser de saint Nicolas, du petit Jésus, des cloches de Pâques et autres pieux mensonges, si fréquemment, si gracieusement, si avantageusement (croit-on) exploités dans les familles chrétiennes?

Notre réponse est double :

1° Tout ce qui est inexistant doit être supprimé ou expliqué : par exemple, les cloches de Pâques rapportant des œufs; l'âne du petit Jésus ou de saint Nicolas; le père Fouettard; le diable qui apparaît dans le miroir des petites coquettes, etc.

2° Tout ce qui a une existence réelle ne doit être présenté que dans la mesure et sous la forme conciliables avec la vérité.

A Noël, par exemple, la mère pourra dire à ses enfants :

— Le petit Jésus sait tout; il aime les enfants sages, il est mécontent des autres.....

Et la maman, traduisant en actes les pensées du petit Jésus, donne ou refuse bonbons, jouets, etc.

A Saint-Nicolas :

— Le patron des enfants sait beaucoup de choses, autant que Dieu veut lui en faire connaître; il éprouve les mêmes sentiments que le petit Jésus.

Et la maman leur donne une conclusion pratique de récompenses ou de privations.

Les apparitions de saint Nicolas et du petit Jésus semblent devoir être réduites aux proportions d'une scène de théâtre dont on dit à l'enfant :

— On représente saint Nicolas et le petit Jésus comme ils

ont pu être, quand ils étaient sur terre, et on leur met sur les lèvres ce que, sans doute, ils diraient s'ils revenaient vraiment au milieu de nous.

Mais cette suppression absolue de tout ce qu'il y a de plus gracieusement poétique dans la première éducation des enfants n'est-elle pas trop radicale et trop sévère ?

1° D'abord, tout ce que nous venons de dire est dans la logique même du principe posé, principe contre lequel nous ne pensons pas qu'un seul éducateur sérieux ose s'inscrire en faux : « Il ne faut jamais tromper les enfants. »

2° De plus, il est à craindre que l'enfant, pieusement trompé, arrivé au jour où il connaît enfin la vérité, n'enveloppe dans le même effondrement de ses illusions naïves les mystères les plus graves de notre foi.

Un petit garçon de sept à huit ans, élevé dans la croyance aux pieuses tromperies dont nous nous occupons ici, demanda brusquement à sa mère, le jour où il connut la vérité sur « saint Nicolas » et le « petit Jésus » :

— Quand est-ce que tu me diras que la communion c'est une farce ! (*Authentique.*) (1)

Quelle est la deuxième règle à suivre pour donner l'exemple de la sincérité ?

C'est de ne jamais mentir devant les enfants.

Combien de parents, pourtant, trompent les employés de chemins de fer ou de tramways sur l'âge des enfants qui les accompagnent, et vont même jusqu'à s'assurer la complicité de ces petits innocents, par une leçon positive de mensonge, de tromperie et de duplicité.

Comment pourra-t-on inculquer aux enfants une haute estime de la sincérité ?

1° En en parlant toujours avec éloge et admiration.

2° En blâmant sévèrement toute parole ou tout acte mensongers.

---

(1) Pour donner nous-même un exemple de sincérité, nous avouons que c'est cette réflexion d'un enfant que nous connaissons qui nous a décidé à condamner, purement et simplement, une pratique à laquelle nous étions disposé, tout d'abord, à accorder le bénéfice de certaines circonstances atténuantes.

3° En affirmant bien haut qu'on sera fier de ses enfants, s'ils pratiquent toujours cette généreuse vertu.

Un encrier a été renversé sur le bureau ; l'encre étale sa nappe moirée sur une belle feuille de papier blanc préparée pour la correspondance.

Le père, après une rapide enquête, apprend qu'aucun de ses fils n'est coupable. Néanmoins, pour se rendre compte de l'état de leur sincérité, il les appelle successivement tous les trois :

— Pierre, est-ce toi qui as fait cela ?

— Non, père, répond l'enfant avec une certaine mollesse.

— Michel, est-ce toi qui as fait cela ?

— Non, répond l'enfant, avec un air de détachement et presque d'inattention ; du reste, c'est facile à réparer.....

Et il s'approche pour remédier à l'accident.

— Jacques, est-ce toi ?

— Non, père, répond l'enfant avec énergie ; d'ailleurs, si je l'avais fait, je l'aurais dit. (*Authentique.*)

Petite scène vécue qui peut se reproduire fréquemment, et qui fournit au père de famille véritablement éducateur l'occasion de faire aimer et pratiquer la sincérité.

Jusqu'où doit aller l'estime de la sincérité?

Elle doit aller jusqu'à la minutie..... Il est bon d'avoir le scrupule de la vérité (1).

Accoutumez vos enfants à ne rien dire que de très exact et de très véridique, jusque dans les moindres choses. S'il s'est passé un petit événement quelconque à une fenêtre, ne leur laissez pas dire que cela s'est passé à une autre (2).

Comment peut-on « encourager » la sincérité des enfants?

1° Par la foi;
2° Par la discrétion;
3° Par la remise de la punition.

Comment la foi soutient-elle la sincérité?

Par le rappel et la conviction des grandes vérités.

Dieu voit tout ; il sait toujours la vérité ; le mensonge est un péché ; le démon est le père des menteurs, etc.

(1) P. Combes, *Le livre de la mère,* p. 106.
(2) Johnson, cité par P. Combes, *ibid.*

Comment la discrétion est-elle génératrice de sincérité ?

Si les parents sont discrets :

1° Ils ne se moqueront jamais des scrupules et de l'ingénuité des enfants.

A plus forte raison, ils ne les publieront pas : une seule confidence trahie peut fermer le cœur pour toujours;

2° Ils ne mettront jamais la sincérité de l'enfant à une trop rude épreuve.

Certaines questions :

— Qui a fait cela ?

— Est-ce toi qui t'es permis telle chose ? prouvent qu'on est dans le doute ou l'ignorance : de sorte que, si l'enfant ment, il a chance de ne pas être puni. La tentation est généralement trop forte pour pouvoir être surmontée par un apprenti de la vertu.

Les parents doivent donc s'informer de ce qui s'est passé, se livrer à une petite enquête, afin d'arriver plus facilement à faire pratiquer la sincérité par le coupable.

Souvent même, ils fermeront les yeux :

Il faut, a dit miss Edgeworth, prendre son parti d'un verre cassé plutôt que de mettre à l'épreuve la sincérité de l'enfant (1).

Comment faut-il entendre la remise de la punition pour qu'elle soit un encouragement légitime à la sincérité ?

En ce sens que l'enfant doit toujours remarquer une différence sensible entre la manière dont on traite une faute reconnue et la façon dont on sanctionne un tort non avoué.

Sans cette constatation, l'enfant retiendrait que sa candeur a été la cause de son chagrin, et jamais plus il ne renouvellerait ses confidences.

Faut-il aller jusqu'à la remise complète de la punition méritée ?

Ceci est affaire de circonstances.

Un jour, le jeune Washington, qui n'avait que six ans, enleva, à l'aide d'une petite hache, l'écorce d'un cerisier de rare espèce, auquel son père tenait beaucoup.

Le lendemain, celui-ci, à la vue d'un mal aussi irréparable, manifesta son chagrin :

---

(1) Cité par BERNARD PEREZ, *L'éducation morale dès le berceau*, p. 305

— Je donnerais cinq guinées, ajouta-t-il, pour connaître le coupable.

— C'est moi, papa, dit son fils, après quelque hésitation, c'est moi qui ai coupé l'écorce avec ma hache.

— Embrasse-moi, mon enfant! s'écria aussitôt le père; ta franchise a plus de valeur, à mes yeux, que n'en pourraient avoir mille cerisiers.

Le délinquant n'eut pas d'autre réprimande.

Il ne semble pas qu'il soit opportun d'user fréquemment de cette extrême indulgence.

Que faut-il faire s'il arrive, malgré toutes les précautions prises, que l'enfant se laisse aller à quelque mensonge?

On manifestera une surprise attristée d'avoir affaire à un petit menteur.

Une mère, ayant surpris un mensonge sur les lèvres de sa petite fille, âgée de quatre ans, prit sur-le-champ l'air le plus consterné et prononça avec une gravité pénétrante :

— Ma petite fille a menti! C'est la première fois qu'on ment dans ma maison! Aussi, ma petite fille ne dînera pas aujourd'hui, parce qu'elle a mérité d'être punie, et maman ne mangera pas non plus, parce qu'elle ne pourrait pas. (*Authentique.)*

Un colonel (le colonel X..., à Arras), avait confié à son fils, âgé de seize ans, la garde du drapeau de son régiment. Il le lui retira après un léger mensonge :

— Tu n'es plus digne d'un tel honneur, lui dit-il. (*Authentique*).

Qui se dit gentilhomme et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit et ne le fut jamais!
Est-il vice plus bas, est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire,
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion! (1)

Que faut-il faire, s'il y a récidive?

On sera plus sévère : on pourra, par exemple, tenir le coupable en disgrâce, pendant un certain temps; n'avoir plus avec lui que les relations nécessaires; ne plus croire ce qu'il dira.

---

(1) CORNEILLE, *Le menteur*, V, 3.

Dans la suite, on lui fera voir combien le mensonge est laid, et comment Dieu le punit : les Saints Livres nous fournissent des exemples faciles à exploiter : l'histoire d'Ananie et Saphire, par exemple,

Tout homme de courage est homme de parole.
A des vices si bas il ne peut consentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir (1).

CHAPITRE III
L'ordre

« Les esprits qui n'ont pas goûté les charmes de l'ordre, ou que ce charme n'a pu fixer, sont de mauvais esprits. » (2)

Que faut-il entendre par l'ordre dont il convient de faire contracter l'habitude aux enfants ?

Nous donnons à ce mot une compréhension élargie : et nous entendons signifier par là, outre l'ordre proprement dit, la régularité sous toutes ses formes.

Article I. — L'ordre proprement dit.

« L'ordre est à l'arrangement ce que l'âme est au corps, ce que l'esprit est à la matière. L'arrangement sans ordre est un corps sans âme. » (2)

Quels sont les avantages de l'ordre proprement dit ?

1° L'ordre économise le temps.

Avez-vous besoin d'une chose? Vous ne perdez jamais un moment à la chercher..... Vous mettez d'abord la main dessus (3).

On dit qu'une fée vient en aide à certaines ouvrières laborieuses qui étonnent leurs compagnes par la rapidité de leurs travaux. On a raison. Cette fée s'appelle l'ordre (4).

2° L'ordre charme le regard.

---

(1) Corneille, *Le menteur*, III, 3.
(2) Joubert, *Pensées*.
(3) Fénelon, *De l'éducation des filles*, ch. xi,
(4) Abbé Knell, *Photographies de jeunes filles*, p. 28.

Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté : c'est ce qui frappe le plus les yeux que de voir cet arrangement si exact (1).

L'ordre donne du prix aux objets les plus ordinaires, à la toilette la plus simple, aux meubles les plus communs (2).

3° L'ordre conserve les choses.

La place qu'on donne à chaque chose étant celle qui lui convient davantage, non seulement pour la bonne grâce et le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs ; elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident (3).

4° L'ordre attire l'estime.

C'est une lettre de recommandation que tout le monde peut lire (4).

Les jeunes filles surtout doivent le considérer comme nécessaire au placement de leur vie dans le sillage du bonheur et de la prospérité.

5° L'ordre favorise la vertu.

Il rend « aux domestiques le service prompt et facile » ; il ôte « à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardements qui viennent de choses dérangées qu'on a peine à trouver » (5).

6° L'ordre fait ressembler à Dieu.

Saint Paul dans son épître aux Romains (6), donne à entendre que l'ordre est la signature de Dieu dans ses œuvres.

Comment peut-on faire contracter aux enfants l'habitude de l'ordre ?

1° On les soumettra, dès le premier jour, à une régularité ponctuelle, pour toutes les opérations de la vie végétative : nourriture, sommeil, etc.

2° Quand ils auront quelque peu grandi, on les habituera à ranger leurs jouets ou autres objets dont ils auront pu se servir.

3° On ne leur permettra jamais de laisser traîner leurs vêtements, leurs chaussures, leurs livres, etc.

(1) FÉNELON, *op. cit.*, ch. XI.
(2) Abbé KNELL, *op. cit.*, p. 28.
(3) FÉNELON, *op. cit.*, ch. XI.
(4) Abbé KNELL, *op. cit.*, p. 29.
(5) FÉNELON, *op. cit.*, ch. XI.
(6) SAINT PAUL, *Rom.*, XIII.

4° On les formera en leur confiant la responsabilité matérielle de tel ou tel objet.

5° On ne tolérera pas de négligence dans la toilette : ni le chapeau de travers, ni la cravate en bataille, ni les bottines entr'ouvertes, ni les bas en accordéon, ni les lacets traînants, ni de trou béant, ni de bouton manquant, etc.

6° On les félicitera de tout effort et de tout acte de bonne volonté.

7° On leur donnera toujours l'exemple de l'habitude qu'on veut leur faire acquérir.

Article II. — La régularité.

> La première condition de toute bonne éducation est la régularité, parce que l'intelligence des enfants, comme leur caractère, comme leur cœur, a besoin avant tout d'ordre, que leur santé morale est à ce prix comme leur santé physique (1).

Qu'est-ce que la régularité ?

1. La régularité est cette forme supérieure de l'ordre qui détermine l'emploi du temps et l'usage des facultés.

Elle est nécessaire à toute formation sérieuse.

Elle suppose un règlement.

C'est la régularité personnelle.

2. La régularité est cette forme délicate de la politesse qui produit l'exactitude dans les diverses relations de la vie de famille et de société.

C'est la régularité familiale et sociale.

Pourquoi la « régularité personnelle » est-elle necessaire à toute formation sérieuse ?

Parce que la formation suppose une action raisonnable, réfléchie, continue et énergique ; seule, la régularité est capable d'en procurer les avantages.

Y a-t-il beaucoup de familles où la régularite soit en honneur ?

Hélas !

Pour des raisons diverses, qui ne sont pas toutes imputables à la volonté, il n'en est presque pas.

---

(1) E. Legouvé, *Nos filles*, p. 206.

Dans la plupart des familles, en dehors des grandes lignes qui s'imposent, on vit sans règlement, au gré des caprices ou des circonstances.

Que deviennent les enfants en semblable milieu?

Les enfants, s'ils font leur instruction à domicile, ou s'ils suivent les cours de quelque externat, n'ont d'autre contrôle à subir que celui de leurs maîtres..... Et Dieu sait si ce contrôle est généralement insuffisant.

Le caprice et la fantaisie envahissent une grande partie de leur vie, frappant d'inefficacité les timides essais de réglementation tentés par le professeur ou imposés par les études.

Ne reste-t-il pas la ressource de la pension pour suppléer à ce qui manque du côté de la famille?

Pour faire taire la voix de la conscience, qui reproche l'insuffisance d'une telle éducation, on prête à l'expédient de la pension l'efficacité la plus merveilleuse, et l'on dit :

— Je sais bien que la vie qu'on mène chez nous n'est pas très formante pour les enfants, mais ils apprendront la régularité en pension.

Eh bien, non!

Si la famille ne vit que de caprice, les enfants n'apprendront pas la régularité en pension : ils ne feront que la subir, elle n'entrera pas dans leur vie.

D'autant moins que les parents se font souvent les destructeurs, inconscients peut-être, mais réels, du bien que la régularité de la vie de pension aurait pu introduire dans les habitudes de leurs enfants.

Mgr Dupanloup stigmatise en termes émus le procédé employé :

Lorsque les parents n'exhortent leur enfant à se résigner à cette dure règle et à ce triste travail que par des paroles comme celles-ci : « *Tu n'as plus qu'un an à rester ici..... Il n'y a plus que trois mois jusqu'aux vacances..... que quinze jours jusqu'à la prochaine sortie* ». Et cela avec l'accompagnement obligé des consolations les plus pitoyables..... Lorsque des parents en viennent là, et ce n'est pas rare, qu'est-ce autre chose, je le demande, que la trahison de tous les devoirs les plus sérieux et l'anéantissement de toute éducation? (1)

---

(1) Mgr Dupanloup, *De l'éducation*, t. II, p. 263

Que faut-il penser de l' « irrégularité » dans la vie de « famille » et de « société » ?

Ne tombons pas dans l'illusion de n'y voir qu'un travers de jeunesse, qui disparaît avec l'emportement des premières années.

En réalité, l'irrégularité a causé de multiples ravages : elle a troublé plus d'une vie ; elle a gâté les meilleures qualités ; et quand elle était invétérée, elle a résisté maintes fois aux efforts réunis de la tendresse et de la volonté.

Comment l'irrégularité peut-elle troubler la vie ?

1° En rendant impossible les douces réunions de la famille autour de la table commune.

Mes affaires me forçaient à sortir à heure fixe et exigeaient une régularité absolue dans les heures des repas. Le déjeuner devait être servi à 11 heures. A 11 heures précises, j'entrais dans la salle à manger..... Personne ! Parfois même rien sur la table ! Madame avait donné les ordres trop tard ; ou, si le déjeuner était prêt, c'était Madame qui ne l'était pas. J'attendais dix minutes, un quart d'heure, et, de guerre lasse, je commençais seul un repas qui me faisait mal, parce que je le mangeais seul, parce que je le mangeais trop vite, parce que je le mangeais de mauvaise humeur. J'essayai quelques observations, légères d'abord, puis plus vives. Ma femme accueillit les unes et les autres avec la même bonne grâce, le même désir de se corriger ; mais seize années de mauvaises habitudes avaient si profondément enraciné en elle son défaut natif qu'il triompha des meilleures résolutions. Après quelques jours de régularité, les retards recommençaient, et je dus renoncer à cette douce réunion du matin autour de la table commune ; je déjeunais seul dans mon cabinet, et je ne voyais ma femme que le soir (1).

2° En soumettant à trop dure épreuve la patience et la bonne harmonie.

Un jour, nous entreprîmes, avec des amis, un voyage en Suisse. Ce plaisir devint bientôt, grâce à ma femme, un ennui insupportable. Ses perpétuels retards agaçaient, irritaient nos compagnons de route. Elle nous fit manquer une admirable excursion en nous faisant manquer un départ de chemin de fer. Nos amis se plaignirent vivement d'elle. Je la défendis tout haut, mais je l'accusais tout bas. Nos relations avec nos compagnons devinrent pénibles. Je saisis un prétexte d'affaires pressantes pour interrompre mon voyage et revenir à Paris ; j'avais perdu mes vacances et deux aimables relations (1).

---

(1) LEGOUVÉ, *Nos filles.....*, pp. 205 et 208.

Comment l'irrégularité gâte-t-elle les meilleures « qualités » ?

1° En les rendant inutiles, faute d'avoir saisi les occasions qui auraient pu les mettre en valeur.

Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr rapporte, dans ses *Mémoires*, qu'un général plein de feu et de génie militaire, mais habituellement inexact par paresse, perdit l'honneur d'une victoire certaine pour être arrivé sur le champ de bataille une demi-heure après le moment fixé (1).

2° En les ternissant par certains défauts plus odieux qu'engendre l'irrégularité : le mensonge, par exemple.

Tout homme inexact est forcément un menteur. Qu'il le veuille ou non, il ment, il mentira ou il a menti (1).

Comment peut-on parvenir à faire pratiquer aux enfants la régularité familiale et sociale ?

1° En leur en donnant toujours l'exemple;
2° En réprimant toute irrégularité sans motif;
3° En les mettant en garde contre l'entraînement du mauvais exemple;
4° En leur apprenant à bien profiter du temps dont l'irrégularité d'autrui leur laisserait la disposition.

Quelle est l'importance du « bon exemple » donné par les parents dans la pratique de la régularité?

Elle est capitale.

Sans l'exemple, les meilleurs conseils sont frappés d'inefficacité.

(Le lecteur est prié de se reporter à ce que nous avons dit du bon exemple : livre IV, section I.)

Est-il nécessaire de « réprimer » toute irrégularité sans motif ?

Oui, parce qu'un défaut non combattu se développe et prend rapidement des proportions désastreuses.

Pourquoi faut-il les mettre en « garde » contre le « mauvais exemple » ?

Parce que l'irrégularité est très fréquente.

Et comme elle cadre bien avec la paresse qui niche au fond de chacun de nous, elle a chance d'éveiller, en ceux qui ne

(1) E. LEGOUVÉ, *Nos filles et nos fils*, pp. 209 et 221.

se défendent pas, cette forme particulière de la sensualité qui s'appelle le sans-gêne et le laisser-aller.

Quel serait donc le meilleur moyen de se défendre ?

Ce serait d'*utiliser le temps* que l'on passe, réguliers et exacts, à attendre ceux qui ne le sont pas.

Mme de Genlis raconte, dans ses *Mémoires*, qu'ayant entrepris un ouvrage de tapisserie, auquel elle ne travaillait que deux fois par jour, pendant quelques minutes, en attendant, à l'heure du déjeuner et du dîner, les convives qui n'arrivaient au salon que l'un après l'autre, elle se trouva, au bout de quelques années, avoir fait un meuble complet (1).

Et E. Legouvé fait dire à un de ses personnages (1) :

Je porte toujours avec moi deux choses : ma montre et mon *Horace*. Dès que j'arrive le premier à un rendez-vous, je prends mon cher poète, et j'en apprends quelques vers par cœur. A ce métier, j'ai, depuis quinze ans, appris toutes les odes, toutes les satires, toutes les épîtres, y compris l' « art poétique », et, depuis l'année dernière, j'ai commencé *Virgile*. Pour peu que je vive, je ne désespère pas, grâce à mon exactitude, de devenir un latiniste distingué, et il se trouvera que les moments les mieux employés de ma vie seront ceux que les autres m'auront fait perdre.

CHAPITRE IV
La probité

« La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, et, par conséquent, de la probité. »

En quoi consiste la probité ?

Elle consiste dans l'observation rigoureuse et délicate de toutes les lois de la justice.

Quels sont les dangers que court la probité des enfants ?

1° Les uns sont personnels et naissent des passions.

2° Les autres sont extérieurs et viennent des occasions et du scandale.

(1) E. Legouvé, *Nos filles et nos fils*, pp. 224 et 225.

Quelles sont les « passions » qui exposent à des défaillances la probité des enfants ?

1° C'est la gourmandise.

L'un vole des bonbons, du chocolat, des fruits, des friandises ; l'autre prend de l'argent pour pouvoir se procurer ce qui lui flatte le goût et le palais.

2° C'est la vanité.

Certains enfants volent pour faire étalage de ce qu'ils ont pris : argent ou douceurs.

D'autres volent pour pouvoir acheter des colifichets qui les posent aux yeux de leurs camarades.

3° C'est la colère ou le caprice.

L'enfant casse un carreau, salit un mur, raye un meuble, déchire un livre, coupe un objet avec un couteau, commet un dégât plus ou moins grave : c'est tantôt parce qu'il est mécontent et qu'il décharge ses nerfs ; tantôt parce qu'il est inoccupé et qu'il éprouve le besoin de faire quelque chose; tantôt pour le simple plaisir d'agacer, de taquiner, de voir ce qui arrivera.....

Nous parlons de ces défauts dans la cinquième partie du quatrième livre : le lecteur est prié de s'y reporter.

Comment les occasions sont-elles un danger pour la probité des enfants ?

C'est l'occasion qui fait le larron, dit un proverbe, vrai pour tous, plus vrai encore quand il s'agit des enfants. Combien sont devenus des voleurs et qui auraient persévéré dans la probité, si, à l'âge où ils essayaient leurs premiers pas dans la vertu, ils n'avaient pas rencontré l'occasion, c'est-à-dire la facilité de faire le mal.

Aussi les parents sont bien coupables qui, par leur négligence, exposent leurs enfants à de trop fréquentes tentations.

Quel est le grand « scandale » qui risque d'ébranler la probité des enfants ?

C'est le spectacle de l'injustice triomphante ; et plus encore peut-être de l'illogisme de certaines personnes réputées très honnêtes, qui n'ont pas toutes les probités.

Tels hommes, en effet, qui ne vous feraient pas tort d'un centime dans un compte, vous vendent sans scrupule, comme excellent, un cheval auquel ils connaissaient un défaut irrémédiable, mais non

rédhibitoire ; la probité de ces gens-là s'arrête à la porte de l'écurie. D'autres, qui auraient horreur de vous prendre de l'argent, ne vous rendent jamais celui qu'ils vous ont emprunté. D'autres vous rendent votre argent et ne vous rendent jamais vos livres. Quelques-uns, collectionneurs passionnés de gravures, d'autographes, d'objets d'art, trouvent dans leur passion une circonstance si atténuante qu'ils ne pensent même pas à avoir des remords de leur improbité..... Un homme se regarderait comme déshonoré si on le supposait capable de jouer avec des cartes biseautées ; mais que le hasard ou même la ruse le rende maître d'un secret dont la divulgation influera certainement sur les fonds publics, et il courra jouer à la Bourse, à coup sûr, autant dire, avec des dés pipés (1).

Quels moyens employer pour prémunir la probité des enfants contre le scandale extérieur ?

On leur rappellera le septième commandement du Décalogue ; on leur dira que la volonté de Dieu n'est pas sujette à révision ; on les convaincra que la conduite des hommes ne change rien à la rigueur du précepte ; et puisque, en fin de compte, c'est Dieu qui nous jugera, il n'y a de sagesse, de prudence et de logique que dans la soumission à ses lois.

Doit-on se contenter de ces moyens défensifs ?

Non.

1° Les parents tiendront toujours un langage conforme à l'équité, à la justice et au bon droit ;

2° Ils agiront en harmonie avec leurs paroles.

3° Ils ne permettront jamais à leurs enfants de dire ou de faire quoi que ce soit qui blesse, le moins du monde, les droits ou la propriété d'autrui ; ils ne laisseront ni cueillir une fleur ni ramasser un fruit sans permission.

4° Ils les mettront à la place de celui à qui ils sont tentés de causer quelque dommage.

5° Et surtout, ils les habitueront à se tenir en la présence de Dieu, qui déclare que les ravisseurs n'entreront pas dans le royaume des cieux.

Millet a raconté qu'après une tempête si forte qu'elle avait emporté les chaumes des toits et brisé les ailes des oiseaux, même des mouettes, il était descendu sur la grève. « Là, disait-il, je me mis à ramasser sur le sable une petite sculpture en bois qui venait bien certainement d'un des navires perdus sur nos côtes. Quand ma mère me la vit, elle me gronda bien fort, se signa et m'ordonna de la

(1) E. Legouvé *Nos filles.....*, p. 227-228.

reporter où je l'avais trouvée, et de demander pardon au bon Dieu de mon larcin, ce que je fis de suite, bien honteux de mon action. » (1)

Et si, cependant, il arrive que l'enfant manque de probité, quelle contenance faudra-t-il prendre ?

Il faut essayer de produire de l'effet en se montrant terrorisé d'un pareil acte, en prenant comme une sorte de deuil, par la suspension de toute réjouissance.

Il faut, néanmoins, tenir le fait secret et n'humilier le délinquant que dans la mesure jugée utile à son amendement.

Dans la suite, et quand l'occasion s'en présente, on flétrit la malhonnêteté, mais sans allusion, on fait ressortir le déshonneur qui rejaillit sur la famille des petits voleurs, on montre la confiance perdue, etc.

CHAPITRE V

L'esprit de sacrifice

> « Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ; il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice. » (2)

Que verrons-nous dans ce chapitre ?

1° La nature de l'esprit de sacrifice ;
2° Son importance ;
3° Les moyens à prendre pour l'inculquer aux enfants.

ARTICLE I. — **La nature de l'esprit de sacrifice.**

> L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
> Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
> (A. DE MUSSET, *Nuit d'août*.)

Qu'est-ce que l'esprit de sacrifice ?

L'esprit de sacrifice est une vertu qui consiste à savoir souffrir pour une intention qui élève.

(1) RENÉ BAZIN, *La douce France*, p. 86.
(2) BOSSUET, *Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ*, t. II.

Quelles sont les formes principales de l'esprit de sacrifice?

L'esprit de sacrifice prend deux formes principales :

1° La résignation chrétienne en face des maux qu'il faut subir.

Toute la journée, il y a à souffrir : le chaud, le froid, un mal de tête, une contrariété, une réprimande, un affront, etc.

2° La pratique spontanée de certaines mortifications qui tiennent en haleine et développent la vertu.

Un enfant qu'on aura habitué à accepter les petites souffrances de la vie sans se plaindre et en les offrant à Dieu ; à ajouter quelque chose de personnel et de libre à ce que les circonstances lui imposent ; cet enfant aura l'esprit de sacrifice.

Article II. — L'importance de l'esprit de sacrifice.

> « Tout languit, tout s'étiole, tout meurt dans l'enfant à qui on ne refuse rien. » (1)

Quelle est l'importance de l'esprit de sacrifice ?

Elle est immense.

Car on peut dire que le bonheur, la vertu, la sainteté et le salut en dépendent.

Comment l'esprit de sacrifice peut-il procurer le « bonheur » ?

1° En disciplinant nos désirs.

Le bonheur, en effet, ne consiste pas dans la jouissance de telle ou telle somme d'avantages matériels ou moraux. Il est la résultante de l'équilibre entre ce que l'on désire et ce que l'on a.

Or, le cœur humain, livré à lui-même, est insatiable : les satisfactions qu'on lui accorde ne font qu'accroître ses désirs. Seule la discipline intérieure, c'est-à-dire l'esprit de sacrifice, est capable de réduire les poussées de la jouissance aux proportions raisonnables de ce que l'on possède.

Elle nous a toujours paru admirable, la réflexion de ce paysan qui, se promenant dans la rue la plus commerçante d'une grande ville, à cette heure où, le soir venu, des flots de

---

(1) Mgr Gibier, *La désorganisation de la famille*, p. 315.

lumière inondent, à la devanture des magasins, les objets les plus propres à exciter les convoitises des passants :

— Que de choses dont je n'ai pas besoin ! disait-il.

Et il était heureux.

Il devait être un homme de sacrifice.

2° En produisant cette jouissance délicate que la générosité donne toujours aux cœurs bien nés.

Quand on fait généreusement les sacrifices dont l'occasion se présente, on y trouve un tel bonheur que l'on a de la peine à s'arrêter.

Sur cette terre, plus on fait de sacrifices, plus on est heureux.

3° En supprimant l'égoïsme et le mauvais caractère, qui sont les causes ordinaires d'une foule de difficultés extérieures qui troublent la tranquillité et le bonheur.

Est-il vrai de dire que la « vertu » dépend de l'esprit de sacrifice ?

Il n'est pas de dépendance plus directe ni plus complète que celle-là : les deux termes répondent à peu près à la même définition ; ils sont pratiquement inséparables ; et il sera toujours vrai de dire que quiconque ne sait pas se gêner est incapable d'acquérir aucune vertu.

La vertu ayant pour base et essence le sacrifice, les vertus les plus méritoires sont celles que l'on a acquises avec le plus d'efforts (1).

Un homme ne compte pas, quand il est incapable de faire aucun sacrifice (2).

Comment la « sainteté » dépend-elle de l'esprit de sacrifice?

La sainteté n'étant que la vertu portée à un degré héroïque, dépend, comme la vertu elle-même, de l'esprit de sacrifice.

Comment le « salut » dépend-il de l'esprit de sacrifice ?

« Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous », nous dit Notre-Seigneur.

Et quelle pénitence feront jamais ceux qui ne savent pas se gêner, se mortifier, se sacrifier?

Ils n'en feront aucune, et ils se perdront.

---

(1) J. de Maistre.
(2) William James.

Quelles conclusions découlent de ces considérations sur l'importance de l'esprit de sacrifice ?

Quiconque veut assurer le bonheur, la vertu et le salut des enfants dont il est chargé doit nécessairement les habituer au sacrifice.

Ce serait un « désir égoïste » que de vouloir écarter d'eux toute souffrance, toute peine, toute fatigue, toute privation.

Article III. — Les moyens à prendre pour inculquer l'esprit de sacrifice aux enfants.

Tu fais l'homme, ô douleur, oui, l'homme tout entier,
Comme le creuset l'or, et la flamme l'acier,
Comme le grès, noirci des débris qu'il enlève,
En déchirant le fer fait un tranchant au glaive (1).

Quels sont les moyens à prendre pour inculquer l'esprit de sacrifice aux enfants ?

Il faut : 1° Ne pas les amollir ; 2° les traiter gaillardement ; 3° les exercer au support ; 4° leur faire faire des actes ; 5° les faire agir surnaturellement.

§ 1. — *Il ne faut pas amollir les enfants.*

« Parents qui flattez la mollesse du corps et la mollesse de la volonté, vous corrompez les générations dans leur fleur. » (2)

Sur quoi doivent veiller les parents qui ne veulent pas amollir leurs enfants ?

Ils doivent veiller sur l'ardeur et la fréquence de leurs caresses et de leurs embrassements ; retrancher quelques-unes de ces démonstrations ; rendre les autres moins affectueuses ; se bien pénétrer que leurs enfants ne perdront rien à ce régime, et qu'ils y gagneront eux-mêmes beaucoup.

En effet, les manifestations exagérées de tendresse vident le cœur des parents et ne donnent aux enfants qu'un peu de mollesse : or, la mollesse rend sensible à la moindre impression.

L'action visible de la Providence nous prouve chaque jour que Dieu n'aime pas les amours trop fortes, même les amours les plus légitimes (3).

(1) Lamartine, *Premières harmonies*, « Hymne à la douleur ».
(2) Mgr Gibier, *La désorganistation de la famille*, p. 315.
(3) *Paillettes d'or*, 1re série, p. 113.

§ 2. — *Il faut traiter les enfants gaillardement.*

> « Ce n'est pas assez de roidir l'âme de l'enfant ; il faut aussi lui roidir les muscles (1).

Cela veut-il dire qu'il faut les soumettre au « régime spartiate » ?

Nous n'avons rien dit et ne pensons rien de semblable.

Le régime spartiate, en effet, consistait à élever les enfants en les privant de tout bien-être.

On les dressait à supporter sans se plaindre le froid et le chaud, la faim et la soif, la fatigue et la douleur.

Ils portaient le même costume en toute saison. Ils couchaient sur des roseaux qu'ils coupaient eux-mêmes dans l'Eurotas.

On les nourrissait mal, et ils devaient voler pour apaiser leur faim.

Il y avait des concours d'endurance aux coups. Chaque année, on les fouettait devant l'autel d'Artémis, et le vainqueur était celui qui s'était plaint le dernier. Il arriva que des enfants moururent avant de se plaindre (2).

Leur unique nourriture était le brouet noir (3), composé de farine, d'herbes et d'un peu de sang.

On raconte que la célèbre Mme Dacier poussa l'amour grec jusqu'à vouloir offrir à ses invités le vrai brouet, d'après la formule antique.

On composa une table de savants hellénistes, et l'on servit le plus archaïque des entremets.

Par respect humain, chacun se résigna à absorber cet affreux mélange ; mais plusieurs en furent malades (4).

Qu'est-ce donc que la « gaillardise » ?

Sans aller jusqu'aux excès du « régime spartiate », ni même se placer trop résolument sur le chemin qui conduit à Lacédémone, il semble avantageux de soumettre les enfants à une certaine austérité de régime.

Des maîtres expérimentés recommandent cette méthode : ils l'appellent la « gaillardise ».

Elle consiste à inspirer l'énergie contre la douleur ; la privation volontaire d'une friandise ou d'un plaisir ; le pardon généreux d'une injure ; l'acceptation résolue d'une punition méritée ; la sincérité dans l'aveu d'une faute.

---

(1) MONTAIGNE, *Essais*.
(2) ALBERT MALET, *L'antiquite*, p. 175.
(3) Le brouet noir, d'après Malet, se composait de petits morceaux de viande, de graisse de porc, de vinaigre et de sel. (*Op. cit.*, p. 175.)
(4) F. NICOLAY, *Les enfants mal élevés*, p. 444.

L'emploi de ce moyen ne présente-t-il pas quelque danger ?

Oui.

C'est que la « gaillardise » dégénère en stoïcisme ou en raideur orgueilleuse.

On y remédie en purifiant et en surnaturalisant les intentions de l'enfant.

§ 3. — *Il faut exercer les enfants au support.*

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer.
(V. Hugo, *A Villequier*.)

Quel est le premier moyen à employer pour apprendre aux enfants à supporter les difficultés ?

C'est de ne prêter à ce qui les contrarie qu'une attention proportionnée.

Ne leur montrez jamais un intérêt trop marqué, lorsque vous leur trouvez moins bonne mine qu'à l'ordinaire; on leur fait un mal dont on ne se doute pas, par cette question : « Comment vas-tu? » en le regardant dans le blanc des yeux. C'est le moyen de les prédisposer aux maladies, et surtout aux ébranlements nerveux, que de les faire songer à leur santé.

Craignez moins les petits accidents que les émotions morales; apprenez-leur à être adroits, au prix même de quelques bosses à la tête (1).

Quel est le deuxième moyen à employer pour apprendre le support aux enfants ?

C'est de ne pas leur permettre de s'écouter, quand il n'y a pas de raison suffisante.

Un jour, un médecin célèbre donnait une consultation dans son cabinet. Le malade semblait tout à la fois inquiet et irrité ; le médecin le rassurait et le gourmandait.

— Ce qui m'exaspère dans ma maladie, s'écriait le patient, c'est bien moins la douleur qu'elle me cause que l'obstacle qu'elle apporte à mes occupations. Je lui pardonne de me faire souffrir, mais je ne lui pardonne pas de m'arrêter.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? reprit le docteur d'une voix calme.

— Pourquoi? pourquoi?..... Parce que je suis très malade.

— Je suis plus malade que vous, répondit le médecin, car je suis atteint mortellement, et je serai mort avant un mois. Cela ne m'empêche pas de faire mon métier et de vous donner une consultation. Eh bien ! faites comme moi ; reprenez vos occupations. Vous n'en mourrez pas huit jours plus tôt, et vous aurez fait ce que vous devez (2).

(1) D. Donné, cité par Depoisier, *De l'éducation*, p. 303-304.
(2) E. Legouvé: *La jeunesse*, p. 27-28.

§ 4. — *Il faut faire faire des sacrifices aux enfants.*

Un chrétien ne succombe pas,
il s'immole.

Comment les parents peuvent-ils faire faire des sacrifices à leurs enfants ?

De quatre manières :
1° En leur en fournissant l'occasion.
2° En les aidant à profiter des occasions.
3° En leur apprenant à faire naître les occasions.
4° En leur faisant rendre compte, chaque soir, de ce qu'ils auront fait pendant la journée.

Quelles occasions de sacrifices les parents peuvent-ils « fournir » à leurs enfants ?

Ils peuvent, par exemple, ne pas leur accorder tout ce qu'ils désirent ; ne pas leur donner tout de suite ce qu'ils demandent avec trop de passion ; leur apprendre, par conseils, exercices et leçons de choses, à être contrariés sans s'aigrir, à attendre sans s'impatienter, à se priver sans pleurer, à manquer de quelque chose sans croire tout perdu (1).

Comment les parents peuvent-ils « aider » leurs enfants « à profiter » des occasions de se sacrifier ?

1° En leur rappelant souvent la pensée de faire quelque effort ; 2° En leur indiquant telle ou telle occasion qui se présente : obéissance, privation, aumône, bonne tenue, prévenance, etc.

Quelques exemples :

1° Occuper une place moins commode, en disant avec un sourire « Que je suis bien ici ! »
2° Se présenter pour une corvée, simplement, avec l'allure joyeuse de quelqu'un qui trouve son bonheur à la faire.
3° Se priver d'un objet de mince valeur et le donner sans affectation à celui qui, la veille, a manifesté le désir d'en avoir un semblable.
4° Remettre à leur place des objets laissés à l'abandon, sans qu'on puisse voir qui les a rangés.
5° Réparer les oublis.
6° Procurer de petites jouissances sans que celui qui les éprouve ait manifesté à quiconque le bonheur qu'elles devaient lui donner (2).

---

(1) D'après les *Paillettes d'or*, 1re série, pp. 113 et 133.

Cette « recherche » des sacrifices ne dépasse-t-elle pas les capacités morales des enfants ?

Non, certainement.

Les enfants, en général, sont très généreux ; pour peu qu'on les entraîne, ils se lancent dans la voie du sacrifice avec une facilité qui tient du prodige; ils y déploient la même ingéniosité que d'autres apportent à la poursuite de leurs plaisirs.

Est-il important de contrôler ce que font les enfants ?

Oui, aussi important que généralement négligé.

L'enfant, en effet, est un apprenti; il lui faut un maître; sa volonté est inconstante : elle appelle un soutien; sa conscience ne se suffit pas : elle a besoin d'un secours extérieur.

Et cependant, ce contrôle n'est exercé que très rarement.

Nous avons souvent demandé aux enfants des catéchismes d'avoir un carnet de sacrifices : nous le contrôlions de temps à autre.

Mais ce qui nous étonnait le plus, c'était l'indifférence des parents. Ils auraient dû être les premiers à vouloir et à employer ce moyen de formation..... et ils s'en désintéressaient ! Hélas! les parents se désintéressent de beaucoup de choses!

Une jeune fille, à qui nous nous efforcions un jour de faire comprendre l'importance d'un règlement bien observé, nous répondit :

— Que voulez-vous? vous êtes le seul à m'en parler; jamais, autour de moi, personne ne me le rappelle ni ne m'encourage à le suivre!

§ 5. — *Il faut faire agir les enfants surnaturellement.*

> « Avant de quitter ce monde, il (Jésus) a voulu s'enivrer de tout ce que le sacrifice a de beau et de généreux. » (1)

Que comporte cette recommandation ?

Elle comporte une double opération :

La première consiste à faire offrir à Dieu les petits sacrifices de la journée.

---

(1) TERTULLIEN.

La seconde consiste à proposer une intention surnaturelle ou élevée à la généreuse activité des enfants.

Est-il important de faire offrir à Dieu les petits sacrifices de la journée ?

Oui.

Et pour plusieurs raisons :

1° C'est d'abord le seul moyen de n'en point perdre le mérite.

2° Et, de plus, cette pensée de Dieu, pour qui on agit, est une ressource sans égale pour soutenir la volonté de l'enfant.

— Offre ton mal de tête à Dieu, disait une maman à son petit enfant de quelques années.

— Et si je l'offre à Dieu, est-ce qu'il le prendra ?

Cette naïveté, qui paraît déconcertante, fournit l'occasion d'une explication formante et éducative ; toutes les mères, véritablement mères, la saisiront avec empressement.

Quelles intentions peut-on suggérer à l'enfant pour soutenir sa générosité dans le sacrifice ?

La conversion d'un pécheur connu ; une grâce particulière dont l'enfant peut saisir l'importance ; l'imitation du petit Jésus et des saints, etc.

Quelle serait l'efficacité de ce moyen sérieusement utilisé?

Elle serait merveilleuse.

L'âme des petits enfants est candide et pure, et Dieu se complaît dans cette innocente simplicité : il le déclare dans son Evangile.

Que de grâces donc ces petits êtres pourraient obtenir du ciel par leurs mortifications, pour la conservation des bons et la conversion des méchants !

Quand le saint curé d'Ars voulait obtenir de Dieu une grande grâce, la conversion d'un pécheur en particulier, il réunissait les petits enfants, les conduisait devant le tabernacle, et là les faisait prier les bras en croix.

Saint Philippe de Néri usait du même moyen (1).

Tous les missionnaires l'emploient.

Les pères et les mères devraient s'inspirer de cette pensée surnaturelle et efficace.

---

(1) SIMON, *L'art d'élever les enfants*, p. 119.

SIXIÈME PARTIE

La correction

« Ne vous flattez pas d'aimer vos enfants, si vous ne savez ni les reprendre ni les corriger. » (SAINT JÉROME.)

Que verrons-nous dans cette sixième partie de l'éducation morale : la correction?

Nous verrons :
Section I. — L'importance de la correction.
Section II. — Les conditions de la correction.
Section III. — La pratique de la correction.

Section I

L'IMPORTANCE DE LA CORRECTION

« Quand les enfants sont petits, ils vous marchent sur le pied ; quand ils sont grands, ils vous marchent sur le cœur. » (1)

Comment faut-il envisager la correction ?

Il faut la considérer comme un grave devoir. « Malheur, trois fois malheur aux parents qui le négligent. » (2)

Pourquoi la correction est-elle un grave devoir ?

1° Parce que la sainte Ecriture nous l'ordonne.
2° Parce que la raison nous l'impose.

(1) Proverbe slave.
(2) Mgr ROSSET, *Devoirs des parents envers leurs enfants*, p. 72.

En quels termes la « sainte Ecriture » nous fait-elle un devoir de la correction ?

Saint Paul (1), en parlant des devoirs des parents envers leurs enfants, prononce hautement les noms de discipline et de correction : « *Educate illos in disciplina et correctione Domini.* Elevez vos enfants, en les avertissant et en les corrigeant selon le Seigneur. »

Comment la « raison » confirme-t-elle cet argument d'autorité ?

En établissant la nécessité de la correction :

1° Par la considération de la sensibilité de l'enfant ;

2° Par l'examen éclairé de l'état de son âme;

3° Par l'utilisation des données de l'expérience.

Comment peut-on tirer de la « sensibilité » de l'enfant un argument en faveur de la correction ?

L'enfant juge de la valeur des choses par l'impression qu'il en ressent.

Il n'est que sensibilité : son intelligence n'est pas développée, son jugement n'existe pas encore.

Or, il s'en faut qu'une impression agréable soit toujours produite par ce qui est bon moralement ; et, en sens inverse, qu'une impression fâcheuse provienne toujours du mal moral.

L'enfant a donc besoin que l'éducateur lui rende le mal mauvais pour sa sensibilité; il a besoin que la correction fasse, pour lui, du mal moral un mal sensible, le seul qu'il puisse comprendre.

Que révèle l'examen attentif de « l'âme » de l'enfant ?

Il nous apprend que si l'enfant a reçu, à l'état de dispositions, au jour de sa naissance, un certain nombre de vertus naturelles, au jour de son baptême, toutes les vertus chrétiennes, il a été, par le péché originel, l'esclave du démon, qui a jeté dans son âme la semence de tous les vices, les sept péchés capitaux.

Il ressemble donc à un champ qu'on aurait ensemencé tout ensemble de froment et d'ivraie. Le cultivateur peut-il raisonnablement se promettre une récolte qui lui fasse honneur,

(1) *Eph.* VI, 4.

s'il laisse pousser et grandir simultanément le bon grain et les mauvaises herbes ?

Non, évidemment.

Les parents ne pourraient espérer davantage, s'ils négligeaient d'arracher l'ivraie, c'est-à-dire de corriger leurs enfants.

Que nous apprend « l'expérience », relativement à la nécessité de corriger les enfants ?

L'expérience nous apprend que les enfants qui ont grandi sans réprimande et sans correction sont, très généralement, des incapables, des vicieux ou des malfaiteurs ; pour tout dire, en un mot, ils deviennent des enfants gâtés.

Que faut-il penser des enfants gâtés ?

1° Les enfants gâtés sont des malheureux.

Ecoutez ce cri d'un de nos plus grands rois, dont l'éducation avait manqué de fermeté :

— N'y avait-il donc pas de verges dans mon royaume quand j'étais enfant ? Que m'épargnait-on alors ? Ah ! si l'on avait réprimé mes mauvais penchants, je ne serais pas où j'en suis aujourd'hui.

2° Les enfants gâtés font le désespoir de leurs familles.

L'enfant à dix ans.

Pauvre petit, de l'école chassé,
Viens, mon fils ! Ces maîtres sévères
N'ont point des entrailles de mères !
Viens donc !..... Et dans mes bras pressé.
Pauvre petit ! maudissons leurs colères.

L'enfant à vingt ans.

Va-t'en ! Va-t'en ! De ta mère maudit !
Pour le prix de mes sacrifices,
Dans le plus amer des calices,
Tu ne m'as fait boire, ô bandit !
Que des larmes et des supplices ! (1)

3° Les enfants gâtés constituent une peste pour la société : ils la troublent et la menacent.

Témoin ce condamné qui disait : « Je pardonne aux juges :

(1) De Laprade

leur sentence est juste; je pardonne aux gendarmes qui me conduiront au bagne; mais il est un homme à qui je ne pardonne pas, c'est à mon père, ici présent : c'est à sa faiblesse que je dois de m'asseoir sur ces bancs de Cour d'assises. »

Que diront de semblables enfants au jugement général, et peut-être pendant toute l'éternité? Car, et c'est là le dernier trait qui caractérise ces malheureux.

4° Les enfants gâtés ont déjà un pied en enfer.

N'y a-t-il pas des enfants sans défauts?

Non.

Tous les enfants ont des défauts; même ceux qui ont reçu du ciel la meilleure et la plus riche nature; même ceux qui paraissent n'en pas avoir; même ceux qu'on appelle de « jolis enfants »; même, et peut-être surtout, ceux qui ont beaucoup de qualités, puisqu'on a généralement les défauts de ses qualités.

Que faut-il donc penser des parents qui disent : « Mon fils et ma fille n'ont pas de défauts? »

Il faut penser que ce sont des aveugles, des prétentieux et des faibles.

Des aveugles :

On ne sait, en vérité, d'où vient cet aveuglement; le fait est qu'il est prodigieux, incurable, et que le bandeau s'épaissit tous les jours sur les yeux des parents qui le portent (1).

Des prétentieux :

Heureuse mère! En vérité, on croirait, à vous entendre, qu'ils (les enfants) ont été exempts de la souillure originelle (1).

D'hommes sans défauts, il n'y en a que deux, et il n'y en aura pas d'autres : Jésus-Christ et sa mère, la Vierge bénie, parce que, seuls, ils ont été conçus sans péché (2).

En dehors de cela, « il n'y a point de saint qui n'ait été, dans son jeune âge, repris et châtié dans sa famille; il n'y a point de héros ni de grand homme à qui une verte réprimande ou une sévère correction n'ait fait commencer l'apprentissage de la vie » (3).

(1) Mgr Besson, *Le Décalogue*, t. Ier, p. 312.
(2) Mgr Rosset, *Devoirs des parents envers leurs enfants*, p. 73.
(3) Mgr Besson, *Le Décalogue*, t. Ier, p. 312.

Des faibles :

Qu'avez-vous fait pour le savoir?..... Belle merveille d'être écouté, quand on n'a jamais rien commandé, quand on n'a jamais rien interdit ! Non, vous ne connaissez pas de défauts à vos enfants, parce que vos enfants ne connaissent pas de devoirs (1).

Section II
LES CONDITIONS DE LA CORRECTION

« La correction est un devoir austère, mais sacré, d'une pratique difficile, mais d'une indispensable nécessité.» (1)

Quelles sont les conditions à réaliser pour bien remplir ce devoir?

Il y en a trois principales :

1° Il faut connaître les défauts des enfants;

2° Il faut vouloir les corriger ;

3° Il faut faire vouloir aux enfants la correction de leurs défauts.

CHAPITRE I
Il faut connaître les défauts des enfants

Pour mieux voir..... et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux (2)

Quels sont les moyens ordinaires d'arriver à cette connaissance?

Il y en a deux : voir et entendre. Voir, c'est-à-dire observer et conclure; entendre, c'est-à-dire croire ceux qui savent.

Article I. — Les parents doivent voir.

..... Toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
(J.-B. Rousseau.)

Tous les parents sont-ils capables de voir?

Non.

1° Il en est qui ne veulent pas voir.

2° Il en est qui voient mal.

(1) Mgr Besson. *Le Décalogue*, t. Ier, pp. 311-312.
(2) Racine, *Bérénice*, II, 2.

Y a-t-il beaucoup de parents qui « ferment les yeux » sur les défauts de leurs enfants ?

Il y a tous ceux qui idolâtrent leurs enfants (ils sont légion) et qui ne veulent voir en eux aucun défaut.

Celui-ci est enclin au vol, habile à soustraire : mais que voulez-vous, c'est l'idole du père. On se tait, on dissimule, on adore.

Cet autre est frisé, parfumé, habillé avec un tel luxe qu'on le prendrait pour un Adonis à placer sur les autels de Diane : mais que voulez-vous, c'est l'idole de la mère. On se tait, on dissimule, on adore.

Un troisième est dur, colère, porté aux querelles : mais que voulez-vous, c'est l'idole du père et de la mère. On se tait, on dissimule, on adore (1).

« Aujourd'hui, dit Mgr Mermillod, les mères ont perdu la puissance d'aimer pour idolâtrer. »

Quels sont ceux qui « voient mal » les défauts de leurs enfants ?

Ce sont tous ceux qui n'attachent pas d'importance aux premières manifestations des défauts de leurs enfants.

Ils regardent ces choses comme bien petites et s'en moquent.

Non, non, ce ne sont pas des choses petites, mais très grandes ! Par exemple, si la petite fille s'accoutume, sous le regard de sa mère, à trop aimer la toilette, lorsqu'elle sera sortie de la maison paternelle et mariée, elle sera plus onéreuse à son époux et le jettera dans de plus grandes angoisses que les receveurs d'impôts (2).

Article II. — Les parents doivent entendre.

« Prophète de malheur, babillarde ! » dit-on.
(La Fontaine.)

Tous les parents sont-ils capables d'entendre ?

Non. Quand on leur apprend quelque chose de désagréable sur le compte de leurs enfants :

1° Il est des parents qui se mécontentent ;
2° Il en est qui contredisent ;
3° Il en est qui se contredisent ;
4° Il en est qui excusent ;
5° Il en est qui accusent les autres.

---

(1) Saint Léonard de Port-Maurice, cité par Mgr Rosset, *op. cit.*, pp. 72-73.
(2) Saint Jean Chrysostome, cité par Mgr Rosset, *op. cit.*, p. 73.

Est-il donc malaise de renseigner les parents sur les défauts de leurs enfants?

Oui.

Car un certain nombre d'entre eux ressemblent aux chauves-souris : la lumière les heurte et leur déplait, au moins en ce qui concerne leurs enfants.

Quand je l'ai fait, « j'ai presque toujours remarqué que cela déplaisait » (1).

Il nous est arrivé de signaler à un père de famille, très bon chrétien, l'imprudence de son fils, que nous avions nous-même rencontré en société dangereuse.

On nous remercia, on profita des renseignements; mais, à partir de ce jour, le père, et plus encore la mère et les enfants se détournèrent de nous : leur cordialité était subitement devenue de la froideur. (*Authentique.*)

Nous avions été reçu plusieurs fois dans une famille où l'on pratiquait un curieux mélange de piété et de laisser-aller, d'amabilité intéressée et de critique facile. Un jour, nous laissâmes entendre, avec tous les ménagements les plus délicats, que peut-être les jeunes filles auraient pu pratiquer une réserve plus grande et une modestie plus évangélique. L'accueil que nous reçûmes fut tel que jamais plus nous ne remîmes les pieds dans cette maison. (*Authentique.*)

Quelle est, au fond, la vraie raison de ce mécontentement?

C'est l'humiliation mal acceptée d'une constatation désagréable. Au lieu de voir, premièrement et uniquement, le profit qu'ils pourraient tirer du renseignement obtenu, les parents ne s'arrêtent qu'à la considération de ce qui rejaillit sur eux des reproches adressés à leurs enfants; et ils ne peuvent se défendre d'une impression fâcheuse qui, n'étant pas combattue, produit l'attitude que nous avons signalée.

C'est en pensant au bien que l'on essaye de faire à ces sortes de parents que l'on dit quelquefois qu'il est des services rendus que l'on ne pardonne jamais.

Comment se comportent ces parents aveugles et susceptibles à l'égard des troubleurs de quiétude et d'illusion?

Ils *contredisent.*

Le procédé est classique; et ceux qui se risquent à en

(1) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. II, p. 253.

affronter les désagréments, s'entourent par avance de toutes les garanties de certitude. Ce qu'ils disent, ils le savent; ce qu'ils rapportent, ils l'ont vu ou entendu.

N'importe.

Ce qui les attend, c'est la suspicion, la contradiction, la négation.

— *C'est un enfant bien violent!* dites-vous.

— Oh! Monsieur, je ne crois pas : il n'y a pas au monde d'enfant plus doux : il est vif, et ses nerfs s'agacent facilement; mais des violences, je ne lui en ai jamais vu ; à la maison, il ne se fâchait qu'avec ses bonnes : il a même été avec moi, jusqu'au jour où je vous l'ai donné, l'enfant le plus facile et le plus caressant.

— Je le crois bien, Madame : jamais vous ne lui avez demandé une heure de travail; jamais vous ne lui avez fait éprouver une contrariété sérieuse.

— *C'est un enfant bien indolent!*

— Oh! non, Monsieur, il serait plutôt emporté.

— Mais c'est justement cela, Madame; il est mou et violent : la mollesse et la violence vont presque toujours ensemble. Les enfants mous ne peuvent rien souffrir.

— Monsieur, je ne crois pas cela; vous ne connaissez pas mon fils (1).

Les parents se contentent-ils de contredire ceux qui les instruisent des torts de leurs enfants?

Pour échapper à l'obligation de reconnaître tel ou tel défaut, ils vont jusqu'à *se contredire* eux-mêmes.

Ils se sont plaints devant vous, par exemple; vous commettez la maladresse de répéter leurs doléances; eh bien! ils ne les acceptent pas, et ils vous savent mauvais gré de les avoir, en cette matière, crus sur parole.

J'ai rencontré une mère très distinguée d'esprit, très pieuse, qui ne pouvait supporter la présence et les défauts de son fils, pendant trois jours de congé, sans en être accablée, qui me disait :

— *Que voulez-vous que j'en fasse pendant trois jours?*

Et cependant, elle était tellement infatuée des qualités et de l'excellence de ce fils, qu'il y avait, pour moi, impossibilité de lui en faire la moindre plainte sans la révolter (1).

Que font les parents quand ils ne peuvent ou n'osent nier ?

Ils recourent alors à de pitoyables *excuses*.

Voici deux exemples cités par Mgr Dupanloup (1) :

Un jour, après une faute des plus graves, commise par son malheureux enfant, une mère chrétienne, la vertu même, me dit :

---

(1) Mgr Dupanloup, *op. cit*, t. II, pp. 252-253-254.

— *Il n'y a pas de quoi fouetter un chat !*

Et elle ajouta :

— *Il y a, dans le monde, bien des gens qui ont fait pire, et qui sont d'honnêtes gens.*

Enfin, elle alla jusqu'à dire, tant elle avait besoin de disculper son fils :

— *Je n'oserais pas affirmer que son père n'a pas fait beaucoup plus mal à son âge, et cependant son père est aujourd'hui un excellent homme.*

Un autre enfant, après des injures grossières adressées au plus aimable de ses condisciples, après des ingratitudes inouïes envers le meilleur de ses maîtres, envers celui qui avait pris soin de son âme, qui l'avait sauvé dix fois, cet enfant alla, un jour, jusqu'à outrager ce saint prêtre de la manière la plus sensible.

Et lorsque je racontai le fait à la mère et lui annonçai que l'heure de la séparation était venue, et que tout cela n'était pas tolérable, elle me répondit avec l'accent le plus irrité :

— *Oui, c'est vrai : Pierre a raison ; M. Un tel est un imbécile..... Il n'a pas su prendre l'enfant..... Mon Pierre a un cœur d'or.....*

C'était une femme de l'esprit le plus distingué, du cœur le plus délicat, la plus noble nature..... Mais c'était une mère aveuglée.

Quelle est la dernière ressource de l'aveuglement des parents ?

C'est *d'accuser les autres.*

— Je suis sûr de mon fils et de ma fille, dit-on; s'il y a quelque mal, c'est aux autres et non pas à eux qu'il faut l'imputer.

Que vaut cette allégation ?

Elle est pitoyable.

Car, le plus souvent, les autres, ce sont des domestiques, des amis ou des hôtes choisis et acceptés par les parents eux-mêmes.

Les autres ! Ah ! ce sont d'autres vous-mêmes, et s'ils vous ressemblaient moins, vous sauriez bien les éloigner, dans un siècle où la gêne, les convenances, le respect sont si peu connus et si peu pratiqués (1).

Les autres ! mais dans la maison voisine on tient le même langage; de sorte que les parents se disent réciproquement la vérité, à distance, malheureusement, aussi aveugles sur ce qui se passe chez eux que clairvoyants sur ce qui se passe dans la maison d'autrui.

---

(1) Mgr Besson, *Décalogue*, t. Ier, p. 314.

Au fond, que désirent les parents aveugles dont nous parlons ?

De même qu'ils ferment les yeux pour ne point voir, ils voudraient pouvoir se boucher les oreilles pour ne point entendre.

Et de même qu'ils se mécontentent de toute révélation désagréable, ils se félicitent du silence, fût-il synonyme de mensonge et de tromperie.

J'ai rencontré un jour un père et une mère qui m'ont dit :

— Voilà notre fils : il est très difficile; nous n'y pouvons rien; faites de votre mieux ; nous avons confiance en vôus; seulement, ne nous en parlez plus, ou ne nous en parlez que quand tout ira bien.

Oui, il y a des parents si faibles qu'il faut les tromper, ou ils ne sont pas contents (1).

J'ai rencontré un homme d'honneur et excellent chrétien, tuteur et grand-père de son pupille, qui ne m'a jamais pardonné que je lui eusse simplement dit que l'éducation de son petit-fils était trop difficile et que je ne pourrais pas réussir à la faire. Il m'écrivit pour me reprocher d'avoir offensé par là les deux familles paternelle et maternelle de l'enfant.

J'ai rarement dit à un père et à une mère, même aux meilleurs, même aux plus sages, en leur parlant de leur fils : « C'est un enfant difficile : si vous n'y prenez garde, il vous causera de grandes peines » ; j'ai rarement dit cela aux parents, à ceux même qui avaient le plus de confiance en moi, sans perdre à l'instant une partie de leur confiance (1).

CHAPITRE II

Il faut vouloir corriger les défauts des enfants

> « Il semble que le père et la mère redoutent bien plus de donner la correction que l'enfant ne redoute de la recevoir. » (2)

Que verrons-nous dans ce chapitre deuxième : « Il faut vouloir corriger les défauts des enfants » ?

Nous verrons le *pourquoi* et le *comment* de cette obligation.

(1) Mgr Dupanloup, *De l'Education*, t. II, pp. 253 et 255.
(2) Mgr Besson, *Decalogue*, t. Ier, p. 316.

Article I. — Pourquoi faut-il vouloir corriger les défauts des enfants ?

> « Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus que de se corrigér d'un seul défaut. » (1)

Pourquoi faut-il vouloir corriger les défauts des enfants ?

Parce que c'est nécessaire.

D'où vient la nécessité de cette correction ?

Elle vient de son importance même. Nous l'avons étudiée il n'y a qu'un instant ; nous n'y revenons pas. Mais pour répondre à une objection que pourraient soulever certains esprits, nous allons établir la possibilité de cette correction.

N'y a-t-il pas des enfants réfractaires à toute correction, des incorrigibles ?

Il y a peut-être des enfants qui demeurent incorrigibles pour avoir été mal élevés.

Oui.

Mais des enfants incorrigibles par nature, dont on ne puisse avoir raison quand ils ont deux ans, trois ans, quatre ans, il n'y en a pas.

Affirmer le contraire serait conduire à la négation de toute moralité et de toute responsabilité, pour aboutir au remplacement de « la prison répressive par la maison de santé, et de l'éducateur par le médecin » (2).

On ne peut cependant méconnaître qu'il y a des natures rebelles et spécialement difficiles ?

Oui, il y a des enfants mal nés, dont la formation est un problème douloureux et incertain, qui hante l'esprit de l'éducateur et torture son âme.

Mais, dit Fénelon, l'enfance « est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger ».

Que faut-il faire en face de ces difficultés ?

Il faut s'armer de patience et d'énergie, compter pour rien l'assujettissement et les fatigues, s'atteler au travail

---

(1) La Bruyère, *Caractères*, xi.
(2) F. Nicolay, *op. cit.*, p. 144.

énorme qui s'impose et le pousser jusqu'au succès, en se souvenant de cette parole d'Ozanam : « L'éducation, comme toute œuvre humaine, vaut ce qu'elle coûte. »

N'y a-t-il pas quelque analogie entre les difficultés de cette formation et les difficultés de certains travaux matériels?

Oui, une analogie frappante.

Peut-on, par exemple, courber une branche de chêne et en faire un cercle régulier?

Non, si la branche est trop forte, si elle a poussé longtemps de travers, si l'on ne dépense pas l'effort nécessaire, si l'on prétend plier la tige sans préparation, si l'on veut aller trop vite, si l'on ne tient pas compte du fil du bois.

Oui, si l'on prend la tige petite encore, si on la place dans un milieu capable de l'assouplir, si l'on procède avec une ferme lenteur, si l'on suit les principes directeurs de ce genre de travaux (1).

L'application est à la portée de tous.

Article II. — Comment faut-il vouloir corriger les défauts des enfants?

« Qui veut la fin veut les moyens. »

Comment faut-il vouloir corriger les défauts des enfants?

1° Il faut vouloir personnellement.
2° Il faut vouloir sincèrement.
3° Il faut vouloir sans retard.
4° Il faut vouloir avec persévérance.

Que faut-il entendre par ces mots : « vouloir personnellement »?

Cette expression veut dire que les parents doivent envisager la correction comme une obligation personnelle, qu'ils peuvent sans doute remplir en collaboration avec d'autres éducateurs, mais dont ils ne peuvent, en aucun cas, se décharger complètement.

Y a-t-il donc des parents qui rejettent cette obligation sur autrui?

Oui ; « il est des parents qui sentent combien la réprimande leur sied mal, et ils vont confier leurs peines aux maîtres ou

(1) D'après F. Nicolay, *op. cit.*, p. 144-145.

aux pasteurs, en les priant de la faire à leur place. Mais ils ajoutent aussitôt : « Gardez-vous bien de dire que cela vient » de moi, car si mon fils, si ma fille le savait, c'en serait fait » de leur amitié, et je n'aurais plus leur confiance. » (1)

Comment faut-il apprécier cette conduite ?

1° Comme une sottise ! Le proverbe : qui aime bien châtie bien, a une contre-partie : qui châtie bien est aimé ; (« bien » étant entendu dans le sens de justice et de modération).

2° Comme une dégradation !

Quoi ! une mère, un père se cachent pour parler, pour reprendre et pour punir, derrière une autorité étrangère ! Ils empruntent la bouche d'autrui ! Ils craignent d'être entendus et reconnus ! Ils viennent, dans l'ombre et le mystère, après avoir assuré, par toutes les précautions possibles, le secret de leurs démarches !..... Où en sommes-nous ? Qui êtes-vous donc et que sont vos enfants ? Vous en êtes les appuis, et vous tremblez ; les guides, et vous vous retirez à l'entrée du chemin ; les maîtres, et vous n'osez plus parler ; les rois, et vous abdiquez (1).

Quelle devrait être, en semblable occurrence, la conduite des maîtres et des pasteurs sollicités de remplacer les parents qui se dérobent ?

Je supplie le prêtre et l'instituteur de ne tenir aucun compte de vos précautions et de dire hautement à votre fils et à votre fille : « Vous avez péché, c'est votre père qui me l'a dit, vous avez contristé sa bonté et offensé sa justice ; allez lui avouer votre faute et lui demander votre punition. » En s'exprimant ainsi, on sauvera du moins votre autorité malgré vous (1).

Qu'est-ce que « vouloir sincèrement » ?

C'est vouloir avec la décision qu'inspire une appréciation exacte des défauts à corriger.

Y a-t-il donc des parents dont les appréciations ne sont ni vraies ni sincères quand ils sont en face des défauts de leurs enfants ?

Oui ; et ils sont nombreux. Ils éprouvent pour les défauts de leurs enfants une indulgence qui confine à la faiblesse ; ils n'ont pas pour eux

..... ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses (2) ;

---

(1) Mgr Besson, *Décalogue*, t. Ier, pp. 318-319.
(2) Molière, *Le Misanthrope*, t. Ier, 1.

ils leur réservent un traitement de faveur ; ils poussent même l'aberration jusqu'à donner des noms de vertus aux pires écarts de langage et de conduite : ils appellent, par exemple, vivacité d'esprit, l'insolence d'un gamin qui répond à ses supérieurs ; ils parlent de volonté devant l'entêtement le plus déraisonnable ; ils nomment dignité l'orgueil le plus effronté ; à leurs yeux, la brutalité devient du courage, et l'école buissonnière une preuve de décision, pleine de promesses.

> .....Dans l'objet aimé, tout leur devient aimable ;
> Ils comptent les défauts pour des perfections
> Et savent y donner de favorables noms (1).

Comment faut-il se comporter avec des parents aussi grossièrement illusionnés ?

Il faut les rappeler à la plus élémentaire droiture et à la plus commune sincérité.

> J'appelle un chat un chat et Rolet un fripon,

disait Boileau (2).

Qu'ils fassent de même !

Et qu'ils conforment leurs décisions de volonté aux lumières d'une intelligence enfin délivrée de tout faux jour et de toute obscurité.

A quel moment faut-il vouloir la correction des défauts des enfants ?

Au moment où se manifestent les inclinations mauvaises ; c'est-à-dire dès le plus jeune âge.

Quelles objections soulève-t-on contre cette recommandation ?

Trois principales :

1° Il est encore si jeune, on peut attendre.

2° Il deviendra raisonnable en grandissant.

3° Ne pourrait-on le laisser tranquillement vivre sa vie ?

Que répondre à la première objection : « Il est encore si jeune » ?

S'il est assez âgé pour manifester des défauts, il est assez âgé pour en être corrigé.

---

(1) MOLIÈRE. *Le Misanthrope*, I, 4.
(2) *Satires*, I.

Que répondre à la deuxième objection : « Il deviendra raisonnable en grandissant » ?

Oui, il deviendra raisonnable en grandissant, à moins que ses défauts ne prennent le pas sur sa raison elle-même, ou ne devancent la volonté de les corriger.

Et puis, quand ainsi serait que l'enfant dût toujours vouloir amender sa vie, dès que, en grandissant, il en aurait compris la nécessité, de quel droit les parents iraient-ils aggraver, avant de la rejeter sur les épaules de leurs enfants, une obligation qu'ils n'auraient pas eu le courage de prendre pour eux-mêmes quand ils en avaient l'impérieux devoir ?

Que répondre à la troisième objection : « Ne pourrait-on laisser les enfants vivre tranquillement leur vie » ?

Dans un livre charmant par tant de côtés, mais gâté par d'odieux blasphèmes : *L'art d'être grand-père,* V. Hugo raisonne à peu près de même façon. Il se scandalise, en particulier, de la doctrine de l'Eglise qui ne reconnaît qu'à une seule créature le privilège de l'immaculée conception, et qui fait naître dans le péché,

..... Ce tourbillon de lumière et de joie,
L'enfance,..... l'essaim d'âmes que nous envoie
L'amour mystérieux qu'avril épanouit,
Ces constellations d'anges dans notre nuit (1).

Et il réclame, pour sa part, le droit de les gâter :

Laissez-moi donner des gâteaux à ces crimes (1),

dit-il en son langage de révolté.

Mais Victor Hugo n'est pas un théologien : ce n'est pas auprès de lui qu'il faut chercher des inspirations dogmatiques saines.

Ecoutons plutôt le Saint-Esprit, qui dit dans l'*Ecclésiastique* (2) :

Fais plier la tête de ton fils pendant sa jeunesse, et ne lui ménage pas les coups parce que c'est un enfant, de peur qu'il ne devienne opiniâtre et qu'il ne t'obéisse plus (et que tu n'aies la douleur au cœur). Corrige ton fils et fais-le travailler de peur qu'il ne trébuche par ta honteuse faiblesse.

---

(1) V. Hugo, *L'art d'être grand-père*, « L'Immaculée Conception ».
(2) xxx, 12-13.

Que veut dire cette expression : « vouloir avec persévérance » ?

Elle veut dire que les parents ne doivent jamais se résigner à l'acceptation des défauts et des écarts de leurs enfants.

Si les mères n'ont pas été des Blanche de Castille, elles doivent au moins être des Monique. Si elles n'ont pas dit à leurs enfants : « J'aimerais mieux vous voir morts que coupables d'un péché mortel », elles doivent au moins pleurer sur eux, consulter les Ambroise et prier sans découragement.

Y a-t-il donc des parents qui se résignent ?

Oui ; ils tentent quelques efforts, escomptant un triomphe facile ; comme le succès se fait attendre, ils se découragent.

— Bah ! se disent-ils alors, il y a dans le monde beaucoup de pères de famille qui ont fait pire et qui sont d'honnêtes gens.

Et, là-dessus, ils prennent leur parti.

Ce sont des malheureux et des lâches !

CHAPITRE III

Il faut faire vouloir aux enfants la correction de leurs défauts

---

Sitôt que par un vice ils pensent me confondre.
C'est en me corrigeant que je sais leur répondre.
(Boileau, *Epîtres*, VII.)

Que verrons-nous dans ce chapitre ?

Nous verrons *pourquoi* il faut faire vouloir aux enfants la correction de leurs défauts (art. I) ; et *comment* on peut obtenir des enfants qu'ils veuillent cette correction. (Art. II.)

Article I. — Pourquoi faut-il faire vouloir aux enfants la correction de leurs défauts ?

Voulez-vous être guéri ?
(*Joan.*, V, 6.)

Pourquoi faut-il faire vouloir à l'enfant la correction de ses défauts ?

Pour deux raisons principales :

1° Parce que la correction véritable est impossible sans une certaine collaboration de l'enfant.

2° Parce que faire vouloir à l'enfant la correction de ses défauts et le bien élever sont une seule et même chose.

Comment peut-on établir que « la correction véritable est impossible sans une certaine collaboration de l'enfant » ?

« Dieu, qui nous a créés sans nous, dit saint Augustin, ne nous sauvera pas sans nous. »

Pourquoi ?

Parce qu'il a fait l'homme libre et qu'il veut et doit traiter avec respect le formidable privilège de cette liberté.

De même, et la pensée est de Mgr Dupanloup, on n'élève pas un enfant sans lui et malgré lui.

D'où nous pouvons conclure, puisque la correction fait partie de l'éducation, qu'on ne corrige pas un enfant sans qu'il le veuille, au moins d'une certaine façon.

Sans doute, on pourra bien, sans lui, et peut-être malgré lui, plaquer à la périphérie de son être moral une vague apparence de vertu, un certain vernis de perfection, faits d'hypocrisie et de mensonge; mais la correction véritable, c'est-à-dire sincère, profonde et complète, n'est possible qu'avec la collaboration de l'intéressé.

Comment peut-on prouver que : « faire vouloir à un enfant la correction de ses défauts et le bien élever sont une seule et même chose » ?

Le voici.

Pourquoi, en effet, l'enfant répugnerait-il à la correction de ses défauts ?

Cela ne peut venir que de deux sources : de l'intelligence ou de la volonté.

1° De l'intelligence :

a) En ce sens que l'enfant ne sait pas qu'il a des défauts.

Mais alors son esprit n'a pas été éclairé, donc n'a pas été formé.

b) En ce sens que l'enfant n'admet pas que ce sont des défauts.

Mais alors c'est sa conscience qui n'a pas été formée.

c) En ce sens que l'enfant ne comprend pas l'importance de ses défauts.

Mais alors c'est son jugement qui n'a pas été formé.

2° De la volonté :

En ce sens que l'enfant n'a pas assez d'énergie pour entreprendre l'œuvre difficile de son amendement, ou qu'il s'oppose systématiquement à l'emploi des moyens nécessaires : il est faible ou entêté.

Mais alors c'est sa volonté qui n'a pas été formée.

De sorte que l'enfant qui ne veut pas la correction de ses défauts témoigne de lacunes graves dans la formation de son intelligence, de son jugement, de sa conscience et de sa volonté ; il accuse ses parents de l'avoir mal élevé.

Voilà pourquoi nous disons : les parents sont obligés de faire vouloir à l'enfant la correction de ses défauts, comme ils sont obligés de le bien élever.

Article II. — Comment peut-on obtenir des enfants qu'ils veuillent la correction de leurs défauts ?

> ..... Ce me sont de mortelles blessures
> De voir qu'avec le vice on garde des mesures.
> (Molière.)

Comment les parents pourront-ils obtenir de l'enfant qu'il veuille la correction de ses défauts?

Pour répondre plus adéquatement à la question, examinons-la sous trois aspects.

1° Quand l'enfant est petit;
2° Quand l'enfant grandit;
3° Quand l'enfant résiste.

Comment faut-il procéder « quand l'enfant est petit » ?

Comme l'enfant est davantage impressionné par les sentiments et les attitudes, il faut :

1° L'aimer beaucoup;
2° Eviter toute passion dans la correction de ses défauts.

Quelle affection faut-il éviter ?

Il faut éviter l'affection de faiblesse et de complaisance qui se masque fréquemment sous cette formule, devenue banale à force d'avoir été répétée : « Mon fils a le caractère un peu difficile, il se bute promptement, mais, en le prenant par le cœur, on en fait tout ce que l'on veut. » *En le prenant par le cœur,* c'est-à-dire, trop souvent, en satisfaisant tous ses caprices; en provoquant à fleur de peau, par caresses et

baisers, un mouvement de sensibilité qui lui fait faire des concessions ; en obtenant, par marchandages et promesses, qu'il veuille vendre sa soumission.

Ce sont là des contrefaçons de l'amour.

Laissons-les.

Quelle affection faut-il temoigner ?

Il faut aimer l'enfant d'un amour véritable, sérieux, intelligent, dévoué, désintéressé; d'un amour qui n'ait pas besoin de formules pour se traduire, mais qui transpire à travers tout l'être ; qui projette autour de la personne un rayonnement de douce lumière ; qui se dégage de la vie comme les effluves de chaleur d'un ardent foyer.

Quelle est l'impression produite par cette affection ?

L'enfant, avec sa perspicacité naturelle, la reconnaît tout de suite, et tout de suite il y répond.

Nul regard ne discerne mieux le cœur de l'homme que le regard d'un enfant. Dans un cercle de vingt personnes, il a vite découvert celle qui aime le plus et qui aime le mieux, et il est bientôt sur ses genoux (1).

Et s'il est vrai de dire que tout est bien accepté de la part d'une personne aimée, voilà l'enfant préparé à vouloir, au moins avec soumission, la correction de ses défauts, quand ses parents jugeront opportun de la lui faire subir.

A une condition, cependant, c'est que l'attitude des parents, en cette circonstance, ne soit point passionnée.

Pouquoi faut-il éviter toute passion dans la correction ?

Parce que, si les parents témoignent quelque passion, ils rabaissent la correction aux proportions d'une question personnelle : il n'y a plus, dès lors, que deux égoïsmes opposés l'un à l'autre, et l'enfant pourra se demander pourquoi son égoïsme, à lui, devrait céder devant l'égoïsme d'autrui.

Si, au contraire, les parents restent pleinement maîtres d'eux-mêmes, s'ils se comportent avec une dignité à peine teintée d'une ombre de tristesse, ils montreront qu'ils agissent au nom d'un principe supérieur à eux, et l'enfant le com-

(1) Mgr Bougaud, *Le christianisme et les temps présents*, t. II, p. 279-280.

prendra suffisamment, pour n'opposer, tout au plus, qu'une résistance passagère à ce qu'on veut obtenir de lui.

Comment faut-il procéder « quand l'enfant grandit » ?

En lui formant l'intelligence, les parents lui apprendront qu'il a, non pas..... des défauts en général (les plus aveugles et les plus orgueilleux sont obligés d'en convenir, et cela ne leur coûte guère), mais tel et tel défaut, en particulier, sous telle et telle forme, en telle et telle fréquence, à tel et tel degré de gravité.

En lui formant la conscience, ils lui présenteront ces défauts comme des désordres désagréables à Dieu; comme des déformations morales, des souillures d'âme; comme des sources de fautes; comme des dangers surnaturels.

En lui formant le jugement, ils lui feront envisager les conséquences possibles, probables ou certaines de ses faiblesses : ils lui montreront sa réputation ternie, son avenir compromis ou diminué, son bonheur menacé, la longue série des souffrances personnelles, familiales et sociales qu'il se prépare, s'il n'amende sa vie. « Ce qui peut nous arriver de pire après avoir commis une faute, c'est de ne pouvoir expier cette faute », disait Platon.

En lui formant la volonté, déjà ébranlée par la crainte d'un avenir troublé, ils lui proposeront le stimulant d'un grand amour, l'amour de ses parents, l'amour du bien, l'amour de son âme, l'amour du ciel, l'amour de Dieu.

Tout cela avec bonté, avec intelligence, avec désintéressement, à la faveur des circonstances, d'une manière progressive.

Que résultera-t-il de cette formation ?

1° L'enfant, pour le moins, se soumettra à la correction de ses défauts;

2° Souvent même, il l'acceptera généreusement, et en témoignera sa reconnaissance. Il serait désirable d'habituer l'enfant à dire « merci » à ses père et mère, quand ils lui rendent le grand service de le corriger de ses défauts (1).

---

(1) Quelques-uns, peut-être, trouveront cette pratique un peu spartiate ; nous croyons qu'elle est surtout chrétienne : elle s'harmonise si bien avec ce que l'enfant doit penser de son âme et de sa destinée.

Et, par ailleurs, elle entre si facilement dans les habitudes d'une éducation

3° Souvent encore, l'enfant la voudra, cette correction; il la désirera; il la demandera; il prendra même les devants, comme en témoignent les trois petits traits authentiques que nous allons citer :

Françoise, quatre ans, à sa maman, très malhonnêtement :
— Je veux que tu me donnes un crayon!
Distraite, ne retenant que le mot « crayon », sa maman lui en avance un :
— Merci!..... mais tu oublies de me gronder!

Jules, cinq ans, entend un prédicateur dire, du haut de la chaire : « Les enfants gâtés ont déjà un pied dans l'enfer! » il se tourne vers sa mère, et, tout haut, avec des larmes dans la voix :
— Je ne vais pas aller en enfer, dis, maman?

Jacques, à onze ans; dans une maison amie où il va quelquefois, il est repris à table par l'institutrice des enfants, pour une bévue qu'il a commise. Après le repas :
— Mademoiselle, je vous prie, réprimandez-moi encore, quand je ferai quelque chose de mal.
4° Il y a des enfants qui s'imposent à eux-mêmes une pénitence, quand ils ont commis quelque faute à l'insu de leurs parents, et qui, ensuite, simplement, font connaître le tort et sa réparation, pour savoir s'ils ont sainement apprécié et s'ils se sont suffisamment punis!
Heureux parents! Plus heureux enfants!
Seuls ceux-là pourront douter des ressources merveilleuses que recèle le cœur des petits, qui ne les ont jamais exploitées avec intelligence et amour.

N'y a-t-il pas des « enfants entêtés » dont il est difficile d'avoir raison?

Oui; soit disposition naturelle, soit fruit d'une éducation défectueuse, il y a des enfants qui opposent de la résistance à ce qu'on veut obtenir d'eux : ce sont des entêtés.
Aux parents qui se trouveraient aux prises avec ce genre

sérieuse, que nous ne pouvons nous résoudre à y voir un effort contre nature.
Est-il besoin de dire qu'il ne s'agit pas ici de ce merci ironique avec lequel les mauvais élèves, dans certains collèges, accueillent les remontrances et les punitions des professeurs!

de difficultés et qui seraient tentés de se décourager, on pourrait rappeler cette parole de Mgr Dupanloup :

Et pourquoi donc êtes-vous sur terre, pères et mères, sinon pour vouloir avec sagesse et pour faire vouloir avec autorité ? (1)

Tous les parents ont-ils assez d'autorité pour faire vouloir leurs enfants ?

Non, malheureusement.

Les parents timides et faibles sont incapables d'y réussir.

Ce sont eux qui capitulent, et ce sont leurs enfants qui les font vouloir :

— Mon fils a quinze ans, disent-ils ; on ne peut plus lui commander.

Et ils obéissent.

Ces malheureux pourraient lire, dans la sainte Ecriture, l'histoire du grand-prêtre Héli : Héli était un digne ministre de Dieu ; ses fils avaient trente ans ; ils prévariquèrent ; leur père ne les corrigea pas : on sait, par la Bible, comment eux et lui furent punis de Dieu.

Que faut-il pour y réussir ?

Il faut que les parents le veuillent à tout prix.

1° Il faut que les mères soient de nouvelles Blanche de Castille et qu'elles préfèrent tout, même la mort, au péché.

Je ne sais plus quel philosophe, se posant cette question : qu'est-ce que l'homme ? y fait cette réponse sublime : « L'homme est un être qui est capable de donner sa vie pour la justice. » La mère chrétienne est une bien autre merveille. C'est un être qui est capable de donner la vie même de son enfant pour la justice ; qui aime tant la justice, la vérité, c'est-à-dire Dieu habitant l'âme de son enfant, que, pour qu'il ne sorte pas de ce sanctuaire où elle l'a déposé elle-même, elle verrait plutôt se briser et disparaître l'enveloppe matérielle : que dis-je ? c'est un être qui, lorsque la persécution éclate, lorsque le mal se montre, dans l'affreuse alternative qui lui est faite de voir périr son enfant dans le temps ou de le perdre pour l'éternité, n'hésite pas un instant à le présenter elle-même au bourreau, l'aimant mieux mort que souillé. Voila ce dont Jésus-Christ a donné au monde l'étonnant spectacle en créant la mère chrétienne (2).

2° Il faut que les mères soient, s'il est nécessaire, d'autres Monique, et qu'elles tirent de leur cœur ce cri, ce sanglot auxquels Dieu ne résiste pas, et qui sauvent les enfants égarés.

---

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 257.
(2) Mgr Bougaud, *Histoire de sainte Monique*, p. 45-46.

Quand une mère a épuisé, pour ramener un fils coupable, les conseils, les avertissements, les reproches, et qu'en apparence elle ne peut plus rien, il lui reste encore une puissance, la plus grande de toutes : il lui reste ses larmes. Qu'elle prie, qu'elle pleure, qu'elle aille chercher dans ces replis secrets où l'âme de la mère et l'âme de la chrétienne se touchent une certaine larme que Dieu a faite exprès : voilà l'enfant sauvé! Et tous les jours on voit des jeunes gens qui avaient abusé de tout, dont la vie avait traîné dans les ignominies et dans tous les scandales, et qui renaissent à la vertu, parce que leurs mères ont pleuré (1).

Section III

LA PRATIQUE DE LA CORRECTION

« La correction tend directement à l'amélioration du coupable : on corrige pour rendre meilleur. » (2)

Comment se divise cette troisième section?

Nous donnons des règles générales (chapitre I); et nous indiquons le traitement particulier de quelques défauts (chapitre II).

CHAPITRE I

Les règles générales de la correction

« Chacun doit employer les règles générales selon les besoins particuliers. » (FÉNELON.)

Comment se divise ce chapitre relatif aux « règles générales de la correction »?

En deux articles :
Article I. — Ce qu'il faut faire avant l'âge de raison.
Article II. — Ce qu'il faut faire à partir de l'âge de raison.

(1) Mgr BOUGAUD, *Histoire de sainte Monique*, p. 45-46.
(2) Mgr DUPANLOUP, *De l'éducation*, t. II, p. 380.

ARTICLE I. — Ce qu'il faut faire avant l'âge de raison.

De mauvais fruits naissaient sur un arbre novice,
Du verger il fallait soudain le retrancher;
La racine s'allonge : on ne peut l'arracher.
C'est l'histoire du vice (1).

Faut-il donc s'occuper si tôt de la correction des défauts de l'enfant?

L'éducation, nous l'avons remarqué déjà, commence avec la vie : donc, aussi la correction. Car l'enfant apporte en naissant, et manifeste bien avant l'âge de raison, certains défauts qu'il importe de réprimer dès le principe.

Tout retard augmente les difficultés; et quand le retard se prolonge, il peut rendre les difficultés presque insurmontables.

En quoi consiste la correction durant les premiers mois?

Elle se borne à ne pas satisfaire les caprices de l'enfant, caprices manifestés par des pleurs que rien ne justifie.

Sous ces cris, une mère perspicace soupçonne de l'égoïsme, de la sensualité, ou quelque autre défaut, et elle s'empresse de les réprimer.

Faut-il donc laisser pleurer les enfants?

Si leurs larmes sont l'expression d'un besoin ou d'un désir légitimes, il faut en tenir compte, et s'efforcer de les apaiser.

Mais, s'il est évident qu'elles ne sont versées que pour arracher à la faiblesse maternelle la satisfaction d'un caprice ou d'une fantaisie, il faut alors fermer ses oreilles et son cœur, et laisser pleurer le bébé jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même, épuisé ou vaincu.

Nous avons vu un enfant crier pendant des heures dans son berceau, parce qu'il voulait que sa mère le prît dans ses bras.

Il avait huit mois.

Il était déjà gâté.

Que faut-il faire quand l'intelligence s'éveille?

L'enfant grandit.

Il commence à marcher, à parler.

---

(1) MOLLEVAUT, *Le jeune arbre.*

Certains défauts se manifestent : c'est la gourmandise, la colère, le mensonge, un refus net d'obéissance, la vanité, l'égoïsme, etc.

Si l'enfant est d'un naturel doux et craintif, une correction légère suffira généralement à réprimer ses écarts : le refus d'une friandise, d'un jouet; la privation d'une marque d'affection; l'obligation de se tenir immobile dans un coin; le sacrifice de manger seul; l'humiliation de se mettre au lit plus tôt que de coutume.

Que faut-il faire quand l'enfant a deux ou trois ans?

L'enfant comprend mieux, il est aussi plus revêche; il faut donc que la correction soit plus énergique.

Que faut-il que l'enfant sache et comprenne, dès la première lueur de son intelligence?

Qu'il est inutile de pleurer, de résister ou d'insister; que l'on veut de lui une obéissance prompte et complète, et que, pour l'obtenir, on ne reculera jamais devant une correction même sévère, ou devant un sacrifice même pénible.

Article II. — Ce qu'il faut faire à partir de l'âge de raison.

« Il n'est point d'animal plus sujet à se cabrer que l'homme, surtout dans le jeune âge; il n'en est point dont la conduite demande plus d'art, et les fautes mêmes plus de ménagement. » (1)

Comment faut-il envisager la correction des enfants qui ont atteint l'âge de raison?

La correction, entendue dans un sens large, comporte alors quatre actes principaux :

1° L'instruction-exhortation;
2° La réprimande et l'encouragement;
3° La menace;
4° La correction proprement dite.

---

(1) Un ancien philosophe.

§ I. — *L'instruction-exhortation.*

« Je n'ai connu les diverses règles de mon lycée que par les diverses punitions dont j'étais accablé. » (1)

Pourquoi faut-il faire entrer l'instruction dans l'analyse de la correction?

Parce qu'elle en est une condition indispensable.

1° S'il s'agit des actes à poser, il faut, avant tout, que l'enfant sache ce qu'on veut de lui; il faut qu'il connaisse ce qui est permis et ce qui est défendu; il faut qu'il soit à même de distinguer le bien du mal.

Il serait absurde, maladroit et pernicieux de punir un enfant pour une faute matérielle de pure ignorance.

2° S'il s'agit des défauts à corriger, il faut que l'enfant sache que ce sont des défauts, et qu'ils se trouvent en lui.

Instruction délicate, à propos de laquelle Fénelon fait cette importante recommandation :

Si on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts. C'est le moyen de les lui dire sans l'affliger; ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Quel caractère particulier doit revêtir cette instruction?

Elle doit s'appuyer sur la religion.

Elle doit s'adresser au cœur.

Elle doit être pratique et entraîner à l'action.

Elle doit donc se faire sous forme d'exhortation.

Ne dites jamais à l'enfant son défaut sans ajouter quelque moyen de le surmonter qui l'encourage à le faire; car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche (2).

§ II. — *La réprimande et l'encouragement.*

« C'est souvent la négligence du maître qui rend l'écolier punissable. » (QUINTILIEN.)

Qu'est-ce que la réprimande?

C'est la répression, par la parole ou le regard, d'une faute commise, d'un tort ou d'un désordre.

---

(1) Parole citée par Mgr DUPANLOUP, *De l'Education*, t. II, p. 399.
(2) FÉNELON.

Elle suppose une matière peu importante, plus d'inattention que de mauvaise volonté, plus de légèreté que de méchanceté, en un mot une culpabilité atténuée.

Quelles sont les formes de la réprimande?

1° La parole : un avis immédiat; quelques mots graves et sévères; quelques réflexions indulgentes et paternelles.

2° Le regard : quand il exprime l'étonnement, le mécontentement, la tristesse, il peut faire sentir à l'enfant, s'il a du cœur, qu'il est en état de disgrâce, et qu'il doit se repentir et s'amender.

Quelle est la « première condition » à réaliser pour que la réprimande soit utile?

Pour être utile, la réprimande doit être faite *avec calme :* la colère et les paroles aigres ne portent pas la conviction.

Quelle est la « deuxième condition »?

Pour être utile, la réprimande doit encore être faite *avec désintéressement.*

Il est permis aux parents de faire valoir la peine ou la joie qu'ils éprouvent des défauts et des vertus de l'enfant ; mais ils ne doivent jamais se contenter de ce motif par trop instable. L'enfant a besoin d'une règle de conduite objective.

Quelle est la « troisième condition »?

La réprimande doit aussi être faite *avec bonté.*

Joseph de Maistre dit, en parlant de sa femme :

Elle avait un talent d'éducation que je regarde comme le huitième don du Saint-Esprit : c'est celui d'une certaine persécution amoureuse, au moyen de laquelle il lui est donné de tourmenter ses enfants du matin jusqu'au soir, pour faire, s'abstenir, apprendre, sans cesser d'en être tendrement aimée.

1° *La sévérité* glace en quelque sorte nos défauts et les fixe; souvent l'indulgence fait mourir (1).

2° *Les moqueries* produisent un effet déplorable.

Un jeune coupable, honteux, pleure à l'écart. Le père va le chercher, lui place la tête en pleine lumière :

— Voyez comme il est beau! Comme il est charmant!

(1) JOUBERT, *Pensées.*

Quel joli petit garçon nous avons là! Va! Ne te gêne pas, crie encore plus fort!

L'enfant s'aigrit, devient méchant; ce n'est pas le moyen de lui faire accepter la correction de ses défauts.

On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre pas la raillerie (1).

3° *Les rabaissements* ne valent pas mieux :

— Que tu es sot! Que tu es stupide! Que fera-t-on jamais d'un être aussi maladroit et aussi borné?

On se laisse aller à ces réflexions devant les petits camarades de l'enfant; on attire ainsi leur attention sur des défauts qu'on aggrave; on le compare lui-même à tel ou tel petit garçon du voisinage connu comme niais ou dépourvu de moyens, etc.

Si ces réflexions sont vraies, la remarque qu'on en fait est d'autant plus blessante.

Si elles ne sont pas vraies, on aigrit l'enfant; on détruit sa bonne volonté : il n'a plus rien à ménager, sa réputation est faite; on nuit à son avenir : il est classé, il passera toujours pour un cancre, un incapable, une nullité.

Quelle est la « quatrième condition »?

La réprimande doit être faite *avec tact*, c'est-à-dire :

1° Rester secrète, quand la faute a été secrète;

2° Observer les règles de la politesse : la politesse est une supériorité, et l'oubli des formes fournit des armes au mécontentement de l'enfant;

3° Garder la mesure : l'exagération fausse la conscience, ou nuit à l'autorité.

Quelle est la « cinquième condition »?

La réprimande doit être faite *avec précision* : les généralités manquent le but, et, en certains cas, risquent d'atteindre des innocents.

Ces règles sont-elles généralement observées?

Non.

Elles sont, en effet, d'une application difficile.

---

(1) MOLIÈRE, préface de *Tartufe*.

A propos de la conduite des hommes, un publiciste écrivait : « Pour jouer de ce clavier-là, il faut énormément de doigté : l'instrument est délicat, et un rien suffit pour qu'on fasse une fausse note » (1).

Quel est le complément necessaire de la reprimande ?

C'est l'encouragement et l'éloge.

Un bon approbateur est aussi nécessaire qu'un bon correcteur (2).

La réprimande, en effet, fait éviter le mal, et c'est un grand avantage ; mais l'encouragement produit l'entrain et l'élan pour le bien, et c'est évidemment un avantage plus grand. D'autant mieux que, par voie de conséquence, il diminue l'attrait pour le mal et en détourne presque fatalement.

Les vertus bouttent et florissent en cet aage-là, et prennent pied ferme par les louanges que l'on leur donne (3).

Cela étant, n'est-il pas juste de dire que l'encouragement doit l'emporter sur la remontrance ?

Nous n'hésitons pas à répondre par l'affirmative :

1° « On prend plus de mouches, disait saint François de Sales, avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre. »

2° Les bons éducateurs doivent être des excitateurs d'âmes, des réveilleurs d'énergies : ce qui ne va pas sans l'emploi fréquent de l'éloge et de l'encouragement, l'utilisation de l'amour-propre en ce qu'il a de légitime.

L'abbé J. Leber, professeur à l'école Saint-Charles, de Saint-Brieuc, donna un jour à ses élèves de troisième, pour une étude d'une heure, cent vers de la tragédie de *Cinna* à apprendre par cœur ; plusieurs arrivèrent à réaliser ce tour de force ; la plupart essayèrent et eurent certainement le sentiment que lorsqu'on veut, on peut (4).

On peut prendre l'enfant à part et lui adresser quelques paroles d'encouragement, comme celles-ci, par exemple :

— Voyons, mon enfant, tu n'es pas un sot ; si tu voulais, comme tu ferais bien toutes choses ; et je serais si heureux d'avoir un fils studieux, qui ferait honneur à son nom, qui

(1) Cité par J. Kieffer, *L'autorité*, p. 211.
(2) Joubert, *Pensées*.
(3) Amyot.
(4) Kieffer, *L'autorité*, p. 204.

se préparerait à gagner honorablement sa vie, et tu as tout ce qu'il faut pour y réussir.

On a vu un million d'hommes marcher à la mort des batailles pour entendre tomber des lèvres d'un seul homme, d'un maître, d'un empereur, ces mots : « Je suis content de vous ! » Que ne devrait pas faire un fils pour mériter de son père ou de sa mère cette suprême récompense ? (1)

Quand l'encouragement est-il plus spécialement nécessaire ?

Quand l'enfant, sur le chemin du retour, fait des efforts de bonne volonté pour se vaincre et s'amender.

Pourquoi est-ce la « bonne volonté » qu'il faut surtout encourager ?

Parce qu'elle est essentielle, et qu'il est de toute nécessité que l'enfant ne la confonde pas avec le succès.

La bonne volonté peut rester inefficace et être néanmoins sincère et énergique.

Aux parents de l'apercevoir ou de la deviner, car si les enfants constatent que les appréciations de leur père et de leur mère ne correspondent pas à leur travail et à leurs efforts, ils abandonneront la lutte, et la correction, heureusement commencée, sera pour le moins gravement compromise.

Que de fois la constatation en a été faite, dans les maisons d'éducation, par exemple :

— Oh ! Père, j'ai joliment « bûché », cette semaine ! Aussi, mon professeur m'a donné un 5. Maintenant, j'espère bien n'avoir plus jamais de 3 ni de 4.

Et en sens inverse :

— Ah ! Père, j'ai fait tout ce que j'ai pu, là, vrai ! Ah bien ! ce n'est pas la peine ; le professeur m'a encore donné des 3. Il m'en veut, c'est sûr.

Et, suivant le caractère de l'enfant, on lisait dans ses yeux le signe de la colère ou celui du découragement (2).

N'y a-t-il pas un excès à craindre ?

Oui ; c'est celui qui consiste à dépasser la mesure de ce qui est conciliable avec la morale et la conscience ; à louer, par exemple, ce qui devrait être blâmé, à encourager ce qui devrait être combattu, à tolérer les premiers et timides essais d'insubordination de l'enfant.

---

(1) E. JULIEN, *Du berceau à l'ecole*, p. 104.
(2) CHARRUAU, *Nos enfants*, p. 55.

En chemin de fer, Monsieur, Madame et leur fils, un petit personnage d'une quinzaine d'années, voyagent de compagnie. Ils voudraient bien prendre leur repas au wagon-restaurant, mais — et c'est la mère elle-même qui le raconte, avec plus d'admiration que de mécontentement, — « il n'y avait plus qu'une place disponible, et André l'a gardée pour lui ». (André, c'est le jeune homme.)

Eux, le père et la mère, s'arrangèrent comme ils purent : ils semblaient, d'ailleurs, trouver la chose toute naturelle, et je ne jurerais pas qu'ils ne fussent, au fond, remplis d'admiration pour le savoir-faire de leur égoïste héritier. Au moins pouvait-on le présumer, à voir la joie reconnaissante avec laquelle ils accueillirent les modestes provisions que « le chéri » avait daigné leur apporter. (*Authentique.*)

§ 3. — *La menace.*

> « La plus désirable et meilleure éducation est celle où l'enfant craint toujours le fouet et ne le reçoit jamais. »
> (SAINT JEAN CHRYSOSTOME.)

Quand faut-il recourir à la menace ?

1° Quand la réprimande ne suffit pas ou ne suffit plus.
2° Quand la faute est plus grave ou devient habituelle.
3° Quand il y a récidive peu de temps après une réprimande précédemment faite.

Quelles qualites doit revêtir la menace d'une correction pour produire son effet ?

1° Elle doit être *grave*.
2° Elle doit être *calme*.
3° Elle doit être *modérée*.
4° Elle doit être *sincère*.
5° Elle doit être *unique*.

Pourquoi la menace doit-elle être « grave » ?

Pour produire impression sur le délinquant; la gravité, en effet, ajoute au sérieux une certaine expression de tristesse qui s'harmonise avec la situation et convient au but que l'on veut atteindre.

Pourquoi la menace doit-elle être « calme » ?

Pour ne pas tomber dans l'exagération et pour ne jamais annoncer un châtiment qui, s'il était appliqué, serait sans proportion avec la gravité de la faute ou le degré de développement du défaut.

Pourquoi la menace doit-elle être « modérée » ?

Pour pouvoir être exécutée.

Il est déplorable, en effet, de se livrer à des menaces pratiquement irréalisables.

L'enfant est trop intelligent pour croire, même un instant, « qu'on le donnera au premier monsieur qui se présentera »; « qu'on l'embarquera sur le premier bateau venu » ; « qu'on le laissera au lit toute la journée ».

Il (le loup) entend un enfant crier ;
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup (1).

Il y a beau temps que La Fontaine a convaincu le loup de ne pas écouter

Mère tenchant chin fieu qui crie (1).

Pourquoi la menace doit-elle être « sincère » ?

Pour être formulée avec conviction.

Si, en effet, les parents n'ont pas l'intention d'infliger la correction qu'ils annoncent, ils se trahiront malgré eux : leur voix, leur regard, leur geste manifesteront leurs dispositions intérieures, et l'enfant, perspicace et frondeur, restera d'une indifférence déconcertante, sous le flot des plus retentissantes formules.

Pourquoi avons-nous dit que la menace doit être « unique » ?

1° Afin d'instruire certains parents qui, pour enfreindre cette recommandation, deviennent « assommants », perdent leur autorité et se font mépriser.

Il y a des parents qui, pendant six ou huit ans, redisent plusieurs fois par jour à leur fils qu'ils vont le corriger (2).

---

(1) La Fontaine, *Fables*, IV, 16.
(2) F. Nicolay, *op. cit.*, p. 167.

2° Afin d'instruire certains parents qui, après avoir annoncé une correction, parlementent avec leurs enfants et paraissent se complaire dans une lutte sans dignité et sans issue.

Ils menacent ; ils discutent ; ils cèdent.

Ils re-menacent ; ils re-discutent ; ils re-cèdent.

Et au lieu de corriger, ils font des enfants gâtés, des incorrigibles et des mauvais cœurs, par-dessus le marché : car, « pas plus que la fleur de lotus, l'amour filial ne s'épanouit dans les ondes agitées » (1).

§ 4. — *La correction proprement dite.*

> « Observez tous les moments, pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. » (FÉNELON.)

Comment se divise le paragraphe de la correction proprement dite?

En trois parties :

1° Les règles à suivre.

2° Les sanctions à utiliser.

3° Le complément de la correction : les récompenses.

1° Les règles à suivre.

Est-il facile d'exercer l'art de la correction ?

Très difficile, au contraire.

Il y faut beaucoup de jugement, beaucoup de vertu, beaucoup de volonté et beaucoup de doigté.

Tous les hommes, jusqu'aux moindres, veulent qu'on les flatte et ne peuvent souffrir qu'on les réprime ; c'est un vice qui est entré jusque dans les moelles à toute la nature humaine (2).

Les parents faibles, qui n'ont pas la vertu de prendre sur eux ni la volonté de bien remplir leurs devoirs d'état, gâtent leurs enfants par leur *faute*.

Les parents ignorants, et souvent maladroits, qui ne connaissent rien ou presque rien des conditions d'une correction efficace, gâtent leurs enfants par leur *fait*.

---

(1) NICOLAY, *op. cit.*, p. 168.
(2) BOSSUET, *Méditations sur l'Evangile*, IIe partie, 15e jour.

Quelle est la « première règle » à suivre pour corriger utilement?

La correction suppose et nécessite le calme.

A qui s'impose cette vertu ?

Elle s'étend au supérieur qui corrige et à l'inférieur qui est corrigé : suivant le conseil de Fénelon : « Ne reprenez jamais un enfant ni dans son premier mouvement ni dans le vôtre. »

Pourquoi faut-il attendre, avant de corriger, que l'enfant soit calme ?

Parce que la correction, si juste et si charitable qu'elle soit, n'a pas de prise sur une âme violemment agitée par la tempête de la colère; quelquefois, elle pourrait même aggraver le mal (1).

Pourquoi le calme est-il surtout nécessaire au supérieur qui corrige?

Parce que : 1° « Il n'y a que la raison qui ait le droit de corriger », dit Fénelon.

La raison et non la passion, car la passion trouble la raison.

2° La correction, d'ailleurs, n'est point faite pour détendre les nerfs paternels ou maternels ; elle a pour but d'améliorer; or, la passion n'améliore pas.

Il faut que ceux qui gouvernent les autres soient semblables aux lois qui demeurent impassibles, châtient uniquement par équité, en vue du bien public et non par colère (2).

Il faut s'efforcer d'imiter le calme de ce recteur du collège de Rugby (Angleterre) qui s'était chargé de donner lui-même la correction du fouet à un de ses élèves, et qui, tout en réassujettissant ses lunettes qui auraient pu le gêner pendant l'opération, demandait calmement au jeune homme des nouvelles de sa famille (3).

Ecoutez saint François de Sales donner une direction et des avis à sainte Jeanne de Chantal, pour corriger ses petits enfants, dont deux aux environs de la cinquième année. C'est un saint qui parle à une sainte; il n'exagère rien; mais il a vu le mal et il signale le remède. Il sait, par exemple, que la vanité envahit le cœur des jeunes personnes de trois ans : « Otez-leur la vanité de leur âme; elle naît presque avec le sexe. » Mais ne sarclez point les mauvaises herbes au hasard et avec brusquerie; reprenez, châtiez, en pleine possession de vous-même et avec amour : « Faites tout cela petit

---

(1) Mgr Rosset, *Devoirs des parents*, p. 83.
(2) Ciceron, *De officiis*, I, n° 89.
(3) E. Kieffer, *L'autorité*, p. 64.

à petit, lentement, suavement, comme font les anges, par des mouvements gracieux et sans violence. »

Comme font les anges; quels modèles donnés aux mères par le plus aimable des saints! Quelqu'un — c'était un père de famille — parlant des défauts à corriger chez les petits enfants, disait : « Il faut traiter cela comme on traite les dents de lait. Soignez-les, sans vouloir les arracher trop vite ou trop rudement; un fil suffit, appliqué au moment voulu, à les déraciner quasi sans douleur. Mais il faut choisir le moment et l'instrument. » (1)

Quel effet produit sur les enfants une correction passionnée?

Un effet désastreux.

Les enfants ne pardonnent rien à leurs parents sur ce point.

Pour peu qu'il paraisse d'émotion sur le visage du maître ou dans son ton (c'est la même chose pour les parents), l'enfant s'en aperçoit aussitot, et il sent bien que ce n'est pas le zèle du devoir, mais l'ardeur de la passion qui allume ce feu; et il n'en faut pas davantage pour faire perdre tout le fruit de la punition : les enfants, tout jeunes qu'ils sont, ont le discernement très fin pour connaître les passions au visage et à tout l'extérieur (2).

Quelle est la « deuxième règle » à suivre pour corriger utilement?

Il faut proportionner la correction à la faute commise ou au degré de mauvaise volonté.

On ne traite pas un oubli comme une faute positive; ni une maladresse comme une méchanceté.

Quelle est la grande difficulté que rencontre l'observation de cette règle?

La voici : L'homme est un être impressionnable; et parmi les impressions qu'il subit, il en est qui n'ont rien de commun avec la raison; si, malgré cela, il se laisse entraîner par elles, il fait fausse route, il s'égare, et, en matière de correction, il prend des mesures qui sont sans rapport et sans proportion avec la faute commise ou le degré de mauvaise volonté du délinquant.

Un enfant, par exemple, vous brise, par accident ou par maladresse, une potiche qui vous est chère.

De faute, il n'en est aucune.

De mauvaise volonté, pas même l'ombre.

---

(1) P. DELAPORTE. *Les petits enfants* p. 128.
(2) Abbé FLEURY, cité par Mgr DUPANLOUP, *De l'éducation*, t. II, p. 382.

Votre impression, cependant, est très pénible, puisque, dans l'hypothèse, vous tenez beaucoup à l'objet brisé.

Qu'allez-vous faire?

Si vous suivez votre impression, vous gronderez, punirez ou frapperez l'enfant, plus peut-être que s'il avait blasphémé, ou commis quelque péché mortel.

Si vous raisonnez, si vous suivez la règle que nous avons énoncée, à savoir : « qu'il faut proportionner la correction à la faute commise et au degré de mauvaise volonté », vous vous contenterez de faire remarquer à l'enfant, avec le plus grand calme, qu'en prenant telle précaution, il aurait sans doute évité l'accident.

Quelle est la « troisième règle » à suivre pour corriger utilement?

Il ne faut jamais s'exposer à atteindre un innocent.

Il vaudrait mieux laisser une faute sans réparation que de la faire expier à qui ne l'a pas commise.

Rien ne révolte et n'aigrit l'enfant comme une injustice réelle ou apparente : il ne peut en prendre son parti; tout en lui réclame, proteste et s'indigne en face de l'iniquité; il en est blessé jusqu'au fond de l'âme.

Quelle est la « quatrième règle » à suivre pour corriger utilement?

Il faut corriger très rarement et très sévèrement (relativement).

Les deux vont ensemble : la correction doit être très rare pour pouvoir être très sévère; et elle doit être très sévère pour pouvoir être très rare.

Par conséquent, un seul dîner au pain sec vaut mieux que vingt privations de dessert; une seule fustigation « bien placée » (nous parlons des jeunes enfants) préserve de vingt « claques », dispense de cent menaces, supprime mille admonestations (1).

N'y-a-t-il pas encore une autre raison pour laquelle la correction, surtout la correction quelque peu violente, doit être rare?

Si vous avez envie, dit Montaigne, qu'il (l'enfant) craigne la honte et le châtiment, ne l'y endurcissez pas.

---

(1) D'après Nicolay, *op. cit.*, p. 205.

L'enfant accablé de punitions et de châtiments finit par s'y résigner; il ne tente même plus aucun effort pour échapper à l'inévitable.

Rien n'est plus douloureux à voir que la figure d'un enfant battu, dit A. Binet.

En réalité, il y a quelque chose de plus douloureux à voir : c'est le visage d'un enfant qui ne redoute plus d'être battu (1).

Quel est le grand avantage de cette méthode?

C'est la tranquillité dans laquelle on vit.
L'autorité est établie sur une base solide.
L'obéissance est immédiate, et le respect profond.
L'affection n'y perd rien (2).
Tout le monde est heureux.

Quelle est la « cinquième règle » à suivre pour corriger utilement?

Une fois la correction passée, il faut tout oublier, c'est-à-dire se comporter comme si rien ne s'était produit; ne plus parler de la faute ni du châtiment; rendre au petit délinquant son affection, sa bonne humeur et sa confiance.

Quel est l'avantage de cette pratique?

L'enfant s'aperçoit que la correction est vraiment une réparation; que ses parents ne veulent sincèrement que le rendre meilleur; que, pour être heureux, même après une faute, il n'a qu'à la regretter et à l'expier.

L'enfant accepte sans trop de peine qu'on le mène parfois assez rudement.....: il subira même un châtiment peut-être excessif, sans conserver trop de rancune, à condition de pouvoir se dire :
— M. X... ou le P. X... est en colère; mais tout à l'heure il n'y paraîtra plus. Il ne m'en voudra pas; ce sera fini (3).

2° Les sanctions à utiliser.

Comment se divisent les sanctions qui peuvent être utilisées dans la correction?

En deux catégories :
1° Les réactions naturelles.

---

(1) KIEFFER, *L'autorité*, p. 191.
(2) La crainte fixe l'amour, au moins dans les enfants. Il y a, dans le premier de ces sentiments, quelque chose d'austère qui empêche l'autre de s'évaporer. (JOUBERT, *Pensées*.)
(3) R. P. CHARRUAU, *Nos enfants*, p. 51-52.

2° Les pénalités artificielles.

C'est Herbert Spencer qui est l'auteur de cette distinction, devenue classique.

Que faut-il entendre par « réactions naturelles »?

On entend par là les châtiments qui découlent directement des infractions commises par l'enfant.

Un enfant qui se laisse tomber, ou se heurte la tête contre une table, ressent une douleur dont le souvenir tend à le rendre plus attentif (1).

Un enfant habituellement inexact manque une partie de plaisir.

Plus tard, un jeune homme insouciant se voit déçu dans ses plus légitimes espérances, par rapport à sa situation et à son avenir.

Que faut-il penser des « réactions naturelles » envisagées comme moyens de correction?

Elles n'auraient guère que des avantages, si l'on n'avait la prétention d'en faire le principe fondamental de la distinction entre le bien et le mal, et de les ériger en système trop exclusif de toute autre sanction (2).

Quels sont les avantages des « réactions naturelles »?

1° La pénalité étant appliquée par les mains de la nature, et non par celles d'un individu, l'enfant en éprouve moins d'irritation (3), tandis que le père, ne faisant que remplir le devoir comparativement passif qui consiste à laisser la peine se produire par les voies naturelles, conserve un calme relatif (4).

2° En conséquence, « l'exaspération mutuelle étant ainsi prévenue, des relations plus douces, plus fécondes en bonnes influences existent entre les parents et les enfants » (4).

3° L'enfant qui transgresse une loi s'aperçoit ou du moins peut s'apercevoir qu'il n'est pas seulement méchant, mais encore maladroit.

---

(1) H. Spencer, *De l'éducation*, p. 180.

(2) Ce sont là les deux vices essentiels de la thèse d'Herbert Spencer.

(3) C'est aussi l'avis de Joubert : « La nécessité qui vient des choses nous soumet, celle qui vient des hommes nous révolte. » (*Pensées*.)

(4) H. Spencer, *op. cit.*, p. 201.

Comment Herbert Spencer fait-il des « reactions naturelles » le principe fondamental de la distinction entre le bien et le mal?

Nous voyons d'abord, dit-il, qu'il (le système des réactions naturelles) donne à l'esprit, en matière de conduite, cette notion juste du bien et du mal qui résulte de l'expérience des effets bons et mauvais (1).

Ainsi donc, d'aprés H. Spencer, ce qui a des *effets bons* est *bien* moralement, ce qui produit des *effets mauvais* est *mal* moralement, et cette notion est *juste*.

Que faut-il penser de cette prétention?

C'est de la morale utilitariste, de la morale empirique.

Elle cadre, sans doute, avec les théories chères à Herbert Spencer; mais elle heurte de front la thèse chrétienne, à savoir que le bien et le mal ont un caractère absolu, qu'un acte est bon ou mauvais en lui-même, avant d'être bon ou mauvais pour celui qui l'accomplit.

Les réactions naturelles constituent-elles des sanctions suffisantes?

Non; parce que :

1° Il y a des fautes qui échappent à peu près complétement aux « réactions naturelles ».

Une désobéissance, par exemple, surtout si elle n'est pas constatée par les parents, peut n'entrainer pour l'enfant aucune conséquence fâcheuse, et, dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, l'enfant, cyniquement, pourrait répéter la parole de la Bible : « *Peccavi, et quid mihi accidit triste?* J'ai fait une faute; en ai-je été molesté? » (2)

2° Souvent les « réactions naturelles » sont à longue échéance.

Et dès lors :

Elles sont de nul effet pour l'éducation et la correction des petits enfants qui ne se souviennent plus, et qui sont incapables de faire la soudure entre la conséquence fâcheuse subie aujourd'hui et l'acte mauvais posé un mois ou six semaines auparavant;

Les fréres, sœurs ou camarades, témoins de la transgression, restent sous le coup de la mauvaise impression

(1) H. Spencer, *op. cit*, *loc cit.*.
(2) F. Kieffer, *De l'autorité*, p. 183.

ressentie, puisqu'elle n'est pas rectifiée par une sanction immédiate, seule efficace dans l'espèce;

L'autorité des parents réduite à attendre les « réactions naturelles » est désarmée, donc atteinte, et peut-être ruinée;

Les parents risquent de paraître indifférents entre le bien et le mal, puisqu'ils ne prennent pas ostensiblement fait et cause pour le bien contre le mal.

Que faut-il entendre par « pénalités artificielles »?

Il faut entendre les châtiments qui n'ont, avec la faute commise, que les rapports établis par le supérieur qui les inflige.

Est-il possible de rejeter complètement les « pénalités artificielles »?

Quelles que soient les répugnances de l'éducateur, il sera obligé d'y recourir, toutes les fois que la correction, jugée nécessaire, ne jaillira pas des « réactions naturelles » ou n'en sortira que dans des conditions défavorables.

Il lui restera la ressource et l'obligation de faire remarquer à l'enfant que toute peine peut être, quand on l'accepte bien, une leçon, une expiation et une réparation.

Quelles règles faut-il suivre dans le choix des pénalités artificielles?

Trois principales :

1° Il en est qu'il faut toujours éviter.

2° Il en est dont il ne faut user qu'avec discrétion.

3° Il en est qu'il faut choisir de préférence.

Quelles corrections faut-il toujours « éviter »?

Celles qui manquent le but; celles qui présentent plus d'inconvénients que d'avantages : par exemple, le piquet, la retenue ou les pensums, comme ils sont trop généralement appliqués dans les collèges; le cachot, dans la famille.

Quelles sont les corrections dont il faut user avec « discrétion »?

Ce sont les châtiments corporels : les coups, la verge, le fouet.

Que faut-il entendre par ces mots : « avec discrétion »?

Il faut entendre que ce genre de répression suppose :

1° Des enfants jeunes. « Le fouet est mauvais à dix ans, scandaleux plus tard. » (1)

2° Une mauvaise volonté positive, un refus formel d'obéissance.

Oui, quand on se trouve en face d'un petit bambin de deux, trois ou quatre ans qui résiste sciemment et ne veut pas céder, la correction corporelle peut être considérée comme une nécessité; elle doit être employée sans hésitation.

N'y a-t-il pas un moyen de prévenir, même dans le cas de révolte, la dure nécessité du fouet?

Certains parents sensibles ont cru l'avoir trouvé : ils amènent leur enfant, par des moyens détournés, à vouloir ce qu'ils désirent; ils lui prouvent qu'ils ont raison et que leur ligne de conduite lui est avantageuse à lui-même.

1° L'enfant se laisse persuader, et son père et sa mère se félicitent de leur triomphe : ils ne remarquent pas que le petit révolté s'est rangé de leur avis, qu'il a partagé leur manière de voir, mais qu'il n'a pas obéi, qu'il n'a pas cédé.

Et puisqu'il s'agissait d'une révolte à réprimer, d'une mauvaise volonté à vaincre, c'est l'enfant qui reste le maître.

2° L'enfant ne se laisse pas persuader : alors l'obligation de le faire céder reste intacte et s'impose par tous les moyens.

Accepte-t-on facilement, de nos jours, l'austère obligation des châtiments corporels?

Dans notre siècle d'énervement, il y a une tendance assez générale à écarter le fouet et les châtiments corporels : on en relègue l'usage aux siècles passés, qu'on appelle barbares (2).

Si les *siècles passés* étaient moins avancés que le nôtre en questions secondaires de pédagogie, de sciences exactes ou d'astronomie, ils étaient meilleurs, sans doute, en matière de vraie et solide éducation.

Eh bien! ces siècles passés, qui savaient former des hommes, ne reculaient pas devant le fouet et les châtiments corporels.

---

(1) F. Nicolay, *op. cit.*, p. 192.
(2) Mgr Rosset, *Devoirs des parents*, p. 88.

N'est-il pas à propos de citer quelques exemples ?

1° Saint Augustin avoue qu'il a reçu plusieurs fois ce genre de correction, et il l'approuve. Or, saint Augustin est devenu un des plus forts et un des plus nobles caractères de l'Eglise de Jésus-Christ (1).

2° Les fils des rois de France devaient..... s'incliner devant cette humiliation. On raconte que Louis XIII montra, dès son enfance, un extrême dégoût pour la lecture.

La reine-mère, dans le dessein de vaincre cette aversion, ordonna un jour à M. de Souvré, gouverneur de son fils, de donner le fouet, sans hésiter, à son royal élève.

Le jeune prince tenta de résister ; puis, se ravisant :

— Monsieur de Souvré, lui dit-il en suppliant, allez-y doucement, je vous prie (2).

N'est-ce pas charmant ?

3° Henri IV écrivait à Mme de Monglas, gouvernante des enfants de France :

« Je me plains de ce que vous ne m'avez pas mandé que vous aviez fouetté mon fils ; car je veux et vous commande de le fouetter toutes les fois qu'il fera l'opiniâtre ou quelque chose de mal ; sachant bien *qu'il n'y a rien au monde qui lui fasse plus de profit que cela ;* ce que je reconnais par expérience m'avoir profité, car, étant de son âge, j'ai été fort fouetté. C'est pourquoi je veux que vous le fassiez et le lui fassiez entendre. » (3)

4° Louis Racine raconte à sa femme la faute et le repentir de son fils Jean, âgé de cinq ans (né en 1734, mort à vingt et un ans, à Cadix, lors du tremblement de terre, en 1755).

A Soissons (3 avril 1739).

Votre fils....., depuis qu'il est en culotte, s'imagine être un grand garçon et devoir faire comme tous les autres. Il a la fureur de monter à cheval; et il pleurait tant hier, que je dis au cocher de seller un de mes chevaux et de le promener dessus dans la cour ; et je dis au petit garçon, qui avait deux sols dans sa poche, de les donner en revenant au cocher, pour boire et le récompenser de sa peine. Il s'avisa de vouloir aller lea boire avec lui chez Brun.

Vous vous plaignez quelquefois que nos domestiques y vont; c'est maintenant votre fils. Je l'envoyai chercher; on le trouva à table ; il revint honteux et m'avoua qu'il avait bu un demi-verre. Je lui dis que la première fois qu'il irait au cabaret, j'irais *lui donner le fouet* à la porte. Ce matin, en se levant, il m'est venu demander pardon et m'a promis qu'il n'irait plus au cabaret (4).

5° On connaît le gentil mot du petit Florian qui avait perdu sa mère peu de temps après sa naissance.

---

(1) Mgr Rosset, *Devoirs des parents*, p. 88.
(2) F. Nicolay, *op. cit.*, p. 187.
(3) Mgr Rosset, *op. cit.*, p. 89.
(4) Cité par le P. Delaporte, *Les petits enfants*, p. 127.

Voyant un jour pleurer un petit paysan que sa mère avait battu : — Tu es bien heureux, toi, lui dit-il, tu peux être battu par ta mère (1).

6° Tout le monde était d'avis, autrefois, que « sans cela il n'y a point d'éducation » (2).

7° Et personne n'aurait contredit sérieusement la maxime de La Bruyère :

Il faut aux enfants la verge et la férule (3).

Mais alors que devient l'amour paternel et maternel ?

Ecoutez ce que dit la sainte Ecriture :

N'épargne pas la correction à ton enfant; si tu le frappes de la verge, il ne mourra point; tu le frappes de la verge et tu délivres son âme du séjour des morts (4).

Et la sagesse des nations a traduit cette même pensée sous une forme plus simple encore :

Qui aime bien châtie bien.

Celui qui aime l'enfant comme il doit l'aimer, pour le former, le sanctifier et le sauver, celui-là ne recule pas devant le châtiment, même corporel.

Pères et mères, extirpez donc de vos cœurs cet amour qui n'est pas véritable et mérite le nom de haine. Un auteur païen l'a flétri, en l'appelant *amour de guenons*. Les guenons ne peuvent se passer de leurs petits; elles les pressent sur leur sein et les accablent de caresses. Mais, hélas ! à force de les embrasser et de les serrer sans précaution, elles les étouffent et les tuent bien souvent en les caressant (5). Oh ! que de singes aujourd'hui parmi les parents trop indulgents ! Prenez donc la résolution de corriger vos enfants, et, s'il faut les frapper avec la verge, ne l'épargnez pas ; ils n'en mourront pas (6). Soyez convaincus qu'ils ne vous en conserveront pas rancune : au contraire, ils vous en aimeront davantage (7).

Quelles pénalités faut-il « préférer » ?

1° Il faut, autant que possible, choisir les corrections *médicinales*, c'est-à-dire celles qui sont en opposition avec les défauts ou les fautes que l'on veut atteindre.

---

(1) Mme Tastu, *Notice sur Florian.*
(2) J. de Maistre, *Lettres et opuscules*, t. Ier, p. 23.
(3) La Bruyère, *Les caractères*, *De l'homme.*
(4) *Proverbes*, xxiii, 13.
(5) Pline.
(6) *Proverbes*, xxiii, 13.
(7) Mgr Rosset, *op. cit.*, p. 93-94.

Un enfant, par exemple, fait un mauvais usage de l'argent dont il dispose : on l'en prive.

Un autre se montre difficile pour sa nourriture et ne veut pas prendre de tel ou tel mets : on ne lui en sert pas d'autre tant qu'il n'a pas absorbé au moins une partie de celui qu'il n'aime pas.

Un troisième, de caractère difficile, se montre insupportable à ses frères et sœurs ou à ses camarades pendant la récréation : on le condamne à s'amuser tout seul, afin de lui faire toucher du doigt les avantages de la bonne camaraderie.

Un quatrième est opiniâtrément paresseux : on lui applique à la lettre la parole de la sainte Ecriture : « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger », et on le sèvre de tout aliment qui n'est pas nécessaire à la santé.

2° Il faut, quand le besoin en est, choisir les corrections *exemplaires*.

Tout châtiment, si la faute est connue, doit être non seulement médicinal, mais exemplaire : ce dernier point est important (1).

Cela veut dire que l'on ne doit pas seulement penser à corriger le délinquant, mais encore à neutraliser dans l'esprit des témoins de sa faute la fâcheuse impression qu'ils en ont ressentie, et à énerver la tentation qu'ils éprouveraient de la reproduire. Et cela ne peut être obtenu que par une répression sérieuse, aussi publique que la faute elle-même, et généreusement acceptée par l'enfant comme une réparation du scandale donné.

3° Le complément de la correction : les récompenses.

Quelles sont les règles à suivre pour donner aux récompenses une valeur éducative ?

1° Il faut impitoyablement laisser de côté les récompenses qui favoriseraient les défauts des enfants : les louanges trop fréquentes, les friandises multipliées, les excitations à la coquetterie. « Ne promettez jamais aux enfants, pour récompenses, des ajustements ou des friandises. » (2)

2° Il ne faut pas récompenser à tout propos : ce serait entraîner les enfants à vendre leurs bonnes actions et les rendre intéressés.

---

(1) JOUBERT, *Pensées*.
(2) FÉNELON, *De l'éducation des filles*, ch. V.

3° Les récompenses les plus simples sont les meilleures. L'enfant ne doit pas prendre le goût des choses dispendieuses et recherchées.

4° Il serait très particulièrement formant de donner aux enfants, comme récompense, l'occasion ou la facilité d'accomplir quelques bonnes œuvres : par exemple, la visite d'une famille pauvre, un travail d'aiguille ou de crochet pour une église, la remise de quelques sous que l'enfant aura le plaisir de donner à la Propagation de la Foi, à la Sainte-Enfance ou à un indigent, etc.

CHAPITRE II

Du traitement particulier de différents défauts

> « Quiconque ne sait pas que, dans la grande œuvre de l'éducation, c'est contre la triple concupiscence qu'il lutte, ne sait rien, ne fait rien. » (1)

Quels sont les défauts dont l'étude fait l'objet de ce chapitre ?

Ce sont :

L'orgueil (art. I); l'avarice (art. II); la sensualité (art. III); l'envie (art. IV); la gourmandise (art. V); la colère (art. VI).

Article I. — **L'orgueil.**

> Ah! l'homme.....
> Mériterait qu'on mît son orgueil formidable
> Sous ta douche, ô Niagara (2) !

Que verrons-nous dans ce premier article relatif à l'orgueil ?

Nous étudierons :

1° L'orgueil proprement dit ; 2° La vanité.

§ 1. — *L'orgueil proprement dit.*

> Ce qu'il (Dieu) est ? regardez au-dessus de vos têtes ;
> Voyez le ciel, le jour, la nuit ? Ce que vous êtes ?
> Cherchez dans votre cendrier (2).

Qu'est-ce que l'orgueil ?

C'est ce vice qui s'est coulé dans le fond de nos entrailles, à la parole du serpent, qui nous disait en la personne d'Eve : « Vous serez

(1) Mgr Dupanloup, *De l'éducation*, t. III, p. 400.
(2) V. Hugo, *La légende des siècles*, « Tout le passé et tout l'avenir ».

comme des dieux : *eritis sicut dii.* » Nous avons avalé ce poison mortel. Il a pénétré jusqu'à la moelle de nos os, et toute notre âme en est infectée (1).

Le plus grand mal de l'homme est un défaut qu'on apporte en naissant ; que tout le monde se pardonne, et dont, par conséquent, personne ne travaille à se corriger : c'est ce qu'on appelle l'amour-propre (2).

L'orgueil est même, à proprement parler, le seul défaut qui existe, les autres n'en sont guère que le développement et la transformation : l'avarice n'est que l'orgueil de l'argent et des richesses ; l'envie, c'est l'orgueil qui veut tout pour soi-même, à l'exclusion d'autrui ; la luxure, l'orgueil de la chair, ainsi que l'appelle l'Eglise : *carnis superbiam;* la gourmandise est l'orgueil du goût ; la colère est un orgueil blessé qui s'emporte : la paresse, un orgueil qui craint la gêne et qui s'endort (3).

Comment se traduit l'orgueil chez les enfants ?

L'orgueil d'un enfant perce dans ses yeux, dans ses conversations, dans les moindres détails de sa conduite; il cherche toujours la première place; il ne consent pas volontiers à avoir le dessous; il a mille peines à s'avouer vaincu.

S'agit-il d'organiser quelque chose, c'est lui qui distribue les rôles, et il a soin de garder pour lui le plus important; si c'est au prisonnier, il veut être le juge, à moins qu'il ne trouve plus agréable et plus piquant de faire le gendarme, ou de se poser en criminel (3).

Que faut-il faire pour corriger ce défaut ?

1° Il faut d'abord ne pas le cultiver.

2° Il faut ensuite instruire l'enfant des dangers que ce défaut lui fait courir.

3° Il faut parfois le combattre de front.

4° Il faut plus souvent le diriger et le tourner en émulation.

Quel est le « premier moyen » à employer pour lutter efficacement contre l'orgueil ?

C'est de ne pas le cultiver.

Y a-t-il donc des parents qui entretiennent l'orgueil de leurs enfants ?

Oui, tous les adulateurs, et ils sont légion.

Dès là que l'enfant n'est pas un cancre, on le proclame extraordinaire :

---

(1) Bossuet, *Traité de la concupiscence*, ch. x.
(2) Platon.
(3) Mgr Pichenot, *Traité pratique de l'éducation maternelle*, pp. 152-153

— Il apprend tout ce qu'il veut !
— Prenez garde que ce soit dans le mal.
— Ce n'est pas parce que c'est le mien, mais il n'a pas son pareil !
— N'est-ce pas comme enfant gâté?
— Il est bien malin pour son âge !
— Plaise au ciel que ce ne soit jamais dans le sens de « malignité ».

Quel est le « deuxième moyen » à employer pour lutter efficacement contre l'orgueil?

Il faut instruire l'enfant des dangers que ce défaut lui fait courir ; lui apprendre que l'orgueil est le vice le plus profond, le plus universel, le plus fécond de notre pauvre nature ; qu'il peut causer la perte éternelle de l'âme, si on néglige de le combattre ; qu'une seule pensée volontaire d'orgueil a creusé l'enfer et changé les anges en démons ; que l'Enfant Jésus, qui savait tout et pouvait tout, mettait son bonheur à se cacher et à obéir ; qu'au témoignage de la sainte Ecriture, l'orgueil est aussi abominable aux yeux des hommes qu'aux yeux de Dieu ; que les saints eux-mêmes ont eu à combattre ce défaut, mais qu'ils en ont triomphé, parce qu'ils l'ont voulu et qu'ils ont eu recours à la grâce toute-puissante de Dieu.

Ce langage sera compris, car l'orgueilleux est ordinairement intelligent ; et, dans l'hypothèse d'une intervention précoce, la correction sera facile, car l'orgueil, dans la première enfance, est plutôt un travers qu'un vice.

Quel est le « troisième moyen » à employer pour lutter efficacement contre l'orgueil?

C'est de le maintenir dans les limites de la raison et de la vertu.

Cette opération est très délicate. L'orgueil est l'endroit le plus vif du cœur ; pour peu qu'on y touche, la douleur nous fait jeter les hauts cris (1).

Elle nécessite le calme, le zèle, la fermeté et la prudence.

Elle suppose la connaissance détaillée et approfondie de l'orgueil et de l'orgueilleux.

---

(1) BOURDALOUE, *Pensées*

L'orgueil a tant de formes, tant de nuances, tant de caprices, tant de saillies et tant d'ombrages.

L'orgueilleux a son caractère, son tempérament, ses susceptibilités, ses ressources.

La méthode pratique doit donc être en rapport avec la nature même de l'enfant qu'il s'agit de corriger.

Comment faut-il traiter l'orgueil des caractères sensibles et délicats ?

Il serait maladroit d'infliger à ces tempéraments une humiliation directe, dure, impitoyable.

Il faut les ménager, les traiter avec de grandes précautions, les réprimander paternellement, avec fermeté et douceur, de façon à les corriger sans les abattre, à les guérir sans les briser.

Comment faut-il traiter l'orgueil des caractères énergiques ?

Il faut l'attaquer de front et sans ménagement ; il faut l'humilier jusque dans la poussière.

La soudaineté, la dureté du châtiment leur fait courber la tête, sans leur enlever cependant leur ressort et leur courage (1).

Il y a même des enfants orgueilleux, mais généreux, qui sentent si bien le besoin qu'ils ont d'être ainsi traités, qu'après avoir reçu une humiliation, ils vont prier leur maître de ne pas les épargner, à l'occasion, et, au besoin, de doubler la dose.

Ces âmes-là sont de bonne trempe, et le temps qu'on passe à s'occuper d'elles n'est pas perdu (2).

Elles ne sont, malheureusement, pas le grand nombre.

Mais rien n'est plus difficile à corriger qu'un enfant tout ensemble bête et orgueilleux.

On ne sait, passez-moi l'expression, par quel bout le prendre, parce qu'il n'est pas assez intelligent pour comprendre que l'orgueil est une immense sottise.

Il faut une grâce extraordinaire pour le toucher (2).

Quel est le « quatrième » moyen à employer pour lutter efficacement contre l'orgueil?

C'est de le diriger, de le tourner en émulation et en ardeur pour le bien.

---

(1) Mgr Dupanloup, *De l'education*, t. III, p. 422.
(2) R. P. Charruau, *Nos enfants*, pp. 178-179.

Dans l'éducation, en effet, les obstacles peuvent devenir des moyens.

L'orgueil, par exemple, est une force : bien dirigée, elle peut être d'un précieux secours pour la formation.

Il faut donc s'en emparer, afin de la détourner du mauvais chemin où elle s'engage, et de la tourner vers la vraie grandeur.

Quelle est la vraie grandeur vers laquelle on peut orienter l'amour-propre des jeunes gens?

Nous ne parlons pas des sports qui ne sauraient être qu'un dérivatif.

Mais quelles ressources, pour alimenter leur enthousiasme et entretenir leurs juvéniles ardeurs, dans les choses héroïques et vaillantes, les combats, les missions, l'histoire des martyrs et des grandes conversions, les œuvres d'apostolat, etc.

Pour les y entraîner, un éloge donné à propos, avec mesure et délicatesse, produirait les meilleurs résultats : la nature difficile de l'orgueilleux est très sensible à la louange.

§ 2. — *La vanité.*

> Le ciel s'étonne.....
> Qu'il sorte de la paille en feu tant de fumée,
> De l'homme tant de vanité (1)!

Pourquoi convient-il de faire une place spéciale à la vanité dans l'étude de l'orgueil?

Parce que si l'orgueil proprement dit est malheureusement naturel à l'homme, à cause de son intelligence, de sa force, de la situation qu'il occupe dans la société, la vanité est plus naturelle à la femme, à la jeune fille et à l'enfant : elle s'adapte mieux à leur tempérament, à leur faiblesse, à leur esprit, je dirais presque à leur situation et à leur mission.

Qu'est-ce donc que la vanité?

La vanité est à l'orgueil ce que la sensualité est à la gourmandise : c'est le rejeton d'un arbre maudit.

Elle consiste dans le cas extraordinaire qu'on fait des avantages

---

(1) V. Hugo, *La légende des siècles*, XLIV.

les plus frivoles, et le soin excessif qu'on prend de tous les agréments extérieurs ; dans l'amour exagéré des louanges et le désir habituel et trop grand d'appeler sur soi l'attention et de se faire remarquer (1).

La vanité étant ce que nous venons de dire, n'est-on pas obligé de reconnaître que beaucoup d'éducateurs en font une culture positive?

Oui.

C'est le grand tort de tous ceux qui se font une poupée ou un mannequin de leurs enfants; de tous ceux qui soignent avec exagération une chevelure trop belle; de tous ceux qui abusent des parfums; de tous ceux qui fréquentent le monde, sans prémunir leurs enfants contre les mensonges et les flatteries qui en sont la monnaie courante.

Qu'est-ce que les parents et les enfants doivent penser de la vanité des « habits »?

1° C'est une déformation.

Rien n'est pire chez les enfants, et ne les gâte plus tristement et plus vite (2).

2° C'est une sottise.

Affaires de vêtements, petites affaires, à l'usage des petites gens (3).

3° C'est une sorte d'idolâtrie.

Les filles de Bélial ressemblaient, par leurs ornements, à des châsses et à des temples (4).

4° C'est une indignité.

Il est, en effet, indigne d'un être raisonnable, et à plus forte raison d'un chrétien, de s'arrêter plus qu'il est nécessaire à de semblables questions.

Comment faut-il traiter cette forme de la vanité?

Il faut supprimer des vêtements toute recherche qui n'aurait d'autre but que d'attirer l'attention et de provoquer la flatterie.

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit*., p. 157.
(2) Mgr Dupanloup, *De l'éducation*, t. Ier, p. 59
(3) Mgr Bougaud, *Le christianisme et les temps présents*, t. III, p. 375.
(4) *Filiæ eorum cempositæ circumornatæ ut similitudo templi*. (Ps. CLIII, 12; traduction des Septante et de la Vulgate.)

Le grand-père d'Henri IV défendit qu'on l'habillât richement, ni qu'on lui donnât des babioles, qu'on le flattât et qu'on le traitât de prince, parce que toutes ces choses ne font que donner de la vanité (1).

Tenez-vous toujours, tant qu'il vous sera possible, du côté de la simplicité et modestie, qui est, sans doute, le plus grand ornement de la beauté et la meilleure excuse pour la laideur (2).

Qu'est-ce que les parents et les enfants doivent penser de la vanite des « parfums »?

Elle mérite d'être flétrie sans pitié, si on en croit la parole d'un ancien :

Vos parfums me rendent défiant; pour en faire un usage si indiscret, il faut que vous soyez dans la nécessité de neutraliser quelque odeur désagréable (3).

Qu'est-ce que les parents et les enfants doivent penser de la vanité de la « chevelure »?

A ceux qui donnaient à leur chevelure des soins affectés, je redisais crûment ce mot qu'un homme de grande expérience me dit un jour :

— Soyez sûr qu'un écolier qui commence à se peigner avec affectation et à soigner sa cravate devient un mauvais écolier et que le plus souvent ses mœurs sont à la veille de se troubler (4).

Les « flatteries du monde » ne sont-elles pas, trop souvent, un encouragement à la vanité des enfants?

Indiscutablement.

Qu'une petite fille apparaisse dans un salon, on l'accueille par un murmure d'approbation, aussi imprudent que général.

— Oh! quels beaux cheveux!

— Oh! quels yeux intelligents!

— Oh! quelle finesse de traits!

Si elle ouvre la bouche, ses reparties sont admirées, applaudies, répétées à l'envi.

Tout le monde s'occupe d'elle; on se dispute son attention, ses caresses; on la flatte, on la complimente.

---

(1) Péréfixe.
(2) Saint François de Sales, *Introduction à la vie devote*, ch. xxv.
(3) *Hoc mihi suspectum est quod oles bene, Postume, semper;*
Postume, non bene olet qui bene semper olet. (Martial.)
(4) Mgr Dupanloup, *De l'éducation*, t. Ier, p. 59

Et l'on ne voit pas qu'on souffle ainsi au cœur de l'*enfant* un sentiment qui fera le tourment de la *jeune fille*, peut-être le malheur et le désespoir de la *femme* du monde, comme le malheur et le désespoir d'un *époux* et d'une *famille* entière (1).

Est-il donc important de prévenir ou de corriger la vanité?

Oui, très-important.

La Rochefoucauld résume tout ce que l'on peut dire, pour appuyer cette affirmation, quand il écrit : « Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes. »

Quels sont les remèdes spécifiques de la vanité?

1° C'est d'abord de couper court à tout ce qui la produit, l'excite ou la développe : arrière les parfums inutiles, les soins exagérés de la chevelure, les excentricités de la mode, etc.

2° C'est ensuite de bien faire comprendre aux enfants que ce qui rend beau, ce n'est pas le visage, ce ne sont pas les vêtements ni la chevelure, mais les qualités du cœur et les vertus de l'âme. On pourrait appuyer cet enseignement de quelques petits traits, tirés de la Bible ou de la vie des saints.

C'est à semblable école, sans doute, qu'avait été formée cette Paulette, âgée de huit ans, qui disait à sa petite sœur :

— J'aime bien mieux être laide : la laideur, ça fabrique de la modestie, et la beauté, ça fabrique de l'orgueil (*Authentique*).

Article II. — L'avarice.

Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche.
(La Fontaine. *Fables*, xii, 3.)

L'avarice est-elle fréquente chez les enfants ?

Non : l'avarice est plutôt un péché de vieillesse ; la jeunesse, au contraire, est ordinairement prodigue ; elle a le cœur sur les lèvres et la bourse à la main ; elle ne compte pas.

Dans le jeune âge, l'avarice doit donc être considérée

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 158.

comme un défaut monstrueux, un vice contre nature : elle n'en mérite que davantage toute l'attention et toutes les sévérités de l'éducateur.

Quelles sont les premières manifestations de ce défaut ?

Les enfants qui en sont atteints « tiennent beaucoup trop à ce qu'ils possèdent en particulier; ils ne veulent rien donner; ils ne veulent rien prêter; ils aiment mieux laisser perdre les choses que de s'en dessaisir. Leur main, qui s'ouvre si facilement pour recevoir, ne s'ouvre jamais ou presque jamais pour donner aux autres ; ils sont nés en quelque sorte avec l'instinct du vol, et ils commettent ce péché avant même de savoir que c'est une faute » (1).

Quels sont les moyens à prendre pour corriger ce défaut ?

1° Les parents donneront l'exemple d'un noble désintéressement; ils ne considéreront et ne présenteront jamais l'or et l'argent comme le moyen ou le symbole de la félicité.

2° Ils instruiront leurs enfants de la doctrine évangélique: ils leur apprendront qu'il faut amasser des trésors pour le ciel, là où l'on n'a rien à craindre de la rouille et des voleurs; que la cupidité est la racine de tous les maux (2); qu'il vaut mieux donner que recevoir.

Joindre les mains, c'est bien, mais les ouvrir, c'est mieux (3).

3° Ils feront faire à leurs enfants des actes de détachement : en les habituant à bien accueillir les pauvres; en faisant passer par leurs mains quelques petites aumônes ; en leur apprenant à partager avec leurs frères et sœurs ou des enfants de leur âge ; en les formant à s'acquitter de ces diverses pratiques de charité, le sourire sur les lèvres.

Quel serait l'avantage de cette correction ?

Ce serait d'apprendre à bien donner ; c'est chose si rare!

Chez les hommes les plus riches, et parfois les plus généreux, le

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 162.

(2) « J'ai connu un enfant de sept ans qui montrait une tendance bien inquiétante à l'avarice. Après avoir entendu l'histoire de Judas, il jeta sa petite bourse et n'aima jamais plus l'argent. » (Charruau, *Aux mères*, p. 68.)

(3) L. Ratisbonne, *La comédie enfantine*, Ire partie, xxiv.

premier mouvement ne vaut rien ; quand on leur demande, on est sûr de les mécontenter d'abord ; leur front se plisse instinctivement; ce n'est qu'en second lieu qu'ils se décident ; et souvent à quelque chose malheur est bon, car ils donnent plus qu'ils ne l'auraient fait, s'ils n'avaient pas un premier refus, un mauvais accueil à faire oublier, un mouvement désagréable à réparer. Cette difficulté n'existerait pas si, de bonne heure, on avait pris soin de combattre le mauvais instinct de ces enfants, dont la nature exceptionnelle ne songe qu'à garder et à retenir (1).

Y a-t-il quelque chose à faire à l'égard des enfants naturellement généreux qui pratiquent sans effort la bienfaisance et la charité ?

Oui.

Leurs dispositions naturelles ont besoin d'être réglées, secondées et sanctifiées. Il faut les exercer à « donner, non par vanité. jamais ; non pas seulement par compassion et bon cœur, ce qui est bien, mais ce n'est pas assez pour un chrétien, ce n'est pas non plus de longue durée : rien ne sèche plus vite que les larmes » ; il faut leur apprendre à « donner au bon Dieu dans les pauvres, à soulager les membres souffrants de Jésus-Christ, à racheter leurs petits péchés par l'aumône, à jeter leur pièce d'argent du côté du ciel, pour la retrouver un jour convertie en rayon de gloire et de béatitude. Quel placement avantageux on peut faire sur la banque de l'éternité ! Qui donne aux pauvres prête à Dieu, dit le Sage. La main de l'indigent est une Caisse d'épargne qui rapporte plus que les autres ; nous toucherons un jour le capital et les intérêts » (1).

Article III. — La sensualité.

> « Ceux-ci souillent leur chair... astres errants auxquels une tempête de ténèbres est réservée pour l'éternité. » (2)

Que verrons-nous dans cet article consacré à la sensualité?

Nous verrons la nature de la sensualité (§ 1); ses ravages (§ 2); les moyens à prendre pour sauvegarder les enfants (§ 3), et ceux qu'il faut employer pour réparer la pureté (§ 4).

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, pp. 164-165.
(2) *Jude*, I, 8 et 13.

§ 1 — *La nature de la sensualité.*

Prends garde, cependant, blonde tête qui ris!
J'en ai connu plus d'un par le vautour surpris,
Et j'ai vu trop souvent de trop lugubres choses :
Des colombes fuyant d'un vol effarouché,
Des plumes qui nageaient au torrent du péché,
Et ses bords, çà et là, tachés de perles roses (1).

Qu'est-ce que la sensualité?

C'est l'inclination déréglée de la nature, qui nous porte aux plaisirs des sens : elle constitue une plaie profonde, un principe tristement fécond de vices et de péchés.

La sensualité vient-elle de Dieu?

Dieu avait fait l'homme droit, dit le Sage; et cette droiture consistait en ce que l'esprit étant parfaitement soumis à Dieu; le corps aussi était parfaitement soumis à l'esprit (2).

Quelle est l'origine de la sensualité?

Depuis le péché originel, les passions de la chair, par une juste punition de Dieu, sont devenues tyranniques; l'homme a été plongé dans le plaisir des sens; et, selon la parole de saint Augustin, au lieu que, par son immortalité primitive et la parfaite soumission du corps à l'esprit, il devait être spirituel, même dans la chair, il est devenu charnel, même dans l'esprit (2).

Quelle a été la conséquence de ce trouble?

Par le péché originel, l'équilibre a été rompu, et le corps a pris une prédominance effrayante sur l'âme. De là cette inclination violente au plaisir sensuel, qui fait la torture des âmes chastes, qui produit le dévergondage des caractères faibles et qui constitue un des plus grands obstacles à la sérieuse éducation.

§ 2. — *Les ravages de la sensualité.*

Et cette âme de neige, et ce sourire pur,
Cette innocence enfin tombera moissonnée,
Comme sous la tempête un beau champ de blé mûr (3).

Quel est le « premier » ravage produit dans l'homme par la sensualité?

C'est de renverser l'ordre établi par Dieu.

---

(1) A. Texier, *Au gré du flot*
(2) Bossuet.
(3) A. Texier, *ibid.*, p. 70

Quel est l'ordre voulu par Dieu dans la création de l'homme?

Dans l'ordre voulu par Dieu, l'homme est le roi de la création. Mais ce n'est pas par son corps : certains animaux, à cet égard, l'emportent sur lui.

C'est donc par son âme; et voilà pourquoi l'âme doit régner dans l'homme ; elle doit gouverner sa vie;

Le corps n'est qu'un esclave et ne doit qu'obéir.

Comment la sensualité renverse-t-elle ce plan?

La sensualité renverse cet ordre divin en faisant dominer le corps sur l'âme, en asservissant l'âme aux sens.

Quel est le « deuxième » désordre produit dans l'homme par la sensualité?

Elle flétrit le corps et la santé : on n'outrage pas impunément la nature; la nature outragée se venge, et ses vengeances sont terribles.

Comment la sensualité flétrit-elle le corps et la santé?

Ce frêle organisme, qui n'a pas encore son développement, elle le mine, le corrompt, le détruit. Ce jeune visage, elle lui fait perdre son frais coloris; ces yeux, elle les éteint; ce front, elle le sillonne de plis précoces ; ce tempérament, elle l'use et le tue.

La Sainte Ecriture appelle ce vice « un feu dévorant » qui consume l'homme jusqu'aux moelles.

Quel fruit aviez-vous alors des choses dont vous rougissez aujourd'hui? Car la fin de ces choses, c'est la mort..... Car le salaire du péché, c'est la mort (1).

Le vice de luxure « est comme la teigne qui, née de la chair, consume la chair. C'est un ver rongeur, et de tous le plus pernicieux : il entre en vous flattant; il mord en vous souriant ; il vous consume en vous caressant ; il vous tue en vous enivrant » (2).

Viendra le jour, ou plutôt la nuit, où cette passion se tournera en une poix enflammée qui allumera dans vos entrailles un feu inextinguible et dévorera vos moelles et vos os (3).

(1) *Rom.*, VI, 21 et 23.
(2) SAINT BERNARD.
(3) SAINT PIERRE DAMIEN.

Tant qu'il demeure dans la pureté, l'adolescent grandit comme une pousse vigoureuse, pleine de sève, riche de promesses, exubérante de vie. Sitôt que le vice s'est rendu maître de ce florissant arbuste, il le ronge, il le mine, il le marque du stigmate d'une décrépitude prématurée.

Ces yeux si limpides, si francs, si droits lorsqu'ils reflétaient la vertu, sont maintenant ternes, voilés, obliques, comme s'ils se dérobaient au regard qui les cherche, comme s'ils étaient pleins d'images honteuses qu'ils tiennent à cacher.

Le visage a perdu cette fraîcheur que donne un sang vigoureux et pur circulant à fleur de peau, ce calme des traits reposés qui répand sur le front tant de sérénité, et dans toute la physionomie tant de grâce charmante.....

Les membres sont mal assurés, la marche flottante et molle, les gestes gauches, comme si l'équilibre de l'organisme ne pouvait pas reprendre son assiette à la suite des énervantes impressions qu'on lui inflige.

Le cœur a reçu de terribles chocs, dont il lui reste comme des fêlures qui ne feront que s'élargir.....

Le cerveau, le premier, et le plus profondément, reçoit les contre-coups fâcheux de toute mauvaise action : les sensations violentes l'ébranlent comme autant de coups de foudre ; elles le troublent, l'agitent, lui font perdre son équilibre, l'affaiblissent, amènent lentement sa dégénérescence.....

La vie, ainsi atteinte dans sa source, dépérit fatalement, et un organisme si maltraité par le vice arrive plus rapidement à la mort que s'il avait été préservé par la vertu (1).

Quel est le « troisième » désordre produit dans l'homme par la sensualité?

C'est de troubler l'esprit.

Comment cela se fait-il?

Les jouissances sensibles empêchent l'usage de la raison de trois manières : elles la distraient, elles l'obscurcissent, elles la paralysent (2).

1° Elles la distraient.

L'imagination, tourmentée par d'impurs fantômes, ne sait plus s'en détourner et attire l'esprit dans ses voies honteuses.

L'enfant sensuel est rêveur et distrait ; il ne travaille plus, il ne s'applique plus.

L'âme se matérialise ; elle se porte tout entière sur les organes, usant toute son activité de ce côté (3).

---

(1) J. Guibert, *La pureté,* p. 35 et suiv.
(2) Saint Thomas.
(3) R. P. Lacordaire.

2° Elles l'obscurcissent.

La sensualité « est un feu qui dévore ; mais il n'enflamme pas, il enfume ; il n'illumine pas, il aveugle » (1).

3° Elles la paralysent.

L'esprit, dans les honteuses pratiques de la sensualité, « perd son ressort et sa vigueur, sa délicatesse et sa grâce : énervé par de viles jouissances, plongé dans la boue des sens, il s'émousse, il s'engourdit, il croupit dans la paresse et la torpeur » (2).

Quel est le « quatrième » désordre produit dans l'homme par la sensualité?

C'est de gâter le cœur.

Comment cela se fait-il?

1° Le vice grossier tue le cœur de ceux qui s'y livrent.

La bonté, la douceur, l'amabilité, la simplicité, la sincérité qui faisaient le charme de l'enfant ont fait place à une humeur chagrine, capricieuse, bizarre.

2° Les bonnes et pures affections sont taries dans leur source. La reconnaissance n'existe plus. La sensibilité généreuse et élevée a vécu.

J'ai toujours vu que les enfants corrompus de bonne heure étaient devenus méchants et cruels. Ils ne connaissent ni pitié ni miséricorde. Ils sacrifieraient père, mère et l'univers entier au moindre de leurs plaisirs (3).

3° Le sensuel, en effet, est nécessairement un égoïste.

La débauche n'est qu'un épouvantable égoïsme qui tue tout ce qu'il y a en nous de tendre et d'élevé (4).

Lacordaire (5) compare le cœur du jeune homme vicieux au cœur du jeune homme pur :

L'un est égoïste, dit-il, l'autre généreux; l'un vit de soi, l'autre, hors de soi : entre ces deux tendances, l'une doit prévaloir..... Si le sens dépravé l'emporte, le cœur se flétrit peu à peu, il ne sent plus la force des joies simples, il ne va plus vers autrui, il finit par ne plus battre que pour donner son cours au sang, et marquer les

(1) Pierre de Blois.
(2) Mgr Dupanloup, *op. cit.*, t. III, p. 439.
(3) J.-J. Rousseau.
(4) Lacordaire.
(5) *Conférences de Notre-Dame*, XXIIe conférence.

heures de ce temps honteux dont la débauche précipite la fuite. L'âme des voluptueux s'en va tout en chair. Les sources de l'amour, de la miséricorde, tarissent. Le cœur qui a envoyé toute sa vie aux sens se dessèche et s'endurcit; leur égoïsme féroce y pénètre lentement et s'y assied sur le trône des affections généreuses. Les sentiments même de la nature s'émoussent. Il fait froid, il fait nuit, il fait horrible dans cette âme, tandis qu'autour d'elle, je veux dire dans la chair, tout s'illumine et s'enflamme aux yeux de la convoitise. Maison éclairée de mille lueurs, comme au soir de fête; maison d'allégresse, entrez-y, vous y trouverez un cadavre et des démons qui dansent à l'entour (1).

4° La sensualité détruit la sincérité, parce que le vicieux est dissimulé.

Ne rencontre-t-on pas cependant des enfants sensuels qui sont doués d'un bon cœur?

Les enfants sensuels ont quelquefois l'air d'avoir bon cœur. C'est souvent une vaine apparence. En tout cas, leur sensibilité doit être étudiée : il faut en chercher la source.

Si elle vient du cœur, elle est une ressource qui peut tout sauver.

Ah! s'il aimait, il se guérirait peut-être. Que de jeunes gens, à ma connaissance, ont été guéris du jour où un noble amour s'est élevé sur l'horizon de leur âme! (1)

Si elle vient des sens — et c'est le cas le plus ordinaire, — elle est fausse et dangereuse.

Comment faut-il se comporter avec les enfants qui ne sont affectueux que par sensualité?

Il faut être bon pour de tels enfants, mais rarement tendre, si ce n'est avec une grande gravité.

Il ne faut leur permettre qu'avec une extrême réserve les manifestations sensibles de leur molle tendresse; il faut, avec eux, de la compassion, mais qu'elle soit ferme et haute (2).

Quel est le « cinquième » désordre produit dans l'homme par la sensualité?

C'est de briser ou au moins de fausser la volonté.

Le malheureux, victime du vice impur, est « atone, alangui,

---

(1) VINET cité par J. GUIBERT, *La pureté*, pp. 47-48-49.
(2) Mgr DUPANLOUP, *op. cit.*, t. III, p. 440.

mou, sans élan, revêche à l'effort ; il ne marche pas, il se traine ; il n'agit pas, il se laisse mener par les nécessités du moment ; il n'est pas homme d'initiative, il s'acquitte seulement du devoir auquel il ne peut se dérober; encore y est-il fort négligent, et il n'est habile qu'à trouver des prétextes pour s'épargner un effort » (1).

Comment cela se fait-il?

Trois éléments constituent à la volonté sa force :
1° Un idéal qu'elle ambitionne d'atteindre;
2° Une puissance d'attention qui en retienne l'image efficace toujours présente à la pensée :
3° Des réserves d'énergie qui tiennent l'organisme toujours en état de suivre fidèlement les impulsions de l'idéal (1).

Or, l'homme vicieux a détruit ou gravement altéré ces trois éléments :

1° L'idéal, pour lui, est un rêve enfantin dont il se moque.

2° L'attention est accaparée tout entière par le souci des jouissances.

3° L'énergie ne trouve pas de retraite dans son organisme épuisé et dans son système nerveux foncièrement ébranlé.

Quelles conclusions s'imposent à l'éducateur sérieux après la petite étude que nous venons de faire?

Les voici :

1° Il faut, à tout prix, préserver les enfants du terrible fléau de la sensualité et les attacher à la vertu opposée par toutes les énergies de leur être physique et moral.

Cette sauvegarde est un des devoirs les plus graves de l'autorité paternelle et maternelle.

L'insouciance et la légèreté seraient ici impardonnables : elles ne se concevraient même pas.

Et pour emprunter une parole de la Sainte Ecriture, nous dirons que les parents doivent veiller sur l'innocence de leurs enfants comme *sur la prunelle de leurs yeux*.

2° Il faut tenter l'impossible pour arracher au mal les enfants qui en seraient devenus les victimes.

---

(1) J. GUIBERT, *op. cit.*, pp. 50-51.

§ 3. — *Les moyens à prendre pour sauvegarder les enfants.*

> Allez, et réparant nos oublis et nos fautes.
> Faites voir à qui dit les bastilles trop hautes
> Que ce n'est que son cœur qui se trouve trop bas (1)

Que faut-il faire pour sauvegarder les enfants?

Nous allons essayer de le dire.

Et, pour plus de clarté et de précision, nous rangerons nos indications sous deux titres. Il faut :

1° Protéger les enfants;

2° Leur apprendre à se défendre.

Si délicat que fût un pareil sujet, nous n'avons point cru devoir garder le silence, car « taire la vérité, c'est cacher le mal, non le supprimer ». « Que, d'ailleurs, personne ne s'inquiète : il n'y a pas un seul de nos devoirs moraux dont on ne puisse parler chastement. » (2)

Dans l'exposé qui va suivre, « l'auteur espère avoir mis, en chaque point, assez de réserve pour ne choquer aucune délicatesse, assez de clarté pour dissiper de funestes illusions » (2).

I — IL FAUT PROTÉGER LES ENFANTS

a) Il faut protéger les petits enfants.

Contre qui faut-il protéger les petits enfants?

Il faut les protéger contre eux-mêmes, contre les serviteurs, contre les camarades, contre le milieu.

Pour ce qui est des serviteurs et des camarades, nous renvoyons le lecteur à ce que nous en avons dit au chapitre de la surveillance.

Nous ne traitons ici que de la protection des enfants contre eux-mêmes et contre le milieu.

Pourquoi faut-il proteger les petits enfants contre eux-mêmes?

Parce que « il y a des enfants qui, dès le berceau, sont portés à se toucher eux-mêmes d'une façon fort inconvenante. Ce sont des actes inconscients, accomplis en vertu

---

(1) A. Texier, *Au gré du flot*.
(2) J. Guibert, *op. cit.*, p. XII.

d'une sorte d'automatisme organique. Mais, de ce qu'ils ne sont pas coupables, ils n'en sont pas moins pernicieux. Les mères qui ferment les yeux sur ces premiers signes d'instincts mauvais seront responsables des habitudes indéracinables qui tyranniseront plus tard leurs fils, et leur causeront à elles-mêmes d'inconsolables chagrins. » (1)

Que faut-il faire pour protéger les petits enfants contre eux-mêmes?

Il faut :

1° Supprimer toute sensualité ;

2° Former la pudeur.

Quelles sensualités faut-il supprimer?

1° La mollesse générale.

Au point de vue de la vertu, il y a grand profit, pour les bébés, à être élevés un peu *à la dure*.

Que l'enfant déposé sur le berceau à son entrée dans le monde sente un peu *la paille* sous le duvet (2).

2° La recherche dans la nourriture. Il faut habituer les enfants à manger de tout, j'entends de tout ce qui est de leur âge, sans leur permettre de dire : « J'aime bien ceci ; je n'aime pas cela ».

3° Les embrassements trop fréquents et trop passionnés. Certaines mamans se laissent aller, dans leurs démonstrations de tendresse à l'égard de leurs enfants, à des étreintes passionnément prolongées qui constituent, sous couleur d'affection maternelle ou filiale, une véritable excitation à la sensualité.

Qu'est-ce que la pudeur?

La pudeur est cette disposition instinctive, naturelle aux âmes droites, qui porte à la réserve, à la dignité, à la bonne tenue, au respect de soi et des autres, tant au dedans qu'au dehors, tant en particulier qu'en public, aussi bien dans son esprit et dans son cœur ou son imagination, que dans ses paroles, ses regards ou ses gestes.

---

(1) J. GUIBERT, *La pureté*, pp. 157-158.
(2) F. NICOLAY, *op. cit.*, p. 264.

Quelle est l'importance de la pudeur?

La pudeur peut et doit être considérée comme la défense naturelle et providentielle de la vertu de pureté.

Ce qu'est aux petits des oiseaux le blanc de l'œuf de cette toile où leur essence est contenue, ce qu'est au pépin sa capsule, ce qu'est à la fleur son calice, ce que le ciel est au monde, la pudeur l'est à la vertu (1).

Un enfant sans pudeur n'aura jamais de pureté.

Un enfant qui pratique normalement les habitudes inspirées par la pudeur, sera dans les meilleures conditions pour arriver à la vertu.

Il est donc souverainement important d'accoutumer les enfants à la décence, au respect d'eux-mêmes, en un mot, de leur inspirer une grande pudeur.

Comment faut-il procéder pour inspirer la pudeur aux enfants?

1° On leur apprendra, dès le plus jeune âge, à se *retirer* à l'écart, dans certaines circonstances.

En italien, on appelle *retirata* ce que nous n'avons jamais su dénommer en français, et qui ne se présente bien, chez nous, que sous une enseigne anglaise.

2° On proscrira les nudités ;

3° On apprendra aux enfants à ne se montrer jamais à demi vêtus ;

4° On veillera à ce qu'ils ne prennent jamais de poses indécentes ;

5° On les formera à se tenir au lit, les bras croisés sur la poitrine.

Que faut-il faire pour protéger les enfants « contre leur milieu »?

Il faut faire en sorte qu'ils ne voient et n'entendent jamais rien qui soit susceptible d'altérer en eux le sentiment de la pudeur.

Et pour cela, on s'inspirera des préoccupations de la vertu dans le choix des vêtements, dans la surveillance des yeux, dans les conditions du sommeil, dans la détermination de ce qui frappera leurs yeux ou leurs oreilles, dans les divers milieux par où ils passeront.

---

(1) JOUBERT, t. Ier p. 101.

Quelles sont les exigences de la pudeur par rapport aux vêtements?

Il ne faut pas oublier que les frères et sœurs, les cousins et cousines, sont appelés à prendre part aux mêmes récréations, au moins quelquefois, et dans certaines circonstances.

Les mères de famille feront donc en sorte, si elles sont elles-mêmes les lingères de leurs enfants, ou elles feront faire en sorte que la pudeur des uns ou des autres ne puisse jamais être offensée, même en cas d'accident ou de trop grande exubérance dans les mouvements.

Que faut-il faire par rapport aux jeux?

Il faut surveiller de près les jeux, les ébats, les fréquentations des enfants : 1° pour rectifier tout ce qui ne serait pas dans l'ordre, par ignorance; 2° pour réprimer tout ce qui trahirait quelque mauvais sentiment ou quelque bas instinct.

Que faut-il faire par rapport au sommeil?

1° On séparera les sexes pour le sommeil : il y aura la chambre des petits garçons et celle des petites filles; et, à moins d'impossibilité, on aura, quel que soit l'âge, autant de couchettes que d'enfants.

2° On ne laissera pas les enfants au lit quand ils seront éveillés; il n'y aura d'exception que pour les tout petits.

3° Que ce soit au jeu ou au travail, on les occupera jusqu'à la fatigue.

Comment préservera-t-on les yeux et les oreilles des enfants?

Le lecteur est prié de se reporter à ce que nous en avons dit dans le chapitre du bon exemple.

b) Il faut protéger les écoliers.

A qui incombe la responsabilité des enfants qui vont à l'école?

La responsabilité, dans ce cas, est partagée entre les parents et les maîtres.

Quelle est la part des parents?

1° Leur premier devoir « est de choisir l'école où la moralité de l'enfant sera le mieux abritée : ce sera, de préfé-

rence, l'école religieuse, puisque la sollicitude pour la pureté des enfants procède d'un sentiment chrétien » (1).

2° Non contents de s'intéresser aux études, ils chercheront à connaître tout ce qui regarde la tenue, les jeux, les fréquentations..... S'ils ont le moindre soupçon de quelque désordre moral, ils en feront la remarque à l'éducateur responsable (1).

3° Le soir, les jours de congé, au temps des vacances, les enfants retombent sous la garde exclusive des parents. C'est à eux qu'il appartient alors de protéger leur vertu. Et ils y réussiront, en occupant les enfants et en éloignant d'eux les occasions dangereuses.

Quelle est la part des maîtres?

Les maîtres zélés et sérieux « ont à cœur de soustraire leurs élèves à toute influence capable de déparer l'homme et de souiller le chrétien ». Et comme l'impureté est la pire de ces influences, ils mettent tout en œuvre pour en préserver leur école et les enfants confiés à leur soins.

1° Ils surveillent.

Ils savent que leurs regards assainissent tous les coins où ils pénètrent, parce que le vice ne redoute rien tant que les yeux des maîtres (1).

2° Quand la pureté est en jeu, ils ne tolèrent rien.

L'indulgence serait d'autant plus dommageable, qu'elle permettrait aux enfants de croire que ces pratiques mauvaises sont sans importance (1).

3° Ils sont impitoyables à l'égard des camarades corrupteurs.

L'expulsion immédiate a le double avantage de purger une école, et d'imprimer dans l'esprit de tous les écoliers la leçon de la pureté (1).

c) Il faut protéger les jeunes gens.

Est-il difficile de protéger les jeunes gens?

Très difficile.

Car ils ont l'impression d'être libres; de ne plus appar-

---

(1) J. Guibert, *op. cit.*, pp. 163, 164, 168, 169, 170.

tenir à leurs parents ni à leurs maîtres, mais d'être à eux-mêmes et à eux seuls. Heurter cette prétention, ou la dédaigner seulement, c'est produire la révolte ou l'éloignement. Il ne reste guère qu'une ressource, c'est de « prendre dans les doux filets de la bienveillance » (1) ces novices de la liberté, restés naïfs et simples, et disposés à tout, pourvu qu'on ne leur conteste pas leur indépendance.

Quels sont les « doux filets de la bienveillance » dans lesquels on peut prendre les jeunes gens pour les protéger contre les dangers de la vertu?

C'est : 1° de les rendre heureux à la maison, en faisant en sorte qu'ils y soient occupés et s'y sentent aimés.

2° De les attacher à quelque œuvre post-scolaire.

Que feront les parents pour attacher leurs jeunes gens au foyer et les y occuper?

Le père saura s'arracher aux affaires et renoncer aux attractions du dehors pour vivre avec ses fils, pour causer cœur à cœur avec eux, pour organiser d'innocentes parties de plaisir, pour les initier à ses travaux et les mettre de part dans ses intérêts.

La mère préférera son intérieur aux relations mondaines; elle provoquera les confidences de ses fils; elle dilatera le cœur de ses filles; elle prodiguera aux uns et aux autres la tendresse dont cet âge est avide; elle s'ingéniera, par des fêtes habilement combinées, à rendre le milieu familial plus chaud et plus intéressant que toute société étrangère.

Se plaisant dans une atmosphère pure, les enfants n'iront pas mendier dans des maisons suspectes les joies dont ils sentent le besoin (1).

Quelles conditions doivent réaliser les œuvres post-scolaires, le patronage, par exemple, pour porter des fruits de préservation?

1° Elles ne doivent pas détruire la vie de famille.

Les parents et les enfants sont, les uns pour les autres, une compagnie si salutaire que ce serait mal faire que de relâcher les liens qui les unissent (1).

2° Elles doivent être aimées et fréquentées de bon cœur.

Et pour que ce résultat soit obtenu, il faut que les jeunes gens se sentent dans une atmosphère de famille.

(1) J. Guibert, *La pureté*, pp. 173, 174, 175, 177.

3° Elles doivent être sérieuses au point de vue intellectuel, moral et religieux.

Si elles ne cherchaient qu'à procurer des distractions, elles seraient nécessairement distancées par les plaisirs du monde, et les jeunes gens ne resteraient pas.

II — IL FAUT APPRENDRE AUX ENFANTS A SE DÉFENDRE

Est-il nécessaire d'apprendre aux enfants à se défendre eux-mêmes contre les dangers qui menacent leur pureté?

Absolument nécessaire.

Le cœur humain, en effet, est comparable à une place forte : il ne suffit pas de le garder du dehors, il faut encore qu'il se défende lui-même du dedans. Tous les moyens de préservation dont nous avons parlé sont excellents, mais ils ne peuvent produire leurs fruits que si les enfants, et plus spécialement les jeunes gens, veulent être préservés.

Car c'est en eux, dans leur cœur, dans leur imagination et dans leurs sens, que se trouve le champ de bataille sur lequel se jouent, en dernier ressort, les destinées de la vertu.

Par quels moyens pourra-t-on faire naître, dans les enfants et jeunes gens, cette volonté efficace de leur préservation personnelle?

1° Par la piété qui leur inspirera le goût de Dieu, et par conséquent l'estime de la vertu, en même temps qu'elle leur donnera le courage de la lutte et l'énergie du triomphe.

2° Par l'éducation de la pureté qui les pénétrera d'horreur pour le vice, en même temps qu'elle satisfera ce besoin de savoir qui torture, à un certain âge, l'esprit des enfants.

a) La piété.

Comment la piété donne-t elle le goût de Dieu aux petits enfants?

Voici comment J. Guibert (1) répond à la question :

Si les premiers gestes esquissés par les enfants sont pour Dieu, si les premières images exposées à leurs regards parlent de Dieu, si les premiers emblèmes suspendus à leur cou les attachent à Dieu, si leurs premiers pas les conduisent à la maison de Dieu, si les premiers spectacles qui emplissent leurs yeux sont ceux de l'église et leur donnent l'impression de la majesté de Dieu, si leurs premières

(1) *La pureté*, p. 183.

paroles conscientes sont la prière quotidienne adressée à Dieu, il est inévitable que ces enfants gardent toujours le respect et le goût de Dieu.

Comment la piéte donne-t-elle le goût de Dieu aux enfants grandissants?

Par la perspective de la première Communion, terme béni vers lequel ils tournent avec joie leurs regards avides, et tendent les religieux désirs de leur âme.

Quelle ressource pour les parents et pour les maîtres !

Comme il leur est facile d'exciter, en ces petites âmes, innocentes encore, l'appétit sacré de l'Eucharistie; de leur faire comprendre que, pour bien communier, il faut être pur, pieux, obéissant, aimer Dieu de tout son cœur, et éviter les occasions de péché!

Comment la piété donne-t-elle, aux enfants assaillis par les tentations, le goût de Dieu, le courage de la lutte et l'énergie de la victoire?

1° Par l'étude de la religion, et surtout par la contemplation de Jésus-Christ :

Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence (1).

2° Par la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

3° Par la dévotion à la Sainte Vierge.

J'ai été préservée des pires écarts, nous écrit une jeune fille, parce que j'avais appris à aimer la Sainte Vierge. Entraînée vers le mal par une nature ardente, un cœur trop affectueux et mal dirigé, j'ai failli tomber dans l'abîme. Avant de me livrer complètement, je jetai vers Marie, que j'aimais toujours, un cri de détresse, et je fus sauvée miraculeusement.

J'ai connu aussi ces heures de lassitude et de découragement où je n'osais plus me tourner vers Notre-Seigneur. Si souvent je lui avais promis de ne plus retomber, et si souvent j'avais oublié mes promesses! Dégoûtée de moi-même, ne sachant plus où me réfugier, comme tant d'autres que je connais, j'aurais peut-être abandonné la religion, si je ne m'étais souvenue que la Sainte Vierge est toujours prête à secourir ceux qui souffrent, ceux qui luttent, ceux qui pèchent; et pour retrouver Jésus, je me réfugiai dans le cœur de Marie. Or, cette dévotion à la Sainte Vierge me fut inculquée par une vieille cousine, personne très pieuse, alors que j'étais une toute petite bonne femme de cinq ou six ans au plus.

---

(1) LACORDAIRE.

Quelle relation y a-t-il entre le goût de Dieu et l'estime de la pureté?

Il y a une relation très intime, constatée par l'expérience et démontrée par la raison.

1° C'est un fait d'*expérience* que le goût de Dieu donne le goût de la pureté. Les enfants pieux instinctivement s'éloignent du mal; leur piété leur est une ressource pour repousser les premiers assauts de la tentation; tant qu'ils sont pieux, ils veulent être purs; ils sentent si vivement que la piété et l'impureté sont incompatibles, que, dès que la sensualité l'emporte et les séduit, d'eux-mêmes ils abandonnent Dieu (1).

2° La raison nous démontre la même vérité.

Qui goûte Dieu fait effort pour s'élever vers lui, se dégoûte et se déprend de tout ce qui abaisse et rend indigne de Dieu.

Qui goûte Dieu participe à sa vie et dès lors y puise une grâce qui lui communique l'élan et la force.

Qui goûte Dieu, bientôt l'aime; qui aime Dieu répugne à le trahir; la crainte de trahir le Dieu qu'on aime engendre l'horreur de tout ce qui anéantirait le règne de Dieu: de là naît l'aversion pour l'impureté, parce que l'impureté souillerait le sanctuaire de Dieu (1).

b) L'éducation de la pureté.

L'éducation de la pureté est-elle nécessaire?

Oui ; il n'est plus personne, aujourd'hui, qui en doute.

Pourquoi cette éducation est-elle nécessaire?

Parce que l'enfant bien élevé, qui éprouve, grâce à sa piété, de l'attrait pour tout ce qui est pur et de l'horreur pour tout ce qui souille et avilit, n'a, sur la valeur morale des choses, que des notions confuses, une connaissance instinctive, un pressentiment vague aux contours mal définis.

Cette ignorance cause du malaise et constitue un véritable danger.

Dissiper ce malaise et prévenir ce danger, tel est le but de l'éducation de la pureté.

Cette éducation peut-elle se faire sans inconvénients?

Faite avec maladresse, ou par des gens sans mission, l'initiation peut avoir ses dangers; mais faite avec tact, à l'heure propice, par des lèvres pures, elle est sans aucun péril. Bien loin d'éveiller une

(1) J. Guibert, *op. cit.*, pp. 181-182.

curiosité malsaine, elle a, au contraire, pour effet de l'éteindre. Au lieu d'exciter la sensibilité, elle l'apaise plutôt (1).

A qui appartient-il de faire l'éducation de la pureté?

Aux parents, et plus spécialement à la mère.

Le prêtre confesseur ne peut-il remplacer la mère?

On a dit de la Providence qu'elle réparait, la nuit, les fautes que notre pays, comme nation, commettait pendant le jour.

On peut dire que Dieu répare aussi, dans sa miséricorde, une partie, au moins, des erreurs commises par les parents, dans l'éducation de leurs enfants.

Le prêtre peut être l'instrument de cette miséricorde spéciale de Dieu, en suppléant les parents dans l'accomplissement trop souvent négligé de leurs devoirs d'état.

Mais il est bien entendu qu'il n'interviendra que dans la mesure strictement délimitée par le défaut des parents, et qu'il renverra toujours les jeunes filles à leur mère.

Que faudrait-il pour que le prêtre pût remplir ce rôle?

1° Il faudrait qu'il fût lui-même bien convaincu qu'un certain nombre de parents n'ont pas ce qu'il faut pour remplir les devoirs délicats de leur situation.

2° Il faudrait que l'enfant, au lieu de se confesser à n'importe qui, s'efforçât de trouver un père qui l'aide à ouvrir son âme.

3° Il faudrait que les parents, les maîtres et les maîtresses voulussent bien éclairer les petits apprentis de la vie chrétienne pour diriger leur choix, sans gêner leur liberté dans ce qu'elle a de nécessaire et de légitime.

4° Il faudrait que les éducateurs développassent dans l'âme des petits enfants la vénération pour le prêtre-confesseur.

Quelles qualités doit revêtir cette initiation?

1° Elle doit être discrète.

Elle ne sera faite qu'à l'heure propice (2); en termes convenables, mesurés, sans images qui puissent frapper la sensibilité, et y déposer

(1) J. GUIBERT, *op. cit.*, p. 191.

(2) « Une telle a de la chance ; elle ne sait encore rien », disait à sa mère, en parlant d'une de ses compagnes, une enfant de douze ans, précocement instruite. (Authentique)

un germe dangereux; elle n'usera que de paroles brèves, si claires qu'elles éliminent toute question : elle s'abstiendra surtout de descriptions anatomiques (1).

2° Elle doit être ordinairement individuelle.

Elle prendra les adolescents un à un pour les éclairer; l'enfant, ainsi instruit, fait de l'avertissement son secret; il le reçoit avec plus de recueillement, il en profite avec plus de générosité : c'est une affaire de vie intime dont il ne doit de compte à aucun camarade (1).

Il n'y a d'exception à cette règle — mais alors le caractère de la manifestation est tout différent — que dans le cas d'une remontrance publique devenue nécessaire pour réprimer quelque scandale ou en neutraliser les mauvais effets.

3° Elle doit être progressive.

Elle sera faite par degrés, à mesure que l'âge le comporte et que le besoin se fait sentir.

Il y aurait autant d'inconvénients à dépasser les limites du nécessaire qu'à ne pas les atteindre.

Mais ceci suppose la connaissance intime du cœur et de l'esprit des enfants, connaissance qui ne va pas sans la vertu de confiance dont nous avons à dire quelques mots.

Que doivent faire les parents pour jouir de la confiance de leurs enfants?

1° Ils doivent la mériter.
2° Ils doivent la vouloir.
3° Ils doivent en accueillir les premières manifestations.
4° Ils doivent, au besoin, la provoquer.

Tous les parents méritent-ils la confiance de leurs enfants?

Non, malheureusement.

La confiance ne va d'ordinaire qu'au mérite affectueux; elle suppose, chez les enfants, l'estime et la vénération.

D'où il ressort avec évidence que certains parents sont absolument incapables de pénétrer jamais dans la vie intime de leurs enfants.

Il nous est arrivé, maintes et maintes fois, de demander

---

(1) J. Guibert, *op. cit.*, pp. 195-196.

à de petits jeunes gens ou à des fillettes s'ils auraient la confiance de solliciter quelques explications de leurs mamans, la grande majorité (nous rougissons de le dire) nous répondit négativement.

Les parents se rendent-ils toujours compte de l'exclusive dont ils sont frappés dans le cœur de leurs enfants?

Certaines mères se font illusion.

Elles croient avoir la confiance de leurs enfants, et elles ne l'ont pas.

Question posée à la mère :

— Avez-vous la confiance de vos enfants?

— Oh! oui, tout à fait!

Question posée à la fillette :

— Auriez-vous la confiance de parler de telle chose à votre maman?

— Oh! non. Je n'oserais jamais.

Pauvre mère!

Comme son cœur saignerait si elle savait!

Comme sa conscience serait moins béatement tranquille, si on pouvait lui faire savoir!

Le cas est très fréquent.

Certaines se comptent parmi les privilégiées qui devraient se dire que c'est pour elles que nous écrivons.

Y a-t-il aussi des mères qui ne veulent pas des manifestations de cette confiance?

Oui, il en est qui se dérobent *a priori*.

Elles se déclarent incapables de répondre comme il convient aux confidences de leurs enfants, et, bien loin de les provoquer, elles tentent le possible pour leur faire prendre un autre cours.

Une mère s'étant rendu compte que son petit garçon, âgé de onze ans, était arrivé à un tournant critique de sa vie intellectuelle et morale, jugea à propos de lui faire quelques révélations.

Dans la réponse émue de l'enfant, elle cueillit cet aveu :

— Les petits garçons qui grandissent sont bien obligés de se renseigner entre eux, car leurs mamans ne leur disent jamais rien : elles ne sont pas aussi « chics » que toi. (*Authentique.*)

Que faut-il éviter pour encourager les premières confidences des enfants?

Il faut éviter les faux-fuyants et les délais.

Certains parents timides répondent par des mensonges, c'est-à-dire par des brutalités, à cette démonstration ultra-délicate qui s'appelle une confidence morale d'enfant.

D'autres répondent par un délai à ce qui demande une solution urgente, parce que trop retardée déjà.

Et ils ferment ainsi, pour jamais, des cœurs dont ils auraient pu garder les avenues toujours largement ouvertes par l'accomplissement généreux et consciencieux de leurs devoirs d'état.

A la première révélation, racontait une fillette de douze ans et demi, j'ai attrapé la bonne et je lui ai tout demandé; ça n'a pas été long.

— Et pourquoi n'avez-vous pas eu recours à votre mère ?

— Je lui en ai parlé d'abord, mais elle m'a répondu que c'était un signe de développement et de formation. Vous comprenez que cela ne m'a pas suffi. (*Authentique.*)

Pourquoi faut-il aussi provoquer la confiance?

Parce que cette vertu est trop délicate pour n'être pas timide.

Elle existe presque toujours.

Mais elle attend la permission de se produire.

Il faut parler de temps en temps, d'une manière générale, de cette vertu si agréable et si douce.

Si l'on remarque quelque trouble, quelque tension d'esprit ou d'imagination, il faut faire un sondage affectueux, encourageant; projeter un rayon de vérité sur la curiosité qui tâtonne dans l'ombre, et la détourner des lueurs fumeuses qui l'entraîneraient sur des récifs de mort.

Il faut être perspicace;

Il ne faut pas partir d'affirmations *a priori*.

Il ne faut pas juger des enfants d'aujourd'hui d'après ce que l'on était soi-même, à leur âge, il y a une génération : c'est incomparable; beaucoup d'enfants savent, de nos jours, à dix, douze ou treize ans, ce que nous apprenions à vingt.

Une mère de famille, excellente d'ailleurs, s'occupant sérieusement de l'éducation de ses enfants, nous disait un jour :

— Je suis d'avis qu'on ne doit pas laisser partir les jeunes gens au service militaire sans les instruire.

Nous lui répondîmes :

— Vos enfants peuvent constituer une miraculeuse exception ; mais, en règle générale, avec votre méthode, on arriverait six, sept ou huit ans trop tard. (*Authentique.*)

Que fera la mère quand elle se sera assuré la confiance de ses enfants?

Elle l'utilisera pour leur donner, à chacun suivant son âge, les conseils qui éclairent, soutiennent et sauvegardent.

Comment se comportera la mère à l'égard des enfants de six à onze ans?

L'enfant de six à onze ans a des camarades, à l'école et dans la rue : il risque de voir des choses déshonnêtes et d'être entraîné à des manœuvres inconvenantes.

La mère l'avertira du danger qu'il court ; elle lui dira qu'il rencontrera peut-être de mauvais petits garçons qui se permettent des choses laides, mais que ces choses sont blâmables, indignes d'enfants bien élevés, désagréables à Dieu, qui les punit très sévèrement. Elle ajoutera que si ces mauvais compagnons voulaient l'entraîner à mal faire, il devrait les repousser, et, aussitôt rentré, le dire à sa maman pour se faire protéger.

Comment se comportera la mère à l'égard des enfants de onze et douze ans?

C'est l'âge où commencent les habitudes solitaires, si tenaces et si déprimantes.

Que la mère emploie tous les moyens pour savoir si elle n'a pas, parmi ses enfants, quelque malheureuse victime de ce vice honteux. La confiance des enfants porte rarement sur ce chapitre. La mère doit donc suppléer, par un surcroît de vigilance, au silence des enfants.

Puis, mettant sa confiance en Dieu, se faisant aider par le confesseur, qu'elle déclare une guerre à mort à l'habitude néfaste qui perdrait ses enfants si elle n'arrivait pas à les en corriger.

Comment la mère considérera-t-elle l'enfant qui dépasse douze ans?

Elle le considérera comme arrivé à l'âge le plus difficile de son existence :

1° Parce qu'il est dévoré du besoin de savoir, piqué de curiosités lancinantes qui n'admettent parfois ni délai ni réticences;

2° Parce qu'il commence à sentir bouillonner en lui le flot montant des passions.

D'où vient la curiosité qui agite l'esprit de l'enfant?

Elle vient de la nature même.

Et l'on peut dire qu'elle est providentielle.

1° Elle est, en toute question, un stimulant au travail, un moyen de connaissances, une ressource d'avenir.

> L'avenir glorieux
> Attend, n'en doutez pas, l'enfant mystérieux
> Qui veut savoir comment chaque chose se nomme,
> Et questionne tout, un mur autant qu'un homme (1).

La curiosité n'est autre chose qu'un penchant de la nature allant au devant de l'instruction (2).

2° Dans le sujet qui nous occupe, elle est plus importante encore et plus universelle, car elle entre plus intimement dans le plan de Dieu par rapport à la perpétuation du genre humain.

L'enfant se développe, physiquement et moralement.

Il (ou elle) a treize ans, quatorze ans, quinze ans, plus ou moins.

L'esprit s'éveille; l'imagination travaille; le cœur commence à frémir.

Un coin du voile de la vie se lève, oh! tout petit! mais assez grand cependant pour que l'esprit l'aperçoive, et pour que l'imagination s'exerce, avec activité, sur le mystère qu'il pourrait bien recouvrir.

Cette curiosité n'est-elle pas quelquefois rendue plus précoce et plus aiguë par les circonstances?

Oui, en plus ou à défaut de cette tendance naturelle, l'enfant voit, entend, comprend à demi ou devine mille

---

(1) V. Hugo, *Les voix intérieures, « Tentanda via est »*.
(2) Fénelon.

choses, regrettables à coup sûr, et même scandaleuses.

Il en sera ainsi tant que les hommes auront des passions et des vices. En voilà pour longtemps.

Pour qu'il puisse rester naïf, en grandissant, dans l'atmosphère délétère que nous respirons et qu'il est obligé de respirer, « il faudrait le supposer sourd, aveugle et légèrement idiot tout ensemble » (1).

Etant donnée cette curiosité, peut-on penser que l'ignorance se prolongera longtemps?

Ce serait une illusion grossière de croire que l'enfant ignorera tout ce qu'on lui taira, et qu'il restera d'une candeur angélique parce que ses parents auront fait preuve, eux, d'une réserve et d'une discrétion aussi louables..... qu'insuffisantes.

Aux questions qui se poseront nécessairement à son esprit, aux émotions qui feront tressaillir son cœur, aux paroles mystérieuses qu'il aura entendues, aux faits dont il aura été témoin sans comprendre, le grandissant et la grandissante chercheront une réponse et une explication; et cette réponse et cette explication ils les trouveront.

Aux parents de faire en sorte que ce soit dans le chemin de la saine confiance et de la vertu.

Les parents seraient-ils sages de se fier à leur jugement personnel, dans toutes les questions qui se rapportent à cette curiosité?

Nous ne le croyons pas.

Pour s'instruire comme il convient, les parents doivent accueillir, comme l'expression de la vérité, la parole du prêtre.

Seul, il connaît la question dans toute son intégrité, dans toute son ampleur, et sous toutes ses faces;

Seul, il a la compétence professionnelle, si j'ose ainsi dire;

Seul, il peut en parler, avec l'autorité qui s'attache à l'expérience;

Seul, il est éducateur complet, parce que, seul, il vit dans le monde des âmes; seul, il jouit de l'intimité des âmes; seul, il est sur le champ de bataille des âmes; seul, il

(1) Nicolay, *op. cit.*, p. 113.

peut compter les morts, pour les avoir vus tomber; seul, il peut relever les blessés, pour savoir où ils gisent; seul, il peut prévenir les surprises, pour connaître où sont les ennemis, et de quel côté viennent les coups (1).

Comment la mère se servira-t-elle de la confiance de ses enfants?

Si la mère a la confiance de ses enfants, si elle est leur confidente, elle suivra pas à pas le mouvement de leurs pensées et de leurs sentiments, et, sans jamais se dérober à son devoir, elle lèvera *peu à peu* le voile du mystère, avec les précautions infinies que lui suggérera la tendresse maternelle; choisissant le moment opportun, tenant compte des circonstances, proportionnant ses indications à l'impressionnabilité de l'enfant et à son caractère, consultant au besoin sur les meilleures méthodes à suivre.

Quelles précautions prendra la mère avant de faire à ses enfants quelque délicate confidence?

Elle purifiera ses intentions et celles de ses enfants; elle s'élèvera, et fera monter les petites âmes auxquelles elle s'adresse, jusque dans les hauteurs; de là, elle considérera et fera considérer toutes choses comme le bon Dieu les voit; elle fera admirer le plan de la Providence dans l'établissement de la famille; elle distinguera la connaissance de la complaisance sensuelle; elle indiquera les limites et les conditions de la loi de Dieu; elle formera à la réserve la plus délicate, et en même temps à la bonne simplicité, quand il y a nécessité, soins à donner, consultations ou conseils à prendre.

Quels avantages y a-t-il à cette confiance mutuelle?

Ces entretiens intimes, dirigés avec la plus grande prudence et la plus jalouse circonspection, présenteront pour l'enfant un attrait incomparable.

Il s'attachera d'autant plus à sa mère, et recherchera d'autant mieux sa société intéressante, qu'il trouvera, dans ses paroles sages et discrètes, mais vraies, *une réponse suffisante* aux questions qui l'obsèdent avec la ténacité d'un cauchemar.

---

(1) Il ne s'agit pas, en ce chapitre, d'un enfant en particulier ou du prêtre, confesseur de cet enfant : notre pensée est générale et tout à fait impersonnelle,

Son trouble cessera; il croira en sa mère et d'instinct il ira vers elle comme on va à la lumière.

Là est l'œuvre maîtresse de l'éducateur (1).

Quels inconvénients produirait le manque de confiance?

Si l'enfant manque de confiance, il s'élèvera à sa guise, c'est-à-dire très mal.

Il consultera subrepticement livres, camarades et domestiques, au grand détriment de sa vertu.

Vers quels camarades ira-t-il?

Vers les pires, cela va de soi.

Il s'instruira, à leur école brutale, des questions les plus délicates qui soient.

Il s'attachera à eux par l'attrait naturel que produisent de mutuelles confidences.

Il recherchera leur société; il préférera le tête-à-tête avec ces sortes « d'amis » à l'activité bruyante des jeux généraux.

Que doivent faire les parents en face de ces amitiés douteuses?

S'ils sont sérieux, ils briseront, sur l'instant, ces affections subites et profondes que leurs enfants éprouvent parfois pour tel ou tel de leurs camarades, telle ou telle de leurs compagnes (2).

Pourquoi donc, dans les maisons d'éducation sérieuses, pose-t-on, en principe, que les élèves ne doivent jamais être deux à deux, sinon, parce qu'il y a là un danger sérieux pour les mœurs?

Ce danger, d'une évidence aveuglante, quand il s'agit des enfants dans un collège, n'existerait-il plusquand les mêmes enfants sont sortis?

Bien téméraire qui oserait l'affirmer!

Quels livres consulteront-ils?

Ils consulteront les livres qui leur tomberont sous la main; le dictionnaire, par exemple, sera souvent le premier confident de leurs curiosités naissantes.

(1) Nicolay, *op. cit.*, p. 115.

(2) Montaigne parle quelque part de « l'amitié molle et indiscrète en laquelle il advient ce qui se veoid au lierre, qui corrompt et ruyne la paroi qu'il accole ».

Ils consulteront les livres qu'un ami complaisant leur glissera entre les mains.

Ils consulteront les livres qu'ils auront achetés avec leur argent de poche, ou avec l'argent volé à leurs parents.

Est-il normal qu'ils consultent les domestiques?

Car les enfants consulteront les domestiques : c'est vers eux, souvent, que s'oriente leur confiance mal formée.

Les pères et mères devraient rougir de honte et d'indignation : ils nourrissent leurs enfants, ils les habillent, ils payent les trimestres de leur vie de pension, etc. ; tout cela les regarde, et personne ne songe à leur en ravir l'honneur et le mérite.

Mais quand cette petite plante, déposée par eux dans le sol le plus riche et le plus fécond, arrosée de leurs sueurs et de leurs larmes, cultivée par les professionnels les plus expérimentés et les plus chers ; quand cette plante, disons-nous, aura grandi, quand elle aura fleuri, quand elle ouvrira ses pétales, son premier parfum, le parfum de son âme, sa confiance, ce sera..... pour les domestiques !

Il nous est arrivé, plusieurs et plusieurs fois, de demander aux grandissants et aux grandissantes déjà instruits quelles étaient les sources où ils avaient puisé : c'étaient presque toujours des amis, des livres, des domestiques.

§ 4. — *Moyens à prendre pour réparer la pureté.*

> « Ils (les prêtres) sont les meilleurs agents de la pureté des cœurs : ..... Ils préparent pour l'éternité la moisson des âmes pures. » (1)

Les moyens que nous avons indiqués comme étant de nature à sauvegarder la pureté sont-ils généralement utilisés?

Hélas! non.

Ni les parents n'ont toujours assez d'énergie, ni les enfants toujours assez de docilité pour se soumettre aux conditions de la préservation.

(1) L. Lenfant, *La pureté du cœur*, p. 217.

Aussi c'est la multitude qui cède aux sollicitations du mal et tombe dans le péché contre la pureté.

Quels moyens faut-il employer pour réparer la pureté?

Il faut donner : 1° à l'esprit des convictions qui entraînent à l'action ; 2° à la volonté des armes qui assurent le succès.

Nous ne nous dissimulons pas les difficultés considérables que présente la réalisation de ce programme, théoriquement très simple ; mais nous savons que la grâce de Dieu est toute-puissante, et que les mères, véritablement mères, savent tirer de leur cœur et de leur foi des ressources appropriées à tous les besoins, et des remèdes spécifiques à toutes les maladies de l'âme.

I. Convictions préparatoires.

Quelles sont les convictions que suppose la lutte contre l'impureté?

1° La première, c'est qu'il faut, coûte que coûte, sortir de cet état.

Donc, pas de compromissions, pas de demi-mesures, pas de conciliation prétendue entre la vertu mondanisée et les satisfactions de la sensualité.

2° La deuxième, c'est que, si on est vraiment résolu, on remportera la victoire.

« Une âme virile est toujours maîtresse du corps qui l'anime », nous dit Bossuet.

3° La troisième, c'est « qu'il est d'autant plus aisé de triompher des sens que chaque victoire abat la force de l'ennemi et diminue l'intensité de la tentation » (1).

II. Moyens de fortifier la volonté.

a) Mater le corps.

Pourquoi est-il nécessaire de mater le corps pour fortifier la volonté?

La pureté étant une victoire, la volonté qui mène la lutte la conduira d'autant plus facilement à une fin heureuse,

(1) J. Guibert, *op. cit.*, p. 213.

qu'elle aura devant elle un ennemi plus affaibli, un corps plus sérieusement maté.

Par quels moyens arrivera-t-on à mater le corps sans lui nuire?

1° Par certains remèdes.
2° Par l'hygiène.
3° Par la mortification.

Y a-t-il donc des remèdes qui calment les ardeurs de la concupiscence?

Certains médecins le prétendent, quoique d'autres le nient.

En tout cas, il est permis d'y avoir recours, « pourvu que la prudence du médecin qui les ordonne soit une garantie de leur innocuité » (1).

Quels sont les avantages de l'hygiène par rapport à la discipline de la chair?

1° Par sa nature même, elle établit l'équilibre dans le tempérament : or, l'équilibre favorise la vertu, ou tout au moins prévient les délires extravagants de la sensibilité.

2° L'hygiène impose un régime de table sain, modéré, d'où sont exclus les excitants; des exercices physiques qui vont jusqu'à la fatigue; des lotions d'eau froide qui favorisent la circulation et empêchent toute congestion nuisible.

Quelles sont les mortifications que l'on peut utiliser pour mater le corps?

1° Retrancher ce qui serait un aliment à la volupté : vins fins, liqueurs, vêtements soyeux, lits amollissants, attouchements sensuels.

2° Se priver même de ce qui est permis, en se rappelant la parole de Clément d'Alexandrie : « qu'on est vite entraîné à faire ce qu'on ne doit pas, quand on fait sans retenue tout ce qui n'est pas interdit ».

3° Affliger la chair par de rudes pénitences.

---

(1) J. Guibert, *op. cit.* p. 218-219. — Il va sans dire que ce traitement ne regarde pas le confesseur.

b) Fuir les occasions.

Quelle est la ligne de conduite tracée par l'Église par rapport aux occasions de péché?

1° L'occasion prochaine et volontaire de péché mortel doit être absolument évitée : l'obligation est grave.

2° L'occasion prochaine et physiquement nécessaire doit être rendue éloignée par tous les moyens.

3° L'occasion prochaine et moralement nécessaire doit être évitée, si on n'a pu la rendre éloignée, après un temps raisonnable accordé à l'épreuve.

4° Pour le reste :

L'Église traite de pièges insidieux toutes les sympathies et familiarités entre les sexes, veut autour des femmes fortes, comme autour des villes fortes, une zone interdite, met toute la sûreté dans la garde des approches, et la plénitude de la vertu dans le sacrifice des joies même innocentes (1).

Quelles sont les occasions qu'il faut plus spécialement éviter?

1° Les spectacles lascifs;
2° Les lectures légères;
3° Les camarades pervertis;
4° Les amitiés amollissantes;
5° L'oisiveté.

Pour les trois premières occasions, voir ce que nous vous avons dit à propos de la surveillance.

Que faut-il penser des amitiés?

Il en est d'excellentes, qui inspirent les plus généreux dévouements, et sont une sauvegarde pour la pureté elle-même.

Mais à côté de celles-là, il y a les amitiés de contrefaçon, les amitiés de la chair et des sens, qui s'expriment en termes excessifs, qui se plaisent en des conversations déplacées, qui s'alimentent de familiarités inconvenantes.

On voit trop où cela peut conduire pour qu'il soit nécessaire d'insister (2).

---

(1) E. Lamy, *La femme de demain*, « La femme et les penseurs », IV.
(2) Lire dans l'*Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales, les chapitres XVII et suivants (IIIe partie), qui traitent des amitiés.

Comment l'oisiveté est-elle occasion de péché?

L'oisiveté crée l'ennui: l'ennui est la terre abandonnée où germe le rêve; or, comme on l'a dit, la mauvaise action est fille du rêve (1).

c) *Occuper l'esprit.*

Pourquoi est-il important d'occuper l'esprit?

Pour que les images malfaisantes, qui en solliciteraient l'entrée, trouvent la place prise et soient condamnées à rester au dehors.

Comment peut-on occuper l'esprit?

1° Les personnes fortunées se guérissent d'une obsession sensuelle par *les voyages*. L'éloignement, les courses, la fatigue, le miroitement des spectacles les plus divers de la nature, l'observation des peuples, accumulent dans l'esprit tant d'images, de si vives représentations, que l'objet tentateur passe d'abord au second plan, puis tombe lentement dans l'oubli (2).

2° Par le travail. Le travail « use le trop-plein des énergies physiques, émousse la sensibilité, exerce la volonté à l'effort, s'empare de l'esprit et l'arrache aux rêveries de l'imagination » (2).

3° Par l'étude, qui est la forme de travail la plus efficace dans l'espèce.

Saint Jérôme le savait si bien qu'il se jeta dans l'étude de l'hébreu pour s'arracher aux images impures qui le harcelaient (2).

4° Par la pensée de l'avenir: je serai prêtre; je serai époux ou épouse; je serai papa ou maman.

d) *Appeler des secours humains.*

Quels sont les secours humains qui peuvent être sollicités?

1° L'ouverture de l'âme à un homme prudent et bon, qui sera, avant tout autre, le confesseur, mais qui, à défaut ou

---

(1) J. Guibert, *op. cit.*, p. 229. — La poésie aussi est fille du rêve : le tout est de purifier l'imagination.

(2) J. Guibert, *op. cit.*, pp. 232-233-234. — Il ne faut pas attribuer aux voyages une efficacité absolue; quand le mal est au-dedans, ils ne guérissent rien ; car on se retrouve partout.

en supplément du confesseur, pourra être un ami fidèle, ferme et dévoué.

2° L'enrôlement, si la chose est possible, dans quelque « ligue pour la pureté ».

3° L'utilisation de quelque image chère dont la vue puisse être un soutien et un stimulant : le portrait d'un père, d'une mère, d'un parent plus spécialement vénéré, etc.

« Je vis dans la présence réelle de ma mère », écrivait Ozanam.

e) *Recourir à la prière.*

Quelle est la genèse de la prière qui convient aux pauvres victimes du vice impur?

Elle consiste à se recueillir, à écouter les reproches miséricordieux du Maître; à se tenir humblement confus devant son infinie sainteté; à répéter les paroles de David pleurant ses fautes dans le langage inspiré des Psaumes; à baiser avec amour les pieds du Christ en croix; à recourir à la Sainte Vierge, « le remède des plaies incurables »; et enfin, à faire jaillir, de son cœur touché, les oraisons intérieures qui conviennent à un converti désireux de bien faire, mais effrayé de sa faiblesse.

f) *Fréquenter les sacrements.*

Quel est le grand bienfait de la confession, au point de vue de la préservation de l'enfant?

La confession fait découvrir les plaies infligées à la vertu au seul homme capable d'y porter un remède efficace.

Oui, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est un homme à qui l'enfant et le jeune homme osent faire d'humbles confidences qu'ils ne feraient souvent à personne d'autre, découvrir des plaies qu'ils cacheraient à tous les yeux; il est un homme qui voit tout dans le cœur en pleine crise; il est un homme qui a accès auprès de l'âme malade, qui a grâce d'état et secours divin pour la soutenir, l'empêcher de tomber ou la relever après la chute.

Quelle puissance dans cette action intime!

Quelle autorité dans cette parole qui a droit de tout dire!

Quelle efficacité dans ces remèdes de Dieu appliqués à toutes les plaies par une main aimante et discrète!

Quelle est l'importance de la communion dans l'œuvre de la préservation et de la formation de la jeunesse?

Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux (1).

« On ne nourrit pas des lions avec des feuilles de choux », disait, un jour, un missionnaire, en parlant de ce qui lui paraissait nécessaire au soutien de la piété et de la vertu dans les jeunes gens.

On ne maintient pas la jeunesse dans la pureté avec quelques prières et quelques conseils.

Il ne lui faut rien moins que la nourriture quotidienne de l'Eucharistie.

Pour notre part, nous ne croyons guère à la vertu complète des jeunes gens et des jeunes filles qui ne communient pas tous les jours ou au moins très fréquemment.

Mais heureux, mille fois heureux ceux qui ont la facilité et la générosité de recevoir chaque jour la sainte Eucharistie; ils expérimentent la vérité des paroles de Mgr Plantier :

Tes passions étaient ardentes; mais n'avais-tu pas le sang de mon Fils, sainte et rafraîchissante rosée, pour en tempérer les feux? Tes sens te faisaient la guerre; mais n'avais-tu pas la chair de la victime eucharistique, pour apaiser ta convoitise en divinisant tes organes?

Article IV. — L'envie.

« L'envie est louche, elle voit tout de travers. »
« L'envie est un vice qui ne cause que des peines. » (2)

Qu'est-ce que l'envie?

L'envie est une tristesse criminelle que l'on ressent du bien qui arrive aux autres; c'est souvent un désir secret que l'on nourrit au fond du cœur, de se le procurer même à leur détriment et d'en faire son apanage exclusif si c'était possible. On voudrait avoir le monopole de tout..... C'est l'égoïsme dans toute sa laideur, c'est l'orgueil dans tout ce qu'il a de plus noir et de plus détestable (3).

Quels sont les effets de l'envie?

Ils sont de deux sortes :

1° L'envie porte au crime;

---

(1) La Fontaine, *Fables*, II, 19.
(2) Joubert, *Pensées*.
(3) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 171.

2° Elle rend malheureux ceux qui s'abandonnent à ses inspirations.

Quels sont les crimes que fait commettre l'envie ?

L'histoire nous l'apprend : c'est l'envie qui a porté le démon à tenter nos premiers parents ; c'est l'envie qui a fait égorger Abel, vendre Joseph, persécuter David, mettre en croix Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce qu'elle a fait, elle est toujours capable de le faire : ses inspirations sont les mêmes et sa puissance n'a pas diminué.

Comment l'envieux est-il la première victime de son défaut ?

L'envie, nous dit la Sainte Ecriture, ronge les os : *Putredo ossium invidia ;* elle est comme un vautour qui s'acharne sur sa proie et lui déchire le cœur.

On reconnaissait Caïn à l'abattement de tout son être et à la tristesse amère qui était empreinte sur son visage.

Les enfants sont-ils sujets à ce triste défaut ?

Saint Augustin nous raconte, dans ses *Confessions*, qu'il a vu lui-même un tout jeune enfant déjà possédé par ce vice : « Il ne parlait pas encore, dit-il, mais il regardait, pâle, et avec des yeux de colère, un autre enfant allaité par la même nourrice. »

Combien n'en voit-on pas qui jettent leurs jouets, pour en arracher de moins beaux des mains de leur petit frère ou de leur petite sœur !

Dans quelles circonstances l'envie est-elle plus spécialement excitée ?

Quand le petit enfant, déjà âgé de plusieurs années, voit arriver au foyer un petit frère ou une petite sœur.

Un premier enfant, jusque-là l'objet de toutes les prédilections, entièrement maître au logis où l'on ne songeait encore qu'à l'amuser et à s'amuser de lui, se voit, tout à coup, un rival préféré, du moins quant aux soins et à la préférence extérieure. C'est le nouveau-né qu'on tient sur les genoux et dans les bras, où le frère qui l'a précédé de deux ans avait coutume de trouver sa place. Souvent négligé, tandis que l'activité de sa mère sera entièrement consacrée à celui qui ne peut s'en passer, il la verra lui parler, il la verra lui sourire comme naguère on ne parlait, on ne souriait qu'à lui. En même temps, des défenses et des réprimandes jusqu'alors inconnues

l'obligeront à sacrifier quelque chose de sa liberté à celui qui a déjà usurpé son bien. On le grondera de faire du bruit si son petit frère dort. On ne lui permettra pas de reprendre ses joujoux des mains qui commencent à vouloir les saisir. S'il touche l'enfant, on lui dira qu'il le fait crier; si celui-ci le bat, on ne souffrira pas qu'il le lui rende. Il n'avait encore vécu que pour lui-même, et les premières impressions que lui apporte la société d'un autre sont des impressions de privation et de chagrin: alors, il s'irrite ou s'attriste, devient incommode et maussade, et se croit rebuté ou délaissé sans comprendre qu'il l'ait mérité (1).

Quel est le premier moyen à prendre pour corriger ce défaut ?

C'est d'éviter tout ce qui peut l'exciter.

Quels sont les principaux excitants de l'envie ?

Ce sont les indiscrétions, les inégalités de traitement et les injustices.

Quelles sont les indiscrétions qui excitent l'envie ?

1° Ce sont les concessions ou refus inconsidérés.

A force d'accorder ou de refuser, nous rendons un enfant désireux de tout ce qu'il voit. Nous ne savons pas résister avec une douce fermeté à ses vains caprices. Nous lui promettons des friandises, des objets de valeur, des voyages, des fêtes, comme prix de son travail ou de sa sagesse (2).

2° Ce sont les mauvais exemples.

Nous prodiguons devant lui les éloges aux beaux costumes, aux beaux jouets, aux mets exquis: nous nous montrons envieux comme des enfants gâtés (2).

3° Ce sont les démonstrations imprudentes.

Nous ne savons pas réprimer en sa présence les élans de notre sensibilité: nous embrassons et caressons les autres enfants avec une expression d'amitié d'autant plus vive qu'elle est moins sincère (2).

Comment éviter les inégalités de traitement ?

En donnant à tous les enfants, à moins de raisons particulières et bien connues, la même nourriture et les mêmes vêtements.

---

(1) Mme Guizot, *Lettres sur l'éducation*, p. 72, *passim*.
(2) Bernard Pérez, *L'éducation morale dès le berceau*.

La même nourriture : dans la parabole de l'enfant prodigue, le veau gras, immolé en l'honneur et au profit du fils retrouvé, excite la jalousie de l'aîné, qui n'avait jamais quitté la maison paternelle, et qui n'obtenait même pas un chevreau pour s'en régaler avec ses amis.

Les mêmes vêtements : Jacob avait donné à Joseph une tunique plus belle et plus éclatante ; ses frères, poussés par l'envie, le vendirent à des Ismaélites, et le saint patriarche, abreuvé d'amertume, baigna de ses pleurs cette même tunique qu'il croyait teinte du sang de son fils.

Comment se garder des injustices ?

En surveillant ses observations, ses réprimandes et ses éloges.

Les enfants, en effet, sont plus clairvoyants qu'on ne le suppose généralement : ils savent très bien distinguer un témoignage mérité d'un autre qui sentirait la faiblesse et le parti pris.

Quel est le deuxième moyen à prendre pour maîtriser l'envie ?

C'est de former un bon cœur :

1° Par un enseignement approprié.

On se servira utilement, pour y arriver, des récits de la Bible et des conseils de l'Esprit-Saint.

La charité n'est point envieuse (1).
Porter les fardeaux les uns des autres (2).
Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie ; pleurez avec ceux qui pleurent (3).

2° Par des actes généreux de charité désintéressée.

On ne parvient souvent à l'apaiser (l'enfant jaloux) qu'en éloignant la personne dont il est jaloux. Mais prendre pour règle cet expédient passager, ce serait aller contre le but. Il est bon de le rapprocher peu à peu des autres enfants jaloux, de l'habituer à leur présence ; elle lui devient bientôt agréable, car les anciens ont très bien nommé l'affection une habitude nécessaire : *consuetudo, necessitudo*. Quand la personne et les jeux de l'intrus sont tolérés, puis agréés, le rapprochement devient de plus en plus intime (4).

---

(1) I *Cor.*, XIII, 4
(2) *Gal.*, VI, 2.
(3) *Rom.*, XII, 15.
(4) BERNARD PÉREZ, *L'education morale dès le berceau.*

Quels actes faut-il faire poser à l'aîné, exposé à envier son frère plus jeune?

Les enfants sont disposés à accueillir avec joie un événement quel qu'il puisse être; l'arrivée d'un petit frère en est un très grand, que l'aîné verra certainement avec satisfaction si l'on songe à en faire pour lui une occupation, si la présence de ce nouveau venu ajoute du mouvement à sa vie au lieu de lui en ôter. On lui parlera sans cesse du petit frère; s'il crie, on le plaindra avec lui; s'il dort, on l'appellera pour le voir et il viendra doucement pour ne pas l'éveiller. Cette petite créature intéressera sa curiosité, car on lui dira qu'il a été de même: sa pitié, car en le regardant, il se croira fort. Il verra en elle un objet de soins auxquels il s'imaginera pouvoir prendre part; du moins, ne lui arrivera-t-il pas de supposer que les soins donnés à ce petit enfant soient pris sur lui, puissent être considérés comme un vol qu'on lui fait. Il aimera le sourire de son petit frère qui aura fait naître la joie sur tous les visages; il s'affligera de ses souffrances en voyant la tristesse régner dans la famille. Il se plaira à l'amuser, craindra qu'il ne se fasse mal, et portant ainsi hors de lui-même sa pleine activité, perdra dans les plaisirs de l'affection le sentiment des besoins d'où naîtrait la jalousie (1).

Que faut-il faire quand c'est le plus jeune qui porte envie à l'aîné?

C'est plus difficile.

Votre tâche est, dans ce cas comme dans l'autre, d'opposer l'affection à la jalousie, de former entre les deux frères un lien qui ne permette plus que les intérêts se séparent. Multipliez les devoirs de l'aîné envers son frère, ne craignez pas d'exciter la générosité de celui qui se sent le plus heureux, puisqu'il ne lui manque rien. Que s'il aperçoit le sentiment jaloux dont il est l'objet, ce soit avec respect de celui qui souffre, avec désir de lui épargner des peines dont lui-même est à l'abri. D'accord avec l'aîné, vous vous permettrez pour le plus jeune quelques légères préférences, que payera, du reste, aux yeux du premier, l'honneur de votre confiance, et dont l'autre pourra jouir sans danger, quand il les tiendra tout à la fois de votre tendresse et de l'amitié de son frère (1).

Article V. — La gourmandise.

Là, vivant à discrétion,
La galante fit chère lie. (2)

Faut-il s'étonner de la gourmandise chez les enfants?

C'est un des défauts les plus ordinaires à l'enfance.

C'est peut-être aussi un des moins coupables pour elle : car si le

(1) Mme Guizot, *Lettres sur l'éducation*, p. 72, *passim*.
(2) La Fontaine, *Fables*, III, 17.

boire et le manger sont nécessaires à tous, pour l'entretien et la conservation de la vie, ils le sont encore plus à cet âge où le corps a besoin de se développer et de grandir (1).

L'enfant « est, par conséquent, plus excusable, quand il se trompe et quand il exagère » (1).

Est-ce une raison pour fermer les yeux?

Non; il faut de bonne heure apprendre à l'enfant à régler ce besoin, quelque impérieux qu'il paraisse. C'est nécessaire à la santé de son corps, et plus encore à la santé de son âme. L'enfant n'est déjà que trop matériel par nature.

Si la gourmandise vient s'ajouter encore à ces premières dispositions fâcheuses, l'âme, enfouie dans la chair et les sens, aura bien de la peine à se retrouver et à prendre possession d'elle-même. La vie intellectuelle, la vie morale, la vie religieuse ne peuvent que difficilement se faire jour, les organes asservissent l'intelligence, le frère aîné des animaux a bientôt pris le sceptre, et le jeune frère des anges tombe dans l'esclavage (1).

Que faut-il faire pour corriger ce défaut?

1° Il faut d'abord ne rien se permettre qui puisse lui donner droit de cité dans l'esprit et le jugement des enfants.

2° Il faut inspirer aux enfants une grande horreur de ce défaut.

3° Il faut aider les enfants à éviter ce défaut ou à s'en corriger.

Comment faut-il procéder pour ne pas accrediter le défaut de gourmandise?

1° Il faut éviter de parler trop souvent, devant les enfants, de bonne chère et de friandises;

2° Il faut, autant que possible, ne pas donner des bonbons, gâteaux, etc., pour récompenses.

Ne faut-il pas aussi inspirer l'horreur de ce défaut?

Oui. Il faut:

1° Ne pas permettre que les enfants se fassent une préoccupation, ou, comme dit saint Paul, un dieu de leur ventre.

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, pp. 175-176.

2° Leur rappeler qu'ils ne doivent pas vivre pour manger, mais qu'ils ne doivent manger que pour vivre: il ne faut pas que l'homme descende jusqu'aux aliments, mais qu'il élève les aliments jusqu'à lui.

3° Faire remarquer que la gourmandise devrait être laissée aux animaux qui n'ont pas d'âme.

Les Spartiates enivraient des esclaves pour inspirer à la jeunesse, devant laquelle les malheureux faisaient mille extravagances, l'horreur de l'ivrognerie et l'amour de la vertu contraire.

Les Spartiates avaient tort: il ne faut jamais faire le mal pour qu'il en résulte un bien.

Mais quand, par hasard, vous rencontrez quelque personne dans ce triste état, quand l'excès du boire et du manger amène quelques inconvénients fâcheux pour la dignité de l'homme, profitez-en pour donner une leçon à vos chers enfants. Rappelez-leur Esaü vendant son droit d'aînesse, et sacrifiant à son appétit déréglé le plus beau des privilèges (1).

Les enfants sont-ils capables de se retenir et de se modérer eux-mêmes?

Le Bréviaire nous raconte que, le vendredi, saint Nicolas ne prenait le lait de sa nourrice qu'une seule fois, vers le soir, bien qu'il le fît très souvent les autres jours, comme les enfants ordinaires.

C'est là un miracle sur lequel les parents ne doivent pas compter : c'est à eux d'y suppléer.

Qu'ils s'appliquent donc à bien diriger leurs enfants, ces nouveaux arrivés au banquet de la vie.

Comment faut-il aider les enfants?

1° En évitant la recherche;
2° En exerçant à la sobriété, à la tempérance;
3° En habituant aux sacrifices.

Pourquoi dit-on qu'il faut éviter la recherche?

Parce que c'est un grand service à rendre aux enfants et une excellente habitude à leur faire prendre, que de les accoutumer à manger de tout, et à n'avoir de répugnance particulière pour aucun des aliments qui leur sont présentés.

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 177.

En quoi consiste la sobriété?

La sobriété n'impose pas la privation du nécessaire. Au contraire, les enfants, autant que possible, ne doivent manquer de rien. Après tout, ici, comme en beaucoup d'autres choses, il n'y a que l'excès qui soit condamnable.

Mais une fois les vrais besoins satisfaits, il faut savoir refuser et résister à des besoins factices qui ne sont guère autre chose que des manifestations de gourmandise.

Sans doute, les enfants ont besoin de prendre des aliments plus fréquemment que les grandes personnes, mais s'ils peuvent manger entre les repas de leurs parents, qu'ils s'habituent à ne point manger entre les leurs.

Quels sont les sacrifices qu'on peut faire faire aux enfants?

On les habitue à se priver quelquefois des choses permises.

On ne leur accorde pas toujours ce qu'ils demandent ni autant qu'ils voudraient, etc. (Voir ce que nous avons dit dans le chapitre du sacrifice, p. 313).

Quelle est l'importance de ces sortes de sacrifices pour la formation chrétienne des enfants?

1° Il y a un principe qui dit qu'il faut rester de temps en temps *en deçà* de la satisfaction du besoin pour ne pas être entraîné *au delà.*

2° De plus, la pénitence est une des premières vertus chrétiennes, et l'Eglise nous en impose de temps en temps des actes positifs, sous peine de péché grave; il faut donc que l'enfant soit entraîné dans cette voie, si on veut qu'il ait le tempérament catholique; sans ce soin, il ne comprendra et ne pratiquera que difficilement les obligations ecclésiastiques du jeûne et de l'abstinence.

Article VI. — La colère.

> « Nous ne pouvons pas faire les hommes tels que nous les voudrions; il faut les supporter tels qu'ils sont et tirer d'eux le meilleur parti possible. » (1)

Qu'est-ce que la colère?

C'est ce « mouvement impétueux de l'âme qui porte à repousser avec violence ce qui déplaît. Les injures, les

(1) Marc-Aurèle.

imprécations, filles de la colère, sont l'éclat d'un orgueil qui ne sait plus rien ménager, qui s'exaspère contre ce qui le blesse, et cherche à tout prix une brutale supériorité (1) ».

C'est une « passagère démence », une « courte folie » (2).

Ce défaut est-il fréquent chez les enfants?

Très fréquent : on dirait même qu'il leur est naturel.

Quand l'enfant est en danger, la colère est un moyen de préservation et de défense, et peut-être une accusation d'imprudence à l'adresse de ses parents.

Quand l'enfant est aux prises avec quelque difficulté que sa faiblesse ne peut surmonter, la colère est un appel au secours ou un acte de dépit : c'est par des larmes et des cris qu'il se venge de son impuissance.

Quand l'enfant ne veut pas céder, sa résistance se traduit par la colère; ses caprices ont en elle leur meilleur auxiliaire; et presque toutes ses discussions avec des camarades aboutissent au déchaînement de la même passion.

Comment faut-il se comporter avec ce défaut?

1° Il faut éviter tout ce qui peut le provoquer.

2° Il faut habituer l'enfant à la patience.

3° Pendant la crise, si crise il y a, il faut garder son calme.

4° Après la crise, il faut en tirer, pour soi et pour les enfants, les conclusions utiles.

Quelles sont les causes excitant la colère chez les enfants?

1° Ce sont les moqueries et les taquineries par lesquelles on relève maladroitement ce défaut.

2° Ce sont les encouragements à dire de petites injures, ou à donner des coups aux personnes qui les contrarient ou aux choses qui les heurtent.

Xerxès, roi des Perses, fit battre de verges et marquer d'un fer rouge la mer qui avait osé engloutir sa flotte.

C'était ridicule et enfantin.

L'enfant qui commence par frapper un meuble, parce qu'il a eu l'imprudence de se heurter contre lui, frappera bientôt son frère qui

---

(1) Mgr Dupanloup, *De l'éducation*, t. III, p. 410.
(2) Mgr Pichenot, *Traité pratique de l'éducation maternelle*, p. 180.

lui fait obstacle, sa mère elle-même quand elle croira devoir lui résister (1).

Comment peut-on habituer les enfants à la patience?

D'une manière générale en développant leur capacité de souffrir; et donc :

1° En les formant, dès le berceau, à supporter les peines et les contraditions;

2° En les exerçant à pardonner facilement, et à se réconcilier joyeusement;

3° En leur apprenant à accepter, sans se plaindre, un refus et une privation;

4° En les soumettant au joug de la crainte de Dieu, de leurs parents et de leurs maîtres;

5° En leur faisant aimer et pratiquer l'abnégation et la dépendance.

Qu'arrive-t-il si l'enfant a été choyé, adule, gâté?

Si l'enfant a été habitué à une vie facile, s'il a vu tous ses désirs ordinairement satisfaits et tous ses caprices obéis, il devient impérieux, despote, irascible, odieux et insupportable.

Il fait penser à ceux dont parle l'Esprit-Saint quand il dit : La pierre est lourde et le sable est pesant : plus que l'un et l'autre pèse la colère de l'insensé (2).

Comment faut-il se comporter pendant la crise?

Il faut d'abord et toujours garder son calme.

L'avantage est double :

1° Il constitue une leçon de choses nécessairement utile à l'enfant.

2° Il laisse intactes la réflexion et, par elle, la sérénité dans la détermination des mesures à prendre.

Quelles sont les mesures qui peuvent être prises en semblable occurrence?

1° Si l'enfant est jeune, un regard sévère, un ordre brusque, la punition de l'enfermer peuvent donner de bons résultats.

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 181.
(2) *Prov.*, XXVII, 3.

2° Si l'enfant a grandi, si les moyens susindiqués ne sont plus efficaces, il faut alors imiter Dieu qui, au dire de la Sainte Ecriture, dissimule souvent les péchés des hommes, pour ne pas être dans la nécessité de punir, et pour leur donner le temps du repentir et de la pénitence.

3° Si cependant les circonstances sont telles qu'il soit nécessaire d'intervenir, il faut *faire la part du feu*, et laisser passer la colère : *Date locum iræ.*

4° Généralement on ne doit pas perdre son temps à raisonner; la raison de l'enfant est absente : c'est d'ailleurs un principe, en médecine, qu'on ne donne pas de médicaments pendant l'accès de fièvre.

Que faut-il faire après la crise?

1° Il faut faire son petit examen de conscience d'éducateur : se demander si l'on s'est possédé suffisamment; si les mesures prises ont été celles qu'il convenait de prendre; si les prévisions de succès n'ont pas été contredites par les faits.

2° Il faut aider l'enfant à faire son petit examen de conscience d'éduqué.

LIVRE V

L'éducation surnaturelle

« L'éducation des enfants n'est rien autre chose que leur acheminement vers le Christ. » (1)

Que verrons-nous dans ce livre de l'éducation surnaturelle ?

Après avoir donné *quelques notions préliminaires* (section I), nous étudierons les *conditions à remplir par l'éducateur*, pour qu'il puisse mener à bien sa tâche difficile (section II), et les *diverses opérations* qui règlent la vie surnaturelle (section III).

(1) Saint Charles Borromée.

Section I
QUELQUES NOTIONS PRÉLIMINAIRES

« Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (S. PAUL, *Gal.*, II, 20.)

Que faut-il entendre par éducation surnaturelle?

Par éducation surnaturelle, il faut entendre : la création, l'illumination, le soutien, la résurrection, la fructification, l'extension et la transformation de la vie surnaturelle de la grâce.

L'éducation surnaturelle est-elle nécessaire?

Elle s'impose à tous les chrétiens comme le complément des autres parties de l'éducation; comme le seul chemin qui mène au terme de la formation, comme l'unique moyen d' « élever » l'enfant jusqu'au ciel.

Tant qu'on n'accroît la richesse de la mémoire, la fécondité de l'imagination, la rectitude du goût, la sûreté du jugement, la force de la raison, que dans la portée de leur horizon naturel, on n'aboutit — qu'on nous permette ces deux allusions en faveur de leur justesse — qu'à « porter plus haut le magnifique témoignage de leur néant »; qu'à « enfler des conceptions pour enfanter des atomes » (1).

L'éducation surnaturelle est-elle difficile?

Oui, si l'on prétend donner ce qu'on n'a pas, parler avec conviction de ce que l'on n'estime pas, faire atteindre un but vers lequel on ne dirige ni son esprit, ni ses yeux, ni ses pas.

Non, si l'éducateur réalise les conditions que nous indiquons dans la section II de ce livre.

Section II
CONDITIONS A REMPLIR PAR L'ÉDUCATEUR

« Beaucoup de parents périront, parce que leurs enfants se seront perdus par leur faute. » (2)

Quelles sont donc les conditions que les parents doivent remplir pour faire avec succès l'éducation surnaturelle de leurs enfants?

Ce sont : 1° l'état de grâce; 2° un grand esprit de foi; 3° une solide instruction religieuse; 4° une piété sérieuse.

(1) MONFAT, *Les vrais principes de l'éducation chrétienne*, p. 34.
(2) SAINT ISIDORE.

Pourquoi l'état de grâce est-il nécessaire ?

1° Parce qu'il est impossible qu'un éducateur en état de péché mortel parle avec conviction de l'amour de Dieu, de l'horreur du péché, de la Passion de Jésus-Christ et des fins dernières.

Tous les efforts qu'il ferait pour donner à son langage l'onction qui pénètre lui apparaîtraient comme des actes d'hypocrisie, de mensonge et de déloyauté.

2° Parce qu'un éducateur constitué, par le péché mortel, en état de révolte contre Dieu, ne méritera pas d'attirer, sur ce qu'il touche, la grâce sans laquelle on ne peut absolument rien dans le domaine surnaturel.

Que faut-il entendre par « l'esprit de foi » ?

L'esprit de foi, c'est cette disposition de l'âme, cette tournure de l'esprit qui fait juger toutes choses à la lumière de l'éternité ; c'est l'habitude de se décider, en tout, d'après les enseignements de la religion, et non d'après les maximes du monde, par principe et non par caprice, par vertu et non par attrait naturel.

Avoir l'esprit de foi, c'est préférer l'âme au corps, le ciel à la terre, la volonté de Dieu à la volonté personnelle, la vie éternelle à celle du temps, la mort au péché mortel.

Comment peut-on acquérir et développer cet esprit de foi ?

1° Par la prière.

a) La prière est une preuve de confiance, un acte de foi.

b) On a dit : l'homme s'agite et Dieu le mène. C'est vrai ; mais je ne craindrai pas de dire aussi que c'est la prière qui mène, en quelque sorte, Dieu lui-même : elle est plus puissante que lui, écrivait saint Jean Chrysostome (1).

2° Par la réflexion.

Les parents doivent se répéter à eux-mêmes :

Que les épreuves de cette vie ne durent qu'un temps ;

Que leur fardeau est un fardeau bien léger, comparé au poids éternel de gloire qui sera le prix de leurs combats ;

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 19.

Que la vie ne leur a pas été donnée pour jouir, mais pour faire le bien : ce qui ne va pas sans souffrances.

Qu'ils ne sont en ce monde que pour faire leur salut, et procurer, dans la mesure de leurs forces, celui de leurs enfants.

Pourquoi faut-il une solide « instruction religieuse »?

1° Parce que, quand l'enfant est petit, les parents doivent lui enseigner les premiers éléments de la religion ; répondre à ses multiples et parfois délicates questions; former sa conscience : trois fonctions également importantes et difficiles qui demanderaient, pour être bien remplies, une science consommée de la théologie.

2° Parce que, quand l'enfant grandit, « les scepticismes du monde passent sur ses confiances comme les bises d'avril sur le printemps des blés et les dessèchent..... Ses incrédulités de philosophe imberbe s'éprennent de quelques faits, de quelques lois physiques, de quelques formules doctrinales, et il va, colportant ses preuves, tout fier de faire ses premières armes du doute. A ce moment, sa mère, à laquelle il oppose ses raisons, en sent bien le sophisme, mais (si elle n'a pas une solide instruction religieuse) elle ne sait pas rendre aux faits qu'il cite le sens exact, réfuter les phénomènes qu'il invoque par une science plus informée et précise, et, dans les raisonnements qu'il tient pour intacts, lui montrer la fêlure. Faute de ces ripostes du savoir au savoir, parfois faute d'un mot qui eût été décisif, mais que la mère n'a pas appris, l'âme de l'enfant échappe à l'influence maternelle. Il garde tout son respect, toute sa gratitude, il reprend sa confiance..... Il se confirme dans un scepticisme que bientôt ses passions lui rendent commode et, par suite, démontré. Il arrive ainsi à l'attitude qu'il juge la plus déférente pour sa mère, et où se trahit, au contraire, un dédain inconscient et définitif ; il évite les controverses religieuses ou morales, il ne partage plus les croyances de sa mère, il les ménage » (1).

Pourquoi faut-il une profonde « piété »?

1° Parce que l'éducation consiste à élever les autres, et que, pour élever les autres, il faut être monté soi-même à une certaine hauteur : or, la piété élève.

---

(1) E. Lamy, *La femme de demain*, « Les femmes et le savoir », IV.

2e Parce que l'éducation est une longue patience, comme on l'a très bien dit. Or, la patience est une vertu qui suppose la maîtrise de soi, et qui ne peut guère être pratiquée comme il convient sans la religion et sans la piété.

3e L'éducation exige le sacrifice presque continu de l'éducateur, au bénéfice de l'enfant à éduquer.

Et si l'amour maternel peut faciliter l'acceptation de ce sacrifice, il ne saurait réussir toujours à le rendre suffisant.

Il y faut l'amour de Dieu, la piété.

Et ceux qui disent que l'éducation, telle que les bons auteurs la préconisent, est trop ardue; que c'est de la théorie; que les enfants sont des enfants; qu'il faut leur laisser une vie personnelle, etc.; et ceux qui négligent de s'instruire de leurs devoirs d'état, quand l'occasion leur en est offerte, trouveraient peut-être, s'ils voulaient rentrer au fond d'eux-mêmes, que toutes leurs allégations n'ont qu'une seule et véritable cause : la peur du sacrifice.

4° Parce que l'éducation nécessite les grâces de Dieu, et c'est la piété qui les attire.

« *Ars artium, regimen animarum* : l'art des arts, c'est la conduite et la formation des âmes. »

On le dit quand on parle du prêtre confesseur.

On peut le dire aussi des parents éducateurs.

Avoir la charge et la responsabilité d'une âme !

C'est-à-dire de ce qu'il y a de plus précieux au monde ;

C'est-à-dire de ce qu'il y a de plus délicat, de plus impressionnable ;

Et se dire :

Cette âme sera ce que je la ferai !.....

Mais pour faire face à cette obligation, il faudrait être saint. Quintilien demandait : *Sanctitatem docentis :* la sainteté chez celui qui enseigne. Il faudrait être Dieu lui-même !

Voilà pourquoi nous disons : Que la piété est nécessaire à l'éducateur, pour qu'il devienne saint, pour qu'il se rapproche de Dieu, mérite ses grâces et ses lumières, et apprenne à son école la grande science de l'éducation.

Quelle est la forme principale et courante de cette piété?

C'est la prière, la prière que les parents éducateurs adressent à Dieu pour eux-mêmes et pour les enfants qu'ils ont à former.

Les parents ont-ils assez de confiance dans la prière pour obtenir les grâces nécessaires à l'accomplissement de leurs devoirs d'éducateurs?

Nous ne le pensons pas.

On prie, dans la plupart des familles, même dans celles où la foi paraît presque éteinte, mais quand prie-t-on? Quand fait-on des pèlerinages et des neuvaines? — Quand on est sous le coup d'un danger, quand on est visité par la maladie, quand les affaires ne réussissent pas.

Prie-t-on pour obtenir la grâce de donner à ses enfants une éducation vraiment chrétienne?

Aux mères, même aux mères chrétiennes, de répondre.

Les parents ne doivent-ils pas aussi prier pour leurs enfants.

Oui.

1° Pour leur conservation d'abord.

Dieu tient entre ses mains les clés de la vie et de la mort: il conduit aux portes du tombeau et il en ramène; la naissance et le trépas attendent ses ordres (1).

C'est pour que Dieu leur épargne les douleurs de la séparation, ou pour qu'il les en console, que les parents doivent prier et prier beaucoup.

2° Pour leur persévérance.

Sainte Jeanne de Chantal, après avoir mis ses enfants au berceau, restait souvent des heures entières à prier, à genoux, à côté d'eux.

S'il y avait plus de Blanches de Castille, il y aurait plus de saints Louis (1).

3° Pour leur conversion.

Nous avons connu une mère de famille qui fit, un jour, dire une messe pour la conversion de son petit enfant de trois ans.

Ce n'était, dans la circonstance, qu'une formule à interpréter.

Combien de mères pourraient mettre, dans une demande analogue, toutes les larmes de leurs yeux et tout le sang de leur cœur!

S'il y avait plus de Moniques désolées, il y aurait aussi plus d'Augustins qui reviendraient à la vertu et au bonheur (1).

Le saint homme Job offrait, tous les sept jours, au lever de l'aurore, des victimes pour chacun de ses enfants, car, disait-il, ils ont

(1) Mgr Pichenot, *Traité pratique de l'éducation*, pp. 8-9 10.

peut-être, dans leurs réunions joyeuses et leurs banquets fraternels, commis quelques péchés et offensé Dieu (1).

A qui les mères peuvent-elles plus spécialement adresser leurs prières?

1° A Jésus qui aime tant les petits enfants.

Quand elles font la communion, par exemple, qu'elles pensent à leurs enfants, qu'elles les recommandent avec instance au Dieu de l'Eucharistie, afin qu'il ouvre leur intelligence et forme leur cœur.

2° A celle qui fut la Mère de l'Enfant-Dieu;

3° A l'ange gardien qui se tient à côté de chacun d'eux;

4° Au saint dont ils ont reçu le nom au baptême.

Section III

OPÉRATIONS QUI RÈGLENT LA VIE SURNATURELLE

« Je suis la vigne, vous êtes les sarments. » (*Joan.*, XV, 5.)

Quelles sont les diverses opérations qui règlent la vie surnaturelle?

Ce sont : sa création (ch. I), son illumination (ch. II), son soutien (ch. III), sa résurrection (ch. IV), sa fructification (ch. V), son extension (ch. VI), sa transfiguration (ch. VII).

CHAPITRE I

La création de la vie surnaturelle: le baptême

« La grâce est la gloire commencée, comme la gloire est la grâce consommée. » (2)

Quand faut-il conférer le baptême?

Le plus tôt possible.

D'après le rituel, les prêtres doivent exhorter et presser

(1) Mgr Pichenot, *Traité pratique de l'éducation*, p. 15.
(2) Saint Thomas.

les parents de faire baptiser leurs enfants, le jour même, ou au plus tard le lendemain de leur naissance.

Cette recommandation du rituel est-elle gravement obligatoire?

Non, sans doute.

Mais ce qui est certain, c'est qu'il y aurait faute grave à exposer les enfants, par négligence, à mourir avant d'avoir reçu le baptême.

Une mère chrétienne aura soin de rappeler, avant ses couches, aux personnes qui doivent l'assister, qu'il ne faudrait pas attendre le prêtre, si la vie de l'enfant était menacée. On sait qu'en pareil cas toute personne peut et doit conférer le baptême. Si l'enfant survit, on avertira le curé de la paroisse qui décidera, s'il y a lieu, de réitérer le baptême sous condition (1).

Est-ce que le cœur de la mère, pour peu qu'il ait de foi, ne demande pas ce que l'Eglise impose?

Oui, certainement.

Comment, en effet, pourrait-on, de gaieté de cœur, laisser ce nouveau-né au démon et dans la souillure originelle?

Quand on pourrait embrasser un ange, comment presser contre son cœur un enfant deshérité, maudit? (2)

Un petit frère vient d'arriver.

— Embrasse-le, dit la maman à une blondinette de quatre ans.

— Si cela ne te fait rien, j'aimerais mieux non, tant qu'il a le diable dans le cœur; je l'embrasserai demain, après son baptême, quand le petit Jésus sera venu. (*Authentique.*)

Que font les parents chrétiens par rapport aux parrains et marraines de leurs enfants?

Les parrains et marraines sont les vrais pères et les propres mères, dans l'ordre spirituel, des enfants qu'ils ont présentés au baptême.

Aussi, les parents chrétiens les choisissent de telle sorte que le petit garçon, devenu jeune homme, n'ait qu'à regarder son parrain pour connaître ses devoirs, et que la petite enfant, devenue jeune fille, trouve, dans sa marraine,

---

(1) P. CHARRUAU, *Aux mères*. p. 33.
(2) Mgr PICHENOT, *op. cit.*, p. 80.

l'exemple de toutes les vertus qu'elle doit elle-même pratiquer.

Quel nom faut-il donner à l'enfant?

1° Un nom de saint (1).

Les parents chrétiens se défendent des entraînements de la mode qui iraient de préférence à des noms étrangers, extraordinaires, défigurés ou méconnaissables.

2° Un nom de grand saint ou de saint connu.

Et cela afin que l'enfant puisse, en grandissant, s'instruire et s'édifier de la vie et des vertus de son patron et modèle.

3° Un nom qui, réuni au nom de famille, ne puisse avoir une signification ou former une consonance ridicules ou peu convenables.

Ce sont les conférences d'Angers qui en font la recommandation, au dire de Mgr Pichenot (2).

Quelle est l'importance de ce nom?

Le nom que l'enfant a reçu au baptême est le seul nom qu'il porte désormais dans l'assemblée des saints.

C'est sous ce nom que l'évêque lui administrera la Confirmation, que le prêtre lui donnera le sacrement d'Extrême-Onction et recueillera, pour les bénir, les engagements sacrés de son mariage.

C'est sous ce nom qu'il sera recommandé à Dieu, au jour de ses funérailles.

C'est sous ce nom qu'il montera dans les cieux : les anges l'appelleront ainsi dans les siècles des siècles.

Ne convient-il pas dès lors de traiter ce nom avec le plus grand respect?

Oui, avec le plus grand respect.

Et en conséquence :

1° Il faut le mettre à la première place ; il est le prénom, c'est-à-dire le nom écrit ou prononcé avant le nom de famille.

2° Il faut toujours l'écrire en entier.

---

(1) Le P. Deschamps, S. J., a publié, à la Maison de la Bonne Presse: *Les noms de saints ou les noms de baptême et la dévotion aux saints,* 200 pages in-16°.
(2) *Op. cit.*, p. 88.

Le Souverain Pontife Pie IX, de sainte mémoire, achevant un jour la lecture d'un ouvrage important qu'on lui avait communiqué, ne put s'empêcher de faire cette remarque :

— Ce travail contient beaucoup de bonnes choses. Il est regrettable, d'aprés la signature, que son auteur ne soit pas baptisé. Cependant, il doit l'être, puisqu'il est prêtre..... Mais alors, pourquoi ne met-il pas son nom de baptême ? Pourquoi signe-t-il comme un païen ?

Le cardinal Pitra écrivait un jour à Mgr de Ségur, au sujet d'une supplique qui avait été adressée au Saint-Siège :

..... Le nom de baptême du candidat manque. On ne cesse d'être étonné ici, à Rome, que l'on oublie si aisément, en France, *le nom chrétien.....*

3° Il faut ne jamais le défigurer dans la conversation.

Les pères et les mères doivent réagir contre la manie trop répandue de défigurer, travestir, ridiculiser le nom donné aux enfants le jour de leur baptême : Marie, par exemple, devient Mimi ou Mio : Maurice, Momo ; Suzanne, Zézette ; Paul, Poulot, etc.

Et ce qu'il y a de plus désordonné, c'est que le nom de l'enfant ne trouve sa véritable forme, sur les lèvres des parents, que dans les gronderies, réprimandes ou menaces.

Dans une maison d'éducation chrétienne où il est de règle d'appeler les enfants par leur seul nom de baptême — ce qui, à beaucoup d'égards, est digne d'éloges, — on ne trouva rien de mieux, quand il fallut aviser au moyen de prévenir les confusions, que de défigurer les prénoms qu'on voulait..... distinguer. Marie-Thérèse devint, à la deuxième édition : Rithé ; à la troisième : Thésa ; à la quatrième : Thima, etc. Inutile de dire que la solution ne nous paraît pas heureuse.

Que faut-il faire quand l'enfant a atteint l'âge de raison ?

1° Dès que l'enfant est parvenu à l'âge de raison, il est à propos de lui expliquer la nature du sacrement de Baptême et des cérémonies qui en accompagnent l'administration, de l'instruire des engagements contractés en son nom, et de lui faire renouveler ses promesses (1).

2° L'enfant doit garder l'acte de son baptême, en retenir la date et en fêter pieusement l'anniversaire.

(1) Charruau, *Aux mères*, p. 36.

CHAPITRE II
L'illumination de la vie surnaturelle

« Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres..... »

Comment se fait l'illumination de la vie surnaturelle?

1° Par l'instruction religieuse;
2° Par la formation de la conscience.

Article I. — **L'instruction religieuse.**

Heureux qui tient la route où ma voix le convie!
Les ténèbres, jamais, n'approchent qui me suit,
Et partout, sur mes pas, il trouve un jour sans nuit,
Qui porte jusqu'au cœur la lumière de vie (1).

Comment se divise cet article de l'instruction religieuse?

En trois paragraphes qui traitent :
1° De diverses circonstances de cette instruction;
2° De l'objet de cette instruction;
3° Du moyen principal de cette instruction.

§ 1. — *Les diverses circonstances de cette instruction.*

« Malheur à la connaissance stérile qui ne tourne pas à aimer et se trahit elle-même. » (2)

Quelle est l' « importance » de cette instruction?

1° L'instruction religieuse occupe le premier rang par la dignité de son objet, qui est Dieu.

2° Elle mérite la première place pour sa nécessité.

Benoît XIV affirme qu'une grande partie de ceux qui seront damnés le seront à cause de leur ignorance des principaux mystères de la foi.

3° C'est même, à bien prendre, la seule instruction nécessaire. Elle peut, au besoin, remplacer toutes les autres, et rien ne peut la remplacer jamais. Que servirait à vos enfants de savoir tout le reste, s'ils ne connaissaient pas la religion, s'ils ne savaient pas Jésus-

(1) Corneille, *Imitation*, I, 1.
(2) Bossuet.

Christ? A quoi bon la science des langues dans celui dont la bouche se fermera bientôt et que la mort va réduire au silence? A quoi bon, dans l'autre monde, la géographie de celui-ci? A quoi bon l'écriture, la musique, la peinture pour des mains qui vont se dessécher bientôt, et qui seront demain enveloppées d'un suaire? La connaissance de l'histoire du temps pour celui qui doit entrer dans l'éternité? (1).

« Qui » doit d'abord donner cette instruction?

Ce sont les parents, et surtout la mère.

Dans les familles chrétiennes, le père et la mère considèrent comme une de leurs premières obligations celle d'apprendre à leurs enfants la lettre du catéchisme, les principaux faits de l'histoire sainte, les plus belles scènes de l'Evangile; les soirées d'hiver, les longues heures des dimanches et jours fériés sont consacrées en grande partie à ce noble travail.

L'on ne saurait faire trop de vœux pour que cette pratique se généralise.

Parents et enfants seraient mieux instruits et plus facilements préservés.

« Quand » faut-il donner cette instruction?

Il faut donner cette instruction dès que l'enfant manifeste quelques lueurs d'intelligence, par conséquent dès la première année.

La Sainte Ecriture nous le recommande. Le vieux Tobie forma son fils à craindre Dieu et à fuir le mal *ab infantia*, dès l'âge le plus tendre.

Les saints, les vrais chrétiens en ont toujours agi de la sorte.

La raison et l'expérience confirment la justesse du proverbe : *ce que l'on apprend au berceau dure jusqu'au tombeau.*

Il va sans dire que les leçons doivent être courtes et fréquentes.

Les enfants sont-ils, à un âge si tendre, capables de comprendre quelque chose aux vérités de la religion?

Oui, beaucoup plus qu'on ne le croit généralement.

Et cela pour trois raisons :

---

(1) Pichenot, *op. cit.*, p. 123.

1° La grâce est en eux, et il est écrit : Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu.

2° Avec la grâce, ils ont la foi infuse.

Et ce n'est pas un vain mot, c'est une réalité puissante et efficace; c'est une préparation ineffable, une disposition merveilleuse à croire actuellement (1).

3° Ils ont un maître au fond du cœur : le Saint-Esprit.

Car si un homme, c'est simplement un corps et une âme; un chrétien, c'est un corps, une âme et le Saint-Esprit, nous disent les Pères (1).

« Comment » faut-il donner cette instruction religieuse?

Il faut la donner de façon à en pénétrer l'âme.

Et comment l'éducateur pénétrera-t-il l'âme de ses élèves, s'il n'est pas lui-même pénétré ?

Comment la mère trempera-t-elle l'âme de ses enfants, si elle n'est pas elle-même trempée ?

Comment leur communiquera-t-elle la foi, l'amour de Dieu et toutes les autres vertus chrétiennes, si elle ne les sent débordantes de son âme?

C'est ici surtout que se touche du doigt la nécessité fondamentale de la sainteté personnelle.

L'instruction religieuse peut-elle se donner comme une autre instruction?

Non.

L'enseignement des choses humaines, à la rigueur, ne demande que de la clarté dans l'exposition et de la patience dans la répétition.

Tandis que l'enseignement des choses divines exige la clarté, la patience et un ardent amour de Dieu.

Y a-t-il beaucoup de parents et d'éducateurs qui realisent ces conditions?

Non, malheureusement.

Saint Paul (2) nous dit qu'il y a des milliers de pédagogues, mais peu de pères.

---

(1) PICHENOT, *op. cit.*, p. 127-128.
(2) *I Cor.*, IV, 15.

Combien de parents et d'éducateurs ne sont que des pédagogues, c'est-à-dire des professeurs qui enseignent la religion comme ils expliquent un problème ou une page de grammaire; qui projettent dans l'esprit une *lumière sans chaleur*; qui ne demandent de leurs élèves que de *savoir sans aimer*; qui ne traduisent dans leurs paroles et leur contenance ni foi ni amour pour les vérités enseignées.

Lors de l'enquête ouverte par la *Croix*, il y a quelques années, sur l'*ignorance religieuse*, un prêtre racontait, avec une humilité charmante, qu'il avait un jour rencontré un de ses anciens élèves du catéchisme, devenu depuis franc-maçon militant, et qu'il lui avait demandé la raison de son apostasie.

— Que voulez-vous, je voulais arriver !..... Et puis, qu'est-ce qui aurait pu m'arrêter? En fait d'instruction religieuse, je n'avais guère que ce que vous m'aviez appris au catéchisme, et vous le *faisiez si mal !*

Etait-ce vrai ? Dans le cas particulier dont il est question, nous en doutons. Mais ce qui est certain, c'est que les pédagogues sont absolument incapables de pénétrer l'âme et de donner des convictions.

Quel est le grand moyen de faire pénétrer les vérités de la religion dans l'âme des enfants?

C'est de les leur faire aimer.

C'est par le cœur qu'on croit; c'est par le cœur qu'on est chrétien; il faut donc aller droit au cœur, si l'on veut réussir; c'est là qu'il faut planter la foi et faire germer les vertus (1).

Comment les parents feront-ils aimer la religion?

1° Par leurs paroles.

Ils diront à leurs enfants que le premier commandement n'est pas : vous tremblerez, mais : vous aimerez.

Ils leur montreront Jésus-Christ prenant la forme d'un petit enfant, devenant réellement notre frère, pour ravir l'amour de nos cœurs.

Ils leur apprendront que Notre-Seigneur a envoyé ses apôtres comme des agneaux au milieu des loups, et que saint Paul ressemblait à une nourrice qui caresse ses petits enfants. *Tanquam si nutrix foveat filios suos* (2).

---

(1) Pichenot, *op. cit.*, p. 135-136.
(2) *I Thess.*, ii, 7.

Ils leurs répéteront cette parole de saint Augustin : « Tout ce que Jésus-Christ enseigne est vérité ; tout ce qu'il commande est charité ; tout ce qu'il promet est félicité. »

2° Par leurs actes.

Ils prendront une expression de bonheur quand ils parleront de Dieu et des devoirs de la vie chrétienne.

Aux jours de communion, ils seront plus faciles, plus doux, plus aimables.

Quand ils seront obligés de commencer par la crainte, ils finiront ordinairement par l'amour.

§ 2. — *L'objet de cette instruction.*

> « La manifestation de vos paroles illumine ; elle donne l'intelligence aux petits. » (1)

De quoi faut-il instruire les enfants ?

Il faut instruire les enfants, avec une progression réfléchie, des vérités fondamentales de la religion : 1° de Dieu ; 2° de Jésus-Christ ; 3° de l'âme ; 4° de la grâce ; 5° des fins dernières.

I — DIEU

Quelle est la première vérité qu'il faut apprendre à l'enfant ?

C'est l'existence de Dieu.

— Qu'est-ce que Dieu ? demandions-nous un jour à un enfant de catéchisme.

— Ah ! Monsieur, fut-il répondu, nous n'en sommes pas encore à cette leçon-là (2).

Il est évident que l'enfant devrait être à cette leçon-là, dès le premier éveil de son âme, aussitôt qu'il manifeste quelques lueurs d'intelligence.

Comment peut-on donner aux enfants une idée de l'existence de Dieu ?

En les élevant jusqu'à lui par la considération des choses de ce monde.

---

(1) *Ps.* CXVIII, 130.
(2) CHARRUAU, *Aux mères*, p. 17.

L'enfant n'a aucune peine à discerner le monde invisible derrière le voile des choses visibles..... On dirait que, hier encore, il était dans la présence de Dieu (1).

Il faut montrer aux enfants une maison, et les accoutumer à comprendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle-même. Les pierres, leur direz-vous, ne se sont pas élevées sans que personne les portât. Il est bon même de leur montrer des maçons qui bâtissent; puis faites-leur regarder le ciel, la terre et les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme; dites-leur : Voyez combien le monde est plus beau et mieux fait qu'une maison. S'est-il fait de lui-même? — Non, sans doute; c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains (2).

Doit-on se contenter d'apprendre aux enfants l'existence de Dieu?

Il faut dégager de cette notion confuse l'idée d'un Dieu providence, d'un Dieu présent partout, d'un Dieu juste et bon.

Comment peut-on donner à l'enfant la foi en la Providence?

1° En lui enseignant, avec le catéchisme, que rien, absolument rien, n'arrive ici-bas sans l'ordre ou la permission de Dieu.

2° En lui faisant connaître ce que la Bible nous apprend sur cette vérité. Joseph, indignement vendu par ses frères, leur disait plus tard, en les revoyant : « Ce n'est pas vous, c'est Dieu qui a tout fait ; il m'a envoyé devant vous. »

Le Sauveur, dans l'Evangile, nous enseigne que « pas un cheveu ne tombe de notre tête sans la permission de Dieu ».

3° En le familiarisant avec la pensée des saints et des bons chrétiens :

— Le hasard n'est que l'incognito de la Providence.

— Consolez-vous, le coup est parti de plus haut, disait sainte Jeanne de Chantal à celui qui avait tué son mari.

— Le canon qui a emporté Turenne était chargé de toute éternité, écrivait Mme de Sévigné.

— L'homme s'agite et Dieu le mène; l'homme propose et Dieu dispose; nous apprennent deux proverbes chrétiens.

4° En l'habituant à appliquer ces profondes vérités aux menus incidents de sa vie quotidienne.

Comment peut-on donner à l'enfant la foi en la présence de Dieu?

1° En lui apprenant, sur ce point, la belle et féconde vérité théologique : à savoir que Dieu est partout, que rien ne lui

(1) Newman, cité par Cl. Bouvier, *L'éducation religieuse*, p. 32.
(2) Fénelon, *De l'éducation des filles*, ch. vi.

échappe, que c'est en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie, que nous baignons en lui comme le poisson dans l'eau.

2° En l'exerçant à vivre dans cette pensée.

On n'insiste pas assez, disait Diderot, sur la présence de Dieu; les hommes ont banni la divinité d'entre eux; il semble que les murs d'un temple bornent sa vie et qu'elle n'existe point au delà. Si j'avais un enfant à élever, ajoutait-il, je lui ferais de la divinité une compagnie si réelle qu'il lui en coûterait de s'en distraire. Au lieu de lui citer l'exemple d'un autre homme qu'il connaît, quelquefois plus méchant que lui, je lui dirais brusquement : Dieu t'entend et tu mens!..... Des jeunes gens veulent être pris par les sens; je multiplierais donc autour de lui les signes indicatifs de la présence divine. S'il se faisait, par exemple, un cercle chez moi, j'y marquerais une place à Dieu, et j'accoutumerais mon élève à dire : nous étions quatre : Dieu, mon ami, mon gouverneur et moi.

A quoi faut-il aboutir, dans cet enseignement relatif à Dieu?

Il faut aboutir, et dès le plus jeune âge, à inspirer aux enfants l'amour et la crainte de Dieu.

Représentez Dieu assis sur un trône, avec des yeux plus brillants que les rayons du soleil et plus perçants que les éclairs; faites-le parler; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchants, un cœur tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment (1).

En agissant ainsi, on dépose dans l'âme des enfants ces principes de la foi qui sont le fondement de leur bonheur éternel.

Et quand les passions viennent à gronder, faisant taire toutes les voix qui ne sont qu'humaines, ils écoutent encore leur conscience ou leur mère qui leur parlent au nom de Dieu :

— Cela n'est pas permis : c'est Dieu qui le défend ; si tu cèdes, crains le châtiment; si tu résistes, à toi la récompense du ciel, etc.

II — JÉSUS-CHRIST

Quelle place faut-il donner à Jésus-Christ dans l'instruction religieuse des enfants?

La première.

Le grand Apôtre se glorifiait de ne savoir, de ne prêcher que Jésus, et Jésus crucifié.

---

(1) FÉNELON, *op. cit.*, ch. VI.

Jésus-Christ, c'est le fondement de l'édifice, c'est la pierre angulaire; il n'y a pas d'autre nom sous le soleil par lequel nous puissions être sauvés. Jésus-Christ, c'est Dieu homme, Dieu visible, Dieu mis à notre portée et rapproché de nous. On ne connaît pas Dieu si on ne connaît pas Jésus-Christ son Fils : Personne ne vient au Père si ce n'est par moi, a-t-il dit lui-même..... Jésus-Christ, c'est la manifestation vivante, authentique, de toutes les perfections de Dieu.

Tous ceux, dit Pascal, qui cherchent Dieu sans Jésus-Christ ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse ou qui leur soit véritablement utile; car, ou ils n'arrivent pas à connaître Dieu, ou, s'ils y arrivent, c'est inutilement pour eux, parce qu'ils ne peuvent toujours pas communiquer avec lui sans médiateur..... Jésus-Christ était hier, il sera demain et dans tous les siècles des siècles. Promis, figuré, prophétisé, attendu, voilà toute l'histoire du vieux monde. Prêché, cru, aimé, servi, reçu, continué, voilà toute l'histoire du monde moderne. Vu, contemplé, possédé dans sa nature divine et dans sa nature humaine, voilà tout le bonheur de l'éternelle vie.....

Jésus-Christ est le grand objet de la piété chrétienne. L'Eglise est son corps, il en est l'âme, elle ne vit que par lui (1).

C'est donc à cet enseignement que les parents doivent toujours ramener leurs enfants, s'ils veulent les intéresser et les instruire d'une manière sûre et véritablement chrétienne.

Comment peut-on instruire les enfants de ce qu'ils doivent savoir sur Jésus-Christ ?

En les plaçant devant la crèche et devant la croix.

1° En face de la crèche, ils devinent, aiment et adorent le mystère du petit Jésus, qui leur ressemble comme un frère : c'est le mystère de l'Incarnation.

En face de la crèche, par le récit des circonstances de la nativité, la mère peut instruire ses enfants de l'amour de Dieu, toucher leur cœur, émouvoir leur volonté, les amener à se corriger et à devenir meilleurs, pour faire plaisir au petit Jésus qui les a tant aimés. Elle leur suggérera quelques pratiques de dévotion à leur portée : embrasser avec respect le petit Enfant de la crèche; lui demander sa bénédiction; partager avec lui.

J'ai entendu raconter qu'un petit enfant qu'on avait habitué à faire ainsi, n'ayant un jour qu'une tartine de confitures, dit naïvement : Petit Jésus, je vous en offre la moitié. (Il le faisait d'autant plus volontiers, sans doute, qu'il était bien sûr de la manger tout entière.) Mais il paraît que le petit Jésus, touché, voulut rendre au

(1) Pichenot, *op. cit.*, pp. 140-141.

centuple ce qu'on lui offrait : il fit entendre sa voix, au moins l'enfant crut qu'il lui disait :

— Et moi je t'invite à souper demain avec moi chez mon Père.

Le cher enfant raconta joyeusement l'invitation qu'il avait reçue, les parents s'en effrayèrent..... et le lendemain le petit ange s'était envolé au ciel; il prenait place au souper de la gloire, comme parle Bossuet (1).

En face de la crèche, la mère dira à ses enfants que le petit Jésus faisait bien sa prière, qu'il était bien obéissant, qu'il ne mentait pas, qu'il ne se mettait jamais en colère, qu'il ne connaissait ni la gourmandise ni la paresse, etc.

2° En face de la croix, ils devinent, aiment et adorent le mystère du même Jésus qui souffre pour leurs « sottises », en obtient le pardon et fait pour eux la juste pénitence : c'est le mystère de la Rédemption.

En face de la croix, la mère dira à ses enfants que Jésus les a aimés jusqu'à la mort la plus ignominieuse, la mort de la croix, qu'il les a aimés sans leur rien devoir et sans avoir rien à gagner; qu'il les a aimés personnellement, chacun d'eux comme s'il était seul.

Ah! quel livre! quel spectacle que le crucifix! Il parle à tous les yeux, il parle à tous les cœurs; il impressionne toujours les enfants, et allume en eux le feu sacré de la charité.

III — L'AME

Est-il aisé de donner à l'enfant une idée de l'âme?

Ne le dissimulons pas : c'est un sujet très ardu.

La vérité la plus difficile à faire entendre est que nous avons une âme plus précieuse que notre corps (2).

Comment donc faut-il s'y prendre?

C'est Fénelon qui va nous le dire. Voici ce qu'il préconise dans son traité *De l'éducation des filles,* chef-d'œuvre, à notre avis, trop négligé.

Dites donc à votre enfant en qui la raison agit déjà :

— Est-ce votre âme qui mange?

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 283.
(2) Fénelon, *op. cit.*, ch. vi.

S'il répond mal, ne le grondez point; mais dites-lui doucement que l'âme ne mange pas. C'est le corps, direz-vous, qui mange; c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'esprit? Sont-elles savantes?

— Non, répondra l'enfant.

— Mais elles mangent, continuerez-vous, quoiqu'elles n'aient pas d'esprit. Vous voyez bien que ce n'est pas l'esprit qui mange, c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir; c'est lui qui marche, c'est lui qui dort.

— Et l'âme, que fait-elle?

— Elle raisonne; elle connaît tout le monde; elle aime certaines choses; il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion.

Ajoutez, comme en vous jouant :

— Voyez-vous cette table?

— Oui.

— Vous la connaissez donc?

— Oui.

— Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise: vous savez bien qu'elle est de bois et qu'elle n'est pas comme la cheminée qui est de pierre?

— Oui, répondra l'enfant.

N'allez pas plus loin sans avoir reconnu, dans le ton de sa voix et dans ses yeux, que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui :

— Mais cette table vous connaît-elle?

Vous verrez que l'enfant se mettra à rire, pour se moquer de cette question. N'importe; ajoutez :

— Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise?

Il rira encore. Continuez :

— Et la fenêtre, est-elle bien sage?

Puis essayez d'aller plus loin :

— Et cette poupée, vous répond-elle, quand vous lui parlez?

— Non.

— Pourquoi? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit?

— Non, elle n'en a pas.

— Elle n'est donc pas comme vous; car vous la connaissez, et elle ne vous connaît point. Mais après votre mort, quand vous serez sous terre, ne serez-vous pas comme cette poupée?

— Oui.

— Vous ne sentirez plus rien?

— Non.

— Vous ne connaîtrez plus personne?

— Non.

— Et votre âme sera dans le ciel?

— Oui.

— N'y verra-t-elle pas Dieu?

— Il est vrai.

— Et l'âme de la poupée, où est-elle à présent?

Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a pas d'âme (1).

---

(1) FÉNELON, *De l'éducation des filles*, ch. VI.

Peut-on donner à l'enfant une idée de la spiritualité de l'âme?

Je crois que le meilleur et le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu et de l'âme est de leur faire remarquer la différence qui est entre un homme mort et un homme vivant : dans l'un, il n'y a que le corps; dans l'autre, le corps est joint à l'esprit. Ensuite, il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a que figure et mouvement (1).

Comment peut-on enseigner aux enfants l'immortalité de l'âme?

C'est encore Fénelon (1) qui va nous le dire :

Faites ensuite remarquer, par divers exemples, qu'aucun corps ne périt; ils se séparent seulement : ainsi les parties du bois brûlé tombent en cendre ou s'envolent en fumée. Si donc, ajouterez-vous, ce qui n'est en soi-même que de la cendre, incapable de connaître et de penser, ne périt jamais, à plus forte raison notre âme, qui connaît et qui pense, ne cessera jamais d'être. Le corps peut mourir, c'est-à-dire qu'il peut quitter l'âme et être de la cendre; mais l'âme vivra, car elle pensera toujours.

IV — LA GRACE

Est-il possible de faire entendre à l'enfant quelque chose du mystère si profond de la grâce?

Par exemple, demandez-lui s'il aimerait mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ; il vous répondra : Oui. Ajoutez :

— Mais quoi! donneriez-vous votre tête à couper pour aller en paradis!

— Oui.

Jusque-là, l'enfant croit qu'il aurait assez de courage pour le faire.

Mais vous, qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grâce, vous ne gagnerez rien, si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grâce pour être fidèle : il n'entend point tous ces mots-là, et, si vous l'accoutumez à les dire sans les entendre, vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc? Racontez-lui l'histoire de saint Pierre; représentez-le qui dit d'un ton présomptueux : « S'il faut mourir, je vous suivrai; quand tous les autres vous quitteraient, je ne vous abandonnerai jamais. » Puis dépeignez sa chute; il renie trois fois Jésus-Christ; une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permit qu'il fût si faible : puis servez-vous de la comparaison d'un enfant ou d'un malade qui ne saurait marcher tout seul, et faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte, comme une nourrice porte son enfant : par là, vous rendrez sensible le mystère de la grâce (1).

---

(1) FÉNELON, *De l'education des filles*, ch. VI.

I — LES FINS DERNIÈRES

Qu'est-ce que le petit enfant peut savoir des fins dernières ?

Il peut savoir que l'âme ne meurt pas; qu'au moment de ce qu'on appelle la mort, elle paraît devant Dieu qui la juge, la récompense ou la punit.

Ils (les enfants) voient mourir quelqu'un; ils savent qu'on l'enterre; dites-leur :

— Ce mort est-il dans le tombeau?

— Oui.

— Il n'est donc pas en paradis?

— Pardonnez-moi : il y est.

— Comment est-il dans le tombeau et dans le paradis en même temps?

— C'est son âme qui est en paradis; c'est son corps qui est mis dans la terre.

— Son âme n'est donc pas son corps?

— Non.

— L'âme n'est donc pas morte?

— Non; elle vivra toujours dans le ciel.

Ajoutez :

— Et vous, voulez-vous être sauvé?

— Oui.

— Mais qu'est-ce que se sauver?

— C'est que l'âme va en paradis quand on est mort.

— Et la mort, qu'est-ce?

— C'est que l'âme quitte le corps, et que le corps s'en va en poussière (1).

Que faut-il faire pour donner aux enfants une idée du bonheur et du malheur éternels ?

Il faut employer des comparaisons.

Comparez, par exemple, une goutte de rosée avec toute l'eau de la carafe qu'ils ont sous les yeux, puis avec toute l'eau de tel fleuve qu'ils connaissent bien, et enfin avec toute l'eau de la mer qu'ils ont vue aux dernières vacances. Ils comprendront très bien, je vous assure. Continuez ensuite votre raisonnement, en vous servant toujours de comparaisons familières tirées des objets qui tombent sous leurs yeux.

— Vous voyez bien, alors, leur direz-vous, que le bonheur qu'on goûte ici-bas n'est pas le vrai bonheur, puisqu'il est si vite fini. Vous vous êtes bien amusés, au mois d'août dernier, sur la plage de la Baule? Et maintenant ce plaisir-là est passé, tandis qu'au ciel le bonheur dure toujours.

— Tu as bien souffert, l'autre jour, mon petit Paul, quand le docteur a percé l'abcès que tu avais à la joue. As-tu mal encore

---

(1) FÉNELON, *op. cit.*, ch. VI.

maintenant? Non, n'est-ce pas? Les douleurs de ce monde ne sont donc pas grand'chose puisqu'elles ne durent pas toujours : en enfer, au contraire, on sera toujours malheureux. Donc nous devons éviter par-dessus tout le malheur qui ne finit pas.

Par conséquent, il faut aller au ciel, à tout prix, et ceux-là sont bien fous qui désobéissent gravement, en ce monde, aux commandements du bon Dieu, puisqu'ils paieront un petit moment de plaisir par un châtiment éternel (1).

§ 3. — *Le moyen principal de cette instruction : le catéchisme.*

« Les petits enfants demandent du pain. » (JER., *Lam.*, IV, 4.)

A quel moment faut-il faire apprendre la lettre du catéchisme?

Aussitôt que l'enfant est capable d'en retenir quelque chose : ce qui veut dire, dès le plus jeune âge.

Quand faut-il envoyer l'enfant au cours de catéchisme ?

Le plus tôt possible.

Comment les parents doivent-ils envisager les cours de catéchisme ?

Ils doivent les considérer comme étant les plus importants de tous.

En conséquence, ils n'en dispenseront jamais leurs enfants, sous prétexte de manque de temps, de leçons à apprendre ou de devoirs à faire; même pour des raisons d'examens, ils ne supprimeront pas, fût-ce d'une manière passagère, ce moyen nécessaire d'une science nécessaire.

Tous les parents même bien pensants raisonnent-ils de la sorte?

Non, malheureusement.

Certains parents considèrent ces cours de catéchisme comme une formalité à laquelle il faut bien que l'enfant se soumette pour être admis à la communion solennelle : et cette formalité, ils la réduisent au minimum.

Si la communion solennelle était autorisée après quinze jours ou un mois de catéchisme, il est beaucoup de parents qui profiteraient avec reconnaissance de la permission.

D'autres acceptent pour l'éducation de leurs enfants des institutions où le cours d'instruction religieuse est facultatif,

(1) CHARRUAU, *Aux mères*, pp. 122-123.

et mis sur le même pied que la leçon de piano; et où l'aumônier est assimilé au professeur d'escrime ou de gymnastique.

En pratique, comment la mère s'interessera-t-elle au cours de catéchisme ?

1° Tout d'abord, elle y enverra régulièrement et exactement ses enfants.

2° De plus, elle fera en sorte que la leçon donnée soit apprise et bien sue, et elle tiendra une main ferme à la rédaction des devoirs, si devoirs il y a.

3° Elle s'informera auprès de l'enfant de ce qu'il aura appris et retenu.

4° Elle prendra contact avec le catéchiste, pour en faire le collaborateur averti de son œuvre d'éducatrice.

Nous avons fait, pendant vingt ans, le catéchisme dans diverses paroisses. Nous n'avons pas rencontré un seul père ou une seule mère venant nous trouver par souci de l'instruction religieuse de son enfant.

On s'informait de sa conduite ou de son savoir, mais en vue de prévenir les punitions ou de le voir obtenir une place flatteuse; mais jamais personne ne nous a fait remarquer que telle ou telle leçon n'était pas comprise, n'avait pas été étudiée, etc.

Article II. — La formation de la conscience.

> « Dieu est au milieu de l'âme; il a pour trône la conscience des bons. » (1)

Qu'est-ce que la conscience?

C'est, dans l'âme des enfants, la demeure que Dieu s'est choisie et où il veut régner, c'est-à-dire « parler, agir, promulguer la loi, insinuer ses conseils, prononcer des sentences, punir et récompenser » (2).

Comment la mère peut-elle contribuer à la formation de la conscience?

En la suppléant; en l'éclairant; en la simplifiant; en la dirigeant; en la préservant; en l'exerçant.

(1) Saint Augustin.
(2) M. l'abbé Claude Bouvier, *L'Education religieuse*, p. 145.

§ 1. — *Il faut la suppléer.*

« La mère doit être la première conscience de l'enfant qui n'a pas de conscience » (1).

Quand la mère doit-elle suppléer la conscience de l'enfant?

Quand l'enfant est très jeune; quand sa conscience est encore endormie; quand sa nature se développe dans l'irresponsabilité.

Si la mère alors était tentée d'abandonner tout souci, en se disant que l'enfant s'élèvera bien seul, elle n'aurait qu'à se rappeler le péché originel, avec ses déplorables suites, pour comprendre que c'est à elle d'apercevoir et d'éloigner, pour l'enfant, le mal qu'il ne saurait ni voir ni repousser par lui-même, comme c'est à elle de saluer et de retenir les tendances bonnes dont il n'a pas encore le mérite, mais qui s'épanouiront un jour en fruits de grâce et de sainteté.

§ 2. — *Il faut l'éclairer.*

« Il y a là (dans ta conscience) Dieu et toi » (2).

Comment la mère peut-elle éclairer la conscience de l'enfant?

En exploitant la merveilleuse facilité d'adaptation au bien dont la nature et plus encore la grâce du baptême ont enrichi l'enfant.

La nature. — Dès le plus jeune âge, l'enfant fait un choix entre ses jouets; il manifeste des préférences pour telle personne, de la répugnance pour telle autre; il se détourne avec horreur de certains spectacles, en contemple d'autres avec complaisance. C'est une première distinction entre le bien et le mal: elle est loin d'être toujours moralement exacte; mais elle peut et doit servir à dégager des profondeurs de la conscience la notion fondamentale de ce qui est permis ou défendu.

La grâce du baptême. — Quand la mère, pour instruire de la bonté et de la malice morale des choses, dit à l'enfant : « C'est beau!..... C'est laid!..... »; outre l'avantage appré-

---

(1) M. l'abbé CLAUDE BOUVIER, *l'Education religieuse*, p. 145.
(2) SAINT AUGUSTIN.

ciable d'unir le bien et le beau et de projeter sur la loi de Dieu quelque chose de la splendeur qui l'enveloppe lui-même, elle peut ajouter : « Ce qui est laid fait pleurer le petit Jésus, ce qui est beau le fait sourire » ; par là, elle atteint la fibre surnaturelle, si délicate et si sensible, qu'aucun choc extérieur n'est encore venu fausser, et qui vibre au premier contact avec le nom et les choses de Dieu ; par là, elle rattache à un principe supérieur et divin la joie ou la tristesse qu'elle éprouve elle-même de la conduite de son enfant ; par là elle donne à la conscience en voie de formation une orientation simple et droite.

§ 3. — *Il faut la simplifier.*

> « Dieu n'a fait que dix commandements, auxquels on n'en ajoute pas impunément. » (1)

Que faut-il entendre par cette expression : « simplifier la conscience » ?

Cela veut dire :

Que les parents ne doivent pas compromettre l'autorité sainte dont ils se recommandent dans des interventions trop fréquentes ou inspirées par le caprice et la vanité.

§ 4. — *Il faut la diriger.*

> Sous l'œil de cet esprit suprême et formidable.
> (V. Hugo. *La légende des siècles*, XLIV.)

Comment la mère peut-elle diriger la conscience de l'enfant ?

Par cette formule : Dieu te voit.

Si l'enfant en était bien convaincu :

1° Il éviterait généralement le mal.

Comment, en effet, se laisser aller au péché, sous le regard d'un Dieu que l'on sait tout-puissant, juste et éternel ?

2° Il le réparerait après l'avoir commis.

Le remords, en effet, lui ferait entendre la voix de Dieu, celle-là même qui poursuivait Adam après sa désobéissance : Adam, où es-tu ?

D'autre part, le Jésus de la Crèche, le Jésus du Calvaire, le Jésus pleurant sur Jérusalem, le Jésus pardonnant à Made-

---

(1) Bouvier, *op. cit.*, p. 152.

leine, élèverait en lui la confiance au niveau de la crainte : et l'enfant, n'y tenant plus, solliciterait et obtiendrait un pardon réparateur.

3° Il se jetterait d'emblée dans la générosité, l'amour de Dieu et la vertu.

Est-il quelque chose dont ne soit capable un enfant qui aurait compris et senti la suavité du joug divin ?

§ 5. — *Il faut la préserver.*

Ce bec d'acier, la conscience.
(V. HUGO, *L'art d'être grand-père*, XVIII.)

Quel est le grand moyen de préserver la conscience des enfants?

C'est de lui infuser des principes.

Le grand danger que court la conscience des enfants, c'est qu'on laisse peu à peu s'altérer autour d'eux les principes, les principes qui importent plus que les actes..... On se corrige d'une faiblesse, on se corrige plus rarement d'une idée fausse, plus rarement encore d'une tournure générale de l'esprit qui met en doute ou diminue les vérités morales (1).

(Voir ce que nous avons dit de l'attachement aux principes, dans la formation de la volonté ; et de l'amour du devoir, dans la formation du cœur.)

De quoi faut-il préserver la conscience de l'enfant?

1° Du péché ;
2° Du scrupule ;
3° Des illusions.

Quels sont les moyens à prendre pour préserver du « péché » la conscience de l'enfant?

Il faut :
1° Lui donner une idée juste du péché ;
2° Lui en inspirer une profonde horreur.

Que faut-il pour que l'enfant ait une idée juste du péché?

Il faut :
1° Qu'il ne soit pas induit en erreur ;

(1) BOUVIER, *op. cit.*, p. 159.

2° Qu'il connaisse la grande différence qu'il y a entre le péché mortel et le péché véniel;
3° Qu'il apprécie à sa véritable valeur le péché véniel.

Y a-t-il donc des enfants qui sont induits en erreur?

Il y a des mères, des institutrices, ou même de bonnes filles de service, pieuses peut-être, mais certainement d'une piété mal éclairée, qui croient avoir découvert un moyen très ingénieux de gouverner leur petit monde.

Elles déclarent solennellement aux enfants que, s'ils commettent telle ou telle sottise, s'ils sont désobéissants, s'ils font du bruit, s'ils se battent, etc., ils commettront un péché mortel et que le diable les emportera en enfer.

Elles s'applaudissent de leur industrie, parce que, pensent-elles, elles obtiennent ainsi quelquefois d'être écoutées, et que d'ailleurs, en cas de désobéissance, la matière étant nulle ou fort légère, le péché grave n'est point à craindre (1).

Que faut-il penser de cette méthode?

Cette conduite est très blâmable.....

D'abord, il ne faut jamais dire ce qui n'est pas vrai.

Et puis, comment les parents ne voient-ils pas qu'ils exposent l'enfant à pécher s'il agit contre sa conscience? Le cas n'est pas du tout chimérique, pour ceux qui sont arrivés à l'âge de raison.

Si l'enfant est convaincu qu'il va pécher mortellement, qu'il va déplaire gravement à Dieu en faisant ce qu'on lui a défendu, et s'il passe outre, malgré l'avertissement de sa conscience, il fait une faute, puisqu'il consent à offenser Dieu, et, dans certaines circonstances, cette faute peut être mortelle (1).

Comment peut-on apprendre à l'enfant à distinguer le péché mortel et le péché véniel?

Il ne s'agit pas encore de lui donner, par le détail, les notions théologiques qui illuminent la question; mais il faut lui dire qu'il y a des péchés mortels : donner des exemples; qu'on perd, si on en commet un seul, l'amitié de Dieu, et qu'on mérite d'aller en enfer, pour toute l'éternité, ce qui est le plus grand des malheurs.

Il faut lui dire aussi qu'il y a des péchés véniels qui ne méritent pas l'enfer, qui ne nous rendent pas ennemis de Dieu, mais qu'ils sont pourtant le plus grand mal après le péché mortel.

Il faut ajouter que Dieu déteste le péché véniel, qu'il le

---

(1) Charruau, *Aux mères*, pp. 20-21.

punit en purgatoire, et que Notre-Seigneur a souffert sur la croix à cause des fautes vénielles.

Quel est le danger à eviter quand on s'efforce d'établir cette distinction?

Il faut éviter tout ce qui pourrait laisser penser qu'on ne fait aucun cas du péché véniel.

Il ne faut donc pas dire aux enfants: Ceci n'est rien, ce n'est qu'un péché véniel. Il n'y a pas de péché mortel à agir ainsi, par conséquent ce n'est pas la peine de s'en tourmenter.

Vous donneriez bien vite aux enfants la conviction que le péché véniel n'est rien ou presque rien, qu'en tout cas on peut le commettre sans s'inquiéter; que tout ce qui n'est pas péché mortel est permis (1).

C'est pour n'avoir pas été instruites avec précision et délicatesse que certaines personnes disent :

On *peut* manquer le commencement de la messe, le dimanche; on *peut* avoir des distractions volontaires dans ses prières; on *peut* travailler, le dimanche, pourvu que ce soit moins de deux heures, etc.

La conscience, à ce jeu, perdrait vite toute délicatesse, le péché véniel n'arrêterait plus, l'enfant se rapprocherait donc insensiblement du péché grave. Il y a là un véritable danger.

Bossuet, dans l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, nous parle de l'horreur qu'elle avait pour tout péché :

Elle a dit souvent, dans cette bienheureuse simplicité qui lui était commune avec tous les saints, qu'elle ne comprenait pas comment on pouvait commettre volontairement un seul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne disait donc pas : « Il est véniel »; elle disait : « Il est péché », et son cœur innocent se soulevait.

Que peut-on faire pour inspirer à l'enfant l'horreur du péché?

1° Il faut d'abord que l'éducateur en soit lui-même profondément pénétré : on ne peut donner que ce que l'on a; on ne peut convaincre que de ce dont on est convaincu.

2° Il faut que l'éducateur traduise dans ses paroles, ses gestes, son attitude, même ses jeux de physionomie, une sincère et profonde répulsion pour tout ce qui offense Dieu.

3° Il faut multiplier les exemples, vivantes leçons qui impressionnent l'enfant, et lui font une mentalité.

---

(1) CHARRUAU, *op cit.*, p. 21.

Comment peut-on préserver du « scrupule » la conscience de l'enfant?

1° En l'exerçant « à distinguer une suggestion involontaire, une explosion, un entraînement irréfléchi, une complaisance inaperçue de l'instinct, d'avec le consentement délibéré et plein, qui constitue les défaillances imputables » (1).

2° En lui apprenant de bonne heure, au moins dans leurs grandes lignes, « les articles essentiels de ce traité de « la conscience » dont les théologiens ne veulent pas avoir le monopole, et qu'on devrait bien rendre accessible aux fidèles, dans les cours un peu sérieux d'instruction religieuse, ne fût-ce que pour diminuer de moitié les scrupuleux et les scrupuleuses. » (1)

Que faut-il faire quand le scrupule est entré dans l'âme de l'enfant?

Il faut le traiter avec calme et avec patience.

Si les inquiétudes de l'âme malade ont quelque fondement, on renvoie au confesseur.

Si le scrupule présente un caractère morbide, on coupe court aux confidences, qui ne font, en général, qu'aggraver le désordre, et on impose, avec une douce fermeté, les décisions qui conviennent : elles seront facilement acceptées, si l'enfant a confiance en sa mère, et si la médication est employée sans retard.

Quelles sont les « illusions » dont il faut préserver la conscience des enfants?

1° Les illusions sur les promesses de la vie;

2° Les illusions sur la rectitude de leurs intentions,

3° Les illusions sur la nécessité de consulter dans leurs doutes;

4° Les illusions sur les aveux qu'ils doivent faire.

N'est-il pas naturel et très doux de laisser les enfants dans certaines illusions?

Oui, en effet.

L'illusion est sainte....., a dit le poète, et certains parents

(1) Bouvier, *op. cit.*, pp. 177-178.

croient qu'il n'y a pas d'inconvénient à y laisser les enfants indéfiniment plongés.

Au souvenir de leurs propres désenchantements, tandis qu'elles voient leurs espoirs s'évanouir, certaines mères ressemblent à ce personnage du tableau de Gleyre qui, accoudé sur le rivage, regarde mélancoliquement les illusions encore jeunes, alertes, séduisantes, s'éloigner vers la haute mer.....

Alors, ces mères disent : A quoi bon prévenir nos enfants que nos songes se dissipent comme la cendre et s'éloignent comme le vent? (1)

Or, cela est très faux, donc très nuisible.

Que faut-il faire pour préserver les enfants de l'illusion relative aux promesses de la vie?

Il faut plonger les enfants, et spécialement les jeunes filles, dans un *bain de réalité.*

Il (ce remède) consiste à les mettre en présence de la vie comme elle est, avec ses angoisses, ses épreuves, ses mille besognes, ses joies menues et espacées, mais réelles, à les forcer par là à sortir d'elles-mêmes, à s'intéresser aux choses, à les mettre en particulier en présence du pauvre, pour leur faire sentir que leurs causes d'affliction sont bien médiocres, si elles se comparent, et qu'elles doivent beaucoup de reconnaissance à Dieu qui leur a fait vers lui des chemins plus faciles (1).

Quelle est la deuxième illusion dont il faut préserver la conscience?

C'est l'illusion relative à la rectitude des intentions.

Les intentions sont l'âme de nos actes; elles en constituent, pour une grande part, la moralité et la valeur. De leur bonté ou de leur malice dépendent la sincérité et la droiture du caractère.

Il est donc important de ne pas permettre aux enfants de s'illusionner sur l'honnêteté foncière de leurs dispositions, de ne pas leur laisser croire qu'il suffit de paraître, de dire ou de promettre, alors que la loyauté demande qu'ils s'efforcent d'être tels qu'ils doivent ou qu'ils veulent paraître, qu'ils ne disent jamais que ce qu'ils pensent, et qu'ils ne promettent que ce qu'ils ont l'intention de tenir.

---

1) Bouvier, *op. cit.*, pp. 181-182-183.

Quelle est la troisième illusion dont il faut préserver la conscience?

C'est celle qui ferait croire qu'on peut toujours impunément se conduire seul, dans la vie spirituelle, et que, par conséquent, l'on n'a pas besoin de directeur de conscience.

Dans le monde, on allègue vingt prétextes pour se dispenser d'y recourir. On le voudrait pieux, très uni au bon Dieu (et l'on a cent fois raison), très au courant du temps où l'on vit, des usages de la société, très instruit : en quoi l'on s'accorde avec sainte Thérèse elle-même. On le voudrait un peu austère, et cependant très large. On voudrait qu'il devine les choses, et aussi qu'il ne les devine pas trop. Et comme on n'a pas toujours près de soi l'homme exceptionnel en qui fusionnent tant de mérites, on déclare que, dans l'impossibilité de choisir, on s'abstient. Or, quand les mères s'abstiennent, les jeunes, même s'ils se sont confessés régulièrement jusque-là, finissent par s'abstenir (1).

Quelle est la disposition essentielle qui doit animer l'enfant dans ses rapports avec le directeur de sa conscience?

C'est que l'enfant ne considère jamais son directeur comme un étranger ou un intrus : il est son père, c'est ainsi qu'il le nomme; qu'il le traite toujours comme tel.

D'ailleurs, « diriger une conscience, ce n'est pas lui imposer ses idées, ce n'est pas penser, agir à sa place, c'est plutôt la regarder vivre au nom du bon Dieu » (2), et ajouter parfois à ce rôle de témoin celui de juge et d'ami : du juge qui prononce les sentences impartiales; de l'ami qui répète, au moment opportun, les encouragements, les reproches ou les menaces de Notre-Seigneur lui-même.

Quelle est la quatrième illusion dont il faut préserver la conscience?

C'est l'illusion relative aux aveux qu'il faut faire en confession.

Cette illusion est multiple.

Tantôt le péché, qui n'avait paru qu'une peccadille, quand on était sur le point de le commettre, prend des proportions effrayantes au moment de l'accusation : et l'on hésite à en faire l'aveu.

Tantôt la faute commise, qui apparaissait d'abord sous son

(1) Bouvier, pp. 186-187.
(2) *Ibid.*, p. 187. — Ceci est dit pour calmer les appréhensions de certains parents qui pourraient craindre, de la part du directeur de conscience, une action personnelle exagérée.

véritable jour, s'atténue, s'estompe à mesure qu'approche l'heure de la confession, l'on se convainc bientôt qu'il n'y a pas lieu de s'en préoccuper, et l'on se tait.....

§ 6. — *Il faut l'exercer.*

Cet œil me regarde toujours!
(V. Hugo, *La conscience.*)

Quels sont les moyens ordinaires d'exercer la conscience de l'enfant?

1° C'est l'examen de conscience;
2° C'est la confession;
3° C'est l'utilisation des crises par lesquelles il passe, en grandissant.

Comment faut-il faire l'examen de conscience de l'enfant?

Le soir, dans le silence qui favorise le recueillement et appelle la sincérité, la mère repasse avec son enfant les divers événements de la journée, les lui fait apprécier, détache son cœur de ce qui est mal, lui fait prendre de bonnes résolutions pour le lendemain, et termine le petit exercice par sa maternelle bénédiction, accompagnée d'un dernier baiser.

Quand l'enfant aura grandi, sera-t-il possible de continuer la même méthode? Heureuses les mères qui en seraient sollicitées! « De treize à dix-huit ans, une âme ouverte est presque toujours une âme sauvée. » (1)

Au moins, la mère pourra-t-elle toujours agir au for extérieur, demander à ses enfants s'ils font leur examen de conscience, leur en proposer les principaux articles durant la prière du soir.....

Quel est le deuxième moyen d'exercer la conscience de l'enfant?

C'est la confession. (Voir chap. IV.)

Quelles sont les crises les plus ordinaires que traverse la conscience des enfants qui grandissent?

C'est la crise de l'obéissance.
C'est la crise des sens.

---

(1) Bouvier, p. 183.

C'est la crise du cœur.
C'est la crise de la foi ébranlée par le scandale.

En quoi consiste la crise de l'obéissance?

Elle consiste en ce que l'enfant qui grandit supporte plus difficilement le joug de l'autorité ; il a quinze ans, seize ans, dix-sept ans; il se sent capable de quelque chose; il voudrait se gouverner lui-même, et il souffre d'être gouverné par d'autres; la loi lui pèse, parce qu'il la considère comme une entrave et qu'il aspire à la liberté.....

Comment peut-on utiliser cette crise de l'obéissance?

La mère, prêchant d'exemple plus que de paroles, montrera à son enfant les avantages qu'elle a retirés elle-même de sa soumission à Dieu, à l'Eglise, à l'autorité légitime du père et de l'époux; elle fera surtout ressortir que, en agissant de la sorte, on s'assure ce bien qui dépasse tous les biens et les remplace au besoin, et qui se nomme la paix de la conscience.

Fay bien, crain rien, ai-je lu un jour sur une tombe étrangère, dans l'église de Cantorbéry, et je me suis réjoui que notre langue française ait ainsi plusieurs versions du vieux proverbe chrétien : Fais ton devoir, advienne que pourra (1).

En quoi consiste la crise des sens?

Elle consiste en ce que le jeune homme, qui s'était jusque-là abstenu du fruit défendu, bien convaincu qu'il mourrait s'il en mangeait, se sent tout à coup attiré vers lui par toutes les voix de la curiosité, de la vanité, de la sensualité et de l'indépendance, qui lui répètent les paroles entendues autrefois par nos premiers parents : « Vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal. » (2)

Comment peut-on utiliser cette crise des sens pour la formation de la conscience?

Le lecteur est prié de se reporter à ce que nous avons dit de la préservation des enfants dans l'étude de la sensualité.

---

(1) BOUVIER, p. 198.
(2) *Gen.* III, 5.

En quoi consiste la crise du cœur?

Elle consiste en ce que l'enfant, qui n'avait eu besoin jusque-là que d'aimer ses parents, sent peu à peu son cœur sortir du cercle de la famille. Pour calmer ses premières inquiétudes, il s'appuie sur les amitiés dont l'histoire ou la littérature lui ont fait admirer la profondeur et la fidélité : David et Jonathas, Nisus et Euryale, etc. Bientôt, cependant, un effroi le saisit : est-ce que cette affection, aux allures innocentes, n'est pas un larcin commis au détriment de l'amour qu'il doit à Dieu et à ses parents? Et puis, n'a-t-il pas senti que, à tel jour, il aurait préféré être seul avec l'objet de son affection : même ses parents étaient en trop. Crise terrible qui commence pour l'enfant, et dont l'enjeu n'est rien moins que la liberté de son cœur.

Comment peut-on utiliser cette crise du cœur pour la formation de la conscience?

En rendant le foyer si agréable et si attirant, que ce soit toujours un remords ou un regret de le quitter, et un besoin d'y revenir.

Heureusement, les moyens sont nombreux qui produisent ce résultat :

Joies de la poésie, de l'art, culte en commun du vrai, délices des amitiés fraternelles, des prévenances qu'on se prodigue, qu'on prodigue surtout aux parents qui vieillissent, entraînement mutuel au devoir, à la charité, je ne sais quoi encore de très pur et de très doux pourrait embellir la maison, la rendre souverainement désirable, comme l'abri le plus sûr et le plus noble de la conscience (1).

Alors l'enfant résisterait facilement aux séductions extérieures qui l'atteindraient à peine, et il apprendrait à donner satisfaction aux besoins de son cœur, sans troubler sa conscience.

En quoi consiste la crise de la foi?

Elle vient de l'impression produite par une double constatation.

La première, relative au petit nombre de ceux qui servent Dieu.

---

(1) Bouvier, p. 199.

— Dimanche, dira le jeune étudiant à sa mère, j'étais presque seul à l'église; tandis que, au théâtre, où vous ne me permettez pas d'aller, mes camarades étaient presque tous.

La deuxième, relative aux avantages de tout genre qui sont assurés aux transfuges de la foi, de l'Eglise et de la conscience.

— Faut-il donc tout sacrifier? demande à sa mère le jeune homme ébranlé et troublé (1).

Comment utiliser cette crise redoutable?

Dans le premier cas, la mère ouvrira à son fils une perspective de vaillance. Elle lui fera remarquer que ceux qui marchent avec lui, si peu nombreux soient-ils, constituent une élite, qu'ils sont comme le sel de la terre, comme le ferment nouveau qui travaille la masse de la société; qu'ils sont tous dignes d'estime; qu'ils valent bien les autres, aux yeux de la conscience; qu'au surplus, les autres finiront par se laisser entraîner: il en est toujours ainsi depuis les apôtres.

Dans le deuxième cas, la mère fera remarquer à l'enfant que, en dehors des fonctions officielles, il reste encore bien des voies ouvertes à son activité et à ses talents. Elle lui dira, cependant, que la conscience exige parfois certains sacrifices, qu'il faut consentir généreusement.

CHAPITRE III

Les soutiens de la vie surnaturelle

« La vie de l'âme, c'est Dieu. »
(S. AUGUSTIN.)

Quels sont les soutiens de la vie surnaturelle de l'enfant?

Ce sont: la prière (art. I); la Confirmation (art. II); la Communion (art. III).

(1) Cette crise pourrait-elle venir du spectacle de toutes les religions mortes que les études classiques font deviner plutôt que connaître à l'enfant: « Un jour on se moquera de mes croyances, comme je ris aujourd'hui de celles des Grecs et des Romains? » ..... Un jeune homme, devenu prêtre depuis, nous a avoué que cette idée l'avait poursuivi pendant plus d'une année.

ARTICLE I. — La prière.

« Un enfant, pour prier, a besoin du cœur de sa mère. »
(Mgr PICHENOT.)

Quelle est la première prière qu'il faut faire faire à l'enfant?

C'est la prière des gestes.

Elle consiste à ployer les genoux; à joindre les mains; à baisser les yeux; à se frapper la poitrine; à diriger le doigt vers le ciel pour répondre à la question : où est le bon Jésus? à faire le signe de la croix, etc.

Cette prière a-t-elle quelque valeur?

Habitudes machinales! murmurent les pédants de la pédagogie. Nous pensons, nous, que si un Pascal, dans la plénitude du génie, pouvait demander quelques secours à la pauvre machine humaine, compter sur l'habitude pour réveiller sa foi, il n'y a aucune présomption à user du même genre d'entraînement pour les tout petits. Quand l'âge de la vie purement physique sera passé, leur corps, aidant l'âme dans son plus haut service, lui rappellera instinctivement, par ses attitudes, que c'est l'heure de se ressaisir sous le regard de Dieu (1).

Quelles prières faut-il faire dire à l'enfant quand il commence à parler?

Des prières très courtes et très simples : « Jésus, je vous donne mon cœur »; « Jésus, bénissez papa, maman..... et toute la famille »; « Jésus, rendez mon cœur semblable au vôtre », et d'autres de même genre, suggérées, par les circonstances, à la piété ingénieuse des mères de famille.

Quels développements convient-il de donner à la prière de l'enfant qui grandit?

Un développement progressif en rapport avec l'âge et la capacité de l'enfant. Il ne faut néanmoins rien exagérer : car l'essentiel n'est pas que la prière soit longue, mais qu'elle soit bien faite.

Quelles sont les conditions à realiser pour que la prière soit bien faite?

1° Il faut donner à l'enfant, dès le jeune âge, l'habitude de faire exactement sa prière;

---

(1) BOUVIER, *op. cit.*, p. 29.

2° Il faut lui expliquer, peu à peu, le sens des formules qu'il emploie;

3° Il faut exiger que sa tenue soit sérieuse et recueillie : lui en donner l'exemple;

4° Il faut avoir soin que personne ne fasse de bruit autour de l'enfant pendant qu'il s'acquitte de ce devoir;

5° Il faut exiger qu'il prononce les mots posément, sans se hâter et sans bredouiller.

Dans une excellente famille, très chrétienne, pieuse, bien posée, nous avons, un jour, par hasard, assisté à la prière du soir des enfants.

Ils étaient là trois ou quatre, avec une bonne sans autorité; ils récitaient les formules avec une précipitation qui faisait penser à un concours de vitesse, avec des modulations dont quelques-unes paraissaient être des cris, avec des sourires, des mouvements nerveux de la tête et des yeux : le tout ressemblait à une comédie.

Et cela s'appelait réciter sa prière! (*Authentique.*)

Ne serait-il pas désirable que les enfants, qui n'assistent pas encore à la prière commune, pussent réciter, séparément et à tour de rôle, les formules qui conviennent à leur âge?

Doit-on se contenter de la prière personnelle?

1° Il faut, le plus tôt possible, faire participer l'enfant à la prière commune, dite en famille, au moins le soir;

2° Il faut, sans retard, l'initier aux cérémonies du culte divin, en le conduisant aux offices de l'église, bien avant l'âge où il y sera formellement obligé.

J'ai vu à Anvers le fameux tableau de Rubens, Jésus mis en croix; l'artiste a représenté au Calvaire une femme allaitant son nouveau-né; le petit enfant, à la vue du Dieu crucifié, paraît ému, il oublie le sein de sa mère, détourne la tête et regarde avec ses grands yeux le touchant spectacle. Dans cette supposition du peintre, il y a une idée vraie. Nos mystères sacrés ont quelque chose qui est à la portée de tous les âges. Les enfants chrétiens sentent ce qu'ils ne comprennent pas, deviennent ce qu'ils ne savent pas encore (1).

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, pp. 119-120.

ARTICLE II. — La Confirmation.

« On conduit le baptisé, vêtu d'une robe blanche, auprès du pontife, qui le marque du parfum divin et déifiant. » (1)

A quel âge le sacrement de Confirmation peut-il être reçu?

Le sacrement de Confirmation peut être validement reçu avant l'âge de raison : dans la primitive Eglise, on le donnait aux tout petits enfants; c'est encore l'usage des Grecs et des Eglises d'Espagne.

Il serait avantageux que l'enfant y fût admis dès l'âge de raison.

Mgr Robert, évêque de Marseille, ayant résolu d'adopter cette pratique, reçut, le 22 juin 1897, une lettre élogieuse du pape Léon XIII, dans laquelle on lit, entre autres choses : « Nous donnons les plus grands éloges à votre dessein..... Nous désirons vivement que ce qui a été sagement réglé par vous soit fidèlement et perpétuellement observé. »

Pratiquement, que faut-il faire?

Il ne dépend pas évidemment des père et mère de faire confirmer leurs enfants à tel âge ou à tel autre. Mais si les circonstances laissaient à leur choix une certaine détermination de temps, ils devraient tendre à avancer plutôt qu'à retarder l'administration du sacrement.

Quels sont les avantages du sacrement de Confirmation par rapport à l'éducation de l'enfant?

1° La maturité de la vie surnaturelle, qui donne la force de professer la foi, et le courage de combattre les ennemis du salut.

2° Le caractère qui fait du confirmé un soldat de Jésus-Christ.

3° L'augmentation de la grâce sanctifiante.

Et puisque l'éducation a son couronnement dans la béatitude éternelle du ciel, quelle satisfaction pour un père et une mère de savoir leur enfant en possession d'une grâce

(1) SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE.

sanctifiante augmentée, « puisqu'il est de foi que la récompense céleste est en proportion de la grâce habituelle que l'âme possédait au moment où elle a quitté le corps ».

Sainte Thérèse a dit que si les hommes connaissaient le prix d'un seul degré de gloire, ils croiraient ne pas le payer trop cher par les souffrances et les travaux d'une longue vie (1).

Article III. — La Communion.

> « Comme le cerf soupire après les eaux, de même mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu. » (2)

Comment la mère préparera-t-elle son enfant à la première Communion?

En lui inspirant un grand amour pour l'Eucharistie et un profond respect pour la maison de Dieu.

Par quels moyens la mère arrivera-t-elle à inspirer un grand amour pour l'Eucharistie?

1° *Au foyer.* Elle l'instruira de ce grand mystère; elle lui parlera souvent de Jésus qui habite nos tabernacles; elle lui fera désirer de s'unir à lui; elle le fera mettre à genoux au passage du Saint Sacrement porté aux malades ou en procession.

2° *A l'église.* Elle l'y conduira souvent; elle lui fera faire pieusement le signe de la croix et la génuflexion; elle lui montrera le tabernacle et lui dira que c'est là que Jésus habite, que de là il le regarde.

Un petit garçon de cinq ans, sollicité par sa mère de dire ce qui le frappait le plus, dans la cathédrale de Boulogne-sur-Mer, qu'il visitait pour la première fois, indiqua le tabernacle.

— Pourquoi?

— Parce qu'*Il est là.* (*Authentique.*)

Elle lui fera réciter une petite prière.

Ces visites seront répétées le plus souvent possible; elles doivent être désirées par l'enfant et accordées comme une sorte de récompense.

---

(1) Charruau, *Aux mères*, p. 41.
(2) *Ps.* XLI, 1.

Pourquoi est-il nécessaire que l'enfant soit élevé dans un profond respect pour la maison de Dieu?

Parce que nous sommes convaincu qu'il n'y a rien de bon à attendre d'un enfant qui n'a pas le respect de l'église.

Dans une paroisse où nous avaient conduit les hasards de la guerre, nous dûmes, un jour, nous déranger de notre place, pendant un office pour aller dans le fond de l'église semoncer et séparer deux petits jeunes gens qui bavardaient et riaient d'une façon scandaleuse.

Et pendant ce temps, la mère de l'un d'eux, pieusement agenouillée, près du banc de communion, avec ses autres enfants plus raisonnables, se convainquait sans doute qu'elle remplissait tous ses devoirs d'état, et qu'elle était, sur ce chapitre, en règle avec Dieu.

Pauvre mère aveugle, que de larmes elle versera ! Pauvre gamin mal élevé, ce serait presque miracle qu'il persévérât !

Comment les vrais éducateurs ont-ils accueilli le decret de Pie X relatif à l'âge de la première Communion?

Avec un tressaillement d'allégresse : leur âme surabonda de joie et de reconnaissance; leurs conceptions sur la formation chrétienne trouvaient, dans la parole pontificale, un couronnement et un appui; et ils remercièrent Dieu avec effusion de cette grâce, la plus grande des grâces, entrevue depuis si longtemps.

Enfin, ils étaient écartés, les apôtres trop peu surnaturels qui continuaient les errements, condamnés par Notre-Seigneur, quand il disait : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les éloignez pas. » (1)

Enfin, le Sauveur pourrait prendre possession, avant que le péché les eût souillées, de ces petites âmes d'enfants si limpides, si lumineuses, si délicates et si aimantes (2).

Enfin, lui, le Créateur, le Père, pourrait les embrasser, les caresser, les inonder de grâces et de bénédictions, les pétrir, les former, les sanctifier, les sauver !

Enfin, les parents surnaturellement soucieux de leurs responsabilités jouiraient, dès le premier jour de la vie raison-

(1) *Marc*, x, 14.

(2) Les prêtres d'Espagne, quand ils communient un petit enfant, lui disent : « Que Jésus entre chez toi avant le péché. » (Bouvier, *op. cit.*, p. 42.)

nable de leurs enfants, de la collaboration quotidienne, intime, personnelle de Notre-Seigneur et Maître Jésus-Christ, l'ami des petits, le zélateur des âmes, la vraie lumière, la sagesse éternelle.

Et, bien loin de retarder l'heure bénie du premier contact divin, ils s'efforceraient de la rapprocher, par tous les moyens en leur pouvoir, interprétant « l'âge de raison dans son esprit, bien plus que dans sa lettre » (1).

Tous les éducateurs ont-ils apprécie de même façon la faveur insigne de la communion précoce?

Non.

Il y eut des résistances.

Mes petits-enfants vont faire leur première Communion, disait un jour une aïeule, je le regrette; je m'y soumets, parce qu'il le faut, mais j'en suis navrée.

Et ses dispositions intérieures se reflétaient sur sa physionomie, et ne pouvaient manquer de se traduire dans ses paroles, au grand dommage de la formation de ses petits-enfants, qui avaient d'ailleurs neuf et dix ans, quand ils communièrent pour la première fois. (*Authentique.*)

Quelles raisons met-on en avant pour soutenir cette opposition?

1° Le peu d'intelligence de l'enfant;

2° Le sacrifice, sans compensation, des avantages de l'ancienne première Communion solennelle.

Que répondre à l'objection que l'on tire du peu d'intelligence de l'enfant?

Je ne voudrais pas, disent certaines mamans, que mon enfant communiât si jeune : il ne sait pas ce qu'il fait.

Nous répondons :

---

(1) C'est vers l'an de grâce 1900. Dans un presbytère de grande ville, quatre prêtres sont réunis. Un jeune vicaire, ardent, ami des enfants, faisant, avec tout son cœur et toute sa foi, le catéchisme dont il est chargé, émet un jour cette idée : « Pendant le temps que nous avons les enfants au catéchisme, nous leur apprenons à prier, à se confesser, à suivre les offices de l'église, nous ne leur apprenons pas à communier : si cependant nous pouvions, de temps en temps, les conduire à la sainte Table, il semble que leur formation serait plus complète..... » Le jeune vicaire n'en put dire davantage : il fut obligé de s'arrêter devant la stupéfaction scandalisée de ses confrères qui, pour toute réponse, lui demandèrent s'il ne perdait pas la tête. (*Authentique.*)

1° Si vraiment un enfant n'est pas, à sept ans, capable de communier, à moins qu'il soit un cancre, ce qui est l'exception, c'est que sa mère a manqué à tous ses devoirs d'éducatrice.

2° Certains enfants, dont on dit qu'ils ne savent pas ce qu'ils font, quand il s'agit de la première Communion, sont présentés, en toute autre circonstance, comme de petits prodiges d'intelligence et de précocité.

Que répondre à l'objection qu'on appuie sur les avantages perdus de la première Communion solennelle?

Il y avait, en effet, quelques avantages à l'ancienne discipline : la première Communion solennelle était belle, bienfaisante, convertissante.....; elle faisait époque dans la vie; elle laissait, ordinairement, des traces ineffaçables.

On pourrait se demander si cette impression était bien surnaturelle, et si elle ne provenait pas, pour une bonne part, des cadeaux reçus, des fêtes de famille, des distractions extérieures..... Mais laissons. Prenons les choses au mieux.

Même, en cette hypothèse, oser comparer les avantages de la première Communion solennelle avec le bienfait surnaturel de la communion précoce, nécessairement et facilement suivie d'une multitude d'autres communions, c'est ne rien comprendre aux choses de la vie spirituelle, de la sanctification et du salut.

Quelle peut être et quelle doit être la fréquence des communions de l'enfant qui a été une fois admis à la sainte Table?

Quand une fois l'enfant a été admis à la première Communion, il est invité à communier tous les jours. Les conditions à réaliser sont les mêmes, sans plus, que celles qui sont exigées des grandes personnes : l'état de grâce, l'intention droite, le jeûne eucharistique.

Seulement, comme les enfants sont des apprentis, il leur faut un maître, dans l'exercice de la communion, comme en n'importe quel autre exercice.

Le maître est tout trouvé; c'est le père ou la mère, qui doivent normalement accompagner leurs enfants à la sainte Table, les aider à se préparer, les soutenir dans l'action de grâces.

Ne soulève-t-on pas des objections contre cette direction?

Oui; et de nombreuses objections.

On dit : 1° c'est assujettissant d'accompagner les enfants; 2° on ne peut plus prier convenablement; 3° les enfants sont presque constamment distraits; 4° la communion oblige les enfants à un lever trop matinal.

Que faut-il répondre à la première objection : C'est assujettissant d'accompagner les enfants?

Nous répondons : Où donc, pères et mères, avez-vous pris que l'éducation est une partie de plaisir?

N'est-il pas vrai, au contraire, qu'elle est une longue patience, une série presque ininterrompue d'actes de vertu?

Et cette responsabilité, dont la pensée ne doit pas et ne peut pas vous quitter, ne serait-elle pas un levier suffisant pour soulever votre esprit, votre cœur et votre vie à la hauteur de tous les sacrifices?

Que répondre à la deuxième objection : On ne peut plus prier convenablement?

Nous répondons :

Si les parents, dans leur préparation et dans leur action de grâces, n'ont que les distractions occasionnées par l'accomplissement de leur devoir d'état, à l'égard de leurs enfants, on pourra les proposer comme des modèles de recueillement.

Sont-ce bien des distractions, d'ailleurs?

N'est-ce pas prier que de faire prier les autres?

Les pensées et les sentiments qu'ils insinuent à leurs enfants sont-ils donc différents de ceux dont ils ont besoin pour eux-mêmes?

Et les rappels qu'ils adressent au petit communiant, qui se tient à côté d'eux, ne pourront-ils être souvent des occasions de ressaisir eux-mêmes leur esprit et leur cœur?

Que répondre à la troisième objection : Les enfants sont presque constamment distraits?

1° Dieu ne demande à chacun que ce qu'il peut donner : il attend donc beaucoup moins des enfants que des grandes personnes.

2° Les distractions des enfants se voient, parce que, insuffisamment maitres d'eux-mêmes, ils traduisent au dehors ce

qu'ils sont au dedans, et on dit : Ils sont presque constamment distraits !

Les distractions des grandes personnes ne se voient pas, parce qu'elles ont de la tenue, et paraissent, quelquefois au moins, meilleures qu'elles ne sont réellement.

Mais, aux yeux de Dieu qui sonde les esprits et les cœurs, qui ne se laisse pas prendre aux apparences, quelle est la meilleure communion, de celle du petit enfant qui ne se recueille que pendant des secondes, ou de celle de la grande personne qui paraît recueillie pendant des minutes?

Que repondre à la quatrième objection : La communion oblige les enfants à un lever trop matinal pour qu'elle puisse être fréquente?

Entendons-nous bien !

L'enfant a, par exemple, six ou sept ans.

Les bons auteurs nous disent que, à partir de la troisième année, le repos de la nuit doit durer de dix à douze heures, la sieste du jour étant supprimée.

D'où nous concluons, légitimement semble-t-il, que, à partir de six ou sept ans, on peut, sans inconvénient, se contenter de ce qui est considéré comme minimum pour la troisième année : c'est-à-dire dix heures.

Or, si l'enfant se couche à l'heure raisonnable de 20 heures ou 20 h. 1/2, il pourra se lever à 6 heures ou 6 h. 1/2 (1).

Où gît alors la difficulté de communier?

Ces indications ne sont-elles pas théoriques, irréalisables, par conséquent?

Nous pensons, au contraire, que, dans beaucoup de familles, l'éducation constitue un entraînement au sommeil, qui dépasse les limites de ce que l'enfant réclame naturellement.

Il suffit, pour s'en convaincre, de remarquer la facilité avec laquelle le petit bébé de trois ou quatre ans s'éveille, après dix ou onze heures de repos.

C'est là, semble-t-il, « le sommeil convenable qui repose les enfants, leur fait un sang doux, les rend gais et vigoureux » (2).

---

(1) Les heures consacrées au sommeil pourront être déplacées, en vue d'adapter la vie des enfants aux habitudes de leur milieu.
(2) FÉNELON.

Ce n'est que dans la suite, quand il a été formé à l'école de la paresse paternelle, maternelle ou familiale, que l'enfant éprouve le besoin, factice et acquis, d'un sommeil plus prolongé, qui atteint parfois des proportions considérables.

Il en est, au surplus, du besoin de dormir comme du besoin de manger.

La sobriété veut qu'on laisse « l'appétit au plat », suivant une expression populaire.

L'énergie chrétienne veut qu'on laisse le sommeil dans les draps.

Quiconque mange jusqu'à complète satiété est un gourmand.

Quiconque dort jusqu'à épuisement du besoin de dormir est un paresseux.

En réalité, qu'y a-t-il au fond de ces diverses objections ?

Il y a la crainte du sacrifice, du sacrifice matériel, du sacrifice intellectuel, du sacrifice moral.

Il faut bien convenir, cependant, que Dieu est assez sage pour atteindre un double but par une seule prescription.

Eh bien ! Dieu, en appelant à la sainte Table les petits enfants qu'il aime et qu'il veut sauver, s'est proposé d'atteindre aussi les parents, de les rendre plus chrétiens, plus surnaturels, plus parfaitement éducateurs.

CHAPITRE IV

La résurrection de la vie surnaturelle

> Si le méchant se détourne de la méchanceté qu'il a pratiquée..... il fera vivre son âme (1).

Comment s'opère la résurrection de la vie surnaturelle?

La résurrection de la vie surnaturelle s'opère, normalement, par la réception du sacrement de Pénitence.

---

(1) *Ezech.* XVIII, 27.

A quel âge convient-il de conduire l'enfant à confesse?

Il est impossible d'établir une règle uniforme. Certains enfants très précoces ont la raison suffisamment développée pour faire un péché grave, dès l'âge de trois ou quatre ans. C'est l'exception, j'en conviens volontiers; mais le cas n'est pas chimérique.

J'ai connu un petit garçon de trois ans et demi ou quatre ans, jaloux, à faire frémir, de sa petite sœur. Il manifestait pour elle la haine la plus violente.

— Ah! disait-il, avec un accent inoubliable, un jour que maman et la bonne ne seront pas là, je prendrai ma petite sœur, je la porterai jusque chez M. X... (ce monsieur demeurait au quatrième étage), et de là, je la jetterai par la fenêtre.

Que pensez-vous de ce petit raisonnement? (1)

Quand l'enfant manifeste une telle précocité d'intelligence, il faut le conduire à confesse bien avant l'âge de sept ans; il n'est personne qui n'en soit convaincu.

Les petits enfants commettent-ils facilement des péchés mortels?

Facilement, non.

Mais « beaucoup de parents s'illusionnent et croient aisément que leurs enfants sont d'une innocence absolue, tandis que le péché grave, hélas! a déjà flétri leur âme.

« On pourrait raconter à ce propos plus d'une histoire tristement instructive » (1).

N'y a-t-il pas une circonstance où il faut absolument tenir à faire confesser l'enfant qui a manifesté quelque lueur de raison?

Oui.

Quand il y a danger de mort.

En vain objecterait-on que si l'enfant, dans un âge aussi tendre, avait commis quelque faute grave, il ne s'en souviendrait probablement plus.

Car, outre que cette supposition est gratuite, la théologie nous apprend que ce n'est pas l'oubli du péché mortel qui remet l'âme en grâce avec Dieu. Il faut, pour cela, la contrition parfaite, avec le désir de se confesser, ou l'absolution avec la contrition au moins imparfaite. Alors, mais alors seulement, tous les péchés, même ceux qu'on aurait involontairement oubliés, sont remis, et l'âme recouvre la grâce perdue.

---

(1) CHABRUAU, *Aux mères*, pp. 41-42-44.

Que faut-il faire pour préparer l'enfant à recevoir le sacrement de Pénitence?

1° Il faut d'abord le placer franchement dans une atmosphère surnaturelle.

2° Il faut ensuite faciliter l'aveu des péchés commis, par l'examen de conscience et la confiance dans le prêtre-confesseur.

3° Il faut aussi le préparer à la contrition.

4° Il faut surtout lui inspirer une horreur profonde du sacrilège.

5° Il faut enfin le familiariser avec les formules en usage dans le diocèse dont il fait partie.

Quel est le moyen de placer l'enfant dans une atmosphère surnaturelle?

1° C'est de lui faire considérer le prêtre comme le représentant de Notre-Seigneur lui-même, dont il tient la place, partage les pouvoirs et communique le pardon.

2° C'est de lui dire que, au moment de l'absolution, c'est le sang même de Jésus-Christ qui coulera sur son âme, pour la purifier, la sanctifier, la diviniser.

Comment peut-on aider l'enfant à faire son examen de conscience?

La mère, d'ordinaire, connaît son enfant à fond : elle sait ce qu'il a fait, dit ou pensé et senti, beaucoup mieux qu'il ne le sait lui-même. Elle peut donc facilement lui apprendre à lire dans sa conscience. Pour y réussir, elle procédera par interrogations; elle rappellera ainsi ses souvenirs, elle fixera son attention et lui donnera le mérite, et presque la joie, de découvrir lui-même ce qu'il a à se reprocher.

Peut-être l'enfant niera-t-il de bonne foi, bien qu'il soit coupable ; mais la mère insistera, elle accentuera ses questions, elle mettra sur la voie, elle rappellera au petit apprenti de l'examen de conscience quelques circonstances où elle sait qu'il a manqué, et elle amènera ainsi doucement sur ses lèvres une parole d'aveu.

Quelle douce et consolante tâche pour une mère!

Qu'elle prenne garde d'abuser cependant. La première fois, elle fera tout; la seconde fois, elle fera un peu moins; la

troisième fois, moins encore; et elle se retirera peu à peu, pour laisser à l'enfant une initiative de plus en plus grande, jusqu'à ce que le sanctuaire de son âme soit entièrement fermé, et qu'il se prépare seul.

Il y a des choses que les mères doivent feindre de ne jamais savoir, bien qu'elles soient au courant de tout (1).

Que faire pour inspirer à l'enfant la confiance dont il a besoin?

1° Lui parler avec conviction du secret de la confession;

2° L'habituer à un grand respect pour le prêtre;

3° Pénétrer son âme d'une vénération profonde pour le confesseur.

Que peut-on dire à l'enfant relativement au secret de la confession?

1° Jamais le prêtre ne révélera à qui que ce soit ce qu'il sait par la confession;

2° Si, par impossible, il le faisait, il commettrait un grand crime qui le rendrait digne de l'enfer.

3° Il aimerait mieux mourir que de violer un secret si grave et si sacré.

L'histoire de saint Jean Népomucène illustrera, de bienfaisante façon, cette vérité essentielle :

Pressé par Wenceslas, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, de révéler la confession de l'impératrice Jeanne, le saint évêque brava toutes les menaces du tyran, et paya de sa vie sa fidélité au secret sacramentel. Quelques années après sa mort, on ouvrit son cercueil. Le corps était entièrement décomposé, à l'exception de la langue qui fut trouvée fraîche et intacte..... Dieu glorifiait, par cette merveille, le martyr de la confession (2).

Comment peut-on former l'enfant au respect du prêtre?

1° Par l'exemple.

Que les parents ne jugent, ne critiquent ni ne blâment les ministres de Dieu.

Qu'ils témoignent, dans toute leur attitude, un véritable culte pour leur personne et leur ministère.

Les ennemis de la religion ont tenté tout le possible pour

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 300.

(2) D'après Charruau, *op. cit.*, p. 46.

rabaisser le prêtre : « Après tout, disent-ils, c'est un homme comme un autre. »

Les pères et mères, qui répéteraient cette parole, pourraient se reprocher d'avoir porté un coup mortel au respect, dans l'âme de leurs enfants; ils seraient devenus, sans le vouloir, les complices des sectaires et des francs-maçons.

2° Par la répression attristée de tout écart.

Nous nous trouvions un jour dans une famille, nous entretenant avec la mère des questions d'éducation, et nous émettions cette idée, hélas! trop vraie : que les enfants bien élevés sont plutôt rares.

Une fillette de quinze ans, orgueilleuse comme un paon, parce que flattée, choyée et gâtée, allait et venait dans la salle où nous nous trouvions.

A notre réflexion, qu'elle trouva sans doute trop vraie pour y rester indifférente, elle chuchota à l'oreille de sa mère :

— Et lui (lui, c'était nous), est-ce qu'il a été bien élevé ?

La mère se contenta de répondre, d'un air souriant :

— Oh ! la méchante!

Et la preuve que sa désapprobation était toute négative, c'est qu'elle nous répéta, sans même éprouver le besoin de s'excuser, le propos qui avait été tenu, et que nous n'avions pas entendu. (*Authentique.*)

C'était une insolence tout à fait aux antipodes du respect que l'on doit inspirer aux enfants à l'égard du prêtre.

3° Par certaines manifestations extérieures.

Autrefois, au passage du prêtre, les enfants s'agenouillaient pour recevoir sa bénédiction.

Si l'on ne peut ou si l'on ne veut restaurer cette pieuse coutume, au moins qu'on habitue les enfants à saluer leur prêtre, et à chaque fois que le ministre de Dieu visite la famille, que la mère réclame sa bénédiction pour ses petits enfants, et que ceux-ci la reçoivent à genoux, les mains jointes.

La vénération ajoute-t-elle quelque chose au respect?

Elle fait monter l'âme d'un degré dans la voie surnaturelle où le respect l'avait déjà placée ; elle y ajoute un sentiment de religieuse affection; elle prépare à toutes les docilités.

Heureux les enfants élevés dans l'estime de cette vertu!

Nous en avons connu, de ceux-là !

— C'est M. le curé qui l'a dit, observaient-ils.

Et c'était sacré !

— C'est mon confesseur qui me l'a conseillé !

Et c'était indiscuté !

Oh ! les merveilles que nous opérions ! Les belles âmes que nous formions ! Les solides assises de salut que nous jetions ! Les consolations que nous avions !

Quel est le fruit naturel de ce respect et de cette vénération?

C'est la confiance.

La confiance est-elle nécessaire?

Elle est un moyen de salut, absolument nécessaire dans certaines circonstances. Car enfin un grand nombre d'enfants tomberont, en grandissant, dans le péché mortel ; ils devront donc s'adresser au prêtre, ministre du sacrement de Pénitence, pour être pardonnés. L'aveu sera facile, s'il est inspiré par la confiance ; il serait presque impossible, s'il n'avait au moins le respect pour point d'appui.

La confiance est-elle généralement pratiquée?

Non.

Moins encore que le respect et la vénération, qu'elle suppose toujours, mais qu'elle n'accompagne pas nécessairement.

Même les enfants relativement bien élevés ne savent pas bien ce qu'est cette vertu : et quand on veut la leur faire comprendre, quand on veut les amener à la pratiquer, on sent qu'il y a, à l'ouverture de l'âme, un obstacle, une pierre qui fait penser à celle dont les saintes femmes disaient : « Qui nous enlèvera la pierre du tombeau? »

Oui, il y a une pierre ; et quand nous réussissons à la renverser, la libération de l'âme est accompagnée d'une telle explosion de joie, que nous concluons au besoin naturel de la confiance, et à la déformation, donc à la mauvaise éducation, de l'âme qui ne la pratique pas.

— Quel malheur qu'on ne m'ait pas formée à cette confiance ! s'écriait une fillette, le jour où elle comprit enfin la douceur, les avantages et la nécessité de cette vertu.

Quel est le complément de cette confiance?

C'est, de la part de l'enfant et de ses parents, la soumission aux directions spirituelles du prêtre-confesseur.

Lui seul est juge : il doit être un juge écouté.

Que de fois il nous est arrivé de demander à tel ou tel enfant de venir se confesser toutes les semaines, par exemple, et d'entendre une réponse comme celle-ci :

— Maman a dit que c'était assez de me confesser tous les quinze jours.

Non! non! non!

Comment peut-on préparer l'enfant à la contrition?

1° L'enfant, d'ordinaire, n'y pense pas. Il faut donc y penser pour lui.

2° L'enfant court risque de se faire une idée fausse de la contrition : il faut donc l'instruire exactement.

Un petit garçon répondait, un jour, au catéchisme, que la contrition parfaite est celle qui est sérieuse, et la contrition imparfaite celle qui n'est pas sérieuse (1).

On voit quels dangers une pareille instruction religieuse peut faire courir à la vie surnaturelle et au salut de l'âme.

3° L'enfant est exposé à ne pas assez surnaturaliser son repentir, il faut l'aider à faire, avec son cœur et sa foi, le triple pèlerinage classique: au calvaire, au ciel et en enfer.....

Que faut-il que l'enfant sache par rapport à la communion sacrilège?

Il faut en parler de manière à lui inspirer une horreur profonde pour ce grand péché.

Et néanmoins faire remarquer que, même si on avait eu le malheur d'imiter Judas dans son crime, il ne faudrait pas le suivre dans son désespoir, mais se confesser au plus tôt, pour retrouver la grâce de Dieu.

Il sera opportun de dire que le prêtre n'est jamais étonné des aveux qu'on lui fait, parce qu'il connaît le cœur humain, et qu'il est pénétré, comme Notre-Seigneur lui-même, de tendresse et de compassion à l'égard des pauvres pécheurs.

---

(1) Charruau, *Aux mères*, p. 47.

Quelles sont les règles et les formules auxquelles il faut habituer l'enfant?

Mgr Pichenot (1) ne dédaigne pas d'entrer dans quelques détails.

Ils (les enfants) ôteront leurs gants, ils se mettront à genoux, ils feront le signe de la croix et diront : « Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché. » Mon Père! ce mot ouvre le cœur, porte à la confiance et transporte l'âme dans un autre monde. Recommandez-leur de dire le *Confiteor* en français et correctement, ce qui est assez rare. Qu'ils disent : « je confesse », et non pas : « je me confesse »; « à Dieu tout-puissant », et non pas : « à Dieu le Père tout-puissant »; car ils ne doivent pas se confesser à la première personne de la Sainte Trinité seulement, mais aux trois personnes en même temps. Et puis, en disant : « le Père tout-puissant », ils prendront le *Credo* et continueront : « le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre »..... et les voilà perdus! « Et à vous, mon Père », ces paroles sont essentielles pour distinguer cette prière au confessionnal de celle qu'on dit dans ses prieres du ma in et du soir. Il ne s'agit pas ici précisément de la confession à Dieu, mais de la confession au prêtre : « Et à vous, mon Père, que j'ai beaucoup péché »; habituez-les à ne jamais dire — ce qui est une faute de français et un contresens — « et à vous, mon Père, de prier pour moi ». Qu'ils s'arrêtent avant : « c'est ma faute »; car c'est au milieu du *Confiteor* qu'il faut placer sa confession et dire ses péchés.

Quand ils ont tout dit et répondu aux questions du confesseur, qu'ils se hâtent de terminer par cette formule : « Je m'accuse encore de tous les péchés dont je ne me souviens pas, et de tous ceux de ma vie passée; j'en demande pardon à Dieu, et, à vous, mon Père, la pénitence et l'absolution, si vous m'en jugez digne. » Et ils achèvent le *Confiteor* en se frappant la poitrine et en disant : « C'est ma faute..... »

CHAPITRE V

Les fruits de la vie surnaturelle

« Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit. » (2)

Quels sont les principaux fruits de la vie surnaturelle ?

Ce sont : la foi (art. I); l'espérance (art. II); l'amour de Dieu (art. III); l'amour de l'Eglise (art. IV).

(1) *Op. cit.*, pp. 300-301.
(2) *Joan.* xv, 5.

ARTICLE I. — La foi.

> Notre foi est un candélabre spirituel qui éclaire et qui échauffe l'âme.
> (S. THOMAS D'AQUIN.)

D'où vient la foi de l'enfant?

L'enfant a reçu, au baptême, la foi infuse, une vertu secrète, une disposition intime qui l'incline à croire, un germe béni qui ne demande qu'à se développer et à grandir. Les petits enfants baptisés ont des affinités surnaturelles avec les vérités chrétiennes qu'ils ne connaissent pas encore. Cette foi virtuelle, cette croyance implicite leur suffit d'abord; ils croient par le cœur de l'Eglise et par le cœur de leur mère.

Que faut-il faire quand l'enfant atteint l'âge de raison?

Quand l'enfant atteint l'âge de raison, il est obligé de produire un acte de foi explicite et formel.

A la mère d'épier le premier réveil de son intelligence pour la mettre, sur-le-champ, en rapport avec les vérités révélées, avec l'ordre surnaturel.

Qu'elle ne craigne pas; l'enfant ne s'étonnera de rien, il est préparé à tout. Il lui sera impossible, pendant longtemps encore, sans doute, de dire pourquoi il faut croire, mais il croit sans hésiter : son adhésion est franche, entière; aucun doute ne l'effleure; et cela n'est pas seulement le résultat de la crédulité naturelle à son âge, c'est aussi le fruit du Saint-Esprit qui l'éclaire et lui fait dire : « Je crois. » On peut affirmer que, depuis le baptême, l'enfant est naturellement chrétien.

Comment faut-il donc présenter à l'enfant les enseignements de la foi?

Il faut lui présenter les enseignements de la foi sous un jour proportionné à son intelligence; il faut les mettre à sa portée; il faut se servir d'exemples, de comparaisons, de souvenirs; il faut lui raconter la religion : la vérité pénétrera alors de plain-pied dans son âme, elle s'y enchâssera d'elle-même, car, pour elle, quand elle n'est pas contrariée par les passions ou les préjugés, se montrer, c'est triompher.

Rien n'est touchant comme la foi simple et naïve d'une vraie mère, dans ses rapports avec ses enfants, surtout quand elle est éclairée,

raisonnable; on dirait des petits anges qui écoutent les prédications d'un archange ou d'un chérubin (1).

Doit-on se contenter de l'enseignement par la parole?

Il faut y joindre l'exemple.

Le cœur et les mains doivent être d'accord avec les lèvres (1).

Une mère doit vivre de la foi, comme le juste de l'Ecriture, et cela, afin de créer autour de son enfant une atmosphère pénétrée d'esprit chrétien, afin de lui infuser la religion dans le sang, afin d'en nourrir son âme pour la vie.

Article II. — L'espérance.

.....Tenez encor l'espérance,
Ce pan du manteau du Seigneur.
(V. Hugo, *Les rayons et les ombres.*)

Quel est l'objet de l'espérance?

Il est triple, au dire de saint Bernard : il y a :
1° L'espérance du pardon : *spes veniæ;*
2° L'espérance de la grâce : *spes gratiæ ;*
3° L'espérance de la gloire : *spes gloriæ.*

Est-il important de former les enfants à l'espoir du pardon?

Oui, parce que: 1° les enfants pèchent, parfois mortellement.

J'ai administré et enterré un pauvre enfant qui était mort des suites du péché; il n'avait pas onze ans (1).

2° Les enfants sont coupables au moins de péchés véniels. Et le péché véniel est déjà un grand mal ; il refroidit l'amour de Dieu; il empêche l'accroissement intérieur de la vie surnaturelle; il expose aux flammes du purgatoire.

Quel est le meilleur moyen d'affermir dans les enfants cette espérance du pardon?

C'est de les habituer à réparer au plus tôt les péchés qui leur échappent.

Il faut leur dire que Dieu est bon comme un père, tendre

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, pp. 318 et 250.

comme une mère, et plus qu'une mère, suivant le langage de la Sainte Ecriture.

Il faut leur apprendre qu'ils n'ont même pas toujours besoin de confession, pour obtenir le pardon des péchés véniels : un *Pater* bien dit, un signe de croix bien fait, un petit morceau de pain bénit mangé avec foi, la bénédiction d'un évêque ou d'un prêtre, à plus forte raison celle du Saint Sacrement, avec l'acte de contrition ou de charité, le *Confiteor* dit du fond du cœur, et ils peuvent en être purifiés.

N'y a-t-il pas à craindre quelque présomption dans le développement de cette espérance?

Peut-être.

Il faut la prêcher quand même : la confiance en la miséricorde honore Dieu et redonne du cœur.

Et il vaut mieux encore qu'ils (les enfants) aillent en purgatoire, un jour, pour avoir eu trop de présomption, que de tomber par désespoir en enfer. Pourquoi Caïn a-t-il été maudit? Est-ce parce qu'il avait tué son frère? Non. Pourquoi Judas a-t-il été perdu? Est-ce à cause de sa trahison? Non. Est-ce à cause de sa première Communion sacrilège? Non; c'est parce qu'ils ont manqué de confiance. Le désespoir, c'est le péché contre le Saint-Esprit, c'est le péché irrémissible (1).

Pourquoi les enfants ont-ils besoin d'être formés à l'espérance de la grâce?

1° Parce que la présomption est le fond de leur caractère : ils ne doutent de rien, et ils s'imaginent n'avoir besoin de personne. Il faut donc leur apprendre que, sans la grâce, nous ne pouvons rien, ni éviter le mal, ni faire le bien, ni nous sauver : c'est de foi.

2° Parce que les enfants, jeunes présomptueux, ne tardent pas à expérimenter leur faiblesse, et ils sont d'autant plus tentés de se décourager qu'ils avaient eu davantage de confiance en eux-mêmes. Il faut alors leur dire que l'on peut tout, avec la grâce de Dieu, humblement sollicitée, généreusement suivie.

Comment peut-on exciter dans les enfants l'espérance de la gloire?

1° En leur disant que la récompense du ciel est sûre, abondante, éternelle.

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 252.

2° En les soutenant, dans l'accomplissement de leurs devoirs, par la perspective, surnaturellement ouverte à leurs yeux, de l'éternité bienheureuse.

3° En leur rappelant quelques traits de la vie des saints, plus spécialement instructifs en la matière.

La mère de saint Symphorien lui criait, au moment où on le conduisait au supplice :

— Mon fils, mon fils, souvenez-vous de la vie éternelle; regardez les cieux; on ne vous enlève pas la vie, on vous la change pour une meilleure.

Sainte Félicité de Rome, la mère des Machabées, soutenaient la foi et le courage de leurs sept enfants, aux prises avec le bourreau, par la pensée de la résurrection glorieuse.

Article III. — L'amour de Dieu.

« Ah! qui n'aime pas Dieu est fou. »
(*Vie du bienheureux Crispin*, p. 103.)

Quelle est l'importance de l'amour de Dieu?

Elle est immense.

Le plus grand malheur en ce monde, la source de toutes les erreurs et de tous les vices, c'est qu'on n'aime pas Dieu (1).

Comment faut-il faire pour exciter, dans le cœur de l'enfant, un véritable amour de Dieu?

Il faut le bien persuader qu'il est, lui-même, l'objet d'un grand amour, de la part de Dieu.

Si l'on n'aime pas Dieu, ordinairement du moins, c'est parce qu'on ne croit pas en être aimé.

Si on avait la conviction, la persuasion intime de cette vérité : que Dieu nous a aimés de toute éternité, qu'il nous aime, malgré nos fautes et nos faiblesses, qu'il veut nous aimer toujours, il nous serait impossible de ne pas nous attacher à lui : car l'amour appelle l'amour, comme le feu appelle le feu; c'est une loi de nature, c'est une loi du cœur.

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 264.

Quelles sont les vérités qui convaincront plus facilement l'enfant de l'amour de Dieu à son égard?

1° C'est d'abord la création, avec les multiples bienfaits de Dieu, répandus dans l'ordre de la nature : le printemps et le parfum de ses fleurs, de ces fleurs qui sont nées, disent les poètes, du sourire de Dieu, et qui jetaient les saints en des extases de reconnaissance; l'été et ses moissons dorées, avec lesquelles Dieu nourrit le corps et l'âme de chacun de nous; l'automne et ses fruits variés et savoureux qui faisaient dire à Bernardin de Saint-Pierre que les plantes portent avec elles leur théologie; l'hiver, enfin, et la bénédiction de son feu, de ses eaux, et de ses longues nuits reposantes.

2° Le bienfait de sa propre existence. Il la tient de Dieu.

La mère des Machabées disait à ses sept enfants, le jour de leur martyre :

— Je ne sais pas comment vous avez paru dans mon sein; car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, l'âme et la vie; ce n'est pas même moi qui ai organisé vos corps, assemblé vos membres, mais bien le Créateur du monde qui a tout fait.

Il l'a reçue, cette existence, plutôt qu'une infinité d'autres qui auraient été meilleurs que lui. Dieu, à sa place, aurait pu faire un ange ou une étoile. Pourquoi lui? Amour, amour.

Et cette existence ne lui sera plus jamais enlevée : elle est indestructible. Elle entraîne avec elle une multitude d'autres bienfaits, que l'enfant comprendra, quand son père ou sa mère auront comparé son état avec l'état de ceux qui en sont privés : les infirmes et les déshérités de la vie.

3° Les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie, de l'éternité bienheureuse.

ARTICLE IV. — L'amour de l'Eglise.

« Il n'est point meilleure mère en ce monde. »
(Proverbe chrétien du moyen âge.)

Pourquoi faut-il inspirer aux enfants l'amour de l'Eglise?

Parce que l'Eglise est notre mère.

Dieu nous l'a donnée, pour diriger nos pas vers le ciel, pour guérir nos maladies, panser nos blessures, nous ressusciter, si nous avons eu le malheur de perdre la vie de l'âme, et nous porter dans ses bras, du berceau à la tombe, jusqu'à la vie qui ne finira jamais (1).

(1) CHARRUAU, *Nos enfants*, pp. 131-132.

Ne faut-il pas aussi leur inspirer l'amour du Souverain Pontife?

Oui.

Le Souverain Pontife a été établi par Jésus-Christ lui-même, comme son vicaire sur la terre et le chef suprême de toute l'Eglise.

Il faut engager les enfants à prélever sur leur petit avoir la part du Pape, généreusement versée au Denier de Saint-Pierre.

Jadis, dit le P. Charruau, de tout jeunes enfants tombaient malades de douleur, à la nouvelle que la petite armée de Pie IX avait été écrasée par les Piémontais (1).

Cet amour tend à diminuer, semble-t-il : il faut le ranimer par tous les moyens.

Ne rions pas de la généreuse ardeur de ce petit homme de sept ans, qui voulait être zouave et qui faisait tous les jours l'exercice, pour se préparer à chasser de Rome le roi d'Italie et à enlever aux Allemands l'Alsace-Lorraine.

Dans un homme de sept ans, il y a beaucoup de ce qu'il sera à trente (2).

Est-ce assez d'inspirer aux enfants l'amour de l'Eglise et du Souverain Pontife ?

Il faut encore leur faire comprendre, aimer et soutenir les œuvres catholiques : le Denier du clergé, la Propagation de la Foi, la Sainte Enfance, l'œuvre de Saint-François de Sales, les écoles catholiques à tous les degrés, et plus spécialement les Séminaires, les œuvres post-scolaires, les œuvres sociales catholiques, les œuvres de presse, etc.

Est-il vrai que la générosité pour les œuvres catholiques est moins grande qu'elle n'était autrefois ?

Certains le pensent.

1° *Au collège.* — Jadis, au bon vieux temps, raconte le P. Charruau (3), quand un missionnaire nous faisait visite au collège, qu'il nous parlait des milliers d'âmes qu'il avait à convertir, et de la faiblesse de ses ressources, aussitôt nous ouvrions avec empressement nos petites bourses, et presque toujours nous donnions tout sans compter.

Nous n'étions point grondés pour ce manque d'économie.

Au contraire, le soir venu, quand nous leur racontions notre journée, nos mères nous serraient dans leurs bras et nous baisaient au front en nous disant :

---

(1) CHARRUAU, *Nos enfants*, p. 132.
(2) D'après le P. CHARRUAU, *Aux mères*, p. 115.
(3) *Nos enfants*, p. 146.

— *Mon enfant, tu as bien fait.*

Et l'on nous laissait plusieurs jours sans le sou, pour ne pas diminuer notre mérite.

Aujourd'hui, vous trouverez très peu d'enfants capables de cette générosité, et ce manque de courage tient surtout, soyez-en sûr, à la mollesse avec laquelle on élève actuellement filles et garçons.

2° *Dans la vie.* — Les enfants restent trop souvent moins bons que leurs pères et mères; la générosité des parents est *descendue* dans leurs enfants; et quand disparaît quelque noble vieillard qui était la providence d'un quartier, d'une ville, d'un diocèse, parfois d'un pays tout entier, il n'est généralement pas remplacé. Nous avons remarqué nous-même (et nous sommes payé pour nous en faire une opinion fondée), que, dans certains milieux, la générosité des parents, comparée à celle des enfants, réalise une proportion de dix à un.

D'où cela vient-il?

1° De la mollesse de l'éducation;

2° Du luxe qui fait établir le foyer qui commence, sur le même pied que celui sur lequel les parents ont fini, après une vie de travail.

3° De cette erreur déformante, qui porte les parents à acquitter eux-mêmes, jusqu'à la fin de leur vie, toutes les obligations d'œuvres de leurs enfants.

Nécessairement, ils en diminuent d'autant leur part personnelle, et ils habituent leurs descendants à ne rien faire.

CHAPITRE VI

L'extension de la vie surnaturelle

> Il y a « deux sacrements qui propagent et qui ordonnent la vie sociale dans l'ordre surnaturel » (1).

Quelle est la division de ce chapitre?

1° La vocation en général (art. I);

2° La vocation religieuse et sacerdotale (art. II);

3° La vocation à la vie chrétienne dans le monde (art. III).

---

(1) Mgr Besson, *Les sacrements*, t. Ier, p. 87.

Article I. — La vocation en général.

> « Nul n'échappe à sa vocation. Elle est en nous, depuis la seconde où, par notre premier petit cri, en débouchant dans ce monde, nous disons : « Présent! » (1)

Qu'est-ce que la vocation ?

La vocation, c'est l'appel de Dieu.

Cet appel est multiforme :

1° En tant qu'hommes, nous sommes appelés à mener une vie sérieuse, raisonnable, utile : c'est la vocation très générale.

2° En tant que chrétiens, nous sommes tous appelés à la perfection et au salut, à la sainteté en ce monde et au bonheur éternel dans l'autre : c'est la vocation générale.

3° En tant qu'hommes et en tant que chrétiens, pour nous aider à atteindre le but naturel et le but surnaturel de l'existence, nous sommes appelés à telle ou telle fonction spéciale, à telle ou telle situation, à tel ou tel genre de vie : c'est la vocation particulière.

Nous ne nous occupons ici que de cette dernière.

Quels sont les principes qui éclairent la question ?

1° Dieu est l'auteur de la société.

Il l'a formée de conditions variées, d'états différents, dont la réunion compose un tout harmonieux, et qui répond aux besoins de tous et de chacun (2).

2° Dieu, qui ne fait rien d'inutile et qui ne s'arrête pas en chemin, destine et appelle les hommes à occuper les divers états, dont l'ensemble constitue la société et est nécessaire à son bon fonctionnement.

3° Dieu, qui proportionne les moyens à la fin, distribue ses dons, suivant la destination de chacun.

Il répartit les talents, les attraits, les qualités propres à l'état qu'il nous a assigné. Il nous prépare aussi les grâces, les lumières, les secours analogues à cet état, pour nous en faire surmonter les difficultés, éviter les périls et remplir tous les devoirs (2).

---

(1) Henri Lavedan, *Bon an, mal an*, 7e série, p. 278.
(2) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 329 et 331.

Quelle est la consequence pratique qui découle de ces principes ?

C'est qu'il est de toute première importance d'embrasser l'état auquel nous sommes appelés : « Car c'est là, et là seulement, que nos goûts seront satisfaits, nos moyens utilisés, nos aptitudes mises à profit, et que nous sommes assurés de trouver tous les secours qui nous seront nécessaires. » (1)

Quels sont les moyens à prendre pour arriver à connaître sa vocation ?

Il y en a trois principaux :

1° Avoir recours à Dieu dans la prière.

C'est Dieu qui a choisi l'état que nous devons embrasser; c'est lui seul qui peut nous le faire connaître : de là l'obligation de le consulter.

Il faut prier avec droiture, avec docilité, avec recueillement.

2° S'adresser à ceux qui tiennent la place de Dieu, c'est-à-dire, d'abord aux parents : en général, on ne doit pas s'éloigner de leur manière de voir; c'est-à-dire, ensuite au directeur, qui a grâce d'état pour expliquer et résoudre le probléme, à condition qu'on lui en expose simplement toutes les données.

3° S'étudier et se consulter soi-même.

Dieu, qui proportionne les moyens à la fin, a établi une harmonie entre la destinée, d'une part, et les goûts, les aptitudes et le caractère d'autre part. A l'homme de peser toutes choses en s'étudiant, en se consultant soi-même, à la lumière de la raison et de la foi.

Combien y a-t-il d'espèces de vocations ?

Il y a deux espèces principales de vocation : la vocation qui consacre la vie au service de Dieu, et la vocation à la vie chrétienne dans le monde.

La vocation au service de Dieu est susceptible de trois formes :

La vocation religieuse doublée de la vocation à l'état ecclésiastique : c'est celle des religieux prêtres.

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 331.

La vocation religieuse sans la vocation à l'état ecclésiastique : c'est celle des religieuses et des religieux non prêtres.

La vocation à l'état ecclésiastique sans la vocation religieuse : c'est celle du clergé séculier.

La vocation à la vie chrétienne dans le monde suppose, ordinairement, le mariage et le choix d'une fonction, d'un état, d'une profession manuelle ou libérale.

ARTICLE II. — La vocation religieuse et sacerdotale.

> Si la grâce d'une vocation sacerdotale souffle sur un fils, si la grâce d'une vocation religieuse souffle sur une fille..... laissez souffler la grâce, et, comme Marie, l'humble servante, dites l'*Angelus* de la soumission (1).

Comment les parents doivent-ils envisager la vocation religieuse ou sacerdotale ?

1° Ils doivent la considérer comme un honneur.

L'Eglise, en effet, a toujours donné la préférence à la virginité chrétienne ou au célibat religieux sur le mariage.

« Si quelqu'un soutient que l'état du mariage doit être préféré à l'état de virginité ou de célibat, et qu'il n'est pas meilleur ni plus saint de demeurer dans l'état de virginité ou de célibat que d'entrer dans l'état du mariage : qu'il soit anathème. » (2)

2° Ils doivent la considérer comme une grâce, ou plutôt comme une suite ininterrompue de grâces merveilleuses, s'appelant les unes les autres, par le jeu surnaturel des vœux formulés et par la fécondité des fonctions remplies.

Une mère de famille, une vraie chrétienne, celle-là, écrivait naguère, en parlant de sa fille, qui allait partir pour le noviciat :

> Quand je considère sa délicatesse de cœur, l'élévation de son âme, tant d'admirables qualités que Dieu a mises en elle, je sens qu'il me serait bien dur de livrer à un homme un pareil trésor. Jésus-Christ sera son époux : je l'en bénis.

Voilà le langage de la foi.

3° Ils doivent la considérer comme une source de grâces pour eux-mêmes.

---

(1) E. JULIEN, *Du berceau à l'école*, p. 165.
(2) *Concile de Trente*, Sess. XXIV, can. 10.

Dieu, en effet, ne se laisse jamais vaincre en générosité ; et à ce père, et à cette mère, qui lui ont sacrifié ce qu'ils avaient de plus cher, il réserve des faveurs de choix, dont ils sentent le bienfait, pendant la vie, et surtout à l'heure de la mort.

Entre toutes les grâces, la plus précieuse, la plus désirable est évidemment la grâce d'une bonne mort.

Eh bien! c'est un fait d'expérience : les parents qui ont donné généreusement leurs enfants pour le service de Dieu font, d'ordinaire, une sainte mort. C'est la règle générale, et je ne sache pas qu'elle ait jamais souffert d'exception (1).

Le père et la mère ont-ils le droit d'empêcher leurs enfants de suivre leur vocation ?

Non, mille fois non.

Les enfants, en effet, sont à Dieu avant d'être à leurs parents; et ce serait une véritable usurpation, commise au préjudice des droits du Créateur, que de s'opposer à l'appel divin.

Et si Jésus, à l'âge de douze ans, fait pleurer d'inquiétude la plus sainte de toutes les mères, alors qu'il lui eût été si facile de l'avertir de ses desseins, « c'est pour donner à votre enfant le courage de vous voir pleurer, et à vous, sa mère, celui de l'offrir généreusement » (1).

Les parents ont-ils le droit d'éprouver la vocation de leurs enfants?

Oui, les parents ont le droit d'éprouver la vocation de leurs enfants, pour savoir si vraiment elle vient de Dieu, car on peut s'y tromper.

Quelles qualités doit avoir cette épreuve pour être légitime?

1° Elle doit être sincère.
2° Elle doit être éclairée.

Que faut-il entendre par ces mots : « L'épreuve doit être sincère »?

Il faut entendre, par là, que l'épreuve ne doit servir de prétexte à aucune tentative de destruction.

On voit des parents qui, sous couleur d'examiner la voca-

---

(1) CHARRUAU, *Aux mères*, pp. 269 et 364.

tion de leurs enfants, contrecarrent la piété ou en suppriment les meilleurs exercices.

D'autres prennent conseil, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu une approbation de leurs vues intéressées.

D'autres lancent dans les plaisirs et les distractions du monde.

D'autres, enfin, rarement, je le veux bien, poussent dans le chemin du vice.

Ce sont là manœuvres déloyales et criminelles.

Que signifient ces mots : « L'épreuve doit être éclairée » ?

Ces mots signifient que les parents, qui usent du droit d'éprouver la vocation de leurs enfants, ne doivent pas se laisser influencer, par les formules spécieuses dont on aurait farci leur esprit, ou les craintes chimériques dont on aurait épouvanté leur cœur.

Quelles sont les formules spécieuses dont l'application pourrait nuire à l'épreuve de la vocation?

Il en est quatre principales :

1° Si la vocation est sérieuse, elle résistera à tout.

2° L'enfant est victime d'une illusion ; il est du devoir des parents de le défendre contre lui-même.

3° Mon fils, ma fille, feraient plus de bien, en restant dans le monde.

4° J'admettrais un Ordre actif, mais un Ordre contemplatif!..... Pourquoi?

Que répondre à la formule : « Si la vocation est sérieuse, elle résistera à tout? »

Voici :

Que diriez-vous du père de famille qui vous ferait ce petit raisonnement : Je fais coucher mon fils dans une chambre très humide. Il tousse un peu depuis quelque temps. Cela m'avait d'abord inquiété; mais j'ai consulté un médecin très célèbre qui m'a dit qu'il n'y avait aucun danger. Si monsieur votre fils a une poitrine robuste, m'a-t-il dit, elle n'a rien à craindre de l'humidité: si elle s'affaiblissait dans cette chambre malsaine, c'est que la constitution du jeune homme laisserait à désirer. Il n'y a pas de milieu; et vous agissez sagement, en le faisant coucher dans cette espèce de cave. L'humidité est jus-

tement la pierre de touche des constitutions solides. Après cette expérience, vous serez fixé (1).

C'est lumineux, probant et péremptoire.

Que répondre à la formule : « L'enfant est victime d'une illusion »?

On dit cela, quand un jeune homme ou une jeune fille demandent à entrer dans quelque noviciat, où ils pourront, pendant un an, dix-huit mois ou deux ans, étudier à nouveau, en toute liberté, une vocation déjà éprouvée.

Et quand il s'agit du mariage, on laisse, sans scrupule, s'engager pour la vie une fillette de dix-huit ans, qui se fie à la parole d'un jeune homme, qu'elle ne connaissait pas deux mois auparavant.

Où est la précipitation?

Et qui risque d'être victime d'illusions?

Que répondre à la formule : « Mon fils et ma fille feraient plus de bien dans le monde; il nous faut de bons pères et de bonnes mères de famille; et puis il y a tant d'œuvres à soutenir, tant d'apostolats à exercer, etc. »?

La question est mal posée.

Il ne s'agit pas du bien problématique que l'on pourra faire, ici ou là.

Il s'agit de la volonté de Dieu.

Quelle est la volonté de Dieu?

Tout est là.

Il est illogique d'en sortir.

Que répondre à la formule : « J'admettrais un ordre actif, mais un ordre contemplatif!..... Pourquoi »?

Sans vouloir examiner, en son entier, la question de l'excellence relative des différents Ordres religieux, notons seulement quelques éléments de réponse :

1° Dans le récit de saint Luc (2), dont l'Eglise a fait l'Evangile de la Messe de l'Assomption, Marthe, c'est la vie active; Marie, c'est la vie contemplative.

Et Notre-Seigneur dit : Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera pas enlevée.

---

(1) Charruau, *Aux mères*, p. 274.
(2) *Luc.* x, 38-42.

2° Sainte Thérèse, a-t-on dit, a sauvé autant d'âmes, en priant et en se sacrifiant, dans son monastère, que saint François Xavier, en évangélisant des royaumes entiers.

3° La Sainte Vierge, silencieuse et méditative à Nazareth, a-t-elle donc été inutile au salut des hommes?

Et les trente années de la vie cachée de Notre-Seigneur ont-elles été de moindre valeur, pour la rédemption du monde, que les trois années de vie publique?

Quelles sont les craintes chimériques dont s'epouvante le cœur de certains parents, devant la vocation religieuse de leurs enfants?

Il en est trois principales :

1° Le déshonneur de la famille;

2° Le malheur de l'enfant;

3° L'oubli dans lequel l'élu de Dieu tiendra ses parents.

La famille peut-elle, sérieusement, considérer comme un déshonneur de donner un de ses membres au service immédiat et personnel de Dieu?

Sérieusement, non; mais il est des milieux tellement infectés de l'esprit du monde, que l'on y veut avoir l'air de regarder comme un déshonneur ce qui est surnaturellement une gloire, et comme une humiliation ce qui, chrétiennement parlant, est un prestige et une dignité.

En quoi est chimérique la crainte du malheur de l'enfant consacré au service de Dieu?

En ce que cette crainte ne repose sur aucun fondement.

Au contraire, rien n'égale la grâce que Dieu fait à ceux à qui il accorde une véritable vocation religieuse; c'est le bonheur sur la terre pour obtenir le bonheur du ciel.

Et saint Paul, inspiré de Dieu, dit nettement : « Si vous mariez votre fille, vous faites bien, mais si vous ne la mariez pas, vous faites mieux. » (1)

Que vaut la crainte éprouvée par certains parents de se voir oublier par l'élu de Dieu?

C'est une absurde calomnie d'accuser la vie religieuse d'égoïsme. Elle ne détruit pas le cœur, elle le dilate, au contraire, elle l'élève

(1) *I Cor.* VII, 38.

et le purifie; et, au lieu d'un amour naturel et terrestre, qui se recherche lui-même, elle le remplit d'un amour tout spirituel et tout divin, qui ne cherche que Dieu et le salut des âmes. Votre fille priera pour vous, elle sera l'ange gardien de la famille, le paratonnerre de la maison paternelle. Non, il n'est pas vrai que la grâce détruise la nature, et que la chasteté affaiblisse la sensibilité : elle la consacre et l'éternise. Que de pieuses affections, développées ou même écloses à l'ombre des cloîtres, et que le foyer domestique ne connaît pas ! Souvenez-vous de la Mère de Chantal, tombant évanouie, au pied du lit de mort de sa fille, la jeune baronne de Thorens. Souvenez-vous de sainte Paule, accompagnant le cercueil de sa fille, au milieu des sanglots. On crut qu'elle en mourrait, et le vieux saint Jérome ne savait comment faire pour la consoler. Jamais femme païenne n'a autant pleuré ses enfants, disaient les païens (1).

Article III.

La vocation à la vie chrétienne dans le monde.

« Parlez, Verbe éternel, et parlez assez haut pour vous faire entendre, malgré le bruit confus que mes sens et mes passions excitent sans cesse dans mon esprit. » (2)

Que comporte, au point de vue de l'éducation, la vie chrétienne dans le monde?

Deux choses :

1° Le choix d'une profession libérale ou manuelle; 2° ordinairement, du moins, le mariage.

§ 1. — *Le choix d'une profession.*

L'être engendré suivrait une route pareille
A celle des parents, si Dieu, qui toujours veille,
Sous un décret plus fort ne courbait cette loi (3).

Que faut-il tout d'abord considérer, quand il s'agit de déterminer la profession de l'enfant?

Il faut considérer, avant tout, les attraits et les aptitudes :

..... Si l'on tenait compte, en bas, dans votre monde,
Du premier fondement que nature a posé,
Chaque homme à son emploi serait bien disposé (3).

(1) Pichenot, *op. cit.*, p. 349.
(2) Malebranche, *Méditations chrétiennes*. Prière.
(3) Dante, *La divine comédie*. Le Paradis, ch. viii, traduction de M. A. de Margerie.

Les parents suivent-ils toujours fidèlement cette recommandation?

Non, malheureusement.

Soit par ignorance, soit par égoïsme, soit par intérêt, un certain nombre poussent leurs enfants dans une voie qui ne leur plaît ni ne leur convient.

..... Quand un homme est né propre à ceindre l'épée
Au cloître vous poussez sa pauvre âme trompée,
Et vous faites un roi d'un autre né prêcheur.
Ainsi cheminez-vous dans un sentier trompeur (1).

N'est-il pas quelquefois bien difficile de connaître les attraits et les aptitudes de l'enfant?

Il est vrai.

Nous avons trop souvent rencontré des jeunes gens de seize, dix-sept ans, qui répondaient invariablement à la question : « Que ferez-vous? » cette vague phrase : « Je ne sais pas encore. » — Je ne sais pas..... encore..... à l'heure où les études sont presque terminées, où les examens spéciaux s'imposent, où le choix d'une carrière est imminent. Ceux qui, à dix-huit ou vingt ans, ne « savent pas encore » ce qu'ils veulent, ont grande chance de ne le savoir jamais (2).

Que doivent faire les parents pour prévenir cette indécision prolongée?

1° Ils doivent s'efforcer de démêler les aptitudes, les forces, les aspirations de l'enfant qui leur est confié ;

2° Ils doivent entendre, recueillir, retenir et exploiter les petites confidences, que certaines circonstances font jaillir de son cœur : « Moi, je veux être religieux et soigner les malades ; moi, je veux être religieux et prier pour ceux qui ne prient jamais ; moi, je veux être soldat et mourir pour la France. »

..... Mères françaises, vous devez avoir du respect pour ces mots-là, et vous réjouir à cause d'eux. Ils ne sont pas la preuve d'une vocation, pas plus qu'on ne peut dire : « Je sais une langue difficile », lorsqu'on en balbutie à peine une ou deux phrases. Mais ils peuvent l'annoncer, et ils sont farouches, et ils ne vous seront peut-être plus jamais dits, si vous vous moquez ou si vous demeurez indifférentes à l'élan de cette petite âme, qui découvrait le sacrifice et s'y sentait portée. Ce sont là des mystères que vous touchez chaque jour (3).

---

(1) DANTE, *La divine comédie*. Le Paradis, ch. VIII, traduction de M. A. DE MARGERIE.
(2) MARC DEBROL, *La femme contemporaine*, juillet 1911, p. 514.
(3) RENÉ BAZIN, *Un devoir maternel*, article de l'*Echo de Paris*,

3° Si ces confidences leur manquaient complètement, ils devraient les provoquer, en multipliant les situations susceptibles de révéler l'enfant à lui-même : Le Corrège, Lesueur, etc., trouvèrent, en un instant, grâce à une circonstance révélatrice, la voie dans laquelle ils devaient marcher.

Que faut-il considérer encore avant de déterminer la profession de l'enfant?

1° Il faut considérer la santé, pour ne pas imposer à l'enfant des obligations qu'il serait incapable de remplir, ou auxquelles il ne pourrait faire face qu'en s'épuisant avant l'âge.

2° Il faut considérer la naissance, pour ne pas lancer l'enfant dans un milieu social où il serait tenté de rougir de ses parents et de sa famille.

3° Il faut considérer la fortune, pour ne pas établir imprudemment l'enfant dans une situation mal assise, dont le moindre flottement l'exposerait à la ruine.

Que faut-il faire après avoir déterminé la profession de l'enfant?

Il faut lui donner ou lui faire donner une éducation en rapport avec la fonction spéciale qu'il aura à remplir dans la société.

Mgr Dupanloup appelle *éducation populaire* celle qui prépare aux professions ouvrières et agricoles; *éducation intermédiaire*, celle qui achemine vers les professions industrielles et commerciales ; et *haute éducation littéraire*, celle qui forme aux professions libérales (1).

§ 2. — *Le mariage.*

« Si les hommes faisaient un noviciat avant de se marier..... la moitié ne feraient pas profession. » (2)

Comment les parents doivent-ils envisager la question du mariage de leurs enfants?

1° Avec discrétion.
2° Avec prudence.
3° Avec désintéressement.

(1) *De l'éducation*, t. Ier, p. 258
(2) J. DE MAISTRE.

I. — La discrétion.

« Mon père et ma mère m'ont engagée, sans me rien dire. dans ce mariage qui m'est odieux. » (1)

Sur quoi doit porter la discrétion des parents?

La discrétion doit avoir pour objet :

1° La décision elle-même;

2° Les moyens de la faire connaître;

3° La façon de comprendre la nouvelle vie des jeunes époux.

Pourquoi les parents doivent-ils envisager avec discrétion la décision que leurs enfants sont susceptibles de prendre, par rapport au mariage?

Parce que « le mariage exige une vraie vocation » (2); et que cette vocation ne doit pas être considérée comme absolument certaine par le seul fait qu'il s'agit d'un sujet qui n'est appelé ni à l'état ecclésiastique ni à la vie religieuse.

Gardez-vous bien de pousser vos enfants au mariage, s'ils n'éprouvent aucun penchant pour cet état de vie. Très probablement ils n'y sont point appelés; autrement il est bien à croire qu'ils en sentiraient l'attrait (2).

Quel serait le meilleur moyen de trancher prudemment la question?

Ce serait de ménager aux intéressés quelques jours de retraite.

Quel serait l'objet spécial de cette retraite?

1° Une étude : l'étude de la vocation en général, et plus spécialement de l'appel à la vie du mariage.

2° Une promesse : la promesse de remplir, dans la vie conjugale, si on y est appelé, toutes les obligations qui s'imposent au chrétien.

Quel est le deuxième objet de la discrétion des parents?

Il consiste à ne pas croire que, pour réussir à placer ses jeunes filles, il faut les produire à jet continu, les conduire à toutes les fêtes, les affubler de toilettes tapageuses, etc.

---

(1) CHARRUAU, *Vers le mariage*, p. 377.
(2) CHARRUAU, *Aux mères*, p. 222.

Se faire remarquer n'est point nécessairement *se distinguer*. Loin de là (1).

Il y a un proverbe flamand qui dit :

(Le *flamand*, dans les mots, brave l'honnêteté.)

« Les bonnes bêtes, on va les chercher à l'étable. »

N'exagérons cependant pas.

Il faut ce qu'il faut. Ce qui veut dire que les gens sérieux savent si bien doser la réserve et la complaisance, les obligations de la vie de famille, et les concessions qu'il convient de faire à la vie de société, la modestie et l'épanouissement, que l'estime et la sympathie s'attachent à leur nom, qu'ils se font une réputation solide et de bon aloi, et qu'ils aboutissent au meilleur résultat, par l'emploi des meilleurs moyens.

Quelles sont les obligations que la discrétion impose aux parents, après le mariage de leurs enfants?

1° Les parents doivent s'effacer et consentir à n'occuper plus la première place, dans le cœur de leur fils et de leur fille.

C'est Dieu qui le veut : « L'homme quittera son père et sa mère, pour s'attacher à son épouse, et ils seront deux dans une chair. » (2)

Et par la force des choses, comme par la grâce même du sacrement, une affection nouvelle s'empare du cœur, souveraine, dominante; l'amour détrône la piété filiale, quoiqu'il ne l'éteigne pas : Est-ce qu'un fils peut oublier sa mère? Est-ce qu'une fille peut se détacher de son père? Non, sans doute. Mais ce fils et cette fille aiment d'une autre manière; la hiérarchie des sentiments a subi des modifications; et ce sont les parents qui sont sacrifiés.

C'est pénible, pour la mère surtout; et nous ne nous étonnons pas que cela produise parfois une tentation de jalousie. Est-ce que Blanche de Castille, cette mère si parfaite, n'était pas jalouse de Marguerite de Provence, la femme de saint Louis? Mais il faut y résister à tout prix. Une mère chrétienne trouvera, dans sa foi et dans la grâce de Dieu, la force de s'oublier, d'imposer silence à la nature, et de répéter, sans

(1) NICOLAY, *Les enfants mal élevés*, p. 159.
(2) *Genèse*, II, 24.

amertume, la parole de saint Jean-Baptiste : *Oportet illum crescere, me autem minui* (1). A eux l'affection et le bonheur, à moi l'oubli et la solitude.

2° Les parents, quand ils le peuvent, doivent appliquer à la lettre le principe : *Chacun chez soi.*

Il est rare, en effet, que les jeunes gens se trouvent bien dans la maison de leurs parents; il est plus rare encore que les parents se trouvent bien chez leurs enfants. Des influences qui se croisent au foyer domestique provoquent à la longue des chocs et d'inévitables conflits. La sagesse consiste à éviter les complications. Il n'y a pas de place pour deux reines, dans la même ruche; il faut que le nouvel essaim, il faut que les nouveaux époux soient leurs maîtres, se posent ailleurs et vivent chez eux (2).

Au moins faut-il que les enfants soient maîtres de leur choix.

II. La prudence.

« Pour nombre d'entre elles, qu'a été le mariage? Un départ pour l'inconnu, avec un inconnu. » (3)

Quelle est la matière sur laquelle peut et doit s'exercer la prudence des parents ?

Les parents doivent prendre toutes les précautions, pour assurer le bonheur temporel et éternel de leurs enfants.

Ceux-ci, sans doute, y sont les premiers intéressés; mais ils sont légers, inexpérimentés, trop confiants, très passionnés; ils agissent par impression et par sentiment, plutôt que par réflexion et jugement; ils sont trop « cœur » et pas assez « raison ».

Aux parents chrétiens, sérieux et éducateurs, de suppléer à ce qui leur manque, en examinant et en tranchant, avec prudence, la question : 1° d'âge; 2° de religion; 3° de conduite; 4° de santé; 5° de sérieux d'esprit; 6° de courage; 7° de beauté; 8° de fortune; 9° de fréquentations.

Que faut-il considérer par rapport à l'âge auquel il convient de marier ses enfants?

Il faut considérer :

1° L'âge de la jeune fille;

---

(1) *Il faut qu'il croisse et que je diminue* (Jean III, 30.)
(2) Mgr PICHENOT, *op. cit.*, p. 400.
(3) E. LAMY, *La femme de demain.* Les femmes et le savoir, III

2° L'âge du jeune homme ;
3° L'âge relatif du jeune homme et de la jeune fille.

A quel âge faut-il marier les jeunes filles ?

La prudence, la raison, l'affection même que vous leur devez, l'avenir de la famille à naître, vous font un devoir de ne pas établir vos filles trop tôt (1).

Il faut, en effet : 1° Les laisser se fortifier et grandir : des époux trop jeunes donnent le jour à des enfants débiles, et ils leur inspirent moins de respect.

2° Faire leur apprentissage de la vie de famille et de la vie domestique : quand elles auraient l'âge légal, peuvent-elles, sans danger pour elles-mêmes, et sans dommage pour les autres, supporter les charges et remplir les devoirs de leur nouvel état ?

3° Leur donner le temps de s'affermir dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne : combien passent de la pension au mariage et, après avoir peut-être communié tous les jours, en arrivent à ne plus même faire leurs pâques !

A quel âge faut-il marier les jeunes gens ?

Ne mariez pas vos fils trop tard, dit Mgr Pichenot (1).
Les délais, sans motif sérieux, ne peuvent qu'être préjudiciables aux jeunes gens qui désirent se marier, et à l'union même qu'ils désirent contracter (2).

Comment ces délais sont-ils préjudiciables aux jeunes gens qui désirent se marier ?

Parce que les jeunes gens sont à l'âge des passions violentes, qui font courir à leur vertu le plus sérieux danger. Le remède est dans le mariage même, dont une des fins, d'après le catéchisme du Concile de Trente, est d'apaiser les révoltes de la chair. Les priver de ce remède ou en retarder l'emploi, « c'est exposer les jeunes gens à des chutes douloureuses, les traîner, parfois pendant des années, dans une vie de péché, leur faire contracter des habitudes mauvaises, leur donner du dégoût pour le mariage légitime, et compromettre ainsi leur salut » (2).

---

(1) Mgr Pichenot, *op. cit.*, pp. 355-356.
(2) P. Hoppenot, *Catéchisme du mariage*, pp. 145-146.

Comment ces délais sont-ils préjudiciables au mariage lui-même?

1° Les plaisirs faciles de la vie de vieux garçon rendent le mariage moins séduisant (1).

2° En arrivant à la vie de famille trop tard, avec un cœur gâté, un corps vieilli, des sens usés, le jeune homme sera peu disposé à remplir les obligations de son nouvel état.

3° Et puis, malheur aux enfants qui naîtront de ces unions tardives : ces maigres fruits d'automne ne mûrissent que très difficilement (2).

Que demande la prudence par rapport à l'âge relatif des jeunes époux?

Deux choses :

1° Qu'il y ait une certaine différence.

2° Que cette différence ne soit jamais considérable.

En quel sens est-il desirable qu'il y ait une certaine différence d'âge entre les époux?

En ce sens que le mari doit être, ordinairement, un peu plus âgé que sa femme : c'est le vœu de la nature, l'indication de la Providence (2).

Pourquoi cela?

Parce que la femme est plus précoce; et l'homme, qui est ordinairement moins réfléchi, emporté qu'il est par la fougue de son tempérament et de son caractere, a besoin de quelques années de plus pour acquérir le poids, la maturité, la position, l'expérience nécessaire à un chef de famille, qui veut comprendre ses devoirs comme il faut et les bien remplir. D'ailleurs, le niveau se rétablit en peu de temps; l'homme se conserve mieux que la femme; la maternité vieillit, et on finit par avoir bientôt, en réalité, le même âge (2).

Quels sont les inconvénients d'une trop grande différence d'âge entre les époux?

1° La sympathie est nécessairement moindre.

2° La partie plus jeune déserte facilement le foyer.

3° L'époux abandonné est en proie aux morsures empoisonnées de la plus sombre jalousie.

4° Les enfants souffriront, peut-être toute leur vie, de cette inégalité d'âge entre leur père et leur mère.

5° Ils auront des chances d'être plus tôt orphelins.

---

(1) P. Hoppenot, *Catéchisme du mariage.*, p. 147.
(2) Mgr Pichenot, *op. cit.*, pp. 357-362-363.

Quelles sont les obligations de la prudence par rapport à la religion des jeunes époux?

1° Il faut faire en sorte de rendre impossibles les mariages entre personnes de religion différente.

2° Il faut mettre la religion au premier rang des conditions que l'on exige, pour fixer son choix.

Pourquoi faut-il rejeter les mariages entre catholiques et hérétiques?

Parce que l'Eglise les a en horreur, au point qu'elle a fait de l'hérésie un empêchement de mariage.

D'où vient cette horreur?

Du danger de perversion auquel sont exposés le conjoint catholique et les enfants.

Il faut se garder de mariages semblables, pour cette raison surtout qu'ils fournissent l'occasion de se trouver dans une société et de participer à des pratiques religieuses défendues; qu'ils sont ainsi une cause de danger pour la religion de celui des deux époux qui est catholique; qu'ils sont un obstacle à la bonne éducation des enfants, et que souvent ils amènent les esprits à considérer toutes les religions comme égales, sans faire aucune différence entre la vérité et l'erreur (1).

Que faut-il penser des dispenses que l'Eglise accorde quelquefois?

Il faut penser que l'Eglise n'accorde ces dispenses qu'à regret, pour de graves raisons, et en vue d'éviter un plus grand mal. Mais elle prive les mariages ainsi contractés des bénédictions solennelles qu'elle se plaît à répandre sur ses vrais enfants, montrant, par là, la tristesse et l'inquiétude que lui causent ces unions, si souvent préjudiciables à la foi.

Pourquoi la religion doit-elle être au premier rang des exigences formulées par les parents, quand il s'agit de choisir un compagnon ou une compagne de vie à leurs enfants?

1° Parce que, pour les chrétiens, le mariage n'est pas seulement l'union des vies, mais la fusion des âmes, fusion qui ne peut être réelle et complète, s'il n'y a communauté de religion (2).

2° Parce que le mariage est un sacrement des vivants, qu'il

(1) Léon XIII, Encyclique *Arcanum*.
(2) Hoppenot, *op. cit.*, p. 125.

y aurait sacrilège à recevoir sans être en état de grâce, sincèrement religieux, par conséquent.

3° Parce qu'un jeune homme ou une jeune fille qui aiment comme il faut aimer, c'est-à-dire pour le ciel autant que pour la terre, ne pourront jamais accepter de lier leur vie à une créature sans religion, en état perpétuel de damnation : en conséquence, ils n'épouseront qu'un chrétien pratiquant.

Quels inconvénients y aurait-il à passer outre à cette recommandation?

1° Si c'est le mari qui n'a pas de religion :

Il est bien à craindre que l'homme sans religion diminue peu à peu et finisse par anéantir la religion de sa compagne. Il lui fera déserter d'abord les pratiques de surérogation et de convenance, puis les devoirs essentiels, puis les principes, les sacrements, le Décalogue, l'Eglise, Jésus-Christ, Dieu lui-même. En quelques années, la piété de l'épouse devient languissante, sa foi s'étonne et se déconcerte, ses souvenirs d'éducation chrétienne s'effritent et disparaissent, sa conscience tombe comme par lambeaux. Un beau jour, la femme se trouve au niveau de l'homme. Les voilà semblables l'un à l'autre, sans pratiques, sans croyances, sans espoirs, comme deux astres éteints, comme deux anges foudroyés (1).

2° Si c'est la femme qui n'a pas de religion :

1. Le mari bon chrétien ne peut être heureux.

2. De plus, il est constamment en péril de perdre la foi.

3. Le mari qui n'est pas tout à fait chrétien ne le deviendra jamais.

4. La femme imprimera une tache au nom de son mari, et rendra son intérieur suspect et malheureux (2).

5. La femme ne pourra jamais élever chrétiennement ses enfants.

Attache-t-on généralement assez d'importance à cette question de religion?

Nous ne le croyons pas.

Et nous faisons des vœux pour que tous les fiancés puissent répéter, avec sincérité, la parole du duc Louis de Thuringe, l'heureux époux de sainte Elisabeth de Hongrie :

(1) Mgr Gibier, *La désorganisation de la famille*, p. 156.
(2) Mgr Pichenot, *op. cit.*, p. 386.

— Je veux avoir mon Elisabeth. Elle m'est plus chère, par sa vertu et sa piété, que toutes les terres et toutes les richesses du monde (1).

Que faut-il exiger par rapport à la conduite?

L'homme qui, dans sa première jeunesse, a commis quelques fautes de fragilité, pourra néanmoins, s'il est sérieusement converti, remplir fidèlement ses devoirs de père et d'époux..... Mais s'il s'est montré franchement libertin, gardez-vous de consentir à un tel mariage ; il y a trop de chances pour qu'un jeune homme, longtemps et foncièrement adonné au vice, retombe, un jour ou l'autre, dans ses égarements (2).

A l'égard d'une *jeune fille*, on doit se montrer plus sévère. Dans la grande majorité des cas, vous ne pourrez être sûr d'elle, si, dans sa jeunesse, ses relations, même en passant, n'ont pas été irréprochables. Pour commettre ces fautes, elle a dû violer la pudeur naturelle à son sexe. Ces défaillances indiquent un penchant bien accentué vers le mal. On n'est que trop fondé à en craindre le retour (2).

Doit-on faire grand cas de la santé?

Sans nul doute, puisque la santé est un facteur nécessaire dans la création d'une famille (3).

Il y a de jeunes personnes qui ne devraient jamais s'établir et qui font nécessairement de leur bandeau nuptial un suaire, qui trouvent leur cercueil au berceau de leur premier-né. Il y a des jeunes gens qui ne transmettent la vie qu'en se donnant la mort, et dont les enfants expieront l'imprudence, pour ne rien dire de plus (4).

Il y a bien longtemps que le Saint-Esprit a dit :

Un corps plein de vigueur vaut mieux que les plus grands revenus. Non, il n'y a point de richesse comparable au trésor d'une bonne santé (5).

Faut-il faire aussi grand cas de la science?

Le P. Hoppenot (6) va nous répondre :

De la science *religieuse* nécessaire au salut, oui. Des sciences *profanes* nécessaires au mari, dans son métier ou sa carrière, oui encore. Dans le choix qu'il fera, que l'homme, de son côté, tienne

---

(1) Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie*, ch. v.
(2) Charruau, *Aux mères*, p. 233-234.
(3) Hoppenot, *op. cit.*, p. 140.
(4) Pichenot, *op. cit.*, p. 373.
(5) *Eccli.* xxx, 15-16.
(6) *Op. cit.*, p. 141-142.

à s'adjoindre une femme cultivée, qui soit capable de le suivre et de le comprendre, si, quittant un instant le terre à terre de la vie, il lui plaît d'aborder les régions de l'esprit et du goût, rien de mieux; mais qu'il se mette en garde contre la femme *savante*,

Oubliant que son role est d'être à son ménage,
Qu'on vit de bonne soupe et non de beau langage.

En fait de brevets, en voici deux, indispensables à une jeune épouse, dans son ménage :

Brevet élémentaire : *brevet d'amabilité.*

Brevet supérieur : *brevet de dévouement.*

N'y a-t-il pas quelque chose de mieux que la science et l'esprit?

Oui, c'est :

1° Un sens ferme et droit : « Une femme sage bâtit sa maison, et une femme insensée la renverse de ses propres mains », nous disent les Proverbes (1).

2° Le sérieux de l'esprit.

Les parents qui songent à marier leur fille tiennent ordinairement à trouver un gendre sérieux. Mais s'il s'agit d'établir leur fils, le sérieux de l'esprit n'est souvent, à leurs yeux, qu'une qualité très accessoire pour la jeune fille qui doit être sa compagne. « Ma bru est une petite folle qui ne songe qu'à s'amuser, disait un jour une dame, qui avait pourtant réputation de sage personne; mais, ajoutait-elle, elle est charmante, et d'ailleurs mon fils a du sérieux pour elle et pour lui; il n'est vraiment pas trop tot que sa femme le *déniaise* un peu. » (2)

Quelle pitié !

Que faut-il exiger par rapport au courage?

1° Les parents, qui veulent sérieusement le bonheur de leurs enfants, n'accepteront jamais pour gendre un jeune homme sans position, sans carrière, sans occupations réglées, « bon qu'à lui-même et point à autrui » (3).

2° Ils ne choisiront pas davantage une bru qui n'aurait pas l'amour du travail, et du travail manuel.

Si j'en voulais à un jeune homme, et qu'il fût permis de se venger, je lui souhaiterais une liseuse de romans pour épouse (4).

---

(1) XIV, 1.
(2) CH. RRUAU, *Aux mères*, p. 238.
(3) MONTAIGNE.
(4) Mgr PICHENOT, *op. cit.*, p. 373.

Est-il permis de rechercher la beauté?

« Assurément, répond le Catéchisme du Concile de Trente. Jacob, dans l'Ecriture, n'est pas blâmé d'avoir préféré Rachel à Lia, à cause de sa beauté. »

A une condition cependant, « c'est que cette beauté ne soit pas un masque trompeur, mais le reflet d'une âme vertueuse » (1).

Les personnes sérieuses se tiennent toujours en défiance :

« Je ne voudrais pas, nous disait un jour un jeune homme de grand sens, épouser une jeune fille dont la beauté fît parler d'elle. On me traitera peut-être d'original, mais c'est, chez moi, conviction bien arrêtée. »

Avait-il si grand tort ? (2)

Que faut-il penser de la fortune?

1° Il est permis de désirer une dot suffisante, qui permette de soutenir son rang et d'élever, sans trop de peine, un grand nombre d'enfants.

2° Mais faire de la fortune la question principale, à laquelle on subordonne toutes les autres, voilà qui est à la fois insensé et antichrétien.

Mlle X... est aimable et bonne; elle ferait une excellente femme; elle me plairait beaucoup! mais elle n'a que *tant!* Impossible d'y songer.

Cette jeune fille ne me va guère; si elle n'était pas si riche, je n'y penserais pas un instant..... Mais quelle dot! quelle magnifique dot! Songez donc : jamais je n'aurais pu espérer un si beau parti. Je serais vraiment bien bête de manquer cette occasion!..... Décidément, je la prends! (3)

Voilà, certes, un raisonnement bien déraisonnable, mais qui tient le haut du pavé. Ce n'est pas une compagne que l'on cherche, c'est une dot, et on se sait bon gré d'être si sage, quand on agit si follement. (3)

3° Que les parents n'oublient pas le vieux proverbe : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. » Et que le jeune homme se persuade « que la fortune de la femme ne

---

(1) Hoppenot, *op. cit.*, p. 139.

(2) Charruau, *Aux mères*. p. 240. — Le Talmud raconte que, deux fois par an, les jeunes filles de Jérusalem, vêtues de blanc, allaient danser dans les vignes en répétant : Jeune homme, vois donc, et tâche de bien choisir; ne t'attache pas à la beauté, mais consulte plutôt la famille, car la grâce est mensongère et la beauté vaine. C'est la femme qui craint Dieu qui sera louée.

(3) Charruau, *Aux mères*, pp. 240-241.

remplacera jamais, au foyer, l'affection vraie et désintéressée » (1).

> Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
> Le remords est bien près de la solennité,
> Et la plus belle femme a très peu de défense
> Contre cette tiédeur qui suit la jouissance (2).

Que faut-il penser des fréquentations qui précèdent le mariage?

1° Elles sont nécessaires.

Puisque, dans le mariage, il n'y a pas de noviciat, dit saint François de Sales, je veux qu'il y ait au moins un postulat; car je n'admets pas qu'on se marie d'abord, et que l'on s'aime ensuite, si l'on peut.

Il faut donc que les jeunes gens sachent, au préalable, s'ils sont faits l'un pour l'autre, s'ils pourront se comprendre et s'aimer. De là la nécessité des entrevues.

2° Elles sont dangereuses.

Plus les jeunes gens sont purs, et plus ils sont exposés à être entraînés par la violence de leurs affections naissantes.

Et puis, le mariage pourrait ne pas se faire : il faut donc que la rupture ne soit pas impossible, si elle est jugée nécessaire.

En conséquence, les entrevues seront peu fréquentes d'abord, pleines de réserve toujours, en présence et sous les yeux d'une mère. Enfin, quand le mariage est décidé, qu'il soit contracté le plus vite possible.

III. — Le désintéressement.

« C'est la femme qu'on épouse, et non pas la dot. »
(Charruau.)

En quoi les parents sont-ils exposés à manquer de désintéressement?

1° En aimant leurs enfants d'une affection exclusive de toute idée de séparation.

2° En les poussant à des mariages d'argent, sous prétexte de dévouement pour les autres membres de la famille.

3° En subissant, par vanité, et en faisant partager la fas-

(1) Hoppenot, *op. cit.*, p. 140.
(2) Molière, *L'étourdi*, IV, 3.

cination d'un grand nom, au détriment des autres avantages que les enfants pourraient légitimement désirer.

Comment procèdent les parents dont l'affection est exclusive?

Ils ne peuvent se résigner à n'être plus les premiers, dans le cœur de leur enfant, — le plus souvent il s'agit d'un fils et surtout d'une fille uniques. — Ils l'ont toujours considérée, cette unique, comme leur bien, leur chose, leur tout; ils l'ont élevée avec l'affection la plus personnelle, dans une atmosphère saturée d'égoïsme; ils ont répété que leur petite fille ne voudrait jamais quitter son papa et sa maman; qu'elle resterait toujours avec eux; qu'elle ne serait, du reste, jamais aussi bien, ailleurs, que dans leur société, etc.

Que devient la jeune fille endoctrinée de cette façon?

Suggestionnée par la répétition des mêmes formules, elle finit par accepter la pensée qu'elles renferment, sans conviction, il est vrai, mais avec assez de résignation pour ne pas s'occuper de la question de son avenir..... jusqu'au jour, où, les circonstances changeant, les passions explosant, la malheureuse, victime de l'égoïsme de ses parents, se désespère d'être restée, par leur faute, en marge de la vie, ou se lance dans des aventures, pour s'étourdir et jouir à son tour.

Le cas, pour être rare, n'est pas chimérique.

Les parents poussent-ils toujours aussi loin leur criminel égoïsme?

Non, heureusement.

Mais on peut rester en deçà, et de beaucoup, sans être néanmoins irréprochable.

Certains parents, par exemple, « pour ne pas se priver de la compagnie, des soins et de l'affection de leur fille, refusent, pendant des années, d'excellents partis. Cependant le temps a marché, leur enfant n'est plus jeune, et le mariage est devenu beaucoup plus difficile » (1).

Alors il arrive à plusieurs d'être victimes de la mésaventure arrivée, dit La Fontaine (2), « à certaine jeune

(1) Charruau, *Aux mères*, p. 227.
(2) *Fables*, VII, 5.

fille un peu trop fière » qui refusait tous les partis : elle fut, à la fin,

Toute heureuse et toute aise
De rencontrer un malotru.

Que manque-t-il donc à ces parents tyranniquement affectueux?

Il leur manque la connaissance ou la conviction pratique d'une vérité essentielle, à savoir : qu'ils ne sont pas les maîtres de leurs enfants.

Sic vos, non vobis, mellificatis, apes;
Sic vos, non vobis, nidificatis, aves;
Sic vos, non vobis, vellera fertis, oves;
Sic vos, non vobis, fertis aratra, boves,

disait le poète latin :

Ainsi vous, abeilles, ce n'est pas pour vous que vous faites du miel;

Ainsi vous, oiseaux, ce n'est pas pour vous que vous construisez des nids;

Ainsi vous, agneaux, ce n'est pas pour vous que vous portez des toisons;

Ainsi vous, bœufs, ce n'est pas pour vous que vous tirez la charrue.

Ainsi vous, pères et mères, ce n'est pas pour vous que vous avez des enfants : c'est pour Dieu d'abord, c'est pour eux ensuite.

Y a-t-il donc des mariages d'argent qui sont inspirés par l'égoïsme des parents?

Un père et une mère, par exemple, s'efforcent de décider leur fille à épouser un homme âgé, malade, infirme ou débauché, mais riche, très riche.

Pourquoi?

Ils sont dans une situation modeste, précaire, ou quelque peu déchue; ce mariage est une aubaine qui les remonte, leur permet d'établir facilement les autres enfants, et apaise instantanément leurs soucis paternels et maternels, relatifs à l'avenir.

Cela est si vrai que quand la jeune fille, après avoir d'abord résisté, finit par croire que c'est, pour elle, un devoir d'obéir aux désirs de ses parents, on n'a pas assez de louanges à son adresse : « Cette chère enfant! va-t-on répétant dans

son entourage, elle s'est sacrifiée pour les siens! Quel noble cœur! » C'est très exact, mais il est tout aussi vrai que les parents ont fait preuve d'un égoïsme criminel, qui peut occasionner les plus grands dangers.

N'est-ce pas encore de l'égoïsme que de sacrifier ses enfants à la vanité d'un grand nom?

Oui.

Et c'est le cas de ces parents de très humble origine qui ont gagné une grosse fortune dans le commerce ou l'industrie, et qui donnent leur fille à quelque baron, comte ou marquis, à charge pour eux de redorer le blason.

On connaît le mot d'une grande dame à une amie qui s'étonnait de voir un fils de noble race épouser la fille d'un roturier :

— Que voulez-vous? il fallait bien graisser nos terres (1)!

La vanité croit y trouver son compte, mais il est probable que cette petite satisfaction sera payée bien cher, par la dot d'abord, et plus encore par l'humiliation perpétuelle de se sentir inférieure au milieu où l'on vit (1).

Mais cette dernière souffrance est pour la jeune fille, et les parents, égoïstement vaniteux, n'y pensent pas un instant.

Il faut donc se méfier des alliances qu'on appelle « unions de sacs et de parchemins ».

CHAPITRE VII

La transfiguration de la vie surnaturelle

« Arriver au tombeau, c'est atteindre le faîte.
(V. Hugo, *La légende des siecles,* XXXVIII.)

Où s'opère la transfiguration de la vie surnaturelle?

Dans le ciel auquel conduisent la maladie chrétiennement supportée (article I), les derniers sacrements pieusement reçus (article II), et la mort surnaturellement acceptée pour l'amour de Dieu (article III).

(1) Charruau, *op. cit.*, p. 229.

Article I. — La maladie.

Dans ma vigne, il n'est pas de meilleur ouvrier
Que l'infirme qui prie et souffre résigné,
Je prenais les douleurs et j'en faisais des grâces.
Sur les remords naissants et sur les vertus lasses,
Je les versais, ainsi qu'un flot fertilisant..... (1)

Comment faut-il présenter à l'enfant la maladie ou l'infirmite dont il est atteint?

1° Comme une grâce que Dieu lui envoie, pour l'aider à se sanctifier et à se sauver : peut-être, sans cette épreuve, le salut de son âme eût-il été compromis ; et si Dieu, pour lui assurer la béatitude éternelle, l'a privé des biens périssables de ce monde, il ne saurait assez le remercier.

2° Comme un châtiment de ses péchés : on peut aisément faire jaillir de son cœur et placer sur ses lèvres des prières comme celle-ci : « Je souffre, je l'ai bien mérité ; car j'ai offensé Dieu, la bonté infinie, la souveraine justice. » C'est à la fois un exercice d'humilité et un acte de réparation.

3° Comme un moyen de ressembler au Sauveur, et d'être ainsi plus agréable à Dieu, qui voit en lui l'image de Jésus crucifié.

Comment les autres enfants doivent-ils considérer le malade ou l'infirme?

Il faut les habituer à voir en lui l'honneur de la famille, la source des bénédictions que Dieu répand et répandra sur la maison.

Article II. — Les derniers sacrements.

« Les apôtres oignaient d'huile beaucoup de malades et les guérissaient. » (2)

Est-il difficile de faire accepter les derniers sacrements à un enfant?

Oui, quand l'enfant n'a pas été chrétiennement formé. Nous avons eu, maintes fois, dans le cours de notre ministère, à administrer les derniers sacrements à des enfants. Nous

(1) Jean Lionnet, *Le miracle de la douleur.*
(2) *Marc*, vi, 13.

y avons trouvé peu de consolations : les uns, élevés dans une crainte ridicule de la mort, criaient qu'ils ne voulaient pas mourir; les autres pleuraient, sanglotaient et refusaient toute explication; d'autres enfin mouraient sans sacrements : on n'aurait jamais osé leur en parler.

Que peut-on faire pour prevenir ces douloureuses résistances?

Outre les moyens généraux d'éducation chrétienne, qui habitueraient l'enfant à envisager toutes choses, en fonction de Dieu, de son âme et de son éternité, les mères véritablement chrétiennes savent trouver, dans leur cœur et dans leur foi, nombre de petites industries, appropriées au temps de la maladie, qui leur permettent de prévenir ou de surmonter toutes les difficultés.

Au moins, que le petit malade fasse régulièrement ses prières, et reçoive de temps en temps les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie : alors il s'habituera à voir le prêtre, et il ne sera plus effrayé des derniers sacrements.

Article III. — La mort.

« Mourir n'est pas finir, c'est le matin suprême. »
(V. Hugo, *La légende des siècles*, LV, v.)

Quelle idée les enfants se font-ils de la mort?

Les enfants se font, de la mort, une idée logiquement harmonisée avec l'éducation qu'ils ont reçue à son sujet.

1° En général, ils n'aiment pas qu'on leur parle de la mort; ils en ont une horreur profonde; à leurs yeux, c'est le pire des maux; et leur désespoir est extrême quand ils sont obligés de la considérer en face : c'est la conséquence d'une mauvaise éducation.

2° Sans doute, la mort, étant un châtiment, ne peut se présenter à nous sous un jour naturellement agréable. Mais si, au lieu d'accentuer cette répugnance naturelle, par des considérations trop terrestres, on prenait soin d'élever l'esprit et le cœur des enfants jusqu'à Dieu et jusqu'au ciel, par la foi et la vertu, la mort elle-même s'auréolerait de splendeurs, et l'enfant, tabernacle de Dieu par l'innocence conservée ou recouvrée, lui sourirait comme à une messagère de liberté et de bonheur.

Est-il possible de familiariser l'enfant avec la pensée de la mort?

Oui.

Le petit Jean de L..., âgé de sept ans, fut emporté par le croup, dans le courant de l'année 1897..... Huit jours avant sa mort, il appela sa bonne auprès de son lit :

— Ma bonne, lui dit-il, je vais mourir, j'en suis sûr; il ne faut pourtant pas le dire à papa et à maman : ils auraient trop de chagrin! Mais ce n'est pas triste de mourir, puisqu'on va au ciel avec le bon Dieu.

L'année suivante, sa sœur aînée, Marguerite, âgée de onze ans, mourait, elle aussi, des suites du même mal. Quelques instants avant d'expirer, comme le docteur lui prenait la main, elle le repoussa doucement, et, levant les yeux au ciel :

— Mon Dieu, je vais à vous! dit-elle.

Et elle partit pour un monde meilleur.

Devant de pareils trépas, on se rappelle naturellement les vers du poète :

Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau (1).

Ces traits sont rapportés par le P. Charruau (2).

Est-il nécessaire de familiariser les enfants avec la mort?

Oui, il le faut.

Car ils sont chrétiens, et destinés au ciel; les parents sont donc obligés de les élever dans la pensée et le désir du ciel; de leur montrer le ciel comme le but dernier de leur existence.

Or la mort est une condition indispensable de la possession du ciel. Pourquoi, dès lors, ne pas envelopper dans une même aspiration le but et le moyen, le ciel et la mort.

Il est raconté dans la vie de M. Dupont, le saint homme de Tours, que, au jour de la mort de sa fille, âgée de seize ans, il passa avec elle, en conversations saintes et célestes, la dernière heure de son séjour sur cette terre, et quand elle eut rendu le dernier soupir, il se leva, transfiguré par la foi, et il s'écria :

— Docteur, ma fille voit Dieu!

Et il chanta le *Magnificat*.

---

(1) Reboul, *L'ange et l'enfant*.
(2) *Aux mères*, p. 202-203.

Epilogue

Ma fille voit Dieu!
Mon fils voit Dieu!
Mon élève voit Dieu!

Nous voudrions que ce cri pût jaillir du cœur et des lèvres de tous les éducateurs.

*
* *

Et si notre travail avait la bonne fortune d'être pour quelque chose dans le succès final, obtenu par un seul d'entre eux, nous chanterions avec lui le *Magnificat* de la reconnaissance.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE III. — L'éducation intellectuelle

LIVRE IV. — L'éducation morale.

PREMIÈRE PARTIE. — Questions préliminaires.

DEUXIÈME PARTIE. — Le milieu de l'éducation morale.

SECTION I. — Le bon exemple.

SECTION II. — La surveillance.

TROISIÈME PARTIE. — Les vertus corrélatives de l'éducateur et de l'éduqué.

SECTION I. — L'autorité.

SECTION II. — Le respect.

QUATRIÈME PARTIE. — La formation du cœur.

SECTION I. — L'importance de la formation du cœur.

SECTION II. — Les conditions de la formation du cœur.

CINQUIÈME PARTIE. — La formation de la volonté.

SECTION I. — Quelques notions préliminaires.

SECTION II. — Les conditions de formation de la volonté.

SECTION III. — De quelques habitudes à faire contracter.

SIXIÈME PARTIE. — La correction.

SECTION I. — L'importance de la correction.

SECTION II. — Les conditions de la correction.

SECTION III. — La pratique de la correction.

LIVRE V. — L'éducation surnaturelle.

SECTION I. — Quelques notions préliminaires.

SECTION II. — Les conditions à remplir par l'éducateur.

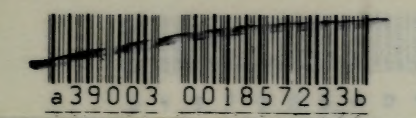
SECTION III. — Les opérations qui règlent la vie surnaturelle.

1926-1304-25. — Imp. Paul Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris-VIII .



IMPRIMERIE PAUL FERON-VRAU
3 ET 5, RUE BAYARD, PARIS-8e




a39003 001857233b